ŒUVRES D'ALEXANDRE DE HUMBOLDT

HISTOIRE
DE LA
GÉOGRAPHIE
DU
NOUVEAU CONTINENT

TOMES III, IV ET V

ŒUVRES D'ALEXANDRE DE HUMBOLDT

HISTOIRE
DE LA
GÉOGRAPHIE
DU
NOUVEAU CONTINENT
ET DES PROGRÈS DE L'ASTRONOMIE NAUTIQUE
AUX XVe ET XVIe SIÈCLES

COMPRENANT

L'HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE

OUVRAGE ÉCRIT EN FRANÇAIS PAR A. DE HUMBOLDT

PUBLIÉ EN 1836, 1837, 1838 ET 1839

ET ENRICHI DE DEUX CARTES *INÉDITES* DE L'AMÉRIQUE

DESSINÉES PAR M. VUILLEMIN, GRAVÉES PAR M. JACOBS

TOMES III, IV ET V

PARIS
LEGRAND, POMEY ET CROUZET, LIBRAIRES-ÉDITEURS
48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 48
Près le Luxembourg

EXAMEN CRITIQUE

DE

L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE

DU NOUVEAU CONTINENT

ET DES PROGRÈS DE L'ASTRONOMIE NAUTIQUE

DANS LES XVe ET XVIe SIÈCLES.

SECTION DEUXIÈME.

DE QUELQUES FAITS RELATIFS A CHRISTOPHE COLOMB ET A AMÉRIC VESPUCE.

Dans l'histoire philosophique des découvertes, dans l'exposé des subtiles corrélations qui échappent aux intelligences vulgaires, rien n'est plus attrayant et plus instructif à la fois que de suivre la marche des inventeurs. La

justesse de cette pensée [1], énoncée par un savant qui s'est illustré lui-même par de brillantes découvertes dans les sciences physiques, se fait sentir surtout lorsqu'on parcourt l'histoire de la géographie. J'ai tenté, dans les pages qui précèdent, d'approfondir quelques-uns des vieux mystères de la cosmographie mythique; nous avons vu le moyen-âge fonder ses espérances de succès maritimes sur ces mêmes croyances, dont les plus généralement répandues plaçaient des terres inconnues au-delà de l'Atlantique et de la Mer Cronienne [2]. Depuis Colœus de Samos, qui, sur les traces des Phéniciens, le premier parmi les Hellènes dépassa les colonnes de Briarée ou d'Hercule jusqu'à l'ère de l'infant dom Henri et de Christophe Colomb, le mouvement des découvertes vers l'ouest a été progressif et long-temps continu. Dans l'histoire de la géographie, tous les faits paraissent étroitement liés entre eux, et sous ce rapport les découvertes du quinzième siècle se présentent souvent à notre es-

[1] Arago, *Eloge de Volta* (*Mém. de l'Acad. des Sciences*, t. XII, p. 96).

[2] Voyez t. I, p. 167-180 et 195-206.

prit comme de simples réminiscences [1] des âges antérieurs. Si la seconde moitié de ce même siècle est une des époques les plus mémorables de la vie des peuples occidentaux, elle l'est surtout par la connexité qu'on observe entre des efforts dirigés systématiquement vers un même but. Dans la longue série des générations qui se renouvellent, l'historien attentif découvre la trace de certaines tendances communes aux habitans du littoral méditerranéen. On dirait que, dès les temps les plus reculés, leur regard était fixé sur le détroit par lequel le bassin intérieur communique avec le *Fleuve-Océan*. L'horizon semble fuir progressivement devant l'intrépidité des marins. Borné d'abord au-devant de la Petite-Syrte, il recule peu à peu vers Tartessus et les îles Fortunées. Dans le moyen-âge, cette même côte de Tartessus, le Potosi de l'ancien monde sémitique, ou phénicien, devient le point de départ pour la découverte de l'Amérique. C'est ainsi que des germes long-temps étouffés ou retardés dans leur croissance, prennent un développement subit lorsqu'ils sont favorisés

[1] Voyez t. I, p. 147-154.

par le concours de circonstances extraordinaires. Le plus souvent ce concours n'a presque rien d'accidentel. Les faits qui, à de certaines époques de l'histoire, nous révèlent un agrandissement inattendu de la puissance du genr ehumain, sont produits, comme dans la nature organique, par une action lente et souvent difficile à pénétrer. Un monde nouveau a paru, une route nouvelle de l'Inde a été tracée lorsque s'est trouvé accompli le temps pendant lequel ces grands événemens ont été préparés par quelques-unes des causes générales qui influent simultanément sur la destinée des peuples. Les découvertes maritimes du quinzième siècle sont dues au mouvement imprimé à la société par le contact des civilisations arabe et chrétienne; elles sont dues à l'avancement de l'art nautique fécondé par les sciences, au besoin toujours croissant de certaines productions de l'Orient, à l'expérience acquise par les marins dans des expéditions lointaines de commerce et de pêche, enfin à l'impulsion du génie de quelques hommes, instruits, audacieux et patiens à la fois.

C'est ce triple caractère d'instruction, d'au-

dace et de longue patience que nous avons à signaler surtout dans Christophe Colomb. Au commencement d'une ère nouvelle, sur la limite incertaine où se confondent le moyen-âge et les temps modernes, cette grande figure domine le siècle dont il a reçu le mouvement, et qu'il vivifie à son tour. La découverte de l'Amérique a sans doute été imprévue. Colomb ne cherchait pas ce continent que les conjectures de Strabon [1] plaçaient entre les côtes de l'Ibérie et de l'Asie orientale, sur le parallèle de Rhodes, là où l'ancien monde offre le plus de développement, c'est-à-dire la plus grande largeur. Il est mort sans avoir connu ce qu'il avait atteint, dans la ferme persuasion que la côte de Véragua faisait partie du *Cathaï* et de la province du *Mango* [2] que la grande île de Cuba était « une terre ferme du commence-

[1] Lib. I, p. 65 Cas.

[2] Lettre de Colomb, datée de la Jamaïque du 7 juillet 1503, seize mois avant son retour en Espagne. Depuis ce retour jusqu'à sa mort (20 mai 1506), Colomb n'a plus navigué, et rien n'a pu déterminer en lui un changement d'opinion sur la nature de sa découverte.

ment des Indes [1], et que de là on pouvait parvenir en Espagne sans traverser des mers (par conséquent en suivant la route de l'est à l'ouest). »

Colomb, en parcourant une mer inconnue, en demandant la direction de sa route aux astres par l'emploi de l'astrolabe, récemment inventé, cherchait l'Asie par la voie de l'ouest, d'après un plan arrêté, non en aventurier qui se fie au hasard. Le succès qu'il obtint était une conquête de la réflexion. C'est déja sous ce point de vue que Colomb se place bien au-

[1] Fernan Perez de Luna, *escribano publico de la cibdad Isabela* (d'Haïti), reçut l'ordre de l'amiral, le 12 juin 1494, de se transporter à bord des trois caravelles du second voyage de découvertes pour demander à chaque homme de l'équipage, devant témoins, s'il leur restait le moindre doute *que esta tierra* (*de Juanna ò Cuba*) *no fuese la tierra firme al comienzo de las Indias y fin, a quien en estas partes quisiere venir de España por tierra* : l'*escribano* déclarait de plus que si quelque incertitude restait à l'équipage, on s'engageait *de quitarles la dubda y de hacerles ver que esto es cierto y quès la tierra firme.* Ce passage très remarquable, sur lequel je reviendrai dans la suite, est tiré d'une pièce conservée dans les archives de Séville. (Nav. *Docum.* n° 76, t. II, p. 145.)

dessus des navigateurs qui ont entrepris de doubler l'extrémité de l'Afrique, en suivant pour ainsi dire les contours d'un continent à forme pyramidale, et dont les côtes orientales étaient visitées par les Arabes. Cependant, les données de géographie physique sur lesquelles se fondait ce que je viens de nommer une conquête de la réflexion, n'étaient pas toutes également exactes. L'amiral ne rétrécissait pas seulement l'Océan Atlantique et l'étendue de toutes les mers [1] qui couvrent la surface du globe, il réduisait aussi les dimensions du globe même. *El mundo es poco; digo que el mundo no es tan grande como dice el vulgo.* « Le monde est peu de chose, écrit-il à la reine Isabelle; il est, je le certifie, moins grand que ne le croit le vulgaire. »

La gloire de Colomb, comme celle de tous les hommes extraordinaires qui, par leurs écrits ou par leurs actions, ont agrandi la sphère de l'intelligence, repose autant sur les qualités de l'esprit et la force de caractère, dont l'impulsion réalise le succès, que sur l'in-

[1] Sur l'origine de l'idée bizarre que l'étendue des mers est à celle des continens dans le rapport de 1 à 7, voyez t. I, p. 186-191.

fluence puissante qu'ils ont exercée presque toujours sans le vouloir sur les destinées du genre humain. Dans le monde intellectuel et moral, les pensées créatrices ont sans doute souvent donné un mouvement inattendu à la marche de la civilisation. En éclairant subitement la raison, elles l'ont en même temps enhardie : mais les plus grands mouvemens ont été surtout l'effet de l'action que l'homme parvient à exercer sur le monde physique, l'effet de ces découvertes matérielles dont les prodigieux résultats frappent plus les esprits que les causes qui les ont produits. L'agrandissement de l'empire de l'homme sur le monde matériel, ou les forces de la nature, la gloire de Christophe Colomb et de James Watt, inscrite dans les fastes de la géographie et des arts industriels, présentent un problème plus complexe que les conquêtes purement intellectuelles, que la puissance croissante de la pensée due à Aristote et à Platon, à Newton et à Leibnitz.

Il peut paraître téméraire ou du moins inutile d'ajouter au tableau qu'une main habile a tracé [1] des grandes qualités et des faiblesses

[1] Washington Irving, book XVIII, chap. 5.

de caractère du navigateur génois. M. Washington Irving a très bien senti que c'est diminuer l'expression d'un éloge que de l'exagérer. Je me permettrai de compléter le tableau en m'arrêtant quelques instans aux traits individuels du héros, en signalant spécialement à l'admiration des savans cet esprit d'observation, ces grandes vues de géographie physique que révèlent les écrits de Colomb. D'après la direction de mes propres études, j'ai dû être frappé d'un mérite qui n'a point encore été placé dans son véritable jour, et qui contraste avec le défaut de science et le désordre d'idées que ces mêmes écrits offrent assez fréquemment. Le caractère des grands hommes se compose à la fois de la puissante individualité par laquelle ils s'élèvent au-dessus de leurs contemporains, et de l'esprit général de leur siècle, qu'ils représentent, et sur lequel ils réagissent. Leur renom n'a rien à redouter de l'analyse à laquelle on essaie de soumettre ce qui leur donne une physionomie distincte, des traits ineffaçables. Nous n'examinerons pas ce que l'on doit le plus admirer dans Colomb, de la lucidité presque instinctive de son esprit, ou de l'élévation et de la trempe de son carac-

tère. Dans les hommes qui se sont illustrés par de grandes actions, ou, pour me servir d'une expression qui caractérise davantage l'individualité de Colomb, par la réalisation d'un vaste et unique projet, le vulgaire a l'injuste prévention d'attribuer les succès bien plus à l'énergie du caractère qui exécute qu'à la pensée qui a conçu et préparé l'action. Certes, les facultés intellectuelles de Colomb ne méritent pas moins d'admiration que l'énergie de sa volonté; mais il est de la destinée du genre humain de voir préférer la force, les excès même de la force, aux nobles élans de la pensée.

Une expression de Casas, qui nomme [1] Vespuce « éloquent et *latin*, c'est-à-dire savant et plein d'éloquence, » a donné lieu à l'erreur de regarder le navigateur florentin comme beaucoup plus lettré que Christophe

[1] *Vespucio era latino y eloquente*. (CASAS, *Hist. gen. de Indias*, lib. I, cap. 140.) Cette synonymie de *latinité* et de *savoir* s'est tellement conservée depuis le moyen-âge dans la langue espagnole, que j'ai souvent entendu dire dans les missions de l'Orénoque : *Es Indio muy latino*, pour désigner un indigène de quelque civilisation.

Colomb. Les relations du premier n'étaient pas écrites originairement en latin; on les a traduites du portugais et de l'italien, et si Vespuce y cite parfois un chant du Dante [1], ces mêmes relations, composées dans un style emphatique et remplies d'afféterie prétentieuse, n'offrent aucune preuve d'un savoir supérieur au savoir de Colomb. Celui-ci n'a pas seulement l'avantage d'une extrême sagacité d'observation appliquée aux phénomènes physiques, mais aussi d'une étendue et d'une variété de connaissances littéraires qui, sans être toujours assez précises ou puisées aux premières sources, n'en causent pas moins notre étonnement [2]. L'impétueuse ardeur de Colomb l'avait jeté à la fois dans la lecture des Pères de l'Église, des Juifs arabisans, des écrits mystiques de Gerson, et des géographes anciens, dont il consultait les extraits que renferment

[1] « Cujus opinionis (mare esse vacuum et sine hominibus) ipse Dantes, poeta noster, fuit, ubi duodevigesimo capite de inferis loquens, Ulyssis mortem confingit. » (*Quatuor navigationum Introd. in fine.*)

[2] Comparez la note F de la première section, t. II, p. 347-353.

les *Origines* d'Isidore de Séville, et la Cosmographie du cardinal d'Ailly. On a recherché très minutieusement, en Italie [1], lesquels parmi trente-sept professeurs de mathématiques et de physique avaient eu l'avantage de diriger les études de Colomb pendant son séjour de Pavie, en remontant à l'époque de 1460-1479 : il y a quelque probabilité que Antonio de Terzago et Stefano de Faenza ont été ses maîtres en astronomie nautique; mais nous avons déja fait voir plus haut que c'est bien plus tard, à Lisbonne, que le grand navigateur a refait, pour ainsi dire, ses études. Homme d'affaires et d'action (c'est sa correspondance surtout qui nous le caractérise sous ce double rapport), occupé autant de sa gloire que de ses intérêts pécuniaires, conservant en lui, à côté de tant de soins matériels et minutieux qui refroidissent l'ame et rapetissent le caractère, un sentiment profond et poétique de la majesté de la nature [2] Colomb devait,

[1] Bossi, *Vita di Colombo*, p. 73.

[2] Voyez le commencement de la lettre de Colomb au trésorier Sanchez (Nav. t. I, p. 181-183), et dans le journal du premier voyage, les journées des 3, 14,

par la rapidité et la variété de ses lectures, être exposé à un certain désordre d'idées dont ses écrits portent l'empreinte. Il connaissait avant Pigafetta le moyen de trouver la longitude par les différences d'ascension droite des astres; il était regardé [1] en Espagne, dès le retour de son premier voyage, comme « *gran teorico y mirabilmente platico*, élu par la divine providence pour dévoiler d'impénétrables mystères; » mais les explications qu'il hasardait de quelques fausses observations de la polaire faites, dans le voisinage des îles Açores, sur les passages supérieurs et inférieurs de l'étoile et son hypothèse de la figure non sphérique et irrégulière de la terre, qui est *renflée* dans une certaine partie de la zone équatoriale vers la côte de Paria, prouvent [2] qu'il était

19, 25 et 27 novembre, 13, 20 et 21 décembre, mes *Tableaux de la nature* (2e édition), t. I, p. 217, et la *Relation historique*, t. III, p. 473.

[1] Lettre de don Jayme Ferrer, en date du 28 février 1495.

[2] *Tercer Viage de Colon*, dans Nav. t. I, p. 255; *Vida del Almir.* cap. 19 et 66; dans Barcia, *Hist.* t. I, p. 17 et 76; et *Relation historique*, t. I, p. 506. « J'avais toujours lu, dit Colomb, que dans le monde (sur

bien faible dans les premières notions géométriques qu'on sait avoir été très répandues en

notre globe), tout, la terre ferme comme l'eau, avait la figure sphérique, et c'est ce que prouvaient aussi les autorités de Ptolémée et des autres écrivains qui ont traité cette matière, de même que les éclipses de lune et d'autres phénomènes (qui déterminent la figure) de l'est à l'ouest comme l'élévation du pôle du nord au sud. A présent (arrivé à cent lieues à l'ouest des îles Açores), j'ai vu tant d'irrégularité (*disformidad*, proprement, tant de différence dans les hauteurs de la polaire), que je me suis formé une tout autre opinion du monde : j'ai conçu qu'il n'était pas sphérique comme on le décrit, mais de la forme d'une poire, ronde sans doute, mais alongée et plus haute là ou est la queue (*el pezon*) : c'est donc comme une boule ayant sur un certain point une élévation semblable à la mamelle du sein d'une femme. Cette élévation est par conséquent plus proche du ciel (de la voûte céleste), elle est placée sous la ligne équinoxiale, dans l'Océan, vers la fin de l'Orient ; car j'appelle fin d'Orient ce qui termine (dans l'est de l'Asie) tout le continent et les îles. Les raisons (astronomiques) que j'ai énoncées plus haut indiquent que traversant vers l'ouest une ligne (un méridien) dirigée du nord au sud, à cent lieues de distance des îles Açores, les navires s'élèvent doucement vers le ciel (*ya van los navios alzandoze hacia el cielo suavemente*), et de là on commence à jouir d'une plus douce température (*se goza de mas suave temperancia*),

Italie à la fin du quinzième siècle. Colomb, toujours ardent à se précipiter dans l'exécu-

et la boussole, à cause de cette douceur du climat, change (de direction) du quart (d'un vent), et plus on avance (vers l'ouest), et plus on s'élève (vers le ciel), et plus la boussole se fixe au nord-ouest (*alzandoze mas el aguja del marear mas noruestea*); et ce changement de hauteur (le renflement d'une partie de la zone équatoriale) cause les variations (*el desvariar*) du cercle que décrit l'étoile polaire avec ses gardes (les étoiles β et γ de la Petite-Ourse). Plus on approche de la ligne équinoxiale, plus les étoiles monteront aussi, et plus il y aura de différence dans les cercles que les étoiles décrivent (autour du pôle). Ptolémée et d'autres savans regardent le monde (globe) comme de figure sphérique, et (prétendent) qu'il doit l'être partout comme là où eux se sont trouvés, dans l'hémisphère dont le centre coïncide avec l'île d'*Arin*, sous la ligne équinoxiale, entre le Golfe d'Arabie et le Golfe Persique. Pour ce qui est du cercle qui passe vers l'ouest par le Cap Saint-Vincent en Portugal, et vers l'est par Cangara (Catigara?) et les Sères, je n'ai aucune difficulté d'admettre que le monde y soit sphérique (*esferico redondo*). Mais dans l'émisphère que j'ai parcouru et qui était inconnu avant que Vos Altesses me l'aient fait découvrir (*han mandado navegar y buscar y descobrir*), le monde a un renflement semblable au tétin de la femme.... » En traduisant littéralement une partie de cette verbeuse discussion de Colomb, j'ai mis

tion de ses projets, toujours occupé du positif de la vie, ne s'était familiarisé, comme la grande masse des marins de nos jours, qu'avec la pratique des méthodes d'observation, sans étudier suffisamment les bases sur lesquelles ces méthodes sont fondées [1].

Ce qui caractérise Colomb, c'est la pénétra-

entre des parenthèses ce qui peut faciliter l'interprétation du texte. Comme dans le moyen-âge les raisonnemens scientifiques devaient toujours se fonder sur quelque aperçu du Stagirite, Colomb ne manque pas d'ajouter « que celui-ci avait déja cru les terres voisines du pôle *antarctique* (? Met. II, 1, 15) plus proches du ciel, mais que le renflement du globe n'existe que dans *cette partie la plus noble de la terre d'où est venu au moment de la création un premier rayon de lumière, du premier point de l'Orient.* » Je n'ai pas besoin d'ajouter que ce premier point de l'Orient, site du Paradis terrestre d'où découlent les grandes rivières, est, selon Colomb, l'extrémité orientale de l'Asie, la côte de Paria, près du delta de l'Orénoque.

[1] On doit être d'autant plus surpris de voir qu'un des rivaux de gloire de Christophe Colomb, Sébastien Cabot, celui qui découvrit le premier la partie continentale de l'Amérique, et pénétra audacieusement dans les mers du Nord, fut accusé « d'être plutôt grand cosmographe (théoricien) qu'habile marin. » (HERRERA, Déc. I, lib. X, cap. 1.)

tion et la finesse extrême avec lesquelles il saisit les phénomènes du monde extérieur. Il est tout aussi remarquable comme observateur de la nature que comme intrépide navigateur. Arrivé sous un nouveau ciel et dans un monde nouveau (*commeti viage nuevo al nuevo cielo y mundo*, écrit-il à la nourrice de l'infant don Juan [1]), la configuration des terres, l'aspect de la végétation, les mœurs des animaux, la distribution de la chaleur, selon l'influence de la longitude, les courans pélagiques, les variations du magnétisme terrestre, rien n'échappait à sa sagacité. Recherchant avec ardeur les épiceries de l'Inde et la rhubarbe [2],

[1] En novembre 1500. (NAV. *Doc.* t. I, p. 266.)

[2] « Je porte de la rhubarbe et une infinité d'aromes précieux dont ceux de mes compagnons que j'ai laissés dans la forteresse (la *villa de Natividad* à Haïti) découvriront bien davantage encore. » COLOMB, dans la lettre au trésorier Sanchez, du 14 mars 1493. (NAV. t. I, p. 193.) « Je crois avoir trouvé « almasiga como en Grecia, ruibarba y canela. » COLOMB, dans la lettre à Luis de Santangel, du 4 mars 1493. (NAV. t. I, p. 173.) L'erreur n'était pas de Colomb, mais de Vicente Yañez Pinzon, qui avait cru reconnaître la rhubarbe d'Asie dans l'île Amiga, aujourd'hui *Isla de Ratas*. (COLOMB, Journal du premier voyage, les 30 décembre 1492 et

rendue célèbre par les médecins arabes, par Rubriquis et les voyageurs italiens, il examine

1er janvier 1493.) On envoya un canot à la côte pour en recueillir « que servia de muestra (en Barcelona) a los Reyes. » Rubriquis avait donné dans l'Occident les premières notions de l'usage de la rhubarbe au Cathaï; Marco Polo trouva cette racine dans la province montagneuse de Succuir (So-tcheou), d'où (dans le treizième siècle) la rhubarbe s'était répandue dans le monde entier. » On voit par le tableau des marchandises exportées par les caravanes de l'intérieur de l'Asie, tableau publié en 1335 par Balducci Pegoletti, que la rhubarbe était dès-lors un objet important du commerce de la Caspienne et d'Alexandrie. Comme Colomb se croyait dans les terres du grand khan, il devait chercher avec ardeur les drogues que les factoreries des Pisans et des Génois en Crimée, en Syrie et en Egypte, versaient en abondance dans l'ouest de l'Europe. Des espèces de Rheum très différentes entre elles donnent en Asie la vraie rhubarbe des pharmacies. L'Hymalaya et les plateaux du Nepaul ont le Rheum Emodi, Wall. et R. spiciforme, Royle; la Mongolie produit le R. palmatum; l'Altaï le R. leucorhizum et la Perse le R. Ribes. Les médecins arabes ont employé la rhubarbe avant les médecins chrétiens de l'Italie et de l'Espagne; mais, nourris des écrits de Dioscoride et de Pline, ils ont toujours confondu le Rha ou Rheon de Dioscoride qui est le Rhacoma de Pline (XXVII, 12), ou Rha ponticum, plante astringente, avec la rhubarbe de la

minutieusement les fruits et le feuillage des plantes. Dans les Conifères, il distingue les vrais pins, semblables à ceux d'Espagne, et les pins à fruit monocarpe : c'est reconnaître avant L'Héritier le genre Podocarpus [1]. Le

Mongolie. (*Salmas. Exerc. Plin.* ed. 1619, p. 796.) Ayant parcouru, à mon retour de Sibérie, la Russie méridionale, je puis assurer qu'il n'existe aucune espèce de Rheum entre le Samara, le Wolga et le Don, dans le système hydrographique du Rha; car le grand *fleuve* (*Rha*), c'est-à-dire le Wolga, a donné le nom au *Rhacoma* de Pline, qu'Isidore de Séville nomme déja *Rheon* (*Rheum*) *barbaricum*. Un passage d'Edrisi sur les qualités médicinales du za-ravand de Bégiaia (Bugie des marins français), a même donné lieu à l'erreur de trouver de la rhubarbe semblable à celle de Perse sur le revers de l'Atlas. (HARTMANN, *Africa*, p. 220.) En Amérique, le genre Rheum paraît manquer entièrement.

[1] Voyez tom. II, p. 252, et ma *Relation historique*, t. III, p. 376. Les véritables pins (sans doute le Pinus occidentalis), utiles à la mâture, et « si élevés, que l'œil a de la peine à en voir les cimes, » Colomb les trouva sur la côte septentrionale de l'île de Cuba, près des Sierras de Moa : il vit même le spectacle qui m'a souvent frappé au Mexique, le mélange des pins et des palmiers, près de Baracoa. (Journal du premier voyage, journées des 25 et 27 novembre 1492.) Mais dans l'île

luxe de la végétation et l'abondance des lianes l'empêchent de distinguer les parties qui appartiennent au même tronc. Il disserte longuement dans le journal de son premier voyage sur « cette propriété merveilleuse des arbres de l'île Fernandina [1] de produire un feuillage

d'Haïti, dans les montagnes de Cibao, Colomb découvrit avec surprise des pins qui ne portent pas de cônes (strobiles), des arbres à feuilles acéreuses, dont le fruit ressemble à celui des oliviers de Séville. » *Abunda la tierra aspera del Cibao (de Ciba, piedra) de pinos mui altos que no llevan piñas, por tal orden compuestos por naturaleza, que parecen azeytunos del Axarafe de Sevilla.* (Herrera, Dec. I, lib. II, c. 4, p. 35.) Les botanistes reconnaîtront qu'il n'est pas possible de caractériser avec plus de précision les *Conifères sans cônes*, la section des Conifères à fruits *solitaires* ou *simples*, le groupe des *Taxinées* de Richard. (*Mém. sur les Cycadées et les Conifères*, 1826, p. 6, 105 et 124.)

[1] « Vide muchos arboles que tienen un ramito de una manera y otro de otra y tan disforme que es la mayor maravilla del mundo, verbi gracia un ramo tenia las fos fojas a manera de cañas y otros a manera de lentisco; y asi un solo arbol de cinco o seis maneras, ni estos son enjeridos porque se pueda decir que el enjerto lo hace, antes son por los montes, ni cura dellos esta gente. » (Journal du 16 octobre 1492.) Rien ne dépeint mieux cet entrelacement

entièrement différent : dans une branche, des feuilles de roseau, dans l'autre, des feuilles (pennées) de pistachier. » Colomb ne se borne pas à recueillir des faits isolés ; il les combine, il cherche leur rapport mutuel, il s'élève quelquefois avec hardiesse à la découverte des lois générales qui régissent le monde physique. Cette tendance à généraliser les faits d'observations est d'autant plus digne d'attention, qu'avant la fin du quinzième siècle, je dirais presque avant le père Acosta, nous n'en voyons pas d'autre essai. Dans ses raisonnemens de géographie physique, dont je vais offrir ici un fragment très remarquable, le grand navigateur, contre sa coutume, ne se laisse pas guider par des réminiscences de la philosophie scolastique ; il lie par des théories qui lui sont propres ce qu'il vient d'observer. La simultanéité des phénomènes lui paraît prouver qu'ils ont une même cause. Pour éviter le soupçon de subtituer des idées de la physique moderne

de plantes parasites que la peine naïve que se donne l'observateur pour prouver que le mélange et la sauvage abondance de feuillages et de fleurs ne sont pas l'effet de la greffe. (*Tableaux de la Nat.* t. II, p. 51.)

aux aperçus de Colomb, je vais traduire bien littéralement un passage de la lettre du mois d'octobre 1498, datée d'Haïti : « Chaque fois que je naviguai d'Espagne aux Indes, je trouvai, dès que j'étais arrivé à cent lieues à l'ouest des îles Açores, un changement extraordinaire dans le ciel (dans les mouvemens célestes) et les étoiles, dans la température de l'air et dans les eaux de la mer. Ces changemens, je les ai observés avec un soin particulier; je remarquai que les boussoles (*agujas de marear*), qui jusque là variaient au nord-est, se dirigeaient un quart de vent (*una cuarta de viento todo entero* [1]) au nord-ouest, et traversant cette bande comme une côte (le penchant d'une chaîne de montagnes, *como quien traspone una cuesta*), je trouvai la mer tellement couverte d'une herbe qui ressemblait à de petites branches de pin [2] chargées

[1] Probablement le quart des huit vents de la boussole ou $11^\circ \frac{1}{4}$.

[2] La description de Colomb ne désigne pas le Fucus *abies* marina, Gmelin, qui est un Cystoseira d'Agardh. Il ne peut être question, à cause de la localité que du Fucus natans, Linn. tandis que dans la description de Scylax de Caryande (Huds. *Geogr. min.* t. I,

de fruits de pistachier (*lentisco*), que nous pensions, à cause de l'épaisseur de l'algue, que nous étions sur un bas-fond et que les navires viennent à toucher par manque d'eau : cependant, avant d'atteindre la bande (*raya*) que je viens d'indiquer, nous ne rencontrâmes pas une tige d'herbe. A cette même limite (cent lieues à l'ouest des Açores), la mer devint unie et calme, puisqu'aucun vent de quelque force ne l'agite. — Quand je vins (dans mon troisième voyage) d'Espagne à l'île de Madère, et de là aux Canaries, et des Canaries aux îles du Cap Vert, je me dirigeai vers le sud jusqu'à la ligne équinoxiale (le fils de Colomb [1] dit qu'on n'avança que jusqu'au 5° de latitude boréale). Me trouvant sous le parallèle qui passe par la *Sierra Leoa* [2],

p. 53, 54), il me paraît être clairement question du *Fucus saculeatus*, Linn. ou Sporochnus aculeatus, Agardh, qui est un fucus littoral. Les prétendus fruits de *lentisco* sont les vessies remplies d'air et de mucilage qui contribuent à faire nager le goemon.

[1] *Vida*, cap. 66.

[2] Ce nom de Leoa est écrit deux fois de la même manière, et une troisième fois Lioa dans la lettre de Colomb. C'est sans doute *Sierra Leone*, placée par lat. 8°

j'eus à souffrir une si horrible chaleur, que le vaisseau paraissait brûlant; mais ayant franchi vers l'ouest la bande que j'ai indiquée, on changea de climat, l'air devint tempéré, et cette fraîcheur augmenta à mesure que nous allions en avant. »

Ce long passage, dans lequel j'ai conservé le caractère du style franc et simple, mais diffus de Colomb, renferme le germe de grandes vues sur la géographie physique. En y ajoutant ce qui est indiqué dans d'autres écrits du même navigateur, ces vues embrassent 1) l'influence qu'exerce la longitude sur la déclinaison de l'aiguille; 2) l'inflexion qu'éprouvent les lignes isothermes en poursuivant le tracé des courbes depuis les côtes occidentales d'Europe jusqu'aux côtes orientales d'Amérique; 3) la position du grand banc de Sargasso dans le bassin de l'océan Atlantique, et les rapports qu'offre cette position avec le

29′ 55″. Don Fernando dit que son père revint des 5° de latitude, en naviguant vers le N. O. au parallèle de 7°. Les rumbs et les distances ne donnent à M. Moreno, dans le tracé des quatre routes de Colomb, pour le point le plus austral du troisième voyage, que 8° de latitude.

climat de la portion de l'atmosphère qui repose sur l'Océan ; 4) la direction du courant général des mers tropicales ; 5) la configuration des îles et les causes géologiques qui paraissent avoir influé sur cette configuration dans la Mer des Antilles. Je crois, comme physicien et comme géologue, avoir le double devoir, en traçant l'histoire des découvertes du quinzième siècle et en examinant le développement successif de la *Physique du Monde*, de présenter quelques éclaircissemens sur des objets si variés.

La découverte importante de la variation magnétique, ou plutôt celle du changement de la variation dans l'Océan Atlantique[1], appartient, à n'en pas douter, à Christophe Colomb. Il trouva dans son premier voyage, le 13 septembre 1492, au commencement de la nuit, à peu près par 28° de latitude, dans le parallèle des îles Canaries, et, d'après le tracé des routes par M. Moreno, par 31° de longitude, à l'ouest du méridien de Paris (donc 50 lieues marines à l'est de Corvo), que les boussoles, dont la direction avait été jusque

[1] Nav t. I, p. 8 et 9. (*Vida,* cap. 16.)

là au nord-est, déclinaient vers le nord-ouest (*norouestaban*), et que cette déclinaison à l'ouest augmenta le matin suivant [1]. Le 17 septembre (même latitude, mais dans un méridien de cent lieues marines à l'ouest de l'île de Corvo), la déclinaison magnétique était déja d'un quart de vent, « ce qui effraya beaucoup les pilotes. » Les dates de ces découvertes sont consignées dans le journal de Colomb. L'amiral vérifia les boussoles par des méthodes qu'il décrit confusément : il reconnut très bien « qu'en relevant l'étoile polaire, il fallait tenir compte de son mouvement horaire, et que la boussole était dirigée vers un *punto invisible*, à l'ouest du pôle du monde. » L'observation du 13 septembre 1492, époque mémorable dans les fastes de l'*astronomie nautique* des Européens [2], est rapportée avec de

[1] « La aguja noruesteaba desde prima noche media cuarta y al amanecer poco mas de otra cuarta. » Ces paroles du fils ne doivent cependant pas faire croire que Christophe Colomb observa dès-lors des changemens de la variation horaire. Les moyens qu'il employait étaient trop peu précis pour justifier cette conclusion.

[2] Je n'ignore pas que dans un grand nombre d'ouvrages très estimés (Thomas Young, *Lect. on Nat. Phil.*

justes éloges par Oviedo, Las Casas et Herrera. Don Fernando ajoute que jusqu'à ce jour « personne n'avait remarqué cette déclinaison. » C'est donc à tort que, sur le témoignage de Sanuto, on a attribué cette découverte importante à Sébastien Cabot [1], dont le voyage est postérieur de cinq ans. Il est pos-

t. I, p. 746; HANSTEEN, *Magnet. der Erde*, p. 175), on trouve citée une prétendue observation « de Pierre Adsiger » faite en 1269, et dont Thévenot a parlé d'après le fragment d'une lettre que possède la bibliothèque du roi à Paris. M. Libri, mon confrère à l'Institut, qui a fait une étude profonde de l'histoire des sciences physiques, observe, 1° qu'il y a erreur de nom; la lettre porte l'inscription de : *Epistola Petri Peregrini de Maricourt ad Sigermum de Foucoucourt* (ces mots *ad Sigermum* ont été convertis en *Adsiger*); 2° que le passage de la déclinaison magnétique est intercallé et ne se trouve pas dans le manuscrit de Leyde. On ne doit donc attribuer l'observation ni à Pierre Peregrini (BARLOW, dans les *Trans. phil.* de 1833, t. II, p. 670), ni à celui qui a reçu la lettre. — Gilbert, dans la célèbre *Physiologia de Magnete*, 1633, lib. I, cap. 1, affirme que dans un Traité de Magnétisme terrestre, Peregrini se fonde sur des idées de Roger Bacon.

[1] LIVIO SANUTO, *Geographia distinta in XII libri ne quali oltra l'esplicatione di molti luoghi di Tolomeo e della bussola e dell' Agugua, si dichiarano le provincie, popoli*

sible, et, malgré l'imperfection des instrumens et des méthodes, il est même assez probable

e costumi dell' Africa (Venezia, 1588). L'auteur de ce livre curieux apprit par son ami, Guido Gianette di Fano, que Cabot avait expliqué, en sa présence, au roi d'Angleterre Edouard VI (on ignore en quelle année), la variation de l'aiguille et le méridien sur lequel l'aiguille montrait le vrai nord (il plaçait la ligne sans déclinaison 110 milles italiens à l'ouest de Florès). Guil. Gilbert, *Physiol. nova de Magnete*, 1633, p. 5. M. Biddle, auteur du savant *Memoir of Sebastian Cabot*, qui a paru en 1831, observe avec justesse (chap. 26, p. 177-180) qu'une remarque inscrite dans la Mappemonde de Ptolémée ajoutée à l'édition romaine de 1508, remarque d'après laquelle « près de Terre-Neuve et l'île de *Bacalaurus*, la boussole ne gouverne pas, *nec naves quæ ferrum tenent revertere valent*, » paraît fondée sur les idées de Cabot relatives à la position et à la proximité du pôle magnétique boréal. S'il fallait accorder à Sébastien Cabot le mérite d'avoir observé la variation de l'aiguille avant Colomb, ce que l'époque du premier voyage de Colomb rend impossible, ce mérite ne daterait pas de l'an 1549, comme le prétend Fontenelle (*Mém. de l'Acad.* 1712, p. 18), mais il remonterait à l'année 1497, dans laquelle Cabot aborda le premier à la terre ferme de l'Amérique septentrionale. L'ingénieux historien de l'Académie réclame aussi en faveur d'un pilote dieppois nommé Crignon, qui indique la déclinaison nord-est de l'aiguille en 1534, dans

que long-temps avant Colomb, des pilotes européens aient remarqué que l'aiguille ne se dirigeait pas vers le vrai pôle de la terre. La déclinaison orientale doit avoir été assez grande, pendant le quinzième siècle, dans l'est du bassin de la Méditerranée pour s'en apercevoir : ce qui est indubitable, c'est que Colomb vit le premier qu'à l'ouest des Açores, la *variation* même *variait*, que de N. E. elle devint N. O.

Si je ne rapporte la nouveauté de l'observation de la déclinaison de l'aiguille aimantée qu'à la connaissance que les *Européens* avaient des phénomènes du magnétisme terrestre, c'est pour rappeler que, d'après les belles re-

un manuscrit que possédait le géographe Delisle. Mais ces réclamations n'ont aucune valeur, le journal de Colomb donnant avec tant de précision le 13 septembre 1492 comme jour de première observation de déclinaison magnétique. Le pilote Crignon serait-il le même que ce pilote français de Dieppe qui a vu passer la ligne sans déclinaison par les îles du cap Vert, et que Michel Coignet cite dans un ouvrage très remarquable imprimé à Anvers, en 1581, sous le titre d'*Instruction nouvelle des points plus excellens et nécessaires de l'art de naviguer,* chap. 3, p. 12?

cherches que M. Klaproth a faites à ma prière, on connaissait dans l'est de l'Asie, en Chine, la variation magnétique depuis le commencement du douzième siècle, par conséquent cent cinquante ans avant Marco-Polo, Roger Bacon et Albert-le-Grand. « Keoutsoungchy, auteur d'une histoire naturelle médicale, intitulée *Penthsaoyan*, et composée sous la dynastie des Soung, entre 1111 et 1117 de notre ère, s'exprime ainsi sur les vertus de l'aimant ou de la *pierre qui hume le fer :* « Quand on frotte une pointe de fer avec l'aimant (*hinanchy*), elle reçoit la propriété de montrer le sud; cependant *elle décline toujours vers l'est et ne se dirige pas droit au sud* (dans le méridien du lieu). C'est pourquoi, lorsqu'on prend un fil de coton et qu'on l'attache moyennant un peu de cire au milieu du fer, l'aiguille montre, dans un endroit où il n'y a pas de vent, constamment le sud. Si l'on fait passer l'aiguille par une mèche (les mèches chinoises sont de petits tuyaux de roseau très mince) et qu'on pose cet appareil sur la surface de l'eau, l'aiguille montre également le sud, *mais toujours avec une déclinaison vers le point ping*, c'est-à-dire

est $\frac{5}{6}$ sud[1]. » On voit par ce passage que les Chinois, pour éviter le frottement sur les pivots et donner le mouvement le plus libre aux aiguilles aimantées, les faisaient, ou nager sur l'eau[2], ou se servaient de la suspension que nous appelons aujourd'hui *suspension à là Coulomb*. Comme les Chinois, les Koréens et les Japonais rapportent toutes les directions au pôle sud, leur navigation ayant toujours été dirigée de préférence vers le sud, la déclinaison de l'aiguille rapportée par Keoutsoungchy était, d'après notre manière de nous exprimer, vers le nord-ouest[3]. Nous voyons,

[1] KLAPROTH, *Lettre à M. Alexandre de Humboldt sur l'invention de la boussole*, p. 68.

[2] Cette *boussole aquatique* des Chinois, semblable au poisson aimanté des anciens pilotes indiens et au lézard des Birmans, a aussi été employée par les marins français du temps de saint Louis ; de là peut-être la dénomination de *calamita* ou *grenouille verte* donnée à l'aiguille aimantée, dénomination que l'on retrouve dans *Pline*, XXX, 42, mais appliquée à la rainette.

[3] D'après les observations magnétiques faites à Péking par M. de Kovanko dans la maison magnétique qu'à ma prière l'Empereur de Russie a fait construire récemment dans la capitale de la Chine, la déclinaison était de nouveau, en 1831, de 2° 3′ vers l'ouest.

par les laborieuses et solides recherches de M. Klaproth, que le phénomène dont on at-

(Kupfer, dans les *Annales de Poggendorf*, 1835, n° 1, p. 54.) Le père Amiot, dans les années 1780-1782, voyait déja osciller la déclinaison magnétique à Péking de 2° à 4° ½ vers l'ouest (*Mémoires concernant les Chinois*, vol. IX, p. 2; vol. X, p. 142); mais dans un espace de 670 ans la *ligne sans déclinaison* peut avoir passé plusieurs fois par Péking. La propriété directrice de l'aiguille aimantée, c'est-à-dire la propriété de se placer dans un plan qui ne fait qu'un certain angle avec le méridien du lieu, a été connue en Chine plus de 1100 ans avant J.-C. D'après le rapport de l'historien Szumathsian, dont les *Szuki* ou Mémoires historiques ont été composés dans la première moitié du second siècle avant notre ère, l'empereur Tchhingwang fit cadeau, 1110 ans avant notre ère, aux ambassadeurs de Tonkin et de la Cochinchine, qui craignaient de ne pas retrouver leur chemin, de cinq *chars magnétiques* (*tchinankiu*), *chars qui indiquent le sud*, au moyen du bras mobile d'une petite figure couverte d'un habit de plumes. On ajoutait dans la suite à ces chars un *hodomètre*, c'est-à-dire une autre petite figure qui frappait des coups sur un tambour ou sur une cloche, selon que ce char avait parcouru un ou deux *li*. Le célèbre dictionnaire *Chouewen*, que son auteur Hiutchin termina sous la dynastie des Han, l'an 121 de Jésus-Christ, décrit la manière de laquelle une aiguille reçoit la propriété de se diriger vers le sud par l'aimant. On avait

tribue la découverte à Christophe Colomb a été connu en Chine pour le moins quatre cents

reconnu aussi que la chaleur diminue cette force directrice. Sous la dynastie des Tsin, par conséquent dès le troisième siècle de notre ère, des vaisseaux chinois furent gouvernés d'après des indications magnétiques. Dans le *Tchinlafungthouki*, ou description du pays de Cambodja, ouvrage récemment publié à Paris, mais composé en 1297, sous le règne de Timour Khan, les routes ou directions de la navigation sont toujours indiquées d'après les rumbs de la boussole. L'usage de l'aiguille aimantée a été introduit en Europe par les Arabes, comme le prouvent même les dénominations de *zohron* et *aphron* (sud et nord) données par le *Speculum naturale* de Vincent de Beauvais aux deux pôles de l'aimant. (Le *Livre sur les pierres*, attribué par les Arabes à Aristote, et cité par Albert-le-Grand « comme preuve de l'usage de l'aimant dans la marine, » est apocryphe, et peut-être de la même époque que le Traité arabe des pierres de Teïfachi et Beilak Kiptchaki.) En Europe, Guyot de Provins, dans son poème politico-satirique intitulé *la Bible*, et composé en 1190, et l'évêque de Ptolémaïs, Jacques de Vitry, dans la *Description de la Palestine*, composée entre 1204 et 1215, ont les premiers parlé de l'usage de la boussole, mais d'un usage établi, d'un instrument nécessaire aux marins. La preuve que M. Hansteen a voulu tirer du *Landnamebok* pour faire remonter l'emploi de la boussole par les Norwégiens au onzième siècle, a été infirmée par les

ans plus tôt; toutefois ce résultat n'ôte rien à la gloire du navigateur génois, puisqu'il est bien certain que jusqu'à lui les pilotes *européens* n'employaient aucune correction relative à la variation de la boussole.

Mais l'amiral n'eut pas seulement le mérite de trouver la *ligne sans variation* dans l'Atlantique, il fit dès-lors aussi la remarque ingénieuse que la déclinaison magnétique pou-

recherches de M. Kämtz. (KLAPR. p. 41, 45, 50, 66, 90 et 97.) Les ouvrages du célèbre Majorquin Raimond Lulle (par exemple, son Traité *De contemplatione*, écrit en 1272, cap. 129, § 19, et cap. 291, § 17) et le texte des plus anciennes lois espagnoles, prouvent que dans la moité du treizième siècle, les marins catalans et basques se servaient très communément de la boussole. (CAPMANY, *Cuestiones criticas*, 1807, *Cuest.* 2da, p. 38; et *Comercio antiguo de Barcelona*, t. III, p. 72-74.) Dans le développement progressif des connaissances sur l'aimant, il faut distinguer, 1° l'observation des simples phénomènes d'attraction et de répulsion ; 2° la direction d'une aiguille mobile comme effet du magnétisme terrestre ; 3° la variation, ou l'observation de la différence entre le méridien magnétique et le méridien du lieu ; 4° le changement de variation en différens lieux de la terre ; 5° les changemens de variation horaire ; 6° l'observation de l'inclinaison et de l'intensité magnétique.

vait servir à obtenir (entre de certaines limites) la longitude du vaisseau. Je trouve la preuve de cette assertion dans le seul passage du journal (*itinerario*) du second voyage que le fils de Colomb nous a conservé. Colomb avait quitté l'île de la Guadeloupe le 20 avril 1496 pour revenir en Europe. Au lieu de s'élever en latitude, comme on fait aujourd'hui, pour sortir de la région des vents alisés, il resta entre les 20° et 22° de latitude. On ne put gagner vers l'est. Les provisions d'eau et de pain diminuèrent avec une rapidité effrayante. « Quoiqu'il y eût, dit Fernando Colomb, huit ou dix pilotes dans l'expédition, aucun d'eux ne savait où l'on se trouvait. L'amiral seul était *très certain* que son *point d'estime* était un peu à l'ouest du méridien des îles Açores. Voici comment, dans son journal, il s'exprime sur cette certitude : Ce matin (vraisemblablement le 20 mai), les boussoles flamandes étaient au nord-ouest *una cuarta*, comme elles avaient l'habitude de faire [1] ; les boussoles génoises, qui généralement sont conformes à

[1] On peut ajouter, je pense, depuis notre départ de la Guadeloupe.

celles de Flandre, ne se dirigeaient que très peu au nord-ouest, mais à mesure que nous avançâmes vers l'est, elles tournèrent vers le nord-est [1], ce qui prouvait que nous étions placés un peu plus de cent lieues à l'ouest des îles Açores. Lorsque nous nous trouvâmes à cent lieues juste, la mer n'offrait plus que quelques masses éparses d'algues (*pocayerva*), et les aiguilles génoises marquaient directement le nord (*herian el norte*). On arriva à cette distance le 22 mai, et l'amiral eut ainsi la *certitude* de son point. » (*Vida*, cap. 63.) Nous ne discuterons pas ici le degré de cette certitude, mais le passage du journal de Colomb ne laisse aucun doute sur l'emploi de la méthode. Cette méthode a fixé plus vivement l'attention des navigateurs, à mesure que la navigation s'est étendue, et que les

[1] L'édition de Barcia porte : « *Havian de noruestar iendo al leste.* » Le sens exige peut-être *nordesteaban*, comme semble le prouver un fragment de la lettre de 1498 que j'ai traduit plus haut. Colomb y dit clairement : « Avant de passer la bande (*raya*) des cent lieues à l'ouest des Açores, par conséquent entre cette bande et l'Espagne, *las agujas* (*fasta entonces*) *nordesteaban*. » (Nav. t. I, p. 254).

grands intérêts attachés à la position de nouvelles découvertes par rapport à la *ligne de démarcation*, ont rendu plus urgent le besoin de connaître les longitudes. Elle fut vantée, en 1577, par William Bourne (dans son *Regiment of the Sea*), en 1588, par Livio Sanuto. Les dernières paroles de Cabot [1], recueillies par Richard Eden, faisaient sans doute allusion à ce même moyen, alors si prôné, « de fixer la longitude par la variation des aiguilles. » Cabot, que son ami désigne toujours par l'expression de *good old man*, se vantait, en mourant, « que, par *révélation divine*, il possédait une méthode de longitude infaillible, mais qu'il ne lui était pas permis de divulguer. » Un examen plus approfondi des courbes d'égale déclinaison, dirigées souvent (par exemple, actuellement dans la Mer du Sud, au nord de l'équateur) dans la direction de l'est à l'ouest, et la découverte de leur *translation*,

[1] Biddle, *Mem. of Seb. Cabot*, p. 222. On ne connaît avec précision, ni l'année de la mort, ni le lieu de sépulture de ce grand navigateur, « qui a donné presque un continent à sa patrie, et sans lequel peut-être la langue anglaise ne serait pas parlée en Amérique par tant de millions d'habitans. »

qui est une fonction du temps, faite par Gassendi [1], a rendu peu à peu illusoire une espérance dont on se berça mystérieusement pendant tout le cours du seizième siècle. Déja le spirituel Guillaume Gilbert [2], en discutant, dans un chapitre particulier de son grand ouvrage de *Magnete*, la question : « An longitudo terrestris inveniri possit per variationem, » nomme la méthode « une pensée chimérique de Baptiste Porta (*Magia naturalis*, lib. VII, caq. 38) et de Livio Sanuto; » il préfère la méthode de déterminer la latitude par les changemens d'inclinaison, méthode, dit-il, qui a le grand avantage de pouvoir être employée, sans voir le soleil et les étoiles, dans une brume épaisse, *aëre caliginoso* [3]. Nous

[1] *Mém. de l'Acad.* 1712, p. 19.

[2] *Tractatus sive Physiologia nova de Magnete, magneticis corporibus et magno Magnete tellure*, ed. Wolfg. Lochmans; Sedini, 1633 (la première édition est de 1600), lib. IV, cap. 9, p. 164.

[3] L. c. lib. V, cap. 8, p. 195. Cet emploi de l'*inclinaison*, que Gilbert nomme toujours (lib. V, cap. 1-12) *declinatio magnetica*, et don Pedro de Medina (*Arte de navegar*, Sevilla, 1545, p. 212-221), et Sanuto (*Geographia*, lib. I, p. 6), avaient nié l'existence, est d'au-

savons aujourd'hui qu'entre de certaines limites et seulement dans des parages où la variation et l'inclinaison de l'aiguille changent avec une grande rapidité en avançant dans le sens d'un parallèle ou d'un méridien[1] terrestre, les phénomènes magnétiques peuvent être employés avec beaucoup d'utilité pratique pour reconnaître les différences de longitude ou de latitude.

La combinaison des trois observations de déclinaison magnétique que je trouve dans les

tant plus remarquable, que la boussole d'inclinaison n'avait été inventée par Robert Normann qu'en 1576. La position de l'équateur magnétique sur lequel l'inclinaison est nulle, n'était pas connue de Gilbert, qui, d'ailleurs, comme Hauy, nomme pôle sud, la pointe de l'aiguille qui se dirige vers le pôle nord (lib. I, cap. 4, p. 16). Il croit que l'équateur coïncide avec l'équateur terrestre (lib. V, cap. 1, p. 182).

[1] J'ai fait voir, au retour de mon voyage d'Amérique, comment l'inclinaison peut indiquer, dans la Mer du Sud, sur les côtes brumeuses du Pérou, la *latitude* avec une précision suffisante pour les besoins du pilotage. Voyez le Mémoire que j'ai publié, conjointement avec M. Biot, sur les variations du magnétisme terrestre à différentes latitudes, dans le *Journal de Physique*, t. LIX, p. 448-450.

écrits de Colomb me donne la direction de la *ligne sans variation* pour les années 1492-1498. Dans le premier voyage, l'amiral traversa la *ligne zéro*, le 13 septembre 1492, par lat. 28° et long. 30° $\frac{1}{2}$, c'est-à-dire, presque 3° à l'ouest du méridien de l'île de Florès; dans le second voyage, le 20 ou 21 mai 1496, par 31° $\frac{3}{4}$ de lat., et par long. 31° $\frac{1}{4}$; dans le troisième voyage, le 16 août 1478, dans la Mer des Antilles, par lat. 12° $\frac{3}{4}$, et long. 68° $\frac{1}{4}$, un peu à l'est du méridien du cap Codera. Cette dernière observation est la plus importante de toutes, Colomb ayant longé, du 13 au 15 août, la côte de Cumana, depuis le cap Paria jusqu'à la pointe occidentale de l'île de la Marguerite. Le 15, il se dirigea au N. O., entre les îles Blanquilla et Orchila : il ne peut donc pas rester de doutes sur la position précise du navire au 16 vers le soir. Or, l'amiral dit en termes très clairs (*Vida*, cap. 72) : « Pour avoir veillé si long-temps, mes yeux étaient tellement enflammés (remplis de sang), que la plupart des choses je ne pouvais les noter que d'après le rapport des pilotes. Dans la nuit du jeudi 16 août, les aiguilles, qui jusque-là n'avaient pas encore *varié* au nord-ouest, se

tournèrent au nord-ouest plus d'un quart et demi, quelquefois même *medio vento*. Il ne peut y avoir d'erreur dans ce fait, car les pilotes avaient toujours été très vigilans et soigneux à noter la direction des aiguilles. Le changement (variation) leur causa de l'étonnement. » Quelque incertaines [1] que puissent

[1] Il y a quatre causes d'erreur, celle de l'*estime* de la longitude du vaisseau, celle de l'observation magnétique et celles des instrumens et éphémerides si imparfaits. J'ai suivi dans le texte les longitudes auxquelles s'arrêtent MM. Moreno et Navarrete dans le tracé des voyages de Colomb. D'après ce tracé, l'amiral, bien loin de trouver comme il le prétend, le 13 septembre 1492, la ligne sans déclinaison à cent lieues de distance du méridien du Corvo et Florès, n'aurait atteint ces cent lieues que le 17 ou le 18 septembre. De plus, le 21 mai 1496, la position du vaisseau aurait été, d'après les recherches de M. Moreno sur les routes de Colomb, non à l'ouest du méridien de Florès, mais dans le méridien de l'île de Pico. Les *points d'estime* de l'amiral, vu l'impulsion de courans portant au sud-est, devaient donc être en avant des véritables positions. On ne peut espérer atteindre beaucoup de précision dans les résultats qui dépendent de tant de données incertaines (du rumb, de la distance parcourue, de la déviation que produisent les courans, de la lenteur du changement de la déclinaison magnétique, etc.) : mais il y a une circonstance qui

paraître les longitudes du vaisseau de Colomb pour le 13 septembre 1492 et le 21 mai 1496, il est toujours constant que, par les 28° et 32° de latitude, la déclinaison était alors zéro dans un méridien qui passe près de l'île de Florès, tandis que la même ligne sans déclinaison fut traversée à l'ouest des Petites Antilles, le 16 août 1498, par les 13° de latitude, dans un méridien qui passe entre l'île de la Marguerite et le cap Codera, cap qui fait partie de la côte de Caracas. La ligne était donc, vers la fin du quinzième siècle, inclinée du N. E. au S. O. Cette même direction,

semble autoriser à donner une position plus occidentale à la ligne sans déclinaison en 1492 et 1496. Colomb insiste plusieurs fois sur le fait physique de la coïncidence de cette ligne avec le bord oriental de la *Mer de Sargasso*, c'est-à-dire de la grande bande de fucus qui s'étend presque du nord au sud, entre les 22° et 41° de latitude. « Quand les aiguilles commencent à se diriger au N. O., dit-il, je commence à entrer dans les herbes (la zone de varec). » Or, il est certain que la limite orientale des fucus est à l'ouest de Corvo, au-dessous des 44° de latitude, que généralement elle se maintient par les 37° $\frac{1}{4}$ et 40° de longitude, donc à 80 ou 140 lieues marines de distance à l'*ouest* de Corvo.

M. Hansteen la trouve[1] dans l'Océan Atlantique jusqu'en 1600. Aujourd'hui la déclinaison est nulle sur une courbe qui, depuis les côtes du Brésil, près de Bahia, au S. E. du cap Saint-Augustin, incline dans un sens tout contraire, du S. E. au N. O. vers le cap Hatteras[2]. Or, on se demande si cette ligne américaine sans déclinaison est celle qui, vers la fin du dix-septième siècle, a passé par Londres et par Paris. Un changement de forme ou de direction que la ligne aurait éprouvé pendant son mouvement de translation n'auroit rien de bien extraordinaire, puisque des observations directes ont prouvé qu'à l'île de Spitzberg

[1] *Untersuch. über den Magnetismus der Erde,* 1819, Atlas, tab. I. Dans la Géographie physique du père Acosta (son *Historia natural de las Indias* mérite bien ce nom), il y a une preuve également convaincante de la direction de la ligne sans déclinaison des Açores du N. E. au S. O. Acosta (lib. I, cap. 17, p. 64) dit que de son temps, en 1589, « on trouve la variation vers l'ouest, lorsque sur le méridien de Corvo on s'élève à plus de hauteur (en latitude), et que la variation devient orientale lorsqu'on diminue de latitude et approche de l'équâteur sur le même méridien.

[2] Voyez ma *Relation historique,* t. I, p. 260.

la déclinaison n'a pas changé depuis deux cents ans, et que les parties des courbes d'égale déclinaison qui de l'Océan arrivent sur un continent, ne se meuvent pas avec la même rapidité que les parties qui restent océaniques; que par conséquent l'hypothèse ancienne de la translation uniforme de tout un système de lignes n'est aucunement admissible. Ce qui, dans le résultat que je viens d'obtenir pour les temps de Colomb et de Sébastien Cabot, est le plus digne d'attention, c'est la résolution du problème relatif au sens dans lequel a lieu le mouvement d'un système susceptible d'altérer partiellement sa forme. M. Arago [1] a fait voir par des recherches approfondies que le nœud ou point d'intersection des équateurs magnétique et terrestre avance de l'est à l'ouest, ce qui influe directement en changeant les latitudes magnétiques des lieux, sur la grandeur des inclinaisons [2]. D'après les ob-

[1] *Conn. des temps*, 1828, p. 251.

[2] J'ai donné de nombreux exemples de ces changemens par la comparaison de mes propres observations d'inclinaison faites à des époques éloignées les unes des autres dans Poggendorf, *Journ. der Physik*, 1829, t. XV, p. 321-327. Comparez aussi un excellent Mé-

servations très précises de M. Kupfer, la ligne sans déclinaison, dont j'ai déterminé, lors de mon voyage d'Asie, le prolongement vers la Mer Caspienne, se meut également de l'est à l'ouest, en avançant de Kasan par Moron vers Moscou [1]. D'après ces données, il paraîtrait que la *ligne zéro*, observée par Colomb à l'ouest de l'île de la Marguerite [2], avait, dans les siècles antérieurs, traversé l'Europe, et que la ligne qui approche dans ce moment du

moire de M. Hansteen sur la translation de la courbe sans déclinaison dans l'ouest de la Sibérie, de 1769 à 1829, de l'est à l'ouest, d'Orsk à Uralsk, et sur les variations séculaires de l'inclinaison, dans Poggend. t. XXI, p. 414-430, et tab. V.

[1] Poggend. t. XV, p. 329.

[2] J'avais cru quelque temps, lorsque je me trouvai sur la côte de Paria et dans les terres cotoyées par les navires de Colomb en 1498, que le cap nommé par Colomb *Punta del Aguja* (Nav. t. I, p. 250), désignait, comme c'est le cas de l'extrémité méridionale de l'Afrique à la pointe des Aiguilles, un ancien *point sans variation magnétique*. Mais la *Punta del Aguja* de Colomb est le cap que les Espagnols appellent aujourd'hui la *Punta de Alcatrazes*. Elle est par conséquent 3° 25′ à l'est de la courbe sans déclinaison que nous avons placée avec Colomb, pour 1498, par 68° 15′, dans le parallèle de 12° 45′.

cap Hatteras, dirigée du S. E. au N. O., parviendra dans sa marche progressive à la Mer du Sud, en passant successivement par les méridiens de Mexico et Acapulco. Mais comment concilier avec ces données le fait très certain que dans le dix-septième siècle une ligne sans déclinaison a passé, d'abord en 1657, par Londres, et plus tard, en 1666, par Paris, qui est à 2° 26′ à l'est du méridien de Londres? Cette priorité du passage dans un lieu plus occidental n'a-t-elle été que l'effet d'une forme très inclinée de la courbe, de la grandeur de l'angle que cette courbe faisait avec les méridiens terrestres, la différence de latitudes des deux villes n'étant que de 2° 41′? Tout ce qui a rapport à la translation des lignes sans déclinaison inspire le plus vif intérêt; mais, quelque ingénieuses que soient les analogies que l'on a cru observer entre les inflexions des *lignes isothermes* telles que je les ai tracées en 1817, et les inflexions des courbes isodynamiques du magnétisme terrestre, il paraît pourtant que la fixité des lignes isothermes dépendantes [1] des courans aériens et pélagiques et de la forme

[1] Gilbert (*Tractat. de Magnete*, 1633, p. 42, 98, 152,

actuelle des continens, ou plutôt des rapports d'*area* et de position entre les masses plus ou moins diaphanes et susceptibles d'absorber la chaleur (les mers et les terres), s'accordent mal avec la mobilité (le mouvement de translation) des courbes magnétiques.

Colomb, au retour de sa première expédition, aborda le 4 mars 1493 à Lisbonne, et le 15 mars à Saltes, vis-à-vis de la Villa de Huelva (tout près de Moguer et de Palos). La réception solennelle que les souverains lui firent

155), croyant que la forme des courbes de variation dépendait aussi de la configuration des continens et de l'interposition des vallées océaniques très profondes, admettait nécessairement la fixité des courbes. Il faisait passer encore en 1600 la ligne sans déclinaison là où Colomb l'avait trouvée en 1492. (*Variatio uniuscujusque loci constans est.*) Il se moque des pôles magnétiques de Fracastoro, le célèbre contemporain de Colomb (*Rejicienda est vulgaris opinio de montibus magneticis aut rupe aliqua magnetica aut polo phantastico a polo mundi distante. Magnus magnes ipse est terrestris globus.*) Les aiguilles se dirigent, selon lui, vers les régions où le plus de masses solides s'élèvent au-dessus de la surface des mers, et où la surface inégale du noyau de la terre (*cor terræ, inæqualitas globi magnetici sub continentibus et in marium profunditate*) se rapproche de la croûte extérieure.

eut lieu au mois d'avil, et déja le 4 mai de la même année [1], cette fameuse bulle, qui fixa la *ligne de démarcation* à cent lieues de distance

[1] Il est bien remarquable que les archives de Simancas renferment une *bulle de concession des Indes*, du 3 mai 1493 (*quinto Nonas Maias*), trouvée par mon illustre ami Muñoz, et entièrement semblable à celle du 4 mai (*quarto Nonas Maias*), conservée dans les archives de Séville. (Muñoz, *Hist. del Nuevo Mundo*, lib. IV, § 29; Nav. *Docum. diplom.* t. II, p. 23-35), aux différences près que je vais consigner ici. Dans la concession du 3 mai, il n'est aucunement question d'une *ligne de démarcation* désignée dans la bulle du jour suivant; il est simplement dit « qu'il est fait à perpétuité don des îles et terres fermes récemment découvertes *per dilectum filium Christophorum Colon* aux rois de Castille et de Léon, et que ces rois possèderont ces terres avec les mêmes privilèges et droits que les papes ont accordés (en 1438 et 1459, du cap Bojador jusqu'aux Indes orientales, d'après Barros, Dec. I, lib. I, cap. 8-15) au rois de Portugal. » Les deux bulles des 3 et 4 mai sont littéralement les mêmes dans la première moitié jusqu'aux mots « ac de Apostolicæ Potestatis plenitudine omnes et singulas terras et insulas prædictas et per Nuntios vestros repertas per mare ubi hactenus navigatum non fuerat, per partes occidentales, ut dicitur, *versus Indiam*... » Après ce passage, on a inséré dans la bulle du 4 mai la clause que l'Espagne possédera « omnes insulas et terras firmas

des îles Açores et du cap Vert, fut signée par le pape Alexandre VI. Jamais négociation

inventas et inveniendas, detectas et detegendas versus occidentem *et meridiem*, fabricando et constituendo unam lineam a polo arctico ad polum antarcticum quæ linea distet *a qualibet* insularum quæ vulgariter nuncupantur de los Azores et cabo Verde centum leucis versus occidentem et meridiem. » Il faut convenir que cette détermination *a qualibet insularum* est bien vague lorsqu'il s'agit de deux groupes d'îles qui occupent une grande étendue en longitude. (*Rel. hist.* t. III, p. 183-186.) L'expression bizarre et plusieurs fois répétée : *versus occidentem et meridiem*, s'explique par la *Capitulacion de la particion del Mar Oceano* conclue, sous l'influence du Saint-Siège, le 7 juin 1494, pendant le cours du second voyage de Colomb, et qui fixe la ligne de démarcation « por terminos de vientos y grados de Norte y Sur. » Dans un autre endroit de ce document il est dit « que le roi de Portugal doit posséder tout ce qui est *à l'est, ou au nord, ou au sud* de la bande (*raya*). » C'est une circonlocution à laquelle il aurait fallu substituer la phrase « à l'est du méridien, sur un parallèle quelconque. » La *capitulation*, aussi mal rédigée que la bulle, est restée pendant trois siècles une cause d'interminables hostilités entre le Portugal et l'Espagne. La bulle fixe de plus l'époque de la légitime possession des terres pour l'ouest des Açores, à Noël 1493, « comme l'époque à laquelle les découvertes furent faites par les capitaines castillans ; » mais ce jour de Noël est celui

avec la cour de Rome n'avait été terminée avec une plus grande rapidité. Je pense que le motif pour lequel la ligne ne fut pas tirée par les plus occidentales des îles Açores (Florès et Corvo), mais cent lieues à l'ouest, doit être cherché dans les idées de géographie physique de Colomb même. J'ai rappelé plusieurs fois l'importance qu'il mettoit à cette *raya* (bande) où l'on commence à trouver « un grand changement dans les étoiles, dans l'aspect de la mer et la température de l'air, » où l'aiguille aimantée n'offre aucune variation, où la sphéricité de la terre est altérée [1], où l'Océan se

du naufrage de Colomb sur les côtes d'Haïti, près de la baie d'Acul, appelée alors *Mar de Santo Tomas* (*Vida*, c. 32), et depuis deux mois et demi Colomb avait été dans cette île, à Cuba et à Guanahani. Ces inexactitudes sont moins frappantes que les changemens que la bulle du 3 mai a subis dans l'intervalle de vingt-quatre heures. (Herrera, Dec. I, lib. II, cap. 4.) C'est dans les archives romaines que la cause de ce changement pourrait être éclaircie. Aussi, dans la bulle du 25 septembre 1493, appelée *Bula de extension y donacion apostolica de las Indias* (Nav. t. II, p. 404), il n'est pas plus question d'une ligne de démarcation que dans la bulle du 3 mai.

[1] Voyez plus haut, p. 18, sur le *pezon de la pera*.

couvre d'herbes, où le climat même, dans la zone tropicale, devient plus frais et plus doux. On peut croire que l'amiral a été consulté lorsque les monarques catholiques ont demandé au pape de partager l'hémisphère occidental du globe entre l'Espagne et le Portugal; et d'après les impressions qu'il avait déja eues dans dans le premier voyage [1], en passant ce qu'il appelle une côte (*una cuesta*) pour descendre vers une région tout autrement constituée, Colomb doit avoir désiré que la démarcation physique devienne aussi une démarcation politique. Sa correspondance même avec le pape n'a commencé que peu de semaines avant son quatrième et dernier voyage (en février 1502); mais on apprend par cette correspondance que d'abord, après son retour de la première expédition (Nav. Docum. n° 145), Colomb avait voulu se rendre à Rome pour y faire un rapport « de tout ce qu'il avoit découvert. » La fixation d'une ligne sur laquelle la variation magnétique devient nulle aurait été, dans cette rela-

[1] Consultez le journal de Colomb, journées du 16-21 septembre 1492.

tion, placée au premier rang, à en juger d'après l'importance que les contemporains de Colomb, son fils, Las Casas et Oviedo y attachaient dans leurs écrits [1].

L'amiral, après avoir remarqué que les aiguilles de différentes trempe et construction [2] n'offraient pas les mêmes angles de variation, se tourmentait beaucoup pour découvrir « les rapports de la marche de l'aiguille et de l'étoile polaire. » Il attribue le changement de la déclinaison au-delà des îles Açores à la « douce température [3] de l'air, » et s'énonce de la manière la plus embrouillée [4] « sur l'in-

[1] Oviedo, lib. II, cap. 9 et 11. (éd. de 1547, p. 13 et 16.)

[2] *Vida*, cap. 63.

[3] Nav. t. I, p. 256.

[4] *Vida*, cap. 66. Toutefois il faut remarquer que lorsque don Fernando ne cite pas les paroles mêmes des journaux de son père, l'absurdité que l'on remarque dans l'explication des phénomènes physiques peut avoir sa source dans le peu de connaissances nautiques et astronomiques du fils. La *propriété des quatre vents* attribuée à l'étoile est moins surprenante que le prétendu procédé d'aimantation. Les notes que l'amiral a consignées dans son journal du premier voyage les 17 et 30 septembre 1491 (Nav. t. I, p. 9 et 15) prouvent qu'il connaissait le mouvement diurne de la polaire au-

fluence de la polaire, qui, comme l'aimant, paraît avoir la propriété des quatre points cardinaux (*la calidad de los quatro vientos*); car l'aiguille aussi, quand on la touche avec l'orient, se dirige vers l'orient, de sorte que

tour du pôle, mais que cette connaissance ne datait pas de bien loin chez lui. « Vers la nuit, les aiguilles *nordouestaient* un quart de vent, et le matin elles étaient dirigées vers l'étoile, d'où *il paraît* que l'étoile (polaire) fait un mouvement comme les autres étoiles, et que les aiguilles sont toujours justes (restent immobiles dans leur direction, la variation horaire ne pouvant être observée par Colomb) : *por lo cual parece que la estrella hace movimiento como las ostras estrellas, y las agujas piden siempre la verdad.* » Le 17 septembre, Colomb se servit de ce mouvement diurne de l'étoile polaire autour du pôle pour tromper les pilotes qui étaient inquiets de ce que le soir les aiguilles ne marquaient plus le nord, mais le nord-ouest. Il leur fit relever la polaire (*marcar el norte*) vers le matin, sans doute lorsque l'étoile, par son mouvement diurne, se trouvait à l'ouest du pôle. « Les pilotes reconnurent que les aiguilles étaient encore bonnes : la raison fut que l'étoile fait le mouvement et non les aiguilles. » Les pilotes se rassurèrent, ignorant à la fois la *variation* de la boussole et la non-fixité de l'étoile polaire. Je pense que l'explication du passage que je donne ici est la seule possible ; mais Colomb dit encore « porque la estrella que *parece* hace movimiento, y no las agujas. »

ceux qui aimantent des boussoles la couvrent d'un drap pour ne laisser dehors que la partie boréale. » Ce n'est que dans le dix-septième siècle que l'on a commencé, après avoir reconnu la direction des courbes des variations magnétiques dans les deux hémisphères, à avoir des idées plus nettes sur l'ensemble de ce grand phénomène [1].

[1] Nous apprenons par la fameuse lettre de Raphaël au pape Léon X sur la conservation des monumens antiques, lettre qui paraît sortie de la plume de l'éloquent et spirituel Castiglione, qu'encore treize ans après la mort de Colomb on connaissait à peine l'emploi de la boussole pour des *relèvemens* faits à terre. Raphaël décrit longuement (*Opere di B. Castiglione*, 1733, p. 162) « une nouvelle méthode, inconnue aux anciens, de *mesurer* un édifice (il aurait fallu dire, de lever le plan d'un édifice) au moyen de l'aiguille aimantée. » En 1522, Pigafetta, dans son mémorable *Traité de navigation*, enseigne comment il faut corriger les relèvemens par la déclinaison, ce qui fait dire confusément, en 1579, à Sarmiento, que les côtes étant tracées sur les cartes marines d'après de mauvaises boussoles (*por agujas de marear que tienen trocados los azeros quasi una cuarta del punto de la flor de lys*), on ne peut les trouver par de bonnes. (*Viage al Estrecho de Magellanes por el capitan Piedro Sarmiento de Gamboa*, 1668, p. 52.) M. Navarrete assure, dans son Discours sur

La sagacité avec laquelle Colomb, dans ses différentes expéditions, recherchait les chan-

les progrès de la navigation en Espagne, que les premières *cartes de variation magnétique* ont été tracées en 1539 par Alonzo de Santa Cruz, qui avait donné à l'empereur Charles V des leçons d'astronomie et de cosmographie ; mais je pense qu'il y a lieu de croire que les cartes que Sébastien Cabot laissa à William Worthington, et qui malheureusement ont toutes disparu, offraient bien antérieurement de nombreuses indications de variation. Un des buts du voyage de Gali dans la Mer du Sud était, en 1582, d'observer avec précision les déclinaisons magnétiques au moyen d'un nouvel appareil inventé par Juan Jaime. (*Viagge al Estrecho de Fuca*, p. XLVI.) Tandis que Pedro de Medina (*Arte de Navegar*, Sévilla, 1545, lib. VI, cap. 3-6) jette beaucoup de doutes sur l'existence de la déclinaison, son contemporain Martin Cortes (*Breve Compendio de la Sphera*, imprimé en 1556, mais rédigé en 1545) explique la distribution des forces, ou plutôt la direction des lignes magnétiques à la surface du globe, par des *points d'attraction* placés près des pôles de la terre. En 1588, Livio Sanuto, qui puisait ses connaissances de magnétisme terrestre dans les rapports qu'on lui faisait des découvertes de Sébastien Cabot, place le pôle magnétique nord « par 66° 9 de latitude et 155° de longitude, selon Ptolémée, c'est-à-dire 36° à l'ouest du méridien de Tolède. » (*Geographia,* p. 11 et 12.) Dans une autre partie de son ouvrage, Sanuto dit que

gemens de déclinaison, lui fit découvrir aussi l'influence de la longitude sur la distribution de la chaleur, en suivant un même parallèle. Il crut même ces deux phénomènes dépen-

Venise, où de son temps la déclinaison était de 10° au nord-est, est éloignée de 59° ½ de la ligne sans déclinaison, qu'il croit faussement se diriger du sud au nord, et se trouver dans le méridien du pôle magnétique. On voit qu'alors on supposait ce pôle trop au sud et à l'est, en le fixant par les 42° ou 49° ½ de longitude ouest de Paris, tandis que Mercator l'avançait à la fois vers le nord et vers l'ouest jusqu'à lat. 74° et long. 154° E. (Mercator dit 180° à l'ouest des îles du cap Vert), longitude qu'on croyait alors appartenir au *détroit d'Anian*. Les observations de l'expédition du capitaine Ross donnent pour le pôle magnétique, lat. 70° 5′ 17″, long. 99° 7′ 9″. Sanuto parle de ce pôle presque avec le même enthousiasme que le célèbre navigateur anglais. « On verrait *alcun miracoloso stupendo effetto*, si l'on pouvait être assez heureux de parvenir au pôle magnétique, qu'il appelle le *calamitico*, pour ainsi dire l'aimant de la terre. » Le père Acosta, dont les ouvrages ont le plus contribué aux progrès d'une géographie physique fondée sur des observations, apprit déja en 1589, par un pilote portugais très habile, qu'il y a quatre lignes sans déclinaison (*Hist. nat. de Indias*, lib. I, c. 17), aperçu qui, par les disputes de Henry Bond (*Longitude found*, 1676) avec Beckborrow, conduisirent Halley à la théorie de quatre pôles magnétiques.

dans l'un de l'autre. Il entrevit la différence du climat de l'hémisphère occidental en prenant la ligne sans déclinaison magnétique pour limite entre les deux hémisphères ; et quoique le raisonnement de Colomb, dans toute la généralité qu'il lui donne, ne soit pas exact, les lignes isothermes étant presque parallèles à l'équateur dans toute la zone torride, au niveau de l'Océan ou à de petites élévations, il n'en faut pas moins admirer ce talent de combiner les faits chez un marin, qui dans sa jeunesse, était resté entièrement étranger aux études de philosophie naturelle. Après avoir parlé de l'excessive chaleur de la région africaine de l'Atlantique sur les parallèles de *Hargin* (c'est l'île Arguin au sud du cap Blanc), des îles du cap Vert et des côtes de *Sierra Leoa* (Sierra Leone) en Guinée, où les hommes sont noirs, l'amiral insiste sur le contraste du climat qu'il observe dès que dans cette troisième expédition il parvient au-delà du méridien qui passe, selon ses calculs, cinq degrés à l'ouest des îles Açores. Quoiqu'il diminue de latitude, à ce qu'il croit[1], jusqu'au

[1] « Vis-à-vis (*en derecho*) de Sierra Leoa, où la po-

parallèle de 5°, selon les recherches de M. Moreno, jusqu'à 8°, il est frappé de la fraîcheur de l'air. « Cette fraîcheur, dit-il, augmente vers l'ouest de telle manière, qu'en arrivant à l'île de la Trinité (vis-à-vis de la côte de Paria) et puis à la *Tierra de Gracia*[1], où la latitude est aussi de 5° à 7°[2], je trouvai le climat et la verdure comme en avril dans les belles campagnes de Valence, et les indigènes je les vis plus agréables de figure et plus blancs que j'en ai vus ailleurs dans les Indes; de plus, ils avaient les cheveux très longs et très lisses (aucunement crépus), et l'intelligence plus développée et le courage plus prononcé. Cependant le soleil était dans la constellation de la Vierge et dardait ses rayons tout droit sur nos têtes. Cette douce température (ce manque de chaleur) ne provient que de la hauteur de cette partie du globe. » Ici Colomb répète sa théorie de la non-sphéricité du globe prouvée par la prétendue différence de distance

laire ne s'élevait devant moi que de cinq degrés. » (Nav. t. I, p. 256.)

[1] Tierra ou Isla de Gracia, partie montagneuse du continent. Voyez t. I, p. 309 et suiv.

[2] Il fallait dire de 8° à 9° $\frac{3}{4}$.

polaire que montre l'étoile polaire dans son mouvement diurne à l'ouest de la *bande* qui divise les deux hémisphères. Une éminence (*umbo*) marque *la fin de l'Orient.* « C'est là, dit-il, qu'est placé le Paradis terrestre, vers le *Golfo de las Perlas*, entre les bouches de la *Sierpe* et du *Dragon*, inaccessible aux humains d'après la volonté divine. Une immense quantité d'eau, car il n'y a pas dans le monde une rivière plus grande et plus profonde (que l'Orénoque), sort de ce site du Paradis. Ce n'est pas une montagne escarpée, c'est une protubérance de la sphère du globe (*el Colmo ò pezan de la pera*) vers laquelle, de très loin, s'élève peu à peu la surface des mers. » Colomb oppose à cette figure irrégulière de l'hémisphère occidental la figure indubitablement sphérique de l'hémisphère oriental, « la partie du parallèle qui s'étend du cap Saint-Vincent à Cangara (Cattigara), se trouvant, d'après Ptolémée, à l'île d'Arin, » que je crois être ou la *coupole d'Aryn* d'Aboulféda, ou une des îles des Bahraïn, dans le golfe Persique, célèbres par la pêche des perles[1].

[1] De *Bahraïn* Colomb aurait pu faire *Bahrin, Ahrin.*

J'ai eu occasion de rappeler plusieurs fois que, dans l'esprit de Colomb, l'idée d'une ligne sans déclinaison près des îles Açores, et d'un méridien qui partageait le globe entier en deux hémisphères d'une constitution physique et d'une configuration entièrement dissemblables, se liait constamment à l'idée de la limite orientale de la grande bande de *Fucus*

C'est l'*Arados* de Ptolémée (VI, 7), que ce géographe place effectivement par 91° 40′ de longitude de son premier méridien, par conséquent presqu'au milieu du parallèle de Cattigara et du cap Sacré. Calomb ajoute, « île *Arin*, qui est placée sous la ligne équinoxiale, entre le golfe Arabique et le golfe Persique, par conséquent au centre du cercle qui passe à l'est par les Sères, à l'ouest par le cap Saint-Vincent. » Toutefois Colomb aurait pu faire aussi allusion à une idée systématique des géographes arabes, à un passage d'Aboulféda, qui dit « que le pays de Lanka (Ceylan), où est placée la *coupole de la terre*, ou *Aryn*, se trouve, sous l'équateur, au milieu, entre les deux extrémités orientales et occidentales du monde. » (Sédillot, *Traité des Instrumens astr. des Arabes*, t. II. Préface). *Aryn* signifie, en arabe, le point mitoyen, le juste-milieu (Silv. de Sacy, *Not. et Extraits des Manuscrits de la Bibl. du roi*, t. X, p. 39). Aboul Hassan Ali de Maroc conte un peu confusément ses longitudes en commençant par un méridien 90° à l'ouest d'Aryn. (Sédillot, t. I, p. 312-318.)

natans (*Mar de Sargasso*), qu'Oviedo (lib. II, c. 5) nomme « de grandes prairies, *praderias de yervas*. » Cette liaison se trouve déja indiquée dans le premier voyage. Trois jours après la découverte du changement de la déclinaison magnétique, l'amiral note dans son journal « qu'ici, et plus il allait en avant, l'air était extrêmement tempéré, que les matinées étaient délicieuses, et qu'il ne manquait que le chant des rossignols (*ruiseñores*); que le temps était comme il est en avril en Andalousie, et que dès-lors on commença à voir des groupes d'herbes marines très vertes. » Plus tard (8 octobre 1492) il répète [1] : « L'air est doux comme dans le mois d'avril à Séville, c'est un plaisir de humer cet air qui est comme embaumé (*aires olorosos*). » Ce changement total du climat frappe encore aujourd'hui les marins, lorsque du Rio de la Plata ou du cap de Bonne-Espérance ils retournent en Europe et entrent près du groupe des îles Açores, dans

[1] Nav. t. I, p. 9 et 18. Colomb prédit qu'à Haïti le froment et la vigne pourront donner d'abondantes récoltes comme en Andalousie et en Sicile. Voyez les notes remises en 1464 à Antonio de Torres. (Nav. t. I, p. 229.)

une atmosphère et dans une mer qui rappellent l'entrée de la Manche[1]. Les observations de Colomb sur le grand banc de fucus à l'ouest des Açores ne sont pas seulement remarquables par la sagacité avec laquelle il décrit le phénomène, en distinguant les différens degrés de fraîcheur des plantes marines[2],

[1] Au-delà de l'équateur, dans la partie australe de l'océan Atlantique, on observe une opposition climatérique semblable au N. E. et S. O. des îles Martin Vaz (lat. 20° 27′ S.) et Trinité (lat. 20° 32′ S.). Ce changement subit dans l'état du ciel et de l'atmosphère a fait considérer l'île de la Trinité comme une colonne océanienne élevée par la nature pour marquer la limite de deux zônes différentes. Duperrey, *Hydr. du voyage de la Coquille*, 1829, p. 68.

[2] De même que les marins anglais distinguent dans leurs descriptions entre *fresh weed* et *weed much decayed*, Colomb est frappé de trouver quelquefois réunis des paquets de *yerba muy vieja y otra muy fresca, que traia como fruta*. (Il prend des appendices globuleux et pétiolés pour le fruit du varec). Un autre jour il note : *la yerba venia del este al oueste por el contrario de lo que solia*. (Nav. t. I, p. 16). Il décrit les crustacées (squilles) qui se nichent dans les fucus accumulés : *un cangrejo vivo lo guardò el Almirante*. Il s'étonne de voir des parages sans herbe au milieu d'une mer qui en paraissait coagulée (*la mar cuajada de yerbas*, l. c. p. 10 et 12),

les directions qu'affectent leurs groupes par l'action des courans, la position générale de la *Mer herbeuse* par rapport au méridien de Corvo; ces observations offrent aussi la preuve de la stabilité des lois qui déterminent la distribution géographique des thalassophytes. Nous verrons bientôt que la permanence du grand banc de fucus, entre les mêmes degrés de longitude et de latitude, que le major Rennell, dans son important ouvrage sur les courans[1], a constaté pour l'intervalle de 1776 à 1819, remonte pour le moins jusqu'à la fin du quinzième siècle. Pour faciliter la comparaison des observations anciennes avec l'état actuel des choses, il faut commencer par jeter un coup d'œil rapide sur les limites qu'on

et il distingue en naturaliste attentif les différentes espèces de fucus, ceux de la mer de Sargasso et ceux qui sont communs autour des îles Açores. (« Vieron yerba de otra manera que la pasada de la que hay mucha en las islas de los Azores; despues se vidó de la pasada. » Journal du 7 février 1493.) Sur la fréquence du varec au-dessus des bas-fonds près des Açores, voyez Manoel Pimentel, *Arte de navegar*, Lisboa, 1712, p. 310.

[1] *Investigation on the Currents of the Atlantic Ocean*, 1832, p. 70.

peut assigner aujourd'hui aux accumulations de varec flottant dans l'Atlantique [1].

Il existe deux de ces accumulations qu'on confond sous la dénomination vague de *Mer de Sargasso*, et que l'on peut distinguer par le nom de *Grand* et *Petit banc de varec* [2]. Le premier groupe est situé entre les parallèles de 19° et 34° de latitude, et quant à son *axe principal* (le milieu de sa bande, large de 100 à 140 milles), à peu près par 41° ½ de longitude, c'est-à-dire au-dessous du parallèle de 40°, dans un méridien qui est de 7° à l'ouest de Corvo. Le second groupe, ou *Petit banc* de varec flottant, est situé entre les Bermudes et les îles Bahames, lat. 25°—31°, long. 68°—76°. On le traverse lorsqu'on se dirige du Baxo de

[1] Les preuves des assertions qui se trouvent énoncées ici ont été développées dans un *Mémoire sur les courans en général, et sur le contraste qu'offre en particulier un courant d'eau froide de la Mer du Sud avec le courant d'eau chaude du Gulf-Stream*, que j'ai présenté à l'Académie royale de Berlin, le 27 juin 1833.

[2] Cette distinction, que j'ai établie dans la *Relation historique*, t. I, p. 202, a été adoptée et suivie par M. Rennell. (*Inv.* p. 184.)

Plata (caye d'Argent, au nord d'Haïti), vers le petit archipel des Bermudes. Son axe principal me paraît dirigé N. 60° E. Entre les 25° et 30° de latitude, une bande de fucus dirigée de l'est à l'ouest forme une communication permanente entre le *Grand banc* longitudinal et le *Petit banc* presque circulaire. Des navires qui se sont dirigés sur le parallèle de 28°, des 44° aux 68° de longitude, ont vu passer d'heure en heure des paquets de *Fucus natans* plus ou moins frais par une route de plus de douze cents milles marins. Quelquefois le varec atteint les 34° $\frac{1}{2}$ de latitude, et se rapproche du bord oriental du grand courant d'eaux chaudes pélagiques connu sous le nom de *Gulf-Stream*. En comprenant sous la dénomination de *Mer de Sargasso* les deux groupes et la bande transversale qui les unit, on trouve pour le varec flottant un *area* six à sept fois grand comme la France. La majeure partie de ces fucus paraît en pleine végétation et cet espace de l'Océan offre un des exemples les plus frappans de l'immense étendue d'une seule espèce de *plantes sociales*. Sur les continens, ni les graminées des *Llanos* et *Pampas* de l'Amérique du Sud, ni les bruyères (*ericeta*),

ni les forêts des régions septentrionales de l'Europe et de l'Asie composées de conifères, de bétulinées et de salicinées, ne peuvent rivaliser avec les thalassophytes de l'Atlantique. Dans ces agroupemens de plantes sociales continentales, plusieurs espèces se trouvent réunies; car le Pinus sylvestris, répandu dans une triste uniformité depuis les pays baltiques jusqu'à l'Amour et au littoral sibérien de la Mer du Sud, est le plus souvent mêlé de P. abies et de P. cembra de genevrier[1].

Je viens de tracer en grand la circonscription des trois groupes de varec au centre de l'Atlantique; mais le phénomène de leurs limites est trop compliqué et trop contesté pour ne pas exiger de plus amples développemens.

[1] De même dans de vastes bruyères on trouve mêlé à l'Erica (Calluna) vulgaris, dans le nord-est de l'Europe, E. tetralix, E. ciliaris et E. cinerea. Les *Ericeta* du sud de l'Europe offrent l'association de E. arborea et E. scoparia. J'ai décrit dans un autre ouvrage la grande variété de graminées que l'on distingue dans les *Llanos* et les *Pajonales* des plaines et des plateaux des tropiques, que les indigènes américains appellent assez poétiquement des *mers d'herbes*, et dont l'apparence est une trompeuse monotonie.

Je n'agiterai point ici la question de savoir si l'on doit admettre, comme on l'a déja fait du temps de Colomb[1], dans ces mêmes parages où nagent les fucus, des écueils au fond de la mer, desquels les thalassophytes ont été accidentellement arrachés, ou si ces plantes qu'on trouve toujours dépourvues de racines et de fruits dans les mêmes parages, végètent et se

[1] Voyez, sur le *mare herbidum*, PETRUS MART. ANGHIERA, *Oceanica*, Dec. III, lib. IV, p. 53. Colomb énonce l'opinion de l'adhérence primitive des fucus à des écueils *voisins*, le premier jour même qu'il entre dans la Mer de Sargasso. Voici ses paroles consignées par Las Casas dans l'extrait du journal : « Aquì comenzaron á ver *manadas* (peut-être *manchas*) de yerba muy verde que poco habia, segun le parecia, que se habia desapegado de tierra, por la cual todos jusgaban que estaban cerca de alguna isla. » L'amiral s'imagina que la partie de l'Océan où le varec est accumulé, a l'eau moins salée (Nav. t. I, p. 10), fait qui est réfuté pas des expériences directes que l'astronome de l'expédition de Krusenstern (*Reise um die Welt*, t. III, p. 153) a faites sur la pesanteur spécifique de l'eau dans la Mer de Sargasso. La salure augmente sous la couche de varec flottant, parce que cette couche, d'après l'analogie des observations que j'ai recueillies sur des eaux couvertes de conferves et de lemna, augmente la température de l'eau de l'Océan à sa surface.

développent [1] comme le Vaucheria, le Polysperma glomerata, et d'autres algues d'eau douce, en flottant depuis des siècles à la surface de l'Océan; ou enfin si la Mer de Sargasso, près des îles Açores, n'est due qu'au déversement du *Gulf-Stream* qui transporte des fucus arrachés dans le golfe du Mexique et les accumule progressivement dans une mer battue par des vents opposés, et considérée comme l'embouchure du grand courant pélagique [2].

[1] Cette vue a été exposée par Thunberg (voyez t. XIV, p. 439), mais sans aucune preuve tirée de la physiologie végétale. C'est un botaniste plein de sagacité, M. Meyen, qui insiste sur l'analogie frappante des fucus avec les algues d'eau douce, dont plusieurs ne portent jamais de fruits et sont dépourvues de racines, de sorte qu'elles ne se développent et multiplient que par de nouvelles branches. (Voyez *Nova Acta Acad. Leopold.* t. XIV, P. II, p. 457 et 496; MEYEN, *Voyage autour du Monde, à bord du navire prussien la Princesse Louise*, en allemand, t. I, p. 35-39.)

[2] « The Sea of Sargasso may be considered as an eddy (*remous, tourbillon*) between the regular equinoctial current setting to the westward, and those easterly currents put in motion by the westerly winds a little to the nortward of the parallel in which the trade-winds begin to blow. » (JOHN PURDY, *Mem. on the Hydr. of the Atlantic Ocean*, 1825, p. 221). « The Sea

Je me bornerai simplement à faire remarquer ici que la direction qu'affecte l'extrémité septentrionale de la grande bande de fucus au nord du parallèle de Corvo, s'accorde mal avec la dernière des trois hypothèses que je viens de signaler, et qui se trouve déja énoncée par Roggeveen (*Hist. de l'expédition de trois vaisseaux aux Terres australes en* 1721, t. II, p. 252). La bande, éloignée de 4° de Corvo, incline subitement dans son état normal dès les 39° 40′ de latitude vers le nord-est, et atteint dans cette direction, en perdant progressivement de largeur, le parallèle de 46°. Son

of Sargasso may be deemed the *recipient* of the water of the Gulf-Stream of Florida : it is a deposit of *gulf-weed* brought by the stream. » Rennell, *Inv.* p. 27 et 71. Mais plus tard (p. 184) le célèbre hydrographe semble pencher pour l'opinion d'après laquelle le varec est renouvelé par des bas-fonds voisins. Aussi le lieutenant John Evan, quelque frappé qu'il ait été des grandes masses de fucus dans le golfe du Mexique, regrette « qu'on ne sonde pas avec plus de soin (*with the deep-sea line*) sur le grand banc de varec à l'ouest des Açores, où (lat. 30°—36°, long. 43° 57) il a vu quelquefois la mer, sur quatre lieues marines d'étendue, couverte d'un épais manteau de varec flottant. » (*Journal du vaisseau Belvédère*, novembre 1810.)

extrémité boréale se trouve par conséquent presque dans le méridien de Fayal, et il résulte de cette direction (du N. E. au S. O.) que la zone de varec flottant traverse comme une digue presque à angle droit, la rivière pélagique du *Gulf-Stream* dont, dans ces mêmes parages, la direction est vers le sud-est. Cette position, si contraire à la direction du courant d'eau chaude, paraît annoncer que sous la bande de varec flottant qui s'étend d'abord, comme nous venons de le dire, du N. E. au S. O., et, au sud du parallèle de Corvo, du N. au S., il y a dans le fond de la mer des inégalités qui fournissent la masse végétale que nous trouvons accumulée à la surface entre des limites permanentes. Si ces masses étaient arrachées au golfe du Mexique et aux îles Bahames, et déposées dans la Mer de Sargasso comme une alluvion du grand fleuve pélagique (à l'analogie des fucus des Malouines entraînés par les courans dans la mer clapoteuse qu'on rencontre au S. S. E. de l'embouchure du Rio de la Plata [1]), on conçoit

[1] Duperrey, *Hydrographie du voyage de la Coquille*, 1829, p. 91.

difficilement que les fucus bruns, et en grande partie dépéris, du *Gulf-Stream* puissent, après un long voyage, renaître à une fraîcheur si surprenante. En admettant même, d'après les ingénieuses observations de M. Meyen, qu'ils peuvent végéter sans racines, il me paraît plus probable que la Mer de Sargasso est leur véritable patrie, leur site originaire[1]. Pour mettre le lecteur plus à même de juger du degré de confiance que mérite la comparaison à laquelle je vais me livrer des anciennes observations de Christophe Colomb avec les observations les plus modernes, il faut examiner plus en détail le prolongement du grand banc de fucus au sud du parallèle de Corvo. L'axe principal du banc paraît passer par lat. 40° et long. 39° $\frac{3}{4}$; par lat. 30° et long. 43°; par lat. 20° et long. 40. La largeur de la bande est généralement de 4 à 5 degrés, mais par le parallèle de 35°, où elle recule le plus à l'ouest, sa largeur semble diminuer de

[1] Cette opinion est aussi celle de M. Luccock, dans ses *Notes on Brasil*, et d'un marin très distingué, le capitaine Livingston. (Purdy, *Memoir on the Hydrog. of the Atlantic*, 1825, p. 221-225.)

moitié. La plus grande accumulation est entre les 30° à 36° de latitude. Vers l'extrémité méridionale, examinée par le capitaine Birch en 1818, sous le parallèle de 19° par 39° $\frac{1}{4}$ de longitude, le varec s'étend très loin à l'est, et forme plusieurs bandes longitudinales parallèles[1]. Ces masses sporadiques s'étendent

[1] Les chances de navires qui sont munis de moyens propres à déterminer les longitudes avec précision et qui traversent le grand banc de varec dans le sens d'un parallèle, mais hors de la bande qui réunit les deux groupes, sont extrêmement rares; et lorsque, beaucoup à l'est du méridien que nous regardons dans l'état normal comme la limite orientale du grand banc, on rencontre pendant plusieurs jours de gros paquets de varec flottant, également espacés, et placés dans la direction des courans, rien n'empêche de croire que, naviguant dans des rumbs peu différens du méridien, on n'a pas touché la véritable bande longitudinale, l'axe de l'agglomération principale qui est située plus à l'ouest. D'après un travail minutieux auquel je me suis livré sur cette matière, je trouve des preuves de l'existence de stries de varec flottant en masses considérables, par des longitudes bien plus orientales que celles qui ont été admises par Rennell, comme formant habituellement le bord est du grand banc. Je trouve ces preuves dans les observations de Labillardière, lat. 25°, long. 31°— lat. 36° $\frac{1}{2}$, long. 35° (*Relation du voyage à la recherche*

quelquefois jusqu'au 32° de latitude, et remplissent la mer entre les méridiens de 33°

de La Pérouse, t. II, p. 331); de M. Lichtenstein, à son retour du cap de Bonne-Espérance, lat. 19° $\frac{1}{2}$, long. 35° $\frac{3}{4}$ — lat. 22° $\frac{1}{4}$, long. 36° $\frac{1}{4}$; de M. Bory Saint-Vincent, lat. 23° $\frac{1}{2}$, long. 35°; de M. Gaudichaud, dans l'expédition de *l'Herminie*, lat. 27° $\frac{3}{4}$, long. 37° $\frac{3}{4}$ — lat. 29°, long. 35° $\frac{1}{2}$; de M. Freycinet, dans le voyage de *l'Uranie*, lat. 28° 31′, long. 35° 55′ — lat. 36° 1′ long. 35° 44′; du capitaine Duperrey, dans le voyage de *la Coquille*, lat. 29° 54′, long. 31° 45′ — lat. 31° 35′, long. 31° 7′; de M. d'Urville, dans le voyage de *l'Astrolabe*, lat. 24° 51′ long. 32° 39′ — lat. 26° 20′, long. 33° 39 — lat. 29° 5′, long. 30° 53′. J'ai observé moi-même, dans le trajet de la Corogne à Cumana, en passant au nord-ouest des îles du cap Vert et 80° à l'est du point que les *Cartes des courans de l'Atlantique* par le major Rennell fixent comme l'extrémité méridionale du grand banc, des masses considérables de varec flottant. (*Relation historique*, t. I, p. 271). Je terminerai cette note en signalant des témoignages très conformes aux résultats que des officiers d'un grand mérite, MM. Birch, Alsagar, Hamilton et Livingston ont recueillis de 1818 à 1820, et qui confirment d'une manière satisfaisante ce que nous croyons être la *configuration normale* de la bande de Corvo : l'amiral Krusenstern, d'après M. Horner, lat. 26°, long. 39° $\frac{1}{4}$ (*Reise um die Welt*, t. III, p. 151-153); Kotzebue, dans le voyage du *Rurick*, d'après le journal manuscrit de M. de Chamisso, lat. 20°, long.

et 40°. J'ai décrit la position et la configuration de la grande bande longitudinale telles qu'elles résultent du nombre immense d'observations recueillies par le major Rennell depuis l'année 1780, époque à laquelle l'usage des chronomètres a commencé à devenir assez commun dans la marine anglaise. Il ne s'agit ici, comme dans les déterminations de température et de pression atmosphérique, ou dans le tracé de la vitesse et de la largeur du *Gulf-Stream*, que d'un état moyen que j'ai appelé normal. Les limites de la bande des fucus, déplacée par les vents et les courans, oscillent sans doute; la bande se rétrécit ou s'élargit comme les courans pélagiques qui traversent les eaux presque immobiles de l'Océan ambiant; mais ce serait peu connaître les fondemens des déterminations numériques données plus haut que d'admettre que les fucus dans

37° ½ — lat. 30°, long. 39° ¾; M. Meyen, dans son voyage autour du monde, lat. 24°, long. 39° ½ — lat. 36°, long. 43° ¼. En comparant ces longitudes, *qui, constamment dans cet ouvrage, ont été réduites au méridien de Paris,* à la position de l'axe du grand banc de varec flottant, il ne faut pas oublier de tenir compte de la largeur même de la bande.

leur agroupement habituel ne suivent aucune loi et aucune forme particulière. Il faut distinguer entre la bande longitudinale et étroite que nous venons de décrire, et dont l'axe principal passe par les méridiens de 40° et 43°, et les paquets de fucus flottant plus ou moins accumulés que les vaisseaux qui retournent du cap de Bonne-Espérance en Europe rencontrent si habituellement à l'est de la bande principale (entre les parallèles de 20° et 35°), jusqu'aux 32° de longitude, même jusqu'au méridien de l'île Fayal. Comme cette région des varecs n'a jamais été explorée dans le dessein de déterminer les limites et la configuration du groupe entier, on se voit forcé de réunir sur les cartes marines des observations faites accidentellement et par différens états des vents et des courans ; de sorte que la question de savoir si par le nord-ouest la bande principale se déplace considérablement vers l'est, demeure indécise. Elle le restera long-temps d'après l'indifférence avec laquelle on traite la physique de l'Océan. Colomb a vu les premières masses de varec flottant dans son expédition de découvertes de 1492, le 16 septembre, se trouvant par lat. 28° et long.

35° ½. Il passa le grand banc longitudinal de Corvo dans la bande transversale qui réunit, entre les parallèles de 25° et 30°, le grand et le petit banc. Le maximum de l'agglomération des plantes marines se montra, d'après le journal de Colomb, le 21 septembre, toujours par lat. 28°, mais par long. 43° ¼. L'amiral resta dans cette bande transversale jusqu'au 8 octobre, ayant navigué 24° plus à l'ouest et inclinant un peu vers le sud [1]. « L'herbe paraissait toujours très fraîche et dirigée dans le sens du courant de l'est à l'ouest. Il savait dès le 3 octobre qu'il laissait de *certaines îles* dont il avait connaissance derrière lui : mais s'arrêter aurait paru une insigne folie (*no fuera buen seso*). » La longitude que M. Moreno assigne au 16 septembre 1492 dans le tracé des routes de l'amiral est confirmée par le calcul en lieues que celui-ci donne dans son journal du 10 février 1493. Les pilotes, au retour d'Haïti, étaient dans la plus grande incertitude sur la distance à laquelle ils se trouvaient des îles Açores. Colomb essaie de s'orienter [2] d'après la position du grand banc de

[1] Le point d'estime était lat. 25° ¼, long. 67° ½.

[2] Nav. t. I, p. 149 ; *Vida*, cap. 36.

fucus : il se rappelle qu'en allant à la découverte (*a la venida*) il a commencé à voir les premières *herbes* deux cent soixante-trois lieues à l'ouest de l'île de Ferro. Le calcul donne pour ce point la longitude de 36°. Il faut se souvenir que le journal ne parle que de masses isolées de varec (*manchas*), non du véritable bord de la grande bande qui était plus occidental. La route que Colomb a suivie, sans doute d'après le conseil de Toscanelli, en se tenant strictement sur le parallèle de l'île Gomera, favorisa singulièrement la solution du problème qui nous occupe. Dans la traversée d'Espagne aux Antilles, les navigateurs modernes ne traversent pas la grande bande de varec à l'ouest de Corvo; ils cherchent à gagner le sud et passent, pour trouver le plus tôt possible les vents alisés, entre les îles du cap Vert et l'extrémité méridionale des varecs accumulés. Au retour de la première expédition, depuis le méridien des Bermudes jusqu'à celui du banc de Terre-Neuve, du 21 janvier au 3 février 1493, par les parallèles de 24° et 34° $\frac{1}{2}$, Colomb reste de nouveau dans des bandes transversales de varec flottant, entre les deux groupes que j'ai signalés

plus haut. Le 2 février surtout[1], la mer lui paraît une seconde fois « si coagulée de fucus (*tan cuajada la mar de yerba*) que, s'il n'avait pas déja vu ce phénomène, il aurait craint de se trouver sur un des bas-fonds. » Les fucus disparaissent du 3 au 7 février, mais le 7 on rentre dans le grand banc. Le navire se trouve alors lat. 37°, long. 41° ½, et le journal fait mention d'une prodigieuse abondance d'*herbes* marines. La largeur de la bande est habituellement dans cette latitude de 50 milles: or Colomb avance en vingt-quatre heures, par un vent frais du nord-ouest, à peu près 3° de longitude. Il est donc tout naturel et conforme à l'état actuel des choses que depuis le 9 février jusqu'à l'horrible tempête du 14, dans laquelle il jette à la mer le récit de sa grande découverte, il ne voie plus de varec flottant en s'approchant des îles Açores.

Il résulte de l'ensemble de ces indications

[1] Colomb se crut alors par lat. 34° ½ et long. 53°, par conséquent à l'E. N. E. des îles Bermudes. Il est bien remarquable que le major Rennell, auquel cette observation de 1493 est restée inconnue, place dans ces mêmes parages (voy. la seconde carte de l'Atlas des Courans) *much Gulf-weed*.

que, d'après des calculs approximatifs fondés sur des rumbs et les distances mentionnés dans le journal de l'amiral, le grand banc de fucus près de Corvo fut traversé en 1492 par lat. 28° $\frac{2}{1}$, long. 40°—43°; en 1493, par lat. 37°, long. 41° $\frac{1}{2}$. Les observations modernes offrent pour l'axe principal de ce banc, long. 41° $\frac{1}{2}$. La concordance frappante de ces données numériques est, je l'avoue, purement accidentelle. Les matériaux d'après lesquels on a tracé les routes de Colomb offrent une masse d'incertitudes [1] qui certes ne dis-

[1] Comme dans ces derniers temps, le point d'attérage même de la première expédition de Colomb est devenu douteux, on ne peut pas avoir trop de confiance dans l'emploi habituel du moyen de corriger l'*estime* par la comparaison des positions du point de départ et du point d'attérage. Christophe Colomb suivit un cours vers l'ouest lorsque de la première île qu'il découvrit le vendredi 12 octobre 1492, il arriva sur la côte septentrionale de Cuba (aux ports de Tanamo, Cayo-Moa et Baracoa). Cette direction a fait supposer à M. Navarrete que Guanahani, la première terre découverte, ne fut ni San Salvador Grande, île sur laquelle, à la pointe sud-est, un port porte encore aujourd'hui le nom de *Columbos port*, ni l'île Watelin (Muñoz, § 137), mais un petit ilot du groupe des îles Turques, appelé la

paraissent pas toutes par d'heureuses compensations ; mais, sans prétendre à une détermination rigoureuse des longitudes, il devient toujours extrêmement probable, d'après les recherches auxquelles je me suis livré, que depuis la fin du quinzième siècle la bande principale de varec flottant dans le voisinage des Açores n'a pas considérablement changé de place. C'est une ancienne tradition que j'ai trouvée encore conservée parmi des pilotes de Galice, que ce grand banc de fucus désigne la moitié du chemin qu'ont à faire à travers le *Golfo de las Yeguas* [1] les navires qui re-

Grande Saline par les marins français, et *the Grand Kay* par les marins anglais (Nav. t. I, p. CV), au nord d'Haïti, presque dans le méridien de la Pointe Isabélique. D'après de Mayne, il y a 4° 9′ de différence de longitude entre San Salvador et la *Grande Saline* des îles Turques, placées à l'est de Cayques et à l'ouest du Mouchoir carré. Aussi l'attérage aux Açores (à l'île Sainte-Marie) lors du retour en Espagne ne peut servir à corriger l'*estime* avec certitude, Colomb ayant subi une grande tempête et erré du 13 au 17 février 1493 dans des parages où l'action des courans est d'une force extrême.

[1] J'emploie cette expression bizarre dans le sens que lui donne aujourd'hui le commun des pilotes espagnols

tournent en Espagne en venant de Carthagène des Indes, de la Vera-Cruz ou de la Havane,

en opposant la mer orageuse et houleuse au nord du parallèle de 35° (*el Golfo de las Yeguas*) à la mer calme et unie des tropiques (*el Golfo de las Damas*). Originairement, à la fin du quinzième et au commencement du seizième siècle, l'expression du *Golfo de las Yeguas* ne fut adaptée qu'à la partie de l'océan Atlantique, entre les côtes d'Espagne et les Canaries, à cause du grand nombre de cavales (*yeguas*) qui périrent dans la traversée des ports d'Andalousie aux Antilles, et que l'on jeta à la mer avant d'atteindre les Canaries. Au sud de ces îles, les animaux souffraient moins du roulis et se trouvaient habitués à la navigation. Oviedo (*Hist. gen. de las Indias*, lib. II, cap. 9, fol. 12) dit que les vaches périrent en plus grand nombre que les chevaux, et que l'on devrait nommer cette portion de mer au nord des Canaries *el Golfo de las Vacas*. Aujourd'hui les pilotes espagnols disent qu'on va en Amérique par le *golfe des Dames* (Acosta, lib. III, cap. 4), et que l'on revient par le *golfe des Cavales*, en interprétant cette dernière locution d'une manière peu naturelle « par l'aspect de la grosse houle écumeuse qui bondit comme une cavale. » Il est bien digne de remarque que, malgré l'imperfection de l'art nautique et l'incertitude des routes, on ait pu quelquefois, dans les premiers temps de la découverte de l'Amérique, exécuter des traversées si rapides. Oviedo (l. c. p. 13) nous apprend « qu'en 1525 tandis que l'empereur Charles V était à Tolède, deux

et qui sont favorisés dans leur navigation par le courant du *Gulf-Stream*. La position du banc de varec sert aux marins ignorans et dépourvus de moyens exacts pour trouver la longitude de correction de leur *point d'estime*. Comme l'axe principal de la bande longitudinale de varec flottant se trouve à peu près au milieu de la distance qu'il y a du méridien des Bermudes à celui de la Corogne, cette ancienne méthode de s'orienter dans l'Atlantique est assez incorrecte; elle l'est même, si l'on prend le cap Hatteras pour point de départ. La seconde partie de la traversée depuis le banc de fucus jusqu'à la Corogne est d'un cinquième plus courte, mais en confondant le temps et l'espace, le calcul est assez précis. A l'ouest du méridien de 41°, le navire reçoit l'impulsion du courant d'eaux chaudes, tandis qu'à l'est des Açores, la mer orageuse et les changemens fréquens de vents et de courans retardent la navigation.

On a aussi agité la question de savoir si la Mer de Sargasso a été découverte par Colomb

caravelles retournèrent en vingt-cinq jours de l'île Saint-Domingue au Rio de Sevilla. »

en septembre 1472, ou si, avant la célèbre expédition de ce navigateur, les Portugais en ont eu connaissance. Lorsqu'on se rappelle la petite distance à laquelle la grande bande de varec se trouve à l'ouest du méridien de Corvo et de Florès; comment cette bande se prolonge, entre les parallèles de 40° et 46°, au nord-est de ces îles, presque jusqu'à atteindre le méridien de Fayal; comment enfin, à l'ouest de ce méridien et au sud du parallèle de 40°, toute la mer est remplie de paquets de varec flottant, on ne peut douter qu'une partie du phénomène n'ait été observée antérieurement à Colomb par des marins portugais ou espagnols. Déja en 1452, Pedro de Valasco, natif de Palos, avait découvert l'ilot de Florès, en cinglant de Fayal vers l'ouest et en suivant le vol de certains oiseaux [1]. De là, il s'était porté

[1] C'est sans doute à cause de cette découverte et de quelques aventures semblables que Colomb dit dans son journal (7 octobre 1492), donc avant la découverte de Guanahani, « qu'il était bien attentif au vol des oiseaux lorsque tous se dirigent le soir d'un côté comme pour dormir à terre, *parce que la plupart des îles que possèdent aujourd'hui les Portugais, ils les ont découvertes par les oiseaux* (*las descubrieran por las aves*). »

au N. E. et avait attéré en Irlande, à son extrémité la plus australe [1]. Dans le cours de ces navigations lointaines, du Portugal aux Açores, et des Açores aux îles Britanniques, par des mers orageuses et sillonnées de courans aussi variables que les vents, les pilotes qui étaient incertains de leur point, doivent souvent avoir dévié de leur route ; et rien ne s'oppose à ce qu'on croie qu'ils ont vu ces paquets de varec flottant, ces groupes sporadiques qui précèdent vers l'est le grand banc de fucus. La mappemonde d'André Bianco, de 1436, désigne même la mer à l'ouest des Açores par un nom particulier, celui de *Mar de Baga*. Dans le moyen âge, la ville de Vagas, située au sud d'Aveiro, avait un commerce très florissant, et l'on a tenté [2] de traduire la Mer de Baga par « mer que fréquentaient les marins de Vagas. » Quoi qu'il en soit de cette fréquentation, il me paraît très probable que le véritable banc de fucus, la

[1] Au *Cabo de Clara*. (*Vida*, cap. 8.) C'est *Cope Clear*.

[2] FORMALEONI, *Nautica dei Veneziani*, p. 48. C'est *Vouga* de la carte de Castro.

bande plus occidentale sur laquelle la mer, selon l'expression emphatique de Christophe Colomb, paraît comme *coagulée de varec*, n'avait point été vu avant lui. La nouvelle de l'existence d'une vaste prairie, loin des îles, au milieu d'un Océan inconnu, se serait rapidement propagée parmi les marins portugais et castillans : cependant nous voyons par le journal même de Colomb que ses compagnons de fortune se trouvaient émerveillés [1] d'un

[1] La crainte qu'inspirait à l'équipage de Colomb l'accumulation du varec ne se trouve pas exprimée dans la portion du journal que nous a transmise par extraits Fray Bartholomè de Las Casas. Ce journal (22 et 23 septembre 1492) ne rapporte que les « *murmures* sur la constance du vent d'est et sur la faiblesse des vents en général qui laissaient la mer calme et unie (*mansa y llana*). » Il n'y a que le fils, don Fernando Colomb, qui s'exprime très vivement à ce sujet : « Les marins virent vers le nord, aussi loin que portait la vue, une accumulation d'herbes marines, qui tantôt leur faisait plaisir, parce qu'ils croyaient être près d'une côte, et tantôt leur inspirait des craintes. Il y en avait des masses si épaisses, qu'elles entravaient jusqu'à un certain point la navigation, et qu'ils pensaient courir le danger *que se finge de San Amoro en el mar yelado.* » (*Vida*, cap. 18.) Cette même comparaison du journal de l'amiral et de la

aspect auquel ils n'étaient aucunement préparés. Rien ne paraît prouver jusqu'ici que la dénomination portugaise de Mer de Sargasso (il faudrait écrire *Sargaço*) est antérieure à 1492, si l'on applique cette dénomination au groupe de varec à l'ouest de Corvo. Colomb ne se sert jamais du mot sargasso pour désigner l'algue maritime. Très habitué à la voir à Porto Santo, autour du cap Vert et des îles de ce nom, comme sur les côtes d'Islande, ce n'est que sa grande accumulation qui a pu le surprendre. Aussi en février 1493, lorsqu'il cherche à s'orienter d'après la bande de fucus, il se sert d'une expression qui supplée presque à celle de Mer de Sargasso[1] :

Vie écrite par le fils me confirme d'ailleurs dans l'opinion que ce dernier, pour rendre son récit plus dramatique, insiste un peu trop sur le désespoir des marins qui se trouvaient jetés « au milieu d'un Océan, loin de tout secours. » (Barcia, *Hist. prim.* t. I, p. 16.) Une traversée de Palos à Florès, et de là aux côtes d'Irlande, comme j'en ai cité l'exemple, l'an 1452, pouvait, je pense, avoir accoutumé les marins à ne voir que l'eau et le ciel. (Voyez tom. I, p. 243, n. 1.)

[1] L'étymologie du mot portugais *sargaço* (*sarguaço* d'Acosta, *Aromatum liber.* Antw. 1593, p. 311) a été

il parle de la région « de la primera yerba. »

J'ai déja exposé dans un autre endroit de

diversement tentée. M. Rennell (*Inv. on Curr.* p. 72) croit reconnaître dans ce mot, d'après l'autorité d'un mémoire inséré dans le *Nautical Magazine,* 1832, p. 175, le *raisin de mer* ou *raisin des tropiques*, ainsi nommé à cause des vessies globuleuses pédunculées que Colomb comparait aux fruits du pistachier (*lentisco*). *Sarga* et *Uva sargacinha*, deux mots peu connus des Portugais mêmes, désignent sans doute une variété de raisin, mais le grand Dictionnaire de la langue portugaise, publié à Lisbonne en 1818 par *trois littérateurs portugais*, donne la définition de petite grappe à baies de sargaço. C'est donc la plante marine, comme l'observe très bien le vicomte de Santarem, qui a donné son nom au raisin et non le raisin qui a fait appeler le varec sargaço. Il paraît bien plus probable que ce dernier mot, par la permutation des lettres *r* et *l*, permutation si commune surtout dans l'Algarve, patrie des plus habiles marins du quinzième siècle, tient à *salgar,* saler, à *salgado,* salé, et à *salgadeira* (plante du littoral, un Portulacca ou un Halimus). La navigation des Arabes ayant exercé tant d'influence sur l'art nautique et le langage des marins dans l'Europe australe, j'ai été frappé jadis de l'assonance de *Gium Alhacisc, golfe d'herbes,* dans la *Géographie* d'Edrisi, p. 22. *Alhachich* (de *hechicheh*) signifie *herbes*, et *alhas* pourrait bien avoir formé *saglas* (*salgazzo*, Ramusio, t. III, p. 67.) Mais l'étymologie purement portugaise paraît

cet ouvrage [1] que la Mer de Sargasso mentionnée dans le périple de Scylax de Caryande

bien préférable; aussi Joao de Sousa, dans ses curieuses recherches sur les mots arabes introduits dans la langue portugaise (*Vestigios de lingua arabica em Portugal*, 1789), ne fait aucune mention de *sargaço*. Il ne faut pas chercher si loin ce que l'on trouve plus naturellement dans l'Europe latine. C'est ainsi que je viens de reconnaître dans l'ancien nom des îles Antilles, *Isles Camerçanes* du religieux carme Maurile (voyez tom. II, page 200, note 3), le mot espagnol *comarca*. Il faut lire, *Islas comarcanas*, c'est-à-dire qui sont *voisines* de la terre ferme, qui confinent avec elle. La traduction d'un passage de Grégoire Boncius par Philipon, religieux de l'ordre de Saint-Benoît, le prouve clairement. « Insulæ Cannibalium quas modo Antillias sive *Camericanas* vocant, et de quibus Gregorius Boncius ait : Tienne America muchas Islas *Comarcanas*, la de Paria, Cuba, Española... hoc est, habet America *insulas adjacentes* quam plurimas, ut Parianam insulam, Cubam.... » (Honorius Philiponus, *Ordinis Sancti Benedicti monachus*, *Nova typis transacta Navigatio Novi Orbis Indiæ Occidentalis*, 1621, p. 33.) Les « Islas Comarcanas situadas en la comarca de la Tierra firme » ont été changées peu à peu en *Camerçanes* et en *Camericanes*. Maurile de Saint-Michel (*Voyage*, p. 391) dit même : « îles Camerçanes, dictes *autrefois* Antilles. »

[1] Voyez tom. I, p. 35 et p. 131-142.

et dans l'*Ora maritima* du poète Avienus, ne désigne que l'abondance de fucus par laquelle on reconnaît la proximité des îles du cap Vert. Il y a près de 240 lieues vers l'O. N. O. de l'île de S[t] Antonio, la plus occidentale de ce groupe, à l'extrémité australe de la grande bande de varec flottant de Corvo ; et l'opinion que les Portugais ont *primitivement* et avant Colomb, appliqué la dénomination de Mer de Sargasso à une région au N. et N. O. des îles du cap Vert [1], sans être entièrement invraisemblable, ne paraît pourtant pas fondée sur des témoignages précis. Les varecs que l'on rencontre entre Cerné, la station (*Gaulea*) des *navires de charge* des Phéniciens (d'après Gossellin, la petite île de Fedala [2], sur la côte nord-ouest de la Mauritanie) et le cap Vert, ne forment nulle part une grande masse con-

[1] *Naut. Mag.* l. c.

[2] Fidallah, Fedel, entre Sallée et le cap Blanc, par lat. 33° 50′, à la distance de 60 lieues marines en ligne droite de Gadès, distance que le périple de Scylax évalue à non moins de douze jours de route. La localité de Fedala est le mieux décrite dans Tuckey, *Marit. Geogr.* t. II, p. 499.

tinue, un *mare herbidum*[1], comme on en trouve au-delà des Açores; mais ils sont sur quelques points[2] assez accumulés pour retarder le sillage des navires. Le tableau exagéré que la ruse des Phéniciens avait tracé des difficultés qu'opposaient à la navigation, au-delà des Colonnes d'Hercule, de Cerné et de l'île Sacrée (Ierné), « le fucus, le limon (πηλὸς), le manque de fond, et le calme perpétuel de la mer » ressemble sans doute d'une

[1] Petr. Mart. *Oceanica*, Dec. I, lib. VI, p. 16; Dec. III, lib. IV, p. 55.

[2] Le navigateur Jean Barbot, observateur attentif, s'exprime comme il suit : « Quarante ou soixante lieues à l'occident du cap Blanc d'Afrique, et même déja à vingt-cinq lieues de distance, nous vîmes du sargasso flottant dans l'Océan si profond qu'on ignore où il a eu racine. Le sargasso est si accumulé, qu'il faut un vent frais pour le traverser, tant il fait résistance. » (*Description of the coast of Guinea*, formant le dernier volume de la collection de Churchill, édition de 1732, p. 538.) Ce tableau est conforme aux observations de Mandelsloe (Harris's, *Collection of Voyages*, 1764, t. I, p. 805), qui discute sérieusement la question de savoir si ce varec flottant peut venir des îles Antilles, malgré la constance des vents N. E.

manière frappante aux récits animés des premiers compagnons de Colomb. On dirait que les passages d'Aristote (*Meteor.* II 1, 14), de Théophraste (*Hist. plant.* IV 6, 4 IV 7, 1), de Scylax (*Huds. Geogr. min.* I, p. 53), de Festus Avienus (*Ora maritima*, v. 109, 122, 388 et 408) et de Jornandès (*de Rebus Geticis*, c. 1), ont été écrits [1] pour justifier ces

[1] Avienus (*Poetæ lat. min.* t. V, P. III, p. 1187, ed. Wernsd.) avait sous les yeux, comme il le dit lui-même (*Ora mar.* v. 412), des périples puniques. En parlant de la course que fit Himilcon pendant quatre mois vers l'ouest et le nord-ouest, il dit :

> Sic nulla late flabra propellunt ratem,
> Sic segnis humor æquoris pigri stupet.
> Adjicit et illud, plurimum inter gurgites,
> Exstare fucum, et sæpe virgulti vice
> Retinere puppim.

Ces bancs de fucus sont placés dans le nord même, vers Ierné :

> Hæc inter undas multa cespitem jacet,
> Eamque late gens Hibernorum colit.

Théophraste distingue très bien le fucus du littoral, πόντιον φῦκος, du fucus de la haute mer, θαλάσσιον φῦκος. (Voyez aussi Salmas, *Exerc. Plin.* p. 806.) Aristote, dans les *Météorologiques*, insiste sur l'absence du vent, idée systématique très répandue et bien étrange lors-

récits. Cependant ces mêmes passages n'ont rapport qu'à des régions voisines des îles

qu'il est question d'une mer si souvent agitée entre Gadès et les îles Fortunées, d'une région qui certes n'est pas le *Golfe des Dames* des pilotes castillans. Voici ce que le Stagirite ajoute après avoir disserté sur un rapport qu'il suppose entre la direction des courans et la déclivité du fond de la mer : τὰ δ' ἔξω στηλῶν βραχέα μὲν διὰ τὸν πηλόν, ἄπνοα δ' ἐστὶν ὡς ἐν κοίλῳ θαλάττης οὔσης. Le poète orphique (*Argonaut*. v. 1107, ed. Lips. 1818), en chantant les travaux des Argonautes qui, arrivés dans les régions du nord, sont obligés de tirer le vaisseau Argo *à la cordelle*, ajoute « qu'un air bruyant n'y soulève plus par son souffle une mer privée de vents tumultueux, que l'onde, dernière limite de l'empire de Thétys, est muette sous le char glacé de l'Ourse. » Les races hyperboréennes appellent (v. 1085) ces eaux « la Mer Morte. » (Voy. tom. I, p. 196 et suiv.) L'astuce des Phéniciens, le désir d'un peuple commerçant de dégoûter ses rivaux de toute navigation au-delà des Colonnes, ont-ils répandu ces illusions de l'absence des tempêtes? ou le calme qui règne dans les régions boréales pendant les grands brouillards (le *poumon marin* de Pytheas, Strabo, II, p. 104 Cas.), et l'idée des obstacles que le *varec* oppose au mouvement des ondes, ont-ils agi sur les croyances populaires? Rutilius (*Itinerar*. lib. I, v. 537. *Poët. lat. min.* vol. IV, p. 151) décrit « les algues qui, devant le port de

Fortunées, des côtes nord-ouest de l'Afrique, des îles Britanniques et du *mare cænosum*

Pise, amortissent les lames », et Aviénus (*Ora marit.* v. 406) étend ce phénomène à toute l'Atlantique :

> Plerumque porro tenue tenditur salum,
> Ut vix arenas subjacentes occulat.
> Exsuperat autem gurgitem fucus frequens,
> Atque impeditur æstus hic uligine.

Des marins qui se traînaient le plus souvent le long des côtes, devaient attacher une grande importance à tout ce qui a rapport au fucus. M. Ideler fils a cité dans son savant commentaire sur les Météorologiques (t. I, p. 505) un passage de Jornandès (Muratori, *Rerum Ital. Script.* t. I, p. 191) presque entièrement négligé jusqu'ici (Beckmann, *in Arist. Mirab ausc.* p. 307), et qui révèle cette filiation des idées de l'antiquité et du moyen-âge dont j'ai souvent parlé dans mes recherches. « Oceani vero intransmeabiles ulteriores fines non solum non describere quis aggressus est, verum etiam nec cuiquam licuit transfretare ; *quia resistente ulva et ventorum spiramine quiescente*, impermeabiles esse sentiantur et nulli cogniti, nisi soli ei, qui eos constituit. » Abondance de fucus, bas-fonds et absence de vent, voilà les trois objets qui caractérisent dans toutes les descriptions de l'Océan Atlantique, la *Mer ténébreuse* des Arabes. S'il était probable que la navigation des Phéniciens avait atteint la région des vents alisés et le grand banc de fucus flottant à l'ouest des

boréal, dans lequel Plutarque fait tomber les

Açores, la liaison de ces rapports physiques devrait être cherchée dans des régions lointaines, et la destruction de l'Atlantide, qui a laissé la mer « bourbeuse et impropre à la navigation » (PLATON, dans le *Timée*, t. IX, p. 296), servirait à compléter de téméraires explications. J'ai eu jadis moi-même le tort de me laisser séduire par elles. (*Tableaux de la Nature*, deuxième édition, t. I, p. 100 ; et *Relation historique*, t. I, p. 201.) La géographie positive, plus réservée et plus timide, cherche l'origine des croyances de l'antiquité dans les phénomènes physiques dont l'aspect devait frapper le plus habituellement les premiers navigateurs. Il me paraît probable que puisque le flux et le reflux de la mer ne deviennent sensibles que dans peu d'endroits de la Méditerranée (HEROD. VII, 129, 198; SCYL. *Peripl.* ed. Hudson, p. 49; MELA, I, 7 ; STRABO, XVII, p. 835), c'est l'étonnement causé par l'aspect de grandes marées dans l'esprit des navigateurs grecs qui fit naître cette liaison d'idées que nous avons signalée. Le reflux frappe le plus l'imagination là où les côtes sont basses et où la mer offre des bas-fonds et des écueils. Pendant le jusant, lorsque le flot se retire, le fond de la mer reste à sec et présente une abondante végétation d'algues qui se plaît à des variations régulières de sécheresse et d'humidité. Les Syrtes, si redoutées par les navigateurs (POLYB. I, 39), montraient même sur les côtes d'Afrique dans l'intérieur du bassin méditerranéen les phénomènes des marées sur une assez

alluvions de son immense continent Cronien [1].

Le grand courant général de l'est à l'ouest qui règne entre les tropiques et que l'on désigne souvent par les noms de *courant équinoxial* et de *rotation*, ne pouvait échapper à la sagacité de Colomb. Il est probablement le premier qui l'ait observé, les navigations qu'on exécuta avant lui dans l'Atlantique s'éloignant très peu des côtes ou se trouvant restreintes, comme celles aux Açores, aux îles Shetland et en Islande, aux zones *extratropicales*. Un phénomène général ne se révèle que là où di-

grande échelle ; et combien l'impression ne devait-elle pas être plus générale et plus forte, lorsqu'on apprit à connaître les marées de l'Océan, au-delà des Colonnes d'Hercule, sur les côtes d'Espagne, des Gaules et d'Albion, marées qui exercèrent la sagacité de Posidonius et d'Athénodore ! Ce que l'on observait sur le littoral fut appliqué chimériquement à toute l'étendue de l'Océan Atlantique et des mers du Nord. Le peu de profondeur de la Baltique et les vastes plages du Jutland couvertes par le flot pouvaient contribuer aussi à ces illusions de la géographie systématique. (AGATHEM. *Geogr.* II, 11 ; MELA, III, 6.)

[1] Voyez tom. I, p. 203, et tom. II, p. 161.

minue et cesse l'effet des perturbations locales : or, dans les parages que je viens de nommer, des vents variables et des courans pélagiques modifiés par la configuration des terres voisines, ont dû empêcher long-temps de découvrir quelque régularité dans le mouvement des eaux. C'est par la relation du troisième voyage, celui qui conduisit Colomb le plus au sud et le maintint au-delà du tropique, dès le méridien des îles Canaries [1], que nous apprenons à connaître les idées du navigateur génois sur le courant général équatorial. « Je le regarde comme une chose bien avérée, dit-il, que les eaux de la mer ont leur cours d'orient en occident, comme font les cieux, *con los cielos*, » c'est-à-dire que le mouvement apparent du soleil et de tous les astres fixés à des sphères mobiles, influent sur le mouvement de ce courant général. « Dans les parages où je me trouve (*alli en esta comarca*, c'est-à-dire dans la Mer des

[1] Dans le premier voyage, au contraire, et cette direction de la route ne s'explique que par les conseils de Toscanelli, Colomb n'entra dans la zone tropicale qu'à 120 lieues de distance des îles Lucayes.

Antilles), ajoute Colomb, les eaux[1] ont le plus de rapidité. » Il ne peut être douteux que le courant des tropiques ait dû frapper l'esprit des marins, surtout entre les îles, dans le voisinage des terres. Le premier et le second voyage avaient conduit Colomb le long du groupe des Grandes et des Petites Antilles, depuis le Vieux Canal près de Cuba jusqu'à Marigalante et la Dominique. Dans le troisième voyage, il éprouva la double influence des vents alisés et du courant équinoxial non-seulement au sud de l'île de la Trinité, en longeant les côtes de Cumana jusqu'au cap occidental de la Marguerite, mais encore dans la courte traversée par la Mer des Antilles, de ce cap occidental (le Macanao) à Haïti. Or, tous les marins savent, et je l'ai éprouvé assez moi-même, que les courans de l'est à l'ouest sont les plus violens entre Saint-Vincent et Sainte-Lucie, la Trinité et la Grenade, Sainte-Lucie et la Martinique[2]. Le major

[1] Nav. t. I, p. 260.

[2] Voyez les observations du capitaine Rodd, dans *Rennell on Curr.* p. 127. Au S. E. de la Trinité, le courant équinoxial porte à l'O. N. O. parce qu'il est

Rennell nomme toute la Mer des Antilles « une mer en mouvement [1]. » Le moyen direct que nous avons aujourd'hui de reconnaître loin des côtes, en pleine mer, la direction et la rapidité des courans qui agissent dans le sens d'un parallèle, en comparant le *point d'estime* à des déterminations partielles chronométriques ou de distances lunaires, manquait totalement jusqu'à la dernière moitié du dix-huitième siècle. Ce n'est que l'effet total du courant équinoxial pendant une traversée des Canaries aux Antilles qui pouvait être évalué par approximation, lorsque les longitudes des points de départ et d'attérage commençaient à être suffisamment bien fixées. Colomb, en indiquant avec tant d'assurance le grand mouvement pélagique « dans la direction du mouvement des astres, » ne s'était donc pas laissé guider par le calcul : il avait reconnu ce mouvement, parce qu'il devient

modifié par le courant littoral du Brésil et de la Guyane, du S. E. au N. O. (Voyez LARTIGUE, dans les *Ann. marit. de Bajot*, 1828, p. 313-330.)

[1] *It is not a current, but a sea in motion*, l. c. p. 23.

sensible aux yeux dans les passages entre les îles, sur les côtes lorsqu'on se trouve à l'ancre, en pleine mer par la direction uniforme qu'affectent les paquets [1] de varec flottant, par celle que prend la ligne de sonde pendant le sondage [2], par les filets d'eaux courantes [3]

[1] *Sa veia la yerva con las listas de el Leste á Ueste.* (*Vida*, cap. 36.) Journal de la première navigation de Colomb, les 13, 17 et 21 septembre 1492.

[2] Le fils nous a conservé le passage suivant, très remarquable, qui manque dans le journal du père : « Le 19 septembre 1492, ayant beaucoup d'espérance de se trouver dans le voisinage d'une terre, on sonda, pendant un calme plat, à 200 brasses de profondeur sans trouver le fond ; *mais on reconnut que les courans portaient au sud-ouest*. (*Vida*, cap. 18.)

[3] C'est probablement une observation de ce genre qui engagea Colomb à dire dans son journal du 13 septembre 1492 : « Les courans nous sont contraires. » L'amiral était alors à 300 lieues de distance de toute terre, dans une mer sans algues. Dans la Mer du Sud, je n'ai pas seulement vu plusieurs fois, quand la surface des eaux était très unie, ces *filets de courans* qui se meuvent à travers des eaux mobiles ; je les ai entendus couler. Des marins expérimentés connaissent très bien le son particulier des filets de courans.

que l'on aperçoit quelquefois à la surface de l'Océan.

Lorsque dans la relation du second voyage le fils de l'amiral disserte longuement (*Vida*, cap. 46) sur une espèce de tourtière en fer vue avec surprise entre les mains des naturels de la Guadeloupe, il admet déja la possibilité que ce fer peut provenir des débris de quelque navire *porté par les courans* des côtes d'Espagne aux Antilles. Cette explication, le fils la tenait sans doute du journal du père qui n'a point encore été retrouvé. Je puis aussi signaler dans le journal du premier voyage un passage très remarquable relatif à la direction générale du courant équatorial. Colomb est étonné de l'accumulation de varec qu'il observe sur la côte boréale d'Haïti, dans le golfe de Samana, appelé alors golfe des Flèches. Il pense que le varec flottant de la *Mer verte* [1] ou de *Sargasso*, qu'il a rencontré

[1] Cette expression de *mer verte* rappelle le terme ὁ τῆς βατραχίας θαλάσσης κόλπος (Ptolem. *Geogr.* VII, cap. 3), que dans un autre endroit (t. I, p. 122) j'ai dit faire allusion à un golfe rempli d'algues. Si nous nous en tenons à la leçon reçue ou βατραχίας ou plutôt

en venant d'Espagne près des Açores, prouve qu'une chaîne d'îles s'étend des Antilles à l'est

βατραχείας, c'était probablement une mer *verte*, c'est-à-dire une mer couverte d'algues, que l'imagination des navigateurs plaçait à côté de la mer *poracée*, couleur de poireau, πρασώδης θάλασσα, dont Ptolémée parle quelques lignes plus haut, et qui se trouvait aux environs du cap Prasum (Agathem. *de Geogr.* lib. II, c. 11). Il est vrai que βατράχειος, *vert*, couleur de grenouille (les tuteurs des princes byzantins signaient, non pas avec de la pourpre comme les empereurs, mais avec de l'encre verte, βατραχείῳ χρώματι. Voyez Montfaucon, *Palæogr. Græc.* p. 3), est un adjectif *commun*, et forme ordinairement son féminin en ος : mais mon savant ami M. Letronne pense qu'on a pu également admettre la terminaison βατραχεία au féminin, puisque Nicandre (*apud Athen.* IX, p. 370, A) a bien dit βατραχέη. Le traducteur latin, en retranchant la première syllabe du mot βατραχεία a mis *mare asperum* ; son texte portait sans doute τῆς τραχείας θαλάσσης, comme on lit en effet dans le beau manuscrit de la Bibliothèque du Roi, nº 1401, fol. 48 *recto ;* peut-être aussi pensait-il à un autre passage de Ptolémée que j'ai trouvé depuis, IV, cap. 9, et où il semble que ce géographe désigne le même golfe : Κόλπῳ, ὃς καλεῖται τραχεῖα θάλασσα διὰ τὰ βράχη. Ce sont là des bas-fonds, βραχέα, *brevia* (In brevia et syrtes, Virg. *Æn.* I, 111), comme on aurait pu traduire, au lieu de *propter æstus* que l'on trouve dans la version latine. Si à la place de

jusqu'à quatre cents lieues de distance des Canaries, que la Mer de Sargasso appartient à des bas-fonds voisins de cette chaîne, et que les courans de l'est à l'ouest portent ces varecs sur le littoral d'Haïti. Voici le texte de l'extrait de Las Casas pour le 15 janvier 1493 : « Colomb trouva beaucoup d'herbes dans cette baie (*de las Flechas*) ; ces herbes étaient de même nature que celles qu'il rencontra dans l'Océan (*en el golfo*) lorsqu'il allait à la découverte (de Guanahani) : c'est pour cela qu'il croyait à l'existence d'autres îles *vers l'est* en continuation de celles qu'il avait commencé à trou-

ϐατραχεία θ. il était permis de lire ϐραχεῖα θ. on pourrait croire que le golfe dont parle Ptolémée, VII, cap. 3, appartenait au *mare breve*, le même qu'Aristote (*Meteor.* lib. II, p. 354, a, lin. 22, ed. Bekk.) supposait ἔξω στηλῶν. Je puis du moins citer une grave autorité en faveur du changement de ϐατραχεία en ϐραχεῖα· M. Letronne avait marqué cette correction sur son exemplaire de la Géographie de Ptolémée. M. Mannert (*Geogr. der Griechen und Römer*, t. X, I, p. 89) opte pour la leçon τραχεῖα θάλασσα, et en effet, même chez les auteurs romains, le *mare asperum* ne se trouve pas seulement dans le langage poétique (Hor. lib. I, od. 5, v. 6; Virg. *Æn.* VI, 351), mais aussi dans la prose historique (Liv. XXXVII, 16).

ver. Il regarde comme certain que cette herbe (le Fucus natans) naît sur des bas-fonds près de terre, et il dit que s'il en est ainsi, ces îles sont très près des îles Canaries, et qu'on doit admettre que les Indes n'en sont éloignées que de quatre cents lieues. » D'ailleurs nous savons, par les *Décades* de Pierre Martyr d'Anghiera, que le courant vers l'ouest doit surtout avoir laissé une profonde impression sur l'imagination des compagnons de l'amiral lorsqu'ils remontèrent une grande partie du Vieux Canal. Suivant Anghiera quelques-uns admettaient qu'à l'ouest de l'île de Cuba se trouvent des ouvertures dans lesquelles se précipitent les eaux [1]. Comme dans sa quatrième navigation Colomb avait reconnu la direction du continent du nord au sud, depuis le cap Gracias a Dios jusqu'à la Laguna Chiriqui, et qu'il avait éprouvé en même temps le courant qui porte vers le N. et N. N. O. effet du choc du courant équatorial (E-O.) contre le littoral, des observations de

[1] « Fauces in angulo sinuali magnæ illius telluris, quæ rabidas aquas absorbeant. » *Oceanica*, Dec. III, lib. VI, p. 55, a.

ce genre préparèrent à l'aperçu vrai de voir dans le *Gulf-Stream*, dès que la navigation fut étendue au golfe du Mexique et au canal de Bahama, une continuation du courant équinoxial de la Mer des Antilles, modifié et vivifié par la configuration des côtes qui lui opposent des obstacles invincibles. Anghiera a survécu assez long-temps à Christophe Colomb pour sentir vaguement ces effets d'impulsion et de déviation dans le mouvement des eaux tropicales. Il parle [1] du tournoiement ou remous auquel ces eaux sont soumises (« objectu magnæ telluris circumagi »), et les poursuit jusque vers le Bacalaos (vers l'embouchure du fleuve Saint-Laurent), qu'il imagine être placé plus au nord, au-delà de la *Tierra de Estevan Gomez*. J'ai déja développé dans un autre endroit [2] combien l'expédition de Ponce de Léon, en 1512, a contribué à préciser ces idées, et que dans un Mémoire écrit par sir Humfrey Gilbert entre les années 1567 et 1576, on trouve liés les mouvemens des eaux de l'Atlantique depuis le

[1] L. c. p. 57.

[2] Voyez tom. II, p. 250, n. 1.

cap de Bonne-Espérance jusqu'au banc de Terre-Neuve, d'après des considérations générales entièrement semblables à celles que le major Rennell a exposées de nos jours.

Colomb attribue, dans la Mer des Antilles, la multitude des îles et leur configuration uniforme à la direction et à la force du courant équatorial. « C'est, dit-il [1], par la rapidité avec laquelle courent les eaux (de l'Océan) que tant de terres ont été enlevées (*comido*, mangées); c'est par la même raison qu'il y a un si grand nombre d'îles dans ces parages, îles dont la forme même rend témoignage du fait (*hace desto testimonio*) : car d'un côté toutes ces îles sont très alongées (dans la direction du courant de l'ouest à l'est ou du nord-ouest au sud-est [2]), tandis qu'elles sont très peu étendues du nord au sud et du nord-est au sud-ouest. Il est vrai que dans quelques localités les eaux n'ont pas ce même cours (E-O.); mais cela ne s'observe que là

[1] Nav. t. I, p. 260.

[2] Cette direction N. O. — S. E. s'applique à la partie nord-est des trois îles de Cuba, d'Haïti et de la Jamaïque. Comparez *Relat. hist.* t. III, p. 370.

où quelque terre (promontoire) s'oppose et fait que les eaux prennent une autre route. » Luttant contre les courans à l'ouverture du petit golfe de Paria, Colomb[1] reconnaît « qu'anciennement l'île de la Trinité et la Tierra de Gracia (le continent) ont formé une masse continue. » Il ajoute « que Leurs Altesses se persuaderont (de la vérité de cette supposition) à la vue de la carte (*peinture de la terre*) qu'il leur envoie, *pintura de la tierra* qui est devenue une pièce importante dans le procès du fiscal[2] contre don Diego Colomb.

Si ces idées sur la configuration des îles considérée comme effet de la direction constante des courans pélagiques se trouvent conformes aux principes de la géologie positive, l'hypothèse au contraire de l'irrégularité de la figure de la terre et de son renflement (*como teta de muger y una pelota redonda*)

[1] Nav. t. I, 253.

[2] Voyez les témoignages de Bernardo de Ibarra, d'Alonzo de Hojeda et de Francisco de Morales, Nav. t. III, p. 539, 587, concernant la « *carta de marear o figura* que hizo el Almirante, señalando los rumbos e vientos por los quales vino a Paria, qu'on dit être partie de l'Asie. »

vers le promontoire de Paria et le delta de l'Orénoque, déduite de fausses mesures de la déclinaison de l'étoile polaire, indique dans Colomb, comme nous l'avons déja fait remarquer plus haut, une faiblesse de connaissances mathématiques et un égarement d'imagination qui ont lieu de nous surprendre. De plus, cette supposition « d'une grande hauteur à laquelle on *monte* en naviguant des Açores au sud-ouest vers les Bouches du Dragon, à l'*extrémité de l'Orient*, » se lie dans l'esprit de l'amiral à la persuasion que le *Paradis terrestre* est placé dans ces mêmes lieux. Voici comment il s'exprime dans la célèbre lettre aux monarques espagnols datée d'Haïti (octobre 1498) : « Les saintes Écritures [1] attestent que le Seigneur créa le Paradis, et y plaça l'arbre de la vie, et en fit sortir les quatre plus grands fleuves de l'univers, le Gange de l'Inde, le Tigre et l'Euphrate (ici manquent quelques mots dans la copie faite par l'évêque Bartolomé de Las Casas et con-

[1] Navarr. t. I, p. 258. Il est presque superflu d'avertir que les mots français mis entre deux parenthèses sont des explications que j'ai ajoutées.

servée dans les archives du duc de l'Infantado)..., s'éloignant des montagnes pour former la Mésopotamie et se terminer en Perse, et le Nil, qui naît en Éthiopie et va à la mer d'Alexandrie. Je ne trouve ni n'ai jamais trouvé dans les livres des Latins ou des Grecs quelque chose de prouvé sur le site de ce paradis terrestre : je ne vois rien de certain non plus (*con autoridad de argumento*) dans les mappemondes. Quelques-uns le placèrent là où sont les sources du Nil, en Éthiopie; mais les voyageurs qui ont parcouru ces terres n'ont trouvé ni dans la douceur du climat (*temperancia del cielo*), ni dans la hauteur du site vers le ciel (*la altura hacia el cielo*) rien qui puisse faire présumer que le Paradis est là, et que les eaux du déluge aient pu y parvenir pour le couvrir (*que las aguas del diluvio hobiesen llegado allí, las cuales sabieron encima*). Plusieurs païens ont disserté pour établir qu'il était dans les îles Fortunées, qui sont les Canaries... Saint Isidore, Béda et Strabus (sans doute l'abbé de Reichenau[1] le

[1] Voyez tom. II, p. 347.

maître de l'histoire scolastique (?), saint Ambroise, (Duns) Scot, et tous les théologiens judicieux (*sanos*), affirment d'un commun accord que le Paradis est en Orient... J'ai déja dit ce que j'ai trouvé dans cet hémisphère (occidental) par rapport à sa forme (*hechura*, Colomb fait allusion au renflement). Je pense que s'il m'arrivait de traverser l'équateur et de parvenir à la partie (du globe) la plus élevée (*llegando allí en esto mas alto*), je trouverais encore plus de douceur dans l'air et plus de changement dans les étoiles (dans leurs distances polaires apparentes), et dans les eaux (qui y seraient plus douces); non que je croie que là où est la hauteur à l'extrémité (de l'Orient? *allí donde es el altura del extremo*) on puisse naviguer ou qu'il y ait de l'eau, ou qu'on puisse y monter : car personne, si ce n'est par la volonté du Très Haut, ne peut arriver au Paradis terrestre. Je crois que cette terre (ferme) qu'à présent Vos Altesses m'ont fait découvrir est très étendue, et qu'il y a plusieurs autres terres vers le sud dont on n'a jamais eu de notions. Je n'admets pas que le Paradis soit sous forme d'une montagne escarpée (*aspera*),

comme les descriptions (*el escrebir dello*) nous le montrent : il est au sommet de ce que j'appelle la tige de la poire (*en el colmo allí donde dije la figura del pezon de la pera;* Colomb compare le renflement partiel, l'irrégularité dans la figure sphérique du globe, tantôt au tetin d'une femme, tantôt au pédicule de la poire). Pour approcher peu à peu de ce site, on va en montant de très loin. C'est de là que peut venir cette énorme quantité d'eaux (*de las Bocas de la Sierpe y del Drago*), bien que leur cours soit extrêmement long; et ces eaux (du Paradis) arrivent là où je suis, et y forment un lac. Tout cela sont de grands indices du Paradis terrestre (de son voisinage), car le local est entièrement conforme à l'opinion de ces saints et judicieux théologiens (*opinion de estos santos é sanos teologos*), d'autant plus que nulle part je n'ai lu ni ouï dire qu'une si immense quantité d'eau fût ainsi au milieu (*adentro*) et dans le voisinage [1] de l'eau salée, et le tout sous un

[1] Colomb fait allusion aux courans (*hilos*) d'eau douce qui se fraient un chemin à travers l'eau salée, et causent par ce combat (*pelea*), en sortant du golfe de Paria, une mer *clapoteuse*. (Nav. I, p. 253.)

climat d'une douceur admirable : car si cette eau ne sortait pas du Paradis [1] la merveille

[1] Vers la fin de la lettre (Nav. t. I, p. 262), l'amiral répète : « Si cette rivière, qui forme non un *lac*, mais une *mer* (car on nomme un grand lac une mer, comme la Mer Morte), ne sort pas du Paradis, elle doit venir d'une terre infiniment grande (prolongée) vers le sud. » C'est le passage souvent cité, dans lequel Colomb désigne judicieusement le rapport qu'il y a entre la masse d'eau d'un fleuve et la longueur présumable de son cours. L'assertion étant conditionnelle (*si no procede del Paraiso*), elle ne prouve aucunement, comme on l'a affirmé si souvent, que l'amiral n'avait reconnu qu'aux bouches de l'Orénoque, dans sa troisième expédition, qu'il avait découvert une terre ferme. Dans la même lettre (octobre 1498), qui renferme les rêveries sur le site du Paradis, Colomb dit très explicitement que déja dans le *second* voyage, où il prit Cuba pour un prolongement d'Asie, il découvrit « *por virtud divinal* 333 *lieues de terre ferme à la fin de l'Orient*, et (l'exagération est un peu grande) 700 îles considérables. » Nav. t. I, p. 243.) Je trouve dans une lettre d'Anghiera, l'ami de Colomb, faussement datée dans l'édition de Bâle de 1533, comme étant écrite *tertio nonas octobres* 1496, que dès la troisième expédition on croyait le continent de Paria contigu au continent de Cuba. « Pariam Cubæ contiguam et adhærentem putant. » (Petr. Mart. ab Angh. *Epistolæ* n. CLXIX.) Les compagnons de Colomb, dit Anghiera, se persuadèrent, en 1498, par l'é-

serait encore plus grande, puisque je pense (le copiste Las Casas ajoute : *dice verdad*) que nulle part dans le monde on connaisse une rivière [1] plus grande et tellement profonde. »

tendue des côtes, l'état moral des habitans et la similitude des animaux avec quelques espèces d'Europe, que la terre de Paria était une terre. « *Fuit magno nostris argumento terram eam esse continentem.* » L'importance qu'Anghiera met à ce résultat semble indiquer que lui-même, malgré les sermens que Colomb avait fait prêter, n'était pas trop persuadé que Cuba fût un continent, et que dans l'esprit de ceux qui ne faisaient pas descendre l'Orénoque de la *station élevée* du Paradis, le troisième voyage de l'amiral établit seul la certitude d'une découverte de terre ferme.

[1] Ni Colomb (1498), ni Hojeda, acccompagné de Vespuce (1499), n'ont vu la grande et véritable embouchure de l'Orénoque, *la boca de Navios,* entre le cap Barima et l'île des Cangrejos. Cette embouchure n'a été découverte qu'en 1500, lorsque Vicente Yañez Pinzon retourna de l'embouchure du Maragnon (*Relat. hist.* t. II, p. 706). Colomb, trompé par les courans d'eau douce qui pénètrent dans le golfe de Paria, se crut près de la bouche d'une grande rivière, tandis que sa navigation ne le conduisait que devant *les deux branches les plus occidentales* du delta de l'Orénoque, les Caños Pedarnales et Manamo. (Voyez ma Carte de Colombia,

Ces idées de Colomb paraissent avoir eu peu de succès en Espagne et en Italie, où le scepticisme en matières religieuses commençait à germer. Pierre Martyr d'Anghiera, dans ses *Oceanica*, dédiées au pape Léon X, les nomme « des fables auxquelles il ne faut pas s'arrêter [1]. » Le fils don Fernando les

pl. 22 de cet Atlas.) Le golfe de Paria reçoit les eaux du Caño Manamo, du Rio Guarapiche, que l'amiral nomme *un rio grandissimo* (Nav. t. I, p. 253), et que j'ai pu traverser à gué dans les missions des capucins de Caripe près de la côte de Paria. Le nom de l'Orénoque, *Orinucu*, appartient à la langue des Tamanaques, et n'a été entendu par les Espagnols pour la première fois que dans la partie supérieure du fleuve, près de sa réunion avec le Meta. (*Relat. hist.* t. II, p. 691.) L'Orénoque ne paraît pas encore sur la carte d'Amérique de Jean Ruysch, annexée à l'édition romaine de la Géographie de Ptolémée de 1508; j'en trouve la première indication sous le nom de *Rio Dulce* sur la carte de Diego Ribero de 1529. Alors la rivière portait à son embouchure les noms pe Yuyapari et Uriapari.

[1] *De rebus Oceanicis et Orbe Novo*, Basil. 1533, Dec. I, lib. VI, p. 16. Après avoir fait allusion aux argumens de Colomb contraires à la sphérité de la terre, il ajoute : « Rationes quas ipse (Colonus) adducit mihi plane nec ex ulla parte satisfaciunt. Inquit enim se orbem terrarum non esse sphæricum conjectasse,

passe entièrement sous silence [1]. J'ai eu tort d'attribuer dans un autre ouvrage [2] les rêveries de Colomb sur le Paradis terrestre à l'imagination poétique du navigateur : elles n'étaient que le reflet d'une fausse érudition; elles tenaient à un système compliqué de cosmologie chrétienne, exposé par les Pères de l'Eglise, et que je ne puis mieux faire connaître qu'en insérant ici le fragment d'une lettre que je dois à mon savant et illustre ami M. Letronne :

« Vous me demandez des éclaircissemens sur la

sed in sua rotunditate tumulum quendam eductum cum crearetur fuisse ; ita quod non pilæ aut pomi, ut alii sentiunt, sed piri arbori appensi formam sumpserit Pariamque esse regionem quæ supereminentiam illam cœlo viciniorem possideat. Unde in trium illorum culmine montium (Insulæ Trinitatis) quos e cavea speculatorem nautam (du haut du mât) a longe vidisse memoravimus, Paradisum terrestrem esse asseverat, rabiemque illam aquarum dulcium de sinu et faucibus prædictis exire obviam maris fluxui venienti conantem, esse aquarum ex ipsis montium culminibus in præceps descendentium. *De his satis, cum fabulosa mihi videantur.* »

[1] *Vida*, cap. 66-71.

[2] *Tableaux de la nature*, t. I, p. 160.

position que les Pères de l'Église ont assignée au Paradis terrestre, et sur les notions géographiques qui ont pu les conduire aux idées qu'ils se sont faites à cet égard. Je répondrai à votre désir en vous présentant l'extrait d'un Mémoire que j'ai lu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres dans le courant de l'année 1826, et qui depuis est resté inédit, parce que je le destinais à un plus grand ensemble dont je ne voulais pas le détacher.

« On peut réduire les opinions des Pères de l'Église sur cet objet à deux principales : l'une, qui plaçait le Paradis terrestre dans notre terre habitable; l'autre, qui le mettait dans l'*antichthone* ou *terre opposée à l'habitable*.

I. *Situation du Paradis à l'orient de la terre habitable.*

« Ceux qui le placèrent dans notre terre habitable supposèrent qu'il en occupait la *partie la plus orientale :* ils se fondaient sur l'expression de la Genèse, dans la version des Septante : « Dieu avait « planté vers l'orient (κατ' ἀνατολὰς) un jardin « délicieux. » (*Genes.* II, 7). C'est en conséquence de ce texte que Josèphe (*Ant. jud.* I, 1, 3) et les premiers Pères grecs s'accordèrent à mettre le Paradis vers les sources de l'Indus et du Gange. (cf. Lud. Vives *ad* S. Aug., *de Civ. Dei,* t. II,

p. 50). Cette opinion devint générale dans tout le moyen âge. On la retrouve dans l'anonyme de Ravenne (I, 6, p. 14); elle est clairement exprimée sur la carte d'André Bianco : et c'est par suite de cette idée si répandue que Christophe Colomb, parvenu sur la côte de l'Amérique méridionale, crut toucher au Paradis terrestre.

« Mais elle présentait de graves difficultés. D'après les textes formels de la Genèse, deux des fleuves du Paradis étoient l'*Euphrate* et le *Tigre*. Comment concevoir qu'ils pussent sortir de ce lieu de délices, si on le supposait placé dans l'Inde? Un autre de ces fleuves, le *Gihon* ou *Géon*, *environnait l'Éthiopie* (*Gen.* II, 13), et, selon Jérémie, le Géon est le *Nil* (II, 28) : aussi les Pères de l'Église sont unanimes sur l'identité de ce fleuve avec celui d'Égypte, en même temps qu'ils étaient forcés d'admettre que c'était l'Indus ou le Gange.

« Pour lever ces énormes difficultés, on eut recours à l'ancienne opinion sur le cours souterrain des fleuves. On imagina que l'Euphrate et le Tigre avaient en effet leur source dans l'Inde, où était le Paradis terrestre, et que se perdant sous terre, ils étaient amenés par des canaux invisibles jusqu'aux montagnes de l'Arménie ou de l'Éthiopie, d'où ils ressortaient de nouveau. C'est là ce que disent Théodoret (*in Gen. Opp.* t. I, p. 28, B. C.),

l'anonyme de Ravenne (I, 8, p. 19), l'auteur d'un fragment sur le Paradis (ap. Salm. *Ex. Pl.* p. 488, col. 1. B.), et d'autres encore.

« Une opinion analogue est exposée par Sévérianus de Gabala, qui fait du *Phison* le Danube (*de Creat. Mundi*, p. 267. A.), de même que l'historien Léon Diacre (VIII, 1, p. 80. A. éd. Hase). Ce grand fleuve venait de l'Inde par dessous terre, et ressortait par les montagnes Celtiques, comme le Géon par celles de l'Éthiopie, après avoir coulé sous l'océan Indien ; voyage que Philostorge trouve facile à comprendre (*Hist. eccles.* III, 10); de cette manière, on expliquait aussi comment le *Géon*, selon les termes de Moïse, *environnait l'Éthiopie*.

« Or, ce système d'explication, qui nous semble si étrange, devait paraître fort naturel aux Pères de l'Église, et tout devait les porter à admettre cette solution commode d'une si grave difficulté : car l'opinion du cours souterrain des fleuves, consacrée dans les anciennes traditions de la Grèce, était entrée dans tous les esprits, et l'on voit les historiens et les géographes l'admettre sans aucune peine à des époques encore assez récentes.

« Ainsi Pomponius Mela, qui copie des idées plus anciennes que lui, admet que le Nil prend sa source dans l'*antichthone*, séparée de nous par la mer, en passant sous le lit de l'Océan, et qu'il ar-

rive dans la Haute Éthiopie, d'où il descend en Égypte (I, 9, 52). Cela ne s'éloigne pas beaucoup de l'opinion de Philostorge. Sans parler de la jonction prétendue de l'Inachus d'Acarnanie avec celui de l'Élide, du Nil avec l'Inopus de Délos, et d'autres opinions locales que l'on croyait fermement, il suffira de se souvenir que le voyage de l'Alphée à Syracuse par-dessous la mer Ionienne était un fait admis et reconnu par Timée, qui racontait sérieusement qu'on avait vu un flacon jeté dans l'Alphée ressortir dans la fontaine Aréthuse; et par Pausanias, qui n'en doute pas le moins du monde, et se fâcherait presque que l'on en doutât (V, 7, 2). Senèque établit de même la possibilité de ces voyages souterrains : *non equidem existimo diu te hæsitaturum an credas esse subterraneos amnes et mare absconditum;* et il donne pour preuve le voyage de l'Alphée en Sicile : *quid, cum vides Alpheum... in Achaia mergi, et in Sicilia rursus, transjecto mari, effundere amœnissimum fontem Arethusam.* (*Quæst. nat.* III, 26, 2). Il ne faut donc pas s'étonner si Ératosthène croyait que les marais de Rhinocolura étaient formés par les eaux de l'Euphrate et du Tigre, qui s'y rendaient en suivant des canaux souterrains de 6,000 stades de longueur. (Ap. Strab. XVI, p. 741, 742). Encore au temps de Pausanias et de Philostrate, il y avait des gens qui croyaient que l'Euphrate, après s'être

perdu dans un marais, reparaissait sous le nom de Nil aux montagnes de l'Éthiopie. (PAUS. II, 5, 3; PHILOSTR. *Vit. Apoll. Tyan.* I, 14.)

« Assurément il n'y a pas loin de ces explications à celles que les Saints Pères adoptèrent plus tard. Les notions de cette étrange physique étant à ce point entrées dans les esprits, quand on fut obligé d'y avoir recours pour concilier la position connue des grands fleuves, le Danube, le Nil, l'Euphrate et le Tigre, avec celle qu'on assignait au Paradis terrestre qu'ils arrosaient, on ne pouvait en être détourné par la nécessité d'admettre ces voyages souterrains.

« Il faut ajouter que ces voyages eux-mêmes, et l'ascension des fleuves du sein de la terre jusqu'aux montagnes, ne devaient point paraître invraisemblables, d'après les idées que toute l'antiquité s'était faites de l'origine des rivières; car on pensait que d'immenses réservoirs existaient dans les entrailles de la terre, et que les eaux en sortaient soulevées par une certaine force d'ascension nommée αἰώρα, analogue à celle qui pousse les matières enflammées dans les éruptions volcaniques. (PLATON, *Phæd.* § 60, cf. WYTTENBACH *adh. l.* p. 312; et HUMBOLDT, *Über den Bau und die Wirkung der Vulk.* S. 33). La même doctrine respire dans le conte que faisait un certain Asclépiodote, qui, descendu dans une mine abandonnée,

racontait qu'il y avait vu d'immenses réservoirs d'eau donnant naissance à de grands fleuves (SENEC. *Quæst. nat.* V, 15, 1). Ce conte n'était que l'expression d'une opinion admise, et celui qui le faisait savait bien qu'il trouverait des esprits tout préparés à le croire. C'est celle que Virgile a mise en œuvre dans les *Géorgiques*, lorsqu'il suppose qu'Aristée vit dans le palais de sa mère la source des fleuves les plus éloignés, le Phase, le Lycus, le Tibre, le Tévérone, l'Hypanis, le Caïque, l'Éridan, etc. (*Georg.* IV, v. 365-372, ibique Heyne et Voss.)

« On voit donc que les Pères de l'Eglise, en admettant le cours souterrain des fleuves pour lever la grande difficulté qui les arrêtait, ne faisaient qu'appliquer une notion qui était dans tous les esprits, et que ni eux ni leurs lecteurs ou leurs auditeurs ne pouvaient avoir aucune peine à se contenter de cette explication.

II. *Situation du Paradis dans l'antichthone.*

« Cette première opinion, toute satisfaisante qu'elle pouvait paraître, présentait cependant encore une difficulté grave qui força quelques-uns de chercher une autre place au Paradis.

« Si le paradis était situé dans notre terre habitable, se disait-on, pourquoi n'y est-on jamais

parvenu ? Comment quelques-uns des voyageurs qui se rendent dans la Sérique n'en ont-ils jamais eu de nouvelles ? C'est là ce que se demande Cosmas (*Top. Christ.* p. 147, D.) ; et la question est assez embarrassante. Plusieurs se tiraient de ce pas difficile, en disant que Dieu n'avait pas voulu qu'on vît le Paradis depuis le déluge. (BOXHORN. *ad Sulp. Sev.* p. 7, col. 2.) Cette solution, bien que commode, ne satisfaisait pas tout le monde.

« Il fallait donc songer à placer le Paradis dans un lieu inaccessible aux efforts humains. Les uns supposèrent qu'il était situé sur un des points les plus élevés de la terre que n'avaient pu atteindre les eaux du déluge ; et cette opinion de saint Ephræm [1] paraît n'avoir pas été inconnue à Colomb, d'après les doctes éclaircissemens que contiennent les pages précédentes. Les autres placèrent le Paradis dans une terre située de l'autre côté de l'Océan Indien, dans une partie opposée à l'Inde, et au pays de Tsinas ou Tsinitza, par conséquent toujours à l'orient, κατ' ἀνατολάς, selon l'expression littérale dont on ne voulait pas s'écarter. C'est l'opinion de Cosmas, que ce moine n'a pas plus inventée que le reste de son système cosmographique.

[1] Πάντων τῶν ὑψωμάτων τῶν ὡραίων ὑψηλότερος ὁ Παράδεισος. (Ap. Syncell. p. 14. Paris, p. 26, Bonn.)

« On fit revivre de cette manière l'*antichthone* [1] ou *terre opposée* des anciens, située dans la zone australe. Cette notion, qui se lie à celle des zones, des terres océaniennes et des antipodes par des rapports curieux à observer, mais que je dois m'interdire de présenter dans cet extrait ; cette notion, dis-je, de l'*antichthone* fut toujours, au moins depuis Platon, distinguée de celle des îles, plus ou moins éloignées, qu'on supposait répandues dans l'Océan. La grande *terre méridionale*, proprement l'*antichthone*, habitable comme la nôtre, dont elle est séparée par l'Océan, est admise par Aristote et Ératosthène ; Virgile, dans les *Géorgiques*, n'a fait que traduire les vers de l'*Hermès* du philosophe Alexandrin. (*Georg.* I, 233-239.) Ce fut l'opinion de l'école d'Alexandrie, à l'exception d'Hipparque et de ses partisans ; on la retrouve dans *le Songe* de Scipion, dans Manilius, Méla et Macrobe. Ce dernier, en exposant cette doctrine aristotélique que les deux terres habitables, situées en regard l'une de l'autre, sont séparées par un océan qui occupe toute la zone torride, établit que cet océan est lui-même environné de quatre autres terres, séparées par de larges canaux qui portent

[1] Il ne peut être ici question de l'*Antichthone* pythagoricienne, qui était un corps céleste.

dans notre hémisphère les eaux de l'océan extérieur (*in Somn. Scip.* II, 5); idée singulière, qui présente un mélange de diverses notions fondées sur le système homérique : et je doute à peine qu'elle soit empruntée de quelque commentateur d'Homère qui aura voulu donner une explication *savante* du fleuve Océan et de ses *sources*.

« Le système de Macrobe offre une analogie assez frappante avec celui de Cosmas, en ce que l'océan qui entoure les deux terres habitables est borné de tous côtés par des terres inconnues. Il en existe encore ailleurs d'autres traces qu'il serait trop long de relever ici.

« Mais ceux qui plaçaient le Paradis dans l'*antichthone* pour expliquer comment il était resté inconnu depuis le déluge, n'auraient pas beaucoup gagné à cette hypothèse, s'ils n'avaient pas en même temps supposé *innaviguable* la mer qui séparait cette terre de la nôtre. C'est à quoi notre Cosmas a pris soin de pourvoir.

« Et encore ici il n'a été que l'écho d'une des opinions les plus anciennes parmi les géographes grecs.

« Car une fois que l'existence des terres *hyperocéaniennes* eut été admise, il fallut trouver une cause qui empêchait les navigateurs d'y parvenir. Voss croit que les Phéniciens avaient beaucoup contribué à répandre cette opinion, pour détourner les naviga-

teurs des autres nations de suivre leurs traces. Cela se peut. Mais ce qui est certain, c'est qu'on voit cette opinion se montrer à presque toutes les époques. Déja Sésostris, dans ses navigations lointaines, avait été arrêté par les bas-fonds de l'océan extérieur. (HÉROD. II, 102.) Selon Pindare, la mer est innavigable au-delà des Colonnes (III, *Nem.* 97, ibique Dissen); Euripide le dit également dans l'*Hippolyte* (v. 744). L'expédition d'Hannon repoussa ces bas-fonds au-delà de Cerné; et celle de Pythéas en débarrassa les côtes occidentales de l'Europe. Cette idée perce de tous côtés. Denys d'Halicarnasse dit que les Romains possèdent toutes les terres où l'on peut pénétrer et toutes les côtes où l'on *peut* naviguer. (*Ant. Rom.* I, p. 3, l. 20, Sylb.) Toutes les mers extérieures étaient censées *innavigables* à une certaine distance des côtes (SUIDAS, v. ἄπλωτα), à cause des *fucus* et des *bas-fonds;* elles étaient πρασώδη ou πηλώδη (TATIAN. *ad Græcos,* p. 76). Agathémère et Ptolémée placent aussi une mer basse, βραχεῖα θαλασσα, entre l'Océan Indien et la côte orientale de l'Afrique. (AGATH., II, 11, p. 243; 14, p. 245.) Cléomède, postérieur à tous les deux, dit que les antipodes sont séparés de nous par un océan innavigable (ἄπλωτος), peuplé de cétacés énormes. (*Cycl. Theor.* I, 2, p. 15. Balf.)

« Une notion aussi répandue chez les *savans*

du paganisme ne pouvait manquer d'être adoptée par ceux des Pères qui croyaient en avoir besoin pour lever certaines difficultés d'interprétation. Saint Clément de Rome, au dire d'Origène (*de Princip. Opp.* I, p. 81, D; III, p. p. 422, A), et de Clément d'Alexandrie (*Strom.* V, p. 693, ult.), croyait « qu'il existait un océan impossible à traverser, au-delà duquel il y avait d'autres mondes. » Saint Basile pensait de même (*ad Psalm.* XLVII, 2, p. 201), ainsi que Tatien, Constantin d'Antioche dans Moyse de Chorène (ap. S. Martin, *Mém. sur l'Arménie*, II, 325), Jornandès (ap. Murat. *rer. ital.* I, 191), Beda le Vénérable et beaucoup d'autres.

« Ainsi, comme on le voit, l'opinion que nous a transmise Cosmas, ainsi que beaucoup d'autres des Pères de l'Église que j'ai expliquées ailleurs (*Revue des Deux Mondes*, 1834, mars, p. 601), avait sa racine dans des hypothèses fort anciennes, fort répandues, presque populaires, et qui devaient leur paraître tout-à-fait raisonnables et concluantes. »

Dans les éclaircissemens qui précèdent, M. Letronne nous a tracé la voie par laquelle l'idée du site du Paradis terrestre a pris naissance dans l'esprit de Colomb. La lettre adressée à la reine Isabelle (octobre 1498), dont j'ai donné plus haut quelques

extraits, comme aussi un passage très remarquable du journal de navigation de 1493, ne laissent pas le moindre doute que l'amiral suivait l'opinion des Pères de l'Église qui plaçaient le Paradis à l'orient de la terre habitable [1]. Je ne puis par conséquent pas me

[1] Colomb répète encore à la fin de la lettre de 1498 : « Tengo asentado en el anima que allí (en estas tierras de Paria nuevamente descubiertas) es el Paraiso terenal, » celui que « san Isidoro y Beda y Strabo y san Ambrosio ponen en el Oriente. » NAV. t. I, p. 259 et 264. Mais cinq ans avant, comme le prouve un passage entièrement négligé du journal du premier voyage (21 février 1493), l'amiral exprime déja la même idée avec la même clarté. Après avoir essuyé une grande tempête près des îles Açores (tempête pendant laquelle il se lamente de laisser deux jeunes fils, don Diego et don Hernando, qui faisaient leurs études à Cordoue, *huerfanos de padre y madre en tierra estraña*), Colomb discute la cause de ce singulier contraste de climat qu'offre l'espace de l'Océan entre les Açores et les Canaries d'avec les parages plus occidentaux des Indes, « où il trouvait l'air doux et tempéré, et où pendant l'hiver la mer n'avait pas été grosse une seule heure. » Il en résulte, ajoute-il, « que les saints théologiens et les philosophes ont eu raison de dire que le Paradis terrestre est situé *en el fin del Oriente, porque es lugar temperadissimo*, et les terres que je viens de

ranger du côté de ceux qui conjecturent, peut-être à cause de deux citations de la *Divina Comedia* dans les lettres de Vespuce, ami de la famille de Colomb, que ce dernier, dans ses rêveries sur le site du Paradis, s'est souvenu non-seulement de saint Ambroise, mais aussi de la cosmographie du Dante. Colomb dit, il est vrai, que « quelques-uns décrivent le Paradis terrestre sous la forme d'une montagne [1] à pente très rapide (*montaña aspera*), forme qu'a la montagne du Purgatoire du Dante, dont le sommet est le Paradis des bienheureux ; mais Colomb, dans le même passage de la lettre, nie ce genre de configuration, et tout le système de cosmographie et de théologie du Dante est diamétralement opposé à l'opinion de l'amiral. La *Divina Comedia* suppose qu'avant la chute de Lucifer, incarcéré dans le centre de la terre (centre de gravité ou d'attraction *punto al qual si traggon d'ogni parte i pesi*, inf. XXXIV, 110), notre émisphère boréal était

découvrir (les Grandes Antilles) forment cette fin de l'Orient. » (Nav. t. I, p. 258.)

[1] L. c. p. 259.

entièrement aquatique, tandis qu'il y avait une grande masse continentale dans l'antichthone, dans l'émisphère austral diamétralement opposé au nôtre. C'est là que vécurent Adam et Ève; c'est dans ce Paradis terrestre de l'anticthone que la *prima gente* jouissait (*Purg.* I, 22) de la vue de quatre belles étoiles, *luci sante*, de la croix du Sud « que les contrées boréales, dans leur triste veuvage, nepeuvent jamais contempler [1]. « Une

[1] Voici ce beau passage :

Io mi volsi a man destra e posi mente
All' oltro polo ; e vidi quattro stelle
Non viste mai fuor ch' alla prima gente.
Goder parea' l ciel di lor fiammelle
Oh settentrional vedovo sito,
Poi che privato se' di mirar quelle !

(*Texte du Purg. publié par M. Artaud*, t. I, p. 4.)

Si les commentateurs de la *Divina Comedia* s'étaient souvenus plus tôt des voyages fréquens faits au détroit de Babelmandeb et de l'érudition des savans italiens du quatorzième siècle, si familiers avec les planisphères arabes (Reinaud, dans ses notes pour la traduction de M. Artaud, t. I, p. 167-170), on se serait moins étonné sans doute qu'en 1298-1315, intervalle pendant lequel le Dante composa et perfectionna son admirable poème, véritable encyclopédie des connais-

épouvantable catastrophe changea la surface du globe. Dans notre hémisphère surgit une grande masse continentale dont Jérusalem fait le centre ; c'est aujourd'hui l'hémisphère *che la gran secca coverchia* ; dans l'antichthone, au contraire, site du Paradis terrestre (*Purg.* XXVIII, 78 et 94), toute la masse centinentale est engloutie ; l'hémisphère austral devient [1] à son tour (*per paura di lui*, de Lucifer, *fe del mar velo*), et comme un *cône de soulèvement* (le Dante signale pres-

sances humaines d'alors, on avait notion des pieds du Centaure et des étoiles de la Croix du Sud. Il n'y avait donc pas lieu de croire le Dante « sorcier ou prophète », ou ami de Marco Polo. (édition de la *Divina Comedia* de Portirelli, Milano, 1804, tome II, p. 7.) L'expression de *luci sante* (*Purg.* I, 37) prépare d'ailleurs au sens allégorique donné à côté du sens astronomique aux étoiles de la Croix australe. (*Purg.* XXX 85.)

[1] « La terre qui s'étendait de ce côté, que le corps du traître occupe aujourd'hui, se cache sous les eaux par épouvante et fuit vers notre hémisphère ; peut-être en fuyant laissa-t-elle ce vide où nous nous trouvons, et alla-t-elle former cette montagne pour éviter le voisinage de l'ange téméraire. » (*Trad. de M. Artaud*, t. III, p. 177.)

que le creux que la masse soulevée a laissé dans l'intérieur du globe), se montre au-dessus des eaux la montagne, ou plutôt l'îlot-montagne du Purgatoire, couronné par le Paradis des bienheureux. C'est aussi la *montagna bruna* vers laquelle Ulysse navigua d'abord de l'est à l'ouest, *dietro al sol*, et puis au sud « vers l'hémisphère sans habitans; » et l'on peut être surpris qu'un commentateur si ingénieux que M. Ginguené [1] ait pu reconnaître dans cette montagne (Inf. XXVI, 133) le Pic de Ténériffe.

En nommant ce volcan, je dois rappeler ici que c'est à Christophe Colomb que les géologues sont redevables de la notion et de la date précise d'une grande éruption du Pic de Ténériffe. J'insiste d'autant plus sur ce fait, qu'il a été entièrement oublié jusqu'ici par ceux qui se sont occupés de l'histoire des éruptions du pic. Les feux dont il est ques-

[1] *Hist. littér. d'Italie*, deuxième édition, t. II, p. 107. Comment une navigation de cinq mois, dans laquelle on contemple les *stelle del altro polo* et où l'on voit s'abaisser jusqu'à l'horizon la constellation de la Grande Ourse, pourrait-elle ne pas conduire plus loin qu'aux îles Canaries?

tion dans le voyage de Hannon sont des indices assez vagues de feu volcanique; ils peuvent avoir été allumés pour donner des signaux à l'approche de navires étrangers et suspects, ou pour brûler de l'herbe sèche [1].

[1] GOSSELLIN, *Rech.* t. I, p. 94-98. La description emphatique de la haute cime du *Theón Ochema*, environné de flammes, description qui contraste singulièrement avec l'aride simplicité du journal carthaginois, pourrait bien être un embellissement ajouté plus tard et sous l'influence de notions également confuses sur l'existence du grand cône volcanique de l'île de Ténériffe. Toute la chaîne occidentale de l'Atlas, depuis le lac Triton et la Petite Syrte (DIOD. III, 53, 55; voyez tom. I, p. 179) jusqu'à la côte visitée par Hannon, paraît, d'après le récit des anciens mêmes, offrir des indices de bouleversemens dus à l'action du feu. Je crois même reconnaître dans deux passages du périple de Hannon des *cratères-lacs* au milieu desquels est placé un petit *cône de soulèvement*: « Le golfe de la *Corne du Couchant*, dit Hannon, renferme une grande île, et cette île un lac d'eau salée dans lequel se trouve une autre île. » Plus au sud de la baie des *Singes-Gorilles*, cette configuration extraordinaire du sol est répétée. « Il s'y trouve une île semblable à la première; elle a aussi un lac dans lequel est placée une autre île. » Ce sont là des accidens de terrain qui ne se présentent généralement que dans des pays volcaniques. Une des-

J'ai eu souvent occasion, dans les montagnes côtières de Caracas, de voir ces embrase-

cription de l'Atlas plus curieuse encore, et à laquelle les géologues n'ont pas fait attention, est celle de Maxime de Tyr (VIII, 7, éd. Markland). Je donne cette description pittoresque, qui présente quelques difficultés, d'après la traduction très littérale et précise de M. Letronne : « Les Libyens occidentaux habitent un col étroit, prolongé, baigné de deux côtés par la mer ; car la mer extérieure, venant à se séparer contre ce col, l'enveloppe de ses flots agités venant du large. L'Atlas est pour les gens du pays à la fois un temple et une image de la Divinité. L'Atlas est une montagne creuse, qui s'élève doucement, s'ouvrant du côté de la mer, comme les théâtres du côté de l'espace. Le pays au milieu de la montagne est un vallon court, fertile et bien boisé. Vous verriez des fruits sur les arbres, et en regardant du sommet, les arbres paraîtraient *comme dans le fond d'un puits*. Il n'est pas possible d'y descendre, les bords en étant escarpés : d'ailleurs cela n'est pas permis. Ce que ce lieu offre d'étonnant, c'est que, lors de la marée, l'Océan se précipitant vers le rivage, là où la rive forme une plage, le flot se répand sur la plaine; mais là où se trouve la montagne de l'Atlas, le flot se lève et se dresse; et vous voyez l'eau se dressant sur elle-même, comme une muraille, ne point entrer dans les creux, et n'être pas soutenue par la terre ; mais du milieu de la montagne et de l'eau, un air violent (souffle), *un bois creux*. Cela est pour les Libyens,

mens, qui de nuit ressemblent à des courans de lave, ou, comme dit Hanon, dans ce qui nous reste de son journal, « à des torrens de feu qui descendent d'une côte embrasée et se précipitent dans la mer. » Les cymbales et les tambours dont on entend le son là où de grands feux brillent dans la forêt (près du golfe de la *Corne du Couchant*), semblent aussi avoir trait à des fêtes pastorales et non aux scènes de dévastation qui accompagnent les éruptions volcaniques. Un passage du poème d'Aviénus, que M. Heeren a déja appliqué au Pic de Ténériffe, ne désigne pas une localité bien précise, et ne fait allusion qu'aux fréquens tremblemens de terre, à l'intumescence du sol au milieu d'une mer non agitée [1]. Les plus anciennes traditions des Guan-

temple, dieu, lieu par lequel ils jurent, image de la divinité. » Le passage *bois creux* (κοινὸν ἄλσος) est évidemment corrompu.

[1] *Ora marit.* v. 165-171. J'ai déja rapproché plus haut (t. I, p. 176), en traitant du mythe de l'Atlantide comme reflet de la Lyctonie méditerranéenne, le passage d'Aviénus, d'un fragment des Éthiopiques de Marcellus conservé dans une scolie de Proclus sur les sept îles de la *Mer extérieure*. Aviénus, dit :

ches conservées dans l'île de Ténériffe re-

. . . . . post pelagia est insula,
Herbarum abundans atque Saturno sacra,
Sed vis in illa tanta naturalis est,
Ut si quis hanc innavigando accesserit,
Mox excitetur propter insulam mare,
Quatiatur ipsa, et omne subsiliat solum
Alte intremiscens, cætero ad stagni vicem
Pelago silente.

On doit presque être surpris qu'une île dont le sol oscille sans cesse ne soit pas dédiée à Neptune comme celle de mille stades de grandeur mentionnée par Proclus : mais je le répète, dans le passage d'Aviénus, la localité est bien vague, et me semble conduire par les îles Oestrymniennes ou Cassitérides, et par Ophiusa, près des côtes septentrionales de l'Ibérie (Uckert, *Geogr. der Griechen*, t. II, 2, p. 477), vers le nord-ouest, à la Mer Cronienne, vers le grand continent Saturnien de Plutarque. En traitant de la connaissance des anciens des îles Fortunées, je ferai remarquer ici que les *amnes Siluris piscibus abundantes* de Pline, Solin et Dicuil (voyez tom. I, p. 138), trouvent peut-être une explication dans un fait dont je dois la première notion à un naturaliste qui a long-temps habité l'île de Ténériffe. M. Berthelot assure « que des anguilles, qui ne diffèrent en rien de celles d'Europe, existent à Ténériffe de temps immémorial; qu'on lui a assuré qu'il y en avait aussi dans les îles de Palma et de Gran Canaria, et que l'on peut présumer qu'elles sont com-

montent, à ce que l'on assure [1], à l'année 1430, époque à laquelle les mamelons, dans le chemin de la ville d'Orotavo au port, doivent

munes à tout l'archipel. A Ténériffe, les anguilles abondent principalement dans le ravin de Goyonxé, situé sur la côte septentrionale et dans le district de Tacoronte. » M. Berthelot en a pêché un grand nombre dans cet endroit, de concert avec les moines de Saint-Dominique : il en a vu aussi beaucoup dans les ravins (*barancos*) qui avoisinent le port de Sainte-Croix de Ténériffe. L'hiver, lorsque les torrens, grossis par les pluies, viennent sillonner impétueusement le sol, les anguilles sont rares et se tiennent probablement dans les anfractuosités les plus profondes ; mais pendant l'été, quand le lit du torrent reste à sec, on en trouve de fort grosses dans les mares d'eau croupissante qui se sont formées dans le fond des ravins. Ces anguilles peuvent avoir été confondues avec des silures. L'existence de poissons dans une île toute volcanique et très aride est un phénomène très curieux. On sait d'ailleurs que les anguilles peuvent vivre long-temps dans la vase et l'herbe humides, et que, d'après mes expériences, elles inspirent et décomposent, hors de l'eau, beaucoup d'air atmosphérique à l'état élastique.

[1] Mémoire manuscrit de Borda, rédigé lors de l'expédition de 1776, et conservé au dépôt de la marine à Paris. J'en ai donné de nombreux extraits dans ma *Relation historique*, t. I, p. 116.

s'être élevés. Vingt-cinq ans plus tard, le célèbre voyageur Cadamosto [1] (Alvise da Ca Da Mosto) offre, je pense, la première indication précise de la forme pyramidale du pic et de

[1] En 1455 et non en 1504, comme on le trouve dans la traduction latine du voyage de Cadamosto, insérée dans GRYNÆUS, *Nov. Orbis* (1555, p. 2). Cette erreur, qui a quelque importance par l'intérêt que l'on attache à l'histoire du volcan de Ténériffe, a passé dans ma *Relation historique*, t. I, p. 174, et dans d'autres ouvrages. (HOF. *Gesch. der Naturveränd.* t. III, p. 420.) Cette méme édition de Grynæus fourmille d'erreurs de chiffres ; elle ne donne au Baobab (Adansonia digitata), mesuré par Cadamosto, que 17 pieds de circonférence (ALOYSII *Navig.* cap. 43, p. 32), au lieu de tant de brasses (RAMUSIO, t. I, p. 109). Le premier voyage de Cadamosto, qui se réunissait à l'embouchure du Sénégal avec Antoniotto Usodimare, et dont Barros ne fait aucune mention dans ses Décades, commença en 1454, le second en 1456. Cadamosto ne retourna du Portugal à Venise qu'en 1463. La relation de ses expéditions parut en 1507 dans la première de toutes les collections de voyages, qui fut imprimée en 1507 à Vicence, et en 1508 à Milan, sous le titre de *Mondo Novo opera di Fracanzio di Monte Alboddo.* Cadamosto n'a découvert ni les îles du cap Vert, ni le cap de ce nom. La première de ces découvertes est de 1441, et appartient à deux Génois, Antonio et Bartolomeo di Nolle ; la seconde est de Dionysio Fernandez. (TIRA-

ses éruptions; car chez les géographes arabes, Edrisi, Ebn al Ouardi et Bakoui, on ne trouve mentionné dans les îles *Khalidât* (*Eternelles* ou *Fortunées*), que le mythe de ces statues dont j'ai donné l'explication dans la Section première [1] de cet ouvrage. Cadamosto a vu le Pic de Ténériffe en allant à la Gomera; il raconte que par un ciel pur il est visible à une distance de 60 ou 70 lieues d'Espagne (il aurait dû dire de 34,3 lieues de 17 ½ au degré). « Quod cernatur (insula Teneriffæ, quæ eximie colitur) a longe, id efficit acuminatus lapis adamantinus (Cadamosto vit le pain de sucre du pic en avril, par conséquent couvert de glaces et de neiges resplendissantes), instar pyramidis in medio. » Ceux qui ont mesuré la montagne, ajoute le navigateur vénitien,

boschi, t. VI, P. I, p. 169). Lorsque Cadamosto eut visité, en avril 1455, les îles Canaries, il ne put aller à terre qu'à Gomera (Gienera) et à Ferro. En rade à Palma, il n'osa pas quitter le navire. Il nous apprend que les trois îles, Gran Canaria, Ténériffe et Palma étaient encore dans la possession des Guanches; mais que Madère, colonisée à peine depuis 24 ans, était déja bien cultivée et avait reçu des ceps de vigne de Candie.

[1] Voyez tom. II, p. 232.

lui ont trouvé 15 lieues (!) de haut au-dessus du niveau de la mer. Il est (intérieurement) toujours enflammé comme le mont Etna, et les chrétiens gémissant dans l'esclavage à Ténériffe ont vu de temps en temps ses feux [1]. Christophe Colomb est le premier qui rapporte l'époque fixe d'une éruption. Il dit dans le journal de son premier voyage [2] : « En passant près de Ténériffe pour attérer à la Gomera, on vit un grand feu (sortant) de la *Sierra* de l'île de Ténériffe, qui est extrêmement élevée. » Le fils, qui aime les effets dramatiques et oppose volontiers l'ignorance des matelots à l'instruction de l'amiral, parle des flammes sortant de la montagne, de l'effroi (*espanto*) de l'équipage et des explications que Christophe Colomb donna « de la cause de ce feu en s'appuyant dans son discours de l'exemple du mont Etna[3]. » Le journal que nous venons de citer ne parle ni de l'effroi des

[1] « Is lapis jugiter flagrat instar Ætnæ montis : id affirmant nostri Christiani, qui capti *aliquando* hæc animadvertere. » (Gryn. p. 6.)

[2] Nav. t. I, p. 6.

[3] *Vida*, cap. 15.

marins, ni de l'argumentation doctrinale sur la nature du feu volcanique. M. Navarrete a déja rappelé [1] combien les marins courageux et expérimentés de Palos, Moguer et Huelva, étaient habitués dès le treizième siècle aux effets des volcans d'Italie. J'ajouterai que même les volcans des îles Canaries devaient être connus sur les côtes d'Espagne et de Portugal par le déplorable enlèvement d'esclaves guanches vendus aux marchés de Séville et de Lisbonne. Les expressions de Cadamosto et de Colomb me paraissent trop vagues pour être en droit de conclure que les éruptions fussent du sommet du Pic même, du cratère qui se trouve dans le *Pan de Azucar*, et qui, après avoir donné des laves d'obsidienne, n'offre aujourd'hui que l'aspect d'une *solfatare*. Il n'est vraisemblablement question, pour l'année 1492, que d'une de ces nombreuses éruptions latérales que la belle carte de M. de Buch nous indique près de Chahorra, Arguajo, et ailleurs vers la côte du sud-ouest. Ici le récit même de la navigation de Colomb semble pouvoir guider le

[1] Nav. t. III, p. 607.

géologue. L'expédition fut à la vue des îles Canaries le 9 août. Elle devait chercher la terre, parce que le gouvernail de *la Pinta* s'était trouvé dérangé, soit accidentellement, soit par malice, le 6 et le 7 août. Le vent empêchait pendant trois jours d'aborder à la Gran Canaria. Colomb laissa Pinzon et *la Pinta* dans ses parages, et fit voile le 12 août à la Gomera, située à l'est de la pointe méridionale de Ténériffe. Il espérait y voir arriver doña Beatriz de Bobadilla, qui était à la Gran Canaria et dont il voulait acheter un navire de 40 tonneaux sur lequel cette dame était venue d'Espagne. Après deux jours de vaines attentes, Colomb résolut d'aller trouver lui-même doña Beatriz à la Gran Canaria. Il partit de Gomera le 23 août; et le lendemain, « dans la nuit du 24 au 25 août 1492, se trouvant près de Ténériffe, » il vit l'éruption. Il résulte de ce récit, comme l'observe mon illustre ami, M. Léopold de Buch, dans une lettre qu'il m'a adressée à ce sujet, que l'amiral a passé (par la route la plus courte) au sud de Ténériffe et non au nord, où le vent de nord-est l'aurait probablement empêché d'avancer pendant le jour. Il s'ensuit aussi que les flammes sor-

taient du côté du sud. » Si l'éruption latérale avait eu lieu près du port d'Orotava, la masse du Pic l'aurait dérobée aux yeux de l'amiral dans la direction S. O.–N. E. Le mot général de *Sierra* [1], que je trouve dans le journal de la première expédition au lieu du mot *picacho*, que l'on donne plus particulièrement à un cône élancé, semble désigner l'ensemble de la *partie montagneuse* de l'île, non en particulier le cratère du *Pan de Azucar*, la Pyramide ou *lapis adamantinus* de Cadamosto [2]. C'est un rare mais heureux accident qui rend les navigateurs célèbres témoins d'éruptions, dont la date précise aurait été perdue sans la publication de leurs journaux de voyage. Colomb vit les feux du Pic de Ténériffe le 24 août 1492, Sarmiento [3] vit

[1] « Vieron salir gràn fuego de la Sierra de la isla de Tenerife, que es muy alta en gran manera. » Journal de Colomb du 9 août 1492. Il faut rappeler ici que sous la rubrique de ce même jour sont rapportés tous les événemens du 8 août au 6 septembre.

[2] *Collecção de noticias para a historia e geografia das naçoes ultramarinas, publ. pc la Acad. Real de Sciencias* (Lisboa, 1812), page 13.

[3] Sept bouches s'ouvrirent pour verser des courans de lave dans la mer. *Viage al Estrecho de Magellanes*

ceux de l'île de Saint-Georges, du groupe des Açores, entre Tercère et Pico, le 1er juin 1580.

Un petit nombre d'exemples a suffi pour caractériser la grandeur des vues et la sagacité d'observations physiques que nous révèlent les écrits du navigateur génois. L'éruption du volcan colossal des Canaries, au début du premier voyage de découvertes, préparait pour ainsi dire les esprits aux merveilles que la nature, dans sa sauvage fécondité [1], a déployées sur les côtes montagneuses d'Haïti

por el capitan Pedro Sarmiento de Gamboa (Madr. 1768), p. 367. C'est ce même navigateur qui le premier a énoncé le principe général que le ciel reste serein par des vents qui soufflent de l'hémisphère de même dénomination que le lieu où l'on se trouve.

[1] Les compagnons de Colomb avaient été frappés de la force de végétation tropicale sur un sol pierreux à peine couvert de terreau. Ne pouvant connaître la respiration aérienne des végétaux et la nutrition abondante qu'offre le système *appendiculaire* (le grand développement du feuillage), ils attribuaient ce qu'ils appelaient l'absence de racines à la chaleur de la terre. La reine Isabelle se plaisait à faire allusion aux arbres si légèrement fixés, lorsqu'elle blâmait la légèreté de caractère et la mobilité des naturels d'Haïti. (Oviedo, dans Ramusio, *Viaggi*, t. III, p. 87.)

et de Cuba. En nous bornant à la courte période de quatorze années qui sépare la découverte de l'Amérique de la mort de Colomb, nous reconnaissons, dans la correspondance et les Décades d'Anghiera, combien étaient graves et nombreuses les questions de géographie physique et d'anthropologie qui ont été soulevées dès-lors parmi les hommes éclairés de l'Espagne et de l'Italie. Ces questions, dont tant de faits nouveaux augmentaient l'intérêt, n'occupaient pas seulement les savans ; dans ce siècle de grandes découvertes, dans ces temps d'ardeur et d'enthousiasme, elles occupaient le public à Tolède et à Séville comme à Venise, à Florence et à Gênes, partout où l'industrie commerciale avait étendu l'horizon et agrandi la sphère des idées. Le contraste qu'offraient des côtes opposées, habitées sous les mêmes parallèles par la race noire à cheveux courts et crépus, et des races cuivrées à cheveux longs et lisses, donnait lieu à de vives disputes littéraires sur l'unité, la dégénération progressive et la possibilité des migrations lointaines [1] du genre humain. On

[1] J'ai déja fait remarquer dans un autre endroit les

discutait l'influence qu'exercent les climats sur l'organisation, les différences des animaux américains [1] d'avec ceux d'Afrique, les causes générales des courans pélagiques, les modifications que ces courans reçoivent par la configuration des terres et les changemens de

traditions conservées à Haïti sur des incursions d'hommes blancs et de nègres avant la découverte de Colomb.

[1] Colomb recueillait et rapportait déja dans son premier voyage des objets d'histoire naturelle. Cependant la reine Isabelle lui recommande de nouveau dans une lettre datée de Ségovie le 16 août 1494, de lui envoyer des îles nouvellement découvertes tous les oiseaux de rivage et de forêts qui s'y trouvent et qu'il peut se procurer, parce qu'elle voudrait les voir tous ; et qu'elle a une joie extrême d'apprendre ce qu'il y a dans ces terres où les saisons mêmes sont si différentes. » (Nav. t. II, p. 155.) L'habitude de recueillir les productions des pays éloignés, non parce qu'elles avaient un prix, mais seulement comme curieuses, date de bien loin. De ces mêmes côtes africaines desquelles Hannon avait rapporté « des peaux de femmes sauvages » ou plutôt des singes Gorilles, pour les suspendre dans un temple, Cadamosto rapporta des poils noirs d'éléphans qui, comme les poils d'éléphant antédiluvien de l'embouchure du Léna, avaient une palme et demie de longueur, et les présentait à l'infant don Henry. (Ramusio, t. I, p. 109 ; Gryn. p. 33, cap. 43.)

forme qu'ils font subir [1] à leur tour aux continens et aux îles. Ces questions occupaient vivement les esprits dès la fin du quinzième siècle et dans les premières années du seizième. Et combien l'intérêt attaché à des problèmes physiques ne dut-il pas s'agrandir, lorsque les *conquistadores* pénétrèrent des

[1] Je ne fais pas seulement allusion à l'observation ingénieuse de Colomb sur la forme parallélipipède des Grandes Antilles, dont les dimensions les plus longues sont dues à la direction du courant équatorial, mais aussi à cette antique tradition des naturels discutée par Colomb et par Anghiera, et d'après laquelle toutes les îles Lucayes (Bahames), Cuba et Boriquen ou Burenquen (Puertorico ou isla de S. Juan Bautista d'après Colomb), ont formé jadis un seul continent. (HORN. *De Orig. Amer.* p. 158.) Ces traditions se trouvent sous toutes les zones, dans l'archipel de l'Inde comme dans la Méditerrannée et en Amérique. (Voyez sur le mythe de Lyctonia, tom. II, p. 70.) Elles ne sont probablement nulle part historiques : elles naissent de l'aspect d'îles diversement groupées par rangées ou autour d'un grand îlot central. Le sens des mythes géologiques qui appartiennent à tous les degrés de l'échelle de civilisation que parcourent les peuples, et l'idée d'un morcellement se présentent plus tôt et plus souvent que l'idée d'un soulèvement volcanique du sein des eaux.

côtes dans l'intérieur d'un vaste continent, et s'élevèrent sur les plateaux de Bogota, d'Antioquia, et de Popayan, de Quito, du Pérou et du Mexique !

Les effets du décroissement de la température et les modifications qu'en éprouvent la forme et la distribution des végétaux, dans une échelle perpendiculaire, frappent les hommes les moins habitués à réfléchir sur les phénomènes naturels, dès qu'ils entrent dans une zone tropicale, où, de la région des palmiers et des bananiers, on s'élève dans un même jour jusqu'à la région des neiges éternelles. Cette influence des plateaux sur les climats et les productions organiques n'avait sans doute pas entièrement échappé à la sagacité des Grecs, soit dans leurs discussions systématiques relatives à la hauteur des terres placées sous l'équateur, soit dans leur comparaison directe des productions et de la température des hautes et des basses contrées de l'Asie mineure [1], mais les plateaux du Taurus,

[1] Ératosthène et Polybe n'attribuaient pas la plus grande fraîcheur du climat sous l'équateur uniquement au passage plus rapide du soleil par l'équateur (Geminus,

de la Perse et du Paropamisus, accessibles à l'observation des anciens, n'offraient pas,

Elem. astron. c. 13), mais aussi et surtout à la grande hauteur du sol dans les régions équatoriales. (Strabon, lib. II, p. 97 Cas.) Cette opinion ne se fondait sur aucune observation directe; elle n'était que le résultat de spéculations théoriques. (Cléomède, lib. I, c. 6, éd. Schmidt, 1832, p. 25.) Hérodote (II, 22) doutait encore de l'existence possible de montagnes neigeuses au-delà du tropique du Cancer; mais ces doutes furent en partie levés par les compagnons d'Alexandre lorsque l'armée victorieuse passa au nord-ouest de la Pentapotamide, dans le pays des Paropamisades, où pendant l'été il tombait de la neige sur des plateaux habités. (Aristobule dans Strabon, lib. XV, p. 691.) Cette rangée de l'Himalaya, quoique située dans une zone dont les plaines offrent un climat très ardent, n'appartenait pas cependant à la région équinoxiale même. L'indication sinon de véritables *nevados* (ἀλάννιφοι) analogues par leur position en latitude aux montagnes couvertes de neiges perpétuelles de Quito, de Popayan et du Mexique équinoxial, du moins de neiges d'Abyssinie « dans lesquelles on s'enfonce jusqu'aux genoux, » se trouve dans l'inscription d'Adulis. (Monum. Adulitanum Ptolemæi Evergetis, dans Chishull, *Antiq. asiat.* 1728, p. 80.) Strabon énonce des idées très précises sur le décroissement de la température à mesure que le sol s'élève. Dans les pays méridionaux, dit-il, « toutes les parties élevées, *fussent-elles des plaines* (des plateaux,

sous la zone tempérée, ces contrastes pittoresques et merveilleux à la fois qui, réunis dans un petit espace de terrain, se développent sur une échelle gigantesque sous la zone équatoriale du Nouveau-Continent. Les immenses plateaux de l'Asie centrale, parcourus dans le moyen âge par Marco Polo et par des moines, plus diplomates que missionnaires, étaient situés loin des tropiques. Les hauteurs qu'à égale latitude avec les plateaux d'Anahuac ou du Couzco, présentent l'Abyssinie, le Congo ou l'Inde méridionale, ont été plus connues des Arabes et des prêtres bouddhistes voyageurs que des Européens du quinzième siècle. Tant il est vrai que de grandes vues sur les rapports entre la configuration de la surface du globe et les modifications de la température et de la vie organique n'ont pris naissance et n'ont conduit à des résultats généraux que depuis la découverte de l'Amérique, région où l'homme trouve inscrites pour ainsi dire sur

table-lands), sont froides. » (Lib. I, pag. 73.) La différence du climat du Pont et de la Cappadoce, plus méridionale et plus froide, ne lui paraît que l'effet de la hauteur du sol. (Lib. XII, p. 539 Cas.)

chaque rocher de la pente rapide des Cordillères, dans cette série de climats superposés comme par étages, les lois du décroissement du calorique et de la distribution géographique des formes végétales.

Colomb a servi le genre humain en lui offrant à la fois tant d'objets nouveaux à la réflexion : il a agrandi la masse des idées ; il y a eu par lui progrès de la pensée humaine. L'époque à laquelle il paraît sur le théâtre du monde n'est sans doute plus celle des ténèbres qui enveloppaient une partie du moyen âge ; mais la philosophie scolastique ne présentait à l'esprit que des *formes*. Il y avait, comparativement à cette abondance et à cet artifice de *formes* dont l'étude absorbait toutes les facultés, pénurie d'idées, pénurie de ces notions surtout qui, naissant d'un contact plus intime avec le monde matériel, alimentent substantiellement l'intelligence. A aucune autre époque, nous devons le répéter ici, une masse plus variée d'idées nouvelles n'a été mise en circulation que dans l'ère de Colomb et de Gama, qui était aussi celle de Copernic, de l'Arioste, de Durer, de Raphael et de Michel Ange. Si le caractère d'un siècle est « la mani-

festation de l'esprit humain dans un temps donné, » le siècle de Colomb, tout en étendant inopinément la sphère des connaissances, a imprimé un nouvel essor aux siècles futurs. C'est le propre des découvertes qui touchent à l'ensemble des intérêts de la société, que d'agrandir à la fois le cercle des conquêtes et le terrain à conquérir. Des esprits faibles croient à chaque époque l'humanité arrivée au point culminant de sa marche progressive; ils oublient que, par l'enchaînement intime de toutes les vérités, à mesure que l'on avance, le champ à parcourir se présente plus vaste, borné par un horizon qui recule sans cesse. « Laisser peu à conquérir » est une plainte de guerrier [1] dont l'expression n'est heureusement point applicable aux découvertes scientifiques, aux conquêtes de l'intelligence.

En rappelant ce que la pensée de deux hommes, Toscanelli et Colomb, a ajouté à l'esprit humain, il ne faut pas se borner aux étonnans progrès qu'ont faits simultanément la

[1] Plutarque, *Vita Alexandri*, vol. III, cap. 5, p. 14, ed. Schæf.

géographie, le commerce des peuples, l'art de navigüer et l'astronomie nautique, toutes les sciences physiques en général, enfin la philosophie des langues, agrandie par l'étude comparée de tant d'idiomes bizarres et riches de formes grammaticales. Il faut envisager surtout l'influence qu'a exercée le Nouveau-Continent sur les destinées du genre humain sous le rapport des institutions sociales. La tourmente religieuse du seizième siècle, en favorisant l'essor d'une libre réflexion, a préludé à la tourmente politique des temps dans lesquels nous vivons. Le premier de ces mouvemens a coïncidé avec l'époque de l'établissement des colonies européennes en Amérique ; le second s'est fait sentir vers la fin du dix-huitième siècle, et a fini par briser les liens de dépendance qui unissaient les deux mondes. Une circonstance sur laquelle on n'a peut-être pas assez fixé l'attention publique et qui tient à ces causes mystérieuses dont a dépendu la distribution inégale du genre humain sur le globe, a favorisé, on pourrait dire, a rendu possible l'influence politique que je viens de signaler. Une moitié du globe est restée si faiblement peuplée que,

malgré le long travail d'une civilisation indigène qui a eu lieu entre les découvertes de Leif et de Colomb [1], sur les côtes américaines opposées à l'Asie, d'immenses pays dans la partie orientale n'offraient au quinzième siècle que des tribus éparses de peuples chasseurs. Cet état de dépopulation dans des pays fertiles et éminemment aptes à la culture de nos céréales, a permis aux Européens d'y fonder des établissemens sur une échelle qu'aucune colonisation de l'Asie et de l'Afrique n'a pu atteindre. Les peuples chasseurs ont été refoulés des côtes orientales vers l'intérieur ; et dans le nord de l'Amérique, sous des climats et des aspects de végétation très analogues à ceux des Iles Britanniques, il s'est formé par émigration, dès la fin de l'année 1620, des communautés dont les institutions se présentent comme le reflet des institutions libres de la mère-patrie. La Nouvelle-Angleterre n'était pas primitivement un établissement d'industrie et de commerce [2] comme le sont encore les factoreries de l'A-

[1] Voyez tom. II, p. 120-136.

[2] BANCROFT, t. II, p. 437.

frique ; ce n'était pas une domination sur des peuples agricoles d'une race différente, comme l'empire britannique dans l'Inde, et pendant long-temps l'empire espagnol au Mexique et au Pérou. La Nouvelle-Angleterre, qui a reçu une première colonisation de quatre mille familles de puritains, dont descend aujourd'hui un tiers de la population blanche des Etats-Unis, était un établissement religieux [1]. La liberté civile s'y montrait dès l'origine inséparable de la liberté du culte. Or l'histoire nous révèle que les institutions libres de l'Angleterre, de la Hollande et de la Suisse, malgré leur proximité, n'ont pas réagi sur les peuples de l'Europe latine, comme ce reflet de formes de gouvernemens entièrement démocratiques qui, loin de tout ennemi extérieur, favorisés par une tendance uniforme et constante de souvenirs et de vieilles mœurs, ont pris, dans un calme long-temps prolongé, des développemens inconnus aux temps modernes. C'est ainsi que le manque

[1] « New England was a religious plantations, not a plantation for tarde. » (L. c. t. I, p. 336 et 507.)

de population dans des régions du Nouveau-Continent opposées à l'Europe et le libre et prodigieux accroissement d'une colonisation anglaise au-delà de la grande vallée de l'Atlantique, a puissamment contribué à changer la face politique et les destinées de l'Ancien-Continent. On a affirmé [1] que si Colomb n'avait pas changé, le 7 octobre 1492, la direction de sa route, qui était de l'est à l'ouest, et gouverné vers le sud-ouest, il serait entré dans le courant d'eau chaude ou *Gulf-Stream*, et aurait été porté vers la Floride, et de là peut-être vers le cap Hatteras et la Virginie, incident d'une immense importance, puisqu'il aurait pu donner aux États-Unis, au lieu d'une population protestante anglaise, une population catholique espagnole.

Cette assertion, intimement liée à la question de savoir quelle a été la première terre découverte par l'expédition de Colomb, mérite un examen particulier. D'après le travail entrepris par le lieutenant de frégate don Miguel Moreno [2] sur les routes du grand navi-

[1] Washington Irving, t. I, p. 228.

[2] C'est un des officiers envoyés avec don Cosme

gateur génois, la caravelle *Santa-Maria*, qu'Oviedo (lib. II, cap. 5) nomme faussement le *Gallega*, se trouva le 7 octobre par lat. 25° ½ et long. 65° ½. Nous verrons bientôt que la latitude semble mériter assez de confiance, mais que la longitude était plus occidentale. Si la caravelle avait continué la route vers l'ouest, qu'elle suivait constamment depuis le 30 septembre, elle aurait donné contre l'île Eleuthéra, sur le grand banc de Bahama. Bien loin de trouver dans ces parages le *Gulf-Stream*, elle y aurait au contraire rencontré un courant assez rapide qui, des 68° à 78° de longitude, porte le long de la limite orientale du banc vers le sud-est. C'est d'après les observations faites dans le vaisseau anglais *Europa* en 1787, et indiquées sur la carte de l'*Atlas des courans* du major Rennell, un contre-courant du *Gulf-Stream*. Le mouvement des eaux vers l'ouest ne se fait sentir que lorsqu'on a traversé ce contre-courant de N. O.-S. E., et qu'on est arrivé sur le banc

Churruca pour lever les cartes des Petites Antilles et de la partie orientale de la côte de Venezuela. Voyez mon *Recueil d'observations astronomiques*, t. I, p. 57.

de Bahama même. Il résulte de cette considération que Colomb, pour entrer dans le *Gulf-Stream*, aurait dû passer au nord d'Eleuthéra par le canal de la Providence, qui s'ouvre vers l'ouest dans le canal de Bahama ou de la Floride. Malgré le peu d'eau que tiraient les caravelles de l'expédition, cette navigation du banc de Bahama dans une mer inconnue pouvait offrir bien des dangers.

Comme le changement du rumb fait dimanche soir fut déja suivi, le *vendredi*[1] à deux heures du matin, de l'heureuse découverte de l'île Guanahani, les ennemis de Colomb ont, dans le procès fait en 1513-1515 aux héritiers

[1] Le vendredi n'étant pas regardé dans la chrétienté comme un jour de bon augure pour le commencement d'une entreprise, les historiens du 17e siècle, qui gémissaient déja sur les maux dont, selon eux, l'Europe a été accablée par la découverte de l'Amérique, ont fait remarquer que Colomb est parti pour la première expédition *vendredi* 3 août 1492, de la barra de Saltes, et que la première terre d'Amérique a été découverte *vendredi* 12 octobre de la même année. La réformation du calendrier appliquée au journal de Colomb, qui indique toujours à la fois les jours de la semaine et la date du mois, ferait disparaître le pronostic du jour fatal.

par le fiscal, beaucoup insisté sur le mérite de Martin Alonzo Pinzon, le commandant de la *Pinta*, d'avoir conseillé, le 7 octobre, de gouverner vers le sud-ouest. Les témoins Manuel de Valdavinos et Francisco Garcia Vallejo racontent que Alonzo Pinzon, « homme très savant (*muy sabido*) en tout ce qui regarde la mer, » faisait remarquer à Colomb qu'on avait déja cinglé vers l'ouest deux cents lieues au-delà des huit cents lieues que celui-ci, sans doute d'après l'instruction reçue par Toscanelli[1], avait pronostiquées comme dernier terme de la découverte. L'un des témoins dit que Colomb offrait « de se faire couper la tête par Alonzo, si dans l'espace d'un jour et d'une nuit on ne voyait pas la terre ; » l'autre, au contraire, parle calomnieusement de la pusillanimité de Colomb, et assure que Vicente

[1] Dans le procès du fiscal (*Probanzas contra Colon, Pregunta* 18) il est même question d'un certain *livre* d'après lequel l'amiral se dirigeait. « Pero Alonzo Niño, el piloto, dijo assí al Almirante : Señor, no hagamos esta noche por andar, porque segun *vuestro libro dice*, yo me hallo diez y seis leguas de la tierra ó viente á mas tardar ; de lo cual hubo gran placer el dicho Almirante. » (Nav. t. III, p. 571.)

Yañez Pinzon, troisième frère d'Alonzo et commandant de *la Niña*, « ne voulait retourner qu'après avoir fait deux mille lieues à l'ouest. » Alonzo, selon le même témoignage de Vallejo, s'était écrié « que ce serait une honte (*verguenza*) d'abandonner le projet avec la flottille (*armada*) d'un si grand roi, et que *son cœur lui disait* que pour trouver la terre, il fallait gouverner vers le sud-ouest. » Colomb, entouré des trois frères Pinzon, hommes riches, d'une haute considération, et qui ne l'aimaient guère, devait céder à leurs conseils. D'ailleurs, l'inspiration d'Alonzo Pinzon était moins mystérieuse qu'elle peut le paraître au premier abord. Vallejo, marin natif de Moguer, raconte naïvement dans le procès que « Pinzon avait vu dans la soirée passer des perroquets, et qu'il savait que ces oiseaux n'allaient pas sans motif du côté du sud. » Jamais vol d'oiseau n'a eu dans les temps modernes des suites plus graves ; car le changement de rumb effectué le 7 octobre [1] a décidé de la direction dans laquelle

[1] Nav. (Documento n° 69), t. III, p. 565-571. « Habló el dicho Almirante D. Cristobal Colon con

ont été faits les premiers établissemens des Espagnols en Amérique.

todos los capitanes e con el dicho Martin Alonso e les dijo. Que haremos? lo cual fué en 6 dias del mes de octubre de año de 92, e dijo : Capitanes, que haremos que mi gente mal me aqueja? que vos parece, Señores, que hagamos? E que entonces dijo Vicento Yañez : Andemos hasta dòs mil leguas e si aqui no hallaremos lo que vamos a buscar, de alli podremos dar vuelta. Y entoces respondió Martin Alonso Pinzon : Como, Señor? agora partimos de la villa de Palos e ya vuesa merced se va enojando : avante, Señor, que Dios nos dará vitoria que descubranos tierra, que nunca Dios quiera que con tal verguenza volvamos. Entonces repondió el dicho Almirante D. Cristobal Colon, bienaventurados seais e asi por el dicho Martin Alonso Pinzon anduvieron adelante e esto sabe Francisco Garcia Vallejo. — El mismo dijo que sabe e vido que dijo Martin Alonso Pinzon (al Almirante) : Señor mi parecer es *y el corazon me da*, que si descargamos sobre el sudueste que hallaremos mas aina tierra ; y que entonces le respondió el Almirante : Pues sea así, Martin Alonso, hagamos así : et que luego por lo que dijo Martin Alonso mudaron la cuarta al sudueste, é que sabe que por industria é parecer del dicho Martin Alonso se tomó el dicho acuerdo. » Ce sont là les passages les plus importans sur lesquels le *fiscal* fonde l'assertion que c'est à Martin Alonzo Pinzon qu'est due la majeure partie du mérite de la découverte, et que sans

La position de la caravelle *Santa Maria*, que j'ai indiquée plus haut pour le 7 octobre

lui Colomb serait retourné en Espagne, Pinzon lui ayant dit : « *Que si vos, Señor, quisierdes tornaros*, yo determino de andar fasta hallar la tierra o nunca volver España. » Peut-être que Alonzo était d'autant plus persuadé de trouver une terre, que dans la bibliothèque du Vatican il avait vu, sur une ancienne carte, une île figurée à l'ouest des Canaries. (Voyez tom. II, p. 87, note 1.) Je pense d'ailleurs, comme M. Washington Irving (Book III, c. 4, t. I, p. 227), que les témoignages qui accusaient Colomb de faiblesse de caractère au moment même où il devait triompher de ses ennemis, sont entièrement controuvés; cependant le journal de Colomb ne nie pas le conseil donné par Alonzo Pinzon dès la nuit du 6 octobre (« esta noche, dijo Martin Alonso que *seria bien* navegar á la cuarta del oueste, a la parte del sudueste : y al almirante pareciò que no decia esto Martin Alonso por la isla de Cipango »). Selon le même journal, la détermination de changer de rumb le 7 octobre fut effectivement prise *à cause* des oiseaux qui passaient du N. au S. O. mais il est dit que la détermination appartenait à Colomb seul. Celui-ci ne parle « ni du projet de quelques matelots mutins qui voulaient (*Vida del Almir.* p. 17; Herrera, t. I, p. 15) le jeter à la mer lorsqu'il serait absorbé dans ses observations d'étoiles (*embevido de estrellas*, enivré d'étoiles); » ni du délai de trois jours qu'il avait

1492 (lat. 25° $\frac{1}{2}$, long. 65° $\frac{1}{2}$), se fonde sur l'hypothèse émise par MM. Navarrette [1] et Moreno, d'après laquelle la première île de l'Amérique, vue par Colomb et désignée dans son journal par les dénominations de Guanahani [2]

demandé pour continuer sa navigation. Cette fable des trois jours paraît inventée par Oviedo (lib. II, cap. 5) et fondée sur le récit du matelot Pedro Mateos, natif de la ville de Higuey, que je trouve nommé dans le procès (*Probanzas del Almirante*, Preg. 91, Nav. t. I, p. 584), comme une personne à laquelle Colomb avait oté « un livre renfermant des notes que Mateos avait prises sur la position des montagnes et des rivières de la côte de Veragua. » Même le témoin Pedro de Bilbao ne fait mention « de deux ou trois jours » que pour indiquer une promesse de l'amiral (Preg. 15, Nav. t. I, p. 589), non une condition imposée par des hommes de l'équipage; et selon le journal de Colomb, celui-ci « accordó dejar el camino del oueste y poner le proa hacia O. S. O. con determinacion de andar *dos dias por aquella via*, » c'est-à-dire Colomb céda (aux instances d'Alonzo Pinzon) en promettant de tenter la nouvelle direction pendant deux jours. (Comparez t. I, p. 243 et suiv., note 1.) Déja Muñoz (lib. III, § 7, p. 79) nie le conte des trois journées, mais sans indiquer le fondement de ses doutes.

[1] T. I, p. CV.

[2] Peut-être Guanahanin, d'après la lettre de Colomb

ou San Salvador, n'est pas le San Salvador Grande (une des îles Bahames, *Cat Island*) de nos cartes modernes, dans le méridien de Nipe, port de l'île de Cuba; mais l'*île de la Grande Saline* [1] du groupe des Iles Turques, presque dans le méridien de la pointe Isabélique, dans l'île de Saint-Domingue. Or il y a, d'après les belles cartes de M. de Mayne, dont j'ai souvent eu occasion de comparer les positions avec celles que j'ai obtenues moi-même par des moyens astronomiques [2], de Cat Island aux Iles Turques une différence de longitude de 4° 9'; et quoique presque toute la traversée eût été faite entre les parallèles de 26° et 28° et non dans la région tropicale même, une différence de 83 lieues marines *vers l'est* doit paraître d'autant plus extraordinaire, que les courans, por-

au trésorier Rafael Sanchez (Nav. t. I, p. 179), si la terminaison n'est pas plutôt une flexion grammaticale : « insulam Divi Salvatoris Indi Guanahanyn vocant. » Comparez aussi Bossi, *Vita di Colombo*, p. 169 et 179.

[1] The Grand Kay of Turks Islands des marins anglais, *la Isla del Gran Turco* des marins espagnols, à l'est du groupe de *Cayques* et à l'ouest du *Mouchoir Carré*.

[2] *Essai pol. sur l'île de Cuba* (analyse des cartes), p. 137.

tant généralement à l'ouest, devraient avoir placé le navire au-delà du *point d'estime*. Ces doutes sur la longitude du lieu d'attérage n'affaibliraient en rien les réflexions que nous avons développées plus haut sur l'influence plus ou moins grande que, sans le changement de rumb du 7 octobre, le *Gulf-Stream* aurait pu exercer sur les destinées de l'Amérique Septentrionale ; mais ces mêmes doutes ont un intérêt de géographie historique trop général pour ne pas les examiner consciencieusement ici. Ce devoir est d'autant plus impérieux, que l'hypothèse de M. Navarrete qui identifie l'île de Guanahani avec une des Iles Turques, au nord de Saint-Domingue, a été accueillie avec beaucoup de précipitation ; et qu'un document entièrement inconnu, la *Mappemonde de Juan de la Cosa*, de l'année 1500, dont nous avons découvert la grande importance, M. Valckenaer et moi, en 1832, donne un nouveau poids aux objections consignées dans la Vie de Christophe Colomb par M. Washington Irving. On peut dire qu'aussi loin que s'étend la civilisation européenne, les plus doux souvenirs de l'enfance se rattachent aux impressions qu'a produites la première

lecture de la découverte de Guanahani. Ces lumières mouvantes que l'amiral montra à Pedro Guttierrez dans l'obscurité de la nuit, cette plage de sables éclairée par la lune [1] vue par Juan Rodriguez Bermejo, ont frappé notre imagination. On a conservé minutieusement les noms et prénoms des marins qui ont prétendu avoir reconnu les premiers une portion d'un monde nouveau, et nous serions réduits à ne pas pouvoir lier ces souvenirs à une localité déterminée, à regarder comme vague et incertain le lieu de la scène?

Je me trouve heureusement en état de détruire ces incertitudes par un document géographique aussi ancien qu'inconnu, document

[1] « En esto aquel jueves en la noche *aclaró la luna* é une marinero del dicho navio de Martin Alonso Pinzon, que se decia Juan Rodriguez Bermejo, vecino de Molinos, de tierra de Sevilla, *como la luna aclaró, vido una cabeza blanca de arena* é alzo los ojos é vido la tierra, é luego arremetió con una lombarda, é dió un trueno, *tierra*, *tierra*, é se tuvieron los navios fasta que vino el dia viernes 12 de octubre : quel dicho Martin Alonso descubrio á Guanahani la isla primera é que esto lo sabe porque lo vido (Francisco Garciá Vallejo). » Ce passage remarquable se trouve dans les *Probanzas del Fiscal*, Preg. 18. (Procès de 1513.)

qui confirme irrévocablement le résultat des argumens que M. Washington Irving a consigné dans son ouvrage contre l'hypothèse des Iles Turques. Un marin américain très expérimenté, connaissant par autopsie les localités de Cat Island et de l'îlot de la Grande-Saline, a déja prouvé [1] combien l'aspect du dernier et sa position relative correspondent peu à la description que Christophe Colomb a faite de Guanahani ou de San Salvador. D'après cette description, Guanahani est une île d'une étendue considérable (*bien grande*) et abondante en eaux douces. Elle présente des arbres d'une vigoureuse végétation (*tota verde que es placer de mirarla*), et de très beaux jardins (*huertas de arboles las mas hermosas*). Elle a un port qui peut renfermer « les navires de toute la chrétienté. » L'île de la Grande-Saline (*Turk's Island*), au contraire, n'a pas deux lieues d'étendue ; elle est dépourvue d'eaux douces, n'offrant que de l'eau de citerne et des mares d'eau salée ; elle n'a pas de port, mais une rade si dangereuse qu'il

[1] Washington Irving (éd. de Londres, 1828), t. VI, Appendix, nº XVI, p. 238-271.

faut mettre à la voile lorsque la brise du N. E. cesse de souffler. Ferdinand Colomb dit clairement, dans la *Vie de l'amiral*, que l'île Isabella, éloignée de Guanahani, selon le journal de navigation de Christophe Colomb, seulement de 8 lieues, est à une distance de 25 lieues au nord de Puerto Principe, dans l'île de Cuba [1]. Or la carte même de M. Moreno donne de Puerto Principe aux Iles Turques une différence de $4^{\circ} \frac{1}{2}$ de longitude, ce qui, d'après les mesures itinéraires employées

[1] Ce passage, négligé jusqu'ici, sera discuté plus bas. « El amirante se vió precisado a bolber á Isabella *que los Indios llaman Saometro* y al Puerto del Principe, que esta casí al norte sur, 25 leguas de distancia uno de otro. » (*Vida*, cap. 29.) Dans le journal du père (mardi 20 novembre 1492, Nav. t. I, p. 61) une distance de 25 lieues est aussi indiquée; mais elle est comptée du point où se trouvait alors la caravelle (« el Puerto del Principe de donde el almirante habia salido le quedaba 25 leguas y la Isabela le estaba 12 leguas siendo distante 8 leguas de Guanahani que llamó San Salvador »). La direction est moins claire, elle paraît S. O.-N. E.; nous la supposerions même dans le calcul le moins probable O.-E. et encore nous ne trouverions de Puerto Principe à Guanahani que 25 + 12 + 8, ou 45 lieues.

dans le journal de Colomb, fait une distance de 76 *leguas*. On ne peut alléguer en faveur de l'hypothèse de M. Navarrete ni la seconde *pregunta* dans le procès du fiscal, puisqu'elle est réfutée par la *pregunta* qui précède [1], ni les cartes qui accompagnent la lettre de Co-

[1] La seconde *pregunta* des *probanzas del Almirante* porte effectivement : « S'il est vrai que Christophe Colomb, dans son premier voyage, a trouvé et découvert *plusieurs îles situées au nord de l'île Española,* et *puis* (*luego*) dans le même voyage Cuba et ladite Española. » Cette série de découvertes indique, à n'en pas douter, que l'interrogateur a cru Guanahani, Santa Maria de la Conception, la Fernandina et l'Isabella placés au nord d'Haïti : mais la première *pregunta* porte au contraire : « Si l'on sait pour sûr que l'amiral a découvert, avant toute autre personne, certaines îles *situées au nord de Cuba, telles que Guanahani* et beaucoup d'autres îles voisines, dont quelques-unes sont nommées *los Yucayos.* » (Nav. t. III, p. 579-580.) La seule fois donc que l'île de Guanahani est désignée nominativement dans le procès, on la place au nord de Cuba. C'est probablement à cause des inexactitudes contradictoires qu'on remarque dans la rédaction des demandes (*preguntas*) que M. Navarette n'a pas cité ces pièces du fameux procès, ni fait intervenir le *fiscal* en faveur de son opinion sur le lieu du premier débarquement.

lomb, traduite, en 1493, par Leandro Cozco, à Rome, et le *Traité de Navigation* de Medina [1]. L'une est dépourvue de toute orientation déterminée, et comme le rêve d'un des-

[1] Dans le fragment de la carte de l'*Arte de navegar* de Pedro de Medina, publiée pour la première fois en 1545, l'île de Guanaban, une des Bahames, sans doute Guanahani, est indiquée dans un méridien qui traverse presque le cap le plus oriental de l'île d'Haïti : mais sur la même carte d'autres noms aussi sont jetés comme au hasard. Si dans l'esquisse d'une carte de 1493, publiée par M. Bossi (*Vita di Colombo*, p. 169, 175, 177 et 179), d'après l'édition de la lettre adressée au trésorier Don Raphael Sanchez, le mot Hyspana indique Haïti (Hispaniola), le haut de la carte serait le midi, et et dans ce cas Isabella serait au N. O. de la Fernandina, tandis que Colomb dit qu'elle est au S. E. (Nav. t. I, p. 33.) *Conceptois Marie* (je conserve l'orthographe du manuscrit) serait au nord de Fernandina, quand, d'après le même journal de Colomb (l. c. p. 27), elle devrait en être à l'est. Veut-on que, dans ce même rêve absurde, les tourelles (*la città con muraglie*) désignent la forteresse de Navidad, construite à la fin de décembre 1492, et que *Hyspana* soit la péninsule d'Espagne, alors l'orientation devient plus confuse encore. On aurait Guanahani au sud d'Haïti et d'Isabella. Ces incertitudes sur la position de Guanahani, une des îles Yucayes ou Lucayes, au nord de Cuba ou d'Haïti,

sinateur ; l'autre, ne datant que de la moitié du seizième siècle, est par conséquent postérieure de 26 et 45 ans aux cartes de Diego

peuvent provenir en partie de l'habitude assez ancienne d'étendre les Lucayes, jusque vers le Mouchoir Carré et les Iles Turques. *Martin Fernandez d'Enciso, alguazil mayor de la Tierra firme de las Indias occidentales*, ne connaît point encore cette extension vers l'est. Il dit expressément, dans son ouvrage devenu très rare (*Suma de Geographia*, imprimée à Séville en 1519, par l'allemand Iacob Kronberger, p. h, 3) : Esta isla de Cuba tiene á la parte del norte a las islas de los Yucayos que son mas de doscientas. » Il ajoute que les Indiens Yucayos, d'un teint peu basané, sont si habitués à la nourriture de poisson et de végétaux, qu'ils meurent lorsqu'on les transporte dans des pays où on les nourrit de beaucoup de viande, observation qui confirme ce que j'ai développé ailleurs sur le manque de flexibilité de la constitution physique chez l'homme non civilisé. L'évêque Bartolomè de Las Casas, dans un traité publié en 1552 (*Obras del Obispo Casas*, éd. de Séville, 1646, et *Narratio regnorum indicorum per Hispanos quosdam devastatorum*, 1614, p. 28), ne suit plus Enciso : il parle des « islas de los Lucayos comaracanas a la Española é a Cuba. » Cette extension du nom des Lucayes vers l'est « au-delà des Caycos, » a passé dans la Description des Antilles d'Herrera. (*Decad.* t. IV, page 13.)

Ribero et de Juan de la Cosa, qui, par la position et le caractère de leurs auteurs, doivent avoir l'autorité de témoignages irrécusables.

Comme la mappemonde de 1500 qui porte le nom du pilote Juan de la Cosa, associé aux voyages de Colomb et d'Ojeda, est un document entièrement inconnu jusqu'à ce jour (les cartes qui accompagnent mon ouvrage en offrent les premiers fragmens), et comme la mappemonde de Diego Ribero, cosmographe de l'empereur Charles V, terminée en 1529, est restée inconnue à MM. Navarrete, Washington Irving, et à tous ceux qui ont discuté le problème du premier attérage, quoique la partie américaine en ait été publiée par Güssefeld et Sprengel dès l'année 1795, je rassemblerai ici des faits propres à être substitués à de simples conjectures. Une analyse succincte de ces deux documens graphiques embrassera toute la partie orientale des îles Bahames (Lucayes, îles de la nation des *Yucayos*). Le journal de navigation de Juan Ponce de Léon, entreprise en 1512, pour découvrir la fameuse fontaine de jouvence de l'île Bimini, et donnant lieu à la découverte de la Floride (le

pays de *Cautio* des indigènes), confirme en outre de la manière la plus convaincante ce que nous apprennent les mappemondes de la Cosa et de Ribero. Dans ce genre de recherches il faut distinguer, sous le rapport des différens degrés de certitude qu'elles présentent, ce qui regarde Guanahani, point principal de la discussion dans l'histoire des découvertes, et ce qui a rapport aux îles du même groupe, dont l'identité des noms et des positions reste moins certaine. Il en est d'ailleurs, je pense, de la méthode à laquelle on doit assujétir tout travail sur les cartes du moyen âge, comme de la méthode que les philologues modernes croient pouvoir seule appliquer à l'examen des cartes renfermées dans les manuscrits de Ptolémée. Avant d'entreprendre de deviner quelles sont les positions des cartes modernes qui répondent à celles des cartes de l'antiquité classique, on doit examiner les opinions que les géographes anciens s'étaient formées eux-mêmes de l'emplacement relatif des lieux. Les essais graphiques d'Agathodæmon d'Alexandrie ou des dessinateurs moins savans qui plus tard ont ajouté aux prétendues cartes de Ptolémée, ne sont que l'expression des opi-

nions plus ou moins erronées de leur temps. Il s'agit de même, pour l'époque de Colomb et de Ponce de Léon, de trouver les traces de cet accord entre les cartes et les journaux de navigation, de se borner strictement à l'examen des ouvrages antérieurs à 1529 et de reconnaître, malgré leur travestissement, souvent très étrange, les dénominations anciennes et indigènes dans les dénominations et les souvenirs modernes. Quoique le nombre des positions sur lesquelles on peut avoir quelque certitude soit assez considérable, il reste cependant dans la description de l'Inde insulaire de Marco Polo, comme dans les documens graphiques de l'Amérique, beaucoup d'îles répétées et devenues comme *stéréotypées* sur toutes les cartes jusqu'au dix-septième siècle, îles dont il est impossible de marquer l'emplacement réel, quelquefois même de prouver l'existence. Bien des cartes marines et des *portulans* du moyen-âge ne sont pas plus débrouillés entièrement que ne l'est la onzième carte de l'Asie de Ptolémée, qui présente l'Archipel au sud du *Sinus magnus* et à l'ouest de Cattigara, station des Sines.

Dans les investigations géographiques, il

faut commencer, dès que l'on se trouve sur un terrain douteux, par l'*identité des noms*. Après avoir reconnu sur les cartes les dénominations conservées par les voyageurs, il faut voir si la *position relative* des lieux s'accorde aussi avec les itinéraires, et si cette position, ou plutôt l'*ordre de succession* des lieux est tel que les voyageurs l'ont supposé à tort ou à raison. Ces derniers se seront souvent trompés ; car dans des parages où les courans exercent une grande force, la position relative des îles, en les considérant sous le double point de vue de leur relation entre elles ou du gisement par rapport à une côte voisine, devait laisser beaucoup d'incertitude ; et l'imperfection de l'art nautique d'alors nous prive de toute détermination absolue. Colomb, dans son journal de navigation et dans la lettre au trésorier Raphael Sanchez, datée de Lisbonne le 14 mars 1493, insiste sur l'ordre dans lequel il découvrit et nomma les premières îles parmi les Lucayes. « La première, dit-il, est San Salvador ou Guanahani ; la seconde Santa Maria de la Concepcion ; la troisième Fernandina ; la quatrième Isabela ou Saometo ; la cinquième Juana ou Cuba. » D'a-

près une lettre d'Anghiera (lib. VI, ep. 134), il assigna le sixième rang à Haïti, ou l'Española. Mais il est sinon prouvé par le procès contre Diego Colomb, du moins rendu assez probable que cette dernière île a été vue pour la première fois par Martin Alonzo Pinzon, tandis que l'amiral se trouvait encore sur les côtes de Cuba[1]. Anghiera devina si bien, dès

[1] Pour les témoignages dans le procès, voyez le n° 19 des *probanzas* du fiscal (Nav. t. III, p. 573). Martin Alonzo Pinzon, qui commandait *la Pinta*, se sépara de Colomb le 21 novembre sur les côtes de Cuba, près de Puerto del Principe (Puerto de las Nuevitas de ma carte de Cuba de 1826, au n° 23 de l'Atlas géographique). Déja le 6 décembre, Colomb attéra à Haïti près du cap de Saint-Nicolas (Petr. Mart. *Oceanica*, Dec. I, lib. III, p. 45), auquel il donna alors le nom de Cabo del Estrella (Journal de navigation dans Nav. t. I, p. 79). Ce dernier nom ne se trouve plus sur la carte de Ribero, mais bien sur celle de Juan de la Cosa (voyez n° 34 de mon Atlas), laquelle présente aussi les anciens noms de *Punta de Cuba* pour Punta de Maysi, *Cabo Lindo* (Nav. t. I, p. 77) pour Punta del Fraile, *Cabo de Pico* (Nav. t. I, p. 67) et le *Cabo de Cuba*, selon M. Navarrete (t. I, p. 56), pour Punta de Mulas; selon M. Irving (t. IV, p. 260) pour l'île Guajaba, avec une configuration assez juste des côtes. Je

le mois de novembre 1493, l'importance de ces six îles, que, tandis que Colomb restait

désigne particulièrement ces dénominations du journal de Colomb, parce que le document précieux que nous publions ici, la mappemonde de de la Cosa, est le seul qui les offre. Lorsque Martin Alonzo Pinzon rejoignit l'expédition de Colomb le 6 janvier dans le voisinage du promontoire Monte Christi, il affirmait « n'être arrivé sur les côtes d'Haïti que depuis trois semaines, parce que depuis sa séparation de Colomb (le 21 novembre), il avait été à l'île de *Baneque,* dans laquelle il n'avait pas trouvé la richesse en or que les indigènes (les Lucayes) lui avaient promise. » (Nav. t. I, p. 127.) D'après ce récit, que l'amiral assure tenir de Martin Alonzo même, celui-ci n'aurait débarqué sur les côtes d'Haïti que vers le 16 décembre, par conséquent 10 jours *après Colomb*. Toujours est-il faux « que la *Pinta* se soit déja séparée des deux autres caravelles près de l'île de Guanahani, et que Colomb n'ait trouvé Haïti que d'après les renseignemens que Martin Alonzo lui avait envoyés par des canots d'Indiens aux îles Yucayos, » comme l'ont dit dans le procès plusieurs témoins (Nav. t. III, p. 574). Ces mêmes interrogatoires du fiscal (voyez le témoignage de Francisco Garcia Vallejo) nous apprennent d'ailleurs ce que c'était que cette île de *Baneque*, qui occupait tant l'imagination de Colomb et de Martin Alonzo Pinzon, et que dans le journal du

dans la ferme croyance d'avoir été, soit dans des terres soumises au grand Khan ou dans

premier j'ai trouvé plus de quinze fois nommée indifféremment *Babeque* ou *Baneque* (NAV. t. I, p. 63 et 126). Le témoin dit (NAV. t. III, p. 572) que « les sept îles des bas-fonds de la Bubulca » que, selon le fiscal, Martin Alonzo avait découvertes avant l'île d'Haïti, n'étaient autre chose que la « *isla de Babueca*, » et c'est là le nom que nous connaissons par la mappemonde de Ribero et le voyage de Ponce de Léon, nom d'un Ophir imaginaire qui semble avoir embrassé primitivement tous les ilots situés au nord d'Haïti. Je reviendrai plus tard sur cette position de Babeque : il suffit d'avoir fait voir ici que l'antériorité de la découverte de Saint-Domingue par Martin Alonzo, proclamée par le fiscal en 1513, n'est constatée qu'autant que l'on appelle découverte la vue d'une côte très élevée. Il est plus que probable que la *Pinta* aura longé cette côte en cherchant la terre de Babeque avant que Colomb quittât la Punta de Maysi, cap oriental de Cuba; mais rien ne prouve que Martin Alonzo ait débarqué avant le 6 décembre, et commencé sa riche récolte de pépites d'or d'Haïti, objet de la jalousie de Colomb. Un témoin, Diego Fernandez Colmenero, raconte dans le procès que l'amiral eut la petitesse de changer le nom du *Rio de Martin Alonzo*, aujourd'hui Rio Chuzona Chico, en celui de Rio de Gracia, quoique Pinzon y eût été à l'ancre 16 jours

l'île de Zipango (le Japon), il le proclama déja *Novi Orbis repertorem*. (Lib. VI, ep. 138.) Je commencerai par présenter, sous la forme d'un tableau synoptique, les différentes applications qui ont été faites des noms imposés par l'amiral à ses quatre premières découvertes.

avant lui (Nav. t. III, p. 577). En effet, le journal rédigé à l'embouchure de cette rivière (voyez les journées des 9 et 10 janvier 1493) se ressent beaucoup d'une haine long-temps dissimulée contre le chef de cette famille puissante de Palos, à laquelle l'amiral avait beaucoup d'obligations et dont la jalousie le poursuivit jusque dans ses héritiers. Il m'a paru important de préciser dans cette note les faits qui ont rapport à la découverte de Saint-Domingue.

COLOMB. (Journal de sa première expédition.)	MUÑOZ. (Hist. del Nuevo Mundo, lib. 3, § 12.)	NAVARRETE. (Colleccion de Viages y Descubr. españoles, p. CIV.)	WASHINGTON IRVING. (Life of Col. Appendix, n. 16.)
Guanahani ou Grand San Salvador.	Watling. (Cap S. O., lat. 23° 56′, long. 76° 54′.)	Grand Turk. (Cap N., lat. 21° 31′, long. 73° 24′.)	Cat Island. (Cap Columbus, lat. 24° 9′, long. 77° 37′.)
Santa Maria de la Concepcion.	. . . .	Les Cayques. (Cap Comete, lat. 21° 42′, long. 73° 45′.)	La Conception. (Centre, lat. 23° 51′, long. 77° 27′.)
Fernandina.	Cat Island. (Cap Col., lat. 24° 9′, long. 77° 37′.)	Petite Inague. (Cap E., lat. 21° 30′, long. 75° 15′.)	Grande Exuma. (Cap N., lat. 23° 42′, long. 78° 22′.)
Saomete, ou Isabela.	Ile Longue. (Cap N., lat. 23° 40′, long. 77° 40′.)	Grande Inague. (Cap N. E., lat. 21° 20′, long. 75° 21.)	Ile Longue. (Cap N., lat. 23° 40, long. 77° 40′.)

Nota. Les positions se fondent sur les cartes du capitaine de Mayne et du commendar Richard Owen, éd. de 1833, en supposant pour l'île de Cuba la Pta de Mulas, long. 78° 14′, et la Pta Maysi, long. 76° 27; pour l'île Haïti le cap Saint-Nicolas, long. 75° 45′, le cap Isabélique, long. 73° 15′, et le cap Samana, 71° 25′.

Pour apprécier la valeur des interprétations qu'exprime le tableau qui précède, je vais les vérifier par la comparaison des deux documens les plus anciens que nous possédons, les cartes de Juan de la Cosa et de Diego Ribero. La grande autorité de ces documens repose non-seulement sur la date incontestable de leur rédaction, mais aussi sur l'importance et la position individuelle de leurs auteurs. L'une de ces cartes a été dessinée au Puerto Santa Maria, près de Cadix, deux ans avant que Christophe Colomb entreprît son quatrième et dernier voyage ; l'autre, entièrement semblable pour les positions que nous discutons ici, est postérieure de dix-sept ans à la mort d'Améric Vespuce. Je n'anticiperai pas sur les renseignemens plus amples que je dois donner sur la personne de Juan de la Cosa, en décrivant, dans la *troisième Section* de cet ouvrage, la mappemonde de ce célèbre navigateur. Il suffit de rappeler ici sommairement que de la Cosa avait accompagné Colomb dans la seconde et peut-être aussi dans la troisième expédition, que d'autres voyages le ramenèrent souvent jusqu'en 1509 sur les côtes des Grandes Antilles, qu'Anghiera vante son

talent de dresser des cartes marines, et que Las Casas (lib. II, cap. 2), en parlant des conseils que Bastidas reçut de de la Cosa dans l'année même (1500) où fut dessinée la mappemonde, dit que « le Biscayen Juan de la Cosa était alors le meilleur pilote qu'on pût trouver pour les mers des Indes occidentales. » Quant à l'auteur de la seconde carte, Diego Ribero, cosmographe et ingénieur d'instrumens de navigation de l'empereur Charles V, depuis le 10 juin 1523 (*cosmografo de S. M. y maestre de hacer cartas, astrolabios y otros instrumentos*), il n'est point allé en Amérique, mais appelé avec le second fils de l'amiral, Ferdinand Colomb, avec Sébastien Cabot et Jean Vespuce, neveu d'Améric (Petr. Mart. *Ocean.* Dec. II, lib. VII, p. 179; Dec. III, lib. V, p. 258, et Docum. n° 12 dans Navarr. t. III, p. 306), au célèbre congrès du Pont de Caya, entre Yelves et Badajoz, pour discuter sur l'application des degrés de longitude qui devaient limiter les découvertes espagnoles et portugaises, il avait à sa disposition, par la nature de son emploi, tous les matériaux que renfermait le grand et bel établissement de la *Casa de Contractacion*, fondé à Séville en 1503, et le dépôt

des cartes du *Piloto mayor*, chargé depuis 1508 (Docum. n° 9 dans Nav. t. III, p. 300) d'étendre et rectifier d'année en année le *Padron Real*, c'est-à-dire le recueil de positions « des terres fermes et îles ultra-marines. » La mappemonde de Diego Ribero, construite en 1529, et conservée aujourd'hui dans la bibliothèque publique de Weimar, prouve combien les matériaux que j'indique ont été nombreux et importans. La partie des Antilles, du Mexique et des côtes septentrionales et orientales de l'Amérique du sud ressemblent, pour la configuration générale, sans en excepter même le littoral de la Mer du Sud, dès 12° N. aux 10° S. tellement à nos cartes modernes, qu'on est émerveillé des progrès qu'avait faits la géographie depuis la fin du quinzième siècle. Des disputes suscitées à cet habile cosmographe sur son perfectionnement des pompes marines (*bombas de achicar*) propres à tenir à flot des navires qui faisaient de l'eau « abondamment comme pour mouvoir un moulin » (Docum. n° 4 dans Nav. t. I, p. CXXIV), nous donnent la certitude, par un témoignage dans une procédure juridique, qu'il n'a pas survécu à l'année 1533. Les savans espagnols connaissent le

nom et le mérite de Ribero, mais non sa mappemonde, que l'on suppose être venue en Allemagne par les fréquens voyages que des seigneurs attachés à la cour de Charles-Quint faisaient de Séville et de Tolède à Augsbourg et à Nuremberg.

GUANAHANI. — De la Cosa ayant longé, conjointement avec Christophe Colomb, en novembre et décembre 1493, la côte boréale d'Haïti, celle qui est opposée aux îles Turques et aux Cayques, devoit avoir appris de la bouche même de l'amiral où était située cette île de Guanahani, qui n'avait été découverte que treize mois plus tôt. Or le premier regard jeté sur la carte de de la Cosa, place Guanahani non entre les bas-fonds et les ilots qui se trouvent vis-à-vis d'Haïti, à l'est de l'île de la Tortuga, mais loin vers l'ouest, entre *Samana* et l'île Longue (*Long Island*) qu'il appelle *Yumai*, dans le voisinage de sa grande terre de *Habacao*, qui est clairement indiquée par Ribero comme un bas-fond ou *banc de sable*, sous le nom de *Cabocos*. Ces deux noms, qui sont identiques par la substitution si commune de *c* à *h*, désignent le banc de Bahama, sur lequel plus au nord nous connaissons encore

l'île *Grand Albaco*, qui est l'île de *Lucayo Grande* de Ribero. La carte de ce cosmographe place même à l'ouest de son Lucayo Grande le nom d'île *Bahama* (le *Grand Bahama* des cartes modernes), et réunit les deux îles par un banc de sable, qui est le *Petit Banc de Bahama*, tandis que Cabocos R. [1], séparé par un canal (notre canal de la Providence), marque le *Grand Banc de Bahama*. Pour s'orienter sur la carte de de la Cosa, il faut rapporter les îles et cayes au nord d'Haïti à

[1] Pour ne pas toujours répéter les mêmes noms, les lettres C. R. et P. placées à la suite d'une position indiquent, d'après l'analogie des synonymes botaniques, que la dénomination appartient, soit aux cartes de de la Cosa et de Ribero, soit au journal de navigation de Ponce de Léon. La lettre M. marque les noms qui sont en usage aujourd'hui. Comme pour l'identité des noms il faut recourir sans cesse aux journaux de route de Colomb, au procès du fiscal contre le fils, et à d'autres documens officiels; de simples chiffres (I, 79, ou III, 579) placés entre deux parenthèses ( ) indiquent les volumes et les pages du grand ouvrage de Navarrete. J'ai voulu mettre le petit nombre de personnes qui s'intéressent au détail des positions à même de vérifier les résultats auxquels je m'arrête.

des positions de la côte septentrionale de cette île dont l'identité avec les noms modernes est prouvée. Ces points que présente le travail de de la Cosa sont, de l'ouest à l'est, le cap *Estrella* (Nav. t. I, p. 79), l'île *Tortuga*, qui a beaucoup fixé l'attention de Colomb dès son premier voyage (I, 80 et 85), *Vega Real* (Herrera, I, 2, 11, et Muñoz, lib. V, § 6), *Isabela*, dix lieues à l'est de Monte Christi, et fondé en janvier 1494, après la destruction du petit fortin de la Navidad (I, 219, *Vida del Alm.* c. 50; et Muñoz, lib. IV, § 42), *Cabo de Plata* (I, 131), à l'est de *Cabo Frances* de Colomb [1] (Cabo Franco, C.), enfin la péninsule de *Samanà*, appartenant à la province haïtienne de *Xamana* (I, 132 et 209). Or, les Iles Turques, que M. Navarrete croit être Guanahani, sont situées dans le méridien de la Pointe Isabélique (Isabela de de la Cosa et des cartes anglaises) : c'est le second des quatre petits groupes d'ilots et de cayes opposés à la côte septentrionale d'Haïti, entre les méridiens de

[1] C'est le *Vieux cap Français* (long. 72° 17'), qu'il ne faut pas confondre avec le cap Français actuel, situé vers le N. O. de l'île (long. 74° 38').

la Tortuga et de Samanà. Ces quatres groupes portent aujourd'hui les noms de *Cayques* (los Caicos), *Turks Islands* (las Turcas), le *Mouchoir carré* (Abre los ojos), et les *Cayes d'Argent* (Baxo de la plata). Cette bande d'ilots et de bas-fonds est indiquée par de la Cosa, aussi de l'ouest à l'est, sous les dénominations de *Maguana*, *Iucayo* et *Caioçmon*, et à peu près dans leur vraie distance de la côte. L'ilot Iucayo, placé dans le méridien d'Isabela, semble par conséquent représenter le petit groupe des Iles Turques, composé du nord au sud du *Grand Kay* (Grand Turk), de *Hawk's Nest*, de *Salt Kay*, *Sand Kay* et *Endymion's Rock*; mais sur la carte de de la Cosa, Guanahani, loin d'être parmi les ilots à l'est du méridien de la Tortuga, en est placé à l'ouest. La longitude que de la Cosa assigne au premier point de débarquement de Colomb est sans doute trop orientale encore. En prenant pour échelle la différence de longitude qu'offre la carte de de la Cosa du cap Saint-Nicolas (Cabo Estrella, C.) au cap Samana[1], je trouve de

[1] D'après les travaux hydrographiques très récens de M. Richard Owen, cette différence est de 4° 20′;

Yucayo, C. (Grand Turk, M.) à Guanahani, C., seulement 2° 50′ au lieu de 4° 12′. L'erreur de de la Cosa provient d'avoir rapproché outre mesure Guanahani de son île *Samana*, nom qui est resté à *Atwoods Kay* sur les cartes françaises et anglaises. Or, cette île Samanà, ce qui est assez remarquable, est très bien placée sur la carte de 1500, puisque, d'après de bonnes observations chronométriques,

d'après les calculs de M. Oltmanns de l'année 1810 elle est de 4° 16′. (Humb. *Recueil d'observ. astr.* t. I, p. 13.) En prenant la distance indiquée pour échelle dans cette partie de la carte de de la Cosa, la même carte donne de longueur (différence de longitude) du cap Tiburon (Cabo de San Miguel de de la Cosa et de Colomb; Herr. I, 2, 15) au cap le plus oriental (Cabo del Higuey, R., Cabo del Engaño, M.) 6°; les cartes modernes donnent 6° 2′. Cette comparaison prouve seulement que la forme générale d'Haïti est assez exacte. En appliquant la même échelle à l'île de Cuba, on la trouve juste jusqu'au-delà de Cabo de Cuba, C., mais par le trop grand raccourcissement de la partie occidentale de l'île, la longueur entière de l'isla de Pinos (Evangelista de Colomb) au cap Maysi est fausse de 1° $\frac{3}{4}$ sur 8° $\frac{1}{4}$. Je reviendrai plus tard sur l'inégalité des échelles d'après lesquelles la mappemonde est projetée en longitude et en latitude, même entre les tropiques.

elle est de 11 à l'est du méridien du cap Maysi de Cuba; d'après de la Cosa, de quelques minutes de moins. Peut-on concevoir que celui-ci, qui connaissait l'existence d'une chaîne d'ilots ou de cayes presque parallèle aux côtes septentrionales d'Haïti, qui avait navigué deux fois avec Colomb et devait souvent avoir causé avec lui sur l'événement le plus important de sa vie, le lieu du premier attérage, peut-on concevoir, dis-je, que de la Cosa eût placé Guanahani au N. O. de la Tortuga, si Colomb lui avoit indiqué une île vis-à-vis de la Pointe Isabelle? La carte de Ribero de 1529 confirme pleinement ce que nous avons appris par celle de de la Cosa. Elle est dépourvue, il est vrai, de noms sur la côte septentrionale d'Haïti, noms qui pourraient servir à s'orienter et se rassurer sur le gisement des différens ilots et bas-fonds opposés, mais elle figure et nomme ces derniers, qui sont, de l'est à l'ouest, les *Baxos de Babueco*, à forme carrée (peut-être [1] Silver

[1] On pourrait croire que c'est le banc du *Mouchoir Carré*, mais les *Cayes d'Argent* devaient frapper bien davantage par leur étendue et leur forme de quadrilatère plus prononcée.

Bank, M.), les îles *Cayaca* et *Canacan*, que je crois être les *Caycos* de Ponce de Léon (Herrera, Dec. I, lib. IX, cap. 10), *Amuana* et *Ynagua*. Au N. O. de la Tortuga Ribero indique *Guanahani* opposé à l'extrémité orientale de Cuba, dans le méridien du point où se trouve le nom de *Baracoa*[1], qui est le *Puerto*

[1] Baracoa est trop occidental dans la carte de Ribero; d'après celle que j'ai publiée de l'île de Cuba en 1826, ce port est de 21′; d'après la carte de M. Owen, de 23′ à l'ouest du cap Maysi. Comme mon ouvrage doit réunir tout ce qui a rapport aux anciens noms donnés par Colomb aux positions dans la Mer des Antilles, il me reste à faire observer ici que le cap Maysi, que de la Cosa appelle de la *Punta de Cuba*, ne reçut aucun nom dans la première expédition. Colomb (I, 78) ne vit ce « Cabo muy hermosó qu'à la distance de 7 lieues sans vouloir le reconnaître de près à cause du vif désir qu'il avait d'atteindre l'île de *Babeque*. » Il lui donna dans sa seconde expédition, le 4 décembre 1493, le nom bizarre d'*Alpha et Omega*, parce que, dans la ferme persuasion que Cuba faisait partie du continent d'Asie, le cap Maysi était à la fois le commencement de l'Inde pour ceux qui viennent de l'ouest, et la fin de l'Inde pour ceux qui viennent de l'est. (*Vida del Alm.* cap. 30.) L'ami de Colomb, Pierre Martyr d'Anghiera, s'explique longuement sur cette dénomination *alphabétique* qui exprime tout le système de Colomb, « de

Santo du journal de Colomb (I, 68, 69, 72, 74), à peu près 45′ à *l'ouest* du cap Maysi, appelé jadis *Bayatiquiri* (Herrera, Dec. I, lib. II, cap 13) par les indigènes. Il en résulte que la carte de Ribero rapproche Guanahani déja un peu plus du Grand Banc de Bahama que ne le fait de la Cosa. On reconnaît en général par cette carte combien la géographie de ces contrées avait gagné par l'expédition de découvertes de Ponce de Léon et le nouveau système de navigation introduit par Anton de Alaminos[1]. J'ai déja rappelé que le *Grand* et le *Petit Banc de Bahama* y sont clairement distingués. Une île nommé *Cabocos*, reflet du mot *Abaco*, fait le centre du Grand Banc, terminé du S. E. au N. O. par *Curaceo* (*Curateo*

chercher l'Orient par l'Occident. » (Voyez tom. I, p. 21.) « Joannæ initium vocavit (Colonus) α et ω, eo quod ibi finem esse nostri orientis, cum in ea sol occidat, occidentis autem cum oriatur arbitretur. Constat enim esse ab occidente principium *Indiæ ultra Gangem* : ab oriente vero, terminum ipsius ultimum. » *Ocean.* Dec. I, lib. III, p. 34, ed. Colon. 1574.

[1] Le retour en Espagne par le canal de Bahama, (Herrera, Dec. I, lib. IX, cap. 12.)

de Herrera, *Descripcion de Indias occid.* cap. 7, peut-être Hetera [1] des cartes modernes) et la fameuse Tierra de Bimini (îles Biminis, M.) où Ponce de Léon chercha cette fontaine de jouvence dont Anghiera [2] et le spirituel et malin Girolamo Benzoni ont cru devoir faire l'éloge au pontife romain. Ribero figure l'île de Guanahani tout entourée de récifs, c'est même la seule des îles Lucayes près desquelles il ait cru nécessaire d'en marquer : c'est là cette *grande restinga de piedras* (*cinta de bajas*) *que cerca toda la isla de San Salvador*, selon le journal de Colomb (I, 24). La forme de croix donnée à l'île est imaginaire, elle la distingue de toutes les autres, mais il est difficile de deviner sur quel récit erroné elle se fonde. Quoique Ribero ait placé Guanahani vis-à-vis de la côte de Cuba, comme il est dit aussi dans le procès contre Diego Colomb, la seule fois que le nom de Guana-

[1] Ce nom indigène (*Hetera* ou *Etera*) a été corrompu et *précisé* en *Eleuthéra*.

[2] Anghiera, *Oceanica*, Dec. II, lib. X, p. 202, nomme l'île de Bimini Bojuca ou Agnaneo, et prie aussi le pape de ne pas prendre la chose pour *jocose aut leviter dicta*.

hani s'y trouve prononcé (III, 579), Ribero aurait cependant dû reculer ce point encore de $\frac{1}{5}$ de degré plus à l'ouest. D'après la carte de M. Richard Owen sur laquelle les propres observations de ce navigateur sont rattachées à une levée espagnole des côtes orientales de Cuba, les deux caps S. E. et S. O. de Guanahani répondent aux méridiens des ports Tanamo et Cananova. Or, la première édition de la belle carte du capitaine de Mayne, qui n'est que de huit ans plus ancienne (elle date de 1824), place Guanahani (le cap S. O.) au nord de la baie de Nipe. La position de l'île a donc encore changé dans ces derniers temps de $\frac{1}{4}$ de degré, et depuis 1807, d'après les cartes françaises [1], même de 35′. Ces exemples de rectifications modernes si considérables, malgré le perfectionnement des instrumens et des méthodes, doivent nous engager, je ne dirai point à ne pas blâmer, mais plutôt à contempler avec surprise des résultats obtenus à la fin du quinzième siècle dans une mer sillonnée par des courans. Guanahani est éloigné de plus de 3° $\frac{1}{2}$ en latitude des côtes de Cuba;

[1] Carte du golfe du Mexique.

Colomb, loin de se rendre directement de Guanahani à ces côtes, a navigué de Guanahani à Conception, de Conception à Fernandina, et de Fernandina à Isabella. Il a mis en outre trois ou quatre jours pour venir d'Isabella au Puerto de San Salvador de l'île de Cuba. Le journal de l'amiral indique minutieusement les changemens fréquens de rumbs et les distances parcourues dans une partie des routes, mais il ne les indique pas toutes. Les courans portent, d'après Rennell et Owen, 2° à l'est de Guanahani au S. E., près de Guanahani vers le sud de la P^ta Columbus à l'O. S. O. et à l'occident de Guanahani, dans le canal entre Guanahani et la Grande Exuma au N. N. O. Plus loin au sud d'Yuma ou Ile Longue, surtout dans le *Vieux Canal de Bahama,* vers les côtes de Cuba, les courans se dirigent vers l'O. N. O. Cinglant souvent contre le mouvement des eaux et au plus près du vent, l'amiral a dû éprouver les doubles effets des courans et de la dérive. Malgré ces incertitudes, le journal du grand navigateur (journées du 18-28 octobre 1492), me paraît pourtant prouver, lorsqu'on l'examine avec soin, que Guanahani est à peu près 1° à

l'ouest du méridien de P^ta^ Maysi. Voici les données partielles qui conduiront en même temps à reconnaître, sur la carte de Juan de la Cosa, les *quatre premières îles découvertes par Colomb*.

Le 15 octobre, l'amiral se rendit de Guanahani à Conception en passant près d'une autre île qui est à l'est de Conception. Le journal ne porte pas quel a été le rumb de Guanahani à cette seconde île, et l'expression *la marea me detuvo* (I, 25) pourrait faire croire, comme l'observe très bien M. Washington Irving, ou plutôt l'officier de la marine des Etats-Unis qui lui a fourni l'excellent article sur le lieu du premier débarquement (t. IV, p. 278), que la route fut au S. E. Cette opinion est confirmée par la position de l'île qui porte encore le nom de *Conception*, et qui très probablement est identique avec celle que Colomb nomma *Santa Maria de la Concepcion*. Don Fernando (*Vida del Alm.* c. 24) donne pour la distance totale de Guanahani à Conception, 7 lieues; d'après nos meilleures cartes, il y a en effet vingt milles marins, et le rumb est S. S. E. depuis la P^ta^ Columbus. Cette pointe n'étant que de dix minutes en arc

plus occidentale que le centre de Conception, l'incertitude que peut laisser le journal de navigation de l'amiral n'est pas d'une grande importance pour la différence de longitude de Guanahani et d'un point quelconque de la côte septentrionale de Cuba.

De l'île Santa Maria de la Concepcion, Colomb navigue vers l'*ouest* pour attérer à une île beaucoup plus grande qu'il appelle *Fernandina*, en l'honneur du roi Ferdinand le Catholique. Distance 8 à 9 lieues (I, 27, 28, 29). Colomb rencontra à mi-chemin un canot (*almadia*) de Guanahani qui avait touché à la Conception pour se rendre à Fernandina. Cette circonstance a pu répandre parmi l'équipage de Colomb l'opinion que l'île de la Conception était située à l'ouest de Guanahani. Dans toutes ces Iles Lucayes, la force de la végétation répondait alors encore à la fréquence des pluies. Ce rapport entre l'humidité de l'air et l'ombre des grands arbres occupait surtout l'imagination de Colomb sur les côtes de la Jamaïque, que les indigènes appelaient Yamaye (I, 127). Frappé de la vue des vastes forêts qui couvrent les *Montagnes Bleues*, il dit judicieusement (*Vida del Alm.* cap. 58) « que lorsqu'on dé-

couvrit Madère, les Canaries et les Açores, il pleuvait beaucoup dans ces îles, et que de son temps elles souffraient déja de sécheresse parce que l'on avait abattu en grande partie les forêts. »

La quatrième île découverte par Colomb fut *Saomete* (Samoet, Saometro) ou ***Isabela***, nommée ainsi en l'honneur d'Isabelle de Castille, *la isla adonde es el oro*. Il est dit clairement dans le journal (17 octobre, I, 30) que Samoet est au sud ou sud-est de Fernandina. Plus tard (le 19 octobre, I, 33) on trouve encore indiqué le rumb du S. E., et après trois heures de route dans cette direction, on gouverna à peine deux heures vers l'E. La direction S. E. ou plutôt E. S. E. de Fernandina à Isabela me paraît donc certaine[1],

[1] J'avoue cependant ne pas trop comprendre ce que Colomb ajoute à la fin, en parlant d'un promontoire rocheux (*isleo*) appartenant à Isabela : « quedaba el dicho isleo en derrota de la isla Fernandina, de adondo yo habia partido *Leste oueste*. » (I, 33.) Fernando Colomb ne parle que des *secrets* de l'île Samoet qui tenait l'amiral *enamorado de su belleça;* il ne parle ni de la direction de la route, ni de la distance qui ne peut être bien considérable, puisqu'elle a été parcourue dans une matinée.

quoique Muñoz (lib. III, § 13), se fondant sur les mêmes documens, la donne S. O.

Il nous reste à examiner la traversée d'Isabela à Cuba par laquelle la première de ces îles se rattache à un point reconnaissable de la seconde. Ecoutons d'abord Colomb qui annonce dans son journal (I, 37, 38) d'une manière bien solennelle son départ pour la grande île de *Cipango* (*Zipangou*, non *Zipangri*, comme le portent de mauvaises éditions de Marco Polo) que les Indiens appellent *Colba* (*Cuba*) : « De là, j'ai résolu d'aller à la terre ferme et à la ville de *Guisay* (*Quinsaï* ou *Hangtcheoufou*[1], en Chine), et donner les lettres de Vos Altesses au *Grand Khan* et lui demander réponse, et la rapporter tout de suite. » Ces naïves illusions avaient leur source dans les récits des voyageurs vénitiens : ce sont des souvenirs du treizième siècle, de l'époque où la dynastie de Tchinghis avait atteint le maximum de sa puissance, où Khoubilaï Khan, frère de Manggou Kakhan, tenta l'expédition du Japon. Colomb, je le répète, ne cite jamais le nom de Marco Polo, mais il

[1] KLAPROTH, *Mém. relatifs à l'Asie*, p. 200

connaît par sa correspondance avec Toscanelli et par les notions répandues dans les villes commerçantes de l'Italie, ce que depuis Polo jusqu'à Conti on avait appris sur la richesse et la grandeur du *Khatay*. « A minuit, le 24 octobre, continue Colomb, je levai l'ancre au *Cabo del Isleo* de l'île *Isabela*, pour chercher l'île de Cuba, où il y a de l'or, des épices et de grands navires prêts à être chargés. Les Indiens (des Iles Lucayes) qui allaient avec moi, me persuadèrent *que j'atteindrais Cuba en cinglant à l'O. S. O.* C'est là l'île de *Cipango,* dont on raconte tant de choses merveilleuses, et par les indications (proprement les espérances, *esperas*) que me donnent les *peintures des mappemondes*, Cipango (le Japon, où régnait alors un daïri si pauvre, qu'on ne put l'enterrer [1] décemment) doit être dans ces parages. Je naviguai par conséquent dans la direction de l'O. S. O.; mais à midi, où, après que nous fûmes restés en calme, il commença à venter grand frais (*tornò a ventar*

[1] Le 104e daïri (Go tsoutsi Mikado-no-in), régnant de 1465 à 1500. TITSINGH, *Annales des empereurs du Japon*, 1834, p. 363.

muy amoroso), je me rapprochai de nouveau de l'île Fernandina, que je relevai au N. O. à 7 lieues de distance. » Aussi, dans les jours suivans, du 25 au 28 octobre, le journal de route marque des rumbs O. S. O., O. et S.S.O., avec lesquels on reconnut d'abord les *Islas de Arena*, et puis à l'embouchure d'une rivière un beau port environné de palmiers, que Colomb appela le Puerto de San Salvador, et que M. Navarrete croit être le port de Nipe. L'amiral, toujours abandonné aux mêmes rêves de géographie systématique, crut entendre de la bouche des indigènes qu'à ce port de San Salvador arrivaient les *vaisseaux du Grand Khan* (I, 42). L'île de Cuba, la cinquième des premières îles découvertes par les Espagnols, reçut alors le nom de Juana (I, 78, et *Vida del Alm.* c. 25) en honneur de cet infant don Juan, fils aîné de Ferdinand le Catholique, qui mourut à l'âge de dix-neuf ans, et dont le décès précoce a exercé une si grande influence sur les destinées du genre humain. Le fils de l'amiral dit que son père, pour satisfaire à la fois à la *memoria espiritual y temporal*, observa dans la série des noms imposés à ses premières découvertes un cer-

tain ordre très rigoureux de préséance en commençant par les personnages célestes, le *Sauveur* et la *sainte Vierge*, pour descendre au roi, à la reine et à l'infant Don Juan, dont la part fut la plus grande. (*Vida del Alm.* cap. 26.) La postérité n'a conservé que les deux premières de ces dénominations attachées à des ilots aujourd'hui sans renom et presque sans population. Dix-sept ans après la mort du frère de Jeanne la Folle, en 1514, il fut ordonné par une *cédule* royale que Cuba, au lieu de Juana, s'appellerait *Fernandina*, et la Jamaïque *Santiago* (Herr. *Dec.* I, lib. X, c. 16).

La grande probabilité de l'opinion de Muñoz, d'après lequel l'île *Isabelle* est l'*Ile Longue* (*Isla larga*), et l'indication de certains ilots (*Islas de Arena*) que Colomb vit la veille de son attérage à Cuba, laissent croire que l'attérage eut lieu non à la baie de Nipe, mais à 1° 42′ plus loin, à l'ouest de la P^ta Maternillos, peut-être à l'entrée de *Caravelas grandes*, appelée sur ma carte de Cuba (édition de 1826) *Boca de las Caravelas del Principe*, près de l'île Guajaba. C'est le résultat qu'a obtenu l'officier de la marine des Etats-Unis dont

M. Washington Irving nous a conservé les judicieuses discussions. Une simple construction graphique paraît prouver qu'avec les rumbs et les distances indiqués plus haut d'après le journal de Colomb, le point d'estime de l'attérage ne peut tomber sur le port de Nipe, et que les *Islas de Arena* ne sont pas les Cayos de Santo Domingo à l'extrémité S. E. du Grand Banc de Bahama, mais les dangereux ilots des *Mucaras*, dans le méridien de la P[ta] Maternillos. Pour avoir la première connaissance de la terre à Nipe, au S. S. E. de la P[ta] de Mulas, il aura fallu gouverner depuis l'*Ile Longue* sur le S. S. O. (distance presque 2° $\frac{1}{4}$ en latitude), tandis que la construction graphique prouve que la direction moyenne était presque O. S. O., l'action du courant devant porter le rumb encore davantage vers l'O. $\frac{1}{4}$ S. O. Or, si le Puerto de San Salvador et les Islas de Arena sont les Caravelas grandes et les ilots Mucaras, il résulte, d'après les indications de Colomb même, que Guanahani serait un peu plus d'un degré à l'ouest du cap Maysi. Cela n'est pas trop éloigné de sa véritable position, Guanahani (cap S. E.) étant 77° 37′, et le cap Maysi 76° 27′.

Le résultat de position que nous venons de tirer des itinéraires du 20-28 octobre, se trouve confirmé par une autre indication du gisement des îles *Isabela* et *Guanahani*, par rapport à Puerto Principe que renferme accidentellement le journal des 29 octobre et 20 novembre. Colomb fait d'abord sept lieues [1]

[1] Voyez tom. II, p. 326, note 2, pour la conversion des lieues en milles, en degrés, d'après Gomara. Aussi Pigafetta dit clairement dans le *Traité de Navigation* (p. 216), en parlant de *la ligne de démarcation papale :* Chaque degré des 360 degrés de circonférence terrestre équivaut à 17 $\frac{1}{2}$ *leghe*. Les *leghe* de terre ont 3, celles de mer 4 milles. Medina, qui écrit l'an 1545, a cette même évaluation (*Trat. de Naveg.* p. 54). Or, Colomb emploie dans son journal, selon sa propre remarque, la lieue (italienne) de 4 *milles ;* il faut donc convertir les données du journal par 17 $\frac{1}{2}$ *leguas* au degré, puisque l'unité est la *milla* (Nav. t. I, p. 3). Lorsque dans la citation d'Alfragan (voyez tom. I, p. 78) Fernand Colomb (cap. 4) évalue le degré à 56 $\frac{2}{3}$ milles, il est question d'un autre *module* d'un mille plus grand, presque dans le rapport de 3 à 4. C'est un simple trait d'érudition. Nous verrons d'ailleurs dans la 4ᵉ *section* de cet ouvrage que vers l'an 1495 on inclinait plutôt, du moins en Catalogne, à augmenter le nombre des lieues au degré. Mossen Jayme Ferrer compte pour 1° de longitude par le parallèle

au N. N. E., puis dix-huit lieues au N. E. $\frac{1}{4}$ N. « De là, il ne voulut point aller (ce sont les expressions de l'extrait de Las Casas) à l'île Isabela, qui n'était plus distante que de 12 lieues; parce qu'il craignait la désertion des interprètes indiens de Guanahani, qui d'Isabela n'auraient eu que huit lieues de chemin jusque dans leur patrie. » Ces élémens donnent de Puerto Principe, qui est souvent appelé P^to^ de la Nuevitas [1] ou de las *Nuevitas del Principe* (long. 79° 30′), pour le distinguer de la *Boca de las Caravelas del Principe*

des Iles du Cap Vert 20 $\frac{5}{8}$ lieues, ce qui approche des *leguas légales* de 5000 *varas*, tandis que les lieues de 17 $\frac{1}{2}$ au degré approchent des *leguas communes* d'Espagne à 7500 varas. (*Docum.* 68; Nav. t. I, p. 99.)

[1] C'est pour ainsi dire le port de la ville *Santa Maria del Principe*, situé dans l'intérieur des terres et dont j'ai discuté la position dans l'Analyse de ma Carte de l'île de Cuba. (*Rel. hist.* t. III, p. 586.) Cette carte offre aussi, d'après un manuscrit de Don Francisco Maria Celi, que je possède, l'indication d'un lieu anciennement habité à l'est de P.° Curiana, appelé *Embarcadero del Principe*. Le rapport de position de ce lieu à celle de Cayo Romano explique peut-être les doutes que fait naître le journal de Colomb du 15-18 novembre. (Wash. Irving, t. IV, p. 261.)

(long. 79° 49′), à l'île *Isabela* trente-sept lieues, et à Guanahani quarante-cinq lieues, ou, en réduisant les *lieues de Colomb* en vrais milles marins, 127 et 154 milles. L'erreur n'est par conséquent, d'après la carte de M. Owen, pour Isabela que de 18, pour Guanahani que de 30 milles [1], c'est-à-dire de $\frac{1}{7}$ et $\frac{1}{5}$. Il y a des cartes marines modernes qui diffèrent pour l'île Guanahani ou San Salvador, d'une quantité presque tout aussi considérable. La direction de la route que donne Colomb pour le *point d'estime* du matin 20 no-

[1] Les petites différences qu'offrent mes résultats d'avec ceux du marin américain (Irv. t. IV, 263) tiennent à la réduction des mesures itinéraires de Colomb que je regarde comme indispensables et au gisement relatif de Puerto Principe, Isla Larga et Guanahani selon les cartes les plus récentes. La comparaison du chapitre 29 de la *Vida del Almirante* et du journal de Colomb (I, 61) prouve que le fils se trompe lorsqu'il dit que Saometro ou Isabela est presque situé « à 25 lieues de distance nord-sud de Puerto Principe. » La distance est fausse comme la direction : le fils confond la distance d'Isabela avec celle du *point d'estime* du matin 20 novembre. En ne faisant pas attention à cette erreur de rumb, on croirait Guanahani presque de 2° plus occidental qu'il ne l'est d'après l'opinion de Colomb et en réalité.

vembre (les rumbs vers Isabela et Guanahani ne sont pas mentionnés à cette occasion), est tout aussi satisfaisante. La route suivie de Puerto Principe à *Isla larga* était, comme nous venons de le voir, entre N. E. $\frac{1}{4}$ N. et N. N. E. : le véritable rumb serait donc N. E. Quand on réfléchit sur l'effet des courans et sur notre ignorance parfaite de la variation magnétique du temps de Colomb, on est surpris d'une concordance due en partie à d'heureuses compensations d'erreurs.

Après les argumens que nous avons tirés soit des cartes de Juan de la Cosa et de Ribero, soit de l'analyse du journal de Colomb même, il nous reste à faire mention de l'itinéraire de Juan Ponce de Leon et du témoignage d'Anghiera. Les deux derniers sont même antérieurs à l'année 1514; ils appartiennent à une époque où le souvenir des premières découvertes était encore dans toute sa fraîcheur. Juan Ponce de Leon, qui dès 1508 avait commencé à coloniser l'île Borriquen [1] (*San Juan*),

[1] Ce nom indigène s'est encore conservé dans la dénomination de la *Punta Bruquen*, cap. N. O. de l'île San Juan de Portorico, appelée aussi par les Caribes

fit en 1512, à ses propres frais, une expédition aventureuse aux îles Lucayes et à la Floride, pour chercher parmi les unes la *fontaine de jouvence* [1] de Bimini, dans l'autre une rivière qui avait les mêmes vertus *rajeunissantes*. Comme l'expédition sortit de Portorico [2], l'itinéraire de Ponce de Leon, conservé

Ouboucmoin, et par Colomb, dans son journal (I, 135), quelquefois *Isla de Carib*.

[1] « Fuente que volvia a los hombres de viejos moços. » Les indigènes de Cuba, desquels ce mythe avait passé aux Espagnols, avaient déja été avant ceux-ci à la recherche de Bimini et d'une rivière également miraculeuse de la Floride. Ils avaient même à cette occasion fondé un établissement stable sur les côtes de la Floride, regardée comme une grande île opposée à celle de Bimini. (HERRERA, Dec. I, lib. IX, cap. 12.) On mit encore en 1514 une telle importance à la possession du petit îlot de Bimini, que nous avons presque de la peine à trouver sur nos cartes, que Ponce de Leon reçut le titre pompeux d'*Adelantado de Bimini y de la Florida*. (HERR. Dec. I, lib. X, cap. 16.)

[2] De l'embouchure du Rio Guanabo appelé alors *la Aguada*; mais l'expédition avait été préparée dans la *Bahia de San German el Viejo*, qu'il ne faut pas confondre avec la ville de San German el Nuevo, sur la côte occidentale.

en entier, nous offre l'avantage de signaler par leurs noms les ilots et bas-fonds opposés à Haïti et à Cuba, tels qu'ils se trouvent placés du sud-est au nord-ouest. Il suffit de citer ici ces noms pour prouver que l'île Guanahani de Ponce est *Cat Island* de nos cartes, et non un ilot à l'ouest des Cayques. Voici l'ordre de la série : les bas-fonds de *Babueca* indiqués sous ce même nom sur la carte de Diego Ribero de 1529, vraisemblablement les Cayes d'Argent [1] (Silver Bank); l'ilot des Lucayes

[1] On pourrait rester indécis entre le *Baxo de la Plata* et le *Mouchoir Carré* (Abre ojos), la latitude beaucoup trop septentrionale (de 22° ½) que donne Ponce de Leon ne pouvant diriger notre choix ; mais la distance de 50 lieues qu'Oviedo compte de Portorico aux Bajos de Babueca vers le N. O. (*Hist. gen. de Indias*, P. I, lib. XIX, cap. 15) correspond mieux aux *Cayes d'Argent* qu'au *Mouchoir Carré*, éloigné de Portorico de plus de 80 lieues marines. Je dois faire remarquer cependant que la *Isla del Viejo* que Ponce place entre les bas-fonds de Babueca (pris peut-être dans une extension plus générale) et les Caycos, pourrait bien être la Grande ou Petite Saline des îles Turques, c'est-à-dire le Guanahani de M. Navarrete ; car il n'y a rien qui mérite le nom d'une île dans les Cayes d'Argent et le Mouchoir Carré.

appelé *los Caycos*[1] (les Cayques); la Yaguna, le premier Ma-Yagon de Ribero (l'île Inagua?);

[1] En jetant les yeux sur cette série d'ilots et de bas-fonds au N. des Grandes Antilles, on voit les bas-fonds bordés, à l'est surtout, du côté qui est opposé à la force des courans, des bandes de terre longues et très étroites. Telle est la forme des îles Cayques, des Acklins et Crooked qui appartiennent à un même système de bas-fonds, des Jumens, de l'île Longue, Exuma, S. Salvador et Eleuthéra sur le Grand Banc de Bahama. C'est comme des murs qui doivent leur origine à des masses de coraux brisées et soulevées par le choc des vagues. J'ai eu occasion de décrire dans un autre endroit (*Relation hist.* t. III, p. 470) les *roches fragmentaires* qui se forment pour ainsi dire sous nos yeux aux *Jardines* ou *Jardinillos*, au sud de l'île de Cuba. La position de ces langues de terre qui entourent les bas-fonds dans les îles Lucayes est très remarquable, et il serait à désirer qu'un géologue puisse distinguer sur les lieux ce qui appartient au soulèvement général des *bancs* par les forces qui ont agi de l'intérieur du globe sur la croûte soulevée, et ce qui est le simple effet des courans et du clapotis des vagues. Les formations tertiaires et secondaires de l'île de Cuba (l. c. p. 366) sont-elles la base sur laquelle des coraux ont construit leurs grands édifices dans les bas-fonds des Lucayes? ou cette base est-elle une roche pyrogène comme dans les Petites Antilles et dans la Mer du Sud? On peut être surpris de voir que les Indes occidentales n'offrent pas

Amaguayo (le second Mayagon, R.?); *Manegua* (Manigua, R., Mariguana des cartes modernes?); Guanahani, à laquelle Ponce donne la latitude de 25° 40′. Il paraît que le fameux pilote de cette expédition, Antonio de Alaminos, faisait toutes ses positions près d'un degré trop boréales, de sorte que son itinéraire donne à peu près la vraie différence de latitude (3° 10′) entre les Iles Turques, près des Cayques, et San Salvador ou Guanahani. Une dernière autorité bien importante et entièrement négligée jusqu'ici dans la discussion sur le premier lieu du débarquement en Amérique, est Anghiera. Le neuvième livre de la troisième Décade, écrit probablement après 1514, offre un grand détail géographique sur Haïti et Cuba, détail qu'Anghiera devait au récit, aux cartes et aux tableaux de positions

ces bancs de coraux circulaires cratériformes, entourant un lac salé (*lagoon*) à une ou plusieurs issues, sur lesquelles MM. de Chamisso et Beechey ont fixé l'attention des physiciens dans l'Océan Pacifique et l'Océan Indien, tandis que dans ces deux océans on ne connaît pas des formes alongées semblables aux langues de terre du bord oriental (*windward side*) du Banc de Bahama.

(*indices et tabellæ quibus præbetur fides a naucleris*, en espagnol : *padron*) du célèbre pilote André Morales. (*Oceanica*, Dec. II, lib. X, p. 200; Dec. III, lib. VII, p. 277; lib. VIII, p. 298.) Or, Anghiera, qui avait donné l'hospitalité dans sa maison, comme il le dit lui-même, à Christophe Colomb, à Sébastien Cabot, à Jean Vespuce et à André Morales, distingue, par la connaissance intime qu'il a des localités entre Guanahani, qu'il appelle *Guanaheini*[1], *insulam Cubæ vicinam*, et « les

[1] Anghiera disserte sur la signification de la syllabe initiale *gua* si fréquente dans les noms géographiques et les noms propres des Haïtiens, dont la langue ne différait pas assez de la langue des *Yucayes* (habitans des îles Bahames), pour que le jeune Yucaye, natif de Guanahani, baptisé à Barcelone sous le nom de Diego Colomb, n'ait pu servir d'interprète. (Dec. I, lib. III, p. 43; Dec. III, lib. VII, p. 285; Muñoz, lib. IV, § 39, lib. V, § 273.) Il est assez propable que le nom entier de Guanahani est significatif comme le sont tous les noms géographiques basques (ibériens); je le retrouve presque dans le nom de cette belle reine (ou plutôt femme d'un chef haïtien de la province de Xaragua) *Guanahattabenechena* qui, malgré les instances des moines de Saint-François, se fit enterrer avec le corps de son époux. (Dec. III, lib. IX, p. 304.)

îles qui bordent Haïti vers le nord (*insulæ quæ Hispaniolæ latus septentrionale custodiunt*) et qui, quoique favorables à la pêche et même à la culture, ont été négligées par les Espagnols comme pauvres et peu dignes d'intérêt.» (*Ocean.* Dec. I, lib. III, p. 37; Dec. III, lib. IX, p. 308.)

Avant de quitter ces minutieux détails relatifs à la géographie des premières découvertes, je dois jeter un dernier regard sur la carte de Juan de la Cosa. On y reconnoît les quatre îles nommées par Colomb avant d'attérer à Cuba, mais trois seulement y sont marquées par leurs dénominations indigènes. L'île sans nom placée au sud-ouest de Guanahani est probablement Santa Maria de la Concepcion, encore connue sous le nom de Conception. Elle devrait être située au sud-est, mais comme les Indiens de Guanahani que Colomb rencontra dans l'île Fernandina avaient passé par l'île Santa Maria, on pouvait la croire dans cette même direction. La Fernandina paraît sur la carte de de la Cosa comme Yumai (Exuma ou Ejuma), à l'O. S. O. de Guanahani, au lieu d'être au S. O. Au sud de *Yumai* on voit *Someto;* c'est l'Isabela de Colomb, qu'il appelle

aussi Saomete, Samaot et Samoet; enfin à l'est de Someto (Long Island) et au sud-est de Guanahani, par conséquent dans sa véritable position, on trouve l'île Samana, nom qui s'est conservé jusqu'à ce jour. La carte de Juan de la Cosa, antérieure de vingt-neuf ans à celle de Ribero, offre ces positions de *Yumai*, *Someto* et *Samana* que Ribero ne connaît pas. Elles reparaissent sur une carte du dix-septième siècle, du Véronais Paulo di Forlani[1]. De la Cosa place au nord de la Tortuga une petite île *Baaruco*, et puis une grande sous le nom d'*Haïti*. Serait-ce la Grande Inague[2]?

[1] *La descrittione di tutto il Peru*, carte qui comprend l'Amérique entière depuis la Floride jusqu'au détroit de Magellan et sur laquelle la ville de Quito est placée à l'est du méridien de Portorico. Forlani Veronese a, comme Ribero, une île *Guanima* au N. O. de Guanahani. Ce nom paraît aussi dans l'itinéraire de Juan Ponce de Leon. (Herr. Dec. I, lib. IX, cap. 11.) Est-ce Eleuthéra?

[2] L'ignorance des langues, les méprises qui devaient en être une suite nécessaire, peut-être aussi le désir malin de se jouer des étrangers (désir que j'ai trouvé si commun aux indigènes de l'Orénoque lorsqu'on les accable de questions), paraissent avoir fait naître la persuasion dans l'esprit de Colomb qu'au nord de la

qui, dans l'ordre d'étendue relative des Iles Antilles, se place entre les 12e et 23e, immé-

Tortuga il y avait une île très riche en or appelée *Babeque* ou *Baneque*. (Voyez plus haut, p. 210.) Le nom de cet Ophir se trouve plus de quatorze fois mentionné dans le premier journal de l'amiral (I, 53, 56, 57, 61, 64, 78, 90, 92, 126). L'île Babeque est une île d'une étendue très considérable, ayant de grandes montagnes, des vallées et des rivières : on y parvient en passant au-delà de la Tortuga au N. E. (I, 85). On y cherche l'or pendant la nuit, à la chandelle, sur la plage. Les Indiens disent qu'il y a plus d'or dans la Tortuga qu'à l'Española, parce que la première est plus près de Babeque. L'amiral supposait même (le 17 décembre 1493) qu'il n'y avait des minérais d'or ni à l'Española ni à la Tortuga, mais que « ces minérais venaient de Babeque, à laquelle on peut se rendre en un seul jour (I, 95). » Tout ceci prouve assez contre Las Casas (I, 95) que Babeque n'est pas la Jamaïque; contre Fernando Colomb (cap. 27), que ce n'est pas l'Española ou *Bohio* (I, 121); enfin contre Herrera (Dec. I, lib. I, cap, 15), que ce n'est pas la terre ferme du sud ou *Caritaba* (I, 85). Je rappelle de nouveau qu'en comparant les parties du journal de Christophe Colomb (I, 63, 126) dans lesquelles il parle de la désertion de Martin Alonzo Pinzon dans l'idée d'atteindre l'île de Babeque ou Baneque, avec les pièces du procès contre Diego Colomb (III, 571, 572), où l'objet que Pinzon cherchait est nommé l'île de *Babueca* ou *les*

diatement après Portorico. La véritable Haïti ne porte chez de la Cosa que la dénomination *Española*, que Colomb lui avait donnée le 9 décembre 1492. Celui-ci en général ne se sert jamais du mot Haïti dans le journal du premier voyage, quoique Manuel de Valdovinos, un des témoins dans le procès contre Diego Colomb, prétende (III, 572) que les habitans de Guanahani l'avaient fait connaître aux Espagnols lors du premier débarquement, le vendredi 11 octobre 1492. Christophe Colomb, Anghiera et tous les écrivains contemporains n'emploient que les mots Española ou Hispaniola; Colomb ne fait mention d'Haïti (*Hayti*) que dans son second voyage (I, 209), et encore n'applique-t-il cette dénomination qu'à une seule province de l'Española, la plus orientale et la plus voisine de la province de Xamana (*Samanà*). Il ne serait pas surprenant qu'une petite île voisine de l'Española eût

sept îles de Bubulca, on reste persuadé que le *Babeque* ou *les îles Babeque* (I, 61) est un nom collectif applicable aux îles et cayes au nord d'Haïti, une extension de la dénomination *Baxos de Babueco* vers l'ouest, vers la *Grande* et la *Petite Inague*.

eu le même nom qu'une des provinces de cette dernière. Sur la carte de de la Cosa même je trouve, un peu au sud-est de la petite île d'Haïti qui nous occupe, une île *Maguana*, et ce dernier nom se rencontre aussi parmi les noms des provinces de l'Española [1]. Lorsque les dénominations géographiques sont *significatives*, indiquant, par exemple, des productions naturelles, de certains objet de commerce [2], ou

[1] Petr. Martyr, *Ocean.* Dec. III, lib. VII, p. 286.

[2] Colomb parle d'une île *Goanin* (Nav. tome I, p. 134), et *goanin* ou *guanin* est le nom d'un mélange curieux d'or, d'argent et de cuivre, que les premiers navigateurs trouvèrent entre les mains des indigènes, et dont on faisait des planches et des armes (*Oceanica*, Dec. I, lib. VII, p. 104; Herrera, Dec. I, lib. III, cap. 9). Les *lettres* que Colomb dit avoir vues gravées sur une plaque d'or à l'île Fernandina (Nav. t. I, p. 32), étaient peut-être des traits tracés en guise d'ornemens sur du *guanin*. Las Casas raconte (et ce fait est assez remarquable) que l'or de bas aloi (*oro bajo* ou *guanin*) de ces îles était recherché par les indigènes à cause de son odeur ; aussi celle du laiton ou cuivre jaune leur parut délicieuse, comme on s'en aperçut à Haïti et à Paria (Herr. Dec. I, lib. III, cap. 11). Une race d'hommes basanés, appelée même hommes noirs, qui, venant du sud-ouest, ravageait quelquefois l'île d'Haïti, pos-

une propriété de la surface du terrain, elles peuvent se répéter plusieurs fois là où il existe une même langue ou des idiomes peu différens [1]. Malheureusement le mot *Haïti* dans la langue de ces contrées indique ce qui est *âpre* et *montagneux* [2], et ne paraît guère pouvoir être appliqué à l'île de la Grande Inague dont les collines les plus élevées ont, d'après les dernières mesures de M. Owen, à peine 15 ou 20 toises de hauteur. On ne lève pas mieux la difficulté en faisant *Iti* de la petite île d'*Haïti* de de la Cosa. Le curieux itinéraire de l'évêque Alexandre Geraldini [3], écrit en 1516, dit tout

sédait surtout cet or *guanin*, dans lequel il y avait 0,14 d'argent et 0,19 de cuivre. (*Relation historique*, t. III, p. 400.) Nous avons dit que Ribero présente aussi une île *Guanima* ou *Guanina* parmi les Lucayes, île dont Ponce de Leon fait mention dans son Itinéraire.

[1] L'île de Cuba a, comme l'Española, un port de *Xagua* : une province de cette dernière île s'appelait *Cubana* ou *Cubao*.

[2] Petr. Mart. p. 279 et 281.

[3] *Itinerar. ad regiones sub æquinoctiali plaga constitutas Alex. Geraldini Amerini Episcopi civ. S. Dominici apud Indos occid. opus, antiquitates, ritus et religiones*

exprès que *Iti* a reçu le nom d'Española (la

populorum complectens, tunc primo edidit Onuphrius Geraldinus de Catenacciis, auctoris abnepos. Romæ, 1631, p. 120. L'évêque avait été l'ami et le protecteur de Colomb, lorsque celui-ci ne pouvait point encore trouver accès près de la reine Isabelle (Cancellieri, *Notizie di Crist. Colombo*, 1809, p. 65). Nous possédons de lui une pétition en style lapidaire très bizarre, adressée au pape Leon X (*Itiner.* p. 253), pétition qui fut accompagnée de plusieurs dons que le cardinal Laurent Puccio devait offrir au pontife. C'étaient des idoles (*deos illarum gentium Hispaniòlæ immanes, qui publice toti populo responsa reddebant*), des oiseaux vivans (des perroquets et un dindon, *gallus, in quo opus naturæ mirabile apparet; quotiens enim ritu a natura indito illi avium generi, cum magna conjugum pompa, corpore undique erecto, hinc inde ambit, varios toto capite colores, modo recipit, modo deponit*). Il est impossible de décrire plus distinctement le mâle des dindons, et la *gallina alba* que Léon X reçut en même temps n'était sans doute aussi qu'une variété du même oiseau. Comme il n'est guère propable que Colomb ait porté des dindons (*Meleagris, Lin.*) des côtes d'Honduras à l'Española, et que l'expédition d'Hernandez de Cordova au cap Catoche (*Conex Catoche*) et à Campêche (*Quimpech*), comme celle de Juan de Grijalva et du fameux pilote Alaminos à Cozumel et au Yucatan, ne datent que de 1517 et 1518, il est à croire que les habitans des Antilles avaient reçu l'oiseau de l'Amérique du

Hispana[1], comme porte la traduction latine de la lettre de Colomb au trésorier Sanchez). *Iti* et *Ha-iti* sont indubitablement synonymes.

nord par les communications des Indiens Lucayes avec la Floride. Les *gallinæ pavonibus haud minores* que les compagnons de Colomb virent dans le troisième voyage, sur la côte de Paria (Petr. Martyr, *de Insul. nuper inv.* p. 348), n'étaient pas des dindons, qui n'existent pas dans l'Amérique du sud, mais des *guans* (*Penelope, Merr.*) que j'ai trouvés dans une région très voisine de Paria, dans les missions de Caripe, où les Espagnols les appellent *pavas del monte*. C'est à tort que des historiens modernes de la *conquéte* ont confondu ces *guans* avec les dindons du Mexique et des Etats-Unis. Pierre Martyr d'Anghiera, en parlant de la découverte de Paria, nomme aussi : *anseres anates et pavones sed non versicolores* ; il ajoute : *A fœminibus parum discrepare mares* (lib. IX, ep. CLXVIII ; voyez aussi *Itinenarium Portugallensium*, 1508, cap. CIX, fol. 67).

[1] Nav. t. I, p. 182. Solorzano (*de Ind. Jure*, t. I, p. 37) remarque avec raison qu'Hispaniola est une fausse traduction du mot Española ; *quod nomen,* dit-il, *exteri latinum reddere cupientes Hispaniolam verterunt* (Anghiera se sert toujours du diminutif, et le défend, *Ocean.* Dec. III, lib. VII, p. 281), *cum vere Hispanam sive Hispanicam vertere debuissent.* Dans l'*Itinerarium Portugallensium*, cap. CVI, Haïti est constamment nommé *Insula Hispana*, de même que dans la Cosmographie de Sébastien Münster.

Or, les commentateurs des lettres de Vespuce, pour sauver sa véracité dans la lettre de 1497, admettent que le navigateur florentin a été (III, 237) dans une île *Iti* qui n'est pas l'Espagnola ou l'*Iti* de Geraldini : ils veulent même que l'Antilia (III, 261), *quam paucis nuper ab annis Christophorus Columbus discooperuit* (ce sont les expressions de Vespuce dans la relation de la seconde navigation), soit une troisième île différente de celles que nous venons de nommer[1]. Cette hypothèse de la pluralité d'îles *Iti* ou *Haïti* de même nom semblerait jeter quelque lumière sur la bizarrerie que nous signalons dans la mappemonde de Juan de la Cosa ; mais le raisonnement sur lequel se fonde l'hypothèse même est aussi peu solide que tout ce que l'on allègue en faveur de l'opinion que le premier voyage de Vespuce a eu lieu en 1497.

Je ne puis également rendre raison de ces deux pavillons aux armes de Castille et de Léon que Juan de la Cosa a placés de préférence, non sur l'île Guanahani, comme on devait s'y attendre, à cause de l'importance

[1] Canovai, *Elogio di Amerigo Vespucci*, p. 41, 102, 105, 108.

historique du premier débarquement et de la première prise de possession, mais sur *Yumai* (la Fernandina) et sur la petite île d'*Haïti*. Aucune autre île de tout le groupe des Antilles n'offre ces pavillons ou drapeaux coloriés, mais sur les côtes du continent voisin, vers le sud et le nord, leur distribution locale paraît aussi purement accidentelle. Leur véritable but est sans doute d'empêcher de confondre les découvertes espagnoles de Colomb, de Hojeda et de Vicente Yañez Pinzon, avec les découvertes anglaises de Sébastien Cabot. Je ne pousserai pas plus loin ces discussions sur la géographie du quinzième et du commencement du seizième siècle. En distinguant les explications conjecturales de ce qui est incontestable et positif, en évitant la confusion de divers ordres de preuves, il a été établi que l'opinion ancienne qui signale le lieu du premier débarquement des Espagnols près du bord oriental du Grand Banc de Bahama, est conforme au récit des navigateurs et à des documens qui n'avaient point encore été consultés. Il était indispensable de fixer ce point récemment contesté : il l'était d'autant plus qu'à l'époque même de la grande découverte,

la direction de la route qu'ont suivie les vaisseaux pendant les premiers jours du mois d'octobre (1492), semble avoir influé sur la distribution des races européennes dans le Nouveau-Continent et sur les effets immenses qui sont liés à cette distribution, sous le double rapport de la vie religieuse et politique des peuples. Le détail minutieux des faits, élément indispensable de toute discussion scientifique, fatigue toujours le lecteur : on peut espérer d'en relever l'intérêt, si l'on rattache les résultats obtenus à un ordre d'idées générales.

En embrassant par la pensée cette période historique à laquelle Christophe Colomb a donné de l'éclat et a imprimé un caractère individuel, nous avons, dans la *Deuxième Section* de cet ouvrage, tâché de signaler la finesse d'aperçu et la pénétration de ce grand homme lorsqu'il saisit les phénomènes du monde extérieur. Nous avons vu comment celui qui révélait à l'ancien continent un monde nouveau, ne se bornait pas à déterminer la configuration extérieure des terres et les sinuosités des côtes, mais combien il faisait d'efforts, dépourvu qu'il étoit d'instrumens et

du secours de connaissances physiques, pour sonder les profondeurs de la nature et pour *apercevoir par la vue de l'esprit*[1], ce qui semblerait ne devoir être que le fruit de veilles et de longues méditations. Les variations du magnétisme terrestre, la direction des courans, l'agroupement des plantes marines, fixant une des grandes divisions climatériques de l'Océan, les températures changeant non seulement avec la distance à l'équateur, mais aussi avec la différence des méridiens, des aperçus géologiques sur la forme des terres et les causes qui les déterminent, ont été les objets[2] sur lesquels la sagacité de Colomb et l'admirable justesse de son esprit ont exercé leur heureuse influence. Mais quelque remarquables que soient ces élémens épars de la géographie physique, ces bases d'une science qui ne date que de la fin du quinzième siècle, leur véritable importance tient à une sphère plus élevée : elle tient à ces effets intellectuels et moraux qu'un

[1] Je me sers d'une expression familière à M. de Buffon. Voyez son *Eloge*, par Vicq-d'Azyr. (*Choix des Discours de réception*, t. II, p. 398.)

[2] Voy. plus haut, p. 29-132.

agrandissement subit de la masse totale des idées que possédaient jusqu'alors les peuples de l'Occident, a exercés sur les progrès de la raison et l'amélioration de l'état social. Nous avons fait voir comment dès-lors une vie nouvelle d'intelligence et de sentimens, d'espérances hardies et d'illusions téméraires, a pénétré peu à peu dans tous les rangs; comment la dépopulation d'une moitié du globe a favorisé, surtout le long des côtes opposées à l'Europe, l'établissement de colonies que leur étendue et leur position devaient transformer en États indépendans et libres de choisir la forme de leur gouvernement; comment enfin la réforme religieuse de Luther, préludant à de grandes réformes politiques, devait parcourir les diverses phases de son développement dans une région devenue le refuge de toutes les croyances et de toutes les opinions. Dans cet enchaînement compliqué des choses humaines le premier anneau est la pensée, ou, pour mieux dire, la volonté énergique du navigateur génois. C'est par lui que commença l'influence immense que la découverte de l'Amérique, d'un continent peu habité depuis les temps historiques, et rapproché de l'Eu-

rope par le perfectionnement de la navigation, a exercée sur les institutions sociales et les destinées des peuples qui bordent la grande vallée de l'Atlantique [1].

Si l'on se plaît à peindre les travaux d'un seul homme, franchissant les âges pour changer peu à peu toutes les formes de la civilisation, et étendre à la fois, selon la diversité des races, la liberté et l'esclavage sur la terre, il n'est pas moins important aussi de pénétrer dans ces individualités de caractère qui ont été la source d'une action si puissante et si prolongée. Les lettres de Colomb écrites à don Luis de Santangel, au trésorier Sanchez, et dans des momens plus critiques à la reine Isabelle et à la nourrice de l'infant don Juan, nous instruisent davantage sur lui-même que les froids extraits de ses journaux de navigation que son fils don Fernando et Las Casas nous ont conservés. C'est dans les lettres de Colomb que l'on reconnaît la trace des soudains mouvemens de son ame ardente et passionnée, le désordre d'idées qui, effet de l'incohérence et de l'extrême rapidité de ses

[1] Voyez plus haut, p. 154.

lectures, augmentait sous la double influence du malheur et du mysticisme religieux. J'ai déja rappelé plus haut [1] comment l'amiral, à côté de tant de soins matériels et minutieux qui refroidissent l'ame, conservait un sentiment profond de la majesté de la nature. Cette variété dans le port et la physionomie des végétaux, cette sauvage abondance du sol, ces vastes embouchures de fleuves dont les rives ombragées sont remplies d'oiseaux pêcheurs, deviennent tour à tour l'objet de peintures naïves et animées. Chaque nouvelle terre que Colomb découvre lui paraît plus belle que celles qu'il vient de décrire : il se lamente de ne pas pouvoir varier les formes du langage pour faire passer dans l'ame de la reine les impressions délicieuses qu'il a eues en longeant les côtes de Cuba et les petites îles Lucayes. Dans ces tableaux de la nature [2] (et pourquoi

[1] Tom. II, p. 350.

[2] « Dice el almirante que todo era tan hermoso lo que via, que no podia cansar los ojos de ver tanta lindeza y los cantos de los aves y pajaritos. Llegò a la boca del rio y entrò en un puerto que los ojos otro tal nunca vieron. Las sierras altissimas, de las cuales descendian muchas lindas aguas; estas sierras llenas de pinos y

ne pas donner ce nom à des morceaux descriptifs pleins de charme et de vérité ?), le

por todo aquello diversissimas y hermosissimas florestas de arboles. — Andando por el rio fue cosa maravillosa ver las arboledas y frescuras y el agua clarissima y las aves y amenidad que dice que le parecia que no quisiera salir de alli. Para hacer relacion á los Reyes de las cosas que vian no basteran mil lenguas a referirlo ni su mano para escribir, que le parecia questaba encantado. La hermosura da las tierras que vieron ninguna comparacion tienen con la campiña de Cordoba. Estaban todos los arboles verdes y llenos de fruta y las hierbas todas floridas y muy altas; los aires eran como en Abril en Castilla, cantaba el ruyseñor como en España, que era la mayor dulzura del mundo. Las noches cantaban otros pajaritos suavemante, los grillos y ranas se oyan muchas. — La isla Juana (Cuba) tiena montañas que parece que llegan al cielo : la bañan por todas partes muchos, copiosos y saludables rios... Todas estas tierras presentan varias perspectivas y llenas de mucha diversidad de arboles de immensa elevacion con hojas tan reverdecídas y brillantes cual suelen estar en España en el mes de Mayo ; unos colmados de flores, otros cargados de frutos, ofrecian todos la mayor hermosura é proporcion del estado en que se hallaban. Hai siete ú ocho variedades de palmas superiores a las nuestras en su belleza y altura ; hai pinos admirables, campos y prados vastisimos... » Je dois faire remarquer ici combien ces expressions admiratives trop souvent ré-

vieux marin déploie quelquefois un talent de style que sauront apprécier ceux qui sont ini-

pétées révèlent un vif sentiment des beautés de la nature, puisqu'il ne s'agit ici que d'ombre et de feuillage, non de ces indices de métaux précieux dont l'énumération pouvait avoir pour but de donner de l'importance aux terres nouvellement découvertes. Je vais ajouter un autre morceau bien franc de style tiré de la *Lettera rarissima* de Colomb (7 juillet 1503), et qui contraste avec les scènes paisibles et champêtres dont nous venons de signaler les descriptions, et qui, à n'en pas douter, ont beaucoup perdu de leur éclat par les extraits que donne Las Casas. « Detuveme quince dias en el *puerto de Retrete*, que así lo quiso el cruel tiempo (de mar). Llegado con cuatro leguas revino la tormenta, y me fatigó tanto á tanto que ya no sabia de mi parte. Allí se me refrescó del mal la llaga : nueve dias anduve perdido, sìn esperanza da vida : ojos nunca vieron la mar tan alta fea y hecha espuma : el viento no era para ir adelante ni daba lugar para correr hacia algun cabo. Allí me detenia en aquella mar fecha sangre, herbiendo como caldera por gran fuego. El cielo jamas fue visto tan espantoso : un dia con la noche ardió como forno; y así echaba la llama con los rayos, que todos creiamos que me habian de fundir los navios. En todo esto tiempo jamas cessó agua del cielo y no para decir que llovia, salvo que resegundaba otro diluvio. La gente estaba ya tan molida que deseaban la muerte para salir de tantos martirios. Los navios estaban sin anclas,

tiés aux secrets de la langue espagnole, et qui préfèrent la vigueur du coloris à une correction sévère et compassée.

Je tâcherai de signaler plus particulièrement quelques-uns de ces mouvemens poétiques que nous trouvons dans les écrits de Colomb, comme chez les hommes supérieurs de tous les siècles, chez ceux surtout qu'une ardente imagination a conduits à de grandes découvertes. Ils se révèlent d'une manière bien frappante dans la lettre que l'amiral (déja âgé de 67 ans) écrivit aux monarques catholiques le 7 juillet 1503, lorsque, de retour de son quatrième et dernier voyage, il eut relâché à la Jamaïque. Le style de cette lettre, connue sous le nom de *rarissima*, et long-temps négligée, quoiqu'elle eût été imprimée [1] à Venise en 1505,

abiertos y sin velas. » Voilà un tableau de tempête comme les donnent nos *romans maritimes*; cependant le peintre n'était pas romancier. Ayant sillonné pendant plus de 40 ans les mers depuis les côtes de Guinée jusqu'en Islande et au Yucatan, il ne confondait pas un gros temps avec une véritable tempête.

[1] Bossi, *Vita di Crist. Colombo*, 1818, p. 142 et 207. J'ai eu tort de regretter dans la *Relation historique*, tom. III, p. 473, note 1 (à une époque où je ne connais-

est empreint d'une profonde mélancolie. Le désordre qui la caractérise trahit l'agitation d'une ame fière, blessée par une longue série d'iniquités, déçue dans ses plus vives espérances. Ecoutons le vieillard lorsqu'il dépeint la vision nocturne qu'il dit avoir eue lorsqu'il se trouvait à l'ancre sur les côtes de Veragua. D'énormes crues d'eau causées par des torrens qui descendaient des montagnes avaient mis en grand danger les embarcations à l'embouchure de la rivière de Belen (Bethléem). L'établissement colonial, dirigé par le frère de l'amiral, venait d'être détruit. Les Castillans

sais point encore l'ouvrage de M. Navarrete), que cette *Lettera rarissima* n'existât qu'en italien. L'édition de Venise, publiée par Constantio Baynera de Brescia, est sans doute (voyez tom. II, page 334) une simple traduction, mais il existe d'anciennes copies espagnoles manuscrites, par exemple celle du *Colegio mayor de Cuenca* à Salamanque. Les expressions dont se servent don Fernando (*Vida del Almirante*, cap. 94) et Antonio de Leon Pinelo dans la *Bibliotheca occidental*, font regarder comme probable que l'original même ait été imprimé en espagnol. Il n'est pas indifférent de savoir si dans un morceau si caractéristique de style, l'on possède aujourd'hui les véritables expressions de l'amiral.

étaient assaillis par un chef indigène, le belliqueux *quibian* [1] d'une province voisine; ils cherchaient en vain à se réfugier à bord de leurs vaisseaux. « Mon frère gravement blessé, écrit Christophe Colomb, se trouvait loin de moi. Seul, affaibli par la fièvre, exposé au plus grand danger sur une côte sans abri, j'avais perdu tout espoir de délivrance. Je versai abondamment des larmes, et montant avec peine sur le plus haut de mon navire, j'appelai au secours d'une voix plaintive vers tous les points de l'horizon (vers les quatre vents [2]),

[1] Je prends le mot *quibian*, ou, comme dit don Fernando, *quibio*, dans son véritable sens, celui de chef ou roi. (*Vida del Alm.* cap. 97.) Ce n'est pas un nom propre comme le veut HERRERA, Dec. I, lib. V, cap. 9; lib. VI, cap. 1 et 2. Sur cette même côte de Veragua les Espagnols virent les premières *plantations d'ananas* qu'on cultivait pour en faire le *vino de piña* ou vin d'ananas.

[2] Le passage est obscur : *Llamando a voz temorosa, llorando y muy aprisa, los maestros de la guerra de Vuestras Altezas, a todos cuatro los vientos, por socorro.* L'abbé Morelli traduit : *Chiamando li maestri de la guerra e ancora chiamando li venti.* (*Lettera rarissima di Crist. Colombo riprodotta dal cavaliere* AB. MORELLI, 1810, p. 18.)

les capitaines de guerre de Vos Altesses. Personne ne répondit à mes paroles. Accablé de fatigue, je m'endormis en sanglotant. Alors une voix compatissante vint frapper mon oreille et me dit : Pusillanime, que tardes-tu à te fier à ton Dieu ? qu'a-t-il fait davantage en faveur de Moïse et de David, ses serviteurs ? Depuis ta naissance il a eu soin de toi. Lorsqu'il te vit dans l'âge où tu pouvais lui plaire, il fit retentir merveilleusement ton nom sur la terre (*maravillosamenta hizo sonar tu nombre en la tierra*) : les Indes, qui sont une portion si riche du monde, il te les a données comme tiennes. Tu les as réparties comme tu as voulu et il t'en a transféré le pouvoir. De ces liens de l'Océan, de ces pesantes chaînes qui le tenaient emprisonné comme sous des serrures d'airain, Dieu t'a donné les clefs (*de los atamientos de la mar Oceana, que estaban cerrados con cadenas tan fuertes, te dió las llaves*) et tu te vis obéi dans de vastes provinces, et un honorable renom t'est resté parmi les chrétiens. A peine en a-t-il fait autant pour le peuple d'Israël quand il le sauva d'Egypte, ou pour David qui, de simple pâtre, devint un roi puissant de la Judée. Rentre en toi-même,

me dit la voix, et reconnais ton erreur. La miséricorde du Seigneur est infinie. Ta vieillesse même ne te privera pas de ces grandes choses que tu dois accomplir. Le Seigneur tient en son pouvoir une longue *hérédité* d'années (*muchas heredades tiene e grandissimas*). Abraham avait déja atteint sa centième année, lorsqu'il engendra Isaac. Tu implores (des hommes) un secours incertain et trompeur. Dis-moi, d'où sont venues tes afflictions? Sur la terre, elles ne te sont pas venues de là-haut, car Dieu ne fausse aucune de ses promesses et ne martyrise pas pour déployer sa puissance. Malgré mon abattement extrême, je saisis chaque parole, mais je ne pus répondre. Celui qui me parla, quelle que fut sa (mystérieuse) essence, ajouta alors ces paroles consolantes : Ne crains pas et prends confiance : les grandes douleurs restent gravées dans le marbre, et elles n'y seront pas gravées en vain. Je me levai en versant des larmes sur mes fautes, et la mer se calma. »

Il y a, et je ne crains pas d'être accusé d'exagération en m'exprimant ainsi, de la grandeur et de l'élévation dans le morceau qu'on vient de lire. Cette description de la *vision de la ri-*

vière de Bethléem est d'autant plus pathétique qu'elle offre des reproches amers adressés avec une courageuse franchise, par un homme injustement persécuté, à de puissans monarques. La voix céleste proclame la gloire de Colomb. L'empire de l'Inde est à lui; il a pu en disposer à son gré, le donner au Portugal, à la France ou à l'Angleterre, à quiconque aurait reconnu la solidité de son entreprise. Cette image de l'Océan occidental *enchaîné* pendant des milliers d'années, jusqu'au moment où l'aventureuse intrépidité de Colomb en rendit l'accès libre à toutes les nations, est aussi noble que belle. On dirait même qu'un peu de malice se mêle au récit de la *vision*. La voix céleste célèbre de préférence et plus énergiquement peut-être que cela ne devait plaire aux monarques catholiques et à des courtisans, ennemis de Colomb, « la stricte fidélité dans l'accomplissement des promesses que Dieu a données. » Cet éloge de la fidélité pouvait paraître d'autant plus importun et hardi, que l'on lit dans la même lettre : « sept ans j'ai vécu à votre cour royale, pendant sept ans on m'a dit que mon entreprise n'était qu'une folie (*á quantos se fablo de mi empresa todos á una dijeron que era burla*);

aujourd'hui tous, jusqu'aux tailleurs, demandent à aller découvrir de nouvelles terres (*agora fasta los sastres suplican por descubrir*). Persécuté, oublié que je suis, je ne me souviens jamais d'Hispaniola et de Paria (de la Côte des Perles), sans que mes yeux se mouillent de larmes. Les faveurs et le gain devraient être à celui qui exposa son corps aux dangers. Il n'est pas juste que ceux qui toujours ont entravé mes projets, en jouissent aujourd'hui; que ceux qui lâchement se sont soustraits aux travaux dans l'Inde et qui reviennent pour me calomnier, emportent les emplois les plus lucratifs. Lorsque, par la volonté divine, j'ai réussi à placer de vastes terres sous votre sceptre royal, espérant me présenter sous vos yeux, le contentement dans l'ame, victorieux, annonçant des trésors (*con victoria y grandes nuevas del oro*), je me vis jeté avec mes deux frères, chargés de fers, dans un navire; j'étais dépourvu de vêtemens et traité avec dureté; on me fit souffrir sans avoir été appelé devant la justice ou convaincu comme criminel. Pouvait-on croire qu'un pauvre étranger lèverait l'étendard de la révolte seul, sans motif, sans secours d'autres princes, entouré des vassaux

de Vos Altesses ou d'indigènes (indifférens), ayant mes deux fils à votre cour royale. Je commençai à vous servir à l'âge de vingt-huit ans (il aurait dû [1] écrire de 48 ans), et déja il n'y a pas un de mes cheveux qui ne soit blanchi. Le peu que nous possédions mes frères et moi, tout jusqu'à mon vieux pourpoint (*sayo*) a été ignominieusement vendu. Il faut croire que ce qui nous est arrivé n'a pas été conforme aux ordres de Vos Altesses. Me réhabiliter dans mes droits, mon honneur et mes biens, châtier mes adversaires, ceux surtout qui m'ont ravi mes perles et porté préjudice à mes droits d'*amirauté*, voilà ce qui peut seul vous assurer le renom glorieux de princes justes et ennemis de l'ingratitude. La conduite mesurée et honnête que j'ai toujours tenue à votre royal service et l'affront non mérité que j'ai reçu, ne permettent pas le silence ; je ne puis plus refuser la plainte à mon cœur opprimé. Je supplie Vos Altesses de pardonner à ma douleur; mes amis seuls jusqu'ici ont vu mes

[1] « Ya son 17 años que yo vine servir estos principes con la impresa de las Indias, » dit Colomb dans une lettre de 1500. (Nav. t. II, p. 254.)

larmes. Isolé, malade, attendant la mort chaque jour, je me trouve (dans cette île de la Jamaïque) entouré de sauvages, ennemis des chrétiens, tellement privé des sacremens de l'Église, que mon ame se séparera de mon corps sans qu'on se rappelle de moi. Qu'on me tire enfin de ce réduit pour que je puisse me rendre à Rome ou entreprendre quelque autre pélerinage. Que le ciel ait pitié de moi, et que sur cette terre ingrate ceux qui professent la miséricorde, la vérité et la justice, ne me refusent pas leurs larmes. »

L'abandon avec lequel cette lettre est écrite; ce bizarre mélange de force et de faiblesse, d'orgueil et d'humilité touchante, nous initient, pour ainsi dire, aux secrets et aux combats intérieurs de la grande ame de Colomb. Un homme bizarre, Diego Mendez, le fidèle compagnon de l'amiral, dont le testament renferme toute l'histoire du *voyage de la Veragua* et qui dans sa pauvreté fit un majorat de quelques livres d'Aristote et d'Erasme[1], porta la lettre de Colomb en Espagne. Il n'y arriva que vers la fin de l'année 1503. Onze

[1] Voyez tom. II, p. 353.

mois plus tard mourut la reine Isabelle. A la même époque Colomb, retenu à Séville par ses infirmités, écrit [1] à son fils don Diego « que les Indes se perdent et sont de toute part dans le feu de la révolte. » Telle est la fin de ce grand et triste drame d'une vie sans cesse agitée, remplie d'illusions, offrant une gloire immense sans aucun bonheur domestique.

Nous venons de suivre Colomb dans une de ces routes mystérieuses du sentiment religieux dans lesquelles nous le voyons si souvent engagé. C'est chez les hommes plus disposés à agir qu'à soigner leur diction, chez ceux qui demeurent étrangers à tout artifice propre à produire des émotions par le charme du langage, que la liaison si long-temps signalée entre le caractère et le style se fait sentir de préférence. L'éloquence des ames incultes jetées au milieu d'une civilisation avancée, est comme l'éloquence des temps primitifs. Lorsqu'on surprend des hommes supérieurs et d'une forte trempe de caractère, mais peu familiarisés avec les richesses de la langue dont ils se ser-

[1] Lettre du 1er décembre 1504. (Nav. tome I, p. 338.)

vent, dans un de ces élans passionnés qui par leur violence même s'opposent au libre travail de la pensée, on leur trouve cette teinte poétique du sentiment qui appartient à l'éloquence des premiers âges. Je pense que ces réflexions suffisent pour prouver qu'en analysant les écrits de Colomb, il ne s'agit pas de discuter ce qu'on appelle vaguement le mérite littéraire d'un écrivain. Il s'agit de quelque chose de plus grave et de plus historique. Nous avons considéré le style comme expression du caractère, comme reflet de l'intérieur de l'homme.

A la suite de la *vision de Veragua* je donnerai ici le fragment d'une lettre également empreinte d'une profonde mélancolie et adressés à Doña Juana de la Torre, « femme vertueuse, » dit Colomb, qui avait été nourrice de l'infant don Juan, fils unique de Ferdinand-le-Catholique et d'Isabelle, mort à l'âge de dix-neuf ans[1]. Je cède au plaisir facile des

[1] Les lettres d'Anghiera, qui ont tout l'intérêt de *mémoires* d'un temps fécond en grands événemens, renferment une description animée du décès de ce jeune prince et des causes secrètes qui l'ont amené. Anghiera

citations, puisqu'il s'agit d'un morceau dont le style offre un mélange singulier de grandeur et de familiarité. La lettre paraît écrite à la fin de novembre 1500, lorsque, chargé de fers, Colomb fut envoyé à Cadix par ordre de Francisco de Bobadilla, commandeur de l'ordre de Calatrava [1]. « Je suis venu en Cas-

vit mourir l'infant et, ce qui peut surprendre dans un secrétaire du roi Catholique, il attribue le courage de l'agonisant à ses fréquentes lectures des œuvres d'Aristote. (*Petri Mart. Epistolæ*, lib. X, n° 174, 176, 182.)

[1] La perfide *lettre de créance* (« carta de creencia ») du 26 mai 1499 que les monarques donnèrent à Bobadilla, sans doute sous l'influence haineuse du surintendant des Indes, Juan Rodriguez de Fonseca, d'abord archidiacre de Séville, et puis évêque de Badajoz, nous a été conservée dans les manuscrits de Las Casas. M. Navarrete (t. II, p. 240) l'a publiée récemment. Elle est d'un laconisme effrayant (de quatre lignes) et porte simplement que l'amiral doit obtempérer à Bobadilla, « qui aura quelque chose à lui dire de la part des souverains. » Ce laconisme ne doit pas surprendre lorsqu'on apprend par le brouillon d'une lettre de la main de Colomb, écrite comme prisonnier lors de son arrivée en Europe, et trouvée dans les *archives du duc de Veraguas*, que Bobadilla avait déja reçu en partant la promesse de rester à Haïti comme

tille pour servir avec amour vos princes, et mes services ont été tels que jamais on n'en a offert de semblables. Le Seigneur m'a fait le *messager* d'un ciel et d'un monde nouveaux, monde qui avait déja été annoncé par la bouche d'Isaïe, le prophète, puis par saint Jean dans l'Apocalypse. C'est le Seigneur aussi qui donna à la reine Isabelle l'intelligence et la volonté et la rendit héritière de tout comme étant sa fille chérie (*cara y muy amada hija*). Sept ans se sont passés en travaux dignes de mémoire, et cependant aujourd'hui il n'y a pas d'homme assez vil qui n'ait le droit de m'outrager. L'Espagne, dans laquelle toujours a régné la noblesse (des sentimens), se montre à moi plus ennemie que si j'avais donné les Indes aux Maures. Je continuai mes efforts pour porter quelque soulagement à la reine dans la tris-

gouverneur, « si l'information prenait un caractère grave. » — La causa, dit Colomb, fue formada en malicia. La *fe* (el estimonio) fue de personas *civiles* (de bajo proceder), los cuales se habian alzado y se quisieron aseñorear de la tierra. Levaba cargo (el comendador Bobadilla) de quedar por gobernador (de la Española) si la perquisa fuese grave. « (Nav. t. II, p. 254.)

tesse que lui causa la mort (de l'infant don Juan); je fis un nouveau voyage à ce ciel et à ce monde nouveaux, qui étaient restés cachés jusqu'alors (*viage nuevo al nuevo cielo é mundo que fasta entonces estaba occulto*). Si on ne vante pas si haut ces terres que les autres parties des Indes, ce n'est que parce qu'elles n'ont été dévoilées que par mon intelligence et ma dextérité. Saint Pierre se sentit enflammé par le Saint-Esprit, et les autres douze, enflammés comme lui, ne succombèrent point à des labeurs que Dieu avait bénis : ils finirent par obtenir la victoire. Moi aussi je pensai que le voyage de Paria avec ses perles et que l'or d'Haïti apaiseraient un peu les haines..., car des perles et de l'or la porte est déja ouverte (leur découverte est certaine). Les pierres précieuses et les épiceries arriveront aussi, et la *négociation* s'étendra jusqu'à l'Arabie-Heureuse et la Mecque, comme je l'écrivis aux monarques par Antonio de Torres, en donnant réponse sur le partage de mer et terre avec les Portugais : et plus tard on arrivera au pôle arctique [1], comme je l'ai dit et

[1] Ce mot *pôle arctique* mérite une attention particu-

laissé par écrit dans le couvent de la Mejorada. Le jour de Noël (1499), me trouvant harassé

lière : il a été négligé jusqu'ici dans l'histoire des tentatives faites pour trouver le passage du nord-ouest. La phrase est un peu irrégulière dans sa construction (« piedras preciosas y mil otras cosas se pueden esperar firmamente ; *y nunca mas mal me veniese como con el nombre de Nuestro Señor le daria* el primer viage, *así come diera* la negociacion del Arabia feliz fasta la Meca, como yo escribí a Sus Altezas con Antonio de Torres, en la respuesta de la reparticion del mar é tierra con los Portugueses : *y despues viniera á lo del polo artico*, así como lo dije y dí por escrito en el monasterio de la Mejorada ») ; mais il est clair qu'elle exprime le double espoir de parvenir aux aromates de l'Arabie-Heureuse (*thurifera et myrrhifera regio*) et à une navigation libre vers le nord. Qu'est-ce qui peut avoir donné lieu à cette dernière considération? La solution du problème doit être cherchée, je pense, dans la détermination de l'époque où l'idée du *polo artico* s'est présentée à l'amiral. Nous connaissons la date de la lettre dans laquelle les monarques demandent à Colomb de leur donner son avis sur la manière « dont la bulle du pape, relative à la *ligne de démarcation* (celle du 4 mai 1493) pourrait être revue et corrigée (*enmendada*) en faveur de l'Espagne. » Cette lettre est du 5 septembre 1493. C'est celle qui dit que Colomb « a su plus que jamais on n'a cru qu'un mortel (*ninguno de los nacidos*) pouvait savoir. » Or, Antonio de Torres,

et attaqué à la fois par des Indiens et de méchans chrétiens, ne sachant comment sauver

qui rapporta les conseils de l'amiral, et, ce qui en augmenta l'importance, fut chargé de belles pépites d'or, partit d'Haïti le 2 février 1494, avec douze navires : c'était deux mois avant la reconnaissance de la partie méridionale de l'île de Cuba, qui est devenue célèbre par le serment demandé (le 12 juin 1494) à plus de quatre-vingts personnes des équipages des trois caravelles *Niña*, *San Juan* et *Cardera*, serment qui portait que la Juana ou Cuba était « une terre ferme. » L'importance attachée à cette expédition de Cuba était tellement grande, que l'amiral racontait, après son retour en Espagne, à ses plus intimes amis, que le manque de vivres seul l'avait empêché de passer plus avant vers l'ouest, « de doubler la *Chersonnèse d'Or*, dans la mer connue des anciens, de dépasser l'île de Taprobane, et de retourner en Europe, soit par mer, en doublant l'extrémité de l'Afrique, ce que les Portugais n'avaient point encore obtenu, soit par terre, en prenant la route de l'Ethiopie, de Jérusalem et du port de Jaffa. » (M. Washington Irving a reconnu ces projets fantastiques dans le manuscrit précieux du *Cura de los Palacios*, cap. 123 : aussi le fils de l'amiral, dans la *Vida del Alm.* cap. 56, dit : « Si huvieran tenido abundancia de bastimentos, no se huvieran bueltos á España, *sino por el Oriente.* ») Voilà sans doute l'explication de cet espoir d'*Arabia feliz* que Colomb dit, comme nous venons de le voir

ma vie (don Fernando ajoute : En me mettant à la mer dans une petite caravelle), la

plus haut, avoir été donnée dans les lettres que portait Antonio de Torres. Il n'en est pas ainsi du *pôle arctique* qui, selon la construction de la phrase, ne se rapporte pas à la même époque du *second* voyage, mais seulement à une époque antérieure au départ pour le *troisième*, c'est-à-dire avant le 30 mai 1498. Or, à cause des rapports intimes qui existaient sous le règne d'Henri VII, entre l'Espagne et l'Angleterre, il est assez probable (Biddle, *Mem. of Sebastien Cabot*, 1831, p. 235) que Colomb connut avant le 30 mai 1498 non-seulement le premier voyage de Cabot et les découvertes que celui-ci fit le 24 juin 1497 du continent de l'Amérique du nord sur les côtes du Labrador, près de l'île Saint-Jean d'Ortélius (Biddle, p. 56), mais aussi la patente royale délivrée à Cabot le 3 février 1498 (l. c. p. 85), et les préparatifs d'un second voyage qui comme dit Gomara (*La Istoria de las Indias*, 1553, fol. 20 *b.*), « dirigé vers le nord pour arriver au Catayo (la Chine) devait procurer les épices en moins de temps que la voie du sud tentée par les Portugais. » Cette connaissance des expéditions boréales des Anglais, jointe à la jalousie haineuse que respirent toutes les ordonnances du gouvernement espagnol de ce temps contre ceux qui osaient se jeter dans la carrière des découvertes vers l'ouest, pouvait faire naître dans l'esprit de Colomb l'idée vague d'un voyage au nord. L'expédition qui l'avait conduit jadis

voix du Seigneur me consola miraculeusement. Cette voix céleste me dit : Prends de la force, ne te contriste pas, j'aurai soin de toi, les sept ans du *terme de l'or* ne sont pas encore accomplis. »

Ce *terme* ou temps préfix de l'or, ce mélange bizarre et très prosaïque en apparence de la religion et d'un intérêt purement matériel, exige quelque explication : il l'exige d'autant plus qu'un des traits du caractère de Chris-

en Islande, fréquentée à cette époque par des navires de Bristol, devait le fortifier dans ce projet, qu'il désigne lui-même comme très éloigné (*viniera despues*). D'ailleurs, dès la fin de l'année 1498, lorsque Cabot avait longé les côtes de la Floride au Labrador et que, selon Anghiera, on croyait déja le promontoire de Paria rattaché par une continuité de terres fermes à Cuba, la digue qui se présentait vers l'ouest faisait sentir bien plus vivement la nécessité d'un *passage* pour arriver à Calicut et dans l'Inde méridionale. La carte de de la Cosa, dressée en 1500, offre graphiquement cette continuité des terres depuis le Labrador jusque loin au sud de l'équateur ; et plus on était porté à prendre cette digue pour une partie de l'Asie orientale, pour celle dans laquelle est situé Catigara (Sébastien Münster place encore en 1544 Catigara sur les côtes du Pérou), plus on tentait d'arriver au *Sinus Magnus*, et par ce *Sinus* aux bouches du Gange

tophe Colomb est le facile accommodement du mysticisme théologique aux besoins d'une société corrompue, aux exigences d'une cour qui se trouvait sans cesse embarrassée par des guerres et par les suites d'une prodigalité irréfléchie. Ferdinand et Isabelle avaient eu beau déclarer (Nav. t. II, p. 263) qu'ils continueraient l'exploration de terres nouvellement découvertes et ne dussent-elles produire que « roches et pierres sans valeur, pourvu que la foi s'étendît avec leur conquête. » Ce désintéressement ne fut ni sincère ni de longue durée. Une lettre que Colomb adressa au pape Alexandre VI, en février 1502, nous prouve que déja au retour de son premier voyage, « il promit aux monarques que pour conquérir et délivrer le Saint-Sépulcre il entretiendrait (du produit de ses découvertes) pendant sept ans cinquante mille fantassins et cinq mille cavaliers, et le même nombre pendant cinq autres années. » Colomb évaluait alors le produit annuel de l'or à cent vingt quintaux, mais il ajoute prudemment « que Satan a empêché que ses promesses fussent mieux accomplies. » Le journal du premier voyage porte les traces de ces mêmes projets de con-

quêtes en Terre-Sainte. « Ceux que je laisse dans l'île (à Haïti), écrit Colomb le 26 décembre 1492, réuniront facilement une tonne d'or que je trouverai en revenant d'Espagne, de sorte qu'en moins de trois ans on pourra entreprendre l'expédition du Saint-Sépulcre et la conquête de Jérusalem. Quand (avant mon départ) je disais à Vos Altesses que tout le gain qui résulterait de mon expédition devrait être employé à ce but, elles se mirent à rire et témoignèrent qu'elles approuvaient ma pensée et qu'elles avaient le désir de la réaliser, même sans l'aide du gain que je promettais. »

La phrase que je cite a trait à la chimérique entreprise qui germait peut-être alors dans l'esprit de Ferdinand et d'Isabelle, et qui caractérise l'époque et le pays où le triomphe sur une autre race ne paraissait avoir de prix qu'autant qu'il conduisait à la suppression d'une croyance ennemie. En 1489, pendant le siége de Baza dont la prise accélérait la destruction de ce petit royaume de Grenade, dernier retranchement du pouvoir arabe depuis la bataille [1] de las Navas de Tolosa, deux

[1] Livrée en 1212.

pauvres moines du couvent du Saint-Sépulcre parurent inopinément dans le camp espagnol. L'un d'eux était le gardien du couvent de Jérusalem, Fray Antonio Millan : ils étaient porteurs d'un message du sultan d'Égypte qui menaçait de mettre à mort tous les chrétiens d'Égypte, de Palestine et de Syrie, et de raser les saints lieux, si les rois catholiques ne se désistaient pas de toute hostilité contre les adhérens du Prophète. Le roi de Naples, que l'on accusait [1] d'être dans les intérêts du sultan, conseillait vivement de céder à une impérieuse nécessité. La menace du sultan paraît avoir fait une profonde impression sur l'esprit de la reine Isabelle et sur celui de Colomb. Isabelle dota dès-lors le couvent des Franciscains qui a la garde du Saint-Sépulcre, d'un revenu annuel de mille ducats d'or [2]. Quant à

[1] MARIANA, *Hist. gen. de España* (éd. de 1819), t. XIII, p. XXXIII et 97. « El rey de Napoles mas aficionado a los Moros de lo que era honesto á Christianos, diciendo que si bien esta gente (de los Moros) era de otra sectá, no seriá razon maltratarla. »

[2] GARIBAY, *Compendio hist.* l. XVII, c. 36; IRVING, t. I, p. 140.

Colomb, il entrevit la possibilité d'une nouvelle tentative de croisade comme suite de l'asservissement de tous les Maures en Espagne : il lia adroitement à ce projet l'appât des richesses qu'il promettait par l'expédition dont il s'occupait avec tant de ténacité. C'était ennoblir le but de son entreprise que d'y rattacher un double motif religieux, celui de la conversion des sujets du grand Khan[1], qu'on disait si avides de prédication, et celui de contribuer, par les sommes que fournirait l'Inde au trésor épuisé par la guerre, à délivrer plus facilement Jérusalem du joug musulman. « La conquête du Saint-Sépulcre est d'autant plus urgente, écrit Colomb, douze ans après la prise de Baza, dans le fragment mystique du livre *de las Profecias*, que tout annonce, selon les calculs très exacts du cardinal d'Ailly, la conversion prochaine de toutes les sectes, l'arrivée de l'Antechrist et la destruction du monde[2]. L'époque de cette destruction tombe,

[1] V. l'introduction de l'Itinéraire du premier voyage.

[2] Voici les bases du calcul de Colomb. « Le monde, dit-il, doit finir, d'après saint Augustin, dans le septième millier de sa durée : c'est aussi l'opinion du cardinal d'Ailly, selon le *verbo XI*, et de tous les

comme je l'ai déja fait remarquer plus haut, entre la mort de Descartes et celle de Pascal,

grands théologiens. Depuis la création jusqu'à l'arrivée du Christ, il y a 5343 années et 318 jours, selon le calcul du roi Alphonse. Ajoutons à cela 1501 ans, pas tout-à-fait complets (c'est l'époque de la rédaction des fragmens sur les *Prophéties*), et nous aurons (depuis la création) à peu près 6844 ans. Il ne reste donc, *à ce que je prétends*, que 155 ans pour accomplir les 7000 et pour que le monde soit détruit. Le même cardinal (d'Ailly) discute, dans la *Concordance de l'astronomie et de l'histoire*, et la fin de la secte de Mahomet et la venue de l'Antechrist, qui dépend des dix révolutions de Saturne. » (Nav. t. II, p. 264 et 266.) C'est en effet de deux ouvrages du cardinal d'Ailly, qui portent les titres de *Vigintiloquium de concordia astronomicæ veritatis cum theologia*, et *Tractatus de concordia astron. veritatis cum narratione historica*, dont Colomb a tiré de si bizarres conclusions. (Voyez l'édition de Louvain à laquelle sont jointes les œuvres de Gerson, fol. 89 *a* et 103 *b*. Cette grande édition des œuvres du cardinal d'Ailly est sans indication de date d'impression, mais d'après Launoy, dans son Histoire latine du collége de Navarre à Paris, 1677, p. 478, elle paraît être de 1490.) Le premier de ces traités porte une épigraphe fort rassurante : « Comme, d'après les philosophes, deux vérités ne peuvent jamais se contredire, les *vérités astronomiques doivent être toujours d'accord avec la théologie.* » Newton était aussi de cette opinion que les dy-

deux philosophes qui ont le plus honoré l'intelligence humaine.

nasties d'Égypte rendent un peu embarrassante. Le *verbe XI* du *Vigintiloquium*, cité par Colomb, parle bien des 7000 ans qui amèneront la fin du monde, mais non du roi Alphonse qui n'est nommé que dans le *verbe XII*, où il est dit que ce roi comptait 143 ans de plus que Beda depuis le déluge jusqu'au Christ, c'est-à-dire 3094 ans, en ajoutant 143 à 2951. Cependant, la citation de Colomb (5343 années plus 318 jours écoulés d'Adam au Christ) est de toute exactitude si l'on ajoute au temps que le roi Alphonse compte du déluge à Adam dans l'*editio princeps* de ses tables (*impr. Erhard. Ratdolt Augustensis*, 1483), les 2242 que les Septante et saint Isidore (*Origines*, lib. V, cap. 39, et *Chronicon*, *ætas* I, dans *Opp. omnia*, ed. Par. 1601, p. 67 et 376) comptent de la création au déluge. Cette *editio princeps* des *Tables Alphonsines* donne en groupes du système sexagésimal, selon M. Ideler, 1132959 jours comme *differentia diluvii et incarnationis*, qui font 3101 années Juliennes *plus* 318 jours. C'est là, à n'en pas douter, surtout à cause du restant de 318 jours, le chiffre qui entre dans le calcul que présente le *Livre des prophéties* de Colomb. *L'editio princeps* offre, il est vrai, l'année de son impression par le double chiffre de 1483 et 7681 de l'ère chrétienne et de la création (différence 6198), mais dans le corps de l'ouvrage il n'indique nulle part dans quelle année de la création du

On a beau dire que les hommes supérieurs dominent leur siècle : quelque grande que soit

monde le roi Alphonse place le déluge ; je ne trouve cette indication que dans l'édition des *Tables Alphonsines* de 1492, qui, conjointement avec les groupes sexagésimaux des jours, donne déja les sommes ou réductions en années, et qui place Noé en 3882, ce qui, avec les 3101 (du déluge au Christ), donne pour le commencement de notre ère 6983. (*Tabulæ astron. Alphonsi Regis*. ed. J. L. Santritter Heilbronnensis vel de Fonte Salutis, impr. Venetiis J. H. de Landoja dictus Hertzog, fol. 39 *b*.) Voilà un chiffre qui diffère de 1640 ans de celui de Colomb et qui dérangerait singulièrement cette prédiction de la fin du monde dans l'année 7000. Strauch (*Breviar Chron.* ed. Wittemb. 1664, p. 360) réduit bien arbitrairement les 6983 à 6484 ans, « ex mente Alphonsi regis Castiliæ. » Ces remarques suffisent pour prouver combien il est nécessaire de remonter aux premières sources. Dans la nouvelle édition de l'*Art de vérifier les dates* (Paris, 1819, t. I, p. XXIX) le chiffre de Colomb 5343 est attribué à saint Isidore. Cependant les *Origines* (lib. V, p. 68) et le Chronicon (p. 386) donnent au commencement du 6ᵉ âge 5220. (Voyez aussi Strauch, *Brev.* lib. IV, nº 11.) Quant à la rêverie théologique de l'influence qu'exercent les grandes *révolutions* de Saturne (évaluées à 300 ans chacune ou à dix révolutions simples) sur les sectes et les empires, elle remonte à Albumazar et à son ou-

l'influence qu'ils exercent, soit par l'énergie et la trempe de leur caractère, soit comme

vrage *De magnis conjonctionibus* qui n'a été imprimé à Venise qu'en 1515. Les conjonctions de Jupiter et de Saturne ne sont pas seulement à redouter à cause du grand refroidissement de l'atmosphère qu'elles produisent (*Joannis Werneri Norici Canones de mutatione auræ,* Norimb. 1546, fol. 15 *a*) : elles décident aussi à la fois du sort des individus (*Albohali de judic. nativ.* Nor. 1546, cap, 39 et 47) et de celui des empires. On distingue entre *conjunctio major* et *maxima,* la dernière ayant lieu, d'après le cardinal d'Ailly (*Opp.* fol. 103 *a*), tous les 960 ans, d'après d'autres autorités, tous les 800 ans (Ideler, *Handb. der Chron.* t. II, p. 402). C'est dans le livre intitulé *Concordance de l'astronomie et de l'histoire* (*Opp.* p. 119 *a*) que Colomb a puisé l'idée du danger des dix révolutions de Saturne et d'un 7[e] millier d'années. Mon respectable et savant ami M. Ideler, membre de l'académie royale de Berlin, qui m'a communiqué la rare *editio princeps* des *Tables Alphonsines,* a bien voulu examiner, à ma prière, les époques des *plus grandes* conjonctions indiquées par le cardinal d'Ailly. Il a trouvé que la huitième de ces conjonctions aura lieu l'an du monde 7040, et qu'après elle, « dans l'année 1789 de notre ère, » une des grandes périodes de Saturne (un des groupes de dix révolutions de la planète) sera accomplie. Dès-lors « *si mundus usque ad illa tempora duraverit quod solus Deus novit, multæ tunc et Magnæ et mirabiles altera-*

Colomb, en créant une de ces idées qui changent la face des choses, les hommes supérieurs n'en existent pas moins sous les conditions du temps dans lequel ils vivent. Pour juger l'amiral avec équité, il ne faut pas oublier l'empire qu'exerçait alors le sentiment du *devoir* de l'intolérance religieuse, le charme qui s'attache à la violence et à l'abus du pouvoir dès qu'ils semblent justifiés par le succès. Colomb, étranger à l'Espagne, tout en conservant dans les rapports de la vie privée la réserve et l'habile circonspection de son pays natal, n'en avait pas moins adopté dans sa vie publique et

tiones mundi et mutationes futuræ sunt, et maxime circa leges. » (*Opp.* p. 118 *b.*) Combien de temps le monde pourra survivre à cette épouvantable année 1789, voilà ce que le cardinal, qui écrit en 1414 (*Opp.* p. 117 *b*), ne peut pas préciser : il croit cependant que l'Antechrist *cum lege sua damnabili* dont Colomb attend l'arrivée dès 1656, ne tardera pas à paraître. C'est sinon une certitude, du moins *verisimilis suspicio per astronomica indicia.* On se demande si cette coïncidence accidentelle de dates, cette prédiction d'une révolution qui occupe une si grande place dans l'histoire du genre humain, n'auraient pas déja été signalées par ceux qui se plaisent de nos jours à tout ce qui est mystique et ténébreux.

politique les opinions et les préjugés de la cour de Ferdinand et d'Isabelle. Italien devenu Espagnol à l'époque mémorable de la grande lutte avec les Maures et du triomphe sanguinaire du christianisme sur les musulmans et les juifs, il devait, par la vivacité et la vigueur incultes de son caractère, recevoir une puissante impression d'un événement qu'amenaient à la fois la force et l'astuce. L'Italie, prête à voir succomber son indépendance et sa liberté par l'invasion de Charles VIII, était livrée aux discussions des intérêts civils. La ferveur théologique qui caractérise Colomb ne lui venait pas de l'Italie, de ce pays républicain, commerçant, avide de richesses, où l'amiral avait passé son enfance : il l'avait puisée pendant le séjour qu'il fit en Andalousie et à Grenade, dans ses rapports intimes avec les moines du couvent de la Rabida, ses plus chers et ses plus utiles amis. Telle était sa dévotion qu'au retour du second voyage, en 1496, on le vit dans les rues de Séville en habit de moine de Saint-François [1]. La foi était pour Colomb une source d'inspirations variées ; elle soutenait

[1] Voyez tom. I, p. 22.

son audace au milieu du danger le plus menaçant ; elle adoucissait de longues adversités par le charme des rêveries ascétiques. C'était pour ainsi dire une foi de la vie active, mêlée d'une manière bizarre à tous les intérêts mondains du siècle, s'accommodant à l'ambition et à la cupidité des courtisans ; c'était une foi qui justifiait au besoin, sous prétexte d'un but religieux, l'emploi de la ruse et les excès du pouvoir despotique. Après que la grande œuvre de la délivrance de la Péninsule eut été accomplie par la chute du dernier royaume des Maures, la croyance religieuse, qui se confondait avec la nationalité [1] et se montrait exclusive et inexorable dans son système de propagande, imprima un caractère de rigueur et de sévérité à la conquête de l'Amérique. Il y avait à peine quarante jours que Colomb avait mis le pied sur cette terre nouvelle, et déja, dit-il dans son journal, « je prétends que Vos Altesses ne doivent jamais souffrir qu'aucun étranger, s'il n'est catholique [2] et bon chré-

[1] Mignet, *Négociations relatives à la succession d'Espagne*, Introduction, t. I, p. VI, XI, XXIII.

[2] Nav. t. I, p. 72.

tien, s'établisse (*que trate ni faga pie*) dans ce pays, qui n'a été découvert que pour la gloire et l'agrandissement de la chrétienté. » Agir autrement, serait s'opposer à la volonté divine, car Colomb se regardait comme élu par la Providence pour accomplir de grandes destinées, « pour propager la foi dans les terres du Grand Khan, » pour procurer, par la découverte de riches contrées en Asie, et les fonds nécessaires pour « la délivrance du Saint-Sépulcre, » et cet or « qui sert à toute chose, même à tirer des ames du purgatoire. » Telle est, dit-il dans un fragment de lettre adressée au roi Ferdinand peu de temps avant sa mort [1], telle est la voie *miraculeuse* que Dieu m'a prescrite, « que le roi de Portugal, qui s'entendait plus que tout autre roi à découvrir des pays inconnus, fut tellement aveuglé par la volonté du Très-Haut, que pendant quatorze ans il ne put comprendre ce que je lui disais. »

Ces idées d'apostolat et d'inspirations di-

[1] En mai 1505. Colomb dit même que le roi perdit l'usage de tous les sens : *Nuestro Señor le atajó la vista, oido y todos los sentidos.* (Nav. t. III, p. 528.)

vines dont le langage figuré de Colomb offre souvent l'empreinte, appartiennent au siècle qui se réfléchit en lui, au pays qui était devenu sa seconde patrie. Il se révèle dans Colomb, à côté de l'originalité individuelle de son caractère, l'action des doctrines dominantes de l'époque, doctrines qui ont préparé, par des lois inhumaines, la proscription de deux peuples entiers, celle des Maures et des Juifs. En examinant les motifs de cette intolérance religieuse, on est conduit à reconnaître que le fanatisme d'alors, malgré sa violence, n'avait plus la candeur d'un sentiment exalté. Mêlé à tous les intérêts matériels et aux vices de la société, il était guidé, surtout chez les hommes du pouvoir, par une avarice sordide, par les besoins et les embarras que faisaient naître une politique inquiète et tortueuse, des expéditions lointaines et la dilapidation de la fortune de l'État. Une grande complication de position et de devoirs imposés par la cour tendait à vicier insensiblement les ames les plus généreuses. Les individus placés dans une sphère élevée, dépendant de la faveur du gouvernement, dirigeaient leurs actions selon l'opinion du siècle et les principes

que semblait justifier l'autorité souveraine. Les crimes qui dans la conquête de l'Amérique, après la mort de Colomb, ont souillé les annales du genre humain, avaient moins leur source dans la rudesse des mœurs ou dans l'ardeur des passions, que dans les froids calculs de la cupidité, dans une prudence ombrageuse et dans ces excès de rigueur que l'on a employés à toutes les époques, sous le prétexte de raffermir le pouvoir et de consolider l'édifice social.

Je viens de signaler les élémens hétérogènes qui ont donné une physionomie distincte au règne de Ferdinand le Catholique. Ce serait trahir les devoirs de l'historien que de déguiser l'influence exercée par ce puissant monarque sur les hommes qui s'étaient voués à son service et fiés à ses promesses royales. Cette influence était d'autant plus active qu'elle était entièrement personnelle. Des documens officiels, surtout le grand nombre des *cédules royales* adressées à Colomb, nous prouvent que la cour s'occupait des plus petits détails de l'administration coloniale, que les communications avec les Antilles ne lui paraissaient jamais assez fréquentes [1], et que pour conser-

[1] Malgré l'imperfection de la navigation d'alors, la

ver quelque faveur, il fallait céder à l'insatiable exigence du trésorier de la couronne. Respecter dans le Nouveau-Monde ces droits primitifs que l'homme tient de la nature, ne pouvait paraître un devoir bien urgent à remplir dans l'esprit de ceux qui étaient habitués à la vue des esclaves guanches, maures [1] et nègres qu'on exposait en vente dans les marchés de Séville et de Lisbonne. L'esclavage, dans les opinions de ce temps, n'était pas seulement la conséquence naturelle d'une victoire remportée sur des infidèles, il était aussi justifié par un motif religieux. On pouvait priver de la liberté pour donner en échange la doctrine de l'Evangile et le bienfait de la foi. Dans le pre-

reine Isabelle énonce déja, en août 1494, le désir que *chaque mois on expédie une caravelle d'Haïti en Espagne, et un autre vaisseau de retour.* (Nav. t. II, p. 155.)

[1] A la seule prise de Malaga, le roi Ferdinand fit 11000 esclaves. (Wash. Irv. t. II, p. 264.) Il était même d'abord question de les égorger tous, mais la reine Isabelle, qui, selon Pulgar (*Cron.* Parte III, cap. 74), s'opposait constamment à la cruauté, réussit à leur sauver la vie. Voyez Clemencin, *Elogio de la Reina Catolica,* dans *Mem. de la Acad. de la Hist.* t. VI, p. 192 et 391.

mier voyage de Colomb, où ses scrupules de conscience étaient encore assez délicats, l'amiral distingue, selon le système de morale chrétienne qu'il s'est formé, entre le droit qui est acquis sur la personne et l'inviolabilité des propriétés matérielles. « Les indigènes, dit-il, avant même d'arriver à l'île de Cuba, et je ne cite que les propres paroles de son *Itinéraire*, les indigènes sont d'un bon naturel, ils répètent tout ce qu'on leur dit, et comme ils n'appartiennent à aucune secte et que je ne les ai jamais vus se mettre en oraison, je pense que facilement (*ligeramente*) ils se feront chrétiens. Quand je partirai d'ici (ceci est écrit à Guanahani, le second jour de la découverte de l'Amérique), *je compte en enlever six*. Dans une portion de l'île qui avance dans la mer, on pourrait établir un fortin, mais je pense que ce serait une chose inutile; car ces gens étant faibles et sans armes, et si Vos Altesses le jugeaient à propos, on pourrait ou les amener tous en Espagne (*llevar todos a Castilla*), ou par une garnison de cinquante hommes au plus les tenir captifs dans leur propre île. » Arrivés sur les côtes de Cuba, les Espagnols trouvent, dans une grande maison,

abandonnée, des amas de cordages, des instrumens de pêche et d'autres ustensiles : Colomb ordonne qu'on ne touche à rien de ce qui est la propriété des indigènes [1]. Enfin, dans l'énumération qu'il fait au ministre des finances don Luis de Santangel, des avantages de la première découverte, il cite à côté des richesses métalliques et végétales, du mastic, semblable à celui de l'île de Chio, et de l'aloès (*lignaloe*), « *les esclaves dont on pourra charger des navires entiers, c'est-à-dire en prenant ceux qui sont idolâtres* [2]. » La limite entre ce que l'on croit juste ou injuste se trouve ici clairement énoncée : la propriété des choses est sacrée, mais dans une pieuse intention on peut porter atteinte à la liberté personnelle ; c'est même une œuvre très méritoire que de le faire quand l'occasion se présente.

Les premiers Indiens que Colomb avait arrachés à leurs familles et qu'il présenta aux monarques dans la célèbre audience de Barcelone, furent renvoyés aux Antilles après

[1] Nav. t. I, p. 22, 24, 41, 46.

[2] T. I, p. 173.

avoir été baptisés. L'un d'eux, auquel on faisait jouer le rôle [1] d'un parent du roi Guacanagari, reçut le nom de don Fernando de Aragon; l'autre, qui était filleul du jeune infant don Juan, le nom de don Juan de Castille. Ces noms mêmes devaient rappeler à la postérité que c'était l'unité récente de l'Espagne qui avait favorisé le grand événement de la découverte. La bulle du pape Alexandre VI (4 mai 1493) et les instructions données par les souverains à Colomb (29 mai de la même année) étaient loin de justifier les violences auxquelles l'amiral se livra dans sa seconde navigation. Le pape ne parle que vaguement des moyens qu'on doit employer pour la conversion religieuse. Ces hommes « pacifiques, nus et privés de toute nourriture [2] animale (*nudi incedentes*, *nec carnibus*

[1] Muñoz, lib. IV, § 22.

[2] Il est d'autant plus curieux de trouver ce trait de mœurs (*nec carnibus vescentes*) consigné dans une bulle papale, que le journal de Colomb n'en offre aucune trace. Comme les îles d'Amérique ne présentent, à l'exception du lamantin, aucun mammifère plus grand que l'agouti (le singe ne se trouve que dans l'île de la Trinité), les indigènes ne pouvaient presque tirer leur

vescentes), croyant à un dieu créateur résidant dans le ciel, lui paraissent, comme à Co-

nourriture animale que de la classe des oiseaux et des poissons. Toutefois, dans la partie même de l'Amérique *tropicale* qui ne manquait pas *primitivement* de quadrupèdes d'un volume ou poids plus considérable (tapir, lama, cerf, pécari, capybara), les indigènes paraissent avoir toujours eu une prédilection bien prononcée pour les substances végétales. Il me paraît peu probable que le souvenir de l'Inde dont Colomb rattachait le nom à sa découverte, quoique ce nom ne se trouve qu'une seule fois et dans un sens tout différent, dans la bulle du 4 mai 1493, ait réveillé chez quelques érudits de Rome le souvenir des castes qui ont la chair animale en horreur. Cette bulle ne nomme l'Inde qu'en rapport avec la ligne de démarcation : *Terræ firmæ et insulæ inventæ vel inveniendæ versus Indiam aut versus aliam quamcumque partem*. Il est assez remarquable que dans la bulle plus incomplète du 3 mai 1492, dont j'ai déja parlé plus haut et qui a été tirée des archives de Simancas, les mots *versus Indos, ut dicitur,* ont été ajoutés là où il est question du voyage de Colomb à travers l'Océan, tandis que la même bulle est plus réservée dans les éloges qu'elle accorde à l'amiral. Voici les *variantes lectiones ;* on lit dans le document du 3 mai : « Dilectum filium Christoforum Colon, cum navigiis et hominibus destinastis ut terras remotas et incognitas, per mare ubi hactenus navigatum non fuerat, diligenter inquirerent : qui tandem Divino auxilio per

lomb, aisés à réduire à la foi. Il ajoute que « ce qui réjouit le plus son cœur est de voir humilier les nations barbares. » L'*instruction* signée par les deux monarques respire les sentimens de douceur qui caractérisaient, à n'en pas douter, la reine Isabelle, mais qu'étouffaient trop souvent l'autorité des théologiens, la ruse des inquisiteurs et les exigences du trésorier de la couronne. L'amiral, d'après les termes de l'*instruction*, doit traiter les indigènes *amorosamente*, châtier sévèrement ceux qui leur font du mal (*que les fan enojo*), établir les rapports les plus intimes (*de mucha conversacion*) avec eux, et même leur montrer beaucoup d'égards (*que los honre mucho*). La reine dit « que les choses spirituelles ne peuvent aller à bien et se maintenir longtemps si l'on néglige les choses temporelles ; »

partes occidentales, ut dicitur, versus Indos, in mari Oceano navigantes certas insulas remotissimas et etiam terras firmas invenerunt. » La bulle du 4 mai porte (Nav. t. II, p. 24, etc.) : « Dilectum filium Christoforum Colon, *virum utique dignum, et plurimum commendandum, ac tanto negotio aptum,* cum navigiis et hominibus destinastis ut terras remotas et incognitas.... »

et c'est en suivant cette maxime de politique très familière à son royal époux, qu'elle propose au pape de nommer vicaire apostolique, pour les terres nouvellement découvertes, un Catalan adroit et grand politique, Fray Bernardo Buil ou Boïl, moine bénédictin du riche couvent de Monserrate. Il avait été employé avec succès par le roi Ferdinand dans des négociations épineuses pour la restitution du Roussillon [1], et devint bientôt un surveillant très incommode pour l'amiral. Il est à regretter que les intentions bienfaisantes de la reine Isabelle n'aient point été réalisées. Colomb sacrifia les intérêts de l'humanité au désir ardent de rendre plus lucrative la possession des îles occupées par les blancs, de procurer des bras aux *lavages de l'or*, et de contenter les colons qui par avarice et par paresse réclamaient l'esclavage des Indiens. Un concours malheureux de circonstances poussait insensiblement l'amiral dans une voie d'iniquités et de vexations qu'il prenait soin de justifier par des motifs religieux. Il avait vu de plus près, dès le commencement du

[1] Muñoz, libro IV, § 22; Nav. Doc. n° XLV.

second voyage, le groupe des Petites Antilles et la population féroce des Caribes[1]; l'état d'insurrection dans lequel il trouvait plusieurs parties d'Haïti semblait permettre une grande sévérité contre des hommes qu'il appelait des sujets rebelles; enfin, les terrains aurifères du Cibao dont alors seulement il apprit à connaître l'extrême importance, exigeaient un concours d'ouvriers que la sévérité et la force seules pouvaient réunir.

D'abord, et nous en avons trouvé l'indication déja dans le journal du premier voyage, il n'était question que d'enlever des Indiens pour les instruire en Espagne, et les renvoyer ensuite dans leurs îles; mais depuis la fin de l'année 1493, et depuis la construction d'une nouvelle ville sous le nom d'*Isabela,* Colomb devint plus hardi dans les moyens de rigueur auxquels il avait recours. Les Caribes, et probablement aussi des indigènes d'Haïti, réputés en état de résistance, furent traités comme

[1] Colomb, dans l'Itinéraire du premier voyage (15 janv. 1493), donne déja comme synonyme de *Carib* le mot *Caniba,* latinisé plus tard par lui-même dans les instructions données à Antonio de Torres, en *Canibales*. (Voyez tom. II, p. 200, note 3.)

esclaves. Les douze navires d'Antonio de Torres qui mirent à la voile au Puerto de la Navidad, le 2 février 1494, furent chargés de malheureux captifs caribes. Dès familles entières (*mugeres, y niños niñas*) furent enlevées au sol natal; et parmi les propositions que Torres fut chargé de faire au gouvernement pour améliorer l'état de la colonie nouvelle (nous possédons les propositions et les réponses des monarques à chacune d'elles), il s'en trouve deux qui sont relatives à la nation caribe. L'amiral commence à insinuer que ces Caribes, grands voyageurs et d'une activité d'esprit bien supérieure à celle des naturels d'Haïti, feraient d'excellens missionnaires « quand ils auraient perdu l'habitude de manger de la chair humaine. » On les choisira dans le nombre de ceux qu'il envoie « de tout âge et de tout sexe, » on les instruira en Espagne, et l'on s'occupera « plus d'eux que des *autres esclaves*[1]. » A ce projet de propagande, dans lequel les Caribes ou Canibales sont traités avec une prédilection assez étrange, succède le projet formel et vraiment effrayant

[1] Nav. t. I, p. 231.

d'établir ce que nous appelons aujourd'hui la *traite des esclaves*, en fondant cette traite sur un échange périodique de denrées et d'autres marchandises contre des créatures humaines. « Vous direz aussi (je traduis la neuvième proposition que l'amiral a dictée à Antonio de Torres, le 30 janvier 1494), vous direz aussi à Leurs Altesses que *pour le bien des ames des Canibales et des habitans d'ici*, on a eu la pensée qu'il serait utile d'en transporter *le plus grand nombre possible* en Espagne. On donnera des licences pour un certain nombre de caravelles, afin qu'elles conduisent à ces îles du bétail, des vivres et tout ce qui est nécessaire pour approvisionner les colons et améliorer l'agriculture. Toutes ces choses pourront être payées en esclaves canibales [1]

[1] « Direis á Sus Altezas que el provecho de las almas de los dichos Canibales y aun destos deacá, ha traido el pensamiento que quanto mas alla se llevasen seria mejor. Sus Altezas podran dar licencia y permiso á un numero de carabelas que trayan aca, cada año, ganados y otros mantenimientos y cosas para poblar el campo en precios razonables, *las cuales cosas se podrian pagar en esclavos de estos Canibales*, gente tan fiera y dispuesta, y bien proporcionada y de muy bien entendi-

qui, perdant hors de leur pays leurs habitudes barbares, seront préférables à d'autres esclaves et dont l'introduction (à Séville) sera encore profitable à Vos Altesses par les droits qu'on imposera à volonté. »

Ces propositions ne furent aucunement goûtées par la reine. Dans une autre expédition que le même Antonio de Torres, frère de la nourrice de l'infant don Juan, fit avec quatre navires, Colomb eut l'audace d'envoyer à la fois cinq cents esclaves caribes pour être vendus à Séville [1]. L'expédition, dans laquelle se trouvait aussi Diego Colomb, frère de l'amiral, mit à la voile à Haïti le 24 février 1495. Le gouvernement permit en effet d'abord la

miento, los cuales, quitados de aquella inhumanidad, creemos que serán mejores *que otros ningunos esclavos.* » (Memorial que para los Reyes Catolicos dió el almirante el 30 de Enero 1494 á Antonio de Torres, art. 9.)

[1] C'est l'envoi qui excita tant la colère de Las Casas. M. Navarrete, justement enclin à prendre la défense du caractère de Colomb, a réuni (t. I, p. LXXXIII) avec une grande impartialité tout ce qui, dans l'histoire manuscrite des Indes de Las Casas (lib. I, c. 102; lib. II, c. 11 et 24), se trouve consigné sur les esclaves enlevés par ordre de l'amiral.

vente des esclaves caribes, en enjoignant[1] à l'évêque de Badajoz, qui faisait les fonctions de ministre de l'Inde, « de faire la vente en Andalousie parce qu'elle y serait plus lucrative que partout ailleurs. » Quatre jours plus tard, des scrupules religieux motivèrent la révocation de l'ordre donné avec trop de précipitation. La nouvelle *cédule*[2] porte : « Il faut absolument suspendre la vente et ne pas encore accepter le prix des esclaves pour que nous ayons le temps de nous informer auprès des personnes lettrées, auprès des théologiens et des canonistes, si en bonne conscience il est permis de suivre cette affaire : il faut surtout que Torres nous envoie promptement les lettres qu'il apporte de l'amiral pour que nous apprenions par quel motif il fait transporter ces hommes comme esclaves à Séville. » On peut s'étonner de cette délicatesse de sentimens dans un temps où le même gouvernement se permettait les plus horribles cruautés et le manque de foi le plus prononcé envers

[1] Lettre des monarques à don Juan de Fonseca, évêque de Badajoz, en date du 12 avril 1494. (Nav. t. II, p. 168.)

[2] Du 16 avril 1495 (t. II, p. 173).

les Maures et les Juifs ; où le grand inquisiteur Torquemada, de féroce mémoire, fit brûler seul, de 1481 à 1498, plus de huit mille huit cents personnes, sans compter les six mille brûlées en effigie. Dans les tourmentes religieuses comme dans les tourmentes politiques, on fait le mal systématiquement. Comme on croit juste tout ce qui se fait d'après une loi, le doute moral ne commence que lorsqu'il se présente une circonstance qui ne semble pas comprise dans les conditions de pénalité que la loi a définies. Après avoir été long-temps et consciencieusement cruel, parce que la sévérité avait paru *légale*, c'est-à-dire conforme à un arrêt dicté par la violence et la déraison du pouvoir arbitraire, on revenait parfois à des sentimens d'humanité et de douceur. Ce retour, effet de l'influence de quelques ames généreuses, dont les règnes de Ferdinand et de Charles-Quint offrent de fréquens exemples, n'a jamais été de longue durée : une législation inhumaine, enfantée plus encore par la cupidité que par la superstition, a étouffé de nouveau la voix de la nature : la modération et la clémence ont été déclarées coupables dès que l'esclavage était permis par la loi.

Ces oscillations d'opinion en tout ce qui a rapport à l'état des Indiens, ces inconséquences du pouvoir absolu frappent l'esprit de ceux qui font une étude sérieuse de l'histoire de la *conquête* de l'Amérique. On voit durer les incertitudes pendant plus de quarante ans, depuis la consultation sur la liberté des indigènes dont la lettre de la reine Isabelle, en date du 16 février 1495, renferme la première trace, jusqu'à la bulle du pape Jules III en 1537. Tandis que le gouvernement hésitait quelquefois à faire le mal, et à le sanctionner formellement, les colons persévéraient dans leurs systèmes d'empiétement et de vexations. On discutait encore méthodiquement en Espagne « sur les droits naturels des indigènes, » et déja l'Amérique se dépeuplait moins par la *traite* (la vente des esclaves caribes ou autres Indiens censés rebelles) que par l'introduction du servage, des *répartitions* et des *commanderies* [1]. Quand le dépeuplement était presque consommé, on en rejetait la faute non sur la sévérité de la législation et les variations fréquentes que cette législation avait éprou-

[1] *Repartimiento de Indios, Encomiendas.*

vées, mais sur le caractère individuel des chefs dont le pouvoir éphémère ne suffisait pas pour mettre un frein aux usurpations des colons. Quelques opinions courageuses furent proclamées avec fermeté, mais la raison et le sentiment devaient céder à la prépondérance des intérêts matériels : la philantropie ne paraissait pas seulement ridicule et inintelligible à la masse de la nation ; l'autorité la crut séditieuse et menaçante pour le repos public. Ce qui se passait alors dans la péninsule et dans le Nouveau-Monde par rapport à la liberté des indigènes ressemble entièrement à ce que nous avons vu, dans les temps les plus rapprochés de nous, soit aux Antilles dans les persécutions qu'ont éprouvées les missionnaires de l'Eglise protestante de la part des planteurs, soit aux Etats-Unis et en Europe, dans de longues querelles sur l'abolition ou l'adoucissement de l'esclavage des noirs, sur l'affranchissement des serfs et l'amélioration générale de l'état des laboureurs. C'est le tableau triste, monotone et toujours renaissant de la lutte des intérêts, des passions et des misères humaines.

L'ordre que donna la reine Isabelle à l'é-

vêque de Badajoz « de lui faire promptement savoir si d'après l'opinion des théologiens d'Espagne, on pouvait vendre *en bonne conscience* les Indiens envoyés par Colomb, » rappelle les mêmes scrupules énoncés dans le 39e paragraphe du testament de Fernand Cortez [1] qui se trouve déposé dans les archives de sa famille et dont j'ai rapporté la copie en Europe. « Quant aux esclaves indigènes pris ou achetés, dit le grand *conquistador*, on se demande *depuis long-temps* si l'on peut, *sans remords*, les garder en sa possession : cette question n'étant pas encore résolue (le testament date cependant de l'année 1547), je recommande à don Martin, mon fils, et à ses successeurs, de n'épargner rien pour parvenir sur ce point à la connaissance exacte de la vérité ; ce sera pour le bien de ma conscience et de la leur. »

Avant même que les théologiens eussent prononcé, comme la reine l'exige dans la lettre que nous venons de citer et qui date du 16 avril 1495, Isabelle insistait auprès du riche négo-

[1] *Essai politique sur le royaume de la Nouvelle Espagne* (éd. 2e, tome IV, p. 325).

ciant florentin Juanoto Berardi, établi à Séville, ami de Colomb et de Vespuce, pour que ces neuf *têtes* d'Indiens que Colomb avait envoyées pour apprendre le castillan ne fussent pas vendues [1]. Plus tard, lorsque l'amiral revint de sa seconde expédition, il embarqua encore trente esclaves parmi lesquels se trouvait le puissant cacique d'Haïti Caonabo, de race caribe, qui mourut dans la traversée. Ne connaissant point encore la zone où règnent les vents d'ouest [2], on eut l'imprudence de rester jusqu'au méridien des Açores entre les

[1] Lettres du 2 juin 1495 (Nav. t. II, p. 177 et 178). La reine se sert de l'expression *nueve cabezas de Indios*, comme on s'en sert encore dans la traite des nègres à l'analogie des mots *cabezas de ganado, têtes* de bœufs.

[2] C'est le fils Fernando (*Hist. del Almir.* cap. 63) qui fait cette observation sur les *vientos vendadales acia el norte*. C'est d'ailleurs en revenant du premier voyage que Colomb s'est élevé le plus vers le nord, jusqu'à 37° de latitude. Le retour des Antilles par le canal de Bahama fut inconnu jusqu'à la mort de l'amiral, mais plus tard ce canal fut fréquenté même par les bâtimens qui se rendaient d'Europe aux côtes de Virginie, et ce n'est qu'en 1603 que Bartholomé Gosnold cingla le premier directement de Falmouth au cap Cod.

parallèles de 20° et 24°. Colomb tâcha de s'orienter [1] par l'observation de la déclinaison magnétique, mais l'incrédulité des pilotes, la crainte de voir se prolonger la navigation outre mesure et le manque de vivres augmentèrent à tel point que le 7 juin 1496, l'équipage conçut l'horrible projet « de massacrer les esclaves pour les manger. » L'amiral sauva les Indiens en représentant aux matelots que les malheureux indigènes « étaient des chrétiens et leurs semblables, » maxime charitable qui n'empêchait pas qu'on pût les vendre comme du bétail en Andalousie. Le frère de Christophe Colomb, don Barthélemi, dont l'énergie de caractère dégénérait souvent en violence et en rudesse, continuait, comme *adelantado*, à se jouer de la liberté des Indiens. C'était toujours sous le prétexte hypocrite de l'instruction ou comme punition de désobéissance qu'on chargeait les vaisseaux d'esclaves indiens. D'après les conseils de l'amiral, l'*adelantado* en expédia à la fois trois cents avec les trois vaisseaux de *Pero Alonzo Niño* [2],

[1] Voyez plus haut, p. 38.

[2] HERRERA, Dec. I, lib. III, c. 9; MUÑOZ, lib. VI, c. 3. (Manuscrit de Las Casas, *Hist.* lib. I, 123.)

qui arrivèrent au port de Cadix à la fin d'octobre 1496. Assuré de la vente lucrative des Indiens, on avait imprudemment annoncé la cargaison « comme de l'or en barre, » malentendu qui fit une très mauvaise impression sur l'esprit des monarques. L'usage de distribuer les indigènes parmi les Espagnols pour faciliter le travail des mines, commença dans la même année. L'amiral retourna à Haïti après la découverte de la terre ferme, le 30 août 1498, et le servage dans les *encomiendas,* une des causes principales de la dépopulation de l'Amérique, était tout-à-fait établi dès l'année 1499. La rébellion tramée à Xaragua par Francisco Roldan et Adrien de Moxica, les fallacieuses concessions qui en furent la suite, l'arrivée inattendue et les intrigues de Hojeda, placèrent l'amiral dans une position infiniment difficile. Pour conserver le peu d'autorité qui lui restait au milieu du conflit des partis, il se vit entraîné tour à tour à exercer une grande rigueur contre quelques-uns des coupables et à satisfaire la cupidité des autres, soit par la répartition des terres en guise de fiefs, soit par le vasselage et le sacrifice de la liberté personnelle des indi-

gènes[1]. Ces donations, loin de contenter les colons[2], offrirent aux ennemis de l'amiral en Espagne le moyen de le desservir auprès de la reine Isabelle. Le grand nombre d'esclaves embarqués dans les mêmes vaisseaux qui amenaient les complices de Roldan, blessait d'autant plus la philantropie de cette reine, qu'il se trouvait parmi ces esclaves de jeunes filles de caciques, victimes de la séduction et de la violence des *conquistadores*. La mission du *comendador* Bobadilla, qui jeta Colomb dans les fers, fut principalement motivée par ces impressions, et l'homme chargé de l'exécration de la postérité était devenu, parmi ses contemporains, l'objet de la prédilection de ceux qui accusaient Colomb de l'oppression des indigènes. Oviedo[3] qualifie Bobadilla « de per-

[1] HERRERA, Dec. I, lib III, c. 16; MUÑOZ, lib. VI, § 50.

[2] Tandis qu'à la cour on blâmait la dureté avec laquelle Colomb introduisait le servage parmi les indigènes, les colons écrivaient en Espagne « qu'il ne permettait pas que les Indiens fussent assujétis aux chrétiens (*que sirviesen*), qu'il les flattait pour se rendre indépendant par leur appui, ou pour former *una liga con algun principe*. » (BARCIA, t. I, p. 97.)

[3] *Hist. gen. de las Indias*, parte I, lib. III, cap. 6.

sonne pieuse et honnête, » et Las Casas assure[1] que « même après sa mort, on n'a pas osé attaquer sa probité et son désintéressement. »

Telles étaient alors à Grenade la disposition de l'esprit public et la haine pour ce que l'on appelait le régime tyrannique des « *ultramontains* à Haïti, » que les parens des *conquistadores* se réunissaient dans la cour de l'Alambra pour crier, chaque fois que le roi passait, *payez, payez.* « Mon frère et moi, qui étions alors pages de la reine, dit Fernand Colomb[2],

Dans la bibliothèque de l'université de Leipsig, le célèbre explorateur du Maragnon, M. Poeppig, vient de découvrir l'*editio princeps* d'Oviedo (Salamanca, 1547, por Juan de Junta), à laquelle sont ajoutés, 1° le rare *Libro ultimo de los naufragios por Gonzalo Fernandez de Oviedo;* 2° la *Verdadera relacion de la conquista del Perù embiada a Su Majestad por Francisco de Xeres, natural de Sevilla, secretario del capitan en todas las provincias y conquista de la Nueva Castilla.* La *Relation* ne s'étend que jusqu'à l'année 1533.

[1] Manuscrit, lib. II, cap.

[2] *Hist. del Am.* c. 85. J'ai toujours été frappé de voir que la scène pathétique de la première entrevue des monarques avec Colomb le 17 décembre 1500, après que celui-ci eut été délivré de ses fers, scène si noble-

nous étions insultés par la populace. Voyez, nous criait-on, ces misérables (*mosquitillos*),

ment décrite par Herrera (Dec. I, lib. IV, cap. 10) ne se retrouve pas dans le récit de son fils. Il se contente de dire « que l'amiral fut mandé à Grenade, où Leurs Altesses le reçurent *con semblante alegre y dulces palabras* (Las Casas dit *palabras muy amorosas*), en protestant que l'emprisonnement n'avait pas été conforme à leurs ordres. » *Fernando Colon*, qui connaissait l'astuce et la dissimulation du vieux roi, ne paraît pas avoir mis une entière confiance dans les effets d'une scène sentimentale jouée à la cour, car il loue (cap. 88) « la Providence divine d'avoir fait périr dans un ouragan le commandeur Bobadilla, Roldan et les autres ennemis de l'amiral, puisque (et il en est sûr), arrivés en Espagne, loin d'être punis, ils y auraient trouvé un accueil très favorable (*recevido muchos favores*). » Cet éloge de la Providence lorsqu'il s'agit de noyer quelqu'un en temps convenable et très opportun selon les faibles vues humaines, rappelle un autre éloge plus étrange encore, consigné dans les verbeux écrits de Las Casas. En racontant la mort de Colomb, il s'efforce de prouver « que les infortunes (*adversidades, angustias y penalidades*) qu'il a éprouvées, n'étaient que le juste châtiment de ses procédés envers les indigènes. Lorsqu'il fit prendre le cacique Caonabo (fin de 1494) et le jeta avec un grand nombre d'esclaves indiens dans des vaisseaux prêts à mettre à la voile pour l'Espagne, Dieu voulut montrer « combien était injuste l'esclavage de

ces fils de l'amiral, de celui qui a trouvé des terres de vaines illusions et de tromperie (*que ha hallado terras de vanidad y engaño*), terres qui ne sont que le tourment et le tombeau des *Hidalgos* Castillans. » Barthélemi de Las Casas, dans le Mémoire[1] curieux que, par ordre du roi Charles-Quint, il remit en 1543 à l'assemblée des prélats convoqués à Valladolid pour la réforme des abus dans les Indes occidentales nouvellement découvertes, raconte un fait qui a rapport à cette même époque si désastreuse pour Christophe Colomb. « La sérénissime et bienheureuse reine doña Isabel, digne aïeule de Votre Majesté, dit-il, n'a jamais voulu permettre que les Indiens eussent d'autres seigneurs qu'elle-même

tant d'innocens. » La Providence suscita une horrible tempête dans laquelle périrent les vaisseaux, l'*équipage* et les *Indiens* (lib. I, c. 102; lib. II, c. 38; NAV. t. I, p. LXXXIV et LXXXVI). Quant à la personne même du cacique Caonabo, le fait, rapporté également par Herrera (Dec. I, lib. II, cap. 16), est dépourvu de vérité comme le prouvent Pierre Martyr d'Anghiera (Dec. I, lib. IV) et *la Cura de los Palacios*, cap. 131.

[1] Le mémoire est à la suite de la *Brevissima Relacion de la destruccion de las Indias* (LLORENTE, *OEuvres de Las Casas*, t. I, p. XI et 172).

et son époux le roi Ferdinand. Il est bon de vous faire connaître ce qui se passa à ce sujet dans cette capitale en 1499. L'amiral fit présent à chacun des Espagnols qui avaient servi dans ses expéditions, d'un Indien pour son service particulier. J'en obtins un pour moi [1].

[1] Ces expressions pourraient faire croire que Barthélemi de Las Casas avait déja été à cette époque aux Antilles. M. Llorente le fait en effet partir dans le même volume, pour la première fois, tantôt dans le second voyage, le 25 septembre 1493, tantôt avec son père, le 30 mai 1498, tantôt dans la troisième expédition de Colomb (*OEuvres de Las Casas*, t. I, p. XI, 255 et 306); mais nous savons par l'*Histoire de Chiapa* de Remesal que le père de Barthélemi, parti dans la seconde expédition, revint très riche à Séville en 1498, et que Barthélemi lui-même, loin d'avoir été du second voyage, comme dit Ortiz de Zuñiga, ou du troisième, comme dit Llorente, n'est venu à Haïti qu'avec Ovando, en 1502. L'esclave indien dont il est question dans le texte avait été donné par Colomb au père de Barthélemi (Francisco de Casaus ou de Las Casas, d'origine française). Le père céda cet esclave à son fils lorsque celui-ci alla étudier à Salamanque. Il paraît que cette circonstance, si peu importante en elle-même, a beaucoup contribué à enflammer le zèle de Barthélemi pour le sort des indigènes de l'Amérique, et qu'elle a donné à sa vie entière une direction suivie avec la plus coura-

Nous arrivâmes avec nos esclaves en Espagne; la reine, qui était alors à Grenade, en fut informée et témoigna son indignation. Qui a autorisé, disait-elle, mon amiral à disposer ainsi de *mes sujets?* Elle fit aussitôt publier une ordonnance qui obligeait tous ceux qui avaient amené des Indiens à les renvoyer aux Indes.» La véracité de ce récit de Las Casas est prouvée par une *cédule* royale du 20 juin 1500, trouvée par Muñoz dans les Archives de Séville, et adressée à Pedro de Torres, auquel dix-neuf esclaves, qui avaient été vendus en Andalousie, furent officiellement remis pour les faire partir avec l'expédition du *comendador* Bobadilla [1]. Ceux-là seuls qui comprennent les difficultés et les complications de notre régime colonial actuel et qui savent

geuse persévérance. Barthélemi, né à Séville en 1474, est mort à Madrid en 1566, âgé de quatre-vingt-douze ans. Lui et son contemporain Toscanelli, né en 1397 et mort à quatre-vingt-cinq ans (en 1482), embrassent par leur longue vie, à eux seuls, à travers trois siècles, le commencement et la fin de toutes les grandes découvertes maritimes d'Afrique, d'Amérique, de la Mer du Sud et de l'archipel des Indes.

[1] Nav. t. I, Docum. CXXXIV, p. 246.

comment les gouverneurs des îles se trouvent sous la double influence du système *libéral* de la mère-patrie et des velléités d'oppression et de pouvoir arbitraire des colons, peuvent se faire une idée précise de l'état d'anarchie que produisait à Haïti la douceur des édits royaux en lutte continuelle avec la violence et la rudesse des conquistadores, avec le besoin urgent de se procurer des bras pour l'exploitation des mines ou *lavaderos*, avec l'intérêt qu'avaient les frères Colomb et toutes les autorités instituées après eux de prouver, par l'accroissement de l'exportation de l'or, l'importance et la prospérité des terres nouvellement découvertes. Cette lutte et ces tristes effets se trouvent dépeints surtout dans une instruction que, trois ans après l'arrestation de Colomb, la reine Isabelle se voit forcée de donner au successeur de Bobadilla, le comendador don Nicolas de Ovando [1]. La reine se plaint elle-même de ce que la déclaration

[1] Il avait une des grandes commanderies d'Alcantara, et se trouve souvent désigné dans les pièces officielles sous le nom de *comendador de Lares* (NAV. t. II, Doc. CXLIV, p. 279; HERRERA, Dec. I, lib. IV, cap. 11.)

de la liberté des indigènes (*libres y no sujectos a servidumbre*) a favorisé la paresse et le vagabondage. Elle s'afflige de ce que les colons, pour avancer le travail des mines, ne peuvent pas même se procurer des bras en payant de gros salaires, et elle ordonne[1] que les indigènes soient contraints à travailler, que les colons puissent en demander aux caciques un nombre quelconque, que le paiement du travail forcé sera conforme à une taxe déterminée par le gouverneur, mais qu'on traitera les Indiens, non *comme serfs, mais comme des personnes libres, ce qu'ils sont effectivement*[2]. Cette ordonnance, malgré les expressions mielleuses qu'on y avait introduites pour obtenir la signature de la reine, ouvrait la porte à tous les abus. Jusque-là la loi n'avait prescrit qu'une capitation, elle ne demandait qu'un tribut dont le paiement était indiqué par une espèce de médaille de laiton ou de plomb que le tributaire était obligé de porter au col[3].

[1] *Provision del* 20 *Dic.* 1503. (Nav. II, Doc. CLIII, p. 298.)

[2] « Como personas libres *como lo son* y no como siervos. »

[3] La forme de cette pièce (*señal de moneda*) devait

Dès l'année 1503, la contrainte au travail, la taxation arbitraire du prix de la journée, le droit de transporter les indigènes par milliers dans les parties les plus éloignées de l'île et de les tenir pendant huit mois [1] séparés de leur famille et de leur domicile, devinrent des institutions légales. Le germe de tous les abus, les *repartimientos*, les *encomiendos* et la *mita* [2]

être changée après chaque paiement de la capitation. Les Indiens qui n'avaient point de médaille étaient arrêtés et sujets à une faible punition (*pena liriana*), comme le dit la loi du 23 avril 1497. (Nav. t. II, Doc. CIV, p. 182.) Ce genre de comptabilité assez compliqué rappelle la médaille que sous le règne de Pierre-le-Grand portaient ceux qui avaient acheté le droit de conserver la barbe au menton.

[1] La loi prescrivait d'abord six, puis huit mois de travail consécutif. Ce terme, bientôt dépassé par les colons, s'appelait une *demora*. (Herrera, Dec. I, lib. V, cap. 11.)

[2] Voyez sur la *mita* mon *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne* (2e édit.), t. I, p. 338. L'institution de la *mita*, depuis long-temps abolie au Mexique, où de mon temps le travail des mines était entièrement libre, s'est conservée dans le Haut-Pérou jusqu'à l'époque de l'indépendance des colonies espagnoles. En Sibérie l'exploitation des célèbres mines du Kolivan, au sud-ouest des Monts Altaï, est encore en partie basée sur le sys-

se trouvaient dans les instructions données imprudemment à Ovando. Le manque de vivres

tème de la *mita*. L'est et le nord de l'Europe offrent encore, malgré les améliorations pleines d'humanité que plusieurs gouvernemens ont apportées à la législation de la classe agricole, de loin en loin tous les différens degrés de servage depuis le service personnel, l'attache à la glèbe, l'obligation d'un travail *défini* ou *indéfini*, la transplantation forcée ou le transport dans un bien éloigné appartenant au même maître, jusqu'au droit barbare tantôt annulé, tantôt rétabli, de vendre la population sans la glèbe. Si sous le ciel brûlant des Antilles les indigènes avaient pu résister et survivre au régime qui leur était imposé, rendu plus vexatoire par la rudesse des mœurs et la sauvage cupidité des blancs, et qu'un gouvernement, au bout de trois siècles, voulût mettre fin au crime légal de l'esclavage et de la servitude, il aurait à lutter avec ces mêmes obstacles que, dans la cause de l'émancipation des noirs, le parlement de la Grande-Bretagne n'a pu vaincre qu'après quarante-trois ans de nobles efforts. Il entendrait invoquer contre lui, selon la diversité des doctrines professées parmi les opposans, le droit de la conquête ou le mythe d'un pacte convenu, l'ancienneté de la possession ou la prétendue nécessité politique de tenir en tutelle ceux que l'esclavage a dégradés. Les écrits de Barthélemi de Las Casas renferment tout ce que dans les temps modernes on a objecté contre l'émancipation des serfs noirs et blancs dans les deux mondes, tout, jusqu'aux griefs

et les maladies épidémiques furent les suites inévitables de l'accumulation d'un grand nombre d'hommes mal nourris et exténués par l'excès de travail dans d'étroites vallées aurifères. Il se manifesta dans l'organisation physique des Américains ce manque singulier de flexibilité que j'ai eu occasion de signaler ailleurs. Dans l'état confus et tumultueux des affaires d'Haïti, on ne songea à aucune de ces précautions qui contribuent aujourd'hui à diminuer la mortalité parmi les noirs de grandes plantations. Il faut ajouter à ces maux du servage personnel et de la mobilité de la population, qu'il ne pouvait s'établir aucun de ces rapports de famille qui chez les peuples de race germanique adoucissaient jusqu'à un certain point, même dans le moyen-âge (époque si funeste pour la classe agricole), le sort des serfs attachés à la glèbe. Pendant le quatrième et dernier voyage de Colomb, le désespoir multipliait les révoltes, et avant de consom-

« contre les missionnaires dont l'enseignement blesse les intérêts des maîtres, le serf n'obéissant bien qu'autant qu'il est ignorant, et qu'il ne connaît pas la morale chrétienne qui le fait *raisonner* sur ses devoirs. « *Œuvres de Las Casas*, t. II, p. 174.)

mer la destruction de la population indigène d'Haïti, Ovando fit pendre ou brûler quatre-vingt-quatre caciques. C'est Diego Mendez, le courageux et fidèle serviteur de l'amiral, qui le raconte dans son *Testament historique*[1]. Il dit froidement que ces exécutions se firent dans l'espace de sept mois, et qu'elles avaient pour but « de pacifier et tranquilliser (*allanar*) la province de Xaragua. »

Une lettre de Christophe Colomb[2] à son fils don Diego exprime vivement l'horreur que les cruautés d'Ovando inspirèrent aux ames honnêtes. « Cosas tan feas, dit l'amiral, *con crueldad cruda tal*, jamas fue visto. » Il ajoute « que les Indes se perdent et sont embrâsées de toutes parts. » L'horrible décret[3] qui permit de réduire en captivité et de vendre les Caribes des îles et de la terre ferme servit de prétexte pour perpétuer les hostilités. Une certaine érudition éthnographique vint même au secours d'une atrocité lucrative. On discuta

[1] Voyez tom. II, p. 339 et 352.

[2] Du 1er décembre 1504. (Nav. t. I, p. 340.)

[3] D'après le manuscrit de Las Casas (lib. II, c. 24), ce décret date déja du 20 décembre 1503. (Nav. t. II, p. 298.)

longuement sur les nuances qui distinguent les variétés de l'espèce humaine. On décida [1] quelles étaient les peuplades que l'on pouvait considérer comme caribes ou *canibales*, condamnées à l'extermination ou à l'esclavage, et quelles peuplades étaient *guatiaos* ou *Indiens de paix*, anciens amis des Espagnols. Jamais l'esprit de système n'avait mieux servi à flatter les passions. En même temps, chaque ordonnance qui autorisait un nouvel envahissement de la liberté des indigènes répétait avec une artificieuse dissimulation les protestations faites anciennement en faveur de leurs droits inaliénables. Un profond mépris des lois coloniales naquit de cette confusion d'idées, de cette irrésolution du pouvoir, qui voulait, en augmentant ses revenus par le produit annuel des lavages de l'or, conserver l'apparence d'une pieuse modération. Ce n'est cependant

[1] C'est l'*auto de Figueroa* de 1520. (Herrera, Dec. II, lib. X, c. 5; *Relat. historique*, t. III, p. 17.) Dès 1511, il fut statué que les Caribes seraient marqués d'un fer chaud à la jambe (Herrera, Dec. I, lib. IX, c. 5), usage barbare qu'au commencement de ce siècle j'ai encore trouvé assez répandu parmi la population noire des Antilles.

pas la reine Isabelle que l'on oserait accuser d'hypocrisie; elle fut sincère dans ses sentimens de douceur et d'intérêt pour les naturels du Nouveau-Monde, sentimens dont l'expression se trouve répétée dans son testament [1]; mais, tout comme Christophe Colomb, elle se trompait sur l'étendue des droits accordés aux blancs, et avant sa mort, qui n'a précédé celle de l'amiral que de dix-huit mois, le *régime légal* des Nouvelles Indes tendait déja à l'anéantissement de la population indigène [2].

[1] La reine mourut à l'âge de 53 ans à Medina del Campo, le 26 novembre 1504, « attristée par la perte de deux de ses enfans (l'infant don Juan et l'infante doña Isabel); comme par les querelles domestiques entre l'infante doña Juana et l'archiduc don Felipe. Elle était hydropique et souffrait d'un *ulcus quod ex assiduis equitationibus contraxisse ajunt.* » (Gomez de Castro, *De rebus gestis Francisci Ximenii*, lib. III, fol. 47; Clemencin, dans *Mem. de la real Acad. hist.* t. VI, p. 573). Sur le testament de la reine, qui a été publié en entier par don Jose Ortiz y Sanz, dans le supplément au tome IX de Mariana, *Hist. general de España* (éd. de Valence), voyez *OEuvres de Las Casas*, t. I, p. 189.

[2] C'est le funeste accomplissement d'une prédiction sur l'arrivée d'*hommes vêtus et barbus*, conservée dans

Récompenser les services ou les flatteries des courtisans en leur faisant don « d'un certain nombre d'ames, » (*hacer merced Indios*) devint un acte de munificence habituelle sous le règne de Ferdinand le Catholique. On permettait de faire des expéditions pour saisir les habitans des petites îles adjacentes, des îles Bahames surtout, qu'on regardait comme des *îles inutiles*[1], pour les transplanter à Haïti ou à Cuba.

On vit arriver alors ce qui de nos temps a caractérisé le commencement des troubles de l'Amérique espagnole, quand les ordres monastiques, loin de faire cause commune contre les évêques ou contre les autorités nouvelle-

la famille du cacique Guarionex. Petr. Mart. *Ocean.* Dec. I, lib. IX, p. 211 ; Gomara, *Hist. de las Indias,* fol. XVIII, *b* (éd. de 1553.)

[1] *Islas inutiles*. Voyez les priviléges concédés aux colons de la Isla Española (26 septembre 1513), dans Nav. t. I, Doc. CLXXV, p. 356. Cette pièce accorde des Indiens au chapelain du roi, aux secrétaires et aux gentilshommes de service. Les descendans de ceux dont les pères ont été *brûlés* pour hérésie ne doivent pas résider à Haïti. Cette épouvantable dénomination *hijos o nietos de quemado* se trouve souvent répétée dans l'ordonnance royale de 1513.

ment instituées, se sont déclarés les uns favorables à l'indépendance, les autres, ennemis ardens de toute innovation. En différentes localités, nous avons vu le même ordre des capucins adopter des systèmes politiques diamétralement opposés. Des contradictions tout aussi frappantes signalèrent la première époque des découvertes de l'Amérique. Le cardinal Mendoza, que ses contemporains ne connaissaient que sous le nom de *grand cardinal d'Espagne*, est accusé surtout d'avoir approuvé les mesures de rigueur contre les Indiens [1]. L'énergie de son caractère le portait souvent aux abus d'un pouvoir qu'il partageait avec Ferdinand et Isabelle, et dans lequel, comme le dit avec esprit Pierre Martyr d'Anghiera [2], il jouait le rôle de *troisième roi des Espagnes*. Cette influence n'a pu être de longue durée, puisque le cardinal est mort trois ans après la découverte de l'Amérique; elle fut, de plus, balancée par celle du célèbre archevêque de Grenade, Fray Hernando

[1] Il fut cependant assez humain dans ses décrets en faveur des *cristianos nuevos*. (Mariana, *Hist. de España*, lib. XXII, cap. 8.)

[2] Epistola CXLIII; Clemencin, p. 38.

de Talavera, qui appartenait à la congrégation de Saint-Jérôme [1]. Confesseur de la reine Isabelle depuis 1478, avec laquelle, pendant ses voyages, il entretenait une correspondance qu'on lit avec le plus vif intérêt [2], il la

[1] C'est le *Prior del Prado* qui soumit Colomb à l'examen des professeurs de Salamanque, et qui lui-même était peu favorable à ses premiers projets.

[2] Voyez dans cette correspondance, publiée par M. Clemencin, les reproches que l'archevêque adresse à la reine sur le luxe des fêtes, les danses et les petits soupers qui eurent lieu à la cour pendant le séjour de Perpignan, à cause de la visite des ambassadeurs français chargés de faire la cession du Roussillon. *Mem. de la Acad. hist.* t. VI, p. 363-375. La justification de la reine et les éclaircissemens qu'elle donne au prélat sur les apparences trompeuses de la galanterie française sont d'une naïve et aimable sincérité. La cession de Perpignan, en 1493, que Anghiera nomme « *ingens et insigne municipium in ipsa Galliæ Narbonensis planitie,* » se trouve relatée dans ANGHIERA, voyez *Opus epistol.* lib. VI, cap. 128, 131, 134, 135. La persécution qu'éprouva le confesseur Talavera après la mort de la reine Isabelle était l'œuvre de l'inquisiteur de Cordoue, Diego Rodriguez Lucero, que nous avons déja vu signalé plus haut (t. II, p. 283), comme *obscurantiste* (tenebrarius), par ce même Anghiera, qui nomme le tribunal de l'inquisition *præclarum inventum et omni laude dignum.*

fortifiait dans son affection pour les indigènes et dans ses dispositions de tolérance religieuse. Heureusement pour les naturels des Antilles, les premiers religieux envoyés dans les îles étaient de l'ordre de Saint-Jérôme. Le nom de l'ermite Fray Roman Pane fut longtemps célèbre parmi les indigènes, dont il savait adoucir l'infortune [1]. Les franciscains, dont Colomb portait quelquefois l'habit par excès de dévotion (car il ne leur était point affilié), ne furent envoyés [2] à Haïti qu'en 1502, les dominicains en 1510. Les premiers travaillaient à la cour à la fois contre la liberté des Indiens et contre les droits que le Saint-Siège accordait aux Juifs et aux Maures convertis. La persécution qu'ils faisaient éprouver à l'arche-

[1] Muñoz, lib. VI, § 8.

[2] Je signale l'époque d'une véritable *mission de frayles*, car déja dans le second voyage un moine franciscain, Antonio de Marchena, qui peut-être (Muñoz, lib IV, § 24; Nav. t. III, p. 603) est la même personne que le gardien du couvent de la Rabida, près de Palos, Juan Perez, le plus ancien des protecteurs de Colomb, paraît avoir été à Haïti en qualité d'astronome (*buen astrologo*), d'après la recommandation directe de la reine Isabelle. (Lettre de la reine en date du 5 septembre 1493; Nav. t. II, Doc. LXXI, p. 110.)

vêque de Grenade n'avait d'autre cause secrète que l'esprit de tolérance et de modération dont cet homme vertueux donnait l'exemple. Les seconds, long-temps humains [1] et protecteurs des indigènes comme l'étaient les religieux de Saint-Jérôme, devinrent plus tard [2]

[1] C'étaient les dominicains aussi qui dans les conférences de Salamanque en 1486, avaient reconnu la justesse des argumens de Colomb. (Remesal, *Hist. de Chiapa*, lib. II, c. 7 et 27.)

[2] *OEuvres de Las Casas*, t. II, p. 424. La rivalité des deux ordres de Saint-François et de Saint-Dominique, entretenue par la cour de Rome, se manifesta de la manière la plus vive par le fameux défi fait en 1498 à Savonarola de traverser un bûcher ardent, épreuve de feu qui fut empêchée par une pluie d'orage. (Sismondi, *Histoire de la liberté en Italie*, t. II, p. 153.) Les franciscains observantins étaient aussi les plus violens persécuteurs des juifs convertis, dont plusieurs s'élevèrent à l'épiscopat en Espagne. (*Mém. histor.* t. VI, p. 485 et 488.) Leur aversion pour la reine Isabelle était fondée sur les principes de tolérance religieuse vers laquelle inclinait cette femme, qui réunissait la douceur à la force. La haine augmenta par la réaction que produisit la réforme des ordres monastiques exécutée par l'ami de la reine, l'archevêque de Tolède, Ximenez de Cisneros. Telle fut la fierté des franciscains que lorsque, dans une vive discussion

leurs ennemis les plus acharnés. Tels étaient les contrastes singuliers qu'offre l'histoire de la première *conquête;* cependant, pour être juste, il faut signaler avec reconnaissance les nobles et courageux efforts qu'à la fin du moyen-âge comme dans les premiers temps du christianisme, le clergé en masse a faits pour défendre les droits que l'homme tient de la nature. Ces efforts étaient d'autant plus dignes d'éloges, que la lutte était engagée à la fois avec un pouvoir despotique et les impérieux besoins de l'industrie naissante des colonies. « Depuis 1510 jusqu'en 1564, écrit l'évêque de Chiapa [1], on ne cesse de *proclamer dans les chaires, de soutenir dans les colléges et de représenter aux monarques* que faire la guerre aux Indiens c'est violer ouvertement la justice, et que tout l'argent que les Indes ont livré est injustement acquis. Les plus *savans théologiens* en Espagne, d'accord avec les *re-*

avec la reine Isabelle, celle-ci se plaignit du peu de respect qu'on lui montrait, le *général de l'ordre* répondit : « Je suis dans mon droit, je parle à la reine de Castille qui est un peu de poussière (*un poco de polvo*) comme moi. » (L. c. p. 201.)

[1] *OEuvres,* t. II, p. 234 et 237.

ligieux (de Saint-Jérôme et de Saint-Dominique), ont déclaré que la conduite qu'ont tenue les chrétiens dans les Indes, et qu'ils y tiennent encore, ne convient qu'à des tyrans et à des ennemis de Dieu. » Le pape Paul III expédia deux brefs dans lesquels ils se plaint « de ce que, par l'invention de Satan, on prétend que les Indiens occidentaux et autres peuples récemment découverts, doivent être réduits en servitude, comme si leur caractère d'hommes pouvait être méconnu. » C'est une sainte loi (*ley santissima*), dit Francisco Lopez de Gomara, prêtre séculier, dont l'*Histoire des Indes* est dédiée à Charles-Quint, que cette loi de l'empereur, qui défend sous les peines les plus graves d'asservir les Indiens. *Justo es que los ombres que nacen libres no sean esclavos de otros ombres.* Ces nobles paroles sont dues à un écrivain qui, plus impartial sans doute qu'Oviedo [1], exprime cependant un

[1] La haine mutuelle que se portaient Fernando Colomb et l'historiographe Gonzalo Fernandez d'Oviedo a été d'autant plus nuisible à la mémoire du grand amiral, qu'Oviedo, dans ses nombreux écrits, aime à se vanter « de décrire non ce qu'il a entendu dire, mais ce qu'il a vu de ses yeux. » Page de l'infant don

mécontentement assez vif de l'administration civile de Christophe Colomb et de son frère

Juan, dont la mort précoce a préparé la réunion des deux monarchies espagnole et autrichienne, il a vu, dans le cours d'une vie de 79 ans, le siège de Grenade, l'assassinat tenté par le fanatique Juan de Cañamas sur la personne de Ferdinand-le-Catholique, la réception de Christophe Colomb à Barcelone lors du retour de son premier voyage, et l'abdication de Charles-Quint. Il a passé 42 ans en Amérique et a traversé huit fois l'Atlantique. La franche naïveté de son style donne une physionomie particulière aux ouvrages de sa vieillesse. « Entended, lector, que ha 'dias que (de mi propia é *cansada* mano) escribo é *hablo* en estas materias, y no desde ayer, *sinó sin muelas é dientes me ha puesto tal ejercicio*. De las muelas *ninguna tengo y los dientes superiores todos me faltan*, é ni un pelo en la cabeza é la barba hai que blanco non sea. Page muchacho fui llevado, seyendo de doce años, desde el año 1490 a la corte de los Catolicos Reyes é comencé á ver la caballeria é nobles e principales varones de España. » Ce morceau curieux est tiré de la troisième *Quincuagena* d'Oviedo, qui est restée manuscrite et qu'il a terminée en mai 1556. (*Mém. hist.* t. VI, p. 222.) L'historiographe Oviedo et Las Casas, se fiant trop à leur mémoire, ont confondu souvent les dates et les faits; mais telle a été l'admirable énergie de caractère de l'évêque de Chiapa, qu'à l'âge de 78 ans (en 1552), il publia pour la première fois son

Barthélemi. Il était de la nature de ce système d'administration, comme de tout système colonial, que les mauvais germes qu'il renfermait se développassent rapidement, presque à l'insu de la mère-patrie, et en opposition avec les lois humaines qui y ont été de temps en temps proclamées. Dans l'ordre social et politique, ce qui est injuste recèle un principe de des-

fameux traité qui porte le titre de *Quæstio de imperatoria vel regia potestate* (*du Prince comme sujet de la loi*), traité de politique dont la réimpression ne serait pas permise au dix-neuvième siècle dans plusieurs capitales de l'Europe. (*OEuvres de Las Casas*, t. II, p. 75-113.) L'usage d'une certaine liberté de la presse que le gouvernement espagnol permettait alors aux premiers dignitaires de l'Église est assez remarquable; il frappe surtout lorsqu'on se rappelle que presqu'à la même époque où Las Casas prouve « que le roi Catholique, pour sauver son ame, doit rendre le Pérou au neveu de l'Inca Guaynacapac, » et que les cruautés exercées par le peuple juif et relatées dans le Deutéronome, ne doivent pas servir d'excuse dans les guerres qu'on intente aux naturels de l'Amérique (l. c. t. I, p. 339-341; t. II, p. 322 et 245), un autre évêque, celui d'Orihuela, dans un ouvrage dédié au pape Clément VIII, établit « le droit de tuer de sa propre autorité un frère ou un fils hérétiques. » (Clemencin, p. 390.)

truction ; et les prédictions du spirituel et satirique Girolamo Benzoni sur le sort futur d'Haïti et de toute l'Amérique colonisée par des blancs, prédictions faites dans la première moitié du seizième siècle, ont été pleinement accomplies [1] de nos jours.

[1] Voyez *Historia del Mondo Nuovo* (Vinet. 1565), lib. II, c. 1 et 17, p. 65 et 109. « Les nègres africains se rendront sous peu maîtres de l'île Saint-Domingue. — Je pense que toute nation qui a le malheur d'être sujette à des étrangers, se soulèvera tôt ou tard : il en sera ainsi des habitans des Indes. » Aussi le cardinal Ximenes prédit la révolte des nègres « comme une race entreprenante et extrêmement prolifique. » (Marsolier, *Hist. du cardinal*, 1694, liv. VI.) Des noirs ont été introduits à Saint-Domingue cinq ans avant la mort de Christophe Colomb, mais en très petit nombre et sans sa participation. Ce seul fait, historiquement bien avéré, dément l'assertion si souvent répétée que la malheureuse idée de substituer dans le travail des mines des nègres aux naturels des Antilles, appartient à Las Casas. La cour de Madrid surveillait avec une méfiante prudence la qualité des individus auxquels devait être permis l'accès d'Haïti. Elle excluait les Maures, les Juifs, les nouveaux convertis, les moines non Espagnols et les « fils et neveux de gens brûlés (*quemados*) », c'est-à-dire morts sur les bûchers de la Sainte Inquisition (Nav. t. II, Doc. 175, c. 361);

Je viens de traiter une matière qui n'a pas été abordée jusqu'ici avec l'indépendance d'es-

mais l'introduction « de nègres nés dans la maison de maîtres chrétiens (*nacidos en poder de christianos*) fut permise dans les instructions données en 1500 à Nicolas de Ovando. (Herr. Dec. I, lib. IV, cap. 12.) Le nombre de ces esclaves noirs semble avoir augmenté considérablement jusqu'en 1503, car dans cette année nous voyons déja le même Ovando demander à la cour (Dec. I, lib. V, c. 12) « de ne plus envoyer des noirs à l'île Española, parce qu'ils se mettaient souvent en fuite et gâtaient le moral des naturels. » L'année de la mort de Christophe Colomb fut signalée par la permission donnée au nègres de se marier aux Antilles, mais défense fut faite de recevoir aucun nègre venu du Levant ou élevé dans une maison de Maures. (Dec. I, lib. VI, c. 20.) En 1510 (année dans laquelle Las Casas a dit sa première messe dans la *ciudad* de la Vega sans avoir encore aucun rapport politique avec le gouvernement), le roi Ferdinand ordonna à la Casa de Contratacion de Séville, établissement récemment fondé, « de faire passer 50 esclaves à Haïti pour le travail des mines, puisque les naturels de l'île étaient faibles d'esprit et de corps. » (Dec. I, lib. VIII, c. 9.) On pourrait croire que cet envoi étoit composé de nègres créoles nés, comme on disait alors, sous puissance de chrétiens ; mais l'ordonnance de 1511 (Dec. I, lib. IX, cap. 5) exprime déja clairement une véritable *traite de nègres*. « On se loue de

prit qu'exigent les grands intérêts de l'humanité à toutes les époques de l'histoire. Il ne

l'état prospère de la colonie et de la fréquence décroissante des ouragans comme effet de la multiplication des églises et de l'exposition du Saint-Sacrement. On cède au vœu des Dominicains pour diminuer le travail des naturels, et la cour ordonne qu'on transporte aux îles beaucoup de nègres des côtes de Guinée, puisqu'un nègre travaille plus que quatre Indiens.» Jusque-là le nom de Las Casas ne paraît pas dans le récit minutieux de l'administration d'Haïti que les historiens nous ont conservé : la proposition formelle de Las Casas « de donner la permission aux colons d'amener des nègres pour soulager le sort des naturels, *que a los Castillanos qae vivian en las Indias se diese saca de negros para quefuessen los Indios mas aliviados en las minas,* » ne date que de l'année 1517. (Dec. II, lib. II, cap. 20.) Cette proposition, appuyée par le grand crédit dont jouissait alors Las Casas auprès du grand-chancelier et tout le parti puissant des Flamands, a eu la plus malheureuse influence sur l'extension de la traite : ce n'est qu'alors qu'une licence d'introduction de quatre mille nègres de Guinée fut vendue par les Flamands à des négocians génois pour 25,000 ducats. C'était le commencement de ces affreux *asientos* que plus tard la cour a accordés aux maisons de Peralta, Reynel et Rodiguez de Elvas. (*Relat. hist.* t. III, p. 403.) Une proposition entièrement semblable à celle de Las Casas fut faite la même année (Dec. II,

s'agit pas ici d'accuser avec amertume ou de défendre par de timides détours les hommes

lib. II, c. 22) par les pères de l'ordre de Saint-Jérôme; dans l'une et dans l'autre il était aussi question d'envoyer des laboureurs européens de race blanche (*labradores*) pour les métairies. C'est à tort que l'abbé Grégoire, dans la discussion qu'il a eue sur l'origine de la traite, avec MM. Funes, Meer et Llorente, a soupçonné l'historiographe Herrera d'avoir faussement inculpé Las Casas. Le *Mémorial* présenté par ce dernier au grand-chancelier a été entre les mains de Muñoz, qui l'a copié. Le troisième article porte la proposition « que chaque colon (*cada vecino*) puisse introduire librement (*francamente*) deux nègres et une négresse. » (Nav. t. I, p. LXXXVIII.) Las Casas n'a pas eu la première idée d'introduire des nègres aux Antilles; cette introduction avait lieu pour le moins depuis six ou sept ans : mais il a malheureusement contribué, en 1517, et conjointement avec les pères de Saint-Jérôme, alors ses ennemis (Dec. II, lib. II, c. 15), à étendre la traite, à la vivifier par son influence et en la rendant lucrative sous la forme d'*asiento*. J'ai examiné cette question avec la plus scrupuleuse impartialité, elle a d'autant plus de gravité que le nombre des noirs des deux Amériques est déja de *sept* millions. Dans l'antiquité les Africains, ou plutôt les races sémitiques établies sur les côtes boréales de l'Afrique faisaient la traite des *blancs* en Europe. Avant que les Européens eussent fait la traite des noirs en Afrique,

qui jouissent d'une illustration méritée; il s'agit de répandre une opinion plus juste des circonstances qui ont introduit et maintenu pendant long-temps, sous différentes dénominations, le servage en Amérique, circonstances qui se sont manifestées partout depuis le moyen-âge jusqu'à nos jours et qui ont amené, quel que soit le degré de culture intellectuelle des prétendus *conquérans civilisateurs*, un résultat également funeste. Cette analogie ne s'est pas seulement conservée dans

les Guanches des Canaries furent amenés et, dans les dernières années du quatorzième siècle, exposés comme des esclaves aux marchés de Séville et de Lisbonne. On croit assez généralement que les premiers esclaves noirs à cheveux crépus ont paru à Lisbonne en 1442 (Barros, Dec. I, lib. I, c. 6; c'étoient des nègres de Sénégambie que les Maures avaient envoyés pour racheter des esclaves de leur propre race. Ritter, *Africa*, 1822, p. 411.) Mais Ortiz de Zuñiga a prouvé que des noirs avaient été déja amenés à Séville sous le règne du roi Henri III de Castille, par conséquent avant 1406. (*Annales de Sevilla*, lib. XII, n° 10.) Les Catalans et les Normands ont fréquenté les côtes occidentales d'Afrique jusqu'au tropique du Cancer pour le moins 45 ans avant l'époque à laquelle l'infant don Henri le Navigateur commença la série de ses découvertes au-delà du cap Non.

les faits accomplis, dans des actes de barbarie ou de longue oppression; elle se présente aussi dans les argumens par lesquels ces actes sont justifiés, dans la haine à laquelle on voue ceux qui les révèlent, dans ces hésitations d'opinions, ces doutes que l'on feint sur le choix entre le juste et l'injuste, pour mieux déguiser le goût de la servitude et des mesures de rigueur. Ecoutons encore une fois l'ami de Colomb, Pierre Martyr d'Aghiera [1] : « Sur la liberté des Indiens, écrit-il en 1525 à l'archevêque de Calabre, on n'a encore rien trouvé de convenable. Le droit naturel et la religion (*iura naturalia Pontificiaque*) veulent que tout le genre humain soit libre. Le droit impérial (la politique) n'est pas du même avis. L'usage même est contraire, et une longue expérience enseigne que l'asservissement est nécessaire à ceux qui, privés de maîtres et de tuteurs, retourneraient à leur idolâtrie et à leurs anciennes erreurs. » Ces paroles mémorables justifient Las Casas lorsqu'il s'écrie, après avoir traité Colomb avec une grande sévérité: « Que pouvait-on attendre d'un vieux

[1] *Opus Epist.* n° 806, p. 480.

marin, homme de guerre, dans un temps où les plus savans et respectables ecclésiastiques restaient incertains ou justifiaient l'esclavage ! »

Colomb sentait très bien lui-même qu'exerçant un pouvoir absolu au milieu de la lutte des partis, l'énergie de son caractère et sa position politique l'entraînaient quelquefois à des actes de violence et de sévérité qu'il ne se serait point permis en Europe et sous une administration pacifique. Gomara[1], dans son

[1] « Era (el almirante) ombre de buena estatura y membrudo, cariluengo, vermejo, pecoso y *enojadiço* y crudo y que sufria mucho los trabajos. » (GOMARA, fol. 15 *b*.) Dans sa jeunesse, dit Fernando Colomb (cap. 3), mon père avait les cheveux blonds (*el cabello blondo*), mais déja à l'âge de trente ans il les avait blancs. Benzoni, né treize ans après la mort de Christophe Colomb, le caractérise : « ingenio excelso, læto et ingenuo vultu. Acres illi et vigentes oculi, *subflava Cæsaries*, os paulo patentius, in primis justitiæ studiosus erat, iracundiæ tamen pronus *si quando commoveretur*. » (*Hist. Indiæ occid.* 1586, lib. I, cap. 14.) Sur l'incertitude des portraits discordans de l'amiral conservés à Cuccaro, chez le duc de Berwick et à Madrid, etc., voyez CANCELLIERI, *Notizie di Christ. Colombo*, 1809, p. 180. *Codice Colombo-Amer*. p. LXXV.

style expressif et naïf, l'appelle « homme de belle taille, fort de membres, à visage alongé, frais et rougeâtre de teint (le fils de Colomb dit *de color incendido*), rempli de taches de rousseur, *enclin à la colère*, dur à s'exposer aux fatigues. » Colomb se caractérise lui-même dans une lettre au commandeur Nicolas de Ovando, dont Las Casas nous a conservé un fragment[1] comme « âpre et peu aimable de paroles. » Au moment funeste et critique où chargé de fers, il doit se justifier de la punition de Moxica, Pedro Requelme, Hernando de Guevara et d'autres rebelles, il dit noblement dans un écrit trouvé dans les archives du duc de Veragua[2] : « Je dois être jugé comme un

[1] Lettre du mois de mars 1504. Nav. t. II, Doc. XX, p. 437.

[2] « Yo he perdido (en estos trabajos) mi juventud, y la parte que me pertenece de estas cosas y la honra dello; mas non fuera de Castilla adonde se juzgaran mis fechos y seré juzgado como a capitan que fue a conquistar de España fasta las Indias y non a gobernar cibdad ni villa ni pueblo, puesto en regimiento, salvo a poner so el señorio de S. A. gente salvage, bellicosa(?) y que viven por sierras y montes. » Ce fragment est de la fin de l'année 1500. (Nav. t. II, Doc. CXXXVII, p. 255.) La lettre adressée à la nourrice de l'infant

capitaine qui est venu d'Espagne conquérir les pays vers l'Inde, et non comme un homme

don Juan, doña Juana de la Torre, aussi de la fin de 1500, répète cette même pensée d'une manière plus pathétique, mais un peu incohérente dans la construction des phrases : « Allì me juzgan como gobernador que fue a Cecilia (en Sicile) ó ciudad o villa puesta en regimiento y *adonde las leyes se pueden guardar por entero*, sin temor de que se pierda todo y rescibo grande agravio. Yo debo ser juzgado como capitan que fue de España á conquistar fasta las Indias á gente belicosa y mucha y de costumbres y seta á nos muy contraria : los cuales viven por sierras y montes sin pueblo asentado ni nosotros, y adonde por voluntad divina he puesto só el señorio del rey y de la reyna nuestros señores, otro mundo; y por donde la España, que era dicha probe, es la mas rica. Yo debo ser juzgado como capitan que de tanto tiempo fasta hoy trae las armas a cuestas sin las dejar una hora y de caballeros de conquistas y del uso, *y no de letras, salvo si fuesen de Griegos y de Romanos*, ó de otros modernos de que hay tantos y tan nobles en España, ca de otra guisa recibo grande agravio porque en las Indias no hay pueblo ni asiento. » (Nav. t. I, p. 273.) On diroit que le fragment trouvé dans les archives du duc de Veragua est, soit le brouillon de la lettre à la nourrice de l'infant, soit le commencement d'une lettre écrite dans ce même but de justification. Nous avons déja fait voir plus haut, en comparant des lettres adressées au trésorier

qui administre une ville grande ou petite, soumise à un régime régulier : car j'ai eu à placer sous le vasselage de Son Altesse des peuples sauvages, belliqueux, vivant par monts et forêts. » Ce langage si haut et si ferme rappelle la défense de Warren Hastings, accusé de violences bien plus atroces que celles dont on a inculpé Colomb, et se vantant d'avoir étendu dans les circonstances les plus difficiles l'empire britannique de l'Inde. C'est aussi « cet empire des circonstances, cette nécessité d'une prévoyante politique » qui ont été invoqués pour disculper l'amiral de la trame perfide qui fit tomber Caonabo [1], le riche cacique de la province de Cibao, entre les mains des Espagnols. L'instruction donnée au capitaine Mosen Pedro Margarit, pour attirer le cacique dans le piège, est très remar-

de la couronne don Rafael Sanchez et à l'escribano de racion, don Luis de Santangel, et écrites en 1493, que Colomb avait l'habitude d'envoyer à différentes personnes parmi ses protecteurs, des lettres du même contenu et en se servant presque des mêmes expressions.

[1] L'amiral l'appelle Cahonaboa, Pierre Martyr Caunaboa. (*Ocean.* Dec. I, lib. IV, p. 48.)

quable, et ne porte guère, comme l'a très bien observé M. Washington Irving, un caractère chevaleresque. Après avoir recommandé à Margarit « de couper le nez et les oreilles aux Indiens qui ont soustrait de l'or, *parce que ce sont des membres difficiles à cacher,* » Colomb ordonne qu'on envoie à Caonabo des hommes rusés avec des présens, « qu'on lui dise qu'on désire beaucoup son amitié (*que se tiene mucha gana de su amistad*), qu'on l'amuse de belles paroles pour lui ôter tout reste de méfiance, et qu'une fois saisi on lui mette une chemise et une ceinture pour mieux s'assurer de sa personne, puisqu'un homme nu échappe trop facilement[1]. » De tous les temps les nations de l'Europe latine ont eu l'habitude de se calomnier mutuellement : les Espagnols se plaisaient à accuser Colomb de « finesse génoise, » sachant tirer parti de tout, même du phénomène d'une éclipse de lune[2] : ils oubliaient le caractère

[1] Instruccion del 9 de abril 1494. (Nav. t. II, Dec. LXXII, p. 12.)

[2] L'éclipse du 29 février 1504 que Colomb avait prédite trois jours avant aux Indiens de la Jamaïque pour les épouvanter et les forcer d'apporter de nou-

rusé de Cortez qui, à peine débarqué sur la plage de Chalchicuecan, en 1519, assurait

velles provisions. Je trouve notées les circonstances de cette éclipse et la déduction de la longitude du *puerto de Sta Gloria* sur le littoral de l'île Janahica (Jamaïque), dans le livre des *Profecias* de Colomb, fol. LXXVI. Aussi le testament de Diego Mendez en parle et nomme l'éclipse presque totale. (Nav. t. I, p. 325; t. II, p. 272.) Colomb remarque qu'il ne put observer le commencement de l'éclipse, parce que ce commencement précédait le coucher du soleil (*porque el comienzo fue primero que el sol se pusiese, non lo pude notar*). Ce cas est très rare et un effet de la réfraction. Selon Fernand Colomb (*Vida*, cap. 103), l'amiral, « lorsqu'il fit semblant de s'enfermer pendant l'éclipse pour parler un peu avec son Dieu (*queria hablar un poco con su Dios*), tira surtout partie de la couleur rougeâtre de la portion éclipsée (*inflamacion de la luna por ira del cielo*), teinte qui naît, comme on sait, de l'inflexion des rayons solaires dans le cône de l'ombre, par l'influence de l'atmosphère terrestre et qui est surtout très vive sous les tropiques. (*Relat. hist.* t. III, p. 544.) On n'a aucunement besoin d'admettre que la prédiction de l'éclipse se fondait sur le calcul de Colomb; l'amiral avait sans doute des Éphémérides à bord, probablement celles de Regiomontanus, embrassant les années 1475-1506, ou le *Calendarium eclipsium pour* 1483-1530, dont l'usage était très répandu parmi les Portugais et les Espagnols. Cette supposition est d'au-

déja à son souverain, dans une lettre datée de la Ricca Villa de Veracruz, que le riche et puissant seigneur Montezuma devait tomber mort ou vivant entre ses mains[1].

Telle est la complication des destinées humaines que ces mêmes cruautés qui ont ensanglanté la conquête des deux Amériques, se sont renouvelées sous nos yeux, dans des temps que nous croyons caractérisés par un progrès prodigieux des lumières, par un adoucissement général dans les mœurs, et cepen-

tant plus probable, que Colomb avait une entière confiance dans la détermination des longitudes par l'observation des éclipses lunaires (il dit dans sa lettre au pape Alexandre VI : *no pudo haber yerro porque hubo entonces eclipsis de la luna*. Nav. t. II, Doc. CXLV, p. 280) et que déja dans le journal du premier voyage (journée du 13 janvier 1493) il se propose « d'observer la conjonction de Jupiter et de Mercure et l'opposition de Jupiter, » phénomènes qui sans doute lui étaient indiqués par les Ephémérides qu'il avait à bord de son vaisseau. L'ami de Colomb, Vespuce, dans la lettre à Lorenzo di Pierfrancisco de' Medici, dit clairement (Bandini, p. 72) qu'il se servit en 1499 et 1500 « de l'Almanach de Giovanni de Monteregio, calculé pour le méridien de Ferrare. »

[1] *Cartas de Hernando Cortes* (éd. du cardinal Lorenzana, p. 39).

dant un même homme, à peine au milieu de sa carrière, a pu voir la *terreur* en France, l'expédition inhumaine de Saint-Domingue, les réactions politiques et les guerres civiles continentales de l'Amérique et de l'Europe, les massacres de Chio et d'Ipsara, les actes de violence qu'ont fait naître tout récemment, dans la partie méridionale des États-Unis, une atroce législation concernant les esclaves, et la haine de ceux qui voudraient la réformer [1]. Les passions se sont fait jour avec un effort irrésistible chaque fois que les circonstances ont été les mêmes au dix-neuvième comme au seizième siècle. La puissance des choses a cédé à la puissance des mœurs. Aux deux époques, des regrets ont suivi les malheurs publics; mais de nos jours, dans les tristes souvenirs que j'invoque, des regrets, plus unanimes, se sont aussi plus hautement manifestés. La philosophie, sans obtenir la victoire, s'est soulevée en faveur de l'humanité, et la violence des passions a perdu de cette franchise antique qui exclut la pudeur du forfait et caractérise la marche rapide de

[1] *Relat. hist.* tom. III, p. 457 et 613.

la conquête du Nouveau Monde. La tendance moderne est de « chercher la liberté par des lois, » l'ordre par le perfectionnement des institutions. C'est comme un élément nouveau et salutaire de l'ordre social, élément qui agit lentement, mais qui rendra moins fréquent et plus difficile le retour des commotions sanguinaires.

Si la découverte de l'Amérique, en donnant une nouvelle trempe au caractère national, nous rappelle, sous quelque rapport, la vie animée et la sauvage indépendance du moyen-âge, s'il est vrai qu'elle a marqué d'une empreinte de grandeur ces rapides et aventureuses expéditions qui ont amené la ruine de deux empires et ouvert au commerce des peuples de vastes contrées, elle n'offre cependant dans le tableau des mœurs qu'une faible analogie avec l'époque chevaleresque de l'Europe chrétienne. Ce n'est pas l'exaltation du courage et l'esprit d'entreprises hasardeuses qui caractérisaient seuls le temps de la chevalerie, c'est aussi le désintéressement, la protection du faible, la loyauté dans l'accomplissement d'un vœu ou de promesses données, c'est l'enthousiasme de la foi, la puissance ou la

suprématie du sentiment et de l'intérêt intellectuel sur les intérêts matériels de la société. Telle était la physionomie de la chevalerie dans la noble lutte des Goths et des Arabes en Espagne, telle elle était dans les expéditions des chrétiens en Orient. Les mœurs chevaleresques, il faut bien le dire aussi, tout en contribuant à l'élévation des ames et au développement du sentiment poétique, n'excluaient pas ces actes de férocité qu'inspire instantanément l'ardeur des passions haineuses. L'institution de la chevalerie, en épurant et en raffinant les mœurs dans la haute sphère de l'ordre social, demeura étrangère aux lois de la patrie : elle n'influa que très indirectement sur l'amélioration du sort des basses et plus nombreuses classes du peuple. Fruit de l'anarchie féodale dans des siècles d'oppression et de brigandage, elle n'a pas survécu aux circonstances qui l'ont fait naître. La véritable conquête de l'Espagne mauresque se termine déja à la bataille de Las Navas de Tolosa, en 1212. Il ne restait que le petit royaume de Grenade entre les mains des Musulmans. Un nouvel ordre de choses commença dès-lors dans l'Espagne sujette aux deux couronnes

d'Aragon et de Castille. Les exploits guerriers qui ont illustré, à la fin du quinzième siècle, la destruction du dernier asile des Maures dans la Péninsule, rappelaient sans doute les anciens prodiges de la chevalerie comme manifestation de valeur personnelle, comme générosité dans les combats, comme absence aussi de ce sentiment d'humanité universelle qui embrasse des peuples différant de religion et de race ; mais le siége de Grenade, et la *conquête* de l'Amérique, se trouvent séparés par deux siècles et demi de cet état de la société qui avait enfanté un système de chevalerie embrassant presque toute l'Europe chrétienne, et suppléant à la faiblesse de l'autorité suprême par l'exaltation de l'énergie individuelle. Les vertus dont cette énergie de caractère tire son plus bel éclat, sont sans doute de tous les temps et peuvent être célébrées dans l'histoire sous le nom de vertus chevaleresques ; mais le siècle de la chevalerie même, comme son reflet, la fleur de la poésie romantique, finissent avec le règne de Ferdinand III de Castille et celui des Hohenstaufen. L'accroissement de l'autorité monarchique, l'extension du commerce dans le bassin de la

Méditerranée et avec les côtes de Flandre, le besoin généralement senti de l'ordre fondé sur la loi diminuèrent l'importance des existences individuelles et les efforts déréglés d'une seule classe avide d'exercer un pouvoir indépendant. La chevalerie avait cessé dès que la nation s'était constituée en corps et que pour la répression des abus comme pour la défense du faible, on n'invoquait que l'action protectrice du gouvernement.

C'est sous le règne de Ferdinand le Catholique et d'Isabelle surtout que le système d'unité, de fusion politique et de pouvoir arbitraire, s'est rapidement affermi ; et les écrivains modernes qui ont cru voir, dans le drame sanguinaire de la conquête de l'Amérique, l'effet d'une impulsion donnée par la chevalerie du moyen-âge, la suite d'un mouvement non interrompu, ont oublié les changemens survenus dans l'ordre social d'un pays entrant dans la carrière des peuples industriels ; ils ont confondu l'état de la Péninsule lors du siége de Grenade et lors des combats d'Alarcos et de Tolosa. Les *Caballeros de la Conquista*, inhumains sans passions, convertissant en vices les travers de la chevalerie,

rappelaient plutôt, à un petit nombre d'exceptions près, dans les combats qu'ils se livraient à eux-mêmes et aux princes indigènes, à ces *condottieri*, capitaines de la milice étolienne qui ravageaient, dès le milieu du quatorzième siècle, la malheureuse Italie. D'ailleurs la soif de l'or dont on a tant parlé, était moins funeste à la population indienne par les actes de violence instantanée qu'elle provoquait, que par ces lentes exactions auxquelles conduisirent d'abord le travail des mines, et plus tard [1], entre les années 1513 et 1515, la

[1] Non en 1506, comme on le dit généralement. Oviedo a vu planter les premières cannes à sucre à Saint-Domingue, comme il le dit clairement. *Hist. nat. de las Indias*, lib. IV, cap. 8. Or, Oviedo n'est venu à Saint-Domingue qu'en 1513, comme *veedor de las fundiciones de oro;* il n'y resta que deux ans. Ses autres voyages furent en 1519, au Darien; en 1526, à Carthagène des Indes; en 1535, à la *fortaleza de Santo Domingo*. Comme dans cette dernière année il y avait déja trente sucreries dans l'île, où l'on se servait pour exprimer le vezou (*guarapo*), des cylindres qui avaient été introduits par Gonzalo de Veloso, et qui étaient mis en mouvement tant par des chevaux que par des roues hydrauliques (*trapiches de agua*), il ne peut être question pour l'introduction des cannes par Pedro de

culture de la canne à sucre. Le goût pour les entreprises d'industrie commerciale que les Castillans avaient contracté d'abord par le contact avec les Arabes et plus tard par leurs rapports fréquens avec les ports d'Italie, rendait, dans les îles Antilles, les colons nouveaux des hôtes d'autant plus oppresseurs, que le manque de connaissances techniques et l'ignorance absolue de tout principe de régime colonial conduisaient à une dépense inutile de temps et de forces physiques dans les travaux imposés aux Indiens. Ceux des historiens espagnols qu'un faux sentiment de nationalité a rendus ennemis de Christophe Colomb, après

Atienza, que de l'époque de 1513-1515. Il est assez remarquable que l'histoire nous fasse connaître avec tant de précision les circonstances dans lesquelles a commencé une culture qui a influé à la fois sur la barbarie de la traite des noirs et sur la prospérité du commerce européen, tout l'Archipel des Antilles ayant exporté, sans compter les effets du commerce frauduleux, en 1826, plus de 287 millions; en 1836, plus de 380 millions de kilogrammes de sucre. (Comparez la *Relation hist.* t. III, p. 493, et l'important mémoire de M. Rodet, sur la consommation du sucre en Europe.)

l'avoir accusé de finesse et d'astuce, aiment à parler de son avarice mercantile comme preuve de sa cupidité italienne. L'amiral, comme l'indique sa correspondance avec son fils Don Diego, montre sans doute un soin très actif et minutieux pour la conservation de sa fortune; mais aussi cette correspondance n'embrasse-t-elle que les années 1504 et 1505, dans lesquelles, après la mort de la reine Isabelle, le gouvernement l'avait privé de ses rentes d'Haïti, des droits de *terzio*, *ochavo*, et *diezmo* inscrits, comme il le dit à plusieurs reprises, dans le *libro de sus privilegios*[1]. Il se plaint des avances qu'il a dû faire aux personnes qui l'accompagnèrent dans le quatrième et dernier voyage : il avoue « qu'il ne vit que d'argent emprunté, » et il prescrit à son fils d'avoir recours, comme de coutume, à l'évêque de Palencia[2] et au *señor*

[1] Lettre du 21 décembre 1504 (Nav. t. I, p. 346) et cédule du 2 juin 1497 (t. II, Doc. CXIV, p. 202).

[2] Diego de Deza, qu'il ne faut pas confondre avec l'ennemi de Colomb et de Cortez, Juan de Fonseca, archidiacre de Séville, qui, en janvier 1505, fut aussi nommé à l'évêché de Palencia, lorsque Deza devint archevêque de Séville.

Camerero de Son Altesse. Colomb était vivement occupé du rang de sa famille et du lustre qu'il voulait lui donner : il était forcé de tenir un grand état de maison en sa triple qualité d'*amiral de Castille*, de vice-roi et de gouverneur-général. Le premier de ces titres surtout assignait à Colomb la jouissance de tous les priviléges dont le roi Henri III avait gratifié, en 1405, son oncle don Alphonso Henriquez, priviléges plus honorifiques et plus lucratifs que jamais souverain n'en avait accordés à un vassal. Né au sein d'une république où l'on voyait s'élever en peu de temps d'immenses fortunes par la hardiesse des entreprises maritimes dans le Levant, et où ces mêmes avantages devenaient la base du pouvoir aristocratique dans l'État, Colomb était naturellement porté à chérir les richesses comme un moyen d'influence politique et de grandeur. Nous avons vu plus haut qu'il ne tarissait pas sur les éloges donnés à l'or, auquel, selon une direction d'idées qui portaient le caractère et du temps où il vivait, et de l'individualité de son esprit, il attribuait même « des vertus théologiques. » Il revient dans l'acte d'institution de son majorat de famille (22 février

1498, trois mois avant le départ pour le troisième voyage), sur son projet favori, celui de la conquête du Saint-Sépulcre, qui doit être le résultat prochain de la conquête des Antilles, c'est-à-dire, selon lui, d'Ophir et Cipango. Il ordonne à son fils don Diego de se servir de sa richesse « pour entretenir à Haïti quatre bons professeurs de théologie dont le nombre augmentera avec le temps; d'y faire construire un hôpital et une église sous l'invocation de Sainte-Marie de la Conception, avec un monument en marbre [1] et une inscription, enfin pour déposer à la banque de Saint-Georges à Gênes [2] des fonds destinés soit

[1] *Con un bulto de piedra marmol en el cual bulto estará un letrero en conmemoracion del mayorazgo.* (Nav. t. II, Doc. CXXVI, p. 233 et 234.)

[2] Colomb dit proprement que l'on doit « acheter des actions de la banque (*que haga comprar en su nombre é de sus herederos, unas compras a que dicen Logos que tiene el Oficio de San Jorge*), actions qui sont très sûres et qui rapportent aujourd'hui (1498) six pour cent. » Ce passage est digne d'attention pour ceux qui se livrent aux études d'économie politique relative aux temps de la première découverte de l'Amérique. Colomb a tellement à cœur la croisade en Terre-Sainte « dans

à faire une expédition en Terre-Sainte, si le gouvernement espagnol y renonçait, soit à secourir le pape si un schisme [1] dans l'Église le menaçait de la perte de son rang et de ses biens temporels. » Mais ce qui porte le plus l'amiral à désirer si ardemment de voir augmenter le produit de cet or avec lequel (par le moyen des messes de morts célébrées dans des chapelles bien dotées) « on tire les ames [2]

laquelle Leurs Altesses doivent dépenser toutes leurs rentes des Nouvelles Indes, » qu'il ordonne à don Diego ou aux héritiers de celui-ci de commencer l'expédition, lors même que les fonds accumulés dans la banque ne seraient point encore très considérables, «puisqu'il était très probable qu'une conquête de Jérusalem entreprise par de simples particuliers, entraînerait après elle la coopération active du gouvernement. »

[1] On dirait d'une prévision de l'évènement du 31 octobre 1517, en Allemagne. Colomb met une restriction d'une singulière prudence à l'accomplissement de cet ordre de secourir le pape « contre la tyrannie d'une personne qui voudrait dépouiller l'Eglise. » L'héritier sera dispensé de cette offre de secours si le pape était hérétique, *llo que Dios no quiera*.

[2] Je fais allusion au passage souvent cité de la lettre à la reine dans le quatrième voyage : *el oro es excelentisimo.....* et au paragraphe qui termine le testa-

du purgatoire, » c'est une grande vue politique. Plus les monarques étaient persuadés que Colomb avait touché aux riches pays limitrophes de la Chersonnèse d'Or, et plus il y avait espoir qu'on lui fournirait des fonds pour étendre ses découvertes. L'ambition et l'amour de la gloire lui faisaient chercher tous les moyens propres à frapper l'imagination et à faire naître de grandes espérances. Le curé de la Villa de los Palacios, Bernaldez, raconte avoir logé chez lui en 1496 Christophe Colomb et le frère du cacique Caonaboa, baptisé sous le nom de don Diego. Il ajoute que chaque fois que Colomb passait par quelque grande ville, il ordonnait à l'Indien de mettre autour de son cou la magnifique chaîne d'or qu'il avait apportée d'Haïti et qui pesait près de six cents *castellanos* [1]. « Pour réjouir le

ment du 19 mai 1506. (Nav. t. I, p. 309, et t. II, p. 314.)

[1] L. c. t. I, p. LXVIII. C'était un poids de douze marcs d'or, car 50 *castellanos* font un marc qui, d'après l'édit du roi don Alonzo XI, de 1348, devait être le marc allemand, celui de Cologne (*marco de Colonna*, pour Colonia). Les dénominations *medio excelente*, *enrique et castellano* (*entero*), étaient synonymes.

cœur de Leurs Altesses, dit Colomb dans la lettre à la nourrice de l'infant, et pour qu'elles comprissent combien mon affaire était importante, j'avais fait mettre de côté des morceaux d'or grands comme des œufs [1] de poules et

[1] Comme dans ces derniers temps la comparaison de la richesse d'or au Choco, au Brésil, dans le sud des Etats-Unis et sur le versant oriental (asiatique) de l'Oural, a beaucoup fixé l'attention du public, je vais consigner ici le poids des plus grandes *pepites* d'or qui ont été trouvées. Celle des terrains aurifères de l'Oural, qui est déposée au cabinet impérial des mines de Saint-Pétersbourg, pèse 10 $\frac{58}{100}$ kilogrammes ; celle que l'on a trouvée, selon M. Köhler de Freiberg, à Anson County, aux états-Unis, en 1821, pèse 21 $\frac{7}{10}$ kilogrammes. Le comté de Cavarras a offert un morceau d'or (toujours sans *gangue*) pesant 12 $\frac{6}{10}$ kilogrammes et plusieurs de 6 et 8 kilogrammes. Du temps de la *conquista*, la pépite d'or (grana de oro) la plus célèbre était celle qui fut trouvée à Haïti, au commencement de l'année 1502, dans les lavages de sables d'or du Rio Hayna, à huit lieues de distance de la ville de Santo Domingo, lavages appartenant à deux colons, Francisco de Garay et Miguel et Diaz. On la décrit grande comme « les pains d'Alcala (*hogazas*) que l'on vend à Séville. » Pour exagérer son volume on ne manquait pas de dire (Herr. Dec I, lib. V, cap. 1) que « les mineurs plaçaient sur le grain d'or un cochon de lait rôti, pour manger,

d'oies que je comptais porter moi-même à la cour et dont le commandeur Bobadilla m'a

comme des rois, d'un plat d'or. » Ce grain est tombé au fond de la mer, non près du cap Beata, comme l'affirme Oviedo (*Hist. nat.* cap. 84), mais comme le dit clairement don Fernando Colomb (cap. 88), le 29 juin 1502, près du cap oriental de l'île d'Haïti, qui est le cap Engaño. C'était le fameux ouragan que Christophe Colomb avait prédit 48 heures avant, « le ciel étant encore tout clair et bleu, » et dans lequel périrent Bobadilla, Roldan et le cacique Guarionex. Nous avons six évaluations du poids de cette fameuse pépite d'or. Oviedo lui donne une arrobe et sept livres; Pierre Martyr d'Anghiera, 3310 castellanos (*auri globus maximi ponderis*, dans *Océan.* Dec. I, lib. X, p. 117); Las Casas (*Obras nuevamente impressas en Barcelona*, 1646, p. 8), 3600 castellanos; don Fernando Colomb (cap. 64), plus de trente livres; Herrera, 3600 pesos; enfin Wytfliet, 3310 livres. (*Descriptionis Ptolemaicæ argumentum*, 1597, p. 25.) Les cinq premières évaluations sont presque identiques, les 32 livres castillanes d'Oviedo font 14 $\frac{6}{10}$ kilogrammes; les 3310 castellanos d'Anghiera 15 $\frac{11}{10}$ kilog. Les *pesos* d'Herrera sont identiques avec les castellanos. (*Quod nummum castellanum vocari diximus vulgo pesum appellant. Ocean.* Dec. II, lib. VII, p. 183.) Wytfliet a pris les *castellanos* d'Anghiera pour des *livres castillanes*, et a, par conséquent, centuplé le poids du grain d'or. Cependant Anghiera dit claire-

frustré. » Des faits directs et auxquels on n'a pas fait assez d'attention, prouvent d'ailleurs

ment : « Unus auri globus repertus fuit trium millium trecentorum decem auri pondo. Globum eum mille amplius homines viderunt et attrectaverunt. Pondus autem hoc a me sic appellatum, *non libram intelligi volo æquare* sed ducati aurei et trientis summam : vocant ipsi pesum ; summamque ponderis Castellanum aureum appellant Hispani. » En effet, le *ducado* ou dobla de la banda avait, vers la fin du 15e siècle, 365 à 375 maravedis, lorsque le *peso* ou castellano en avait 480 à 485 (*Mem. de la Acad. hist.* t. VI, p. 513-525 et 537). Quant au marc, Anghiera dit aussi lui-même (Dec. II, lib. IV, p. 154) : « Quam libram Hispanus *marchum* appellat, quinquaginta nummi aurei, *castellani* nuncupati, complent. » Ce calcul, dont j'ai exposé toutes les bases, prouve que la pépite tombée à la mer, pesait presque un tiers de moins que la pépite du comté d'Anson (Caroline du nord). Par les laborieuses recherches que j'ai faites sur le commerce des métaux précieux et les quantités relatives d'or et d'argent exploitées depuis la découverte de l'Amérique, je crois avoir suffisamment prouvé combien était petite la valeur des richesses métalliques importées en Europe, de 1492 à 1500. Dans cet intervalle elles ne s'élevaient pas, année moyenne, à 2000 marcs d'or. (*Essai politique*, t. III, p. 419-428, seconde édit. *Jacob on precious metals*, t. II, p. 46). Comme l'accumulation se fit sur

que l'amiral, occupé de l'agrandissement de sa maison, n'était pas d'une sordide cupidité.

un même point et que l'importation, avant la découverte des mines de Tasco au Mexique, était toute en or, la variation qu'éprouva la proportion des deux métaux précieux, engagea la reine Isabelle de réduire, dans l'édit de Médina de 1497, par l'avilissement de l'or, la proportion à 1 : 10, 7, quand jusque là elle était comme 1 : 11, 6. (*Mém. hist.* t. VI, p. 525.) L'or est de nouveau monté de prix par l'accumulation de l'argent, dès 1545 et 1558, époques mémorables de la découverte des mines de Potosi et de Zacatecas. Ferdinand le Catholique ayant reçu en cadeau, par la bulle d'Alexandre VI, du 3 mai 1493, la moitié d'un monde, il envoya à ce pontife des grains d'or comme prémices des exploitations d'Haïti. Ces prémices, sans doute d'un poids assez considérable, servirent à dorer la *soffitta* de la basilique de Sainte-Marie-Majeure, à Rome, comme l'indique l'inscription suivante : *Alexander VI Pont. max. lacunar affabre sculptum cælavit auro quod primo Catholici Reges ex India receperant.* (Cancellieri, p. 193.) Tel était alors le mouvement industriel en Espagne, que déja en 1495, le mineur Pablo Belvis (Muñoz, lib. V, § 33) porta à Haïti du mercure pour retirer l'or disséminé dans le sable au moyen de l'amalgamation. La découverte d'amalgamation faite au Mexique, en 1557, par un mineur de Pachuca, Bartholomé de Médina, n'était que l'application du

Au comble de sa faveur à la cour entre la seconde et la troisième expédition, en 1497, les monarques voulurent lui donner à Haïti « une propriété de 50 lieues de long et de 25 de large, en y joignant le titre de marquis ou de duc. » Il eut la noblesse de refuser ce don, en justifiant le refus par la crainte d'exciter trop la jalousie de ses ennemis et d'être empêché, par le soin qu'exigerait cette grande propriété, de s'occuper du reste de l'île [1]. Il distingue avec soin dans tous ses écrits *honor* et *hacienda* (honneurs et biens), les titres qui lui étaient

mercure aux minérais d'argent. Sur la masse problématique blanchâtre d'un poids de 300 livres trouvée dans la province de Cibao, dans la cour de la maison d'un cacique, où elle gisait depuis plusieurs générations, et sur la question de savoir si cette masse est du fer arsenical, de l'electrum (alliage d'or et d'argent) ou du platine, voyez Petr. Mart. lib. IV, p. 49, et Sprengel, dans ses notes allemandes pour l'ouvrage de Muñoz, lib. V, § 37.

[1] M. Washington Irving, dont la *Vie de Colomb* ne brille pas uniquement par l'élégance du style, mais aussi par la découverte de beaucoup de faits nouveaux et très importans pour l'histoire, a trouvé ce trait de modération dans le manuscrit de Las Casas, *Hist. Ind.* lib. I, cap. 123. (Irv. t. II, p. 340.)

conférés et sa propriété financière. Dans une négociation en faveur de son fils don Diego, en 1505, il dit clairement : « Je tiens à ce qui concerne mon rang; quant au reste, Votre Altesse gardera ou me rendra ce qui lui paraîtra convenable à ses propres intérêts[1]. »

Colomb n'a joui de quelque bonheur que dans les cinq ou six premières années qui ont suivi la découverte de Guanahani. Son étoile a pâli dès l'été de 1498, d'abord par la douloureuse langueur, suivie d'une inflammation des yeux, dont il fut atteint pendant le relèvement des côtes de Paria, puis par l'effet des persécutions politiques et de l'injustice du gouvernement qu'il éprouva dès son retour à Haïti, vers la fin d'août 1498. Il n'est aucunement probable que le climat du *Golfo Triste* et du promontoire de Paria ait eu quelque influence pernicieuse sur la santé de Colomb. J'ai été dans ces parages, et je puis affirmer que le changement de constitution dont l'amiral se plaignit depuis son troisième voyage, ne peut être attribué à une navigation côtière pendant laquelle on fit rarement des incur-

[1] Nav. t. II, p. 255; Las Casas, lib. II, cap. 37.

sions dans des terres boisées et où l'on n'éprouva qu'une température très peu élevée [1]. La constitution de Colomb, déja affaiblie par la vie agitée et laborieuse de marin, qu'il avait menée dès sa première jeunesse, s'altéra longtemps avant l'attérage de la Trinité. L'amiral éprouva des calmes dans le voisinage des îles du Cap Vert et au sud de ces îles, ayant passé plus de vingt jours des îles Canaries jusqu'au 30° $\frac{1}{2}$ de long. et choisi, d'après des idées systématiques [2], une route qui l'approchait jusqu'à 8° de l'équateur. Avant de mettre pied à terre aux îles du Cap Vert, où une partie de son équipage tomba malade, il eut une forte attaque de goutte à la jambe, suivie de fièvre [3]. A ces maux se joignit, sur les côtes de

[1] D'après l'analogie d'observations faites aujourd'hui dans ces mêmes mers, pas au-dessus de 26° cent.

[2] « Navegué, dit Colomb, por camino no acostumbrado, navegué al austro con proposito de llegar á la linea equinocial é de allí a seguir al poniente hasta que la isla Española me quedase al septentrion. » (Nav. t. I, p. 245.)

[3] *Vida del Alm.* cap. 65. Dans la lettre à la reine, l'amiral se plaint avec amertume de son séjour aux îles du *Cap Vert*, « qui portent, dit-il, faussement ce nom,

Paria et dans le *Golfo Triste*, une inflammation aux yeux, augmentée par des veilles prolongées. Colomb arriva à l'île Beata, près d'Haïti, presque dans un état de cécité complète, et le médecin qui se trouvait à bord de sa *caravela capitana*, maestre Bernal, n'était pas fait pour lui inspirer de la confiance ni lui porter du soulagement. C'était son ennemi mortel, un homme vindicatif qui, comme il est dit dans une lettre adressée au fils, « tuait les gens par ses remèdes et méritait cent fois d'être écartelé[1]. » Deux années de troubles et d'angoisses passées à Haïti depuis la rébellion de Roldan jusqu'à la dictature de Bobadilla, hâtèrent ce dépérissement progressif des forces physiques, et rien ne prouve davantage et la merveilleuse vigueur native de la constitution de Colomb et l'empire qu'exerçait sa grande ame sur un corps affaibli, que le

étant si sèches, qu'on n'y trouve pas trace de verdure. » Il décrit les effets pernicieux du calme et « d'une ardeur qui brûlait le navire. » A huit jours de calme plat succédèrent sept jours de pluie et de brume épaisse. C'était *la région des calmes*.

[1] Lettre du 29 décembre 1504. (NAV. I. I, p. 290 et 348.)

succès de la quatrième expédition, la plus étendue et la plus dangereuse de toutes. De retour à San Lucar, le 7 novembre 1504, il traîna une vie misérable, contristé par la mort inattendue de la reine Isabelle [1], sans confiance dans les promesses fallacieuses du roi, implorant la permission [2] d'aller à dos de mu-

[1] Nous possédons heureusement la belle lettre dans laquelle Colomb parle de cette mort à son fils don Diego. Il le charge aussi « de découvrir si la reine a dit quelque chose de lui dans son testament. » (Nav. t. I, p. 341 et 346.)

[2] C'est la *licencia de la mula* que don Diego devait négocier pour que son père pût se rendre à Séville, à la cour, qui résidait alors à Ciudad de Toro, et plus tard à Ségovie. La permission fut accordée en février 1505 « pour motif de vieillesse et d'infirmité. » Comme la race des chevaux diminuait en Espagne à cause du fréquent usage qu'on faisait des mulets, le roi Alphonse XI avait donné un édit qui portait une défense absolue d'aller sur des mules. Plus tard cet édit fut modifié. On détermina le nombre de mulets qu'il était permis aux évêques et aux grands d'Espagne de nourrir. Le roi Ferdinand étant informé en 1494 qu'il devenait de jour en jour plus difficile de réunir pour le service de l'armée cinq ou six mille chevaux, ôta la *licencia de la mula* à tout laïque. L'usage des

let (*en mula ensillada y enfrenada*), ses infirmités ne lui permettant pas d'autre moyen de voyager par terre. Celui qui a donné à l'Espagne un monde nouveau ne demande plus qu'un petit coin de terre [1], un réduit (*rincon*) pour y mourir paisiblement.

Cette suite de persécutions et de contrariétés qui répandirent tant d'amertume sur les six dernières années de la vie de Colomb, développa nécessairement en lui cette circonspection et cette méfiance qui tenaient à son origine, et à ce qu'il y avait de *national* dans son caractère. Le grand homme disait de lui-même que sa position offrait trois difficultés presque insurmontables : celle d'être long-

mules, dont la marche est beaucoup plus douce que celle des chevaux, ne resta permis qu'aux infans, au clergé et aux femmes. (Nav. t. I, p. XCVI, 346 et 349; t. II, p. 302 et 304.) L'état des chemins et les moyens de transport étaient alors tels en Espagne que Colomb ne put exécuter son voyage à la cour qu'au mois de mai 1505. Il eut d'abord le projet d'aller en litière et à cet effet le *cabildo* de Séville lui promit les *andas* (brancards) qui avaient servi à porter le corps du défunt cardinal Dn Diego Hurtado de Mendoza.

[1] Herrera, Dec. I, lib. VI, cap. 13.

temps absent de la cour, étranger dans le pays qu'il voulait servir, et envié pour avoir eu de grands succès[1]. Aussi Oviedo[2], en traçant le caractère de l'amiral, l'appelle « bien hablado, *cauto*, de gran ingenio y buen latino. » J'ai déja signalé dans un autre endroit l'extrême réserve avec laquelle, dès la première expédition, il communique au gouvernement le détail de ses découvertes. La reine se plaint dans sa lettre du 5 septembre 1493, de ce que le *livre de l'amiral* (sans doute le journal de son voyage) laisse en blanc et « les degrés (de latitude) sous lesquels se trouvent situées les nouvelles terres, et les degrés par lesquels il a passé pour y parvenir. » Elle veut une carte terminée (*muy cumplida*) et qui renferme tous les noms, une carte marine qui ne sera montrée à personne si Colomb l'exige (*si vos pareciere que no la debemos mostrar, nos lo escribid*). Dans une lettre du 16 août 1494, qui renferme les témoignages les plus honorable d'affection et d'estime[3], la reine demande

[1] LasCasas, *Mss.* lib. I, cap. 157.

[2] *Hist. gen.* lib. I, cap. 2.

[3] « Ce qui nous cause le plus de satisfaction dans votre affaire, c'est qu'elle a été inventée, commencée et

encore que l'amiral « lui écrive combien d'îles il a découvertes et quels noms il a donnés à chacune d'elles, et à quelle distance elles se trouvent l'une de l'autre. » Après le quatrième voyage il se trouve pressé d'écrire au pape qui se plaignait d'un trop long silence. Il a peur que cette lettre[1] ne lui fasse tort dans l'esprit du

accomplie par vous seul, par votre industrie et vos travaux. La plupart des choses que vous nous avez prédites se sont trouvées vérifiées, comme si vous les aviez vues avant de nous en parler. » C'est dans cette même lettre, conservée dans les archives du duc de Veragua (Nav. t. II, Doc. LXXIX, p. 154), que se trouve aussi la trace d'une connaissance précise des saisons sous les tropiques. *Algunos quieren decir que en un año hay allá dos inviernos y dos veranos.* » Isidore (*Orig.* XIV, 6) et le cardinal d'Ailly (*Imago*, c. 13) parlent des deux étés de Taprobane.

[1] Voyez les lettres de l'amiral à Don Diego, en date des 21 et 29 décembre 1504, et du 18 janvier 1505. La lettre au pape traitait du quatrième voyage (*he escrito al Santo Padre de mi viage, porque se quejaba de mi que no se escribia*). Cette lettre n'est par conséquent pas celle qui nous a été conservée par une copie de don Fernando Colomb, dans laquelle Colomb se vante d'avoir décrit ses voyages dans la *forme des Commentaires de Jules César*, et qui, par la date du mois de fé-

vieux roi, et à trois fois il ordonne à son fils « de montrer la lettre au *señor camerero* et à l'évêque de Palentia, pour éviter des calomnies et de faux rapports. » Ces précautions devaient lui paraître d'autant plus indispensables que l'imprudente violence[1] avec laquelle il avait traité, en partant pour la troisième expédition, un favori et serviteur de la maison du puissant évêque de Badajoz, Juan de Fonseca[2], était devenue, à n'en pas douter,

vrier 1502, est antérieure de deux mois au départ pour le quatrième et dernier voyage.

[1] Des coups de pied donnés à Ximeno de Breviesca, Juif ou Maure récemment converti. Las Casas, *Mss.* lib. I, cap. 126. Irving, t. II, p. 355.

[2] « El dicho don Juan tuvo continuadamente odio mortal al Almirante. — El piloto Andres Martin devia entregarlo a don Juan de Fonseca dando a entendar que con su favor y consejo Bobadilla ejecutaba todo aquello (la prision y los grillos). » *Vida del Alm.* cap. 64 et 86. Le commandant du vaisseau qui traita Colomb avec douceur et beaucoup d'égards pendant la traversée s'appelait Alonzo de Vallejo, ami intime de Barthélemi de Las Casas. Pierre Martyr, qui parle de toute cette affaire avec une timide réserve dans les *Décades océaniques* (I, 7 in fine), fait mention d'une lettre *chiffrée* (*ignotis characteribus scriptæ litteræ*) que

le motif principal du cruel traitement que lui fit subir Francisco de Bobadilla.

Ce qui prouve le plus l'élévation des sentimens et la noblesse de caractère de Colomb, c'est ce mélange de force et de bonté que nous retrouvons en lui jusqu'à la fin d'une vie qui, sur quatorze années de gloire [1], n'en a compté d'heureuses que six ou sept seulement, de 1492 à 1499. Si quelquefois il se trouvait abattu et plongé dans la mélancolie de ses rêveries mystiques, il se relevait bientôt et recouvrait cette puissance de volonté et cette clarté d'intelligence qui est la source des grandes actions. Dix-sept mois après la mort de la reine Isabelle, le roi Philippe Ier et la reine Jeanne débarquèrent à la Corogne [2], au

l'amiral aurait écrite à son frère, l'adelantado, pour l'engager à venir à son secours avec des troupes; mais Pierre Martyr avoue lui-même que toute cette odieuse affaire est restée pleine d'obscurité. « Quid fuerit perquisitum non bene percipio. — Quid futurum sit, tempus, rerum omnium judex prudentissimus, aperiet. »

[1] De 1492 à 1506.

[2] Le 26 avril 1506. Le *rey archiduque* et la reine doña Juana, partis de Flandres, s'étaient réfugiés en An-

plus grand déplaisir du roi Ferdinand qui, par vengeance, s'était marié à la jeune princesse

gleterre pour échapper au naufrage et à l'incendie du vaisseau amiral au milieu de la tempête; ils s'étaient embarqués à Plymouth pour arriver à la Corogne. Les intrigues des deux cours de Ferdinand et de Philippe, depuis le débarquement jusqu'à la mort du jeune roi Philippe, se trouvent décrites de la manière la plus piquante par un témoin oculaire. (PETR. MART. Ep. 296-328.) « Germanam, Galli regis ex sorore neptim Ferdinando sponsam adventasse cuncti admirantur: durum omnibus videtur novas cernere tam repente nuptias in Castella præsertim, ejus dotalia regna, quæ vixit nulli par, cuius ossa gens omnis non minus veneratur, quam colebat viventem. Philippus Joannaque reges adhuc Angliam tenent. Rex Angliæ honorifice eos suscepit. Joanna vero blanditias abnuit, tenebris gaudet ac solitudine, fugit omne commercium. — Appulsus est Philippus rex : incertum an sit servaturus pacta cum socero. Juvenis est mitis, bonæ et magnanimæ naturæ : sed non est rerum experientia pollens, præsentes illum susurri adstringunt ac præcipitant. Pravi consultores novarumque rerum studiosi, proceres. Philippum ducunt persuasum ne ullo pacto socero credat. Joanna uxor, ut invalida, prægnans ducitur, ut elinguis tacet. Confusa sunt omnia. Scribo quæ ferveant.— Heu! heu! quid ultra sperandum? ex Ferdinandi regis benignitate erga filiam generumque (?) tanta in

Germaine de Foix. Les deux rois de Castille et d'Aragon eurent une première entrevue au

Philippenses immanitas ac petulantia emanavit, ut regem socerum inermem, senim triumphis onustum, venire semisuplicem ad generum armatum, juvenem coegerint. Conveniunt in infelici ruris exigui agello, nomine Remessal. Præcedunt Philippum, in conspectu soceri, compositis ordinibus, armati Belgæ circiter mille. Fernandum socerum ac si capere illum, abducereque vinctum vellent, circumsepiunt. Colloquuntur : aspere hostiliterque visus est a longe socerum gener compellasse. Ex generi motibus id colligebam. Discordes abeunt et corruptis animis regrediuntur, in Populam Senabriæ gener ad Rium Nigrum, in Asturianum oppidulum socer. — Discedit ex Hispania Ferdinandus. Febricula laborat Philippus ex ludo pilæ exortam putant. Nec desunt qui credant actorum cum socero pœnituisse. — Philippus ille qui jam sibi animo totum orbem absorbere videbatur, maternum æmulans avum octavo cal. Oct. MDVI animam emisit juvenis, formosus, pulcher, elegans, animo polens et ingenio, proceræ validæque naturæ, uti flos vernus evanuit. Joanna laboranti semper affuit, sive immoderato dolore præpedita, sive quod jam non sentiat, quid sit dolor, lacrymam vel unam emisit nunquam. Socer in anchoris stans *portu Delfini* indoluit non parum, *aut indoluisse visus est*. Haud aliter Ferdinandi regis in Napoli adventus ab Hispanis (*paucis exceptis*

milieu des montagnes de Galice, dans le village de *Remessal*, près du *pueblo del Rio Negro*. Colomb, souffrant d'un cruel accès de goutte (« agravado de gota y otras enfermedades, » dit le fils), ne put aller à la rencontre des nouveaux souverains de Castille. Oubliant un moment la mélancolie de la reine Jeanne, qui déja dégénérait en folie, il espérait que la fille d'Isabelle se souviendrait des promesses et de l'affection d'une mère dont elle occupait le trône. Las Casas (*Mss.* lib. XI, cap. 37) nous a conservé la lettre pleine de noblesse que l'amiral donna à son frère, l'adelantado, pour

seditionum amatoribus) desideratur ac sicca tellus dicitur imbres appetere. Miseretur Joannæ reginæ, quæ gravis utero vidua relicta, vitam ducit infelicem, tenebris et secessu gaudens, dextra mento infixa, atque ore clauso, ac si esset elinguis, nullius commercio delectatur, omne præsertim fæmineum genus et odit et abjicit a se, ut viro solebat vivente! — Exhumat Joanna mariti corpus ex cœnobio Carthusiensi de Miraflores. Ex duobus cucullatis fratribus Mirafloranis qui Philippi corpus exanime comitantur, alter lævi sicco folio levior, reginæ, *ut gratiam ejus aucuparetur*, suscitatum iri aliquando regem (post quartum decimum ab interitu annum) mendax persuadet...... »

la présenter aux monarques pendant leur voyage de la Corogne à Loredo. Ce document n'est antérieur peut être que de vingt jours à la mort de Colomb : c'est la dernière lettre que nous ayons de lui. « Je supplie Vos Altesses, dit le vieillard, de se persuader que malgré la maladie qui me tourmente à présent sans pitié, je pourrai encore leur rendre des services au-delà de ce qu'elles peuvent espérer. » *Tengar por cierto, que bien que esta enfermedad me trabaja así agora sin piedad, que yo las puedo aun servir de servicio que no se haya visto su igual.* Colomb avait 66 ans quand il entreprit son quatrième voyage ; il en avait 70 lorsqu'il écrivit les lignes que nous venons de citer. Telle était l'énergie de volonté de cet homme extraordinaire, que confiant en lui-même, il ne croyait pas terminée sa carrière de vie active et aventureuse, lorsque ses maux physiques lui annonçaient une mort prochaine. Le père et le fils étaient incertains s'ils devaient plus compter sur la faveur du roi Ferdinand que sur celle du jeune archiduc-roi. Une lettre de Ferdinand à l'amiral don Diego Colomb, écrite en novembre 1506, nous prouve que celui-ci n'avait pas trop à se louer des nou-

veaux souverains de Castille. Le roi Ferdinand écrit[1] de Naples comme si lui-même n'avait pas à se faire des reproches entièrement semblables : « Je vois avec regret, par ce que vous me dites, que par-là (en Espagne) on ne vous traite pas trop bien. »

A côté de cette force de caractère que nous admirons dans la vie publique de Christophe Colomb, se placent des traits de bonté dont le peu que nous savons de sa vie privée offre le touchant souvenir. Les treize lettres trouvées dans les archives de sa famille, chez le duc de Veragua, et adressées à ses enfans et à son ami le Père Gorricio (de la Chartreuse de Séville), sont très remarquables sous ce point de vue. Elles présentent une noble expression de douleur sur la mort récente de la reine Isabelle, de fréquentes exhortations à l'amour fraternel, une sollicitude toute humaine de sauver la vie à des condamnés. Ecoutons les conseils que donne l'amiral à don Diego : « Jamais, lui dit-il, je n'ai trouvé autour de moi dans ce monde des amis plus précieux que mes frères.

[1] *Hame pesado que allá no se ha fecho bien con vos.* (Nav. t. II, Doc. CLXI, p. 319.)

Dix ne te seraient pas de trop (*diez hermanos no te sarian demasiados*); tu dois chérir ton frère. Il a un bon naturel et sort déja de l'enfance. » La lettre est du mois de décembre 1504, par conséquent postérieure au retour du quatrième voyage, dans lequel Ferdinand avait déployé un courage et une résignation vantée dans la *lettera rarissima*. Peu de jours après Colomb écrit encore à son fils don Diego : « Tu dois modérer tes dépenses, je t'ai dit par quel motif. Tu dois montrer de l'attachement à ton oncle et traiter ton frère Ferdinand (celui-ci avait alors seize ans) comme un aîné doit traiter son frère cadet. Tu n'en as pas d'autre; et Dieu en soit loué, il est tel qu'on pouvait te le désirer : il s'est instruit et s'instruit encore. Tu dois honorer aussi Geronimo et Diego Mendez[1] que je t'ai recommandés et auxquels je ne puis écrire aujourd'hui. » La mère de Fernando, une dame noble[2] de Cordoue, à laquelle l'amiral ne s'était pas uni par les liens du mariage, vivait encore. On re-

[1] C'est le personnage dont j'ai parlé tom. II, p. 352, et qui institua un *majorat* consistant « en un vieux mortier de marbre et neuf livres imprimés. »

[2] Zuniga, *Anales ecl. de Sevilla*, lib. XIV, p. 496.

marque, dans la correspondance que nous venons de citer, un soin délicat de conserver l'égalité entre les deux frères, soin qui a porté ses fruits, car nous voyons Ferdinand, après la mort de l'amiral, accompagner, en 1509, son frère aîné à Haïti. Cette délicatesse de sentimens dans les rapports avec la dame de Cordoue, se retrouve dans le testament de l'amiral. « J'ordonne, dit-il dans ce testament fait le 25 août 1505, mais amplifié et signé le 19 mai 1506, la veille de sa mort, j'ordonne[1] à mon fils don Diego qu'il soigne particulièrement Beatrix Enriquez, mère de don Fernando, mon fils; je veux qu'il lui fournisse pour pouvoir vivre décemment, comme une personne envers laquelle j'ai tant de devoirs à remplir. Que ceci se fasse pour décharger ma conscience, car la chose me pèse sur le cœur, pour une cause qu'il n'est pas convenable de

[1] « Mando a D. Diego que haya encomendada á Beatriz Enriquez, madre de D. Fernando, mi hijo que la provea que pueda vivir honestamente, como persona á quien yo soy en tanto cargo. Y esto se haga por mi descargo de la conciencia, porque esto pesa mucho para mi anima. La razon dello non es licito de la escribir aqui. » (Nav. t. II, Doc. CLVIII, p. 315.)

dire ici. » Le même testament se termine par de petits legs d'argent qui « doivent être distribués de manière que les légataires n'apprennent pas d'où l'argent leur vient. » Les legs ont la valeur d'un demi-marc d'argent à 100 ducats d'or, et l'on trouve indiqué parmi les personnes indigentes un juif demeurant jadis à la porte de la *Iuderia* de Lisbonne, et des négocians avec lesquels l'amiral avait eu des rapports en 1482, plus de vingt-quatre ans avant son décès. L'amour paternel de Christophe Colomb, et la noble chaleur de son ame (qualité qui se conserve si rarement dans les hommes occupés d'affaires publiques) se peignent dans les expressions naïves qu'il emploie en décrivant les angoisses qu'il éprouve au milieu de deux grandes tempêtes[1], au souvenir de son fils absent. C'était « une douleur qui semblait lui arracher le cœur (Colomb dit *la lastima que me arrancaba el corazon por las espaldas*) : il devait, en mourant, laisser en Espagne son enfant orphelin et privé de toute

[1] Tempêtes du 14 février 1493, près des îles Azores, et en août 1502, près d'Honduras. (Nav. t. I, p. 152 et 298.)

fortune. » J'ai cru devoir entrer dans ces détails de mœurs et de vie privée, parce qu'en conservant à chaque trait sa primitive originalité, on peut se flatter de faire rejaillir la lumière sur le caractère et la physionomie individuelle du grand homme à la mémoire duquel ces pages sont consacrées.

Époque de la naissance.—La vie de Colomb, antérieurement à sa correspondance avec Toscanelli, en 1474, et à son arrivée en Andalousie, en 1484, est enveloppée d'une telle obscurité, que différentes combinaisons sur l'âge de Colomb à l'époque de sa mort (20 mai 1506) laissent une incertitude de *vingt-cinq ans*. (Voyez tome II, p. 110.) Il résulte de ces combinaisons pour la naissance du grand homme :

L'année 1430, selon les données de Ramusio (Nav. t. I, p. LXXIX).
1436, selon celles de Bernaldez, cura de los Palacios, et selon le chevalier Napione.
1441, selon le père Charlevoix.
1445, selon Bossi (*Vita*, p. 68-70).
1446, selon Muñoz.

1447, selon Robertson et Spotorno (*Storia litter. de la Liguria*, t. II, p. 243).

1449, selon Willard (*History of the United States*, p. 28).

1455, selon les combinaisons des époques indiquées dans la lettre datée de la Jamaïque le 7 juillet 1503.

Dans cette lettre, comme l'a déja fait voir M. Morelli, il faut lire 48 pour 28 dans les mots « yo vine a servir (en España) de viente y ocho años. » Ces erreurs, si communes dans les chiffres arabes employés à la fin du quinzième siècle, se retrouvent dans tous les journaux de Colomb. Lorsque dans le journal du premier voyage (Nav. t. I, p. 137) il dit «qu'au 20 janvier (1493) il y aura sept ans accomplis depuis qu'il veut servir les monarques, » on doit mettre un 7 pour 9, car il arriva à Séville en 1484. M. Navarrete regarde, comme Napione, l'année 1436, comme l'époque la plus probable (t. I, p. LXXIX-LXXXI) de la naissance du grand homme, et cette année [1] diffère de dix ans de

[1] Je crois avoir raffermi l'opinion de Napione par des considérations sur l'époque des tentatives que fit Jean II de Calabre pour conquérir Naples. (Voyez tom. II, p. 110-113.)

celle à laquelle s'arrête le célèbre historien de l'Amérique don Juan Bautista Muñoz. Il n'existe presque pas d'exemple d'une incertitude pareille dans la vie d'un homme célèbre des quatre derniers siècles. On a de la peine à concevoir pourquoi don Fernando Colomb, dans la *Vie de l'amiral*, ne fixe pas l'âge du défunt : il l'ignorait sans doute lui-même. On pourrait être tenté de conjecturer que ce fut une des nombreuses bizarreries de caractère de l'amiral de ne pas vouloir qu'on sût l'année de sa naissance. Le fils, comme on l'a remarqué souvent, est mystérieux et d'une prudence timide sur tout ce qui concerne les parens, la naissance et la jeunesse de son père. Si quelques graves auteurs, par exemple M. de Murr (*Martin Beheim*, p. 128) placent la mort, qui eut lieu le 20 mai 1506, en 1505, c'est qu'ils ont été induits en erreur par une faute typographique dans la *Vida del Almirante*, cap. 108 (Barcia, *Hist. primit.* t. I, p. 128).

Lieu de la naissance. — J'ai étudié avec le plus grand soin les longues et souvent très fastidieuses dissertations qui ont paru depuis le commencement du dix-neuvième siècle où un savant

[1] Et non le 26 mai comme veut Spotorno (*Storia*, t. II, p. 284).

distingué de Turin, M. le comte Napione, persuadé de la légitimité des droits des anciens feudataires du château de Cuccaro, dans le duché de Montferrat, a renouvelé la discussion sur le lieu de naissance de l'amiral. Cette controverse, que chaque partie a cru victorieusement terminée en sa faveur, a eu au moins l'avantage de répandre beaucoup de jour sur la première jeunesse de Christophe Colomb, comme sur les plus anciennes cartes et descriptions de l'Amérique. Elle a été conduite avec toute l'aigreur et la passion qu'inspire le patriotisme provincial et municipal chez des peuples qui n'ont pas un centre de vie politique. Le duché de Montferrat, regardé comme portion de l'ancienne Ligurie, se trouve aujourd'hui réuni au territoire de Gênes; mais jusqu'ici le sacrifice involontaire de l'indépendance n'a pas rendu les Génois aussi indifférens aux prétentions des Piémontais sur la personne de l'amiral et sur sa véritable patrie, qu'on s'est plu à l'espérer prématurément. (*Memoria della Reale Academia di Torino*, 1823, t. XXVII, p. 75.) Plus de dix endroits se sont disputé la gloire d'avoir donné naissance à Christophe Colomb, ce sont : Gênes, Cogoleto (nom changé en Cogoreto, Cucchereto, Cugureo. Cogoreo, Cucureo d'Herrera, et Cugurgo de Puffendorf), Bugiasco, Finale,

Quinto et Nervi, dans la Riviera di Genova, Savone, Palestrella et Arbizoli, près de Savone, Cosseria entre Millesimo et Carcere, la vallée d'Oneglia, Castello di Cuccaro, entre Alexandrie et Casale, la ville de Plaisance, et Pradello, dans le Val de Nura du Plaisantin. Le nombre de ces lieux s'est accru progressivement avec l'illustration du héros, car ses contemporains, Pierre Martyr d'Anghiera, le cura de los Palacios, Geraldini, Pietro Coppo da Isola [1], l'évêque Giustiniani, le chancelier Antonio Gallo et Senerega, l'ont unanimement appelé Génois. L'institution du majorat, document du 22 février 1498, sur l'authenticité duquel, comme je l'ai exposé ailleurs, on ne conserve aucun doute en Espagne, prouve que le mot *Génois* appliqué à Colomb n'est pas pris dans le sens étendu de *Ligurien* d'après lequel il pourrait désigner également un habitant de Cuccaro; ce document de 1498 porte expressément : « Ladite ville de Gênes, d'où je suis sorti et dans laquelle je suis né. » (NAV. t. II, p. 232.) De plus, dans la réponse la-

[1] Portulano di Pietro Coppo da Isola, terra dell' Istria, Venezia 1528. Une des sept cartes porte : « Christopholo Columbo Zenovese trovo nel anno 1492 molte isole et cose nove. » MORELLI, *Letter. rarissima*, p. 63.

tino-italienne et également authentique que le magistrat de Gênes (*Magistrato di S. Giorgio*) a écrite le 8 décembre 1502 à Colomb à l'occasion des promesses patriotiques transmises par l'ambassadeur génois Nicolo Oderigo, lors de son retour d'Espagne, la ville de Gênes est souvent appelée *originaria patria de Vostra Claritudine*, et Colomb *amantissimus concivis*. (*Cod. Col. Amer.* p. 329; NAV. t. II, p. 283.) A moins d'admettre chez Ferdinand Colomb des motifs d'une réticence préméditée, il est difficile de s'expliquer l'ignorance qu'il affecte sur l'origine de son père. Il ne cite Gênes que comme un des six endroits auxquels de son temps on accordait l'honneur d'avoir été la patrie de l'amiral. Comment croire à une incertitude dans laquelle le père aurait laissé ses enfans? Pourquoi le fils évite-t-il si prudemment de décider la question, ou de dire pour le moins quelle opinion lui paraît la plus probable? *La Vie de l'amiral*, écrite en espagnol par Ferdinand Colomb, n'a paru pour la première fois, dans une traduction italienne, qu'en 1571 (voyez tom. II, p. 106, note 2), trente-un ans après la mort de l'auteur. On y trouve cité sous le titre de *Chronique* les *Annales de Gênes* qui ont été imprimées en 1535, et que le comte de Priocca nie avoir été brûlées par

le Sénat (voy. tom. I, p. 87, et CANCELLIERI, p. 139). Cette citation prouve que l'ouvrage n'a été terminé que dans la vieillesse de Ferdinand Colomb, et si cette preuve donnée par le chevalier Napione (*Mem. della Acad. di Torino*, 1805, p. 148 et 240) ne paraissait pas assez convaincante, je pourrais la corroborer par la considération que dans le dernier chapitre il est question de la mort de l'Incas Atahualpa qui fut étranglé en 1533. Or quarante ans après la découverte du Nouveau Monde, la gloire de Christophe Colomb s'était tellement répandue que partout, en Ligurie, où se trouvaient établies des personnes du même nom, on avait commencé à élever des prétentions généalogiques. Quelques-unes de ces prétentions devaient flatter la vanité de Ferdinand et de Diégo Colomb, et les fils, parvenus à une grande illustration nobiliaire dans un pays où le commerce et les arts industriels n'étaient pas honorés au même degré qu'à Gênes, profitaient sans doute de l'incertitude qui avait été jetée sur la condition des parens et le véritable lieu de la naissance de Christophe Colomb. Il y a dans le premier chapitre de la *Vie de l'amiral* un mélange hypocrite de fierté et de philosophie qui cache mal le désir de laisser deviner ce que l'on n'ose prononcer ouvertement. L'auteur dit d'abord

« qu'on lui demande en vain de prouver que son père descend d'une famille illustre réduite à l'indigence (*ultima estrechez*) par des événemens malheureux et qu'il ne s'arrêtera ni à ce Colon qui, selon le 12ᵉ livre de Tacite, conduisit Mithridate à Rome et obtint les honneurs consulaires, ni aux deux amiraux de ce nom, oncle et neveu, qui ont parcouru victorieusement [1] (l'un de 1462 à 1476, l'autre jusqu'en 1485) les mers de l'Archipel et du Portugal. » Aujourd'hui les bonnes éditions des *Annales* de Tacite (XII, 21) portent : *Traditus post hæc Mithridates, vectusque Romam per Junium Cilonem procuratorem Ponti. Consularia insignia Ciloni, Aquilæ prætoria decernuntur;* mais quelques manuscrits ont en effet : *Romam vectus per Junium Colonem,* leçon contraire à un

[1] J'ajoute ces chiffres d'après les discussions de Bossi et de Muñoz. Le premier (*Vita di Colombo*, p. 79-82) se fonde sur un document inédit très curieux renfermant une lettre de deux Milanais qui revenaient en 1476 de la Terre Sainte. Les passages de Zurita et de Sabellico qui ont rapport aux exploits de *Colombo el Mozo*, et de la fabuleuse arrivée de Christophe Colomb en Portugal, nageant et se tenant à une rame, ont été réunis par M. WASHINGTON IRVING, t. IV, Append. nº 8. Voyez aussi tom. II, p. 112-114.

passage de Dion Cassius (LX, 33). Après ce trait d'érudition, Ferdinand expose comment la Providence a voulu que tout soit mystérieux dans l'origine de son père ; il dit que quelques-uns, « comme pour obscurcir la gloire de l'amiral, nomment de petits endroits (Cugureo, Bugiasco) près de Gênes comme lieux de sa naissance ; que d'autres, pour *l'exalter* davantage, citent Savone et Gênes, que d'autres se hasardant encore plus (*saltando mas sobre el viento*), nomment Plaisance où se trouvent des personnes très honorables *de sa famille,* et des épitaphes avec armes sur les tombeaux des *Colombos.* Lorsque je passai, ajoute-t-il, par Cugureo (c'était en 1530, d'après un *Mémorial*[1] présenté dans le procès contre le comte de Gelvez), incertain que j'étais de la résidence et des occupations de nos ancêtres, je pris des informations auprès de deux frères (Colombos), les plus riches de ce *château.* On m'assurait qu'ils étaient un peu parens (*algo parientes*) de l'amiral, mais comme le plus jeune des frères avait déja plus de cent ans, ils ne purent me donner aucun renseignement à ce sujet, et je pense qu'il y a plus de gloire pour nous (les fils) de descendre de l'amiral que de scruter si le père de celui-ci était

[1] *Mém. de Turin*, 1823, p. 171.

boutiquier ou homme sans aveu[1], d'autant plus que la mémoire de ces sortes de gens se perd rapidement même parmi leurs propres voisins. » L'expression de château, *castillo de Cugureo*, dont se sert Ferdinand Colomb, pourrait faire croire qu'il a voulu parler du *castillo de Cuccaro*, et qu'il a confondu les deux noms; mais il compte plus haut Cugureo au nombre des petits endroits (*lugarcillos*) près de Gênes, ce qui s'applique à Cogoleto ou Cugureo, mais non à Cuccaro, situé au-delà d'Alessandria : de plus, un auteur du 16e siècle, Gambara (*De navigatione Christ. Columbi*, Romæ, 1585), nomme ce même Cugureo, « *Castrum* in territorio Genuensi. » Je terminerai en citant un voyageur moderne[2] qui dit, en parlant

[1] Je n'ai osé traduire l'expression de *cazador de bolateria* dont se sert don Fernando. Les bons dictionnaires portent pour bolateria, chasse avec des oiseaux de fauconneriè. Dans le dialecte des Gitanos (Bohémiens d'Espagne), bolateria signifie *métier de voleur*. Un Espagnol très instruit, que j'ai consulté, croit voir dans la phrase entière un chevalier d'industrie, un aventurier. Il se fonde sur l'analogie de *tomar al vuelo, prendre au vol.*

[2] Voyez les instructifs *Voyages hist. et littér. en Italie* de M. Valery, t. V, p. 73.

de Cogoleto : « Ce lieu n'a pas renoncé à l'honneur d'avoir vu naître Colomb, malgré la multitude de recherches et de dissertations d'après lesquelles le grand homme paraît tout simplement Génois. On prétend même à Cogoleto indiquer sa maison, espèce de cabane sur le bord de la mer, que je trouvai assez convenablement occupée par un garde-côte, et sur laquelle on lit, à la suite d'autres inscriptions pitoyables, ce beau vers *improvisé* par M. Gagliuffi :

Unus erat mundus ; Duo sint, ait iste ; fuere.

Un ancien portrait, sans doute peu ressemblant, se voit à la maison communale[1] de Cogoleto. » Ce qui caractérise les premiers chapitres de l'ouvrage de Ferdinand Colomb, c'est la prudente réserve avec laquelle il laisse toutes les questions indécises, il se contente de désigner (chap. 5) les Génois établis à Lisbonne par l'expression de *gens de la nation de l'amiral ;* il affirme vaguement que ses ancêtres ont toujours été occupés de commerce maritime, et, « quoique content et fier d'être le fils d'un

[1] Les deux amiraux, *Colon el Mozo* (le jeune) qui s'appelait aussi Christophe, et Francesco Colombo, qui fut au service du roi Louis XI en 1475, paraissent tous deux avoir été de la branche des Colomb de Cogoleto. (CANCELLIERI, p. 20.)

père qui a fait de si grandes choses » (*hijo de semejante padre, de famoso nombre por el valor y los claros y insignes hechos suyos*), il repousse comme injurieuse l'assertion d'une « occupation manuelle et mécanique » que l'évêque Giustiniani attribue aux parens de Christophe Colomb. Nous verrons bientôt que, d'après les derniers documens trouvés à Gênes, l'évêque n'a eu d'autres torts que ceux de l'indiscrétion. Après avoir vanté le père pour avoir épousé à Lisbonne Doña Felipa Muñiz Perestrelo, *dame noble et cavallera*, après s'être élevé si haut dans l'aristocratie castillane par les faveurs de la reine Isabelle et le mariage qu'avait contracté don Diégo Colomb avec la nièce du duc d'Albe, il ne pouvait convenir à la famille de faire connaître le père de l'amiral comme « un fabricant de draps. » Nous ajouterons aussi que l'indécision absolue dans laquelle Ferdinand Colomb se renferme [1] sur le problème du lieu de naissance de Christophe Colomb nous paraît infirmer les soupçons que Campi, auteur d'une *Storia di Piacenza* (1662), a émis relativement à des falsifications officielles qu'aurait

[1] « Sobre el origen de su familia y patria del Almirante procedió con alguna reserva, exponiendo las opiniones agenas, *sin declarar la suya propia.* » Nav. t. I, p. LXIX.

subies le texte italien de la *Vida del Almirante* [1].

Lorsque le comte Napione, après avoir étudié les pièces du procès sur la succession de Diégo Colomb, mort en 1578, a tâché d'établir avec beaucoup de sagacité que la famille de l'amiral descendait des feudataires du château de Cuccaro, dans le duché de Montferrat, et que l'amiral même était né dans ce manoir, l'académie de Gênes chargea en 1812 trois de ses membres, Girolamo Serra, Francesco Carrega et Domenico Piaggio, d'examiner tous les documens et d'en réunir de nouveaux. Le travail consciencieux de ces trois académiciens, comme celui de Bossi et de Spotorno, a confirmé l'ancienne opinion de l'origine génoise, opinion que l'amiral a clairement consignée dans l'*institucion del mayorazgo* du 22 février 1498, et qui aussi avait paru

1 On a prétendu que le texte original espagnol de don Fernando, remis en 1568 par don Luis Colomb à un patricien de Gênes, Fornari, a été altéré, pour corroborer les prétentions génoises, sinon dans la rare édition italienne de Venise (1571), du moins dans celle de Milan (1614), dédiée par l'imprimeur Girolamo Bordini à un doge de Gênes (*Mém. de Turin*, 1805, p. 240) : mais pourquoi ces falsifications auraient-elles été si vagues et si timides ?

la plus probable aux historiens Muratori, Tiraboschi, Muñoz et Navarrete.

L'amiral était le fils aîné de Dominique Colomb et de Suzanne Fontanarossa. En outre de deux frères plus jeunes, Barthélemi et Jacques, appelé en Espagne Diego, il avait aussi une sœur mariée au charcutier (*pizzicagnolo*) Jacques Bavarello. Le père, Dominique, était encore en vie deux ans après la grande découverte du fils. Il était fabricant en lainage; on possède encore sa signature *olim textor pannorum*, comme témoin d'un testament passé par-devant notaire en 1494, à St-Stéfano de Gênes. (*Codice Col. Amer.* p. LXVIII.) Ainsi Senarega, auteur le plus rapproché de ce temps, dit clairement : *Columbi* (*Christophori Genuensis*) *fratres Genuæ plebeis parentibus orti, nam pater textor, carminatores filii aliquando fuerunt.* (*Sen. de Rebus Genuensibus*, *ap. Murator.* t. XXIV, p. 534.) Dominique, père de l'amiral, quoique nommé très pauvre par son petit-fils Ferdinand, avait cependant deux habitations, l'une avec boutique *extra muros*, dans la *contrada di Porta S. Andrea*, et une autre dans le *Vicolo di Mulcento.* Cette dernière maison lui avait été donnée en bail emphytéotique par les moines bénédictins de S. Stefano (l. c. p. X), et il la possédait au moins

de 1456 à 1489. On ignore dans laquelle de ces deux maisons l'amiral a vu le jour. La probabilité est en faveur du *Vicolo di Mulcento*, et il y a des indices qu'il fut baptisé à S. Stéfano, quoique l'extrait de baptême ne se soit pas retrouvé. (Bossi, p. 69.) Dominique avait transporté en 1469 son atelier et son commerce de lainage de Gênes à Savone. Un document conservé dans les archives de cette dernière ville nous apprend que le plus jeune des frères de l'amiral, Diégo, dont Las Casas, dans ses manuscrits (*Hist. de Ind.*, lib. III, c. 82) vante la grande douceur de caractère et le penchant pour l'état ecclésiastique, fut placé à l'âge de 16 ans, le 10 septembre 1484, par sa mère Suzanne Fontanarossa, en apprentissage chez un tisserand en laines de Savone, Luchino Cadamartori [1].

[1] C'est Diégo qui, dès 1494, joua un grand rôle à Haïti. Il fut jeté dans les fers avec ses frères Christophe et Barthélemi. A la mort de celui-ci il s'était fait ecclésiastique. Le testament du 19 mai 1506 dit : « A don Diego mi hermano cien mil maravedis (cada año) *porque es de la Iglesia.* » On peut être surpris qu'un écrivain généralement aussi exact que le P. Spotorno ait confondu le plus jeune frère de l'amiral (*Cod. Col.-Amer.* p. XLIV et LII) avec l'interprète Diégo Colomb, natif de Guanahani et baptisé en 1493 à Barcelone.

D'ailleurs déja en 1311 on trouve inscrit à Gênes un *lanajuolo* Giacomo Colombo. Des témoignages du séjour de la famille Colombo dans la même ville, remontent d'ailleurs jusqu'en 1191. Je suis entré dans ces détails minutieux pour prouver que les dernières recherches sur la famille de l'amiral n'ont pas été infructueuses.

La descendance mâle du grand homme fut éteinte soixante-douze ans après sa mort. On sait que de ses deux enfans, le cadet et le plus savant, Ferdinand, était enfant illégitime, ce qui ne l'empêcha pas, malgré les préjugés du temps, d'être nommé, à l'âge de neuf et dix ans, avec son frère aîné Diégo, page d'abord de l'infant don Juan, et après la mort prématurée de ce prince, de la reine Isabelle [1]. Sa mère, Doña Beatriz Henriquez, est la dame de Cordoue dont la grossesse a si singulièrement contribué en 1488 à retenir l'amiral en Espagne et à faire qu'à *Castille et à Leon* (et non au Portugal, à

C'est ce dernier et non un frère de l'amiral qui épousa en 1494 la fille du roi Guarionex d'Haïti. Petr. Mart. *Ocean*. Dec. I, lib. IV, p. 47.

[1] La nomination de Diégo datait de 1492. Nav. t. II, p. 17 et 220. *Vida del Alm.* cap. 85; Herrera, Dec. I, lib. II, c. 15.

la France ou à l'Angleterre) *Colomb ait donné le Nouveau Monde* [1]. Ferdinand avait suivi son père à l'âge de treize ans dans sa quatrième expédition. Il y déploya une force de caractère et un courage « dignes d'un vieux marin. » L'amiral nous en a laissé dans la *Lettera rarrissima* (Nav. t. I, p. 298) un témoignage touchant, lorsqu'il décrit avec les plus vives couleurs cette tourmente essuyée presque pendant trois mois dans des parages qui sont même encore redoutés de nos jours lorsqu'on navigue entre Morant Kays, les Caymans, les Jardins de la Reine, les bas-fonds Misteriosa et Santanilla, et la côte de Honduras. Ferdinand, après avoir séjourné avec son frère Diégo à St.-Domingue en 1509, et voyagé dans plusieurs parties de l'Europe, se fit, malheureusement trop tard pour la fraîcheur de ses souvenirs (peut-être de 1533 à 1535), l'historiographe de son père. Il devint le fondateur d'une bibliothèque de 12000 volumes léguée aux pères dominicains du couvent de S. Paul

[1] Je fais allusion à la belle inscription que Ferdinand le Catholique fit placer sur la première tombe de Colomb dans la cathédrale de Séville (*Vida*, cap. CVIII) :

A CASTILLA Y A LEON NUEVO MUNDO DIÓ COLON.

Sur doña Beatriz, voyez tom. I, p. 103, note 3.

de Séville [1] et mourut sans postérité en Espagne, à l'âge de 53 ans (vers 1541), ayant embrassé l'état ecclésiastique vers la fin de sa vie. Il vécut d'une manière très honorable et dans une retraite studieuse sur les bords du Guadalquivir, au milieu de quelques hommes de lettres qu'il avait amenés avec lui de Flandres. Son frère aîné, Diégo, fils de Doña Felipa Muñiz, de la famille plaisantine de Perestrello, et neveu de Pedro Correa, gouverneur de Porto Santo [2], naquit dans cette île, et à ce qui me paraît le plus probable, entre 1470 et 1474. Dans sa première jeunesse, surtout à l'âge de dix ou douze ans, lorsqu'il passa avec son père de Portugal en Espagne, il connut les amertumes de l'indigence. C'est l'enfant « que Christophe Colomb conduisit à pied au couvent de la Rabida, près de Palos, et pour lequel il demanda un peu de pain et de l'eau, » circonstance qui fit connaître le grand marin au père Juan Perez, gardien du couvent, dont l'oreille « fut frappée de l'accent étranger du

[1] Gomara, édit. de 1551, fol. 25; *Mem. di Torino*, 1805, p. 237; Cancellieri, p. 132; *Codice Col.-Amer.* p. LXII.

[2] Voyez tom. I, p. 266 et 267; tom. II, p. 247. Correa était connu du célèbre voyageur Alvise di Cà Da Mosto.

voyageur. » Ce même gardien des Franciscains procura à Colomb une modique somme « pour pouvoir se vêtir décemment et acheter une petite bête (*bestezuela*). » Il paraît très certain que Diégo reçut sa première éducation au couvent de la Rabida, car nous savons par le procès avec le fiscal, que l'amiral, à son départ en 1492, le confia à Juan Rodriguez Cabezudo, habitant de Moguer, et à un ecclésiastique, Martin Sanchez [1]. Plusieurs écrivains modernes se sont plu à dépeindre Diégo Colomb, sans doute parce qu'il était le fils d'un grand homme, comme dépourvu de talent et de caractère. Ses contemporains en ont porté un jugement très différent. Diégo, après avoir fait le second voyage avec l'amiral, resta en Espagne pour y soigner les affaires litigieuses de sa famille. Après la mort du père, il s'est mêlé pendant vingt ans des intérêts politiques de St.-Domingue, de la Ja-

[1] Il est probable que Cabezudo avait ordre de conduire sous peu Diégo à Cordoue, car l'amiral en décrivant les angoisses qu'il essuya pendant la nuit du 14 février 1493, dit « qu'au milieu de la tempête, il se souvenait surtont de ses deux fils *que tenia en Cordoba al estudio.* » Fernando n'avait cependant alors que 4 ou 5 ans. Comparez, sur les complications de ces faits, Nav. t. I, p. 152 ; t. III, 561, 580, 597 et 601.

maïque, de Cuba et de Portorico. Il a su affermir sa position aristocratique en Espagne en épousant en 1508 Doña Maria de Toledo, fille du *comendador mayor* de Léon, et grand fauconnier de la cour (*cazador mayor*), Hernando de Toledo, et nièce de don Fadrique de Toledo, duc d'Albe. Ce dernier était un des hommes les plus puissans du royaume, favori et proche parent de Ferdinand le Catholique, auquel il avait montré une noble fidélité lorsque, dans les querelles de Ferdinand avec Philippe d'Autriche, presque tous les grands s'étaient séparés de celui que paraissait abandonner la fortune [1]. Cette alliance avec la maison d'Albe et la protection [2] active qui en fut l'effet, furent plus utiles à Diégo que le souvenir des services de Chris-

[1] PETR. MART. Epist. CCCXI, *Valeoleti* VII *Idus Junii* MDVI : « Proh rerum humanarum fallax possessio! Redibis, o misera Castella, redibis ad pristinam confusionem tuam. Nullus Fernandum regem non deseruit, *præter Federicum Albæ Ducem*, *ipsius consobrinum*, et Bernardum Roies Deniæ Marchionem. »

[2] HERRERA, Dec. I, lib. VII, cap. 6 : « El Duque Dalva era de los Grandes de Castilla el que mas en aquellos tiempos *privava con el Rey* y no pudo el Almirante (don Diego) ligarse a casa del Reyno que tanto le conveniesse, *ya que su justicia no le valia*.

tophe Colomb. Après de longues et vaines sollicitations, Diégo fut reconnu, par le décret [1] donné à Arevalo le 9 août 1508, *Almirante y Governador de las Indias*, reconnaissance qui, d'après les expressions du décret, n'était cependant pas définitive et stipulée, « sans préjudice des droits que la cour se réservait dans les contestations avec le père. » Diégo arriva le 10 juillet 1509 à Haïti, accompagné de la vice-reine, de son frère Ferdinand et de ses deux oncles. Les fêtes splendides auxquelles cette arrivée donna lieu dans la forteresse de Santo-Domingo, furent interrompues par un ouragan destructeur. Dès l'année suivante des querelles suscitées par les essais de colonisations à la Jamaïque dont se trouvait chargé Juan de Esquibel, et par la construction d'une habitation ou *villa*, qui portait, disait-on, tous les caractères d'un fortin destiné à offrir de la sécurité à un vice-roi rebelle [2], alarmè-

[1] Conservé dans l'histoire manuscrite de Las Casas. Nav. t. II, Doc. CLXIII, p. 322.

[2] « Les ennemis de Diégo Colomb, dit Herrera (Dec. I, lib. VII, c. 12), eurent recours à la calomnie pour l'accuser de vouloir se rendre indépendant, accusation déja portée contre son père. Un homme de guerre, Amador de Lares, qui avait fait les campagnes d'Italie, eut beau leur démontrer que la construction qui, leur

rent le vieux roi Ferdinand. L'île de Portorico (Boriquen, Isla de Carib, Isla de San Juan) fut soustraite au gouvernement de don Diégo Colon et livrée à l'administration de Ponce de Léon. Les vexations qu'éprouvèrent les indigènes employés aux *lavages d'or*, firent naître une révolte générale et ces combats sanguinaires dans lesquels le chien *Becerrillo*[1], célèbre à cause de sa force et de sa mer-

paraissait celle d'une *casa fuerte* était motivée par la chaleur du climat. » C'est, je dois le répéter ici, une accusation toute semblable qui fut hasardée presque trois siècles plus tard contre le jeune vice-roi du Mexique, comte Bernardo de Galvez, lorsqu'il construisit à grands frais le petit château qui couronne la colline de Chapoltepec. Voyez mon *Essai politique* (2e édit.), t. II, p. 92.

[1] Le nom indique le diminutif de *becerro*, veau. Le Père Charlevoix, jésuite pas trop crédule d'ailleurs, a réuni les contes qui circulaient parmi les conquistadores sur l'esprit et la noblesse de caractère de *Becerrillo*, que par erreur il appelle constamment *Berezillo*. (*Hist. de S. Domingue*, t. I, p. 281.) Après quatre années d'exploits, le fameux chien fut tué par les Caribes en 1514, presqu'au moment où il réussit à délivrer des mains des ennemis son maître, le valeureux Sancho de Arango. (Herrera, Dec. I, lib. VII, cap. 13; lib. X, cap. 10.) Il n'est malheureusement que trop

veilleuse intelligence, rendit de grands services aux Espagnols. L'amiral don Diégo, homme de mœurs très douces, avait assez généralement la réputation de favoriser les indigènes : cependant des amis imprudens l'engagèrent dans une querelle de moines qui eut beaucoup de retentissement à la cour. Il voulut obtenir une rétractation publique du père

certain que Christophe Colomb avait introduit l'abominable usage de faire combattre des chiens contre les indigènes. A peine eut-il rencontré son frère Barthélemi à Haïti, qu'il entreprit avec lui, le 24 mars 1495, une expédition contre le roi Manicatex, dans laquelle il amena vingt chiens, *perros corsos* (*Vida del Alm.* cap. 60). On se servait aussi de ces animaux pour faire déchirer ceux qu'on disait coupables. (Petr. Mart. *Ocean.* Dec. III, lib. I, p. 208.) Comme dans les guerres civiles les peuples d'Europe renouvellent toujours les cruautés des temps les plus barbares, l'expédition française de Saint-Domingue, en 1802, nous montre non-seulement des nègres prisonniers brûlés à petit feu, au milieu d'une grande population, mais aussi des chiens de Cuba, qui ont acquis une triste célébrité, employés à la *chasse aux hommes*. Cette chasse a même été défendue au sein d'une assemblée législative, à la Jamaïque, avec tout le luxe d'une érudition philologique. Voyez ma *Relat. hist.* t. III, p. 453 et 457.

Antonio Montesino, religieux dominicain, qui dans un sermon chaleureux avait plaidé noblement la cause des indigènes et accusé avec trop d'impétuosité peut-être les colons de réduire à l'esclavage ceux que la religion et la loi déclaraient libres. Il arriva alors ce qui arrive le plus souvent lorsque le pouvoir séculier exige ce que la hiérarchie du clergé regarde comme offensant pour son honneur et pour son indépendance. Le père Montésino, excité par le supérieur de l'ordre, fit un second sermon plus hardi que le premier : il agissait dans le système de ses coreligionnaires, qui, comme dit Gomara [1], « voulaient ôter les naturels aux gens de cour et à tous les absens (*quittar los Indios a los cortesanos y ausentes*), parce que ceux qui administraient en leur nom les maltraitaient. » A cette époque, en 1511, on ne comptait plus à Haïti que 14000 Indiens, dont le nombre diminuait plus rapidement encore par les folles mesures que prit Rodrigo de Albuquerque, qui portait le dangereux titre de *Repartidor de Caciques y Indios por los poderes reales*. Des causes si graves et des querelles d'une autre nature engagèrent l'amiral don Diégo à demander son rappel en 1514; la faveur tardivement accordée à la

[1] *Hist. de Ind.* fol. XVIII; Herrera, Dec. I, lib. VIII, cap. 11 ; Charlevoix, t. I, p. 311, 313 et 326.

vice-reine de pouvoir se vêtir en soie [1] et d'être seule exempte des lois contre le luxe dans les colonies, ne pouvait le contenter dans une position si embarrassante. Il demeura en Espagne pendant six ans, forcé de défendre les droits de sa famille et de son majorat contre le fiscal du roi dans le fameux procès (1510-1517), dont les pièces récemment publiées ont répandu tant de jour sur les premières découvertes de Christophe Colomb. Depuis la mort de Ferdinand le Catholique, la monarchie fut gouvernée pendant quelque temps par le parti flamand, et M. de Chievres [2] accorda en fief les gouvernemens de l'île de Cuba et du Yucatan, regardé aussi comme une île à cette époque, à l'*Amiral de Flandre*, sous la promesse de peupler ces contrées de gens libres et de familles flamandes. Don Diégo Colon eut beaucoup de peine à faire révoquer (en 1517) une concession entièrement opposée aux droits qu'il prétendait avoir hérités sur l'île de Cuba. Enfin rentré en grace pour quelque temps auprès de Charles V, il fut renvoyé à Haïti (en no-

[1] HERRERA, Dec. I, lib. X, cap. 10.

[2] « Mosiur de Gebres, dit naïvement Herrera (Dec. II, lib. II, c. 19), principal consultor de las mercedes del Rey, *no sabia lo que eran las Indias.* » (Voyez aussi t. II, p. 281.)

vembre 1520), et installé dans son ancien gouvernement. La petite vérole y avait exercé de cruels ravages depuis deux ans; et une révolte de nègres esclaves qui pouvait devenir d'autant plus dangereuse, qu'elle coïncidait (en 1522) avec la révolte des Indiens d'Uraca, donna à don Diégo l'occasion de montrer l'étendue de ses talens et sa grande activité : mais les haines de Figueroa, un des trois commissaires envoyés par le cardinal Ximenez à Haïti, et de longues querelles avec l'audience royale hâtèrent (en 1523) son retour en Europe. Malade, il suivit la cour pendant deux ans à Burgos, à Valladolid, à Madrid et à Tolède, toujours dans l'espoir d'être réintégré dans la jouissance de ses priviléges. Il mourut le 23 février 1526, sans avoir pu atteindre la cour à Séville, voulant dans la route faire une neuvaine au sanctuaire de Notre-Dame de Guadeloupe, pour laquelle il avait la même dévotion que le grand amiral Christophe Colomb.

La vice-reine Marie de Tolède était restée avec une famille nombreuse (trois filles et deux fils) à Haïti. L'aînée des filles, Marie, devint religieuse dans un couvent de Valladolid [1]; la seconde, Jeanne,

[1] *Cod. Col. Amer.* p. LXIII; mais d'après un arbre généalogique examiné par M. Washington Irving

se maria à Louis de la Cueva ; la troisième, Isabelle, à George de Portugal, comte de Gelbez, appartenant à une branche de la maison de Bragance, établie en Espagne. Les deux fils du *second amiral des Indes*, Diégo, portaient les noms de Louis et Christophe. Le premier, Louis, âgé seulement de six ans, fut reconnu dès-lors *troisième amiral des Indes*, mais sans que ce titre lui conférât quelque droit réel. Il resta à Haïti pour le moins jusqu'en 1533 ; et comme le procès que son père avait commencé contre le fisc durait toujours, il conclut en Espagne même, se trouvant à la cour de Charles V, d'après les conseils de son oncle Ferdinand Colomb, en 1538, un traité avec la cour, traité qui lui valut le titre de *Capitaine général de l'Ile Espagnole*. Il repassa aux Antilles, mais sa mère la veuve vice-reine, ayant, dès la fin de l'année 1527 (HERRERA, Dec. IV, lib. II, cap. 6), demandé la permission de coloniser la province de Veragua, découverte en

(t. IV, p. 102), Marie, fille de l'amiral don Diégo, fut mariée à Sancho de Cordova. Il est certain cependant que l'abbesse d'un couvent de Valladolid prétendait avoir part au majorat du défunt (*Mém. de Turin*, 1805, p. 190.) Elle fondait peut-être ses droits sur la part due à une autre Marie, fille du *troisième amiral*, et religieuse professe aussi.

octobre 1502 par le *premier amiral des Indes*, Christophe Colomb, il fit cession à l'empereur en 1540, des droits de sa famille à la *vice-royauté*, et à la dîme de tous les produits (*decena parte de cualquier mercaduria*, dit le troisième paragraphe de la *capitulation* du 17 avril 1492), en échange des titres de *duc de Veraguas* et de *marquis de la Jamaïque* [1], et d'une rente annuelle de 10,000 doublons d'or. Nous rappellerons à cette occasion de nouveau qu'en 1497, Christophe Colomb avait déja pu acquérir le titre de *Duque de la Española*, mais que par prudence il refusa ce titre et la dotation d'un territoire de 1250 lieues carrées à Haïti. La famille de Colomb avait conservé une prédilection particulière pour la province de Veragua, qui parut à Christophe Colomb le pays de la terre le plus abondant en or et où il eut la première nouvelle de l'existence d'une mer à l'ouest. Aussi Christophe et son frère l'adelentado Barthélemi, avaient fondé sur cette côte, près de l'embouchure du Rio de Belen, vis-à-vis de l'îlot appelé *Escudo de Veragua*, dans les terres du puissant *Quibian* (cacique)

[1] Il paraît que primitivement le titre fut *marquis de la Vega*, à cause d'une bourgade de la Jamaïque (isla de Santiago), qui porta ce nom. (CHARLEVOIX, t. I, p. 477.)

de Veragua [1], le premier *pueblo de Christianos* [2] dans la Terre ferme, espèce de fortin semblable

[1] Veragua, Cubagua et Inagua, sont des noms indiens tirés de langues américaines très différentes, et sans doute d'autant plus altérés et viciés qu'ils semblaient offrir des terminaisons romanes. Pour qu'on n'accuse pas le prote d'une erreur typographique, je fais observer qu'en écrivant *duque de Veraguas*, je suis l'usage introduit en Espagne, tandis que le pays est constamment nommé par Christophe Colomb (dans la *Lettera rarissima*), et par le fils, dans la *Vie* de son père, et par Pierre Martyr (*Océan.* p. 135, 189 et 237), comme sur les cartes modernes du *dépôt hydrographique* de Madrid, *Beragua* ou *Veragua*. Mendez dans son testament (Nav. t. I, p. 315), dit *Veragoa.*

[2] Lettre de la Jamaïque, du 7 juillet 1503 (Nav. t. I, p. 302); *Vida del Alm.* cap. 95-100. Le Rio de Belen, qui dans le testament de Mendez est nommé *Yebra,* appartient aujourd'hui à la province de Panama, formant presque la limite entre les provinces de Panama et de Veragua. L'adelantado Barthélemi Colomb, le même qui, selon Las Casas (Wash. Irv. t. I, p. 92; t. II, p. 216), accompagna Diaz dans le voyage de 1486, et qui, revenant d'Angleterre, apprit, en 1493, à Paris, à la cour du roi Charles VIII (*Vida*, cap. 60), que son frère avait réussi dans son vaste projet, mourut à Haïti, comme gouverneur à vie de l'île Mona, en 1514, la même année dans laquelle le roi Ferdinand

aux anciens *comptoirs* portugais en Afrique, et qu'il fallut honteusement abandonner après un séjour de quatre mois, en avril 1503. Il en a été de Véragua comme du Darien, d'Uraba, de Cubagua et de la côte de Paria, dont les noms ont été connus dans toute l'Europe civilisée jusqu'au milieu du seizième siècle. Les pays découverts les premiers sont aujourd'hui oubliés et presque déserts.

Le *troisième amiral des Indes*, don Luis Colon, premier duc de Veraguas, dont la régularité des mœurs n'a pas été trop vantée [1], se trouvait à Gênes en 1568. Il y avait porté le manuscrit de son oncle Ferdinand, qu'il remit entre les mains de deux patriciens, Fornari et Marini. Je ne trouve pas indiquée la date précise de la mort de Louis, mais il est certain qu'il mourut sans laisser un fils légitime; car Christophe, qui figure dans le procès de 1583, était un enfant naturel. C'est à Diégo, fils de cet autre Christophe Colomb, qui était frère du *troisième amiral* et d'Isabelle, comtesse de Gelvez, que re-

lui fit proposer d'aller coloniser le Veragua, parce que, conformément aux privilèges de la famille, cette terre appartenait à la *governacion* de l'amiral Diégo Colomb. (Herr. Dec. I, lib. X, cap, 10.)

[1] *Luigi Colombo persona di vita dissoluta*, dit Spotorno (*Cod.* p. LXIII).

vint le majorat et *l'almirantazgo de las Indias.* Avec ce *quatrième amiral*, don Diégo Colon , second *duc de Veraguas*, finit, en 1578, toute la lignée mâle et légitime du grand Colomb qui découvrit le Nouveau Monde.

L'héritage d'une famille illustrée par la gloire de cet homme extraordinaire, alliée aux maisons d'Albe et de Bragance, par conséquent, en remontant à Ferdinand le Catholique et à Jean Ier, alliée aux maisons royales d'Espagne et de Portugal, était un appât qui devait faire naître bien des espérances. L'acte de *l'institution* du majorat (22 février 1498) portait : 1° que lorsqu'il n'y aurait plus de descendance mâle de Diégo et de Ferdinand, fils, et de Barthélemi et Diégo, frères du *premier amiral*, le majorat renfermant les titres de *Almirante mayor del mar Oceano, Visorey y Gobernardor de las Indias y tierra firme*, devait passer en héritage aux parens mâles les plus proches qui aient, eux et leurs aïeux, toujours porté le nom des Colomb; 2° que le majorat ne passera aux femmes que lorsque dans aucun autre coin du monde (*en otro cabo del mundo*) il ne se trouvera nulle part de descendans ou parens mâles de la véritable race (*linage verdadero*). Christophe Colomb a donc évité très prudemment de désigner quels sont

les parens de sa « véritable race » en Italie; il ne nomme ni les Colomb de Cogoleto, ni ceux de Plaisance, ni ceux du château de Cuccaro.

Le procès n'a commencé qu'en 1583, cinq ans après le décès du *quatrième amiral*, don Diégo. Les parties litigantes faisant acte d'héritiers, étaient au nombre de trois, en ne comptant pas une communauté de religieuses à Valladolid, et Christophe Colomb, fils naturel [1] du *troisième amiral* Louis. Un homme puissant en Espagne, Georges de Portugal, comte de Gelvez, époux d'Isabelle Colomb, tante du *quatrième amiral* don Diégo, décédé en 1578, plaidait contre Balthasar (*Baldasarre*) Colomb, de la famille des seigneurs du Cuccaro et de Conzano, et contre Bernard Colomb de Cogoleto ou Cogoreo. Ces derniers cherchaient à établir que le fameux amiral Christophe Colomb descendait en ligne droite des seigneurs du château de Cuccaro, et que ces seigneurs étaient la souche des Colomb de Cogoleto, près de Gênes, et de Pradello dans le Plaisantin. Comme les mêmes prénoms de Dominique, de Christophe et de Barthélemi se répétaient souvent dans les différentes familles qui portaient le nom de Colomb, il était facile de profiter de cette circonstance pour

[1] *Mem. di Torino*, 1805, p. 191.

favoriser des rêves généalogiques. Dominique, le père du *premier amiral*, devait être une même personne avec un certain Dominique, feudataire du château de Cuccaro, frère de Franceschino et fils de Lancia de Cuccaro. De Franceschino descendait Balthasar qui prétendait à la succession du majorat puisque son quatrième aïeul paternel, Lancia, était, selon lui, le grand-père du fameux Christophe Colomb. Ce Balthasar, qui se disait cofeudataire de Cuccaro, vivait pauvrement à Gênes, où cependant il s'était allié à la famille patricienne des Lomellini [1].

Quant à Bernard de Cogoleto, il prétendait descendre de l'*adelantado* Barthélemi Colomb, frère du *premier amiral*, puisque son cinquième aïeul, Nicolo, frère de Lancia de Cuccaro, était venu s'établir à Cogoleto vers le milieu du quatorzième siècle, et avait laissé deux fils, Barthélemi et Christophe. Dans cette hypothèse l'aîné était identique avec l'*adelantado*, et le cadet avec le marin hardi connu sous le nom de l'amiral *Colombo il Giovane* (*el Mozo* [2]) que Christophe Colomb a long-temps

[1] Sa femme était fille de Benedettina Lomellini et de Raffaele *Usodimare* Oliva (*Cod. Col.* p. LIV.)

[2] *Vida del Alm.* cap. 5, où il est dit « que son nom seul faisait peur aux enfans. » C'est l'*achipirata illustre* de Sabellico. Christophe Colomb a vraisemblablement

suivi dans ses courses aventureuses et guerrières.

On tâchait de prouver par les témoignages d'un Milanais, Messer Doménico Frizzo, et d'un Montferratin, le *magnifico signor* Bongioanni Cornachia, que Christophe Colomb, né au château de Cuccaro où demeurait son père Dominique, fils de

aussi navigué avec un autre amiral génois plus ancien, et selon Ferdinand, également « grand homme de mer. » On nomme généralement les deux amiraux du nom de Colombo, antérieurs à Christophe Colomb, oncle et neveu, mais tout est embrouillé dans leur histoire, leur parenté, leurs prénoms et les époques de leurs exploits, intimement liés à l'histoire de Gênes et de la maison d'Anjou, de 1460 à 1485. Je vois que d'après les documens du procès de 1583, le *mozo* s'appelait Christophe, et l'aîné Francesco, et que le *Mozo* était petit neveu de l'aîné. En remontant plus haut on trouve Ferrario Colombo, feudataire de Cuccaro, dans le duché de Montferrat, père de trois enfans, savoir : de Henri dont les fils sont Nicolo et Lancia, de l'amiral Francesco et d'Antonio. Cette généalogie semble éloigner beaucoup Francesco de la jeunesse du célèbre Christophe Colomb. D'ailleurs ce n'est pas *Colombo el Mozo*, mais l'aîné des amiraux que Chauffepié, dans les Supplémens au Dictionnaire de Bayle, désigne sous le nom de Christophe.

Lancia, avait pris la fuite encore enfant et conjointement avec deux autres frères. Ils étaient allés à Savone dans l'intention de s'y embarquer pour ne plus revenir dans le pays. Pour apprécier ce témoignage à sa juste valeur, il suffit de rappeler que Cornachia dit avoir entendu ce fait de la bouche de son grand-père qui mourut à l'*âge de cent vingt ans* [1]. Un comte Albert de Nemours (les documens du temps écrivent *Namors*) se souvient, âgé de soixante-treize ans, qu'étant enfant, son maître en expliquant Virgile, disait qu'Enée s'était *enfui* comme le fils du feudataire de Cuccaro *Doménico*, lequel fils avait plus tard découvert les Indes pour le roi d'Espagne. » De confuses réminiscences de vieillard ne peuvent être opposées à des faits bien établis. Dominique, le père du grand amiral, vivait encore en 1494, comme on le sait par la signature à laquelle sont ajoutés les mots *olim textor pannorum*, et Dominique, cofeudataire de Cuccaro et Conzano [2] était mort 38 ans plus tôt, en 1456. Le père de ce dernier était Lancia di Cuccaro, tandis que l'autre Dominique (père du grand amiral et marié à Suzanne Fontanarossa), était fils de *Giovanni Co-*

[1] *Mem. di Torino*, 1823, p. 158, 164, 168.

[2] *Cod. Colomb.-Amer.* p. LXVIII.

lombo di Quinto. Il existe en effet une bourgade du nom de Quinto à l'est de Gênes. Près de là est le petit village de Terrarossa, et cette proximité explique comment Ferdinand Colomb a pu dire dans la *Vida del Almirante,* cap. 10, « qu'il a trouvé plusieurs signatures du père, d'après lesquelles, avant d'avoir acquis les titres accordés par les monarques espagnols, celui-ci signait *Columbus de Terrarubra.* » La mappemonde[1] que le frère de l'a-

[1] Voyez tom. I, pag. 85. Campi, dans la *Storia di Piacenza*, et plus récemment le comte Napione, auxquels les mots : *Janua cui patria est* déplaisent beaucoup, regardent l'inscription en vers comme interpolée par fraude. *Mem. di Torino*, 1823, p. 132. Si Barthélemi a effectivement suivi, comme nous l'apprenons de Las Casas (*Mss.* lib. I, cap. 7) la célèbre expédition de Diaz dans laquelle, avant Gama (voyez tom. I, p. 295), le cap de Bonne-Espérance fut doublé, la mappemonde offerte à Henri VII, a été tracée immédiatement après le retour de cette expédition. Je dois faire remarquer à cette occasion que la note écrite de la main de Barthélemi Colomb, et finissant par les mots : « j'étais présent, » a été trouvée par Las Casas en marge d'un Traité sur la Sphère du cardinal Pierre d'Ailly (Pedro de Aliaco), ce qui ajoute aux renseignemens que j'ai donnés au commencement de la *Première Section* de mon ouvrage (tom. I, p. 65-78), rela-

miral, Barthélemi, présenta au roi d'Angleterre Henri VII, porte aussi : *Pro pictore, Janua cui patria est, nomen cui Bartholomæus Columbus de Terra Rubra, opus edidit istud Londin. die* 13 feb. 1488. Il est probable que les parens de l'amiral qui, comme nous l'avons vu plus haut, avaient deux habitations dans la ville de Gênes, possédaient aussi dans un autre temps quelques biens ruraux près de Quinto [1]. Le changement du nom italien *Colombo* en *Colon*, a, selon l'historiographe de l'amiral, été fait en Espagne « pour lui donner une forme espagnole (*Vida*, cap. 1) et pour s'éloigner davantage, en rejetant quelques lettres (*el Almirante limò el vocablo*) du nom des parens collatéraux d'Italie. » Munoz a adopté cette opinion, mais il paraît certain que plus anciennement déja, dans le duché de Montferrat, le peuple a nommé les

tivement à la prédilection de l'amiral pour les écrits de l'évêque de Cambrai.

[1] Le surnom de *Terra-Rossa* appartient d'ailleurs à des familles entièrement distinctes. Il existe un ouvrage très curieux sur les découvertes maritimes attribuées aux Vénitiens par le bénédictin VITALE TERRA-ROSSA, *Riflessioni geografiche circa le terre incognite distese in ossequio perpetuo della Nobiltà Veneziana.* Padova, 1687.

feudataires du Cuccaro *Colon* au lieu de *Colombo*. (CANCELL. p. 127-129.) Quant à l'amiral, on le trouve souvent mentionné dans les documens de la fin du quinzième siècle sous les noms de *Colom* [1] et *Colomo*.

[1] Je puis offrir, comme exemple, la lettre du duc de Medina Celi au *Grand Cardinal* d'Espagne, écrite quatre jours après le retour de Christophe Colomb de son premier voyage. Ce duc, le premier de sa maison, Louis de la Cerda, se vante (Mars 1493) d'avoir empêché *Cristobal Colomo* d'offrir son projet au roi de France, et de l'avoir recommandé au ministre des finances, Alonzo de Quintanilla. (NAV. t. II, Doc. XIV.) Dans les anciens registres du trésor (*libros de cuentos* pour les années 1484, 1486, 1488 et 1492, on trouve, à l'occasion de petites sommes payées à l'amiral, « à cause de quelques services rendus à Leurs Altesses, » tantôt *Colon*, tantôt *Colomo, étranger*. La dernière forme du nom est répétée dans l'ordre du 12 mai 1489, d'après lequel l'amiral, dans ses voyages à la cour, doit être logé, mais non nourri gratis (NAV. t. II, Doc. II et IV), comme dans le titre de la traduction que fit Cozco, en mai 1493, de la lettre à Raphaël Sanxis. (Voyez tom. II, p. 334.) L'historien Oviedo a même préféré très tard (il n'eut la charge de *cronista* qu'en 1538) le nom de *Colom*, dont il se sert généralement. Depuis la rédaction des *capitulations* (17 avril 1492), qui, avec une coïncidence de noms assez curieuse, ont

Dans le procès qui a duré de 1583 à 1608, parce qu'il excitait la cupidité des avocats espagnols et

été rédigées par Juan de *Coloma*, secrétaire du roi, les documens officiels portent toujours *Cristobal Colon*. En latin on trouve, dès la fin du 15e siècle, plus souvent *Colonus* que *Columbus*. Pierre Martyr parle d'un *certain Colonus* (Epist. CXXX). Le pape Alexandre VI, dans les bulles des 3 et 4 mai 1493, emploie l'expression Christophorus Colon, sans flexion grammaticale. L'évêque Geraldini, dans sa lettre en style lapidaire, adressée à Léon X, dit : *Colonus Ligur, æquinoctialis plagæ inventor*. Je trouve Columbus au lieu de Colonus dans Bembo (*Hist. Venet.*, 1551, fol. 83), et dans le célèbre *Itinerarium Portugalensium è Lusitania in Indiam* (ed. 1508, fol. LII), que le père Madrignani a calqué sur la Collection de voyages de Francazano de Montaboldo. J'ai suivi l'usage assez bizarre, mais généralement adopté en France, d'écrire *Colomb*. Cet usage date d'assez loin. Le traducteur de l'histoire naturelle d'Acosta, Robert Regnaud, qui dédia son ouvrage au roi Henri IV, parle toujours de *Christophe Colomb* (éd. de 1606, p. 38). Voltaire a tenté d'introduire la forme plus correcte de *Colombo*, mais cette innovation n'a pas réussi. Les Anglais et Allemands écrivent *Columbus*; cependant le premier ouvrage allemand dans lequel on ait parlé de la découverte de l'Amérique, le rare ouvrage de JOBST RUCHAMER, *Unbekanthe landte und ein neive Weldte in kurtz verganger*

liguriens, le comte de Gelvez et les autres héritiers en Espagne n'avaient aucun intérêt de repousser la

zeythe erfunden. éd. de Nuremberg, 1508, cap. 84, que possède la bibliothèque royale de Berlin, et que le savant Camus (*Mém. sur les collect. de voyages des de Bry et de Thévenot*, 1802, p. 344), dit n'avoir pu trouver à Paris, nomme constamment, en allemand, Christophe Colomb *Christoffel Dawber*, c'est-à-dire, *Christophe Pigeon Mâle.* C'est une manière de *germaniser* les noms étrangers en les traduisant, comme longtemps on les avait *latinisés* ou *grécisés*. Le même Ruchamer décrit l'expédition de Guerra et de *Per* (Pedro) *Alonzo Niño* (Gomara, fol. 12; Herrera, Dec. I, lib. IV, cap. 5), à la côte de Coro et Cauchieta, en l'attribuant à *Alonzus Schwartze* (Ruchamer, cap. 109-111); c'est encore la traduction d'un nom, et celle d'un nom accidentellement travesti. Ruchamer a trouvé dans l'*Itinerarium Portugalensium* (cap. 109): *Petrus Alonsus dictus Niger*, au lieu de *Petrus Alfonsus Nignus* (Niño), comme dit Pierre Martyr d'Anghiera (*Oceanica*, Dec. I, lib. VIII, p. 87). L'audace avec laquelle un des plus grands noms de l'histoire, celui de Colomb, a été travesti en *Christoffel Dawber*, donne à l'ancienne traduction allemande du *Mondo Novo et paesi nuovamente retrovati* de Montaboldo (Nav. t. III, p. 187), une physionomie très étrange. Des changemens analogues à ceux que le nom de l'amiral a subis en Italie, et en Espagne, où on le trouve écrit *Colon*, *Colom* et

parenté avec l'illustre maison des feudataires de Cuccaro. Cette parenté, qui flattait leur vanité nobiliaire, pouvait être reconnue sans que pour cela Baldassaro di Cuccaro eût droit à l'héritage même; le conseil des Indes interprétait l'institution du majorat de manière qu'il ne devait pas passer à des agnats, mais seulement à la descendance de l'amiral [1]. Si celui-ci s'était enfui encore enfant du

Colomo au lieu de *Colombo*, se reproduisent dans d'autres familles qui n'ont aucune prétention de descendre de Cogoleto ou du château de Cuccaro. Les *Colomb* de Bourgogne qui, avant la révocation de l'édit de Nantes, y avaient établi de grandes verreries, signaient aussi *Colon*, *Colom* et *Collon*. (Erman et Reclam, *Hist. des réfugiés français en Prusse*, t. V, p. 205.)

[1] La sentence portait « excludiendo a don Baltasar Colombo por no ser descendiente del mismo Almirante que solo clamò a sus descendientes. » (*Mem. di Torino*, 1823, p. 123.) Balthasar prétendait descendre de Franceschino Colombo di Cuccaro, et ce Franceschino était, selon l'hypothèse qui confondait Domenico Colombo di Cuccaro, mort en 1456, avec Domenico Colombo de Gênes, l'oncle du grand amiral; Balthasar n'était donc pas de la tige descendante. L'interprétation des clauses pourrait paraître forcée en ne consultant que les documens imprimés aujourd'hui, car « les femmes ne devaient succéder que lorsque dans quelque

château de Cuccaro et s'il avait regardé comme facile de prouver sa parenté avec les feudataires du Montferrat, il n'aurait certes pas manqué de faire valoir ses droits de noblesse lorsqu'il s'établit en Espagne, lorsque le titre de *don* lui fut promis comme prix futur [1] de sa découverte et surtout lorsqu'il fonda un majorat. C'était même un usage établi de faire mention de l'illustration acquise dans un autre pays au moment où l'on ambi-

otro cabo del mondo il n'y avait plus de parent du nom de Colomb. » Ce point litigieux se trouve exposé avec beaucoup de clarté, par le comte Galeani Napione, dans les *Mem. di Torino*, 1805, p. 204-208.

[1] Je dis futur, car le *titre des grâces* (30 avril 1492) ne promet la dénomination de *don* et les titres d'*amiral*, de *vice-roi* et de *gouverneur*, que lorsque le but de l'expédition sera atteint. Dans l'introduction du journal qui aura été écrite avant le 3 août 1492, Colomb se vante des faveurs des monarques « qui ont daigné l'*ennoblir* et lui accorder le titre de *don*. » On voit par la *cédule royale* du 20 juin 1492, trouvée dans les archives de Simancas, qu'à cette époque le grand homme n'était encore désigné que comme *nuestro capitan Cristobal Colon*. Si deux mois plus tôt, dans les *capitulations*, le *don* se trouve déja ajouté, ce n'est que dans la partie rédigée par Colomb lui-même, non dans celle qu'a rédigée le secrétaire-d'État.

tionnait un titre de noblesse dans la Péninsule. Il a fallu quatre générations pour transformer un fabricant de draps de Gênes, Dominique Colomb *textor pannorum*, dont la fille avait épousé le charcutier Bavarello, en un seigneur feudataire des châteaux de Cuccaro, Conzano, Rosignano, Lù et Altavilla. Les généalogies n'ont jamais manqué aux hommes qui se sont rendus célèbres; et quelle qu'ait été la noble fierté de l'élévation des sentimens de l'amiral, comme il vivait au sein d'une nation nourrie de préjugés chevaleresques, il n'aurait pas dédaigné le prestige des mythes de la généalogie, s'il n'eût craint d'attirer imprudemment l'attention sur ce qu'il aimait à cacher aux Espagnols.

Le problème de la patrie de Christophe Colomb renferme d'ailleurs deux points entièrement distincts. Quoique selon toutes les probabilités Boccace soit né à Paris, on ne lui refuse pas pour cela la qualité d'Italien. La naissance de Colomb à Gênes, l'établissement de ses ancêtres, du moins de son père, Dominique, et de son aïeul, Giovani di Quinto, dans cette ville et dans les villages voisins, ne paraissent pas douteux, d'après les preuves que nous avons alléguées. Des familles qui portent le même nom peuvent être sans aucun rapport de parenté si ce nom est *significatif*, s'il exprime un

métier, une charge, une production de la nature. Les armes sont alors le plus souvent *parlantes*, c'est-à-dire des hiéroglyphes d'un nom, et leur identité établit tout aussi peu l'identité des races. Les feudataires de Cuccaro ont des *colombes* dans leurs armes, et il faut presque être surpris de voir que les *Colombo* de Gênes aient remplacé [1] ces *colombes*, images d'un nom de famille, par une barre azurée sur fond d'or, mais s'il n'y a pas nécessité absolue d'admettre la parenté de toutes les familles d'un même nom, de Gênes, de Cogoleto, de Plaisance et du Montferrat, il y a pourtant, par la proximité des lieux, quelque vraisemblance que cette parenté existe à un degré plus ou moins éloigné. Cette croyance se trouve fortifiée par un témoignage de Christophe Colomb qui fait allusion à l'amiral *Colombo el Mozo* de Cogoleto, dont j'ai eu occasion de parler plusieurs fois. Le fragment d'une lettre citée par Ferdinand Colomb (cap. 2) renferme ces mots remarquables : « Je ne suis pas le premier amiral de ma famille; qu'on me nomme comme on veut. David, ce roi si sage, a gardé les brebis et puis il fut roi de Jérusalem. Je sers ce même Dieu qui

[1] *Cod. Col-Amer.*, p. LXXXVIII.

éleva David[1]. » Cette lettre était adressée à l'*Ama* ou nourrice de l'infant don Juan [2], et le peu de lignes qui nous en reste semble prouver que Christophe Colomb se justifiait de quelques reproches « sur l'obscure naissance de l'étranger. » Comme le fils dit clairement (cap. 5) en parlant du célébre marin appelé *Colombo el Mozo*, qu'il était de sa famille et de son nom (*de su familia y apellido*), et comme de plus il raconte avoir été à Cugureo (Cogoleto), parce que l'on croyait (*se decia*) que les Colombo de ce *château* étaient un peu parens (*algo parientes*) de l'amiral (cap. 2), il ne peut être douteux que le fragment de la lettre désigne *Colombo el Mozo*, natif de Cugureo. Or les Colomb de Cuccaro se sont établis, après l'année 1341, à Cugureo, ce que probablement l'amiral ignorait

---

[1] Le texte porte : « Que puso a David en este estado. »

[2] Doña Juana de la Torre, sœur de cet Antonio de Torres, qui avait accompagné Colomb dans la seconde expédition. La lettre dont le fils nous a conservé un fragment, n'est pas la *Carta al Ama* qui a été écrite lorsque Colomb arriva comme prisonnier à Séville, et qui a été trouvée dans les archives du couvent de Santa Maria de las Cuevas, à Séville. (L. c. p. 298-318). Cette dernière ne parle pas de la parenté avec des amiraux génois.

lui-même, et ce n'est que par ce rapprochement qu'on est fondé d'admettre que le grand homme, en se croyant, par ses ancêtres, *un peu parent* de la branche de Cugureo, l'était aussi, sans le savoir, de la branche de Cuccaro ou du Montferrat. Ces faibles rapports de parenté, cette présomption de descendance d'une souche commune au-delà de la moitié du quatorzième siècle, ne doivent pas, je pense, ébranler l'ancienne opinion qui fait considérer Christophe Colomb comme Génois.

La sentence qui transmit tout l'héritage de don Diego Colomb, *quatrième amiral*, au mari de sa tante Isabelle, le comte de Gelvez, fut publiée le 2 décembre 1602. Baldasarre Colombo di Cuccaro reçut deux mille [1] doublons d'or, somme modique en comparaison des frais d'un procès de vingt-cinq ans. Gelvez prit le titre de *Colon de Portugal y Castro, Almirante de las Indias, Adelantado Mayor de ellas, Duque de Veragua y de la Vega, Marquès de Xamaica, Conde de Gelvez.* Lorsque sous le protectorat de Cromwel, en 1655, les Anglais entrèrent en possession de la Jamaïque, la

[1] Et non 12,000, comme on l'a souvent imprimé. Comparez *C. Colod.-Amer.*, p. LXV, et *Mem. di Torino*, 1823, p. 123.

famille Colomb demanda à la cour un dédommagement pour les rentes perdues dans son marquisat. Après de longues et vaines sollicitations, Pedro de Portugal obtint, en 1671, un dédommagement pécuniaire. Le mémoire [1] qu'il publia à cette occasion renferme l'éloge du *premier amiral*, Christophe Colomb, « auquel Dieu avait fait la faveur peu nécessaire, à cause des grandes qualités qu'il possédait, de le faire descendre en ligne directe des illustres feudataires du château de Cuccaro. » Il n'était plus dangereux de reconnaître cette généalogie qui, avant 1602, rendait l'héritage incertain. En 1712, Philippe V accorda la grandesse d'Espagne à la famille du duc de Veragua [2].

[1] *Mem. di Tor.* de 1805, p. 121.

[2] Je vais réunir dans cette note les titres des principaux ouvrages qui traitent de la patrie de Christophe Colomb ; Augustin. Giustiniani, *Psalterium hebr. græc. arab. chald.* 1516. Antonio Gallo et Senarega, dans Muratori, *Rer. Ital. script.* t. XXIII, p. 243, et t. XXIV, p. 535. Barros, *Asia,* Dec. I, lib. III, cap. 2. *Jul. Salinerus ad Tac. Anal.* 1602. Pietro Maria Campi, *Istoria universale di Piacenza,* 1662. Casoni, *Annali della Rep. di Genova*, 1708, p. 271. Tiraboschi, *Litt. Ital.* t. VI, P. I, p. 171. *Elogio storico di Crist. Colombo e d'Andrea Doria*, Parma, 1801. Gianfrancesco Galeani

SIGNATURE. — Les Espagnols ont conservé jusqu'à nos jours dans la vie commune la signature avec paraphe accompagnée souvent de phrases

NAPIONE DI COCCONATO, dans *Mem. dell' Acad. di Torino*, 1805, p. 116-262, et 1823, p. 73-172. FRANC. CANCELLIERI, *Not. stor. di Colombo*, 1809. GALEANI NAPIONE, *Patria di Colombo*, Fir. 1808. DOMENICO FRANZONE, *la Vera patria di Crist. Colombo*, 1814. SERRA, CARREGA E PIAGGIO, dans *Mem. dell' Acad. delle scienze di Genova*, 1814. MARCHESSE DURAZZO, *Elogio di Colombo*, Parma, 1817. BOSSI, *Vita di Crist. Colombo*, 1818. BIANCHI, *Osserv. sul clima della Liguria maritima*, 1818, t. I, p., 143. SPOTORNO *Origine e patria di Crist. Colombo*, 1819. BELLORO E VERNAZZA, *Not. della famiglia di Colombo*, 1812. ZURLA, *Viaggiat. Veneziani*, t. III, p. 412. SPOTORNO, *Codice diplom. Colombo-Americano*, 1823. NAVARRETE, *Coleccion de viages*, t. I, p. LXXVII-LXXIX. *Lettera del conte Galeani Napione al chiar. signore Washington Irving*, 1829. Lorsqu'on fait une étude sérieuse des documens relatifs à la vie de Christophe Colomb, on ne peut que gémir sur l'incertitude qui règne dès que l'on arrive à la partie de cette intéressante vie antérieure à l'année 1487. Ce regret augmente quand on se rappelle tout ce que les chroniqueurs nous ont conservé minutieusement sur la vie de Becerrillo ou sur l'éléphant Aboulabat que Aaroum al Raschyd envoya à Charlemagne.

très compliquées, et très uniformément répétées. Dans le moyen âge, pour se distinguer des Maures et des juifs si nombreux dans la Péninsule avant le siége de Grenade, on faisait précéder le nom, par dévotion, de quelques initiales d'un passage biblique ou du nom des saints auxquels on se recommandait plus particulièrement. L'amiral signait toujours, même dans les lettres familières adressées à ses enfans :

S.		·S·
S. A. S.		S· A· S·
X M Y	OU	X M Y
XPO FERENS.		EL ALMIRANTE.

La seconde forme ne se trouve qu'une seule fois [1] dans la signature du testament et de l'institution du

[1] Ce n'est aussi qu'une seule fois que l'on trouve la simple signature Xpo Ferens, sans les sept initiales. Voyez la lettre du 25 février 1505, dans laquelle il est question d'Améric Vespuce. Le mélange des lettres grecques (X, P) et latines est très commun en Espagne, de même que chez les théologiens *Christifer*, *Christiferus* et *Cristiger* (Cancellieri, p. 4), pour saint Christophe. Nous verrons dans la *Troisième Section*, sur la carte de Juan de La Cosa, un dessin ingénieux qui fait allusion au prénom de l'amiral, alors ami de de la Cosa.

majorat, le 22 février 1498. Le mot *Almirante* prend la place de *Christoferens*, peut-être à cause de la condition imposée dans ce même document à don Diégo et à sa primogéniture, de ne jamais signer autrement que *el Almirante*, quand même ils auraient d'autres titres [1]. En examinant les lettres de Colomb, on ne peut être assez frappé de la pédantesque uniformité avec laquelle le grand homme peignait cette longue signature et séparait des sept mystérieuses initiales quatre seulement par des points. L'authenticité d'une pièce est contestée (Nav. t. II, p. 307) dès que les initiales X M Y ont des points aussi ou que dans XPOFERENS le XPO n'est pas séparé de FERENS. L'imitation de cette longue et fastidieuse signature dans laquelle disparaît le nom de Colomb, est expressément prescrite aux successeurs dans le majorat. « Je veux, dit l'amiral, que celui qui est mis en possession du majorat se serve de mon seing (*firme de mi firma*)

[1] Cet usage a influé sur les habitudes de la vie commune. Lorsque dans l'Amérique méridionale on parle de Colomb, on ne le désigne que par le seul mot *Almirante*, comme au Mexique, Cortez, et aux États-Unis, Lafayette, sont désignés par le seul mot de *Marquis*. Il y a de la grandeur historique dans cet usage populaire.

comme j'en ai pris l'habitude, en écrivant un X avec un S par-dessus, un M avec un A romain par-dessus, et au-dessus de l'A un S, puis un Y avec un S par-dessus, *con sus rayas y virgulas como yo agora fago, y se pare cera por mis firmas, de las cuales se hallara muchas y por esta parecerá.* » L'expression *raies* et *virgules* me paraît peu intelligible, les 15 signatures que nous possédons dans les lettres de Colomb, publiées à Gênes dans le *Codice Colombo-Americano*, et à Madrid dans les *Documentos diplomaticos* de M. Navarrete, n'offrant jamais de virgules, mais les quatre points [1] dont nous venons de prouver l'importance. L'injonction que Colomb fait à son fils relativement aux *initiales* qui ont été récemment l'objet de graves discussions, prouve d'ailleurs clairement que les lettres S, A, S ne sont qu'accessoires dans leur rapport avec les lettres X, M et Y. Les points me semblent indiquer la fin des trois mots *Christus* (X...S.), *Maria Sancta* (M... A.) et *Yosephus* (Y...S.). La dernière lettre des désinences est placée au-dessus de X, M, Y,

[1] Par rapport à la place de ces malheureux points, il y a erreur dans les signatures que présentent la plupart des ouvrages imprimés qui répètent la signature énigmatique de Colomb. J'en excepte les ouvrages de Navarrete et de Bossi (tom. I, fig. 4 et 5).

comme algébriquement on place un *exposant*. Pour arriver au nombre mystérieux de sept lettres, le S. de *Maria Sancta* se trouve en tête de toute la signature chiffrée de l'amiral. Spotorno explique aussi le chiffre par *Christus*, *Maria*, *Yosephus* (M. Irving préfère *Jesus*, t. IV, p. 438), ou par *Salva me Christus*, *Maria*, *Yosephus* (*Codice Col.* p. LXVII). Bossi trouve hasardeuses toutes les tentatives d'explication. (*Vita di Crist. Col.* p. 249.) La dévotion de l'amiral allait d'ailleurs si loin que même au haut de la page il écrivait souvent la formule : *Jesus cum Maria sit nobis in via. Amen.* Nous la trouvons effectivement au commencement du livre des *Profecias* (Nav. t. II, p. 260). Le fils loue en outre l'écriture élégante de son père : « Elle était si belle, dit-il (cap. 3), que avec elle seule il aurait pu gagner sa vie (*ganar de comer*). » Au lieu de ces longues formules placées dans le moyen-âge en tête d'un écrit, les ecclésiastiques de la Péninsule et de l'Amérique espagnole ont la prudence de figurer une croix « pour chasser l'esprit malin qui s'empare de tout papier. »

Dispositions testamentaires. — Il existe de Colomb deux testamens et un codicille, trois documens qu'on a souvent confondus et dont l'authenticité a été révoquée en doute par quelques his-

toriens. 1° *Testamento y Institucion del Mayorazgo hecha por el Almirante*, du 22 février 1498, trois mois avant de partir pour sa troisième expédition. Comme il est dit clairement dans ce document que Colomb est né à Gênes (« de esta ciudad de Genova sali *in ella naci* »), le comte Galeani Napione (*Patria di Colombo*, p. 257, 259, 284, 297 ; Bossi, p. 55) a cru devoir en attaquer la validité ; mais M. Navarrete (t. I, p. CXLVII et t. II, p. 235, 309), tout en observant qu'il n'est ni écrit de la main de l'amiral, ni signé par lui, le regarde comme tout-à-fait authentique. Le testament a été souvent présenté sans contestation dans les procès auxquels a donné lieu la succession de Diégo Colomb, mort en 1578, et les archives de Simancas renferment, ce qui est une preuve évidente de son authenticité, « la confirmation royale donnée à Grenade le 28 septembre 1501. » La permission royale d'instituer le majorat (*faculdad para fundar*) conservée dans les mêmes archives du duc de Veragua, est du 23 avril 1497. A cette époque commencèrent déja les préparatifs de la troisième expédition (Nav. t. II, Doc. CIII, CV, CVI) prolongés par la malice de l'évêque Fonseca. On voit par l'introduction du testament déposé le 19 mai 1506, que Colomb avait placé, avant de partir pour le

quatrième voyage, entre les mains de son ami Fray Gaspar Gorricio, du couvent de las Cuevas de Séville, une nouvelle *ordenanza de mayorazgo*, document écrit de sa propre main, daté du 1 avril 1502, mais non retrouvé jusqu'ici. (NAV. t. II, p. 235, 312). C'est ce père Gorricio aussi que Colomb avait chargé, en mars 1502, d'enrichir de son érudition le livre des *Prophéties* dont nous avons souvent parlé. Dans une lettre au père Gorricio (4 janvier 1505) l'amiral semble redemander les documens déposés en 1502 au couvent de las Cuevas. Cet ecclésiastique doit lui renvoyer les *escrituras y privilegios* qu'il a en sa garde, et l'envoi doit se faire dans une caisse de liège couverte de cire à l'intérieur. 2° *Codicille militaire*, daté de Valladolid, du 4 mai 1506. Ce codicille de 17 lignes, est écrit en latin sur le dos d'un bréviaire que le pape Alexandre VI doit avoir donné (*Cod. Col. Amer.* p. XLVI) à l'amiral, et qui est conservé à la bibliothèque Corsini à Rome. Il ordonne l'établissement d'un hôpital à Gênes, et institue, ce qui paraît très bizarre, que dans le cas de l'extinction de la ligne masculine des Colomb, la république de S. George (*amantissima patria*) succède dans les priviléges attachés au titre d'*amiral des Indes*. Ce n'est pas le savant abbé Andrès (*Cartas familiares*, t. I, p. 153; t. II, p. 75) ni

EXAMEN CRITIQUE

DE

L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE

DU NOUVEAU CONTINENT

ET DES PROGRÈS DE L'ASTRONOMIE NAUTIQUE

DANS LES XVe ET XVIe SIÈCLES.

SECTION DEUXIÈME.

DE QUELQUES FAITS RELATIFS A CHRISTOPHE COLOMB ET A AMÉRIC VESPUCE.

Nous avons suivi Colomb depuis le lieu de sa naissance et sa première jeunesse jusqu'à cette triste époque de sa vie où, abandonné par la fortune, il ne le fut point encore par la force de son caractère et la puissance de son

génie. J'ai recherché dans ses actions et dans le peu qui nous reste de ses écrits, tout ce qui peut conduire à un jugement impartial; je me suis plu à peindre cette grande figure historique sous ses véritables traits comme un homme du quinzième siècle représentant les vieilles mœurs de la Ligurie et de l'Espagne, non d'après les opinions et les sentimens qu'a fait naître la civilisation des temps modernes. Colomb avait conçu en même temps que le Florentin Paul Toscanelli le projet hardi d'arriver à l'Inde par la voie de l'ouest et de s'aventurer dans la *Mer Ténébreuse* des géographes arabes; il avait exécuté en marin habile et instruit ce qui jusque là n'avait été qu'une stérile spéculation de cabinet. C'est ainsi qu'il devint l'instrument imprévu, presque involontaire, de la découverte d'un Nouveau Continent. Il reconnut progressivement, comme nous l'exposerons dans la Troisième Section de cet ouvrage, la connexité ou la liaison mutuelle des terres qui d'abord n'avaient paru que des îles éparses dans l'immensité de l'Océan, ou voisines de la côte orientale de l'Asie; mais l'amiral mourut fermement persuadé que s'il avait touché à un continent à Cuba (au cap

Alpha et Oméga[1], cap du *commencement et de la fin*), à la côte de Paria et à celle de Veragua, ce continent faisait partie du grand empire du *Khatai*, c'est-à-dire de l'empire Mongol de la Chine septentrionale. Il suffit pour le moment de citer une seule phrase[2] de la lettre de Colomb écrite en juillet 1504, à la fin de sa quatrième et dernière expédition. « J'arrivai le 13 mai dans la province de Mago[3], qui est limitrophe de celle de *Catayo*. De Ciguare dans la terre de Veragua il n'y a que dix journées de chemin à la rivière du Gange. » Colomb mourut dix-huit mois après cette qua-

[1] Voyez l'explication de cette dénomination ingénieuse, tom. III, p. 192, note 1.

[2] Nav. t. I, p. 304.

[3] Erreur de copiste pour *Mango*, comme Colomb dit dans la même lettre, Nav. t. I, p. 306, et dans la pièce officielle du serment de Cuba, t. II, p. 144. Marco Polo distingue Mangi (Mandji), la Chine méridionale au sud de la rivière Jaune ou Hoang-ho, du Khatai (Catayo), ou Chine septentrionale (livre II, chap. 35). Le Mangi que Toscanelli nomme *Mango* comme Colomb, est, selon le voyageur vénitien, « la province la plus magnifique et la plus riche du monde oriental. » (Livre II, ch. 55, édit. de Marsden, note 934.)

trième expédition, et jusque là aucune nouvelle découverte n'avait pu changer son opinion. Il n'y eut de 1504 à 1508, où Pinzon et Solis[1] partirent pour longer les côtes orientales jusqu'au parallèle de 40° sud, aucune expédition de quelque importance ; car celle que Vespuce et Juan de la Cosa préparèrent en février 1507 n'eut pas lieu, par des motifs politiques. Les idées de cosmographie systématique dont l'amiral était imbu depuis sa jeunesse, et qu'il avait principalement puisées dans les Pères de l'Église et les ouvrages du cardinal d'Ailly, l'empêchaient d'ailleurs de mesurer toute la grandeur de sa découverte et d'en reconnaître le véritable caractère. Nous possédons de la main de don Fernando Colomb, la copie d'une lettre du père[2], adressée au pape Alexandre VI, dans laquelle il est dit : « Je découvris et pris possession (*gané*) de quatorze cents îles[3] et trois cent

[1] Voyez tom. I, p. 318.

[2] Archives du duc de Veragua. (Nav. t. II, Doc. CXLV, p. 280.)

[3] Dans la *hoja suelta* qui existe de la main de l'amiral et qui a été écrite à la fin de l'année 1500, lorsqu'il arriva à Cadiz, chargé de fers, ces 1400 îles augmentè-

trente-trois lieues de la *terre ferme d'Asie.* » Cette lettre est écrite quatre ans avant le décès de l'amiral. Telle a été la grandeur de la découverte, que celui à qui elle est due n'a pu la comprendre et n'a deviné qu'une faible partie de cette gloire immortelle dont la postérité a environné son nom.

J'ai développé plus haut combien les prospérités de Colomb ont été de peu de durée. Sa longue carrière offre à peine six ou sept années de contentement et de bonheur. Il a vécu assez long-temps parmi les hommes pour éprouver amèrement ce que la superiorité a d'importun, combien il est difficile d'illustrer sa vie sans la troubler et en compromettre le repos. Les terres qu'il avait découvertes « par la volonté divine et de miraculeuses inspira-

rent encore de trois cents. C'est une vague évaluation de l'archipel du *Jardin du Roi et de la Reine,* au sud de Cuba, évaluation qu'on pourrait croire tenir à un souvenir des 1378 îles (Maldives ?) que Ptolémée (lib. VII, cap. 4) place près de Taprobane, et que dans sa première navigation, le 14 novembre 1492 (Nav. t. I, p. 58) l'amiral crut déja voir vis-à-vis de la côte septentrionale de Cuba *en fin del Oriente.* Behaim les porte avec Marco Polo à 12700.

tions, » étaient devenues la proie de ses ennemis. Ces *Nouvelles Indes* qu'il nomme sa propriété (*cosa que era suya*[1], un bien qui était à lui), cette partie du continent d'Asie qui se présente à son imagination comme une conquête plus grande que « l'Europe et l'Afrique[2] réunies, » étaient inabordables pour celui qui « les avait refusées à la France, à l'Angleterre et au Portugal. » Le vieillard voyait le mécompte de ses vœux les plus purs. Les Indiens

[1] *Testament du* 19 *mai* 1506.

[2] Lorsque Colomb, dès le mois de novembre 1500, par conséquent long-temps avant d'avoir visité la côte de Véragua, se vante «que allí (en las Indias) ha puesto so el Señorio de sus Reyes mas tierra *que non es Africa y Europa,* allende la Española que boja mas que toda España » (Nav. t. II, p. 254), on doit le croire porté à cette expression singulièrement hyperbolique par la conjecture de la connexité du cap Paria avec le cap Alpha y Omega de Cuba. Au moment d'arriver comme prisonnier en Espagne, il ne pouvait certainement pas avoir connaissance de l'issue des deux grandes expéditions de Vicente Yañez Pinzon et de Diégo de Lepe, dont l'un avait atteint le Brésil avant Cabral, par les 8° 19′ de latitude australe, et l'autre l'embouchure de la rivière des Amazones.

qu'il regardait « comme la richesse de l'Inde[1], » disparaissaient par l'excès du travail qu'on leur imposait et par la déraison des institutions coloniales. Les lettres que l'amiral adresse à sa famille et à ses amis depuis l'année 1502, ne respirent que la douleur. On sent en les lisant tout ce qu'il y a de touchant dans la tristesse d'un grand homme et qui plus est, d'un homme vertueux. Cependant, malgré ses souffrances physiques, le repos paraissait insupportable à Colomb. Au milieu des tribulations qui contristaient son cœur, il formait de nouveaux projets, et il les formait sans croire à leur exécution. C'est une des grandes misères de la vie d'arriver à cet âge où il reste

[1] Cette belle expression dont la justesse est encore sentie de nos jours par tous ceux qui ont habité longtemps le Mexique, Quito, le Pérou et Bolivia, se trouve dans la défense des droits et privilèges de Christophe Colomb présentée à la cour par ses avocats et retrouvée à Gênes (*Cod. Col.-Amer.* p. 280). Je crois que la défense sans date est postérieure à l'année 1497, parce qu'il y est question du voyage à Burgos de l'archiduchesse Marguerite, fille de l'empereur Maximilien I, lors des noces de cette princesse avec l'infant don Juan, fils unique de Ferdinand le Catholique.

encore des désirs lorsque les illusions qui soutiennent l'espérance sont depuis long-temps évanouies.

Colomb sentit ses forces défaillir sans appréhender d'être si près du terme de ses souffrances. Nous avons vu que peu de semaines avant sa mort il parle encore dans la lettre à l'archiduc Philippe et à la reine Jeanne de Castille « des services sans égaux (*servicio que no se haya visto su igual*) qu'il peut leur rendre, malgré la goutte qui le tourmente sans pitié, et le dénûment extrême dans lequel il a été placé [1], contrairement à toute équité et raison. » Cette lettre est, selon mes recherches, des premiers jours du mois de mai 1506. Il envoya son frère Barthélemi pour la porter à la Corogne, où les souverains avaient débarqué peu avant le 7 mai, si l'on ôse se fier aux dates des lettres de Pierre Martyr Anghiera [2]. Le 19, l'amiral déposa son testament entre les mains de l'*Escrivano de Camara de Sus Altezas*, et le 20 il mourut, probablement

[1] « Estos revesados tiempos e otras angustias, en que yo he sido puesto contra tanta (toda?) razon, me han llevado a gran extremo. »

[2] Lib. XIX, p. 304.

entouré de ses deux fils, car dans la lettre à l'archiduc Philippe, il dit devoir garder Diégo avec lui. Il avait ordonné que les fers dont Bovadilla l'avait chargé et qu'il conservait comme des reliques et comme le prix des services qu'il avait rendus à l'Espagne, « fussent placés dans sa tombe. » Je les vis, dit Ferdinand Colomb, toujours dans son cabinet de travail, *los vi siempre en su retrete y quiso* (*el Almirante*) *que fuesen enterrados con el*[1]. » J'ai visité à la Havane le tombeau de Christophe Colomb, à Mexico celui de Fernand Cortez. Par une coïncidence bizarre d'événemens, on a pu assister, à la fin du dernier siècle et à des époques très rapprochées, à la translation des cendres de l'un et de l'autre de ces grands hommes. A Mexico, le duc de Monte-Leone a consacré à son aïeul Cortez un monument érigé dans une nouvelle chapelle de l'hôpital de *los Naturales*[2]. A la Havane, c'est la cathédrale, édifice somptueux, qui possède depuis 1796 les restes de Colomb. Il

[1] *Vida del Alm.* cap. 86, et Manuscrit de Las Casas, *Hist. de Ind.*, lib. I, cap. 180.

[2] *Essai politique* (sec. édit.), t. II, p. 60.

y a eu en moins de trois siècles quatre translations de ces vénérables restes.

Comme Colomb mourut à Valadolid, le 20 mai 1506, son corps y fut enterré dans le couvent de Saint-François. En 1513, il fut transféré à la Chartreuse de *las Cuevas*[1] à Séville, et de là, en 1536, conjointement avec le corps de son fils don Diégo[2], à la Capilla

[1] Dans la chapelle de Santa Ana appelée aussi del Santo Cristo. Plus tard la même Chartreuse reçut les restes du *second amiral* don Diégo, et du frère de Christophe Colomb, l'adelantado Barthélemi. Ferdinand, l'historiographe de l'amiral, fut aussi enterré à Séville, mais dans la cathédrale et non dans la Cortuja de las Cuevas.

[2] Il paraît que la famille de Colomb a été dans l'erreur en faisant demander en 1795 à la *Real Audiencia* de Santo Domingo les cendres de Christophe et de Barthélemi Colomb. La relation officielle de ce qui s'est passé dans la translation des restes de Christophe Colomb, publiée par M. Navarrete (t. II, Doc. CLXXVII, p. 366), ne parle pas du corps de don Diégo, mais « de la exhumacion de las cenizas del adelantado don Bartolomé que tambien se debia solicitar. » Il est cependant établi par le témoignage de l'archiviste du *Cabildo* de Séville, « qu'en 1536 les corps de Christophe et de Diégo furent envoyés à Haïti, « quedando en

mayor de la cathédrale de Santo Domingo, dans l'île d'Haïti. Lorsque selon le traité de paix de Bâle de 1795, la partie espagnole de cette île fut cédée à la France, le duc de Veragua, héritier des biens de Christophe Colomb, voulut que les cendres du héros reposassent dans une terre soumise à l'Espagne; il envoya à cet effet deux commissaires, MM. Oyarzabal et de Lacanda, à Santo Domingo pour traiter avec les autorités qui allaient quitter le pays. Ces commissaires trouvèrent un puissant appui dans les sentimens patriotiques de l'amiral don Gabriel de Aristizabal, dont l'escadre était réunie sur ces côtes. Le 20 décembre 1795, la translation des cendres eut lieu avec la plus grande pompe. On ouvrit[1], dit un rapport officiel,

el monasterio de las Cuevas el cadaver de don Bartolomé. » (Nav. t. I, p. CXLIX.) J'ai trouvé cette même erreur très répandue pendant les deux séjours que j'ai faits à la Havane.

[1] Je dis à regret avoir vu à Mexico, dans le cabinet du capitaine D*** une côte du corps de Fernand Cortez que, lors d'une ouverture semblable, pendant la translation des ossemens à la nouvelle chapelle dans l'hôpital de *los Naturales*, on avait soustraite « par un

une voûte de trois pieds de largeur, qui se trouvait dans la cathédrale de Santo Domingo, dans le choeur du côté de l'Evangile, au mur principal et près du marche-pied du maître-autel[1]. On y découvrit quelques planches de plomb, restes d'un cercueil, mêlées à des fragmens d'ossemens (*pedazos de huesos de canillas y otras varias partes de algun defunto*). Le vaisseau *San Lorenzo* porta ces restes à la Havane, où le 19 janvier 1796 il y eut une autre pompe funèbre dans le port, au môle de la *Caballeria*, à la Plaza des Armas, près de l'obélisque où la première messe a été célébrée lors de la fondation de la ville, et dans la cathédrale. Sur le territoire des Etats-Unis dont la découverte maritime est due à Sébastien Cabot, à Corteral, Ponce de Léon, Aillon et Verrazano, il y a plus de vingt endroits qui portent le nom de Columbus, Columbia et Columbiana. Bolivar, après avoir fondé l'indépendance de l'Amérique du sud,

excès de vénération pour le *conquistador* et le législateur de la Nouvelle Espagne. »

[1] « Se abrió una boveda que estaba sobre el presbiterio al lado del Evangelio, pared principal y peana del Altar Mayor. »

a relevé l'éclat de ses victoires en attachant le grand nom de Christophe Colomb à une république dont la surface excède six fois celle de l'Espagne ; mais ces marques bien tardives de la reconnaissance publique rappellent un genre d'hommage prodigué trop souvent à des noms qui commandent peu le respect de la postérité. Qu'on traverse le Nouveau Continent, depuis Buénos-Ayres jusqu'à Monterey, depuis l'île de la Trinité jusqu'à Panama, et nulle part on ne rencontrera un monument national de quelque importance élevé à Christophe Colomb. Cette ingratitude est partagée par l'Espagne et l'Italie[1].

[1] Des regrets de ce genre sont déja vivement exprimés dans la première décade d'Antonio de Herrera (lib. VI, cap. 16), qui a paru en 1601. Le portrait que le premier historiographe de l'Inde trace de Christophe Colomb mérite, pour la noblesse du langage, l'attention de tous ceux qui savent apprécier dans l'idiome castillan ce qui le caractérise le plus, la grave simplicité des formes. Le morceau dont je parle commence par les mots : *Fué varon de grande animo, esforçado y de altos pensamientos. Era grave con moderacion, gracioso y alegre, con los estraños affable, con los de su casa suave e placentero; representava presentia y aspecto de venerable persona, de grand estado y autoridad.......*

J'ai demandé souvent pendant mon séjour à la Havane à l'amiral Aristizabal si, en ouvrant la voûte qui renfermait les restes de Colomb, on n'avait point trouvé les fers (grillos) qu'il avait ordonné, selon le témoignage du fils, de placer dans sa tombe. L'amiral Aristizabal et d'autres personnes qui avaient suivi l'exhumation avec le plus vif intérêt, m'ont assuré que rien n'a été vu qui annonçât la présence de fer oxidé. Les a-t-on ôtés à la translation de Valladolid à Séville, ou de Séville à la ville de Santo Domingo ? Peut-être n'a-t-on pas obéi à un ordre verbal dont l'exécution pouvait blesser la susceptibilité d'une cour qui prétendait avoir été étrangère aux violences exercées par Bovadilla, et qui exigeait des témoignages d'affection de ceux même qu'elle opprimait secrètement. Dans les différens testamens de Colomb il est bien question de la construction d'une chapelle dans la Vega de la Conception d'Haïti, destinée à faire dire journellement des messes « pour le repos de son ame, de ses parens et de sa femme ; » mais le lieu de son enterrement n'est pas désigné. Ferdinand Colomb ne connaît pas la translation des restes de son père à Haïti, ce qui sert encore à

prouver que son histoire fut terminée avant 1536.

Les trois grandes figures auxquelles on s'arrête avec un vif intérêt dans l'histoire du Nouveau Monde, avant la gloire de Washington et de Franklin, sont Christophe Colomb, Cortez et Raleigh. Hommes du quinzième et du seizième siècle, appartenant par leur origine à trois nations différentes, ils offrent chacun une physionomie particulière : Colomb dans la carrière des découvertes, par l'audace du navigateur; Cortez comme conquérant et profond politique; Raleigh, par l'influence immense qu'il a exercée sur les destinées du genre humain, par la colonisation de la Virginie. Tous ont éprouvé de grandes adversités à la fin de leur carrière. Cortez, après avoir erré long-temps dans la Mer du Sud, s'est vu exposé comme Colomb, près d'une cour dissimulée et ingrate, à un injurieux oubli. Plus malheureux qu'eux et né cinq ans après la mort du conquérant du Mexique, Raleigh se présente sous l'influence d'une civilisation et d'une dépravation de mœurs plus modernes. Des victoires maritimes qui ont illustré son siècle, des découvertes géographiques, l'éta-

blissement de colonies dont la latitude favorise ces mêmes cultures auxquelles s'adonne la métropole, tels sont les titres de gloire de sir Walter Raleigh. Mêlé aux intrigues sanguinaires de deux règnes, ami des lettres et du géomètre Harriot, nous voyons cet homme extraordinaire partager son temps, dans la prison du Tower, entre l'étude de l'*Histoire du monde* qu'il retrace, et les opérations chimiques d'un laboratoire[1]. Il y a loin de ces compositions théologiques de Christophe Colomb que renferme le *Livre des prophéties* aux compositions poétiques et aux grandes vues d'homme d'état de Raleigh. Si ce n'est l'effet des progrès du temps, c'est du moins celui de la différence des temps, des mœurs et des opinions depuis 1501 jusqu'en 1618, où le fondateur de la mémorable colonie de Roanoke fut décapité à l'âge de 66 ans. Christophe Colomb, Cortez et Raleigh ont éprouvé « que le génie ne règne que sur l'avenir et que sa puissance est tardive. » Ils ont, pendant quelque temps, excité au plus haut degré l'admiration de leurs

[1] « He spend all the day in distillations. » Voyez les lettres de sir William Wades dans *Life of Raleigh by Patrick*, 1833, p. 312.

contemporains ; mais la bienveillance publique a abandonné leur vieillesse : on ne s'est souvenu d'eux que pour les affliger dans leur isolement. Le siècle qui les a vus naître n'a pas compris ce que leur action successive a produit et préparé de changemens dans l'état des peuples de l'occident. L'influence que ces peuples exercent sur tous les points du globe où leur présence se fait sentir simultanément, la prépondérance universelle qui en est la suite, ne datent que de la découverte de l'Amérique et du voyage de Gama. Les événemens qui appartiennent à un petit groupe de six années (1492–1498) ont déterminé pour ainsi dire le partage du pouvoir sur la terre. Dès-lors le pouvoir de l'intelligence, géographiquement limité, restreint dans des bornes étroites, a pu prendre un libre essor ; il a trouvé un moyen rapide d'étendre, d'entretenir, de perpétuer son action. Les migrations des peuples, les expéditions guerrières dans l'intérieur d'un continent, les communications par caravanes sur des routes invariablement suivies depuis des siècles, n'ont produit que des effets partiels et généralement moins durables. Les expéditions les plus lointaines ont

été dévastatrices, et l'impulsion a été donnée par ceux qui n'avaient rien à ajouter aux trésors de l'intelligence déja accumulés. Au contraire, les événemens de la fin du quinzième siècle, qui ne sont séparés que par un intervalle de six ans, ont été longuement préparés dans le moyen-âge, qui à son tour avait été fécondé par les idées des siècles antérieurs, excité par les dogmes et les rêveries de la géographie systématique des Hellènes. C'est seulement depuis l'époque que nous venons de signaler que l'unité homérique de l'océan s'est fait sentir dans son heureuse influence sur la civilisation du genre humain. L'élément mobile qui baigne toutes les côtes en est devenu le lien moral et politique, et les peuples de l'occident, dont l'intelligence active a créé ce lien et qui ont compris son importance, se sont élevés à une universalité d'action qui détermine la prépondérance du pouvoir sur le globe.

La gloire populaire de Christophe Colomb s'est conservée dans tout son éclat jusqu'à la fin de sa troisième expédition, celle à la terre ferme de Paria. La quatrième expédition, dans laquelle l'amiral a déployé le plus l'énergie de son

caractère et l'habileté d'un marin, ne pouvait produire un grand effet. Quoiqu'elle répandît les premières notions certaines d'une mer à l'occident de Veragua, elle manqua son but principal, la découverte d'un passage direct, du *secret du détroit*. Deux années plus tôt, Rodrigo de Bastidas [1], après avoir poussé au-delà du *Cabo de la Vela* et découvert les côtes de Ste.-Marthe, le Rio Sinu et le golfe de Darien, avait déja été dans l'isthme de Panama jusqu'au Puerto de Escribanos et à Nombre de Dios. L'importance des découvertes qui se succédaient rapidement depuis 1497, le voyage de Gama à Calicut, dont les suites se faisaient sentir bien plus rapidement dans le commerce du monde que la tardive accumulation des métaux précieux de l'Amérique, les travaux de Cabral et de Solis, la découverte de la Mer du Sud par Balboa, sept ans après la mort de Colomb, détournèrent l'intérêt public et firent oublier pour long-temps celui qui avait donné l'impulsion à ces merveilleuses entreprises. Pierre Martyr d'Anghiera, comme le prouve la date de plusieurs de ses lettres, se trouvait à Valladolid du 10 février au 26 avril, dans le

[1] Parti de Cadix en octobre 1500.

même endroit qu'habitait alors Colomb, son ami, déja atteint d'une maladie mortelle, et il ne fait mention ni de cette maladie, ni de la mort du grand homme, dont la nouvelle a dû l'atteindre à Astorga ou à la Corogne [1]. Le naufrage de Philippe d'Autriche, son arrivée à la Corogne et les querelles entre le gendre et le beau-père paraissent avoir seuls attiré l'intérêt d'Anghiera. De même Fracanzio da Montalboddo ne connaît pas jusqu'en 1507 le quatrième voyage de l'amiral, commencé en 1502, et bien moins encore son décès. Fracanzio vivait cependant à Vicence, et des communications entre l'Espagne et l'Italie n'étaient malheureusement que trop fréquentes, la Lombardie ayant subi le joug des Français, comme les Deux-Siciles celui des Espagnols. Je trouve dans la traduction latine dont Madrignano a signé la préface du 1er juin 1588, « que *jusqu'à ce jour* Christophe Colomb et son frère [2],

[1] Epist. 296-306.

[2] *Itiner. Portug.* cap. CVIII : *Inque regum regia splendidissima usque in diem præsentem non inhonori degunt.* De même je trouve dans l'ouvrage de Rucha mer (*Unbekanthe Landte*, cap. 108), dont l'impression a été terminée le 20 septembre 1508 : *Vnd als Christoffel*

après avoir été délivrés de leurs fers, vivent en honneur à la cour d'Espagne. » Ce dédaigneux oubli du grand homme ne fit que s'accroître dans toute la première moitié du seizième siècle, lorsque la renommée factice de Vespuce, les exploits de Cortez [1] et les senguinaires conquêtes de Pizarro absorbèrent tout l'intérêt de l'Europe commerçante, surtout lorsque l'accumulation de l'argent qui a suivi la découverte des mines du Potosi (1545) et de Zacatecas (1548), fit tripler le prix du

Dawber mit sampthe seynem bruder kumen waren gen Cades, vnd di grossmächtigste künge ditz vernamen, schaffthen siesie ledig zu lassen, vnd hiessen sie williglich vnd freye zu hoff gan. Daselbst sein sie noch auf den gegenwertigen tag.

[1] Je pense que Colomb doit avoir vu Cortez à Santo Domingo lorsque le premier, de retour du quatrième voyage, y séjourna depuis le 13 août jusqu'au 12 septembre 1504. Cortez, âgé alors de 19 ans, était arrivé dans l'île le jour de Pâques de la même année. Parent du gouverneur Nicolas de Ovando, logé dans la maison du secrétaire du gouverneur (Herrera, Dec. I, lib. VI, cap. 12), il a dû se faire remarquer par l'amiral, et d'autant plus que le noble courage qu'il avait déployé dans une dangereuse navigation, avait déja attiré l'attention publique sur lui.

blé[1] et changer subitement toutes les valeurs nominales. Les *conquistadores* d'un continent si riche en métaux précieux effacèrent peu à peu le souvenir de celui qui leur avait tracé la route. Le héros qu'à son retour du premier voyage, en 1493, Anghiera nommait[2] encore « un *certain* Colomb de Ligurie, » fut insulté quarante ans après sa mort, lorsque l'importance de sa découverte brillait de tout son éclat, dans le célèbre ouvrage de Juan Barros sur l'Asie. Le grand historien portugais, laissant un libre cours à la haine nationale et au chagrin de voir passer tant de trésors entre

[1] *Essai politique*, t. III, p. 414 et 445. *Jacob on the precious métals*, t. II, p. 79 et 87.

[2] Voyez t. II, p. 293. Tacite, Tacite lui-même, quatre cents ans après sa mort, est aussi nommé, mais par un roi des Ostrogoths, *Cornelius quidam*. Je fais allusion à la réponse que Théodoric donne aux ambassadeurs des Æstiens qui lui avaient porté de l'ambre de Prusse. Le roi veut les endoctriner sur l'origine de l'ambre, qui, selon sa physique, est un *sudatile metallum ex arbore defluens*. Il dit dans sa lettre : « Hoc, *quodam Cornelio* scribente, legitur in interioribus insulis Oceani. » C'est l'indication du passage connu de Tacite, *Germania*, cap. 45, mêlé à des notions tirées de Pline, XXXVII, 3.

les mains des Espagnols, le dépeint comme un homme[1] « *fallador e glorioso em mostrar suas habilidades, e mais fantastico et de imaginações com sua Ilha Cipango.* » L'Italie seule semblait veiller sur la gloire de Christophe Colomb : la belle prose latine du cardinal Bembo et de sublimes stances de la *Jérusalem délivrée* en font foi. Bembo a consacré presque un livre entier de son *Histoire de Venise* à Colomb et à une découverte qu'il appelle « la plus grande des choses que dans aucun âge les hommes soient parvenus à exécuter. » Le Tasse célèbre Colomb par la bouche de la *fatidica Donna*, *condottiera di Ubaldo.* « Hercule, malgré sa vaillance et sa grande ame, déja vainqueur des monstres d'Afrique et de l'Ibérie

[1] « Homme fallacieux, se glorifiant de sa capacité, fantastique, poursuivi par le rêve de son île Cipango. » *Da Asia de João de Barros e de Diogo de Couto.* Lisboa, 1778, Dec. I, lib. III, cap. 11; t. I, p. 250. Il est assez remarquable que Barros, dont les premières décades, d'après les recherches de M. Correa de Serra, furent publiées en 1552, ne parle, dans aucune partie de son bel ouvrage, de Colomb comme d'un homme de quelque importance.

Non osò di tentar l'alto Oceano :
Segnò le mete, e 'n troppo brevi chiostri
L'ardir ristrinse dell' ingegno umano.

Ces liens qui enchaînaient la volonté de l'homme et l'arrêtaient dans ses courses aventureuses, on les verra brisés par le nautonier ligurien : »

Tempo verrà, che fian d'Ercole i segni
Favola vile ai naviganti industri :
E i mar riposti, or senza nome e i regni
Ignoti, ancor tra voi saranno illustri.
— Un *uom della Liguria* avrà ardimento
All' incognito corso esporsi in prima ;
Nè' l minaccevol fremito del vento,
Nè' l inospito mar, nè il dubbio clima....
— Faran che' l generoso entro a i divieti
D'Abila angusti l'alta mente acqueti.
Tu spiegherai, *Colombo*, à un nuovo polo
Lontane sì le fortunate antenne ;
Ch' appena seguirà con gli occhi il volo
La Fama, ch' ha mille occhi e mille penne.

Tasso, XV, 25, 30-32.

La dernière lettre que nous possédons parmi celles que l'amiral adressa à son fils don Diégo, faitmention d'Améric Vespuce comme d'un

homme de confiance chargé des intérêts de la famille Colomb. Une autre lettre qui la précède de vingt jours et qui est datée de Séville, du 5 février 1505, est plus expressive encore. L'amiral parle d'*Amerigo Vespuchy* (c'est ainsi qu'il écrit le nom en espagnol) avec un ton d'intérêt et de bonté peu conforme à la réserve et à la gravité habituelles de son caractère. « Mon cher fils ! Diégo Mendez[1] est parti d'ici lundi trois de ce mois. Depuis son départ j'ai parlé à Amerigo Vespuchy qui va à la cour (à la *ciudad de Toro*), où il est appelé pour être consulté sur des objets relatifs à la navigation. Il a toujours eu le désir de m'être agréable (*el siempre tuvo deseo de me hacer placer*) : c'est tout-à-fait un homme de bien ; la fortune lui a été contraire, comme à beaucoup d'autres. Ses travaux ne lui ont pas porté profit comme il avait droit de s'y attendre. Il va là (à la cour) pour moi et dans le vif désir de faire, si l'occasion se présente (*si a sus manos esta*), quelque chose qui m'avienne à bien (*que redonde a mi bien*). Je ne sais d'ici lui spécifier en quoi il peut nous être utile,

[1] Voyez sur ce serviteur fidèle de Christophe Colomb la note F, t. II, p. 352.

puisque je ne sais ce que l'on lui veut là-bas; mais il est bien résolu de faire en ma faveur tout ce qu'il est possible de faire. Tu verras de ton côté en quoi tu peux l'employer, car il parlera et mettra tout en œuvre; je veux que ce soit secrètement, afin que l'on ne soupçonne rien. Quant à moi, je lui ai dit tout ce que je pouvais lui dire sur nos intérêts. » Ces paroles bienveillantes furent tracées au moment où Vespuce, en quittant Lisbonne, venait de terminer ses deux derniers voyages aux côtes du Brésil, à une époque où, pour le moins l'avant-dernier, qu'il appelle le troisième, et dans lequel il fait mention de *deux autres voyages entrepris d'après les ordres du roi de Castille*, était publié depuis longtemps, je ne dis pas par lui, mais pour le moins sous son nom. Ce même *homme de bien* (*mucho hombre de bien* [1]) que Colomb avait connu depuis 1492 comme fondé de pouvoirs de la riche maison de commerce Berardi, avec lequel il avait souvent traité d'affaires et que probablement il n'avait perdu de vue qu'après

[1] *Cartas* n° 13. (Nav. t. I, p. 351.)

l'expédition d'Hojeda [1], pendant les quatre ans que Vespuce avait navigué avec les Portugais, comment ce même homme peut-il être regardé presque généralement aujourd'hui comme l'ennemi de la gloire de Colomb, comme un vil imposteur qui, par des expéditions fictives, s'est arrogé la découverte du continent, et a inscrit le premier le nom d'Amérique (terre d'*Amerigo*) sur les cartes marines qu'il traçait comme *piloto mayor* de la *Casa de Contratacion* de Séville? Ce n'est que depuis sept ans que nous possédons des matériaux précieux sur le séjour de Vespuce en Espagne et ses fréquens rapports avec la cour et avec Christophe Colomb. Nous connaissons les pièces du procès entre le fisc et les héritiers de l'amiral relatives à la première découverte de la côte de Paria, de même que le témoignage prêté par Sébastien Cabot en faveur de la détermination de latitude du cap Saint-Augustin attribuée à Vespuce. Ces matériaux historiques, qui avaient échappé à la sagacité d'Herrera, sont dus aux solides et laborieuses recherches de Muñoz et de Navarrete.

[1] En juin 1500.

Ce sont des documens officiels tirés des archives de Séville et de Simancas. Grace aux chroniqueurs, on connaît tous les détails de la vie et des voyages d'Aboulabat, du fameux éléphant que le calife Haroun al Raschyd envoya à Charlemagne; mais on ignorait, jusqu'à la publication de l'ouvrage de Muñoz, l'époque de la mort de Vespuce, que Guilio Negri de Ferrare, Robertson et Canovai placent en 1508; Bandini et Tiraboschi en 1516, dans les îles des Açores. Cette mort eut lieu [1] à Séville le 22 février 1512. Les deux hommes respectables à qui nous devons tant de nouveaux documens sur Améric Vespuce, don Juan Bautista Muñoz et don Martin Fernandez de Navarrete, ont cru voir dans ces documens de nouvelles preuves de la fraude du Florentin. Je serais d'autant plus enclin à déférer à leur autorité que le premier de ces savans, qui m'honorait de son amitié, m'a sou-

[1] Voyez les Documens n°s 10 et 11. (Nav. t. III, p. 302-305.) Muñoz avait déja publié le résultat de ses travaux en 1793 dans la *Hist. del Nuevo Mundo*, Prologo, p. X, mais sans insérer les documens mêmes. Comparez aussi Negri, *Istoria degli Scrittori Fiorentini*, Ferrara, 1722, p. 31.

vent parlé à Madrid, lors de mon départ pour l'Amérique méridionale, de son intime persuasion d'une falsification intentionnelle des dates dans les voyages de Vespuce. Une étude consciencieuse de tout ce que nous possédons jusqu'à ce jour, loin de me donner cette même assurance, m'a fait sentir au contraire la nécessité d'une grande réserve dans une affaire aussi compliquée. J'ai été assez heureux pour découvrir très récemment le nom et les rapports littéraires du personnage mystérieux qui le premier (en 1507) a proposé le nom d'*Amérique* pour désigner le Nouveau Continent, et qui se cachait lui-même sous le nom *grécisé* d'*Hylacomylus*. L'ouvrage extrêmement rare de cet auteur : *Cosmographiæ Introductio cum quibusdam Geometriæ ac Astronomiæ principiis*, avait fixé long-temps avant Canovai, Cancellieri et Navarrete, l'attention de Marco Foscarini dans son grand *Traité de la littérature vénitienne*, imprimé à Padoue en 1752 ; mais les causes qui ont motivé la prédilection d'Hylacomylus pour Vespuce, comme son influence sur les éditions de la Géographie de Ptolémée et l'accroissement rapide de la

célébrité du voyageur florentin, sont restées entièrement inaperçues. Il résulte de mes recherches que, pour le moins, le nom d'Amérique a été inventé et répandu à l'insu de ce voyageur.

En tâchant de porter dans cette discussion l'esprit d'analyse dont la philologie hellénique offre de brillans modèles, en pesant minutieusement toutes les données numériques et les circonstances qui se rattachent aux rapports de Vespuce avec Christophe Colomb et ses héritiers, avec Pierre Martyr d'Anghiera et Hojeda, avec la maison régnante de Lorraine et les savans cosmographes allemands qui, favorisés par cette maison, travaillaient aux éditions de la Géographie de Ptolémée, on finit par se convaincre d'un fait positif, c'est que les difficultés dans lesquelles on tombe en admettant comme une fiction coupable de Vespuce le premier voyage à la côte de Venezuela et au cap Paria, sont plus inextricables encore que celles qui se présentent dès qu'on regarde Vespuce comme entièrement innocent. Il existe dans l'histoire de la littérature plusieurs époques également remarquables par l'intérêt que

l'on avait de forger des livres sous le nom d'hommes célèbres. Cet intérêt naissait toujours d'un besoin du moment, de l'esprit du temps qui dominait sur les opinions. Les motifs qu'avait trouvés la fraude dans le goût pour les livres rares chez les Ptolémées et les rois de Pergame, dans le désir de donner une vie nouvelle aux mythes des premiers âges pendant la lutte savante et prolongée du polythéisme contre la religion du Christ, renaissaient dans le quinzième et vers la fin du seizième siècle, lorsque Annius de Viterbe croyait ressusciter Berose, et que l'élan donné aux découvertes maritimes et au commerce des nations rivales encourageait la publication de petits extraits ou de volumineuses compilations de voyages. Dans la question qui nous occupe et qui a exercé la sagacité de plusieurs savans qui ignoraient des faits récemment avérés, il y a quatre modes de solution possibles et entièrement distincts. Améric Vespuce a-t-il découvert le continent de l'Amérique avant le 1er août 1498, époque à laquelle Christophe Colomb l'a vu un peu au sud du promontoire de Paria ? Cette découverte est-elle une fiction d'Améric créée dans le dessein de nuire à la

gloire de Colomb ? Des compilateurs de voyages ont-ils commis cette fraude à son insu, ou enfin n'est-elle qu'apparente, effet d'une rédaction confuse et de dates mal indiquées ? Les quatre modes de solution que je viens de signaler doivent être simultanément présens à la mémoire de ceux qui ont la patience d'examiner le détail des faits et de prêter leur attention au simple exposé des données que je présente à la fin de cette *Section*. Il s'agit d'examiner de quel côté est la probabilité morale : lorsque les faits ne sont pas entièrement concluans, il faut avoir le courage d'avouer *qu'on ne sait pas* et qu'il y a là un mystère que peut-être un jour de nouvelles recherches littéraires ou historiques feront disparaître. La réserve devient surtout un devoir dans une question dont la solution peut flétrir le caractère d'un homme qui sans doute a eu « plus de renommée que de gloire, » que l'on doit placer loin de Christophe Colomb, après Sébastien Cabot, Magellan, Vicente Yañez Pinzon et Pedro Alvarez Cabral, mais dont la considération que lui accordaient tous les navigateurs instruits de son temps, semble avoir été très méritée. C'est un travail dangereux et in-

grat à la fois de tracer l'histoire des premières découvertes : la tâche est d'autant plus ardue que la gloire nationale y semble compromise, et que les accusations portent moins encore sur le talent que sur la moralité des adversaires. J'en appelle à cette lutte de priorité renouvelée de nos jours, sur la découverte de l'*analyse transcendante*, de cet autre *monde nouveau* dû au génie de Newton et de Leibnitz. La philosophie assigne sans doute à ces nobles révélations de l'intelligence humaine, aux *fluxions* et au *calcul différentiel*, un rang supérieur à celui que peuvent occuper des découvertes géographiques fruits du hasard ou d'une persévérante intrépidité ; mais lorsque ces dernières embrassent un continent entier ou qu'elles fixent la prépondérance des peuples occidentaux dans toutes les parties du monde maritime, alors, par leur étendue et par leurs effets, elles méritent les labeurs d'une scrupuleuse investigation.

On a dit avec raison qu'on a pu regarder comme assurée la découverte de toute l'Amérique dès que Colomb eut débarqué à Guanahani, le vendredi 12 octobre 1492. La découverte d'un petit îlot environné d'une plage de

sable[1] devait nécessairement conduire à la connaissance de tout le contour et de la forme du Nouveau Continent. Cette connaissance a été à peu près terminée dans l'espace de 42 ans, en ne remontant sur les côtes occidentales que jusqu'à la Vieille Californie vues, non dans l'expédition de Diégo Hurtado de Mendoza, mais dans celle que Hernando de Grixalva fit en 1534 aux frais particuliers de Cortez [2]. C'est

[1] En parlant plus haut de la véritable position de Guanahani, j'ai oublié de citer un fait que Barros, l'ennemi acharné de Colomb, a probablement tiré de la *Historia natural y general de las Indias* d'Oviedo (Ramusio, t. III, libro XVII, p. 148 *c*). « Les premières terres que vit l'amiral, dit Oviedo, furent appelées les *Iles Blanches*, à cause du reflet du sable ; il les nomma aussi *Iles des Princesses*, et débarqua à une d'elles, que les indigènes appelaient Guanahani, « Barros dit qu'aux *Islas Brancas dos Lucayos, Colom le pez nome as Princezas por serem as primeras que se viram.* (*Da Asia*, Dec. I, lib. III, cap. XI ; t. I, p. 251.) D'après la vraie position des solstices et des équinoxes dans l'année solaire, la découverte de l'Amérique devait être célébrée le 22 octobre.

[2] *Essai politique*, t. II, p. 258. Les extrémités du continent vers le nord et vers le sud n'ont été décou-

presque dix ans de moins qu'il n'en a fallu depuis les voyages de Cook jusqu'à celui du capitaine King pour déterminer le contour du petit continent de la Nouvelle Hollande [1]. L'activité qui régnait parmi les nations commerçantes depuis les dernières vingt années du quinzième siècle, augmentait la chance de ces découvertes qu'on pourrait appeler *involontaires*, parce qu'elles n'étaient dues qu'à des déviations causées par la force des courans et l'impétuosité des vents. J'ai déja fait obser-

vertes que bien tard : car même en reconnaissant la vérité des conjectures de Fleurieu (*Voyage de Marchand*, t. III, p. 178) sur les travaux de Francis Drake, on ne peut faire remonter la découverte de la partie occidentale de l'archipel appelé Terre de Feu (*Iles Elisabethides de Drake*) et celle du cap *Horn de Schouten*, qu'à l'année 1578.

[1] Détermination plus détaillée sans doute, et d'un pays qui inspirait plus d'intérêt aux Européens. Je me suis arrêté à l'époque où les *découvertes* ont été *continues ;* car sans compter les voyages des Portugais antérieurs à 1542 et consignés dans l'*Hydrographie* de Rotz, il y a depuis la navigation bien avérée du vaisseau hollandais *Duyfhen* au golfe de Carpentarie jusqu'au temps de Cook, un intervalle de 165 ans.

ver ailleurs que l'atterrage inopiné de Cabral[1] sur les côtes du Brésil prouve clairement que, sans la tentative courageuse de Colomb, celle d'une navigation directe vers l'ouest, les progrès que firent les Portugais sur les côtes occidentales d'Afrique en cherchant la route de l'Inde autour du cap découvert par Diaz, auraient nécessairement amené la découverte de l'Amérique au sud de l'équateur. Telle est la complication du mouvement des eaux dans ces *fleuves pélagiques* qui parcourent la grande *vallée* de l'Atlantique, que lorsqu'on voulait longer un des bords de cette vallée on devait être emporté insensiblement vers le bord opposé. D'après les considérations qui précèdent, la véritable gloire de Colomb, je le répète avec M. Washington Irving[2], est

[1] Voyez tom. I, p. 317.

[2] Voyez un excellent article de ce littérateur sur Améric Vespuce, dans le supplément n° IX de sa *Vie de Christophe Colomb* (t. IV, p. 190). Déja Voltaire avait porté un jugement semblable, guidé par cette justesse et cette admirable pénétration d'esprit qu'à tort on lui refuse souvent dans les recherches historiques : « Quand même il serait vrai, dit-il, que Ves-

peu compromise dans la question sur la priorité de la découverte du cap Paria. L'Amérique est à celui qui en a vu le premier la plus petite portion de terre ; mais dans l'histoire de la géographie du quinzième siècle, qui est l'objet de cet ouvrage, il ne s'agit pas seulement de la gloire et du degré de mérite des navigateurs, il s'agit d'éclaircir les *faits* et de peser le degré de certitude qu'on doit leur attribuer après un mûr examen.

Améric Vespuce, de quinze ans plus jeune que Christophe Colomb [1], appartenait à une famille considérable et très aisée de Peretola, près de Florence. Né à Florence même, il était troisième fils d'Anastase Vespucci, notaire public, *notajo de' Signori*. Un de ses ancêtres, enrichi par le commerce, Simone di

puce eût fait la découverte de la partie continentale, la gloire n'en serait pas à lui ; elle appartient incontestablement à celui qui eut le génie et le courage d'entreprendre le premier voyage, à Colombo. La gloire, comme dit Newton dans sa dispute avec Leibnitz, n'est due qu'à l'inventeur. » (*OEuvres complètes*, 1785, t. XIX, p. 428.)

[1] En supposant la naissance de Colomb en 1436, d'après Bernaldez, le *Cura de los Palacios*.

Piero Vespucci, avait fondé peu avant 1383, dans une des maisons des Vespuce, un hôpital sous le nom de *Santa Maria dell' umiltà*. Cet hôpital avait passé, au commencement du dix-septième siècle, sous la direction des frères de St.-Jean de Dieu. Comme on suppose avec beaucoup de probabilité qu'Améric y est né, les religieux ont fait graver, en 1719, au-dessus de la porte, l'inscription suivante : *Americo Vespuccio, Patricio Florentino*, OB REPERTAM AMERICAM, *sui et patriæ nominis illustratori, amplificatori orbis terrarum : in hac olim Vespuccia domo a tanto viro habitata*, etc. On ne peut être surpris qu'une inscription, qui a été placée aux frais des anciens donataires et dans les murs qu'ils ont élevés, tranche un peu lestement la grande question de la découverte du Nouveau Continent. La phrase *ob repertam Americam* ne laisse pas même les îles Lucayes et les Antilles à Colomb. Des érudits qui semblaient tenir moins à la priorité des découvertes qu'à une latinité classique, ont blâmé [1] l'expression *amplificatori orbis terrarum*. Ils y ont vu « un pouvoir créa-

[1] CANCELLIERI, *Notizie storiche*, p. 42.

teur. » S'il ne s'agissait pas de la défense des religieux de St.-Jean de Dieu, j'aurais recours à l'autorité de Voltaire qui loue Christophe Colomb « d'avoir doublé les œuvres de la création. »

L'oncle d'Améric, le savant Giorgio Antonio Vespucci, religieux de la congrégation de St.-Marc, ami du Platonicien Marsile Ficin de Florence, donna des soins assidus à l'éducation du futur voyageur. Bandini, auteur d'un magnifique éloge d'Améric, loue les progrès précoces que fit le jeune homme dans la latinité et les belles-lettres. J'entre dans ce détail de circonstances si peu importantes en elles-mêmes, parce que le nom de l'oncle, qui se trouve dans une lettre d'Améric, est regardé comme une preuve que cette lettre n'est point adressée au roi René d'Anjou, et parce que l'on nie qu'Améric ait pu rédiger ses voyages en latin. Une autre lettre du jeune homme écrite en 1476 et publiée par Bandini [1], n'offre pas une preuve bien convaincante de la précocité de son savoir [2]. Il avait

[1] *Vita di Amer.* p. XXVII.

[2] Tiraboschi, t. VI, P. I, p. 187.

déja 25 ans accomplis, et encore il avoue d'être forcé de consulter les rudimens de la grammaire latine : il craint même de composer quelques lignes en latin pendant l'absence de son oncle Giorgio Antonio [1]. Le seul des contemporains de Christophe Colomb qui ait vécu assez long-temps pour se croire en droit de

[1] Améric écrit avec une naïve simplicité à son père (*viro ser Anastagio de Vespuccis, patri suo honorando*) : « Absente patruo nondum audeo latinas ad vos litteras dare, vernacula vero lingua nonnihil erubesco. Fui præterea in exscribendis regulis, ac latinis, ut ita loquar, occupatus, ut in reditu vobis ostendere valeam libellum in quo illa colliguntur. In Trivio Mugelli die XVIII oct. 1476. » Améric était né le 9 mars 1451. Giulio Negri, dans l'*Histoire des hommes de lettres florentins*, distingue (p. 297) Giorgio Antonio Vespucci, l'ami de Ficino et le précepteur du Gonfalonier Tomaso Soderini, d'un savant professeur de Pise, Giorgio Vespucci, ami et défenseur de l'enthousiaste Fra Girolamo Savonarola, chef du parti démocratique des *Piagnoni* de Florence. Comme Bandini, dans la *Vie d'Améric Vespuce*, ne parle (p. XX) que du premier qu'il désigne aussi comme attaché à Fra Girolamo, il me reste le soupçon de l'identité de ces deux hommes, tous deux dominicains et hellénistes.

dire du mal d'Améric Vespuce, don Bartholomè de Las Casas [1], le nomme, malgré sa haine, *latino y eloquente*. L'évêque a pris sans doute une traduction latine de Giocondo pour le texte original, et s'est laissé séduire par le mouvement du style et les fréquentes citations des grands noms de Virgile, de Pline et de Mécène, du Dante et de Pétrarque, que renferment les écrits d'Améric.

Une lettre de son frère Girolamo, que le commerce paraît avoir attiré dans le Levant, prouve qu'il résida à Florence jusqu'en 1490; car cette lettre est du 24 juillet 1489. Des entreprises mercantiles le conduisirent en Espagne, qu'il avait même déja envie de quitter [2], au commencement de 1493. Ce projet ne fut pas exécuté, et des documens découverts par Muñoz nous montrent Améric employé comme commis (*factor*) dans la puissante maison de commerce du Florentin Juanoto Berardi établi [3] à Séville depuis 1486. Comme cette mai-

[1] *Hist. gen. de Indias,* Mss. lib. I, cap. 146.

[2] Lettre de Donato Nicolini, compagnon d'Améric, dans Bandini, p. XXXVI.

[3] Nav. t. III, p. 315.

son jouissait de la confiance de la cour et faisait les avances pour l'armement de la seconde expédition de Colomb, on peut croire que Vespuce a connu l'amiral pour le moins depuis cette époque. Il n'est cependant pas probable, comme le supposent le géographe Sébastien Munster [1] et l'abbé Canovai, qu'il l'ait accompagné dans son premier ou dans son second voyage. Juanoto Berardi étant décédé en décembre 1495, pendant que Colomb était absent d'Espagne et faisait le second voyage, Vespuce fut placé à la tête de la comptabilité de cette maison [2]. Le premier document des archives

[1] *Cosmogr. univ.* p. 1108, et CANOVAI, p. 95; IRVING, t. IV, p. 159. J'oppose deux dates à l'assertion de Canovai. Colomb est revenu du premier voyage le 15 mars 1493; du second voyage, le 11 juin 1496. Or, la lettre de Nicolini, écrite en Espagne le 30 janvier 1493, est signée en même temps par Améric Vespuce; et Muñoz a trouvé dans les archives de la *Casa de Contratacion* un document d'après lequel le trésorier Pinelo a payé à *Amerigo*, à Séville, 10,000 maravedis le 12 janvier 1496. Les pièces alléguées prouvent donc l'*alibi* pour les deux voyages de Colomb.

[2] *Vespuche* (dit une pièce officielle) *se encargó de*

espagnoles dans lequel il soit désigné *par son nom*, est, selon M. Navarrete, du 12 janvier 1496.

Avant d'entrer dans la discussion des quatre voyages attribués à Vespuce et commencés, selon les différentes lettres imprimées, en 1497, 1499, 1501 et en 1503, je m'arrête pour présenter quelques réflexions nouvelles sur la filiation étymologique de ce nom d'*Amerigo*, devenu si célèbre par la bizarre application géographique qui en a été faite en 1507. La préférence donnée dans cette application au prénom ou nom de baptême sur le nom de famille, a eu sans doute sa source dans le son du dernier peu agréable à l'oreille, sous la forme de *Vespuccia*, comme dans l'usage si commun en Italie et en Espagne de désigner des personnes marquantes par le prénom seul. Les livres de comptes dans les archives de Séville portent souvent : « Doit avoir (*ha de haber*) *Amerigo.* » Ce nom très rare, peut-être entièrement inusité en Espagne, pouvait même être pris par le peuple pour un nom de famille.

tener la cuenta con los maestros del flete y sueldos, etc. (Nav. t. II, p. 317.)

Étant très sonore, il offrait l'avantage d'être toujours correctement écrit dans les documens. Je ne trouve qu'une seule fois dans le procès du fisc contre les héritiers de Colomb, que Hojeda, sous lequel Vespuce avait fait le voyage de Paria, en 1499, le nomme *Morigo*. Muñoz [1] observe que le plus souvent le voyageur florentin signe *Amerrigo*. Nous verrons bientôt que c'est presque une preuve d'érudition que de doubler la lettre *r*. Il était plus aisé aux Espagnols d'altérer l'orthographe du nom de famille de Vespuce. On rencontre le plus souvent *Amerigo Vespuche*; mais une *cédule* royale du 11 avril 1505 porte *Amerigo de Espuche*, *vecino de la cibdad de Sevilla;* la lettre de naturalisation donnée 13 jours plus tard porte *Vezpuche* (Nav. t. III, p. 292); dans les patentes de *Piloto Mayor*, on lit *Vispuche* et *Despuchi* (III, 298 et 299). Colomb écrit dans ses lettres assez correctement *Vespuchy*. On voit par ces variantes et par cette difficulté

[1] *Prologo*, p. X. On trouve aussi écrit en Italie, au lieu d'Amerigo : *Damerigho* de Rossi (Bandini, p. XXXIX), et *Amerigo Corsini* (Giulio Negri, *Istor. degli Scritt. Fior.* p. 357).

de saisir le nom de famille, que si l'ami de Colomb n'avait pas eu le nom d'Amerigo, nom harmonieux et peu commun à la fois; que s'il avait été baptisé, comme plusieurs de ses ancêtres[1], Michel, Romulus ou Blaise (Biagio) Vespucci, le savant cosmographe de St.-Dié, Hylacomylus, n'aurait pas pensé à chercher dans ces prénoms la dénomination d'une nouvelle partie du monde. Il en cherchait, disait-il, qui pût figurer dignement à côté des noms mythiques de l'Europe et de l'Asie. Les contemporains de Vespuce ont traduit Amerigo en latin, non par *Amalricus*, comme ils auraient dû le faire, mais par *Albericus*. On en a la preuve dans une édition latine du voyage de 1501 imprimée à Paris par *Jehan* (*Johann?*) *Lambert*, et par l'*Itinerarium Portugallensium*, cap CXIV, publié en 1508. Ce nom d'*Albericus* rappelait beaucoup d'hommes

[1] Voyez la table généalogique des Vespucci à la fin de l'ouvrage de Bandini. Cette table remonte jusqu'au commencement du 14e siècle. J'y trouve que le seul grand-père de notre Vespuce a porté le nom d'Amerigo. Il n'est guère surprenant que ce nom ait obtenu plus de faveur dans la ligne descendante.

célèbres du moyen-âge qui l'ont porté, même la secte des philosophes *Albéricains*, nommés d'après Albéric de Rheims, élève d'Anselme de Laon. Il a été adopté dans la traduction allemande que Ruchamer a faite dans la même année du *Mondo Novo di Montaboddo* (Vicenza, 1507). Telle est la confusion que fait naître la traduction des noms propres, que de nos jours encore le savant Meusel s'est plaint de ce que les voyages de Vespuce ont été primitivement attribués « à un certain Albéricus » (*Bibl. hist.* t. III, pars I, p. 221), et que Ruchamer prend naïvement l'illustre maison des *Medici* pour une famille de *médecins* établie à Florence[1]. Gomara, dans son *Histoire de l'Inde* (Çaragoza, 1551), réunit le nom italien au nom latin. Le passage dans lequel il est question du voyageur florentin est d'autant plus remarquable, qu'il renferme une allusion à l'é-

[1] Voyez *Unbekanthe Landte* (Buch. V). « Copia eines sendtbriefes so Albericus Vesputius gesandt hat Laurencio Petri artzte zu Florentia. » C'est la lettre qu'on croit adressée à Lorenzo di Pierefrancesco de' Medici, personnage que le traducteur désigne comme un certain *Laurent Pierre, médecin dans la ville de Florence.*

dition de la Géographie de Ptolémée publiée par Servet en 1535. « Il y en a, dit Gomara, qui se plaisent à noircir (*tachar*) la réputation d'*Americo* ou *Alberico Vespucio*, comme on peut le voir dans quelques Ptolémées[1] de Lyon. » Le traducteur français de la célèbre collection de voyages de Vicence (*Mondo Novo*, 1507), Mathurin du Redouer, a confondu *Eméric*[2] et Alberico. Le titre de son ouvrage, qui a plusieurs éditions[3], dont une est de 1516, porte

[1] « Tolomeos de Leon de Francia. » GOMARA, fol. 49, *a*. Les éditions de Servet sont de 1535 et 1541. Elles sont, comme nous le verrons bientôt, aussi contraires à la gloire de Vespuce que l'édition de Ptolémée publiée à Strasbourg en 1522 était exagérée dans les louanges.

[2] Parfois le savant Giorg' Antonio Vespucci désignait aussi son neveu par le nom d'Emeric. On trouve dans une de ses lettres (probablement de 1476) : « *Emericus hæc scribens hac nocte apud nos est.* » (BANDINI, p. XXVIII.)

[3] CAMUS, *Mém. sur les collections de voyages des De Bry et de Thévenot*, 1802, p. 346. Comparez aussi les observations curieuses que M. Biddle a faites sur un passage de cette traduction ancienne relative à la première apparition des vagabonds *bohémiens* en Europe en 1416, et de leur ressemblance avec les indi-

Le Nouveau Monde et navigations faictes par Eméric de Vespuce. Pierre Martyr d'Anghiera et Hylacomylus conservent en latin, l'un dans ses *Décades Océaniques*, l'autre dans les *Quatuor Navigationes*, le véritable nom d'Amerigo, en le traduisant par *Americus*. On peut croire que le cosmographe Hylacomylus, natif de l'Allemagne méridionale, ne se doutait pas (comme l'a judicieusement remarqué un littérateur profondément versé dans l'étude des langues, M. *von der Hagen*) qu'en inventant le nom d'Amérique pour distinguer le Nouveau Continent, il lui donnait un nom *d'origine germanique*. Je pense qu'il sera utile de consigner ici un extrait très concis de l'intéressant mémoire [1] que le savant professeur de l'université de Berlin a publié récemment à ma prière.

gènes américains amenés par le capitaine Gaspard *Cotrad* (Cortereal). *Memoir of Sebastian Cabot*, 1831, p. 240-244.

[1] *Amerika, ein ursprünglich Deutscher Name* (l'Amérique, un nom originairement germanique). *Lettre de M. von der Hagen à M. Alexandre de Humboldt*, dans le *Neuem Iahrbuch der Berliner Gesellschaft für deutsche Sprache*. Heft I (1835), p. 13-17.

« Le nom italien *Amerigo* est d'origine tout aussi germanique que le sont *Federigo* et *Arrigo* : il se trouve dans le haut-allemand ancien, sous la forme d'*Amalrîch* ou d'*Amelrîch*, ce qui est dans le gothique *Amalareiks*, comme Frithareiks du calendrier ecclésiastique des Goths. Les formes variées données à Amalrîch sont (d'après NEUGART, *Cod. dipl. Alemann.* des années 740 à 933) : *Amalric*, *Amalrih*, *Amilrich*, *Amulrich*. Les incursions et les conquêtes des peuples du Nord, celles des Goths et des Longobards surtout, ont répandu le nom d'Amalrîch, duquel dérive *Amerigo*, dans la patrie des langues romanes. Un grand nombre d'hommes illustres ont porté ce nom. Il suffit de citer ici *Amalricus*, roi des Goths occidentaux, fils d'Alaric, *Amalricus*, archevêque de Narbonne, et *Almaricus*, comte de Montfort, fils de ce Simon de Montfort qui sévit si cruellement contre les Albigeois. Les Français de ce temps ont traduit Amalric par *Amaury*[1], comme ils ont

[1] Par un second retranchement de lettres, *Amaury* est devenu *Maury*. Le nom d'*Aimery* n'est pas de même origine. Il tient à *Aimo*, *Haimo* (enfans d'Haimon), ou, par une double altération, à *Helmerich* et *Helmrich*, noms dont les documens alémanniques de Neugart offrent de nombreux exemples. (*Note de M. de Hagen.*)

substitué *Baudouin* à *Baldewin*, *Gondebaud* à *Gundebald*, *animaux* à *animals*.

« Lorsqu'en italien Vespuce emploie le double *r* en signant *Amerrigo*, c'est par *assimilation* de deux consonnes rapprochées; c'est *Amerrigo* pour *Amelrigo*, ou *Amelrico* (nom d'un évêque de Côme en 865). Ainsi on dit en italien *vorrei* pour *voluerim*, *Corrado* et *Arrigo* pour les noms allemands *Konrad* et *Heinrich*. Il y a plus : dans la chronique italienne de Pise qui finit en 1406 (*Tartini*, *Script. Ital.* t. I, p. 424), le roi *Amalrich* (Amaury) de Jérusalem, frère de *Baldewin* (Baudoin), au secours duquel étaient venus les Pisans en 1169, signait lui-même *Amerigo*, exactement comme fit Vespuce le Florentin.

« Il ne faut pas confondre *Albericus* et *Emericus* avec *Amalricus* ou *Amerigo*, quoique Vespuce, ou pour le moins une grande partie de ses contemporains aient employé comme synonyme d'Amerigo le premier de ces noms. Ils ont même cru par erreur que *Amerigo* était une transformation italienne du mot *Albericus*, nom qui leur rappelait *Alba*, *Albanus*, *Albius*, et paraissait pour cela d'une latinité moins contestable. M. de Humboldt a déja fait observer ailleurs que Christophe *Colombo*, après avoir *espagnolisé* son nom italien en

Colon, se plaisait à le rendre en latin par *Colonus*, ce qui, selon la biographie écrite par le fils, était le nom du procurateur du Pont par lequel Mithridate fut conduit à Rome. D'ailleurs *Amalric* n'est pas plus un nom de saint que Albéric. Ce dernier se présente dans le dialecte *allemannique*, d'après l'utile recueil de Neugart, sous les formes diverses d'*Albaric*, *Albirih* et *Alberich*, italianisé en *Alberigo*. C'est dans la sphère poétique le nain *Alberich* de l'épopée des *Niebelungen*, c'est l'*Elberich* du *Heldenbuch*. En français, Alberic est identique avec *Aubery*, d'où *Auberon*, dans le *Huon de Bordeaux*, et le *Petit Auber* que Isaye le Triste appelle fils de Jules César et de la fée Gloriande. D'ailleurs *Albericus* est d'origine germanique, tout comme *Amalricus* : on y trouve la racine *Alp* [1] (*alb*), montagne et rivière. *Alberich* signifie qui est *riche* (*reich*) en *Alben*, *Alpes*. C'est l'expression du pouvoir, de la seigneurie territoriale, des *ricos hombres*.

« *Emericus*, également confondu par erreur avec *Amerigo* (par exemple dans la traduction française

[1] Graff, *Althochdeutscher Sprachschatz*, t. I, p. 242 : *Alba*, Elbe, *elf*, rivière ; puis dans un sens mythique, les *Elfen*, esprits de la terre, de l'eau et de l'air, les pygmées *Erd* et *Wasser-Elfen*, *Licht-Alfen*, etc.

du *Mondo Novo* par Mathurin du Redouer, 1516), est un nom de saint. Il tient à *Ermenric* (dans les dialectes scandinaves, *Iormunrekr*), ou, en y ajoutant l'aspiration, à *Hermanrich* [1], tandis que *Amalrich* dont *Amerigo* est l'altération moderne italienne, nous conduit historiquement vers la célèbre dynastie ostrogothique des *Amala*, qui donna au peuple entier des Goths le nom d'*Amelungen*. J'ai déja signalé plus haut les variations d'Amalrich qui sont *Am-al*, *Am-il* et *Am-ul-rich*. La racine *am*, très répandue dans l'islandais et dans toute la Scandinavie, se retrouve dans *ama*, accabler, *ami*, peine, charge, *ambl*, labeur, travail qui fatigue [2]. La racine sanscrite *am* réunit les signifi-

[1] *Hermanrich*, aussi peu que *Armin* (*Hermin, Irmin*), trouvent leur explication dans *Hermann* (*Heer-Mann*); la véritable racine est *ar-m* ou *ir-m*, la terre qui se trouve dans *airtha, ërtha, hertha*, jörd (Erde, ἔρα, *terra*.) La ville d'*Emmerich*, dans le duché de Clèves, n'est pas *américaine :* car elle n'a pas de filiation avec *Amerigo*. Déja dans le septième siècle, elle portait le nom d'*Embrica*, qui rappelle le nom héroïque d'*Imbreck*, neveu du roi puissant *Ermenrich* (*Iörmunrikr*), célébré dans le poème *Reineke Voss*.

(*Note de M. de Hagen.*)

[2] Une autre étymologie très ingénieuse d'*Amala* (de *a* et *mal*, sans tache) a été donnée par M. de Schlegel

cations *ire, colere, ægrotum esse, sonum edere.* Il en résulte que *Amalo, Amalung* et *Amalrich* indiquent celui qui *endure des labeurs,* expression qui, par une réunion de circonstances fortuites, caractérise bien le navigateur auquel on a voulu attribuer la découverte d'un Nouveau Continent. »

Comme dans les éclaircissemens qui précèdent, il est question d'une racine, *sanscrite,* je n'aurai pas besoin d'excuse si j'appuie ce raisonnement étymologique de la grande autorité de M. Bopp, le célèbre auteur de la *Grammaire comparative.* « Dans le nom d'*Amalrich,* dit-il, la seconde partie se réduit avec assez de certitude à l'ancienne langue de l'Inde. La forme gothique est *reikjis,* qu'on écrit aussi *reikis,* et qui signifie *riche, puissant.* L'idée de la richesse est liée à celle du pouvoir; car *reiks* est le dénominateur, le chef. Ulfilas l'emploie en traduisant ἄρχων. Aussi *imperium* (ἀρχή) est le substantif de *reiki, das Reich* de l'allemand d'aujourd'hui. Ce mot

dans la *Bibliothèque indienne,* t. I, p. 233. M. de Hagen oppose l'absence d'un *a* privatif dans le gothique, et d'autres raisons que je dois supprimer ici.

nous porte sur le sol indien, car son *thême*, c'est-à-dire le mot, en faisant abstraction de la désinence des cas, est *reikja*, dont le datif pluriel est *reikja-m*, entièrement analogue, par une mutation des lettres usitée dans le sanscrit et le gothique, à *râdschja*, proprement *râgya* (en prononçant le *g* comme en italien devant *e* et *i*). Quant à la première partie du nom d'*Amalrich*, dont dérive *Amerigo*, j'aimerais presque ne pas dépasser le domaine des langues germaniques pour remonter vers le sanscrit. La racine *am* ne me paraît indiquée par les grammairiens indiens que pour y réduire systématiquement des substantifs d'un usage assez rare; *amata*, maladie, souffrance; *amati*, temps; *amani*, chemin. » Le nom de l'Amérique ayant pénétré chez tous les peuples civilisés de la terre, il n'est pas sans importance de suivre, pour ainsi dire, jusqu'au dernier terme, dans les divers embranchemens de la grande famille des langues *indo-germaniques* (à laquelle appartiennent aussi le persan, le grec et le latin), la filiation du prénom de Vespuce. Il n'y a que les habitans du *Céleste Empire* qui ne paraissent pas avoir, dans leur langue, un nom général pour dési-

gner le Nouveau Continent. La *Cosmographie chinoise*[1] dont nous devons la publication à M. Klaproth, ne désigne l'Amérique, dans son style figuré, que comme « face postérieure de la terre. » Cependant aujourd'hui les *Poils rouges*[2], après avoir côtoyé ce pays, arrivent en foule à Canton, et les cartes chinoises semblent vouloir abréger à ces *barbares* la navigation de l'Inde en leur montrant l'isthme de Panama *percé* sur deux points par des détroits océaniques.

Nous avons rappelé plus haut que les documens conservés dans les archives d'Espagne, sans faire mention des deux premiers voyages d'Amérique Vespuce en 1497 et 1499, offrent souvent son nom, mais altéré de diverses manières, d'abord de l'année 1496 à celle de 1499, et puis de 1505 à 1512. Pendant l'intervalle des cinq années qui ont précédé celle de

[1] *Haï Kouë wen Kian lou,* dans la *Notice d'une mappemonde chinoise,* 1833.

[2] La famille nombreuse et commerçante de ces *barbares* du nord-ouest ou *Poils rouges* (*Houng-mao*) comprend outre les Hollandais, les habitans de l'Angleterre (*Iag-ki-li*), de la France (*Fau-lang-si*), de la Suéde, du Danemarck et de la Russie, c'est-à-dire du pays des *O lo szu* (L. c. p. 35, 37, 49 et 80).

1505, Vespuce a été soit à Lisbonne, soit embarqué sur des vaisseaux portugais. Il est cependant fort étrange que malgré les recherches les plus suivies faites par M. le vicomte de Santarem[1], alors *Achivista maior* du royaume de Portugal, et depuis ministre des affaires étrangères, on n'ait pas découvert une seule fois le nom de Vespuce dans les documens portugais de la *Torre do Tombo*. Cette omission est d'autant plus remarquable que le roi Emanuel, par les ordres duquel Vespuce assure avoir fait les deux expéditions de 1501 et 1503, donnait un soin très parti-

[1] Voyez la savante dissertation de M. de Santarem, insérée dans le troisième volume de l'ouvrage de Navarrete (*Documentos* n° XV). Je possède des additions manuscrites à cette dissertation que l'auteur a bien voulu me communiquer pendant mon séjour à Paris en 1835, et dont j'ai profité dans cette *Deuxième Section*. Cette absence de tout document portugais qui fasse mention de Vespuce, contraste singulièrement avec l'assertion fabuleuse de Giulio Negri « sur la reconnaissance du roi de Portugal qui fit suspendre *en perpetua memoria del nostro Amerigo nella Catedrale Basilica di Lisbona, come immortale trofeo, gli avanzi gloriosi della conquistatrice sua nave.* » (*Istoria degli scritt. Fior.* p. 31.)

culier à tout ce qui pouvait contribuer à conserver la mémoire des événemens de son règne. « Comment expliquer, » dit le vicomte de Santarem dans sa lettre datée du 25 juillet 1826, « que ce roi, qui se rendait souvent en personne aux archives du royaume pour y faire enregistrer des documens tirés de la bibliothèque du roi Alphonse V, aurait oublié de recueillir *les livres et journaux*[1] *de route* que Vespuce prétend lui avoir remis? Comment concevoir que le célèbre archiviste Damian de Goes[2], qui s'occupait tant de rela-

[1] Dans la lettre de Vespuce qui traite du troisième voyage (de mai 1501 à septembre 1502) et que Bandini croit adressée à Lorenzo de Pierfrancesco de Medici, il est dit vers la fin : « V. S. mi perdonerà, se io non le ho mandati i *memoriali fatti di giorno in giorno* di questa ultima navigazione, siccome io aveva promesso; n' è stato cagione il *serenissimo Re* (di Portogallo), che *ancora tiene* appresso di sua Maestà i miei *libretti.* » Bandini, p. 120.

[2] La collection complète des opuscules du Portugais Damian de Goes, l'ami de Bembo, se trouve à la suite de l'édition des Décades de Pierre Martyr publiée à Cologne en 1574, p. 449-655. Les *lamentations* sur l'état des Lapons (*Deploratio Lappianæ gentis*) et la défense des auberges de l'Espagne contre le géographe Sébas-

tions de voyages et de découvertes maritimes, qui en communiquait sans cesse à Ramusio et qui avait voyagé lui-même par toute l'Italie, n'eût pas eu connaissance d'expéditions faites à une époque dont il n'était séparé que par un intervalle de quarante-cinq ans ? » Ces objections sont sans doute d'un grand poids; mais des preuves négatives, le manque de documens dans des matières qui d'abord n'ont pas paru d'une importance majeure, ne permettent pas de trancher définitivement la question de savoir si Vespuce a navigué sur des bâtimens portugais. Il avoue lui-même, dans la relation emphatique de son troisième voyage, que le roi Emanuel, « très réjoui de son arrivée, lui faisait de vives instances pour partir avec un convoi [1] de trois navires destinés à la

tien Münster (p. 522 et 647), sont jointes au Traité curieux *De Æthiopum moribus*, et aux lettres de David, roi d'Abyssinie, à Emanuel, roi de Portugal, traduites par l'évêque de Nocéra, Paolo Giovo (Paul Jove).

[1] On lit dans Ramusio (t. I, p. 128) et dans Bandini (p. 47) : « Il Re mi pregò que fossi in compagnia di tre sue navi ; » dans l'édition d'Hylacomylus : « Ut una cum tribus ejus conservantiæ navibus proficisci vellem, » ce que M. Navarrete rend par « que fuera en

découverte de nouvelles terres. » Il n'était donc pas, dès le commencement du voyage, le chef de l'expédition, mais simplement un homme dont les connaissances nautiques pouvaient devenir utiles, connaissances qui, comme nous le verrons plus tard, l'ont fait apprécier incontestablement en Espagne dès l'année 1505. Je puis d'ailleurs prouver par un passage de Pierre Martyr, lié intimement avec le neveu d'Améric, que l'oncle était protégé et *soldé* par le gouvernement portugais. *Americus Vespucius Florentinus auspiciis et stipendio Portugalensium ultra lineam æquinoctialem adnavigavit.* La deuxième décade [1], qui renferme ce passage remarquable, a été rédigée [2] deux ans après la mort d'Améric, au mois de décembre 1514. Une autre preuve plus importante encore se trouve dans les té-

un convoy.» Ces expressions n'indiquent pas le commandement d'un navire. Ce n'est que lorsqu'on se trouva en grand danger et qu'après avoir tenu conseil « che fu deliberato che si seguisse quella navigazione, che mi paresse bene, e *tutto fu rimesso in me il mando della flotta.* » (BANDINI, p. 53.)

[1] Dec. II, lib. 10, p. 199.

[2] Voyez la fin du deuxième livre, p. 204.

moignages officiels de Sébastien Cabot, de Jean Vespuce, neveu d'Améric, et d'autres pilotes célèbres, relatifs à la véritable position de la *ligne de démarcation;* témoignages que Muños a trouvés dans les archives de la *Casa de Contratacion* de Séville. Nuño Garcia expose (en 1515) que « quant à l'incertitude qu'on a sur la latitude du Cap St.-Augustin, Amerigo lui a dit plusieurs fois qu'on pouvait placer ce cap par les 8°, tel qu'il avait coutume de le faire sur les cartes qu'il traçait dans sa maison; que lui, Garcia, suivait ce conseil, et que si Andrès de Morales doute de cette position et qu'il objecte que *Amerigo allait alors découvrir pour le roi de Portugal* (*fue a descubrir por el Rey de Portugal*), on ne peut admettre qu'Amerigo ait agi par malice, puisque déja il était en Castille [1]. » D'ailleurs, par un concours de circonstances difficiles à expliquer, bien d'autres événemens qui par leur nouveauté avaient également jeté un vif éclat dans l'Europe entière, n'ont pas laissé de traces dans les archives. Il n'existe, par exemple, à Barcelone [2], aucun document qui fasse men-

[1] Nav. t. III, p. 320.

[2] L. c. p. 315.

tion ni de l'entrée triomphale de Christophe Colomb dans cette ville (entrée dans laquelle il était accompagné, comme dit Herrera, « de sept Indiens et de beaucoup de perroquets »), ni de la réception solennelle que lui firent les Monarques Catholiques vers la mi-avril 1493, dans une *salle magnifiquement ornée*. Cependant Oviedo parle de cette entrée et de cette réception comme témoin oculaire, étant alors, à l'âge de quinze ans, page de l'infant don Juan. Il rapporte que le roi Ferdinand était encore tout pâle et défiguré de la blessure au col que lui avait portée, quatre mois plus tôt, un assassin plus imbécile que fanatique[1]. L'ab-

[1] Pierre Martyr, qui accompagnait les monarques à Barcelone, prouve clairement que cette tentative n'était pas l'effet de la vengeance des Maures et des juifs, si cruellement traités alors; il ne regarde l'assassinat du roi que comme un fait isolé, sans conspiration, sans complices. Il écrit au comte de Tendilla (*Epist.* CXXV, p. 69, *de vulnere Regis nostri*): « Ferdinandum plenum triumphis, homo inglorius, ignotus, egens, solo ductus furore, Regem *quem nunquam viderat*, impetiit. Is natus ruri à Barchinona millia passuum novem, nomine *Cagnamarcs*, ubi adventasse Regem sensit, clam se contulit in urbem Barchinonam. Intra divæ Mariæ sacellum, in Regiæ veteris vestibulo, ad dextram in-

sence des documens[1] dans les archives ne

troeuntibus erecto, exiturum Regem, qui jura ibi dicebat, deambulans expectat. Efficitur obvius exeunti, transire Regem aliquantisper sinit descendentem a pri mo marmoreæ scalæ gradu ad secundum, ex alto, vibrato dicto citius ense, a tergo percutit in collum. Aureus torquis, perpetuum Regis gestamen, ne caput amputaretur eo ictu, tutatus est, ictumque sustinuit. Lethale tamen vulnus intulit, nec bene fidunt medici, evasurusne sit Rex, nec ne. » Le danger mortel dura onze jours; le douzième, le roi se montra au peuple « ex atrii fenestra. » Anghiera est allé voir l'assassin *Cagnamares* (Cañamares), et il décrit cette entrevue d'une manière très piquante : « Percussor tribus illico vulneribus confossus, imperio Regis, ut quo consilio egerit, intelligi possit, servatur. Capitur, in vincula conjicitur, per lictores prætoresque cogitur causam fateri. Nihil præter furorem ediscunt affuisse. Vidi ego hominem in vinculis atque allocutus sum. Sexagenario senior visus est, cano capite, acuto productoque mento, statura gracili et alta, oculis porcinis, nigris, tenuibus, obductis, genis effossis (après six mois de prison), sermone rarissimo, Saturno plenum esse aperte cognoscitur. Se fore Regem jactat, si Regem peremisset : ut facti pœniteret, extorqueri ab eo nunquam potuit. Ignosci ejecto illi Rex imperavit; sed patria id jura minime sunt passa... Exstructa igitur ex more quadriga, per vicos et compita, frustatim (strangulatus tamen prius, *ne desperaret*) ductus, secatur. » (Epist. CXXXI, p. 73.)

[1] Parmi les omissions de choses existantes, je citerai

prouve pas que Colomb n'ait pas été à Barcelone après être revenu à Palos, le 15 mars 1493.

Comme les détails des quatre voyages d'Améric Vespuce, à l'exception d'un seul, celui qu'il fit avec Hojeda (en 1499), ne sont connus que d'après ses propres récits et non d'après le témoignage spécial de ses contemporains, la partie bibliographique ou littéraire des publications et les voies par lesquelles nous les avons reçues, sont tout aussi importantes

comme un exemple frappant l'usage du thé en Chine et la grande muraille dont les voyages de Marco Polo ne font pas mention. Le thé, *Tchah* (d'où le nom de Tchah-Cathai) était cependant déja connu, au neuvième siècle, des voyageurs arabes dont Renaudot a donné des extraits incomplets. La direction de la route de Marco Polo et l'état délabré de la muraille dans la province de Chensi (Polo, éd. de Marsden, p. 230-234, n° 446) sont des circonstances qui n'expliquent pas suffisamment pourquoi le voyageur qui a été pendant trois ans vice-gouverneur du Yang-cheu-fu et qui parle de tant de choses qu'il n'a pas vues, n'ait pas fait mention d'une construction si gigantesque. Il me paraît plus simple d'admettre qu'il a oublié dans sa prison, à Gênes, de dicter à Rustighello ce qu'il savait sur l'usage du Tchah et sur la grande muraille.

que l'examen de leur vraisemblance historique. Il faut se rappeler d'abord l'état des communications de ces temps. Dans l'époque mémorable depuis la première expédition de Colomb jusqu'à la mort de Vespuce, les nouvelles des grandes découvertes maritimes furent consignées primitivement soit dans la correspondance des maisons de banque de Venise, de Gênes et de Pise, soit dans les dépêches des diplomates italiens accrédités auprès des cours de Portugal et d'Espagne; plus tard elles parurent dans des lettres imprimées ou livrets composés d'un petit nombre de pages, et dont la connaissance n'aurait pu parvenir jusqu'à nous, si ces petits écrits n'avaient pas été répétés dans des *recueils* plus volumineux. Quelque éclatant que fut l'effet que produisirent les premières navigations de Christophe Colomb vers l'ouest, les terres des *Nouvelles Indes occidentales* intéressaient plus encore les savans cosmographes et les philosophes amis de Pomponius Lætus que les républiques commerçantes de l'Italie. Ces petits états, engagés dans les affaires de l'Egypte et de la Perse, avaient les yeux fixés sur un danger beaucoup plus imminent, celui des progrès que faisaient

les Portugais sur les côtes d'Afrique. C'est surtout depuis le voyage de Vasco de Gama que les correspondances que je viens de signaler furent le plus actives. Je citerai parmi les personnes ardemment occupées à épier les résultats des nouvelles expéditions : Lorenzo Cretico, jadis professeur à Padoue et envoyé par la *Signoria* de Venise pour séjourner à Lisbonne; Piero Pasqualigo, ambassadeur de la république auprès du roi Emanuel; Vicenzo Quirini, qui voyageait en Belgique, en Angleterre et en Espagne pour connaître l'état des découvertes maritimes, et qui, neuf ans après le voyage autour du cap de Bonne-Espérance, émit encore dans ses *Relazioni* le fol espoir que le commerce des épiceries de Calicut reviendrait peu à peu sur la route du Golfe Persique et de la Mer Rouge à Alexandrie; Angelo Trivigiano, secrétaire de Dominique Pisani, ambassadeur de Venise en Espagne, puisant un peu indiscrètement, à ce qu'il paraît, dans le manuscrit de la première *Décade océanique* de Pierre Martyr d'Anghiera; enfin Girolamo Priuli, chef d'une puissante maison de banque à Venise et à Alexandrie, qui a composé douze volumes de *Diarj*, dans les-

quels il notait jour par jour, de 1496 à 1512, tout ce que la correspondance la plus étendue pouvait lui apprendre sur la série des découvertes, le prix variable des marchandises et les objets les plus importans de l'économie politique [1]. Des copies de tant de lettres et de nouvelles de bourse circulaient, plus ou moins altérées, dans les différens ports de la Méditerranée. Plus les cartes des découvertes géographiques étaient rares (le gouvernement portugais [2] ayant défendu sous peine de mort l'exportation de toute carte marine qui indiquerait la route de Calicut), plus on était avide de s'en procurer. Nous possédons en-

[1] FOSCARINI, *della Litteratura Veneziana*, t. I, p. 179, 423, 426, 427, 429. La discussion sur les moyens employés par les républiques italiennes et le sultan d'Egypte pour retenir le commerce des épiceries de l'Inde dans l'ancienne route du Levant, comme sur la lenteur avec laquelle la nouvelle voie gagna sur l'ancienne (p. 441-444), est du plus haut intérêt.

[2] D'après les lettres d'Angelo Trivigiano de 1503. Aussi dans le journal d'Odoardo di Barbosa, qui avait suivi Magellan, le gouvernement fit raturer tout ce qui avait rapport aux Moluques et au commerce des épices. (RAMUSIO, t. I, p. 287, *b*.)

core[1] une lettre d'Angelo Trivigiano en date du 21 août 1501, dans laquelle il se vante « d'être devenu le *grand ami* de Colomb, qui est sans argent et sans crédit, mais qui lui fait faire par des pilotes de Palos *a compasso grande*, une magnifique carte pour Dominico Malipiero, retraçant les *nouvelles* terres des Indes, autant qu'on en a vu jusqu'ici. » Tels ont été l'état et la voie des communications littéraires relatives aux événemens les plus graves dans l'espace de quinze ou vingt ans antérieurs à la mort de Vespuce. C'étaient des lettres ou de petites notes manuscrites, rapidement multipliées par des copies, quelquefois imprimées[2],

[1] MORELLI, *Lettera rarissima di Christoph. Colombo*, p. 44.

[2] Le goût de ces petits écrits était tellement répandu dans les premières années du seizième siècle, que les traités de cosmographie et d'astronomie n'avaient souvent que 12 ou 15 feuillets. Tels sont, par exemple, *Globus Mundi, declaratio sive descriptio mundi apud Joann. Grüniger, Argent.* 1509; *Sacratissimæ Astronomiæ Ptolemei Liber diversarum rerum, Venet. apud Petrum Liechtenstein Colon.* 1509 (de l'Astrologie sous le faux nom de Ptolémée); la *Tabla navigatoria* de Christophe Colomb, etc., etc.

le plus souvent sans indication de la source d'où elles étaient tirées. Rien n'annonçait si les auteurs de ces lettres ou de ces descriptions de voyages avaient écrit dans le dessein de se voir imprimés, ou s'ils avaient trouvé exact ce qu'on faisait circuler sous leur nom. Il est à présumer que des hommes engagés dans l'exécution de grandes entreprises ne se souciaient pas beaucoup de ce genre de publications : ils devaient même ignorer ce que l'on faisait paraître dans des pays voisins. On ne voyageait point alors pour décrire ses voyages, et une certaine vanité d'érudition que l'on observe dans les lettres de Vespuce et qui contraste singulièrement avec la noble simplicité de Christophe Colomb, donne presque au premier une teinte et un caractère de style moderne.

De même que les relations du premier et du quatrième voyage de Colomb, les seules qui aient été imprimées pendant sa vie, ne formaient que des publications [1] de peu de pages, de même aussi quelques-uns des voya-

[1] Telles sont la lettre au trésorier Sanchez du 14 mars 1493, que Cozco a traduite en latin sous le titre *De*

ges de Vespuce n'ont d'abord paru que séparément par petits cahiers. Pour apprécier mieux le degré d'intérêt attaché à des expéditions qu'on a coutume de désigner par l'ordre dans lequel elles ont eu lieu, je rappellerai brièvement que la *première* (1497) est la plus importante et la plus contestée comme antérieure au voyage de Colomb à la Terre Ferme; que la *seconde* (1499) est incontestablement le voyage fait sous les ordres du capitaine Pinzon; que la *troisième* (1501) était dirigée vers la côte du Brésil, depuis le cap St.-Augustin jusqu'à une latitude méridionale qui est évaluée de 52°; que la *quatrième* (1503) fut signalée par un naufrage

Insulis Indiæ supra Gangem, et la lettre aux monarques espagnols datée de la Jamaïque le 4 juillet 1503, et connue en Italie sous le nom de *Lettera rarissima*. Voyez tome II, p. 330. Il existe de la lettre au trésorier Sanchez une traduction allemande extrêmement rare portant le titre de « Livre plaisant à lire » : *Eyn schœn hübsch lesen von etlichen insseln die do in kurtzen zyten funden synd durch den Künig von Hispania, und sagt von grossen wunderlichen Dingen die in denselben synd. Getrukt zu Strasburg von meister Bartlomess Kütsler*, MCCCCXCVII.

du vaisseau amiral, près de l'île Fernando Noroña, naufrage qui empêcha les autres navires de continuer la route autour du cap de Bonne-Espérance à *Melcha* (Malacca), et les fit attérer à la baie de Tous les Saints, au Brésil. Les deux premiers voyages dans lesquels on reconnut le cap Paria étaient faits, selon l'assertion de Vespuce, par ordre du roi d'Espagne ; les deux autres par ordre du roi de Portugal. Le troisième voyage a été imprimé le plus souvent et a paru le premier. On en a une édition latine dans un cahier de six feuillets, de l'imprimerie de *Johann Lambert* établie à Paris. Elle est sans indication d'année ; mais le troisième voyage n'ayant été terminé qu'en septembre 1502, on ne peut admettre que l'impression[1] de ce cahier soit de 1501. Le *Mundus Novus* imprimé en six

[1] Camus, p. 129 et 130 ; Nav. t. III, p. 186. Meusel, *Bibliotheca histor.* t. I, Pars I, p. 265, ne connaît pas cette édition de Lambert, mais bien le *Mundus Novus apud Magistr. Joh. Ottmar* (Aug. Vind. 1504), cité aussi par Zapf, *Augsburgs Buchdrukkergeschichte von* 1468 *bis* 1500, t. II, p. 16, et par Panzer, *Annales typographici*, t. VI, p. 133.

feuillets, également in-4°, à Augsbourg, chez *Johann Otmar*, en 1504, n'est qu'une seconde impression du même troisième voyage, comme le livret intitulé[1] *Americus Vesputius de ora*

[1] Panzer, *Annales typ.* t. VI, p. 133. M. Navarrete (t. III, p. 187) parle d'une traduction allemande de ce troisième voyage imprimée en 1506 à Leipzig par le *bachelier Martin Landesbergk* (d'après l'intéressant *Catalogue of Books latingto America*, 1832, par M. O-Rich, n° 1 : *Von den Neuwen Insulen und lanten so yttz kurtzlichen erfunden seynd durch den kunigh von Portugal.* Leipzik, 1506). La note que cette traduction offre à la fin commence par les mots : « Cette lettre, traduite de l'italien en latin, l'est aujourd'hui en allemand par un homme qui sait bien le latin et l'allemand, et qui sait aussi que beaucoup de choses merveilleuses se trouvent de nos jours. » Elle me semble prouver que la lettre dont il s'agit, imprimée par *Martin Landesbergk*, est identique avec la traduction allemande que Ruchamer a insérée dans sa collection des *Unbekanthe landte*, 1508. Comparez le chap. CXXIV, dans lequel cependant il est dit que la traduction a été faite de l'*espagnol en italien* et de l'italien en allemand. Je ne serais pas entré dans ce détail bibliographique si la circonstance d'un « texte originairement espagnol » (*hyspanier sprache*) ne méritait pas quelque attention dans un voyage fait sur des vaisseaux portugais. D'un autre côté, l'*Itinerarium Portugallense*, 1508, calqué comme Ruchamer sur la *Col-*

antarctica per Regem Portugalliæ pridem inventa, *Argentinæ per Mathiam Hüpfuff*, 1505, en est une troisième. Nous ignorons si les relations des deux expéditions faites aux

lection de Vicence, porte, pag. 75 : « fidus interpres opus e Lusitano italicum fecit. » D'après l'ingénieuse observation d'un voyageur qui a fait d'excellentes études de la bibliographie espagnole du 16e siècle, toutes ces traductions italiennes et allemandes ne sont pas faites directement sur des textes espagnols et portugais, mais sur de plus anciennes traductions latines. M. Roulin observe que les traducteurs se sont vantés de posséder ce qu'ils n'ont pas eu. La traduction italienne porte pour *troisième voyage*, *terzo dì*. Or un traducteur italien, en travaillant sur des textes espagnols ou portugais, aurait traduit *jornada* (mot appartenant à la fois à l'espagnol et au portugais) par *giornata*. C'est l'ignorant traducteur latin qui aura rendu *jornada* par *dies*. L'*Itinerarium Portugallensium* a (cap. CXXII) « cur liber dictus sit *dies* tertius. » Ruchamer, dans les *Unbenkanthe landte*, a « drytte *tage*. » Je trouve même dans l'édition d'Hylacomylus que M. Navarrete a réimprimée (t. III, p. 231) *quatuor diœtas*, pour quatre voyages (*jornadas*). Cette édition fait aussi du mot bahia (baie) une abbaye, *abbatia*. On fait dire à Vespuce (Nav. t. III, p. 287, et Gryn. ed. Bas. 1532, p. 183) : Omnium Sanctorum Abbatia, Bahia de todos los Santos du Brésil. Je reviendrai plus tard sur cette *abbaye*.

frais de l'Espagne ont paru séparément. Il n'existe de relations doubles et assez différentes en longueur et en forme que des seconde et troisième expéditions, non de la première. Il est même probable que celle-ci n'a pas été imprimée avant la publication des quatre voyages réunis.

Les petits écrits de Vespuce n'auraient eu qu'une existence éphémère et un très petit nombre de lecteurs, si bientôt ils n'avaient été réimprimés et complétés dans des *Collections de voyages modernes*, dont l'heureuse idée appartient à ces villes de Lombardie, dans lesquelles la découverte de l'imprimerie et son importation par des ouvriers allemands, avaient produit un prodigieux mouvement littéraire. Il faut distinguer quatre de ces collections, dont l'influence dans les dix premières années du seizième siècle a été si grande sur les progrès de la géographie maritime. L'ouvrage de ce genre le plus ancien et le plus rare est le *Libretto de tutta le navigazione de Re de Spagna de le Isole e terreni novamente trovati*, *stampato in Venezia* 1504 (in-4°) *da Albertino Vercellese di Lisona*. Il a été vu par Foscarini, Zurla et l'abbé Mo-

relli[1]. Ecrit en dialecte vénitien, il ne renferme que les trois premiers voyages de Colomb, ceux de Piétro Alonzo *il Negro* et de *Vicenzianes* (Vicente Yañez) Pinzon. Le secrétaire de l'ambassade vénitienne en Espagne, Angelo Trivigiano, que nous avons déja signalé comme l'homme qui montrait le plus d'ardeur à répandre rapidement la nouvelle des découvertes géographiques en Italie, a exercé de l'influence sur la petite

[1] Foscarini, t. I, p. 433. Zurla, t. II, p. 108. Morelli, *Lettera rar.* p. 43. *Alonzo le Noir* (*il Negro*) du *Libretto* n'est autre, comme je l'ai déja fait remarquer plus haut (t. III, p. 391), que Alonzo Niño, fameux pilote natif de Moguer, qui avait accompagné Colomb dans les premier et troisième voyages (Nav. t. III, p. 11), et qui fut le compagnon de l'expédition de Cristobal Guerra (de mai 1499 à avril 1500), par laquelle l'Espagne reçut à la fois une prodigieuse quantité de perles des côtes de Paria et de Cumana. On aura lu *Nigro* pour *Nigno*, en confondant le *r* et le *n*. C'est donc de ce *Libretto* de 1504 que l'erreur a passé dans l'*Itinerarium Portugallensium*, dans *Ruchamer*, qui fait (cap. CIX) de ce voyageur un parent (*verwonter*) de Colomb, et dans *Grynæus* (ed. Par. 1532, p. 103). Ramusio, toujours plus exact que ses devanciers, a écrit très correctement (t. III, p. 11) Pietro Alonzo chiamato Nigno.

collection vénitienne d'Albertino Vercellese, comme sur la grande de Vicence, qui est plus généralement connue. La première, le *Libretto*, forme le quatrième livre de celle-ci, dont le titre est : *Mondo novo e paesi nuovamente retrovati da Alberico Vespuzio Fiorentino, Vicenza* 1507, en six livres. Le véritable compilateur (*raccoglitore*) de ce curieux et important Recueil de Vicence n'est, comme on l'a cru long-temps, ni Montalboddo Fracanzano de Vicence, ni Fracanzio da Montalboddo, c'est-à-dire natif de Monte-Alboddo, dans la Marche d'Ancône, professeur de belles-lettres à Vicence[1]; mais (selon l'ingénieuse

[1] Tiraboschi, t. VII, P. I, p. 213. Morelli, p. 46. Comme le titre de la *Raccolta* de Vicence ne porte que par abréviation le nom de *Fracan.*, on a voulu l'attribuer à un membre de la famille illustre de Vicence des Fracanzani; mais aucun des Fracanzani ne s'est appelé en même temps Montalboddo. (Foscarini, t. I, p. 432.) Le nom de *Fracan. da Montalboddo* (Camus, p. 342, écrit moins correctement, d'après le traducteur latin Madrignani, *Montaboldo*) indique simplement l'éditeur qui a dédié l'ouvrage à *Giammaria Angiolello Vicentino*, connu par ses voyages en Perse. L'auteur, ou plutôt le rédacteur de la *Raccolta Vicentina* de 1507, Ales-

observation du comte Baldelli) Alessandro Zorzi, habile cosmographe et dessinateur de cartes à Venise. Le *Mondo Novo* n'était pas, comme le *Libretto* d'Albertino Vercellese, restreint aux seules découvertes d'Amérique. Il réunit les voyages de Gama, de Cadamosto et de Piétro di Sintra, que Zurla croit aussi avoir été écrits par Cadamosto, à ceux de Colomb et

sandro Zorzi (BALDELLI, *Il Milione*, t. I, p. XXXII), est cité comme voyageur archéologue en Grèce par FOSCARINI, t. I, p. 315. On lit dans un exemplaire du *Mondo Novo* que possède la bibliothèque Magliabechi, que Barthélemi Colomb, qui a été à Rome en 1505, a donné une relation de la première navigation de son frère, *accompagnée d'une carte des premières découvertes*, à un chanoine de Saint Jean de Latran, et que ce chanoine en a fait cadeau plus tard, à Venise, à Alessandro Zorzi, *suo amico e compilatore della raccolta*. Voilà donc de nouveau dans cette « Informazione di Bartolommeo Colombo della navigazion di Ponente e Garbin nel Mondo Nuovo, » l'indication d'une carte importante qui semble perdue, mais qu'une bonne fortune pourra un jour faire découvrir en Italie. Nous avons déja signalé une autre carte que Las Casas (lib. I, cap. 12) possédait encore en 1559 en Espagne, et qui avait guidé Christophe Colomb dans sa navigation à Guanahani, l'année 1492.

d'Améric Vespuce. C'était donc comme le premier type ou modèle des grandes collections de Grynæus et de Ramusio. *Le Recueil* de Vicence commence même par ces mots : Principia il libro della prima navigazione per l'Oceano alle terre de' Negri della Bassa Etiopia per comandamento dell' Illustr. Signore Infante Don *Hurichz, fratello di Don Dourth* (le roi Edouard de Portugal)[1]. Zorzi avait donc dès 1507 le projet de réunir tous les documens relatifs aux découvertes modernes.

Si nous voyons dès le commencement du seizième siècle s'accroître si rapidement la renommée populaire d'Améric Vespuce, si nous la voyons balancer celle de Christophe Colomb, nous devons attribuer ce résultat extraordinaire d'abord à la circonstance de trouver son nom, et pas celui de Colomb, placé sur

[1] Le cardinal Zurla a prouvé (t. II, p. 115) que les découvertes régulièrement progressives faites par ordre de l'infant don Henri, duc de Viseo, n'ont commencé qu'en 1429. Il semble douter même que les Portugais aient passé le cap Non dès 1419; mais l'infant, comme nous l'avons fait observer plusieurs fois, a cru découvrir bien des côtes et des îles qui avaient été vues partiellement avant lui.

le titre d'un livre qui a eu de la célébrité et de nombreuses traductions, puis à l'influence qu'ont exercée certaines éditions de la Géographie de Ptolémée. La seule relation du troisième voyage de Vespuce, relation dans laquelle le navigateur se vantait d'être parvenu jusqu'à 50° de latitude australe[1] et d'avoir parcouru « la quatrième partie de la circonférence du globe » dans le sens du méridien, fut insérée dans le *Mondo Novo* (cap. 114-124). Cette relation était faite pour piquer sous d'autres rapports la curiosité du public. Elle offrait des figures de constellations australes, la description d'un arc-en-ciel lunaire[2], un tableau ani-

[1] Bandini, *Vita e Lettere*, p. 118.

[2] Je ne puis aucunement reconnaître dans la description dogmatiquement embrouillée de Vespuce, le phénomène plus commun d'un *halo*. L'expression « annunzia pace fra Dio, » caractérise d'ailleurs suffisamment l'Iris. Le raisonnement bizarre sur les causes du phénomène est tiré en grande partie d'un petit ouvrage de physique de l'évêque de Cambrai, Pierre d'Ailly, très répandu dans le moyen-âge, portant pour titre *Tractatus brevis atque utilis venerabilis Episcopi Petri Cameracensis de iis quæ in prima, secunda atque tertia regionibus aëris fiunt, diligenter correctus et emendatus*

mé des moeurs des sauvages brésiliens, et de plus l'histoire d'une tempête qui *con grandissimo romore e strepito del cielo*, avait duré, suivant le narrateur, quarante jours sans interruption.

Trois traductions de la *Raccolta* de Vicence[1]

in Lipezensi studio (24 feuillets in-8° sans pagination et sans année d'impression ; mais comme Petrus de Aliaco n'est pas encore nommé cardinal, écrits avant 1411). Dans ce commentaire des *Météorologiques* d'Aristote se trouve la solution d'une question de philosophie naturelle que l'évêque, un des plus savans théologiens de son temps, se propose à lui-même. Je traduis le passage en entier : « On demande pourquoi l'arc-en-ciel n'a jamais paru avant le déluge, quoiqu'il y eût alors aussi des nuages et des amas de vapeurs aqueuses et que le soleil fût dans le même état qu'aujourd'hui? Il faut répondre que Dieu seul peut en savoir la cause, à moins qu'on n'admette qu'avant l'inondation les nuages n'eussent jamais été placés en opposition directe avec le soleil, d'où résulte l'Iris, et que Dieu ait voulu se réserver le phénomène pour donner, à une époque fixe, le signe d'alliance et de paix. » (fol. 19, *b*.)

[1] Il en existe une réimpression de 1519 (*stampato in Milano a impensa de Jo. Jacobo et fratelli da Lignano : et diligente cura et industria de Joanne-Angelo Scinzenzeler*). Cette réimpression est plus commune que le

de 1507 ont paru successivement, deux en 1508 en latin et en allemand, et une troisième en 1516 en français. La première de ces traductions est l'*Itinerarium Portugallensium*[1] *ex Ulisbona in Indiam nec non in Occiden-*

Mondo Novo de Vicence, 1507, dont Camus n'a jamais pu voir un seul exemplaire à Paris.

[1] Je cite le titre d'après Foscarini (t. I, p. 434), qui a vu quatre exemplaires : celui que j'ai le plus étudié et qui appartient à la bibliothèque royale de Berlin, a pour titre le fragment d'une mappemonde (du méridien de Calicut à celui des îles Fortunées) grossièrement gravée en bois. Au haut de la gravure on lit simplement : *Itiner. Port. è Lusit. in Indiam et inde in occid. et demum ad aquilonem*, ce qui est tout conforme à la description de ce livre rare donnée par Camus, p. 342. Ce que Foscarini nomme le grand titre ne se trouve qu'en tête de la dédicace. Lenglet du Fresnoy dit par erreur que l'*Itinerarium* est traduit du portugais et imprimé à Bergame en 1508. La rédaction de la traduction latine de Madrigano a d'ailleurs été faite avec une extrême négligence. De la division en six livres il n'y a d'indiqué dans le texte que le deuxième et le troisième aux chap. 48 et 71, non le quatrième et le cinquième. Le chapitre 114 traite d'Améric Vespuce, et sans la table des matières, le nom du navigateur dont on donne le voyage resterait inconnu.

tem et septentrionem ex vernaculo sermone in latinum traductum interprete Archangelo Madrigano, Mediolanense, Monacho Carevallensi, MDVIII. La division en livres et en chapitres est identique avec le Recueil italien de Vicence (1507); mais dans la préface[1] du moine Madrignano, il n'est jamais question du titre de l'ouvrage original qui a été arbitrairement changé dans la traduction latine de Milan, en *Itinéraire des Portugais*, changement d'autant plus étrange qu'un tiers de l'ouvrage est consacré aux découvertes de Colomb, de

[1] Un passage de cette préface qui fait allusion à un point très délicat de la géographie mathématique des Arabes, à la coupole d'Arym, que Madrignano nomme *umbilicus totius mundi*, a été extrêmement négligé jusqu'ici. Je traiterai de ce sujet dans un autre endroit pour prouver que c'est encore de l'*Imago Mundi* de Pierre d'Ailly (cap. XV) que Colomb a tiré la connaissance d'*Arym* comme point du milieu entre le cap Saint-Vincent du Portugal et *Cangara* ou les *Seras* (Cattigara ou la Sérique). Voyez tom. III, p. 63. L'évêque de Cambrai parle « de deux villes de Syène dont l'une est placée sous le tropique du Cancer et l'autre sous l'équateur : celle-ci est *civitas Arym* (anciennement connue), entre les parties E. et O., N. et S. »

Pinzon, d'Alonzo *le Noir* et de Vespuce. L'intérêt toujours croissant pour la navigation à Calicut a fait sans doute supprimer le titre de *Mondo Novo*. Le traducteur n'a d'éloges que pour les Portugais, et son *Alter Orbis* n'est que la partie de l'Afrique équinoxiale vue par Cadamosto. Ce ne sont que la découverte de la Mer du Sud par Balboa, et la conquête du Mexique qui, quinze et dix-neuf ans après Gama, ont attiré de nouveau l'attention de l'Europe sur le monde trouvé par Christophe Colomb. L'*Itinerarium Portugallensium* a été réimprimé à Bâle et à Paris en 1532, et une seconde fois à Bâle en 1547.

La traduction allemande du Recueil de Vicence (1507) a paru la même année que la traduction latine, en 1508. Le rédacteur est un médecin de Nuremberg, Jobst Ruchamer qui, comme nous l'avons déja rappelé, rend méconnaissables les noms des personnages les plus célèbres en les germanisant[1]. Colomb est

[1] La table des matières a heureusement conservé les noms de l'édition italienne. Cet abus d'altérer les noms propres était si général alors, qu'aussi dans le *Novus Orbis* de Grynæus (Par. 1532, p. 164) on a de la peine à

Cristoffel Dawber von Jenua; Alonzo Niño, *der Schwartze;* Améric, *Alberic;* Vicente (Yañez) Pinzon, *Vicentz byntze;* Lorenzo (di

reconnaître dans *Ludovicus Romanus Patritius* ou *Ludovicus Vartomannus Boloniensis*, le voyageur du Levant *Lodovico Barthema* ou *Barthe.* (Ramusio, t. I, p. 147.) L'ouvrage de Ruchamer, d'un style extrêmement naïf, est plus correct et beaucoup mieux rédigé que l'*Itinerarium Portugallensium.* Comme Camus regrette de n'avoir pu se procurer à Paris cette traduction de Ruchamer, je ferai remarquer, d'après l'exemplaire que j'ai sous les yeux (à la bibliothèque royale de Berlin), que l'indication des livres est très embrouillée dans la table des chapitres. Le 3e livre y est confondu avec le 2e; le 4e livre est nommé le 3e. Les six livres commencent, comme dans le Recueil de Vicence, par les chapitres 1, 48, 71, 84, 114 et 125. Le titre est inscrit dans un ruban qui entoure un globe : *Unbekanthe landte und ein newe weldte in kurtz verganger zeyth erfunden* (Pays inconnus et un nouveau monde trouvé depuis peu.) C'est donc presque le titre de l'original de Vicence, seulement les *paes novamente retrovati* ont été placés avant le *Mondo Novo*, et il n'est pas dit que les nouvelles régions sont découvertes par Vespuce. La traduction allemande, qui est sans pagination, se termine par les mots : *Also hat ein endte dieses Büchlein welches auss wellicher sprach in die dewtschen gebracht und gemacht ist worden, durch den wirdigen und hochgelarthen herren Jobsten Rucha-*

Pierfrancesco) de' Medici, *Laurentz artzt;* Gaspar de Contereal, *Caspar Cortherat*, etc. Une préface très-succincte ne donne aucun renseignement sur l'original et sur l'année ou le lieu de sa publication : il y est dit cependant qu'en italien le livre porte le titre de Nouveau Monde (*dye newe weldt*), renseignement qui manque même dans l'*Itinerarium Portugallensium*. Les chapitres 84-90, 91-101, et 105-108 offrent les trois premières expéditions de Colomb, qu'on assure « vivre en tout honneur à la cour d'Espagne, » quoique l'original italien ait paru près d'un an, la traduction de Ruchamer plus de seize mois, après le décès du grand homme. Il n'y a pas de trace du quatrième voyage de Colomb, si important par la grande étendue de côtes du *continent* qui furent visitées, comme par les premières notions acquises sur l'existence d'une autre mer à l'ouest. Quant à Vespuce, il n'est tou-

mer der freyen künste und artzenneien Doctoren, und durch mich Georgen Stüchssen zu Nüreinbergk gedruckte und volendte nach Christi unsers lieben herren geburt MCCCCCVIII. *Jare am Mitwoch sancti Mathei des heiligen apostols abendte.*

jours donné que la relation de son troisième voyage, de celui qui parle d'un immense littoral dans l'hémisphère austral, et dont la célébrité se perpétuait d'autant mieux que la relation du quatrième et dernier voyage de Colomb demeurait pour ainsi dire cachée dans la *Lettera rarissima*, datée de la Jamaïque (du 7 juillet 1503), et consignée dans un cahier de quelques feuillets imprimé[1] à Venise en 1505.

Il me resterait à parler d'une troisième traduction du Recueil de Vicence (1507), de la traduction française de Mathurin Du Redouer, sans indication d'année. J'en ai déja fait mention plus haut en discutant les divers travestissemens qu'a subis le nom d'Améric. Il ne faut pas oublier que cette traduction a eu pour le moins trois éditions au commencement du

[1] C'est la lettre envoyée par Diego Mendez et traduite en italien par Constanzo Baynera de Brescia. Les lettres de Colomb et d'Améric Vespuce, imprimées separément en petits cahiers, appartiennent comme on sait aux plus grandes raretés de la typographie, et ce n'est que la réimpression de la *Lettera rarissima* (Bassano, 1810) par l'abbé Morelli, qui l'a fait connaître parmi nous.

seizième siècle, et que le nom de Vespuce paraissant de nouveau sur le titre[1] comme dans l'original vicentin, l'ouvrage français doit avoir exercé une influence d'autant plus grande sur l'opinion publique, que la langue française, déja très répandue dans la Lombardie[2] et dans le Levant à la suite des croisades, le fut encore davantage en Italie par les guerres de Louis XII. D'ailleurs rien, absolument rien n'annonce dans le Recueil italien de Vicence et dans les traductions qui en ont paru en latin, en allemand et en français, qu'Améric ait eu connaissance de leur publication. Ces Recueils

[1] Le titre, imprimé en lignes alternativement rouges et noires, porte : *Sensuyt le Nouveau Monde et navigations : faites par Emeric de Vespuce Florentin, des pays et isles nouvellement trouvez, auparavant à nous incongneuz, translaté de ytalien en langue françoyse, par Mathurin Du Redouer licencié es loix : imprimé nouvellement à Paris*. On a d'autres éditions sorties des presses de Galiot du Pré, probablement de 1516, de Jehan Janot, de Philippe le Noir, etc.

[2] Voyez les judicieuses observations du comte Baldelli (*Il Milione*, t. I, p. XI) sur la probabilité que Marco Polo a dicté son voyage, non en dialecte vénitien, mais en français.

étaient basés[1] sur le *Libretto de tutta la navigazione de Re de Spagna* imprimé à Venise en 1504, à une époque où Vespuce était engagé dans son quatrième voyage (de mai 1503 à juin 1504), et se trouvait entre Fernando Noroña et les côtes du Brésil. Si le Florentin avait pu coopérer aux collections de voyages de 1504 et 1507 ou offrir des matériaux à des amis de Venise et de Vicence, il ne se serait pas contenté de la publication du troisième voyage (de mai 1501 à septembre 1502); il leur aurait fourni la relation du premier, sur lequel on fonde la priorité de la découverte du nouveau continent. Dans cette hypothèse, la communication du manuscrit du premier voyage (commencé en mai 1497) paraîtrait d'autant plus naturelle, que Vespuce, dans le seul morceau qui se trouve inséré dans le *Mondo Novo*, dit clairement d'après le texte de Bandini, « no senza cagione ho chiamato quest' opera *Giornata terza*, perciocchè prima io avea composti *due altri libri* di questa navigazione, la quale di comandamento del Re

[1] On imitait jusqu'au titre en substituant *paesi* à *terreni novamente trovati*.

di Castiglia feci verso ponente. » Ce n'est pas Vespuce, c'est le diplomate Angelo Trivigiano qui a fourni[1] en grande partie les matériaux

[1] Foscarini, p. 177, 427 et 433. Je donnerai ici les preuves de ces communications. Dans la lettre que je viens de citer dans le texte, Trivigiano, le secrétaire de l'ambassade vénitienne en Espagne, écrit à Domenico Malipiero, *Provveditore d'Armata* dans le siége de Pise, ami de Lorenzo Cretico, et comme lui auteur d'annales et de journaux (*diarj*) historiques : « J'ai copié le traité (*trattato*) de la navigation de Colomb, qu'un homme habile a composé et qui est assez verbeux. A cause de sa longueur, je ne puis vous l'envoyer que peu à peu. Vous ne recevez pour le moment que le *premier livre*, que j'ai traduit en italien (*in volgare*) pour que vous le lisiez plus facilement. L'auteur de ce livre est la personne que les monarques (d'Espagne) envoient au *Soldano* (au sultan de Babylone ou d'Egypte. Voyez tom. II, p. 181). Il ira là-bas (à Venise), et comme il a le désir de présenter son ouvrage au prince, celui-ci sans doute le fera imprimer, et vous en aurez une copie entière. » On a dû s'étonner avec raison (Morelli, p. 45) que Foscarini n'ait pas reconnu Pierre Martyr d'Anghiera dans ce *valentuomo* qui décrit les navigations de Colomb, et qui va comme *ambassatore al Soldano* en passant par Venise. Pierre Martyr, au commencement de sa *Legatio Babylonica*, se nomme *destinatus orator*

du *Mondo Novo* de l'édition de Vicence, pour la partie de ce recueil qui a rapport aux découvertes américaines. Or, Trivigiano, dans

ad Venetos et ad Soldanum (*De reb. Ocean.* p. 367); et les rudes réprimandes qu'il adresse dans les *Océaniques*, Dec. II, lib. 7 et 8, au célèbre voyageur d'Afrique, qu'il appelle un *certain Cadamosto* de Venise et qu'il accuse de lui avoir volé les premières parties de son ouvrage, communiquées à des ambassadeurs étrangers, prouvent clairement qu'il confond Cadamosto avec Trivigiano, et que le Recueil dans lequel le larcin a été déposé est le *Mondo Novo* de Vicence. Après avoir rappelé que le gouvernement espagnol a défendu sévèrement que dans les Nouvelles Indes des étrangers se mêlassent aux Castillans, Pierre Martyr ajoute (p. 178) : « Propterea fui admiratus *Aloisium quemdam Cadamostum* Venetum, scriptorem rerum Portugallensium, ita *perfricata fronte* scripsisse de rebus Castellanis, *Fecimus, Vidimus, Ivimus,* quæ neque fecit unquam, neque Venetus quisquam vidit. Ex tribus meæ Decadis primis libellis, scripitata ea excerpsit et suffuratus est, existimans nostra nunquam proditura in publicum. *Potuit et forte apud oratorem aliquem Venetum in eos libellos incidisse.* Celebres namque viri ab illustrissimo senatu illo missi sunt ad Reges hos Catholicos, quibus ego *ipse illa ostendebam libens.* Utcunque sit, bonus vir Aloisius Cadamostus, alieni laboris fructum sibi studuit vendicare. De Portugallensium inventis quæ quidem admi-

une lettre à Domenico Malipiero, se vante « de la familiarité (*pratica*) et de la grande amitié qui existaient entre Christophe Colomb et lui. »

randa sunt, *an visa, uti ait, annotaverit, an ab alterius eodem modo vigiliis subtraxerit*, non est meum vestigare. Vivat et ipse Marte suo. Nullus ergo mare conscendit in ea militum copia qui non fuerit a regiis magistratibus conscriptus. » Plus tard, dans le livre huitième, Anghiera revient avec amertume sur les copies furtives des Décades. En se justifiant, par un long séjour en Espagne, sur la négligence du style et le manque de pureté de la diction latine, il parle de ces phrases qui déplairont : « Adscripturine sint ignorantiæ pleraque similia latinissimi viri qui Adriaticum incolunt aut Ligusticum, si ad eorum manus nostra devenerint aliquando, *uti primam Decadem vidimus, nobis inconsultis, impressorum prælis suppositam?* » En comparant ces passages avec la lettre de Trivigiano à Malipiero, en date du 21 août 1501, on voit que c'est l'ambassadeur Pisani, à la mission duquel Trivigiano a été attaché comme *chancelier* ou secrétaire, qui recevait *quæ Petrus Martyr ostendebat libens.* Les livres VII et VIII de la deuxième Décade ont été rédigés entre les années 1510 et 1514, comme je puis le prouver par les dates indiquées, Dec. I, lib. 10, et Dec. II, lib. 10 (p. 113 et 204). La confusion des noms de Trivigiano et de Cadamosto indique qu'il n'est pas question dans

Certes, il n'aurait pas été enclin à favoriser des fraudes commises au détriment de celui dont il voulait célébrer les exploits en traduisant à

la plainte d'Anghiera du *Libretto* imprimé à Venise en 1504, mais du *Mondo Novo* de Vicence. Comme le *Libretto* ne renfermait que des découvertes américaines, il ne pouvait offrir le nom de Cadamosto, tandis que Pierre Martyr, voyant que le Recueil de Vicence commence par les mots : « *Essendo yo Alvise da Cadamosto...* » a cru, avec l'inadvertance qu'on lui reproche souvent, que le Recueil entier était, comme les cinquante premiers chapitres, une relation faite par le voyageur vénitien. Les sept premiers livres de la première Décade d'Anghiera retracent déja la vie de Colomb jusqu'au moment où il arrive chargé de fers à Séville : c'est jusque-là aussi, jusqu'à la fin du troisième voyage, que le conduit le *Mondo Novo* de Vicence. Si Cadamosto n'était pas nommé au lieu de Trivigiano, on pourrait croire que les plaintes étaient dirigées contre une publication furtive de la première Décade même. Il y a en effet quelque soupçon, selon Morelli et Zurla (t. II, p. 108), de l'existence d'une édition de 1500. La première édition de la première Décade, faite par ordre d'Anghiera, est de Séville, 1511, chez Jacob Corumberger, Allemand, probablement de cette famille de Cromberger qui, dans une imprimerie établie à Mexico, imprima dès 1544 la *Doctrina Christiana por el Padre Fray Pedro de Cordova,* le premier livre qui ait paru

la hâte, et même sans le consentement de l'auteur, la première Décade du livre *De Rebus oceanicis.*

Par un concours fortuit de circonstances, l'année 1507 a été marquée par deux publications qui ont le plus contribué à donner de la célébrité au nom de Vespuce et à le répandre à la fois en Italie, en France et en Allemagne. A la même époque ont paru le fameux *Recueil de Vicence* et une première collection des quatre expéditions que l'on attribue au navi-

en Amérique. (O-Rich, *Catal.* 1832, n. 14.) Les trois Décades d'Anghiera ont paru la première fois à Alcala de Henarès, en 1516; toutes les huit, ou l'ouvrage entier achevé le 8 décembre 1526, n'ont paru qu'en 1530. Comme le premier et le second livre de la première Décade ont été terminés, l'un en 1493, l'autre en 1494 (voyez *Oc.* p. 11 et 28), la recherche précise de ces données numériques devient importante chez un auteur qui a eu des rapports intimes avec la famille de Vespuce. Lorenzo Cretico, le correspondant de la *Signoria* de Venise à Lisbonne, et Francesco de la Saeta de Crémone, correspondant de l'ambassadeur Piero Pasqualigo, ont fourni aux éditeurs du *Mondo Novo* (cap. 125 et 127) les notions sur l'Inde. (Foscarini, p. 424-427.)

gateur florentin. L'expression de *Monde Nouveau* (*Mondus Novus*), déja liée en 1504, par le libraire Jean Ottmar, au nom d'Améric Vespuce dans l'édition du troisième voyage, fut répétée, et dans un rapprochement tout semblable, en 1507, dans le Recueil vicentin. Le titre *Mondo Novo e paesi nuovamente retrovati da Alberico Vespuzio Fiorentino*, que Fracanzo da Monte Albodo, ou plutôt Alessandro Zorzi, a donné à son livre répandu par de nombreuses traductions, était propre sans doute à préparer et à établir progressivement cette croyance populaire qui attribuait à Vespuce la partie la plus importante des découvertes de l'Amérique. La source de cette première illustration n'était pas Florence, la patrie du voyageur : c'était la Lombardie, où ont paru les premières collections de voyages. Dans la même année 1507, tandis que Vespuce est perpétuellement en course entre Ségovie, Séville et Palos, soit pour hâter avec Juan de la Cosa et Vicente Yañez Pinzon les apprêts d'une nouvelle expédition, soit pour vaincre à la cour les obstacles que faisait naître l'inimitié mutuelle de deux souverains, Ferdinand le Catholique et Philippe I, un homme

que l'on a regardé comme très obscur, et dont le véritable nom n'a été découvert que tout récemment, un libraire de la petite ville de Saint-Dié, en Lorraine, fait la première publication de tous les voyages d'Améric Vespuce. Les circonstances que je rappelle ici ne me paraissent guère justifier le soupçon que l'on ait attendu la mort de Colomb, arrivée le 20 mai 1506, pour faire paraître presque simultanément à Vicence et en Lorraine la *Raccolta* du *Mondo Novo* et les *Quatuor Navigationes*. La *Raccolta*, je le répète, porte en elle[1] la preuve incontestable que lors de sa rédaction on ignorait et l'existence d'un quatrième voyage de Colomb et la nouvelle de son décès. Si avant la mort de l'amiral on avait eu intérêt de cacher l'existence de ce problématique premier voyage de Vespuce, le troisième n'aurait pas déja paru en 1504, voyage appelé *dies tertius*, et dans lequel il est question de deux expéditions antérieures faites d'après les ordres du « roi de Castille. » Nous savons par la dernière lettre de Colomb qui est parvenue jusqu'à nous, que quatorze mois avant sa mort,

[1] Cap. CVIII.

fin de février 1505, Vespuce et Colomb étaient encore liés de l'amitié la plus étroite. Si Vespuce n'avait voulu manifester ses prétentions fondées sur un premier voyage de 1497, qu'après le décès de son protecteur et ami, il n'aurait pas fait paraître avant cette époque le voyage de 1501 comme *troisième*.

La Lorraine, qui a fourni la première impression des *Quatre Navigations* réunies du voyageur florentin, était admirablement située pour faire connaître son nom à la fois en Belgique, en France et dans le midi de l'Allemagne. L'ouvrage imprimé dans les Vosges parut en 1507 sous le titre bizarre de : *Cosmographiæ Introductio cum quibusdam Geometriæ ac Astronomiæ principiis ad eam rem necessariis. Insuper Quatuor Americi Vespucii navigationes*[1]. L'auteur ne s'est pas

[1] Edition in-4°, sans indication de pages, y compris le titre et la dédicace à l'empereur Maximilien, de 52 feuillets. On trouve encore ajoutées au titre les lignes suivantes : *Universalis Cosmographiæ descriptio tam in solido quam plano, eis etiam insertis quæ Phtolomæo ignota a nuperis reperta sunt. Distichon : Cum Deus astra regat, et terræ climata Cæsar, Nec tellus, nec eis sydera majus habent.*

nommé dans cette première édition, datée *ex Sancti Deodati oppido*[1]; son nom ne se trouve que dans l'édition de 1509, publiée à Strasbourg. Il signe la dédicace Martinus Ilacomylus. Ce livre extrêmement rare, dont Tiraboschi, Robertson et Muñoz n'ont pas connu l'existence, m'a occupé beaucoup dans ces dernières années. Il offre le double intérêt d'une première

[1] La date de l'édition se trouve dans la dédicace faite au nom du *Gymnasium Vosagense*, et au dernier feuillet qui offre, dans un encadrement, les lettres initiales suivantes : ·G· L·, ·N·L· et ·M·I·, placées sous une croix. Autour de l'encadrement on lit : *Finitum VII kal. Maij, Anno supra sessiquimillesimum VII; Urbs, Deodate, tuo clarescens nomine, præsul, Qua Vogesi montis sunt juga pressit opus; Pressit et eadem Christo monimenta favente, Tempore venturo cætera multa premet.* Les lettres enlacées M et I, indiquent sans doute le nom de Martinus Hylacomylus, car d'après l'édition de Strasbourg (1509), et d'après une lettre adressée à Philésius et insérée dans la *Margarita philosophica nova* de Reisch (édition de Strasbourg, 1508), l'auteur signait parfois un peu incorrectement Ilacomylus en retranchant l'initiale H. Aussi l'édition de la Géographie de Ptolémée, publiée à Strasbourg en 1522, dont je parlerai plus bas, nomme dans un passage important *Martinus Ilacomylus pie defunctus.*

publication de toutes les navigations de Vespuce et du premier vœu qui ait été émis de donner au Nouveau Monde le nom d'*Amérique*. Comme tout ce qui a rapport à cette dénomination sera traité dans la *Troisième Section*, je réserverai pour cette partie de mon ouvrage l'ensemble des preuves littéraires qui justifient mes assertions. Il ne s'agit ici que d'expliquer les motifs que ce personnage inconnu, qui a *grécisé* son véritable nom et encore d'une manière imparfaite, a pu avoir pour s'occuper de préférence de Vespuce ; il ne s'agit que de rappeler succinctement combien son autorité et son enthousiasme pour le pilote florentin ont dû exercer une influence puissante sur l'opinion publique, à cause des rapports intimes de la Lorraine et de l'Alsace avec Bâle, Fribourg et toutes les provinces allemandes dans lesquelles l'art typographique était exercé alors avec une activité toujours croissante. Dans des écrits antérieurs à l'année 1522, c'est-à-dire antérieurs à la conquête du Mexique, le nom d'Hylacomylus ne se trouve que trois fois. Il paraît d'abord dans la *Margarita philosophica* (édit. de Strasbourg, 1508, chez Jean Grieninger),

espèce d'encyclopédie qui pendant long-temps a été réimprimée tous les deux ou trois ans ; puis dans la seconde édition de la *Cosmographiæ Introductio*, publiée en 1509 ; enfin (comme mon savant ami M. Walckenaer l'a remarqué récemment) dans une note que Laurentius Phrisius a intercallée dans la Géographie de Ptolémée, édition de Strasbourg, 1522. Bandini, dans sa Vie de Vespuce, et Foscarini, dans son excellent Traité de la Littérature vénitienne, ont déja fait mention, en 1745 et 1752, de la *Cosmographiæ Introductio*, sans connaître le nom *grécisé* de l'auteur[1]. Le passage dans lequel Hylacomylus propose de désigner le Nouveau Monde par le nom d'Améric Vespuce (*Americi terra vel America*) se trouve également cité en 1798 dans l'Éloge de Vespuce par l'abbé Canovai; mais l'auteur a cru l'ouvrage anonyme de l'année 1535, ayant ignoré qu'il avait sous les yeux une troisième édition vénitienne de l'ouvrage

[1] Antérieurement à Bandini, en 1738, je trouve le nom *Ilacomilo* dans une table de matières ajoutée à la *Biblioteca nautica* du *Chroniste* don Antonio de Leon Pinelo

publié pour la première fois en Lorraine. Comme l'on savait depuis long-temps que dès l'année 1512 (dans la lettre de Vadianus à Rodolphe Agricola) le nom du continent d'Amérique était assez répandu, le témoignage d'une Cosmographie de 1535 ne pouvait inspirer aucun intérêt. C'est M. Washington Irving dont la Vie de Colomb est rédigée avec une profonde connaissance des faits, qui le premier, en 1828, a rendu à ce témoignage l'importance qu'il mérite. Il a fait voir qu'il remonte à 1507, presque à l'année de la mort de Colomb. M. Navarrete a le premier donné, dans le troisième volume de son intéressante *Coleccion de Viages*, l'analyse de la seconde édition de l'ouvrage d'Hylacomylus (celle de Strasbourg de 1509), et signalé, d'après cette édition, le nom de l'auteur qu'il paraît croire Hongrois, puisqu'il prend le lieu de l'impression, *oppidum divi Deodati*, pour la ville de *Tata* ou Dotis en Hongrie.

La méprise du savant directeur du *Dépôt hydrographique* de Madrid, à laquelle l'ambiguité de la dénomination latine a pu facilement donner lieu, ne devient importante qu'autant que l'impression et les rapports per-

sonnels d'Hylacomylus expliquent le vif intérêt que celui-ci a montré pour la gloire de Vespuce. Je rappellerai d'abord que c'est le *Theatrum Orbis terrarum* d'Ortélius dont la première édition a paru en 1570, qui m'a mis à même d'éclaircir ces rapports. Ortélius fait dans une table très concise l'énumération des matériaux dont il s'est servi. Après avoir nommé *Martinus Ylacomilus Friburgensis* comme auteur d'une carte d'Europe, et Martin *Waldseemüller* comme auteur d'une mappemonde appelée *navigatoria* ou *marina*, il émet la conjecture de l'identité de ces deux géographes. La *Cosmographie* de 1507 que Camus n'a jamais vue, et que la bibliothèque royale de Paris ne possède pas [1], fut reconnue par M. Knorr, aujourd'hui professeur de physique à Casan, parmi les nombreux petits traités cosmographiques du seizième siècle que possède la bibliothèque royale de Berlin. Déja Foscarini avait très bien désigné dans sa *Litteratura Veneziana*, d'après un exemplaire de la biblio-

[1] Le seul exemplaire que je connaisse à Paris se trouve dans la possession du savant éditeur des *Annales des Voyages*, M. Eyriès.

thèque du Vatican, le lieu de la publication : *è S. Deodato apud Lotharingiæ Vosagum.* Ce lieu n'est autre que la petite ville de Saint-Dié (Diey), sur les bords de la Meurthe, dans le département des Vosges, marquée sous le nom de *Sanctus Deodatus* dans la carte de Lorraine, que renferme pour la première fois l'édition de Ptolémée de Strasbourg, 1513, et qui porte le titre de *Lotharingia, vastum Regnum.* Philésius, l'éditeur de Ptolémée, l'ami intime d'Hylacomylus, était comme lui protégé par les ducs de Lorraine. Des recherches long-temps infructueuses faites à ma prière dans les archives de l'ancienne université de Fribourg, ont enfin fait découvrir l'année dans laquelle Hylacomylus a commencé ses études académiques. M. Schreiber, professeur et conservateur de la bibliothèque de Fribourg, a trouvé la matricule de notre cosmographe dans la liste des étudians reçus chaque année pour faire leurs études dans cette célèbre académie. *Martinus Waltzemüller de Friburgo Constantiensis dyæcesis*, a été inscrit comme étudiant sous le rectorat de Conrad Knoll de Grüningen, le 7 décembre 1490. Le prénom Martin, qui est assez

rare dans le quinzième siècle, le nom de la famille dont les petites variantes de l'orthographe allemande (*t* et *z* pour *d* et *s*) n'ont rien d'inusité, l'indication de la patrie et la circonstance qu'il est prouvé par d'autres documens de 1491 que la famille de Waldseemüller résidait à Fribourg, dans le Brisgau, rendent certain que cette matricule, sur laquelle je reviendrai dans un autre endroit, appartient à Hylacomylus. Le nom de Waldseemüller ne se trouve pas dans la liste des professeurs de l'Université, dont la fondation remonte à l'année 1457; mais il me paraît assez probable qu'il professait la géographie au gymnase de Saint-Dié. La dédicace de son ouvrage fait au nom de cette école, qu'il appelle *Gymnasium Vosagense*, paraît conduire à cette supposition. Ce qui est indubitable, car la même dédicace l'exprime clairement, c'est que Hylacomylus avait établi peu avant 1507 (*nuper*) une librairie (*librariam officinam*) à Saint-Dié, dans les Vosges (*apud Lotharingiæ Vosagum in oppido cui vocabulum est Sancto Deodato*), et qu'il y était laborieusement occupé à la fois et de l'examen critique d'un manuscrit grec de la Géographie de Ptolé-

mée[1] et de l'édition des Quatre Navigations de Vespuce.

Pour concevoir la liaison de ces occupations et leurs rapports avec l'accroissement de la renommée du navigateur florentin, il faut se rappeler que la Lorraine, pendant le règne de René II, petit-fils de René I d'Anjou, surnommé le *Bon*, était le centre de travaux géographiques très importans. René II portait les titres de roi de Jérusalem et de Sicile, duc de Lorraine et comte de Provence; mais il n'était en possession que de la Lorraine, dont l'héritage lui était venu par sa mère Yolande, épouse du comte Frédéric (Ferri II) de Vaudemont[2]. Pendant les trente-cinq années de son règne, surtout depuis que la chute de Charles le Téméraire donnait de la tranquillité à son pays, il protégeait les savans et encourageait les études géographiques; vivant à l'époque des grandes découvertes maritimes, il trouvait sans cesse de quoi nourrir son active curiosité. Vespuce était en correspon-

[1] *Hinc effectum est ut nobis Ptholomœi libros post exemplar græcum recognoscentibus...*

[2] *Art de vérifier les dates*, 1818, t. XIII, p. 410.

dance avec lui, et nous voyons par la Cosmographie d'Hylacomylus même, qu'il dédiait au roi René (*Renato Jherusalem et Siciliæ regi, duci Lotharingiæ ac Barii*) le récit de ses quatre navigations. C'est à la munificence du duc de Lorraine que l'on doit une des plus célèbres éditions de la Géographie de Ptolémée, celle de Strasbourg de 1513. Il existait alors une liaison intime entre la géographie ancienne et la géographie moderne. De même que de nos jours, peut-être au détriment de la science, on a long-temps ajouté les découvertes nouvelles d'histoire naturelle au *Systema Naturæ* de Linné, on ajoutait depuis 1486 aux éditions de Ptolémée des cartes modernes de l'Europe, et depuis 1508, des cartes de l'Amérique. C'était pour les arts nouveaux de l'imprimerie et de la gravure un moyen commode de satisfaire à la fois le goût des érudits et celui des curieux ou des gens du monde; c'était un motif de multiplier les éditions de la Géographie de Ptolémée, dont seulement de 1475 à 1552, il a paru une vingtaine, quelquefois plusieurs dans la même année. On ajoutait à l'ouvrage de Ptolémée de petits traités de cosmographie, et tout ce que les an-

ciens avaient ignoré était compris sous le titre vague de *Regiones extra Ptolemœum*. Ce que j'ai dit des secours que le duc de Lorraine a généreusement fournis aux éditeurs du géographe d'Alexandrie, se trouve clairement énoncé dans l'édition de 1513, imprimée à Strasbourg chez Jean Schott. Il y est dit que le travail a été commencé, *il y a six ans, dans les montagnes des Vosges;* qu'après avoir été presque enseveli dans l'oubli, depuis la mort du duc René (1508), il a enfin été ressuscité et publié comme un témoignage de la libéralité[1]

[1] « Charta autem marina quam Hydrographiam vocant, per Admiralem quondam seren. Portugaliæ regis *Ferdinandi* (?) cæteros denique lustratores verissimis peregrinationibus lustrata : ministerio *Renati dum vixit, nunc pie mortui Ducis illustr. Lotharingiæ, liberalius prælographationi tradita est, cum certis tabulis a fronte hujus chartæ specificatis. Cujus item Ducis illustriss. honori cedit extensa ad finem Dominii sui tabula studiosissime pressa.* Nam ejus terræ latebris, *Vosagi* dico *rupibus*, nobile hoc opus inceptum, licet quorumdam desidia ferme sopitum, a *sexennali sopore per nos tandem excitatum est.* » (*Claud. Ptol. supplem.* 1513.) Il est question dans ce passage d'une *Tabula Terræ Novæ* de lat. 35° sud à 45° nord, et d'une mappemonde (*Orbis typus universalis juxta hydrographorum*

de ce prince, qui a fait graver à ses frais la mappemonde offrant une partie du Nouveau Continent, et d'autres cartes modernes qui ornent l'édition de 1513. Parmi ces dernières se trouve, comme je l'ai déja indiqué, pour la première fois, une carte de Lorraine. La traduction latine est entièrement différente de celle que fit Jacobus Angelus pour l'édition de Vicence de 1475; elle est plus littérale[1] et probablement due presque en entier au savant *Philésius*, qui, après avoir terminé ses études de mathématiques à Paris[2], devint pro-

traditionem), l'une et l'autre sans nom d'Amérique. S'il fallait d'autres preuves que les travaux préparatoires de l'édition de 1513 sont antérieurs à l'année de la publication, je pourrais citer encore l'expression *opus sexennali pene socordia neglectum* que je trouve dans la dédicace de Jacques Eszler et Georges Uebelin, théologiens strasbourgeois, à l'empereur Maximilien, et dans la lettre du célèbre Gianfrancesco Pico, comte de la Mirandola, placée en tête de l'ouvrage, et datée de l'année 1508. C'est le neveu du philosophe mystique Giovanni Pico, celui qui, après une vie sans cesse agitée, fut assassiné par son parent Galeotto en 1533.

[1] *Raidel Commentatio critico-literaria de Claudii Ptol. Geogr.* 1737, p. 56.

[2] *Marg. phil.* (Argent. 1508) in fine Geometriæ. Il

fesseur de cosmographie à Bâle. On doit croire cependant, d'après le passage de la dédicace citée plus haut, qu'Hylacomylus, bien avant 1507, avait aussi travaillé sur le texte grec de Ptolémée. Philésius, dont le véritable nom est Ringmann[1], était natif des Vosges, dont il a célébré les beautés pittoresques dans son poème *Vosagus*[2]. La plus étroite amitié liait

est dit que Philésius avait étudié à Paris sous Jacobus Faber Stapulensis (d'Etaples, près de Montreuil, département du Pas-de-Calais). Ce Faber, ami de Luther, auteur d'un traité de physique imprimé à Strasbourg en 1514, et de *Libri IV de Musica*, imprimés à Paris, 1551, mourut à l'âge de 101 ans.

[1] Les noms grecs et latins que les savans de ce temps avaient l'habitude d'adopter n'étaient pas toujours la traduction de leur nom de famille. C'est ainsi que Rodolphe Agricola le dialecticien, né à Groningue en 1434, s'appelait *Hausmann*; tandis que l'ami de Luther, Jean Agricola d'Eisleben, s'appelait Schneider.

[2] *Kœnigii Bibl.* p. 631. Selon Degen (*Litteratur der Deutschen Uebersetzungen der Romer*, t. I, p. 25), Mathieu Philésius Ringmann était aussi traducteur de Jules César. Sa traduction, imprimée en 1508, a eu quatre éditions. Il a fait deux voyages en Italie, sans doute pour examiner des manuscrits de la Géographie de Ptolémée que possédait Pic de la Mirandole. En

Philésius, Hylacomylus et le père Grégoire Reisch, prieur d'une chartreuse près de Fribourg, dans le Brisgau, et auteur de la *Margarita philosophica*. C'est dans cette Encyclopédie, qui a exercé une si grande influence d'abord pour répandre des connaissances utiles, plus tard pour en arrêter les progrès, qu'Hylacomylus a fait paraître, en 1509, deux petits traités d'architecture et de perspective. Une lettre adressée à Philésius et placée en tête de ces traités, est digne d'attention, parce qu'elle confirme ce que je viens d'exposer sur les rapports d'Hylacomylus avec la Lorraine. L'auteur se plaint « de ce que d'autres se sont attribué[1] sa Cosmographie, qui est extrême-

passant par Venise, il communiquait à Giglio Gregorio Giraldi (Ziraldus) des doutes sur les indications numériques de Ptolémée, source de tant d'erreurs dans les positions géographiques (Ptol. de 1513). La *Grammatica figurata* de Philésius est imprimée à Saint-Dié en 1509, chez Gaultier, non dans l'imprimerie de Hylacomylus.

[1] Ce passage se lit dans la *Margarita philosophica*, édition de Strasbourg, 1513, intercallé entre le 6e et le 7e livre (la pagination manque). Il ne se trouve pas dans l'édition de Bâle de la même année, ni dans au-

ment répandue. » Il raconte que « pour se distraire, il a l'habitude, pendant les jours du carnaval, de voyager de France ou plutôt de Lorraine en Allemagne ; qu'alors il s'est reposé dans une maison où l'idée lui est venue au milieu du bruit joyeux des convives, de coordonner les principes de la scénographie et de la perspective. » Les rapports qu'avait Hylacomylus avec le duc René[1], protecteur

cune des nombreuses éditions subséquentes que j'ai pu examiner dans les différentes bibliothèques d'Allemagne. « Cum his diebus Bachanalibus solatii causa, qui mihi mos est, in Germaniam venissem e Gallia, seu potius ex Vogesi oppido (cui nomen Sancto Deodato) ubi, ut nosti, meo potissimum ductu et labore (licet plerique alii falso sibi passim ascribant) Cosmographiam non sine gloria et laude per orbem disseminatam nuper (c'était en 1507) composuimus, depinximus et impressimus, collegi in angulo paulisper semotus, dum alii tumultuarent, quædam de Scenographia.... » On voit par les plaintes que renferment ces lignes au sujet de la première édition de la Cosmographie, combien Hylacomylus avait de motifs pour se nommer dans la seconde édition de 1509, imprimée à Strasbourg chez le même Gruninger qui a publié une *Margarita philosophica* de 1508.

[1] « Renatus II, Siciliæ rex, dit la dédicace d'Hyla-

de Vespuce, et avec son fils et successeur le duc Antoine, se manifestent aussi dans la dédicace qu'il fit à ce dernier, d'un petit ouvrage très rare composé conjointement avec Ringmann sous le titre de *Instructio manuductionem prestans in cartam itinerariam Martini Hilacomili cum luculentiori ipsius Europæ enarratione a Ringmanno Philesio Vosigena conscripta* (*Argentorati ex offic. Joannis Gruningeri*, 1511). La dédicace de cet ouvrage très rare que nous possédons à Berlin, est encore datée de Saint-Dié. La *Cosmographie* d'Hylacomylus que l'auteur dit déja très répandue en 1508, a eu quatre éditions (1507, 1509, 1535, 1554), et la circonstance d'avoir été réimprimée deux fois à Venise (chez François Bidonis), prouve l'influence qu'elle a eue, soit pour faire connaître les quatre voyages de Vespuce, soit pour propager l'usage du nom d'*Amérique*.

Hylacomylus n'est pas nommé dans le Pto-

comylus, opusculis geographicis mirum in modum delectatus fuit : neque obliti sumus quo hilari vultu *generalem orbis descriptionem* et alia laboris nostri monumenta, sibi oblata, a nobis suscepit. »

lémée de 1513, quoique cette édition soit en grande partie due à la munificence du duc René, et qu'il me paraisse assez probable que la carte de Lorraine et celles qui offrent une partie du Nouveau Monde aient été tracées de la main du cosmographe. Comment le duc ne se serait-il pas servi d'un savant qui vivait dans ses états et qui dans le *Cosmographiæ Introductio*[1] décrit les cartes qu'il a construites, en rappelant que dans les modernes il s'est servi à la fois et de Ptolémée et des observations des marins, et que, « dans la *qua-*

[1] « Orbis terrarum regiones præcipuas dominorum insigniis notare studuimus. In *quartam terræ* partem per inclytos Castiliæ et Lusitaniæ reges repertam eorumdem ipsorum insignia posuimus. » (*Cosm.* 1507, fol. 15.) Le raisonnement de l'auteur (fol. 20) sur le droit que l'on a de dévier des types donnés par Ptolémée, se trouve presque littéralement répété, ce qui est assez remarquable, à la fin de la dédicace de l'édition de Ptolémée de 1513. Aussi l'ouvrage publié conjointement avec Philésius sous le titre de *Instructio manuductionem prestans*, etc., fait-il connaître le grand nombre de cartes des différens pays d'Europe *dessinées par Hylacomylus* avant 1511 (Mylii, *Memorab. Bibl. acad. Jenensis*, p. 239; Freitag, *Analecta litteraria*, p. 449.)

trième partie du monde, il a orné les côtes des armes de Castille et de Portugal? » Ce qui laisse moins de doute encore, c'est que les cartes que nous possédons dans l'édition de Ptolémée de 1522, publiée par Laurent Phrisius à Strasbourg, chez l'imprimeur même d'Hylacomylus, Jean Grieninger[1], ont toutes été tracées de la main du géographe de Saint-Dié, qui les a réduites dans un cadre plus petit que celui des cartes de l'énorme *in-folio* de l'édition de 1513. Voici un passage curieux que ceux qui ont écrit sur la Géographie de Ptolémée ont entièrement négligé. Il se trouve comme jeté par hasard dans une note que Phrisius a ajoutée à la fin du second chapitre du huitième livre[2] : « Et ne nobis decor alterius elationem inferre videatur, has tabulas e

[1] Cette famille d'imprimeurs célèbres signe *Grüninger* dans la *Margarita philosophica*, éd. de 1504, 1508 et 1515; *Grieninger* dans les Ptolémées de 1513 et 1522 ; *Grüniger* dans le *Globus Mundi*, 1509.

[2] Le paragraphe qui m'a été indiqué par M. Walckenaer n'est que de douze lignes et est inscrit : Paucula ad lectorem ante tabularum expositionem Laurentii Phrisii. »

novo a *Martino Ilacomylo pie defuncto* constructas et in minorum quam prius unquam fuere formam redactas esse notificamus. *Huic igitur et non nobis*, si bonæ sunt, pacem et custodiam in cælesti Ierarchia, cum eo qui ipsam machinam mundi tot miris interstitiis disjunxit exopta. Cætera vero quæ sequuntur nos perfecisse scias. » Le savant Laurent Phrisius[1], probablement de famille hollandaise, mais né à Colmar, était alors au service du duc de Lorraine et résidait à Metz. Il ne pouvait s'attribuer un travail que très près de lui, dans les Vosges et en Alsace, tout le monde savait appartenir à Hylacomylus, déja mort avant 1522. C'est donc aussi cet admirateur de Vespuce qui a inscrit pour la première fois, dans l'édition de Ptolémée de 1522, le nom *America* sur une mappemonde (*Orbis typus universalis iuxta hydrographorum traditionem*), mappemonde qui sous le même titre se trouvait déja dans l'édition de 1513. Il ne faut pas oublier que les divers travaux coordonnés dans ces éditions, sont nécessairement de beaucoup antérieurs à l'époque de leur publi-

[1] Le même nom varie en *Phriese*, *Phryese*, et *Fries*.

cation; et que l'édition de 1513 était à peu près rédigée dès 1507. Or, c'est seulement dans le cours de cette dernière année qu'Hylacomylus a ôsé proposer le nom d'*Amérique* pour désigner le *Monde Nouveau*. L'opinion populaire se forme et s'étend progressivement. Il résulte des faits réunis dans la *Troisième Section*, que l'intervalle de 1520 à 1522 est celui où le nom d'Amérique commence premièrement à se montrer sur des cartes gravées dans l'Allemagne occidentale et méridionale, par conséquent dans des pays sur lesquels Vespuce, mort huit ans plus tôt, ne pouvait exercer aucun genre d'influence personnelle.

Le Ptolémée de 1522, rédigé par un savant qui résidait à Metz, orné de cartes de la main du géographe de Saint-Dié, peut être considéré comme un ouvrage dû à la Lorraine avec le même droit que le Ptolémée de 1513. L'éditeur des quatre lettres de Vespuce, Hylacomylus, confondait le navigateur florentin avec le navigateur génois, comme de nos jours beaucoup de personnes qui s'intéressent aux découvertes d'un passage au nord-ouest confondent les noms illustres de Parry et de Ross.

Vespuce dont tant d'ouvrages célébraient la gloire depuis la publication de son troisième voyage orné des images des constellations australes, l'emporta pour long-temps sur Colomb. Cette même édition de Ptolémée de 1522, la première qui offre le nom d'Amérique sur une de ses cartes, renferme la preuve la plus convaincante d'une victoire due non à l'intrigue et à la malignité, mais à un concours naturel de circonstances que je viens d'exposer rapidement. Pas un mot de Colomb dans la préface de Thomas Aucuparius, mais un éloge exagéré de Vespuce : « Non inferiori commendatione digni sunt qui post Ptolomeum incredibili ingenii indagine ad novas terrarum et insularum lustrationes pervenerunt. Quorum omnium imprimis et non vulgari celebrandus est honore Americus ille Vesputius, Americæ terræ, quam hodie Americam, Novum Mundum vel Quartam Mundi partem vocant, aliarumque novarum adjacentium vicinarumque insularum *egregius et nobilissimus inventor, visitator et primus hospes.* » Avec cet éloge fastueux contrastent de la manière la plus extraordinaire d'autres parties du texte et des cartes. A la mappemonde qui présente

le nom de *primus inventor et hospes*, est jointe une carte répétée de l'édition de 1513, sur laquelle on lit en gros caractères, au milieu de l'Amérique méridionale, ces mots : « Hæc terra cum adjacentibus insulis *inventa est per Columbum Januensem* ex mandato Regis Castellæ. » La description de la même carte (*Tabula terræ Novæ*) se borne cependant à une relation succincte du premier voyage de Colomb dans lequel les îles seules furent découvertes. Cette même inconséquence se présente aussi dans la belle édition romaine de 1508 publiée une année après le *Mondo Novo* de Vicence, et la Cosmographie d'Hylacomylus. Il est vrai que les noms de Vespuce et d'*Amérique* ne s'y trouvent pas, mais dans le petit traité de Géographie du moine Célestin Marcus Beneventanus, qui est annexé au Ptolémée de 1508, les découvertes de Colomb et des Espagnols ne viennent qu'à la suite des découvertes des Portugais[1]. Dans la même édi-

[1] « Nova Orbis descriptio ac nova Oceani navigatio qua Lisbona ad Indicum pervenitur pelagus, Marco Beneventano monacho Cælestino ædita : cap. 14. De tellure qua tum Lusitani, tum Columbus observavere

tion, on lit sur une carte de *Jean Ruysch*, la première carte gravée sur cuivre du Nouveau Continent, que des navigateurs portugais sont parvenus jusqu'à 50° de latitude australe, et n'ont pas encore trouvé l'extrémité méridionale du *Mundus Novus*[1]. Ce chiffre de 50° fait allusion, comme nous le verrons bientôt, au *troisième* voyage de Vespuce (mai 1501 — septembre 1502). Il prouve même que la source dans laquelle Ruysch a puisé est la relation imprimée d'abord séparément et puis dans le *Mondo Novo* de Vicence (cap. CXVI), et qu'il n'a pas eu en vue la relation du même troisième voyage dans les *Quatuor Navigationes* de la *Cosmographie* d'Hylacomylus. Les deux relations diffèrent dans l'indication

quem Mundum appellant Novum ob vastam quantitatem, vel terram Sanctæ Crucis. »

[1] « Nautæ Lusitani partem hanc terræ hujus (*Sanctæ Crucis vel Mundi Novi*) observarunt et usque ad elevationem poli antarctici 50 graduum pervenerunt, nondum tamen ad ejus finem austrinum. » Une autre inscription placée à l'extrémité nord-ouest de l'Amérique méridionale attribue cependant la dénomination du *Mundus Novus* aux « navigateurs espagnols. » Voyez la Pl. 39 de mon *Atlas géographique*.

de la limite australe ou du terme de la navigation. De même que les nombreuses éditions et les traductions de la *Raccolta* de Vicence de 1507, ont fondé la célébrité du troisième voyage de Vespuce dans lequel il se vante d'avoir parcouru les 90° de la *lunghezza meridionale del globo*, les quatre éditions et les différentes traductions du livre entier (*Quatuor navigationes*) publié par Hylacomylus, ont singulièrement contribué à augmenter le renom du voyageur florentin. Simon Grynæus a inséré le récit des quatre voyages dans l'*Orbis Novus*, dont la première édition imprimée deux fois[1] dans la même année 1532 à Paris et à Bâle, a été suivie par d'autres éditions de 1537 et 1555. Grynæus, Sébastien Müns-

[1] L'édition de Bâle de 584 pages, a paru en mars 1532, « apud Joannem Hervagium. » L'édition de Paris de 507 pages et d'un format in-fol. d'un septième plus grand, est du mois de novembre 1532, « *apud Antonium Augerellum* (Augereau), *impensis Joannis Parvi et Galeoti a Prato* (Jean Petit et Galiot Dupré). » Cette dernière édition renferme une carte d'Orontius Finæus (1531) dans laquelle le Mexique fait partie du *Mansi*, qui est une province de la Chine.

ter, Ramusio et Fracastor étaient tous, comme Anghiera, contemporains[1] de Colomb et de Vespuce. Il résulte de là que les opinions de ces hommes illustres, si vivement intéressés aux immenses progrès que faisait la géographie de leur temps, sont d'une haute importance dans la question qui nous occupe. Comme la plupart d'entre eux sont parvenus à un âge très avancé et que leur activité littéraire a été pour ainsi dire continue, l'influence de leurs opinions en est devenue plus puissante et plus durable. Le *Novus Orbis* de Grynæus, que l'on pourrait regarder comme le prototype de la *Raccolta* de Ramusio publiée dix-huit ans plus tard, offre encore une partie des imperfections du *Mondo Novo* de Vicence et de l'*Itinerarium Portugallensium*. Il y manque toujours le quatrième voyage de Colomb [2], et ce navigateur est encore dépeint

[1] A la mort de Vespuce, qui a suivi celle de Colomb de six ans seulement, Grynæus était âgé de 19 ans, Sébastien Münster de 23, Ramusio de 27, Fracastor de 29 ans.

[2] Il manque encore dans la *Cosmographie* de Münster, p. 1107, et cette omission est importante, parce que c'est

« comme un homme vivant en tout honneur à la cour d'Espagne. » Grynæus, mort de la peste à Bâle en 1541, a probablement connu dans cette célèbre université Philésius et son ami Hylacomylus. Il a copié l'ouvrage de ce dernier, et a placé à la tête du *Novus Orbis* un petit traité de Sébastien Münster qui, dans le chapitre des divisions de la terre, offre le passage[1] souvent cité : « In Oceano occidentali fere novus Orbis nostris temporibus ab Alberico Vesputio et Christophoro Columbo inventus est qui non abs re quarta orbis pars nuncupari potest, ut jam terra non sit tripartita, sed quadripartita; cum hæ *Indianæ insulæ* sua magnitudine Europam excedant, *præsertim ea quam ab Americo, primo inventore, Americam vocant.* » Vespuce est nommé avant

dans le quatrième voyage que Colomb découvrit une si grande partie du continent. La Cosmographie latine (édit. de Bâle 1550) a été précédée par une rédaction allemande très rare de 1544. (Comparez aussi Napione, *Del primo scopritore*, p. 8-14 et 1-24.) Münster vint avec son ami Grynæus à Bâle en 1529. Il existe de lui un admirable portrait au Musée de Berlin de la main de Christophe Amberger (Abth. II, Classe 1, n° 67).

[1] Gryn. ed. Par. 1532, p. III.

Colomb, parce qu'on regarde comme fruit de son troisième voyage (1501-1502) un relèvement de côtes d'une étendue de plus de 60° en latitude. D'après l'opinion de ce temps, Paria est une île séparée de la grande île découverte par Vespuce. « Quid dicam, dit Münster dans la Cosmographie[1], de magnis istis insulis *America*, *Paria*, Cuba, Hispaniola, Iucatana? » La question de savoir lequel des deux navigateurs avait découvert le *continent* ne pouvait se présenter alors. Dans les cartes d'Orontius Finæus et de Münster, qui placent la Cattigara de Ptolémée sur la côte du Pérou, le nom d'Amérique n'appartient qu'à la seule partie méridionale du Nouveau Monde. C'est là qu'on lit : « Insula Atlantica quam vocant Brasilii et Americam. »

Pierre Martyr d'Anghiera, dont la longue carrière embrasse la découverte de Corvo, une des îles Açores, les voyages de Cadamosto, de Diaz et de Gama, les exploits de Colomb, de Cortez et de Magellan, était initié par sa position politique et littéraire, à tous les intérêts des grands navigateurs du quinzième et du sei-

[1] Ed. 1550, p. 33, 34.

zième siècle. Il a été à la fois l'ami de Colomb, des deux Vespuce, oncle et neveu, et de Sébastien Cabot[1] auquel est due la découverte du continent de l'Amérique. Les *Océaniques* d'Anghiera et sa correspondance ne présentent pas la moindre trace d'un soupçon d'arrogance ou de prétention ambitieuse de la part de Vespuce. Cependant Anghiera, membre du tribunal des Indes, était constamment en Espagne (à Burgos, à Valladolid ou à Medina del Campo) au courant de tout ce qui se passait relativement aux Nouvelles Indes, pendant les années 1508 et 1513, lorsque le procès du fisc contre les héritiers de l'amiral fut suivi avec le plus d'acharnement. Il nomme souvent[2]

[1] « Familiarem habeo domi Cabottum ipsum et contubernalem interdum. » *Ocean.* Dec. III, lib. VI, p. 268.

[2] Par exemple Epist. DXXXII. Dans les Décades Océaniques, Hojeda est toujours nommé Fogeda (Dec. II, lib. I, p. 123). On peut être surpris de voir que les Décades ne font pas du tout mention de l'expédition de Hojeda et de Vespuce en 1499, et que le quatrième voyage de Colomb n'y est indiqué d'abord qu'en peu de lignes (Dec. I, lib. X, p. 119; Dec. II, lib. I, p. 121), et puis, comme pour réparer un oubli, dans

dans la même année 1513 Alonzo de Hojeda et Juan de la Cosa qui avaient été les compagnons d'Améric Vespuce dans le voyage fait à la côte de Paria en 1499, et cependant ces noms ne rappellent ni à Anghiera, ni à Fernand Colomb, qui était si jaloux de la gloire de son père et qui n'a terminé son ouvrage qu'en 1533 ou 1535, aucun reproche, aucune expression de malveillance contre Vespuce. Ajoutons à cela que l'auteur des *Océaniques* ne se montre pas très endurant envers ceux

le quatrième livre de la troisième décade (p. 238-249). La grande richesse de perles rapportées par Pedro Alonzo Niño, paraît avoir fait oublier l'expédition presque contemporaine de Hojeda (Dec. I, lib. VIII, p. 187). La gloire de Colomb est tellement obscurcie depuis son retour de la troisième expédition par les entreprises de Vasco de Gama, Vicente Yañez Pinzon, Diego de Lepe, Gaspar de Cortereal et Alvarez Cabral, qu'Anghiera ne parle du décès de Colomb qu'acccidentellement et six ou sept ans après qu'il eut lieu. « Colono jam vita functo regi cura ingens exorta est, ut terræ illæ novæ a Christianis habitandæ, in religionis nostræ augmentum occuparentur. » (Dec. II, lib. I, p. 121.) J'ai reconnu que le dixième livre de la première Décade a été terminé en 1510, le dixième livre de la seconde Décade en 1514.

qui osent s'attribuer ce qui ne leur est pas dû. Il s'irrite contre Cadamosto qu'il confond avec Angelo Trivigiano, lorsqu'il l'accuse d'avoir copié furtivement ses manuscrits. « Admiratus fui, Aloysium quemdam Cadamostum Venetum ita perfricata fronte scripsisse de rebus Castellanis [1], *Fecimus*, *Vidimus*, *Fuimus*, quæ neque fecit unquam, neque Venetus quisquam vidit. » Voilà précisément le genre de reproches que depuis le dix-huitième siècle on a adressé sans cesse à Améric Vespuce. En agitant la question de savoir si la côte de Paria est, comme Colomb l'a constamment supposé, une partie de l'Asie orientale, Anghiera se rappelle la configuration de Cuba et se montre très sévère [2] envers ceux qui osent argumenter contre l'amiral. « Il existe, dit-il, des navigateurs qui s'éloignant de l'opinion de Colomb, affirment que Cuba est une île et osent pré-

[1] Dec. II, lib. VII, p. 178.

[2] « Beragua primo reperta a Colono. *Defraudare* virum et admittere *scelus* mihi viderer *inexpiabile*, si labores toleratos, si curas ejus perpessas, si denique discrimina quæ subivit, silentio præterirem. » (Dec. III, lib. IV, p. 138.)

tendre en avoir fait le tour : *qui se circuisse Cubam audeant*[1] *dicere : an hæc ita sint, an invidia tanti inventi, occasiones quærant in hunc virum, non dijudico ; tempus loquetur in quo verus judex invigilat.* » Si Anghiera avait su que Vespuce disputait à Colomb l'honneur d'avoir découvert la côte de Paria avant lui, pourquoi n'aurait-il pas proféré des plaintes à cette occasion? Bien loin de blâmer le navigateur florentin, il n'en parle qu'avec éloge et offre de plus le témoignage d'un fait si souvent contesté de nos jours, je veux dire du voyage d'Améric à l'hémisphère austral, « sous

[1] Comme la certitude officielle, c'est-à-dire la circumnavigation de l'île de Cuba par Sébastien d'Ocampo (Herrera, Dec. I, lib. VI, cap. 1) ne date que de l'année 1508, on doit croire que le passage d'Anghiera cité dans le texte (Dec. I, lib. VII, p. 78), est écrit avant cette époque. La grande importance qu'Anghiera attache à la première découverte de Paria, se manifeste aussi dans le neuvième livre de la première Décade (p. 99) : « Id littus universum Pariæ est, quam Colonum ipsum *hujus tanti inventi auctorem*, reperisse diximus. » Mais cette côte de Paria « Indicum esse continentem nautæ credunt. » (Dec. I, lib. X, p. 114.)

les auspices et aux frais du Portugal. » Anghiera raconte longuement comment (en 1514), pour s'instruire sur la configuration et la liaison des côtes nouvellement découvertes, qu'il croit toutes appartenir à l'Asie orientale (à l'Inde au-delà du Gange), il alla visiter l'évêque de Burgos, Juan de Fonseca, chargé depuis un grand nombre d'années des affaires maritimes de l'Espagne. Le prélat s'enferma avec lui dans son cabinet. Anghiera y trouva « les belles cartes marines de Juan de la Cosa, d'Andrès de Morales, natif de Triana, et une carte portugaise qu'on lui assurait être de la main d'un homme très habile, d'Améric Vespuce, Florentin, qui dans ses navigations a dépassé la ligne équinoxiale. » Chaque fois qu'il cite le jeune Jean Vespuce, neveu d'Améric, et nommé *Piloto de Su Alteza* (pilote du roi) après la mort de son oncle, il ajoute que cet excellent jeune homme « a eu en *héritage* la connaissance de l'astronomie nautique (*artem polarem*, *graduum calculi peritiam*) et l'habileté du marin[1]. »

[1] « Prætoriæ navis, jussu regio (il est question de l'expédition de Pierre Arias ou Pedrarias Davila au

Après les témoignages de Pierre Martyr en faveur de Vespuce, je dois rappeler ceux de

Darien, en 1514), magister nauclerus erat Joannes Vesputius Florentinus, Americi Vesputii nepos, cui patruus hæreditatem reliquit artis naucleriæ graduumque calculi peritiam. » ANGHIERA, Dec. II, lib. VII, p. 179. (Comparez HERRERA, Dec. I, lib. X, cap. 13, p. 243.) — « Burgensem antistitem (Fonsecam) hujus (Indicæ) navigationis confugium, adivi. Inclusi uno cubiculo, multos harum rerum (ad cosmographiam pertinentium) indices habuimus ad manus : solidam universi cum his inventis sphæram et membranas quas nautæ chartas vocant navigatorias, plures : quarum una a Portugallensibus depicta erat, in qua manum dicitur imposuisse Americus Vesputius Florentinus, vir in hac arte peritus, qui ad antarcticum et ipse, auspiciis et stipendio Portugallensium, ultra lineam æquinoctialem plures gradus adnavigavit. » ANGH. Dec. II, lib. X, p. 199. (Comparez aussi p. 175 et 177.) — « De Sanctæ Marthæ portu mira scribunt : itidem fatentur et qui redierunt; inter quos est Vesputius Americi Vesputii Florentini nepos, cui moriens maritinam et polarem artem reliquit hæreditariam. Is enim juvenis missus est a rege unus e prætoriæ navis magistris, quod quadrantibus regere polos calleat. Temonis namque gubernandi cura præcipua Joanni cuidam Serrano Castellano, qui sæpius eas oras permeaverat, credita est. (Joannem) Vesputium ipsum sæpius

deux autres écrivains que l'on a toujours placés parmi les détracteurs de Colomb, et qui n'auraient pas manqué de faire valoir les prétentions de Vespuce, s'ils avaient appris que celui-ci insistait sur la priorité des découvertes. Oviedo et Gomara ont répandu la fable de ce pilote Alonzo Sanchez, mort dans la maison de Colomb, dont ce dernier devait avoir reçu

habeo convivam quum sit juvenis ingenio pollens et qui percurrens eas oras diligenter annotaverit quæcunque oblata sunt. » Dec. III, lib. V, p. 258. Jean Vespuce fut nommé, par la *cédule* royale du 22 mai 1512, ainsi peu de mois après la mort de son oncle, non Piloto major (cet emploi fut donné à Juan Diaz de Solis), mais pilote du roi, chargé exclusivement de tracer les cartes du Nouveau Monde. En 1514 il se trouvait dans l'expédition du Darien avec Pedrarias Davila : on ne peut donc admettre que le neveu d'Améric soit le « Joannes Vesputius, civis Florentinus, quem Pontifex misit cum Butrigario nuncio ut de matrimonio (Juliani, pontificis fratris) cum aliqua Regis propinqua tractet. » C'est cependant de ce dernier que parle Anghiera dans une lettre adressée au fils du comte de Tendilla, et datée de Burgos de janvier 1514 (Epist. DXXXV, p. 294). Il l'appelle « civem quemdam, » une personne qu'il ne connaît pas. (Comparez Ranke, *Päbste*, t. III, p. 234.)

la première notion de terres situées vers l'ouest[1]. Oviedo est traité par le fils de l'amiral comme un des ennemis de sa famille, quoiqu'un ouvrage publié à la fin d'une longue et honorable carrière (Oviedo est mort âgé de 79 ans) semble prouver le contraire[2]. L'historien des Indes de l'Occident aurait eu mainte occasion de nommer Vespuce en parlant des expéditions à la côte de Paria, et au golfe des Perles, surtout lorsqu'il discute avec sagacité dans l'avant-propos du livre XVI la question de savoir si les terres nouvellement découvertes ne sont pas entièrement séparées de l'Asie, si, « n'étant ni plus anciennes, ni plus neuves que

[1] Voyez tom. I, p. 225.

[2] « Vuestra Sagrada Magestad (l'empereur Charles V) deve onrar y gratificar y conservar la *succession de Colom y de su casa* y sostenerla, y aumentarla y estimarla como joya propria de Sus reynos. » *El libro XX de la segunda parte de la General historia de las Indias*. Valladolid, 1557. (La dédicace est de 1546.) Dans une autre dédicace rapportée par Ramusio, t. III, p. 37, *d*, Oviedo ajoute « qu'il ne regarde pas comme bon Castillan quiconque révoquerait en doute les services et la gloire immortelle de Christophe Colomb. » (Comparez aussi la *Vida del Almirante*, cap. 8 et 9.)

l'Europe et l'Afrique, » elles méritent le nom d'un Monde Nouveau que leur donne Anghiera. Il faut croire qu'il n'y avait pas le moindre soupçon à cette époque en Espagne que Vespuce prétendait avoir vu la côte de Paria avant Colomb : car ce soupçon serait sans doute parvenu à la connaissance d'Oviedo qui publiait une partie de ses ouvrages quatorze ans après la mort du navigateur florentin et qui consultait encore ce vieux pilote Hernan Perez Mateo dont Colomb avait été accompagné dans sa troisième expédition [1]. La haine de Gomara contre Colomb n'était pas une haine personnelle; elle était l'effet de ce patriotisme exagéré et peu philosophique, dont l'histoire des découvertes et des inventions des temps les plus modernes offre de nombreux exemples. Gomara n'aimait pas plus le navigateur génois

[1] Ramusio, éd. de Venise, 1606, t. III, p. 165. La première édition d'Oviedo est de Tolède, 1526, la seconde est celle de Salamanque, 1547. On voit que le troisième livre tel que le donne Ramusio, t. III, p. 80, est postérieur à 1535, puisqu'il contient le célèbre passage de la destruction de tous les indigènes d'Haïti correspondant à l'époque que je viens de signaler.

que le navigateur florentin. Eloigné par son âge et sa position de ces intérêts personnels qui liaient Anghiera, Andrès Bernaldez et Oviedo aux hommes du règne de Ferdinand le Catholique, Gomara adopte déja une partie des préjugés que, depuis le milieu du seizième siècle, les fausses dates du Recueil des *Quatuor Navigationes* avaient fait naître contre Vespuce. Il exprime un soupçon qui commençait à se répandre, mais il le repousse par des éloges dont l'expression était générale dans les temps antérieurs. Le cap Saint-Augustin que Vicente Yañez Pinzon avait découvert en janvier 1500, et auquel il avait donné le nom de *Cabo de Santa Maria de la Consolacion*, jouissait alors d'une grande célébrité à cause de la proximité de la *ligne de démarcation papale*, et par sa position la plus orientale dans le contour de la péninsule de l'Amérique du sud. Pendant la dispute sur les limites des possessions espagnoles et portugaises, le gisement du Cap Saint-Augustin par rapport aux îles du Cap Vert, avait été vérifié en 1515 par les témoignages de Sébastien Cabot et de Jean Vespuce, fondés sur les opérations d'Améric

son oncle. Il paraît que ces témoignages, dont je parlerai plus tard, étaient connus à Lopez de Gomara, auteur de l'*Histoire des Indes*, compilation faite avec autant de soin que d'érudition. Le nom du cap Saint-Augustin lui rappelait à la fois les noms de Vicente Yañez Pinzon et d'Améric Vespuce. Après avoir nommé les Pinzon *grandissimos descubridores*, il cite d'abord Vespuce avec un peu d'amertume, « comme un homme qui prétend aussi avoir fait des découvertes dans l'Inde pour la couronne de Castille ; » puis il ajoute : « Vespuce rapporte qu'il est allé au même cap l'an 1501 et qu'il lui a donné le nom de cap Saint-Augustin, lorsqu'avec trois *caravelles* fournies par le roi Emanuel de Portugal, il fut envoyé de ce côté pour chercher un détroit par lequel on pourrait parvenir aux Moluques; il rapporte aussi qu'alors il navigua le long de la côte (orientale du Nouveau Monde) jusqu'à 40° de latitude au-delà de l'équateur. » Cette assertion d'une latitude si méridionale donne occasion à Gomara de nommer « parmi ceux qui *entachent* (*tachan*) les navigations d'*Alberique*, » l'auteur de certaines éditions lyon-

naises[1] de Ptolémée. Pour indiquer cependant qu'il ne partage pas tout-à-fait ce genre de

[1] J'ai déja observé plus haut que Gomara fait allusion aux éditions de Servet de 1535 et 1541. Dans la première on trouve : « Iterum Colonus reversus Continentem et alias quam plurimas insulas adinvenit quibus nunc Hispani felicissime dominantur. Toto itaque quod ajunt aberrant cœlo qui hunc continentem Americam nuncupari contendunt, cum Americus *multo post Columbum* eamdem terram adierit, *nec cum Hispanis ille*, sed cum Portugallensibus *ut suas merces commutaret*, eo se contulit. » Cette note sévère et en partie très injuste, n'a pas empêché l'éditeur d'ajouter à son édition la carte de 1522 qui offre en grands caractères le nom d'*Amérique*. Presque toutes les éditions de la Géographie de Ptolémée sont remplies de contradictions semblables, parce que plusieurs savans y ont travaillé simultanément. Vespuce a navigué *pour l'Espagne ;* car d'après le témoignage le plus formel du pilote Andrès de Morales et du capitaine Alonzo de Hojeda, il a été avec ce dernier, au mois de juillet 1499, au golfe de Paria. Il a abordé ces côtes, toujours *multo post Columbum*, près de onze mois plus tard. D'ailleurs il reste un peu douteux si Alonzo Niño et Christoval Guerra, partis d'Espagne quelques jours avant Hojeda et Vespuce, et faisant route directe de la Barra de Saltes à Paria, n'y sont pas arrivés avant Hojeda. (Nav. t. III, p. 331.) Le témoin Ni-

doutes, il finit par ces mots : « Moi je sais que Vespuce a navigué beaucoup. » Il ne faut pas oublier que Gomara écrit très tard, en 1551, lorsque l'ouvrage d'Hylacomylus avait déja répandu les fausses dates de la première expédition de Vespuce, et qu'à l'insu de ce navigateur, le géographe de Lorraine, Vadianus, Appien et les éditeurs du Ptolémée de 1522 avaient déja rendu très fréquent sur les cartes le nom de l'Amérique continentale. Il faut croire de plus que si Gomara n'eût pas ignoré le fait que Vespuce et Cosa ont été de l'expédition d'Alonzo de Hojeda (fait qui cependant avait été officiellement constaté en 1513 dans le procès du fisc contre les héritiers de Colomb), il n'aurait pas montré de l'incertitude sur les navigations du voyageur florentin dans les intérêts de l'*Espagne ;* il n'aurait pas dit « Vespucio que tambien se hace descobridor de Yndias *por Castilla.* » Les mêmes circonstances qui irritaient Gomara contre Améric Vespuce, ont agi d'une manière plus forte encore sur

colas Perez dit cependant le contraire dans le procès du fiscal, et Las Casas confirme ce dernier témoignage. (L. c. p. 12 et 541.)

l'évêque Bartolomé de Las Casas, qui pendant le cours d'une carrière longue et agitée, n'a terminé le manuscrit de sa volumineuse *Historia general de las Indias* qu'en 1559, à l'âge de 85 ans. Comme il a séjourné à Saint-Domingue de 1502 à 1510, et qu'il a eu entre ses mains la lettre que Francisco Roldan écrivit à Colomb sur l'arrivée de Hojeda au port de Yaquimo, il connaît avec précision l'époque de cette arrivée (5 septembre 1499), et sans admettre la probabilité que, par une erreur fortuite, la date du départ de Vespuce pour son premier voyage ait été altérée, il accuse, en comparant les années, la véracité du voyageur florentin. Je reviendrai dans un autre endroit sur l'apparence de ces anachronismes : il suffit ici de rappeler que Las Casas lui-même en commet un assez grave lorsqu'il donne Vespuce pour compagnon à Hojeda, dans la *seconde* expédition que fit celui-ci de 1502 à 1503, de concert avec Juan de Vergara[1].

Après avoir examiné les témoignages des écrivains qui résidaient en Espagne, ceux de

[1] Voyez les citations des manuscrits de Las Casas dans Nav. t. III, p. 7, 318 et 332.

Pierre Martyr d'Anghiera, d'Oviedo, de Gomara et de Las Casas, il reste à rendre compte des progrès ou pour mieux dire des variations de l'opinion publique dans l'étranger, surtout en Allemagne et en Italie, depuis la publication de la Cosmographie d'Hylacomylus et des *Quatuor Navigationes*. L'ordre chronologique sera d'autant plus préférable dans ce genre de discussion, que les jugemens littéraires ont moins d'importance à mesure qu'ils s'éloignent du commencement du seizième siècle et que c'est plutôt la foi dans des autorités antérieures que la comparaison des faits qui les détermine.

Déja en 1507, donc une année avant la belle édition romaine de Ptolémée qui offre le premier planisphère avec indication du *Monde Nouveau*, les découvertes de Vespuce avaient acquis tant de célébrité en Allemagne, qu'on les consignait à Strasbourg « sur des globes et des cartes *imprimées*. » Le savant abbé de Trittenheim[1] (sur la Moselle, dans l'évêché de

[1] Le bénédictin Trithemius (fils de Jean de Heidenberg), né en 1462, est mort non en 1516 comme on l'indique généralement, mais le 16 décembre 1518, d'après la Vie publiée par Jean Duraclusius.

Trèves) était contemporain de Colomb et de Vespuce. Il dit naïvement dans une lettre[1] datée de Würzbourg (du 12 août 1507) « qu'il est trop pauvre, comme abbé du couvent de Saint-Jacques de Würzbourg, pour acheter une belle mappemonde (*pulcherrime depictam*, sans doute manuscrite) qu'on veut lui vendre à Worms pour 40 florins; que jamais on ne lui persuadera qu'une mappemonde peut valoir autant et qu'il a préféré faire un achat plus modeste. » *Comparavi autem mihi ante paucos dies pro ære modico sphæram orbis pulchram in quantitate parva nuper Argen-*

[1] Cette lettre, adressée au mathématicien « Wilhelmus Valdicus Monapius, plebanus (*curé*) in Dyrmstien, » est fréquemment citée (Cancellieri, *Not. di Cristophoro Colombo*, p. 46; Canovai, *Viaggi d'Amerigo Vespucci*, p. 299) comme étant de 1510. La date n'est pas indifférente à cause du Ptolémée de 1508. Les lettres que nous possédons de Trithemius sont au nombre de soixante-une, des annnées 1505-1510. En les examinant avec soin, je n'y ai rien trouvé de relatif aux découvertes nautiques, à l'exception de la lettre de 1507 citée dans le texte. Elle se trouve dans *Johannis Trithemii Secundæ Partis Chronica insignia duo* (Francof. 1601), p. 553.

tinæ impressam, simul et in magna dispositione globum terræ in plano expansum cum insulis et regionibus noviter ab Americo Vesputio Hispano inventis in mari occidentali ac versus meridiem, ad parallelum ferme decimum. La latitude est peut-être boréale en allusion à celle de la côte de Paria, car s'il était question d'une latitude australe, Trithemius aurait, sur la foi de la troisième lettre de Vespuce, parlé de 52°. Les mots « *Americus Hispanus* » prouvent de nouveau combien on confondait alors, dans la chronologie des découvertes, les dates, les nations et les hommes.

En 1509 parut à Strasbourg un petit traité géographique sous le titre de *Globus, Mundi declaratio, sive descriptio mundi et totius orbis terrarum.* C'est dans cette brochure très rare aujourd'hui que j'ai trouvé employée pour la première fois la dénomination d'*Amérique* pour désigner le Nouveau Monde, d'après le conseil donné par Hylacomylus en 1507. L'auteur anonyme, que Panzer a cru par erreur être Henricus Loritus Glareanus, ne nomme le navigateur florentin que sur le titre de l'ouvrage et sans faire aucune mention de Colomb : *De quarta orbis terrarum parte nu-*

per ab Americo reperta. Le *Globus Mundi*, et ce fait est digne de remarque, parut dans cette même imprimerie de Jean Gruniger (*Adelpho Mulicho castigatore*) qui a publié et aussi en 1509, la seconde édition de la Cosmographie d'Hylacomylus.

Un éloge donné par un des plus grands hommes de son siècle, Sébastien Cabot, est trop précieux pour être passé sous silence. L'évêque Fonseca ayant été chargé, immédiatement après la mort de Vespuce, de rédiger des tables de positions (*padrones*), Cabot fut appelé en Espagne par l'intervention de lord Willoughby (*Milort de Ulibi* d'Herrera), auquel s'adressait le roi Ferdinand [1]. Il arriva en septembre 1512, et trois ans après, lorsque les Portugais avaient capturé des aventuriers espagnols débarqués au cap Saint-Augustin, le roi Ferdinand ordonna [2] qu'une réunion de pilotes devait décider si la prétention des Portugais sur le cap était fondée, et si l'on pouvait se fier à la carte marine d'Andrès de

[1] Herrera, Dec. I, lib. IX, cap. 13, t. I, p. 214, et Biddle, *Mem. of Seb. Cabot*, p. 99.

[2] Herrera, Dec. II, lib. I, cap. 12, t. I, p. 264.

Morales qui jouissait alors d'une grande célébrité. Sébastien Cabot, membre de cette *junta de pilotos*, donne le gisement du cap relativement à l'île de Santiago du cap Vert d'après l'observation d'Améric, et ajoute « qu'il croit la position très sûre, puisque Améric lui-même a pris hauteur près du cap Saint-Augustin et que c'est un homme bien expert[1] dans la détermination des latitudes. »

Le commentaire que Vadianus (Joacquin de Watt) a ajouté à son édition de Pomponius Mela, a de l'importance, comme on le verra dans la *Troisième Section*, parce que le nom de Vespuce y est partout substitué au nom de Colomb. L'édition de 1522 commence par une lettre écrite de Vienne en 1512, « *Epistola Vadiani ab eo pene adolescente ad Rudolphum Agricolam juniorem scripta.* » Il est question dans cette lettre de l'*America a Vespuccio reperta*, des antœciens et du prolongement des terres au sud de l'équateur, *quæ*

[1] « Amerigo, que haya gloria, era hombre bien experto en las alturas. » Muñoz a trouvé ces témoignages de Cabot et de Jean Vespuce dans les archives de Séville. (Nav. t. III, p. 319.)

omnia deprehendit Vespuccius insignis mathematicus[1]. Au commentaire de Vadianus est ajoutée une carte d'Appien rédigée en 1520, la première de celles sur lesquelles on trouve le nom du continent d'*Amérique*, et qui, à côté d'*America provincia*, offre les mots suivans : *Anno 1497 hæc terra cum adjacentibus insulis inventa est per Columbum Januensem ex mandato regis Castellæ.* Cette note est en contradiction directe avec le nom inscrit dans la partie méridionale du Nouveau Continent. De plus, l'année de la prétendue découverte de Vespuce (1497) est faussement attribuée au troisième voyage de Colomb, à l'expédition de Paria.

En 1520, Alberto Pighi Campense, dans son livre sur la *célébration de Pâques*, fait au navigateur florentin seul, l'honneur de la découverte du Nouveau Monde. « Terra etiam nova Hispaniarum Regis auspiciis a *Vesputio* nuper inventa, quam ob sui magnitudinem *Mundum novum* appellant, ultra æquatorem plus 35 gradibus, *Vesputii observatione* pro-

[1] *Mela cum commentario Vadiani* (Basileæ, 1522), p. 11.

tendi cognita est, *et necdum finis inventus.* » Presque à la même époque le géographe Glareanus dont le vrai nom était Henri Loritus, considérait pour le moins Colomb et Vespuce à la fois comme chefs des expéditions par lesquelles les régions « extra Ptolemæum » ont été découvertes [1].

Ramusio, que son ami Fracastor appelle toujours Rhamnusio, était né sept ans avant la découverte de l'Amérique. Il s'était mis en rapport avec tous les hommes qui pouvaient puiser aux sources mêmes, tant en Espagne qu'en Portugal, les notions les plus précises sur les grandes découvertes de son temps. Or, Ramusio ne parle toujours [2] qu'avec la plus

[1] Henrici Glareani, poetæ Laureati de Geographia Liber unus (Basil. 1527), cap. 40, p. 35.

[2] Ramusio (éd. de Venise de 1613), t. I, p. 114 et 119. Giambattista Ramusio ou Rannusio, secrétaire de la *Signoria* de Venise, était neveu de ce médecin célèbre Girolamo Ramusio qui, pour se fortifier dans les langues orientales, était allé à Damas. (Tiraboschi, t. VI, P. II, p. 109.) Après avoir voyagé en Suisse et en France, Giambattista entretint une correspondance active avec Oviedo, alors dans l'île Saint-Domingue, avec Sébastien Cabot, André Navagero, ambassadeur de Venise

haute estime « *di quel singolar inteletto ed eccellente Fiorentino di bellissimo ingegno, il Signor Amerigo Vespuccio.* » L'auteur ne publie, il est vrai, dans le premier volume de sa *Raccolta* que les troisième et quatrième voyages[1] de Vespuce, mais il ajoute expressé-

en Espagne et confident de Pierre Martyr d'Anghiera, avec Baldassare da Castiglione, nonce du pape en Espagne, avec Fracastor et le cardinal Bembo. Depuis 1523 jusqu'à sa mort, en 1557, il travailla sans relâche à cette collection de voyages faite avec un choix judicieux. (FOSCARINI, *Della Litterat. Ven.* p. 435-441.) Il avait paru une édition anonyme du premier volume en 1550 (ZURLA, t. II, p. 110); mais quant à la première édition de l'ouvrage qui porte le nom de Ramusio, le premier volume n'a été publié qu'en 1554, le second (après le troisième, et deux ans après la mort de l'auteur) en 1559, et le troisième en 1556. (TIRABOSCHI, t. VII, P. I, p. 215; CAMUS, p. 7.)

[1] Les deux d'après Hylacomylus. Ramusio ajoute le double de la relation du troisième voyage que renfermait déja le *Mondo Nuovo* de Vicence (1507), et qu'assez incorrectement il appelle *Sommario di due navigazioni di Amerigo Vespucci.* On pourrait au premier abord être surpris de trouver les deux dernières expéditions de Vespuce dans une collection de voyages vers l'Orient; mais Ramusio a voulu réunir dans son

ment qu'il réserve les deux premiers voyages *faits par ordre du gouvernement espagnol*, pour le volume qui renferme les expéditions aux Indes occidentales. Si cette promesse n'a pas été remplie dans le troisième volume, on ne pourra pas, je crois, en conclure que Ramusio ait voulu les supprimer comme des voyages supposés ou malicieusement altérés. Il est bien plus raisonnable de supposer avec Foscarini que les deux premiers voyages de Vespuce, de même que la première relation de Cortez (la seconde a paru dans le troisième volume) se trouvaient parmi les matériaux réservés pour le quatrième volume et détruits dans le malheureux incendie de la librairie de Thomas Giunti à Venise [1]. Nous possédons

premier volume toutes les navigations portugaises. D'ailleurs Vespuce a touché dans la troisième expédition « les côtes d'Ethiopie et Sierra Leona ; » et la quatrième dans laquelle on reconnut fortuitement la baie de Tous les Saints, était originairement un voyage « à Calecut et à Melcha » (ou Malacca).

[1] Ramusio même indique à la fin d'un discours sur la découverte du Pérou (t. III, p. 310), que ce quatrième volume devait offrir la continuation des navigations américaines.

une lettre adressée à Fracastor [1] et écrite à une époque « où vivaient encore en Espagne et en Italie des personnes qui s'étaient trouvées à la cour des monarques Catholiques lorsque Colomb entreprit la première expédition de 1492. » Or, la fin de cette lettre est destinée à venger « le grand homme qui a fait la chose la plus merveilleuse qu'on ait jamais tentée, le *Signor Christoforo, il quale ha fatto nascer al mondo un altro mondo*, » de ces vils soupçons que l'envie a fait naître contre lui. Ramusio traite rudement ceux qui répandent la fable d'un pilote mort dans la maison de Colomb, et dont on voudrait faire le véritable auteur de la découverte du Nouveau Monde. Les notions précieuses qu'il doit à Oviedo ne l'empêchent pas de s'exprimer avec une entière franchise sur une calomnie dont le malin historien de l'Inde ne pouvait se justifier entièrement. Or Ramusio, excellent critique et généralement soigneux dans la recherche de la date des découvertes, n'aurait pas cité cinq fois avec de grands éloges le *Signor Amerigo Fiorentino*, il n'aurait pas

[1] Ram. t. III, p. VI-VIII.

promis de publier tous les quatre voyages entrepris aux frais de l'Espagne et du Portugal, si jusqu'en 1556, c'est-à-dire quarante-quatre ans après la mort de Vespuce, il avait jamais entendu dire que celui-ci avait eu l'intention de nuire aux intérêts de l'amiral. Je crois entrevoir d'ailleurs pourquoi Ramusio, dans le cas même qu'il n'eût pas considéré la date du départ de Vespuce pour le premier voyage (20 mai 1497) comme une erreur typographique, a pu en être peu frappé. L'extrait de l'*Histoire des Indes* de Gonzalo Fernandez d'Oviedo remplit plus que le tiers du troisième volume de la *Raccolta*. Oviedo est un écrivain qui, pour les époques des grandes découvertes, devait inspirer de la confiance à Fracastor et à Ramusio, puisque son grand âge l'avait mis dans la position de tout voir, s'étant déja trouvé au siége de Grenade et ayant passé trente-quatre ans en Amérique. Or cet écrivain est constamment dans l'erreur lorsqu'il parle du troisième voyage de Colomb et de la découverte des perles de Cubagua. Il place trois fois [1] ces découvertes dans l'année 1496, au

[1] Ramusio, t. III, p. 77, 164 et 165.

lieu de 1498; une seule fois il dit que le départ de Colomb pour le voyage de Paria « a été au mois de mars 1496, quoique quelques-uns prétendent qu'il eut lieu en 1497. » Il est vrai que dans le petit extrait [1] des *Océaniques* d'Anghiera que présente le même volume, la date précise du 30 mai 1498 se trouve une fois indiquée : mais les trois citations d'Oviedo qui occupait la place importante d'historiographe (*cronista general de Indias*), pouvaient avoir fait plus d'impression sur l'esprit de Ramusio que le chiffre unique de Pierre Martyr d'Anghiera.

Après Ramusio, il me reste à nommer le satirique voyageur milanais Girolamo Benzoni, qui a séjourné dans l'Inde depuis 1541 jusqu'en 1556. Quoique déja assez éloigné de l'époque des premières et grandes découvertes, il n'en est pas moins ardent à défendre la gloire de Christophe Colomb. A la fin du cinquième chapitre il parle des adversaires de l'amiral et

[1] Extrait de 36 pages (t. III, p. 10), quand celui d'Oviedo en occupe 150. Ramusio, de sept ans plus jeune qu'Oviedo, est mort dans la même année que lui.

du soupçon que plusieurs des découvertes qu'on lui attribue, ne lui appartiennent pas exclusivement. C'est là qu'il aurait pu nommer Vespuce. Son silence semble prouver que lui aussi ne le regardait pas comme envieux du grand homme dont les travaux ont rendu accessible « une moitié du globe ignorée de l'autre. » Benzoni, loin d'attaquer Vespuce, finit par raconter [1] l'histoire insipide et si

[1] Il n'est pas juste d'accuser Théodore de Bry « d'avoir forgé ce conte. » (Nav. t. I, p. CXLI.) Il n'a que le mérite d'avoir rendu la scène plus dramatique en la transportant à la table du cardinal Mendoza. Traducteur de Benzoni, il a trouvé ce récit dans l'*Historia del Mondo Nuovo*, Venet. 1565, lib. I, cap. 5. » Signor Christofano Colombo dando una battuta su la tavola fermò l'uovo, striciando cosi un poco della punta. » Malheureusement il n'y a rien de vrai dans une anecdote dont aucun écrivain espagnol ne fait mention et qu'il faut placer à côté de la pantoufle d'Empédocle, de certains insectes de Phérécyde mourant, et de la pomme de Newton. Théodore de Bry se plaisait singulièrement à augmenter les images dont il ornait ses publications. Il convient lui-même d'avoir donné un plan de la ville de Séville *ex ingenio*, le graveur n'ayant pas le véritable plan à la main. Son banquet du Grand Cardinal avec la scène de l'œuf et son « véritable por-

souvent répétée de l'œuf qu'on proposa de faire tenir debout. Voltaire [1] a eu raison d'avancer que « ce conte est rapporté du Bru- « nellesco, qui construisit la coupole de « Sainte-Marie del Fiore à Florence. » Il ajoute « que la plupart des bons mots sont des « redites. »

Je viens de parcourir la première moitié du seizième siècle pour recueillir les jugemens et constater pour ainsi dire l'état de l'opinion publique relativement aux connaissances et au caractère d'Améric Vespuce. Nous avons vu comment cette opinion a grandi rapidement par l'intérêt fixé sur le troisième voyage « qui embrassait la quatrième partie du globe, » par

trait de Christophe Colomb, » sont aussi imaginaires que son plan de Séville.

[1] *Essai sur les mœurs*, chap. 144. C'est dans une dispute sur la hardiesse de construction du dôme de Florence, que Brunellesco, qui était à la fois architecte, sculpteur, peintre, orfèvre et horloger, doit avoir placé l'œuf debout, sans doute en faisant allusion à la voûte prodigieuse qui a servi de modèle à Saint-Pierre de Rome. L'anecdote est pour le moins d'un demi-siècle plus ancienne que la découverte de l'Amérique.

un nom géographique inventé accidentellement loin de l'Espagne et inscrit sur les cartes, par le manque de publications sur les voyages de Colomb aux côtes de Paria et à Veragua, enfin par la prodigieuse activité avec laquelle la presse multipliait en Allemagne, en Suisse et en Italie les *Quatuor Navigationes*, en les réimprimant soit en entier, soit par extraits, en plusieurs langues à la fois. Je vais aborder maintenant la question ardue des dates de chaque expédition de Vespuce. Ce sont les deux premières qui doivent surtout fixer l'attention. Je me flatte de pouvoir prouver qu'elles ne sont pas, comme on l'a admis jusqu'ici, un seul voyage diversement travesti, mais que ce sont deux voyages différant essentiellement l'un de l'autre. Je ferai voir que le premier n'est pas supposé, mais identique avec l'expédition d'Alonzo de Hojeda, et que le second est probablement l'expédition de Vicente Yañez Pinzon. Telle est la conviction que j'ai puisée dans de longues et minutieuses recherches. Je vais présenter les faits de manière qu'il soit facile d'en vérifier l'exactitude, en exposant avec candeur les doutes qui naissent

des nombreuses erreurs numériques ou *variantes lectiones* que renferment les différens textes des lettres de Vespuce.

Pour répandre quelque clarté sur l'examen critique des documens, il faut rappeler qu'ils sont au nombre de sept, savoir : 1) les *quatre voyages* tels que les a offerts pour la première fois en latin la *Cosmographiæ Introductio* de Waldseemüller [1] ou Hylacomylus, imprimée l'an 1507 à Saint-Dié en Lorraine; 2) les *doubles du second et du troisième voyage* qui diffèrent par leur forme et par leur prolixité des relations de ces mêmes voyages de Vespuce contenues dans l'édition d'Hylacomylus; 3) la lettre que Vespuce a adressée à Lorenzo di Pierfrancesco de' Medici, pendant le cours du troisième voyage (du Cap Vert), relative aux découvertes portugaises dans les Indes orientales. Je ne cite pas un huitième document qui a rapport au voyage de Vasco de Gama et que Bandini a publié d'après une

[1] Comme l'original que j'ai sous les yeux n'a pas de pagination, je citerai la réimpression faite d'après la seconde édition (de Strasbourg, 1509), dans l'ouvrage de M. Navarrete.

copie trouvée dans le *Codice Riccardiano* sous le titre de Fragment d'une lettre de Vespuce au Magnifico Lorenzo di Pierfrancesco de' Medici [1]. Ce fragment avait déja été imprimé en 1550 dans le premier volume de Ramusio comme Relation d'un *Gentil' huomo Fiorentino* qui se trouvait à Lisbonne lors du retour de la flotte de Gama [2]. Or, ce retour avait lieu le 10 juillet 1499, et nous savons avec certitude que Vespuce n'est allé d'Espagne en Portugal que vers la fin de l'année 1500. Canovai, dans l'ouvrage qui a paru après sa mort [3], a supprimé ce huitième document parmi les écrits de Vespuce. De nouvelles recherches du comte Baldelli ont fait voir que le *Gentil' huomo* florentin s'appelait Girolamo Sernigi, et que la lettre se trouve en extrait

[1] Bandini, p. 87-99.

[2] Ramusio, t. I (éd. de 1613), p. 119. La pièce donnée par Ramusio est d'un quart plus longue que celle de Bandini. Cette dernière se termine par l'indication des moussons. Tout le morceau qui commence « *Havendo scritto fin qui,* » manque dans le manuscrit Riccardi.

[3] *Viaggi d'Amerigo Vespucci*, 1817, p. 13.

dans le manuscrit n. 1910 de la collection Riccardienne.

Les *Quatuor navigationes* imprimées en Lorraine sont traduites, comme Hylacomylus le dit expressément : *De vulgari gallico in latinum*. C'est ainsi que s'exprime l'auteur (fol. 22, *a*) dans le titre d'une pièce de vers (*Decastichon*) en l'honneur de Vespuce ; mais dans la Cosmographie même, en traitant des cinq zones (cap. 5, fol. 9, *b*), il est dit : « Sunt qui exustam torridamque zonam *nunc* habitant multi, ut qui Chersonesum auream incolunt, ut Taprobanenses, Æthiopes, et maxima pars terræ semper incognitæ, nuper ab Americo Vesputio repertæ. Qua de re ipsius quatuor subjungentur navigationes *ex italico sermone in gallicum et ex gallico in latinum versæ*. » Nous ignorons si l'éditeur a travaillé sur un manuscrit ou sur un ouvrage imprimé en français, dont l'existence est encore inconnue. Vespuce ne s'est certainement pas donné la peine d'envoyer au duc de Lorraine en français des lettres écrites primitivement, ce qui est très probable, en espagnol ou en portugais. Le nom de la baie de Tous-les-Saints au Brésil, que je trouve transformé

dans le texte latin d'Hylacomylus[1] en *Omnium Sanctorum Abbatia*, me fait croire que le texte primitif n'a pas été italien, puisqu'il est plus facile de convertir par ignorance le mot également espagnol et portugais *bahia* en *abbaye* que le mot italien *baja*, à moins que le traducteur latin n'ait tout simplement lu par mégarde *abbaye* pour *baie*. Il est d'ailleurs assez remarquable que cette *Abbatia Omnium Sanctorum* ait aussi passé dans la Géographie de Ptolémée de 1513. On la trouve par les 17° de latitude australe sur la « Tabula Terræ Novæ. » (Voy. mon Atlas, pl. 37.) Quant au texte italien qu'ont publié Bandini en 1745 et Canovai en 1817, il est copié d'une brochure de 16 feuillets sans indication d'année, qui a été la propriété de Baccio Valori[2], un des premiers bibliothécaires de la biblio-

[1] Nav. t. III, p. 287.

[2] Après Valori, cette édition italienne que l'on dit du commencement du seizième siècle, et qui mériterait bien une notice bibliographique plus étendue, s'est trouvée la propriété du docteur Biscioni, également conservateur de la Laurenziana; plus tard encore elle a passé entre les mains de M. Gino Capponi de Florence. (Bandini, p. LV. Canovai, *Viaggi*, p. 3.)

thèque Laurentienne de Florence. Or de nombreuses locutions entièrement opposées au génie de la langue italienne prouvent indubitablement que le texte de Valori, qui est aussi celui de Bandini, est traduit de l'espagnol. On y trouve *scanso* (discanso) pour *riposo*, *tormenta* pour *tempesta*, *a menudo* pour *frequentamente*, *surgidero* pour *porto* ou *seno di mare*. Malgré la grande analogie qui existe entre l'espagnol et le portugais, la forme de ces mots, choisis en partie dans les deux voyages faits par ordre du roi de Portugal, indique une source espagnole. Cette conclusion frappe d'autant plus que Vespuce paraît avoir rédigé les quatre voyages à Lisbonne sur les instances du Florentin Benvenuto [1], et que plus généralement on a cru que les deux premiers voyages avaient été rédigés en espagnol, les deux derniers en

[1] Le texte d'Hylacomylus dit simplement : « Movit me ad scribendum præsentium lator Benevenutus qui dum me Lisbonæ reperiret, precatus est... » NAV. t. III, p. 192. L'édition de Valori est également claire, elle a « il quale trovandosi *qui in questa città di Lisbona* mi pregò..... » On y trouve aussi (BANDINI, p. 61) la *Badia di tutti i Santi*, traduction de *Bahia*.

portugais. Comme il n'existe pas de manuscrit original de la main de Vespuce et que ses lettres ont passé par tant de différentes traductions, le problème de la langue de la première rédaction est aussi difficile à résoudre pour les écrits de Vespuce que pour le *Milione* de Marco Polo.

Des deux *doubles* de la relation du second et du troisième voyage, doubles que Canovai désigne comme première et seconde lettres adressées à Lorenzo di Pierfrancesco de' Medici, le dernier a été le plus anciennement publié. Je ne l'appelle double que par rapport à la rédaction complète des quatre expéditions. Cette seconde lettre à Médicis est celle qui offre la figure de quelques constellations du ciel austral; elle renferme la relation du troisième voyage de Vespuce imprimée séparément en latin (en 1504) à Augsbourg chez *Jean Ottmar*, comme à Paris chez Gilles de Gourmont; en allemand (en 1505) à Strasbourg chez *Mathis Hupffuff*, comme (en 1506) à Leipzig chez *Martin Landesbergk*; en italien dans la collection de Vicence (*Mondo Novo e paesi novamente retrovati da Alberico Vespuzio*, 1507), et plus tard dans les tra-

ductions latine, allemande et française qu'ont faites de cette Collection Madrignano, Ruchamer et Mathurin du Rodouer. Le *Mondo Novo* de Vicence et les traductions que nous venons de nommer ne font pas mention du nom du traducteur; mais *Jocundus interpres* se trouve nommé dans l'édition latine d'Augsbourg de 1504, examiné par mon savant ami M. Roulin[1]. C'est probablement une même personne avec Giuliano Bartholomeo del Giocondo établi à Lisbonne, que Vespuce mentionne dans la troisième lettre de l'édition d'Hylacomylus[2] comme ayant été envoyé à Cadix par le roi Emanuel pour l'attirer au service du Portugal. Les amis des arts aimeront à se rappeler que Bartolomeo del Giocondo était contemporain de ce Francesco del Giocondo dont la femme *Mona Lisa* est représen-

[1] Giocondo est également nommé dans d'autres éditions latines dont il manque encore une désignation exacte. Voyez Band. p. LI, et Nav. t. III, p. 186.

[2] Cette édition indique les deux prénoms à la fois, tandis que dans la *Codice Valori* il y a d'abord Bartolomeo del Giocondo, et puis « il detto Giuliano, » (comparez Nav. t. III, p. 263, et Bandini, p. 47), ce qui n'a pas de sens.

tée dans l'admirable tableau[1] de Léonard de Vinci.

Il règne dans le double de la relation du troisième voyage, c'est-à-dire dans la seconde lettre à Pierfrancesco de' Medici, la même incertitude relativement à la langue dans laquelle a été écrit le texte primitif que celle dont nous avons fait mention plus haut, en parlant des *Quatuor Navigationes*. Ruchamer et Madrignano disent uniformément dans le chapitre XIV des *Unbekanthe Landte* et de l'*Itine-*

[1] *Tableaux du Musée royal du Louvre*, 1835, p. 194, n° 1092. Le portrait de cette dame, qu'il ne faut pas confondre avec *Mona* (*Madonna*) *Lisa*, nommée dans une lettre de Girolamo Vespucci, qui fut adressée en 1489 à son frère Amerigo (Band. p. XXXII), a été peint d'après Vasari entre les années 1500 et 1506. [« L'ouvrage de Gamurini sur les familles nobles de Florence ne nous apprend rien de particulier relativement à Bartolomeo et Francesco del Giocondo, qui probablement étaient parens. Nous savons seulement que Francesco peint par Domenico Puligo, élève d'Andrea del Sarto, est auteur d'une *Istoria Fiorentina del* 1494-1535, dédiée à Ludovico Capponi, livre dont le manuscrit est conservé dans la Riccardiana. » *Note de M. Waagen*, directeur du Musée de Berlin.]

rarium Portugallensium, que leurs traductions sont faites sur un texte italien qui était une traduction de l'espagnol. Au chap. CXXIV Ruchamer répète la même chose[1], tandis que Madrignano dit : «Fidus interpres presens opus *e Lusitano* italicum fecit.» Cette dernière phrase diffère entièrement dans l'édition latine[2] pu-

[1] « Auss hyspanier sprache ist dises funfte büchlein in die welysche sprache gewandelt, und zu letze auss der welyschen in die dewtschen gebracht. »

[2] M. Roulin a fait voir par les premières lignes des différens paragraphes que l'édition du *Mundus Novus* de 1504, et l'*Itinerarium Portugallensium*, n'offrent pas la même traduction. Cap. CXIV : « Superioribus diebus satis ample tibi scripsi... » Madrigano a : « Superioribus diebus abunde reddidi... » Cap. CXV : « Prospero cursu... » au lieu de : « Fœlicibus igitur ut ajunt avibus... » Cap. CXVI : « Consilium cepimus... » au lieu de : « Convenit igitur inter nos... » Enfin cap. CXXIV : « *Ex italica* in latinam linguam Jocundus interpres... » Madrignano ne nomme pas Giocondo, et dit « *e Lusitano.* » M. Roulin est d'autant plus porté à croire à l'existence d'une traduction italienne du troisième voyage, antérieure à 1504, qu'à la phrase « Ex italica in latinam linguam Jocundus interpres hanc epistolam vertit. » Giocondo ajoute que c'est surtout dans un but religieux qu'on désire répandre

bliée à Augsbourg en 1504, tandis que le texte italien que donne Bandini et dans lequel on ne reconnaît aucune locution espagnole, est calqué sur une traduction latine. L'expression absurde qu'offre le *Mondo Novo* de Vicence (1507) : *questo libro e intitulato terzo di*, a passé dans les traductions de cette collection qui rendent (cap. CXXII) le troisième voyage par *dies tertius* et *der drytte tage*. On a déja rappelé plus haut que c'est sans doute une fausse interprétation du mot espagnol *jornada* (voyage), par le mot latin *dies*, qui a pu donner lieu à cette locution étrange[1].

les relations de ces grandes découvertes, « ut latini omnes intelligant, quam multa miranda in dies reperiantur *et eorum comprimatur audacia qui celum et majestatem scrutari et plus quam liceat sapere volunt*, quando a tanto tempore quo mundus cœpit, ignota sit vastitas terræ et quæ contineantur in ea. » Ce reproche répété, mais avec des tournures de phrases très différentes, dans les traductions de Madrignano et de Ruchamer, avait déja attiré l'attention de Bandini (*Vita*, p. LI et LIII). Le blâme d'incrédulité philosophique et d'hérésie ne s'adresse certainement pas à l'Espagne ou au Portugal, mais à l'Italie et à l'Allemagne.

[1] Dans la latinité classique, *dies* exprime tout au

Le double de la relation du second voyage de Vespuce ou la première lettre à Pierfrancesco de' Medici, n'existe qu'en italien. C'est un document précieux que Bandini a publié le premier d'après deux manuscrits de la Bibliothèque Riccardi[1].

La question si souvent agitée sur le nom et la qualité des personnes auxquelles les différentes lettres ont été adressées, n'a de l'intérêt qu'autant qu'elle touche aux moyens employés pour répandre la connaissance des découvertes de Vespuce. Il paraît indubitable que le livre des *Quatuor Navigationes*, ou pour le moins la lettre d'envoi qui les pré-

plus la distance évaluée en journées de voyage. Liv. XXXVIII, 59. Hylacomylus n'emploie jamais *dies* dans le sens de *jornada*, mais il se sert du mot *diæta*. Je trouve dans le premier voyage « libellum quem *Quatuor diætas* sive *Quatuor navigationes* appello. » (Nav. t. III, p. 217 et 231.) Dans la basse latinité *dieta* ou *diæta* signifiait en effet *quodvis iter*. (Voyez le *Dict.* de Du Cange.) *Dietare* est voyager. C'est donc à tort que le passage des *quatuor diætæ* de Vespuce a été traduit en espagnol par *cuatro diarios* (quatre journaux ou itinéraires).

[1] Band. p. XLIX. Canovai, *Viaggi*, p. 3.

cède dans l'édition de Lorraine a été adressée à la fois à Piero Soderini, gonfalonier de Florence depuis 1502 jusqu'en 1512, et à René II, roi de Jérusalem et duc de Lorraine. Hylacomylus ne connaît que ce dernier nom, et les expressions : *Inclitissime Rex* et *Tua Majestas*, imprimées sans aucune abréviation, ne laissent aucune incertitude à ce sujet. D'un autre côté le ton de familiarité qui règne dans la lettre d'envoi semble prouver que primitivement elle était adressée à Soderini seul. Vespuce rappelle à la personne à laquelle il écrit, une ancienne liaison d'amitié; il lui dit qu'ils ont fait ensemble leurs études de grammaire sous la direction de l'oncle d'Amerigo, le savant Giorgio Antonio, religieux du couvent de Saint-Marc à Florence. Or cette circonstance, d'après un témoignage de Giuliano Ricci[1], se rapporte exactement à l'éducation de Soderini que Machiavel, par haine politique, traite d'imbécille, « moins digne de l'enfer que du *limbo de' bambini.* » La lettre d'envoi nomme de plus, d'après le document de Baccio Valori, ce Benvenuto di Domenico

[1] Band. p. XXV.

Benvenuto [1] auquel furent confiées les quatre navigations, *nostro Fiorentino*. Les mêmes lettres paraîtraient dont avoir été envoyées simultanément à plusieurs grands personnages [2], et, ce que je trouve assez étrange, sans que l'ont ait pris la peine d'y faire des changemens. Il y a plus encore. Ces *Navigationes* qui nous sont parvenues à travers tant de traductions et dans les formes les plus incorrectes, avaient, avant d'arriver au gonfalonier Piero Soderini et au duc de Lorraine, déja été adressées, du moins en partie, au roi Ferdinand d'Espagne. Vespuce s'excuse vis-à-vis du duc par ces mots [3] : « Existimabor forte præsumptuosus, id mihi muneris vindicans ut res non delectabili sed barbaro stylo *ad Ferdinandum Castiliæ Regem nominatim scriptas, ad te quoque mittam.* » D'après cet in-

[1] L. c. p. 3 et 62.

[2] Colomb aussi écrivit de temps en temps au pape pour lui donner des nouvelles de ses découvertes, et les deux relations abrégées du premier voyage que nous possédons de sa main, adressées au ministre des finances, Luis de Santangel et à Rafael Sanchez, sont presque identiques.

[3] Texte d'Hylacomylus. (Nav. t. III, p. 192.)

dice, on pourrait croire que les troisième et quatrième relations du même texte furent adressées au roi de Portugal, mais tout l'écrit se termine encore par une recommandation du Florentin Benvenuto qui à Lisbonne même s'est chargé de l'envoi [1]. Il règne dans toute cette rédaction un vague désespérant. Les autres lettres de Vespuce, c'est-à-dire les doubles des relations du second et du troisième voyage, comme la lettre écrite au Cap Vert et récemment trouvée par le comte Baldelli [2], sont adressées à Lorenzo di Pierfrancesco de' Medici. Quant au troisième voyage, le plus anciennement publié de tous, il porte, dans Ramusio [3], le nom de Soderini; mais l'édition de Jean Lambert [4] et la traduction allemande de Ruchamer (1509), l'adressent déja à Pierfrancesco, que Ruchamer qualifie de *médecin* à Florence. Quel est ce membre de l'illustre

[1] Texte de Baccio Valori. (BAND. p. 62. NAV. t. III, p. 290.) Pourquoi aurait-on confié à Benvenuto une lettre adressée au roi de Portugal?

[2] *Il Milione*, t. I, p. LIII.

[3] T. I, p. 130.

[4] CAMUS, p. 129 et 132.

famille des Médicis avec lequel Vespuce a pu avoir des rapports? Laurent, le *père des Muses*, mourut l'année de la découverte de l'Amérique par Colomb; Lorenzo di Piero que Léon X nomma duc d'Urbin en 1517, n'avait que douze ans lorsque Vespuce finit sa quatrième et dernière expédition. Bandini[1] désigne Lorenzo di Pierfrancesco de' Medici, né en 1463. Il était ambassadeur en France sous Charles VIII, et célèbre par une grande érudition. Malheureusement on place sa mort au commencement de 1503, et la relation du troisième voyage que l'on croit lui être adressée, est écrite après la quatrième expédition[2], en 1504. Il ne reste donc qu'à supposer que Vespuce, lors de son arrivée à Lisbonne, ignorait encore le décès de Pierfrancesco, son ami et son protecteur.

Les sept documens qui sont venus jusqu'à nous, ou pour mieux dire qui seuls ont été reconnus et publiés jusqu'ici, prouvent que le navigateur florentin avait composé d'autres

[1] P. LIII et LIV.

[2] La preuve en est dans les mots « Peraventura vi aggiugnerò la *quarta* Giornata. » BAND. p. 121.

écrits dont la perte est à regretter. Ce que nous possédons sous le titre des *Quatuor Navigationes*, recueillies par le savant cosmographe de Saint-Dié, ne paraît être que l'extrait d'un livre plus volumineux que Vespuce désigne par le même titre. Il dit clairement en deux endroits que ce livre qui renferme le détail de ses observations, *était déja* écrit, mais non encore publié, lorsque Benvenuto lui en demanda un extrait pour le gonfalonier Soderini[1]. L'extrait a été terminé, selon le texte de

[1] « Et quoniam in meis hisce bis geminis navigationibus, tam varia diversaque perspexi, idcirco libellum quempiam quem *Quatuor diætas sive quatuor navigationes* appello, conscribere paravi *conscripsique*, in quo majorem rerum a me visarum partem distincte satis juxta ingenioli mei tenuitatem collegi, verumtamen *non adhuc publicavi*. In illo vero quoniam omnia *particulariter magis ac singillatìm* tangentur, idcirco *universalia hic solummodo prosequens*, ad navigationem nostram priorem perficiendam, a qua paulisper digressus fueram, jam redeo. » Nav. t. III, p. 217. Puis encore une fois (p. 230) : « In hac gente eorumque terra quammultos eorum ritus vidi cognovique, in quibus hic diutius immorari non cupio, cum postea nosse queat V. M. qualiter in quavis navigationum harum

Valori, « le 4 septembre 1584, » ce qui veut dire sans doute 1504. Cette date et plusieurs autres manquent dans l'édition de Lorraine. Les deux lettres à Médicis, traitant l'une du second, l'autre du troisième voyage, sont écrites avant la relation abrégée adressée à Soderini et au duc René. La première porte la date du 18 juillet 1500, date qui est en contradiction directe avec celle du 8 septembre qu'Hylacomylus donne pour la fin du second voyage. La seconde lettre à Médicis est vraisemblablement écrite à la fin de 1502. Elle parle de ce journal de navigation (*memoriale fatto di giorno in giorno*) que Vespuce a déposé entre les mains du roi de Portugal : elle parle aussi d'un grand ouvrage de Cosmo-

mearum magis admiranda annotatuque digniora *conscripserim*, *ac in libellum unum stilo geographico collegerim, quem libellum Quatuor diætas intitulavi* et in quo singula minutim notavi; *sed hactenus a me non emisi*, ob id quod illum adhuc revisere collationareque mihi necesse est. » Enfin dans le quatrième voyage on trouve de nouveau et toujours selon le texte d'Hylacomylus (p. 289) : « Ubi interdum plurima perspeximus, quæ nunc subticescens *libello meo Quatuor navigationum reservo*. »

graphie qu'il espère teminer dans sa vieillesse et qui doit offrir la description du ciel austral. Il voudrait, dit-il avec orgueil, le rendre plus parfait, *affin che la futura età abbia ricordanza di lui*. J'ai déja, dans un autre endroit, fixé l'attention du lecteur sur le témoignage que le pilote Juan Vespucio, neveu d'Amérigo, rendit en novembre 1515, et selon lequel celui-ci possédait « les journaux de deux voyages de l'oncle, indiquant jour par jour les rumbs et les distance parcourues. » Amérigo traçait les nouvelles découvertes sur les mappemondes *in figura piana* et sur des globes. Il a fait mention de ses divers travaux graphiques dans la première lettre adressée à Médicis : il en a offert au roi Ferdinand, et son compatriote Francesco Lotti (*nostro Fiorentino*) en aurait porté à Médicis, si l'auteur du *corpo sferico* (globe terrestre présentant les principaux résultats des nouvelles navigations) n'eût redouté « la critique et les corrections arbitraires des géographes de Séville [1]. »

[1] La fin de la lettre de Vespuce à Médicis relative à la seconde navigation, n'est pas très claire. « Les gens qui dans cette ville entendent quelque chose en Cos-

Ces données suffisent pour faire voir que le petit nombre d'écrits que le hasard nous a conservés diffère essentiellement de ceux que le navigateur préparait pour la postérité. Nous ne possédons que des notes et des extraits destinés à amuser de grands personnages qui ne s'intéressaient qu'à la peinture des mœurs, à l'aspect du paysage et au récit parfois exagéré de quelques aventures dramatiques. On conçoit plus aisément l'omission des détails nautiques et géographiques ou celle de la nomenclature des lieux, que le silence absolu gardé sur les noms des chefs qu'accompagnait Vespuce [1]. L'horreur des dénominations barbares

mographie, doivent attendre son retour avant de vouloir le corriger : alors il pourra se défendre. » Il s'agit donc de faire terminer une sphère que devait porter Lotti : il s'agit aussi de la crainte de soumettre dès-lors à des juges malveillans un premier tracé des côtes.

[1] Dans l'ensemble des 120 pages que remplissent les diverses lettres de Vespuce, les seules personnes qu'il nomme en outre de celles auxquelles les lettres se trouvent adressées, sont, parmi les contemporains : l'amiral Christophe Colomb, un certain Guaspare de l'expédition de Cabral, Antonio Vespucci, frère d'Amérigo, et six autres Florentins employés probable-

que manifestent trop souvent les anciens se rencontre aussi chez Anghiera. Il demande sans cesse excuse au pape de blesser ses oreilles par tant de sons discordans. Vespuce trouve tout ce qu'il a écrit jusqu'en 1504 « de si mauvais goût » (*di tanto mal sapore*, porte le texte Valori), qu'il ne peut se résoudre à céder à ceux qui l'engagent à publier ses écrits. L'omission des noms propres des personnes auxquelles il se trouvait associé, a paru suspecte : il est cependant difficile d'en deviner le but intentionnel. On a dit qu'en s'enveloppant dans un silence mystérieux il devenait plus facile à Vespuce de déguiser la vérité ou de se livrer à son goût pour l'exagération et une vaniteuse enflure de style : mais les lettres de Vespuce étaient des lettres familières. Il préparait sans doute des ouvrages, mais jusqu'ici on n'a pas trouvé d'indice qu'il ait écrit dans

ment dans le commerce avec le Portugal, Benvenuto di Domenico Benvenuti, Francesco Lotti, Gherardo et Simone Verdi, Giuliano di Bartholomeo del Giocondo, et ce Francesco Albizzi, « presque aussi grand que les Caribes-Cannibales, mais plus mal fait qu'eux. » Je n'ai trouvé en tout que 9 noms propres dont 7 entièrement étrangers aux expéditions espagnoles ou portugaises.

l'intention de se voir imprimé pandant sa vie soit en Italie soit en Allemagne. S'il avait consenti par exemple à faire imprimer la relation de la seconde expédition telle qu'elle se trouve parmi les *Quatuor Navigationes* de l'édition de Baccio Valori, aurait-il osé dire publiquement, sans déplaire au roi Ferdinand, « que la reine Isabelle lui avait dérobé 130 perles, et qu'il avait caché les autres pour les sauver et les garder pour lui? » C'est bien là, je pense, un trait de lettres familières adressées à Soderini. Rien ne prouve aussi que Vespuce ait publié la relation de son troisième voyage en 1504, chez Ottmar ou, en 1507, dans le *Mondo Novo* de Vicence [1]. On aurait tout

[1] Dans la lettre adressée à Médicis sur le troisième voyage, le traducteur latin s'est servi par mégarde dans l'*Itinerarium Portugallensium*, cap. 122, de l'expression *edere* pour *conscribere* ou *componere*, rédiger. (Voyez aussi Gryn. ed. 1532, p. 113.) Il fait dire à Vespuce : « Hoc opus nuncupavi *Diem* tertium quandoquidem prius *edidi* libros duos ejus navigationis quam ex præcepto regis (Castiliæ) perfeci. » L'édition italienne de Bandini (p. 120) a très bien « percioche prima io avea *composti* due altri libri. » Ruchamer, en 1509, dans sa traduction allemande, se sert dans ce

autant de droit de prétendre que Christophe Colomb a envoyé la lettre qu'il adressa à Rafael Sanchez à Rome, et la *lettera rarissima* sur la quatrième expédition à Venise, pour y être publiées l'une en 1493 par Leandro Cosco, l'autre en 1505 par Constanzo Baynera de Brescia. J'ai rappelé plus haut comment le vif intérêt qui se manifestait pour les grandes découvertes maritimes à Venise, à Gênes, à Pise et en d'autres places commerçantes de l'Italie, donnait lieu à l'impression d'une foule de livrets qui circulaient partout et dont l'existence était souvent ignorée de leurs auteurs mêmes. On se demande si l'omission des noms propres et le mystère dans lequel Vespuce semble s'envelopper, peuvent s'expliquer par une réserve officielle, par la crainte de déplaire

même sens d'un équivalent de *conscribere*. Madrignano aurait pu d'autant plus facilement éviter l'erreur de la traduction latine, que plus loin Vespuce dit clairement : « pour ce qui regarde les deux autres navigations (*alios duos dies*), celles dont il a été question plus haut, je compte en renvoyer la rédaction à un autre temps, après mon retour dans la patrie, pour y consulter les érudits et mes amis. » Il s'agissait donc de voyages qui n'étaient point encore *publiés*.

à deux puissances rivales au service desquelles il s'était placé tour à tour? Depuis que l'on s'était aperçu du grand élargissement du Nouveau Monde vers l'est entre les 5° et les 10° de latitude australe, les débats sur les limites des découvertes et sur la longitude qu'on devait assigner à la ligne de démarcation, avaient été transportés sur le territoire américain; mais il ne pouvait y avoir aucun danger à nommer Hojeda que Vespuce avait accompagné à la côte de Paria. Anghiera dont les premières Décades ont été publiées du vivant du roi Ferdinand le Catholique, n'hésite pas à donner les détails historiques les plus minutieux sur les découvertes et sur les hommes; néanmoins en sa qualité de membre du Conseil des Indes et d'homme de cour, on n'oserait l'accuser d'imprudence. Il y a plus encore. A peine un mois après le retour de Pedro Alvarez Cabral de Calicut à Lisbonne, le roi Emanuel de Portugal communiqua aux monarques espagnols (le 29 juillet 1501), dans une longue lettre conservée jadis dans les archives de Saragosse, la relation circonstanciée de tout le voyage de Cabral et de la découverte de cette nouvelle terre de Santa Cruz (le Brésil) « que

Dieu a placée dans un endroit si *convenable* pour faciliter la navigation des grandes Indes en fournissant de l'eau et du bois de construction. » (Nav. t. III, p. 95). Le silence relativement aux noms propres est, je le répète, d'autant plus étrange que Vespuce suit ce même système d'omission là aussi où aucun intérêt quelconque ne semble avoir pu le guider. En rencontrant au Cap Vert les vaisseaux de Cabral, à leur retour des grandes Indes, il donne une excellente et très véridique relation de toutes les aventures de Cabral, sans jamais nommer ce chef de l'expédition, tandis qu'un *signor Guaspar*, embarqué sur la flotte de l'Inde, nous ne savons en quelle qualité, est nommé plusieurs fois.

Il serait peu exact de dire que Vespuce en ne faisant pas mention des capitaines avec lesquels il naviguait, pouvait plus facilement faire croire que lui-même était chargé du commandement. En lisant ses lettres avec quelque attention, on reconnaît que jamais il ne se dit le chef d'une expédition. Je vais citer ses propres paroles. Dans le premier voyage : « Etant venu dans ces pays pour des affaires mercantiles (*mercandi causa*) et

ayant éprouvé pendant quatre ans bien des changemens de fortune, je pris la résolution d'abandonner les affaires (*negotia dimittere*) et d'entreprendre quelque chose de plus digne d'éloge (*laudabiliores res*) et de plus stable. Je me disposai donc à voir différentes parties du monde et à en admirer les merveilles. Comme le roi Ferdinand de Castille armait, à cette époque, quatre navires pour des découvertes vers l'ouest, Son Altesse me choisit pour être dans la société de ceux qui devaient faire ces découvertes (*me ad talia investiganda in ipsam societatem elegit.*)» Le texte de Baccio Valori dit plus clairement et avec plus de modestie encore : « *Fui eletto per Sua Altezza, che io fussi in essa flotta per aiutare a discoprire.* » Ce récit est entièrement conforme à ce que nous savons de plus sûr par d'autres documens sur la vie de Vespuce. Nous avons vu plus haut que selon des lettres de Girolamo Vespuci et de Donato Niccolini, Amérigo était encore à Florence en 1490, mais que trois ans plus tard il avait des motifs d'être fort mécontent de son séjour en Espagne. *Factor*, c'est-à-dire commis, de la puissante maison florentine de Juanoto Bérardi à

Séville, Amérigo paraît d'abord, dès 1495, après la mort du chef, à la tête de cette maison de commerce. L'intérêt que Bérardi avait dans l'armement des vaisseaux de Colomb pouvait faire naître dans l'esprit de Vespuce le désir de voir les pays nouvellement découverts et de chercher fortune dans le Golfe des Perles sur la côte de Paria. Il n'y a, dans le simple récit que nous venons de citer, rien qui annonce un manque de candeur et de véracité. Le troisième voyage est le premier que le navigateur entreprit par ordre du roi de Portugal. Il raconte, dans la relation de ce voyage, comment le roi Emanuel l'avait invité à se rendre à Lisbonne; cependant, dit-il, ce n'était pas pour obtenir un commandement, c'était « *ut unâ cum tribus navibus quæ ad exeundum et ad novarum terrarum inquisitionem præparatæ erant, proficisci vellem; et ita quia regum preces præcepta sunt, ad ejus* (Emanuelis) *votum consensi.* » Le texte italien de Valori porte : « Che fussi *in compagnia* di tre sue navi. » Il n'y a donc là encore que l'assertion d'avoir pris quelque part au voyage. Lorsque dans cette même troisième expédition, Vespuce et

tout l'équipage désirent se venger des indigènes qui avaient commis des meurtres sur deux chrétiens, le commandant[1] de la petite escadre (*navium prætor*, selon le texte d'Hylacomylus, *il nostro capitano maggiore*, selon le texte de Valori) s'y oppose par une lâche prudence. « *Ita gravem injuriam passi cum malevolo animo et grandi opprobrio nostro, efficiente hoc navium prætore nostro, impunitis illis* (*indigenis*) *abscessimus.* » Ce n'est que dans une occasion très grave et après avoir tenu conseil, qu'on délibéra sur le commandement suprême, et qu'on le conféra (peut-être momentanément) à Amérigo. *In qua peregrinatione* (tertia) *post decem menses, cognito quod mineralia nulla reperiebamus, convenimus unà*[2], *ut abinde surgentes alio per mare vagaremur. Quo inito inter nos consilio mox edictum fuit ac in omnem cœ-*

[1] M. Southey, dont l'*Histoire du Brésil* (t. I, p. 16) est rédigée avec un esprit de critique très remarquable, a déja insisté sur cette circonstance, pour prouver qu'on a accusé à tort Vespuce de s'être vanté du commandement suprême.

[2] Nav. t. III, p. 275.

tum nostrum vulgatum, ut quidquid in tali navigatione prœcipiendum censerem idipsum integriter fieret. Propter quod indixi mandavique ubique ut de lignis et aqua pararent munitionem. » Le double de la troisième relation, la lettre à Médicis, ne fait pas mention de cet incident ; il n'y est question que de l'ignorance et des embarras des pilotes de l'expédition et des observations astronomiques par lesquelles Vespuce se vante fastueusement de leur avoir inspiré à la fois le respect et la confiance. « L'ignorance de ceux qui gouvernent un navire alonge les voyages outre mesure. Il n'y avait après cette tempête aucun de nos pilotes qui ait su, à cinquante lieues près, où nous nous trouvions. Nous allions errans (*vagabundi*) sans savoir où, si par l'astrolabe et le quart de cercle (*quadrante astrologico*), je n'avais pourvu à mon salut et à celui de mes compagnons. A cette occasion j'acquis assez de gloire (*mi aquistai non picciala gloria*), de manière que depuis cette époque je fus honoré par eux de cette estime dont jouissent les savans auprès des gens de bien. De même j'enseignai aux pilotes l'usage de la carte marine et je les forçai d'avouer

que les pilotes ordinaires, ignorans en Cosmographie, ne savaient rien en les comparant avec moi[1] » C'est l'*astronome de l'expédition* qui parle ainsi, tout bouffi du secret qu'il croit posséder de déterminer la longitude « par les conjonctions de la lune et des planètes, » méthode de longitude[2] qui, dit Vespuce dans une

[1] « E feci sì che confessassero, che ì nochieri ordinarj ignoranti della Cosmografia, *a mi a comparazione* non avessero saputo niente. » (Bandini, p. 105.)

[2] Colomb, Vespuce, Pigafetta et Andrès de San Martin ont sans doute essayé d'employer les méthodes lunaires et les conjonctions des planètes pendant le cours de leurs voyages : ils avaient même une extrême confiance dans les résultats de ce genre d'observations de longitude, mais l'état des instrumens qu'ils employaient avec un enthousiasme si louable pouvait rendre leurs observations très dangereuses pour la sûreté de la navigation. Sur mer il vaut souvent mieux ne pas observer du tout que d'observer mal. Je reviendrai dans la *Quatrième Section* de cet ouvrage sur les calculs de longitude tentés au quinzième siècle et au commencement du seizième. Vespuce dit avec esprit que l'avantage de ces méthodes lunaires tient au « *corso piu leggier della luna*. » (Texte Riccardi de la première lettre à Médicis, dans Canovai, *Viaggi*, p. 57.)

autre lettre adressée à Médicis lors de son passage au Cap Vert[1], « lui a fait perdre *molti sonni*, et qui, à force de fatigues, abrégera de dix ans le cours de sa vie. » Ces accès de jactance et d'un certain orgueil astronomique se retrouvent presque au même degré chez Colomb. Ce n'est pas dans une lettre familière comme celle du navigateur florentin, mais dans un rapport fait aux Monarques Catholiques sur le quatrième voyage que l'amiral compare les prédictions fondées sur les calculs de l'astronomie nautique à des *visions prophétiques*. Comme Vespuce, Christophe Colomb accuse l'ignorance des pilotes praticiens. « Ils se trompent, dit-il, de plus de quatre cents lieues. Qu'ils me répondent où est située cette côte de Véragua à laquelle je les ai conduits? Je prétends qu'ils ne savent donner d'autre information que celle d'avoir été dans un pays riche en or. Ils ne sauraient trouver la route pour y retourner; ils auraient à découvrir le pays de nouveau. Il n'existe qu'un moyen précis et certain, c'est

[1] Baldelli, *Il Milione*, t. I, p. LIV.

le calcul de l'astrologie. Celui qui le possède peut avoir de l'assurance : *a vision profetica se assemeja esto*[1]. »

Dans le quatrième et dernier voyage de Vespuce, l'infériorité de sa position est encore plus franchement indiquée. Il se plaint de la vanité présomptueuse du commandant de l'escadre (*navidominus noster vel præfectus, capitano maggiore*) ; il parle des ordres que lui donnait ce chef. Une seule phrase du texte italien de Baccio Valori qui ne se trouve pas dans le texte latin de Saint-Dié, semblerait annoncer que Vespuce était capitaine d'un des six vaisseaux[2] employés dans la quatrième expédition. Cette circonstance, preuve d'une grande confiance dans les connaissances nautiques de Vespuce, ne pourrait nous surprendre, puisque nous savons par des documens officiels qu'une année plus tard la cour d'Es-

[1] Nav. t. I, p. 306.

[2] « Il capitano maggiore volle andare a riconoscere la Serra Liona, terra d'Etiopia australe, senza tener necessità alcuna, se non per farsi vedere che era capitano di sei navi, contro alla volontà di tutti noi altri capitani. » Bandini, 58.

pagne voulut le mettre à la tête d'une nouvelle expédition, conjointement avec un des plus grands navigateurs de cette époque, Vicente Yañez Pinzon[1]. Il résulte de cette analyse des différens écrits d'Améric Vespuce que nulle part il ne s'est vanté d'avoir commandé en chef dans la première, la troisième et la quatrième de ses navigations[2], qu'il se sert des

[1] Cédule du roi Philippe I, du 23 août 1506. (NAV. t. III, p. 294 et 320.)

[2] Une seule fois, en parlant dans la lettre à Médicis, qui traite du second voyage, d'une nouvelle expédition préparée par le roi d'Espagne (expédition dans laquelle Vespuce ne put se joindre à cause de son départ inattendu pour le Portugal), celui-ci se sert de la phrase suivante : *Qui m'armano tre navili perche nuovamente vadia a discoprire.....* BANDINI, p. 84. C'est aussi cette relation du second voyage qui, d'après le texte de Riccardi (non d'après ceux de St-Dié et de Valori), parle seule d'une *commission* spéciale donnée à Vespuce *per andare a discoprir.* (BAND. p. 65.) Mais pourquoi cette « commission de Son Altesse » devrait-elle être nésessairement exclusive et personnelle? Le troisième voyage dans lequel Vespuce avoue le plus clairement qu'il était sous les ordres d'un *capitano maggiore*, prouve déja qu'il ne faut pas mettre trop d'importance à ces formes variables de style dans lesquelles *je trouvai*

expressions : « Nous abordâmes, nous découvrîmes, » comme peut s'en servir toute personne qui fait partie d'un équipage, et que par conséquent rien n'annonce qu'il ait voulu s'attribuer à lui seul dans les voyages que je viens de nommer, la gloire des découvertes. Il peut rester quelque incertitude sur le second voyage, à cause de la phrase : « *Per commissione dell' Altezza di questo Re di Spagna mi partii con due caravelle;* » mais un seul texte nous offre ces paroles, qui ne sont peut-être que la traduction de : *ex mandato Regis Castiliæ*, paroles qui se trouvent aussi dans les *Quatuor Navigationes*, et qui indiquent simplement que deux de ces expéditions étaient faites aux frais du gouvernement espagnol. D'ailleurs, selon les idées mêmes du navigateur florentin, la gloire de ses découvertes ne pouvait, comme je le prouverai plus bas, être fondée que sur

est placé pour *nous trouvâmes*. C'est dans ce même troisième voyage que nous lisons, à l'occasion de l'ancienne controverse sur l'existence d'habitans dans la zone torride et au-delà de l'équateur : « *Oltra l'equinoziale io ho trovato paesi più pieni di abitatori che giammai altrovi io abbia ritrovato.* »

leur étendue : Vespuce, jusqu'à l'époque de sa mort, était fermement persuadé d'avoir abordé aux côtes d'Asie.

Michel Servet, victime de la tourmente religieuse et de l'intolérance protestante de Genève, accuse Vespuce dans un passage de l'édition de Ptolémée (1535) que nous avons eu occasion de citer plus haut, de n'avoir même été embarqué avec les Portugais que comme *marchand*, *ut suas merces commutaret*. Ce blâme est d'autant plus grave, que Servet était Espagnol de nation, né à Villanueva dans l'Aragon, trois ans seulement avant la mort de Vespuce, compagnon de Hojeda. Je nomme ici Alonzo de Hojeda, parce que dans le témoignage qu'il rendit publiquement dans le procès contre les héritiers de Colomb, il déclara que dans l'expédition entreprise à la côte de Paria « pour faire des découvertes *après l'amiral*, » il amena avec lui « *Juan de la Cosa*, *pilote*, *Morigo Vespuche et d'autres pilotes*[1] ». C'est la traduction littérale de cette

[1] Il est important de rapporter ici les propres paroles de Hojeda : « Dice que en este viage que este dicho testigo hizó, *trujo consigo á Juan de la Cosa*, *piloto*,

déclaration importante. La place que ce témoignage assigne à Vespuce, n'indique pas un marchand embarqué comme par hasard. Il reste même incertain si les mots « et autres pilotes » qui sont précédés par le nom de Vespuce ne qualifient pas ce dernier de pilote aussi. Une telle conclusion ne laisserait rien à désirer; le célèbre Juan de la Cosa, le même dont je publie la carte d'Amérique de 1500, n'était pas déja désigné spécialement comme pilote : car d'après les règles d'une interprétation très sévère, le mot *autres* peut se rapporter à une similitude d'état avec le seul Juan de la Cosa[1]. Je pense que Vespuce lui-

é Morigo Vespuche é otros pilotos : que fué despachado este testigo para el dicho viage (á Paria) por mandado del dicho D. Juan de Fonseca, Obispo de Palencia, por mandado de SS. AA. » (Nav. t. III, p. 544.)

[1] C'est l'interprétation qu'adopte M. Navarrete, puisqu'il dit que, malgré le témoignage de Hojeda, on ignore en quelle qualité Vespuce fut embarqué. Herrera (Dec. I, lib. IV, cap. 1), ennemi du navigateur florentin, cherche cependant à adoucir le trait satirique de Michel Servet. « Hojeda, dit Herrera, était accompagné en 1498 de Juan de la Cosa, homme d'une grande intrépidité, comme pilote, et de Vespuce comme négociant (*mercader*)

même nous a indiqué avec sincérité dans quel but on lui permit de prendre part au voyage. C'était pour aider à découvrir, *per aiutare a discoprire*. En signalant ici Vespuce comme l'*astronome de l'expédition*, je me fonde sur l'analogie d'un fait que l'on n'a pas apprécié avec l'attention qu'il mérite et qui caractérise pour ainsi dire les progrès de la culture scientifique à la fin du quinzième siècle. La reine Isabelle partageait probablement la haute opinion que Christophe Colomb avait (j'oserais presque dire à tort) de ses propres connaissances en astronomie nautique : cependant au moment de son départ pour la seconde expédition, la reine l'engage[1] « à amener avec lui un bon *as-*

et savant (*sabio*) en affaires de cosmographie et de marine. » Tiraboschi (lib I, cap. 6, § 21) dépeint Vespuce comme un passager intéressé pécuniairement dans l'armement de l'expédition, mais jouissant d'une haute considération à cause de ses connaissances nautiques.

[1] *Carta mensagera* (lettre) des monarques à Christophe Colomb en date du 5 septembre 1493, trouvée dans les archives du duc de Véragua : « Y nos parece que seria bien que llevasedis con vos un buen *estrologo* y nos parescia que seria bueno para esto Fray Antonio de Marchena porque es buen *estrologo*, y siempre nos

tronome, à faire choix par exemple du moine franciscain Antonio de Marchena, qui possède les connaissances requises et qui paraît être d'un esprit accommodant et plein de déférence pour les volontés de l'amiral. » Cette injonction prouve qu'on était habitué alors à voir un astronome ou cosmographe dans une expédition de découvertes à côté des pilotes praticiens, sans doute parce que l'usage de l'astrolabe et du quart de cercle (*cuadrante*), comme les calculs d'après les tables de Régiomontamus, étaient encore d'un usage très récent dans la marine. Pourquoi le choix de Hojeda ne serait-il pas tombé sur Vespuce que l'illustre Cabot appelle « un homme bien expert dans l'art de prendre des hauteurs (pour fixer la latitude), » et dont Pierre Martyr

parecio que se conformaba con vuestro parecer : por eso si a vos parece sea este sino sea otro cual, que quisieredes...» (NAV. t. II, p. 110.) La reine veut que l'astronome soit complaisant et facile à vivre pour que la paix puisse régner à bord du vaisseau de Colomb. Sur la question de savoir si l'astronome Marchena est identique avec Fray Juan Perez, l'ami et protecteur de l'amiral, et gardien du couvent de la Rabida, voyez NAV. t. III, p. 603, et MUÑOZ, lib. IV, § 24.

d'Anghiera, l'ami de tous les grands marins de son temps, vante les connaissances astronomiques et l'*art polaire*?

Les relations des voyages de Vespuce, surtout les lettres adressées à Médicis, n'offrent en grande partie que des tableaux de mœurs et des récits d'aventures. Il faut par conséquent, pour les soumettre à une critique historique; en extraire le peu de faits, de noms propres et de chiffres qu'on y trouve confusément dispersés. Cette analyse seule peut conduire à reconnaître quelles sont les expéditions espagnoles ou portugaises auxquelles Vespuce a été associé. Les époques du départ et de l'arrivée, le nombre des vaisseaux, la direction de la navigation, la physionomie du pays visité et ses productions, les aventures et les chances du voyage, voilà les caractères propres à nous guider et à justifier nos conjectures et nos rapprochemens. Le laconisme intentionnel ou fortuit du narrateur est désespérant en tout ce qui tient aux renseignemens géographiques. Cependant, et cette circonstance ne doit pas être passée sous silence, l'omission des faits et des dénominations de sites les plus mémorables, caractérise presque

au même degré plusieurs des relations fragmentaires qui ont été publiées dans les premières années du seizième siècle. Vainement on chercherait dans le troisième voyage de Colomb, décrit d'après le journal[1] même de ce navigateur et inséré dans l'*Itinerarium Portugallensium*, au récit de la découverte de la terre ferme, les noms de l'*Ile de la Trinité*, de la *Tierra de Gracia*, de la *Boca del Dragon*, et du fameux *Golfe des Perles*. Aucune latitude n'est indiquée dans ce voyage de Colomb, dans ceux de Per Alonzo Niño (*Niger* selon Madrignano) et de Vicente Yañez Pinzon (*Byntze* selon Ruchamer). L'importante découverte du Cap Saint-Augustin par Pinzon est passée sous silence et à peine devine-t-on dans le premier Recueil de 1507 que le voyage a été vers l'hémisphère austral et sur les côtes du Brésil. Le promontoire de Paria y est constamment nommé *Payra*; on fait arriver Alonzo Niño dont l'expédition était terminée au mois d'avril 1500, à Cauchieto, sur les côtes de Caracas, le premier novembre de la

[1] On fait parler l'amiral lui-même. *Itin. Portug.* cap. CV; Gryn. p. 98.

même année[1]. Pour juger avec équité les *Quatuor Navigationes* de Vespuce, extrait d'un livre qui n'a jamais paru, il faut connaître intimement l'état des autres publications de cette époque.

Je fais suivre ici les analyses partielles de chaque expédition en séparant les faits de toute interprétation conjecturale. Le texte que j'ai suivi est celui d'Hylacomylus, selon l'édition de Saint-Dié. Les *variantes lectiones* sont tirées des textes italiens de Baccio Valori et de Riccardi[2]. J'ai négligé les *variantes* de Francesco Giunti, le commentateur de Sacro Bosco, parce que ce géomètre n'est que de la fin du seizième siècle. Les extraits de Hojeda et de Vicente Yañez Pinzon, ont été placés en regard du premier et du second voyage d'Améric Vespuce, afin que le lecteur puisse apprécier le degré de probabilité de

[1] *Itin.* cap. CX; Gryn. p. 103.

[2] Je me sers dans le texte par abréviation des initiales H, V et R, pour indiquer les textes de St.-Dié, de Valori et de Riccardi. Pour mettre le lecteur en état de vérifier les faits, je cite la réimpression d'Hylacomylus dans le grand ouvrage de M. Navarrete, t. III, p. 191 — 290.

leur identité respective. J'ai conservé d'ailleurs la succession des événemens telle qu'elle est présentée dans les relations mêmes.

I. LE PREMIER VOYAGE DE VESPUCE COMPARÉ AU VOYAGE DE HOJEDA.

Premier voyage d'Améric Vespuce.	Premier voyage d'Alonzo de Hojeda.
1) — Départ de Cadix le 20 mai 1497 (Val. 10 mai 1497). Quatre navires expédiés par ordre spécial du roi Ferdinand. (Nav. III, 196.)	1) — Départ de Pto de Sta Maria près de Cadix, selon les manuscrits de Las Casas, le 20 mai 1499. Quatre navires expédiés par ordre spécial des monarques (III, 544) et sous les auspices du ministre des Indes * l'évêque Fonseca.
2) — « Des Iles de la Gran Canaria* » aux côtes	2) — De la Gomera, une des Iles Canaries, aux côtes

* Cette expression *Isole de la Gran Canaria* n'indique aucunement chez Vespuce l'île de Canarie que les Espagnols ont l'habitude aussi de nommer la *Gran Canaria :* elle désigne le groupe entier. Vespuce dit (selon le texte de Saint-Dié): *Insulæ Fortunatæ, nunc vero Canariæ Magnæ insulæ dictæ* (III, 198).

* Gomara (cap. 21) le nomme *Presidente de las Indias.* On sait par le procès du fisc contre les héritiers de Christophe Colomb que Hojeda était accompagné dans cette expédition par Juan de la Cosa, Améric Vespuce et Bartolomé Roldan. Ce dernier avait déja été comme pilote avec Colomb en 1498 sur les côtes de Paria. (Ms. de Las Casas selon Washington Irving, liv. XII, chap. 6.)

du Nouveau Monde, vingt-sept (V. 37) jours de navigation. « Nous vîmes, après avoir gouverné O. ¼ S. O. (III, 199), une côte qui nous parut de la terre ferme, le pôle *boréal* étant élevé de 16°. » Mais Canovai (p. 30 et 327) soupçonne, à cause du rumb de vent indiqué par Vespuce, qu'il faut lire 6° N.

du Nouveau Monde, vingt-quatre jours de navigation. On atterre sur les côtes de Surinam à peu près par les 3° de latitude boréale (III, 5), selon le témoignage de Hojeda recueilli dans le *procès* (III, 544), 200 lieues (au sud-est) du promontoire de Paria.

3) — L'expédition suit la direction de la côte qui est aussi celle dans laquelle souffle le vent (III, 201). Description prolixe des mœurs des indigènes (III, 203-218). Comme au commencement du voyage on ne trouve « rien de bien profitable » et de faibles traces d'or, on arrive, après bien des détours, en suivant les sinuosités de la côte, à un endroit habité dont la construction rappelle Venise (III, 219), *a una popolazione fondata sopra l'acqua come Venezia*. Combat dans lequel cinq Espagnols sont blessés. On navigue 80 lieues plus loin et on rencontre une race d'hommes de mœurs plus douces qui se nourrissent de la farine de poissons.

3) — L'expédition suit la direction de la côte du sud-est au nord-ouest. Elle trouve la mer entièrement douce par l'effet de la proximité de deux rivières dont l'une (l'Essequivo) coule du sud au nord, l'autre (l'Orénoque) de l'ouest à l'est. La côte est composée de terrains très bas et marécageux. Le courant porte du S. E. au N. O. Île de la Trinité. Golfe de *Paria* (III, 543). La proue à l'ouest, on arrive à l'île de la Marguerite et au Cap Codera, alors Cabo Isleos.

4) — Incursion dans l'intérieur des terres pendant laquelle les Espagnols sont accueillis « de la manière la plus honorable. » (III, 227.) Tout ce pays s'appelle *Paria* (V. *Lariab*) et se trouve situé « dans la zone torride directement *sub parallelo qui Cancri tropicum describit, unde polus horizontis ejusdem se vigenti tribus gradibus elevat*, erreur de déplacement vers le nord contrastant avec l'erreur de Christophe Colomb qui assigne à la continuation de cette même côte vers l'est (I, 258) à la Boca de la Sierpe une latitude de 5°, au lieu de 10° 5'. On a déja fait 870 lieues pendant treize mois. Les navires sont réparés dans le plus beau port du Monde, où l'on *reste pendant trente-sept jours* : puis l'on navigue pendant sept jours à la faveur des vents est et nord-est. On trouve un grand nombre d'îles parmi lesquelles on atterre à l'Ile d'*Iti* (III, 237), habitée par un peuple extrêmement belliqueux.

4) — Incursion dans l'intérieur des terres pendant laquelle les indigènes rendent aux Espagnols « des honneurs extraordinaires » (III, 7). Puerto Flechado (Chichirivichi), où il y eut un (voyez 5)

5) — *Combat* à Iti. Les Espagnols ont *un mort et vingt-deux blessés*. Ils font

5) — Combat sanglant. Les Espagnols ont *un mort et vingt blessés* (III, 7).

XXV (selon le texte de Valori CCXXC) prisonniers indiens (III, 240).

Pour guérir les blessés, Hojeda entre dans un port près de la Vela de Coro où l'on *reste pendant vingt jours* (III, 234). D'après Herréra, pendant *trente-sept jours*. (Le même historiographe signale commme refuge le beau port de Mochima ou Maracapana, quelques lieues à l'ouest de Cumana.) D'après le témoignage du pilote Andrès de Morales, Hojeda reconnaît la *Isla de Gigantes* (III, 544), qui, selon la position qu'il désigne, est l'Ile de Curaçao (III, 7 et 34) et le Cabo de San Roman. Plus tard on entre dans un golfe au milieu duquel s'élève un hameau dont les maisons sont construites sur pilotis comme à *Venise* («pueblo sobre el agua en un golfo que llamaron Golfo de Venezia»). Oviedo (lib. III, c. 8) dit que Hojeda est parvenu vers l'ouest jusqu'à la province de Cinta, 8 lieues à l'est des montagnes de Santa Marta. Depuis trois mois il a fait plus de 600 lieues. Départ pour l'Ile d'Haïti, le 30 août 1499. Après avoir visité, selon Herrera (Dec. I, lib. IV, cap. 2), parmi les Iles Caribes, la Dominique et la Guadeloupe, Hojeda débarque dans le port

de Yaquimo à Haïti le 5 septembre 1499 (III, 9). Durée de l'expédition depuis le départ d'Espagne jusqu'à l'arrivée à Haïti, trois mois seize jours (d'après Herrera cinq mois).

6) — Retour en Espagne avec deux cent vingt-deux *captifs*. Arrivée à Cadix le 15 octobre 1499 (d'après Valori le 18 octobre 1498). Vespuce dit invariablement selon l'édition de St.-Dié (III, 196) et selon le texte de Valori (Band. p. 6) que toute son expédition a duré dix-huit mois (III, 196); mais les dates du texte de St-Dié donneraient trente-un, celles du texte de Baccio Valori seize mois. De plus, le *départ* pour le second voyage (en mai 1489 d'après l'édition de St.-Dié, en mai 1499 d'après les textes de Riccardi et de Valori) est en contradiction directe avec le retour du premier voyage, d'après l'édition de St.-Dié; tandis que le retour, selon le texte de Valori, ne contredit que la date du départ pour le second voyage d'après Hylacomylus, quoiqu'on lise dans la *Cosmographiæ Introductio* 1498 au lieu de

6) — Soupçon d'enlèvement *d'esclaves* (III, 167). Las Casas affirme que Hojeda en avait déja un grand nombre avec lui lors de son entrée à Yaquimo (III, 332). Herréra les nomme des captifs enlevés à Portorico (Dec. I, lib. IX, cap. 4). De vives altercations avec Francisco Roldan et Christophe Colomb retiennent Hojeda long-temps à Haïti. Comme ces altercations ne cessent qu'en février 1500, Hojeda n'arrive à Cadix qu'à la mi-juin de la même année. Durée de toute l'expédition, treize mois.

1489. Le père Charlevoix donne au premier voyage de Vespuce une durée de vingt-cinq mois (BAND. p. LXV), tandis qu'Herréra réduit cette durée à cinq mois (Dec. I, lib. IV, cap. 2). Ces variantes méritent beaucoup d'attention.

7) — Vespuce ne parle pas de *perles* dans cette relation du premier voyage. Il dit seulement qu'on vendit à Cadix les deux cent vingt-deux Indiens.

7) — Hojeda n'obtient que quelques (*algunas*) *perles* dans le golfe de Paria et se montre peu content des fruits de l'expédition.

II. LE SECOND VOYAGE DE VESPUCE COMPARÉ AU VOYAGE DE VINCENTE YAÑEZ PINZON.

SECOND VOYAGE D'AMÉRIC VESPUCE.

1) — Départ de Cadix un jour du mois de mai 1489 (Val. le 16 mai 1499; Ric. le 18 mai 1499). Deux caravelles selon la lettre à Médicis [1] (BAND. p. 65), trois

PREMIER VOYAGE DE VICENTE YAÑEZ PINZON.

1) — Départ de Palos (du Rio de Saltes, d'après le témoignage du pilote Juan de Umbria ou Ungria, cousin de Martin Alonzo Pinzon, NAV. t. III, 547 et 559),

[1] Dans cet aperçu du second voyage de Vespuce, je cite la lettre à Pierre Francesco de' Medici d'après l'édition de Bandini (*Vita e lettere di Amerigo Vespucci*, 1745, p. 64-86). Ces lettres se trouvent réimprimées, toujours d'après le texte de Riccardi, dans CANOVAI, *Viaggi di Amerigo Vespucci*, 1817, p. 50-69.

d'après la lettre à Soderini, texte de Valori (Band. p. 37). Le texte d'Hylacomylus ne fait pas du tout mention du nombre des navires.

au commencement de décembre 1499 (III, 18). L'*Itinerarium Portugallensium*, cap. 112, indique le 18 novembre 1499, Gomara le 13 novembre. Quatre navires dont deux commandés par Arias Perez Pinzon et Diego Fernandez Colmenero, l'un et l'autre neveux de Vicente Yañez Pinzon (Anghiera, Dec. I, lib. IX, p. 101; Nav. III, 82 et 550). Deux navires seuls de l'expédition sont retournés en Espagne (Southey, *Hist. of Brazil*, I, 7); les deux autres ont fait naufrage sur les bas-fonds de Babueca (Nav. III, 21, et plus haut, *Exam. crit.* tom. III, p. 219).

2) — L'expédition touche d'abord aux îles Canaries (à la Gomera selon le texte de Riccardi) et puis à l'île Fuego appartenant au groupe des Iles du Cap Vert.

2)—L'expédition touche d'abord aux Iles Canaries puis le 13 janvier 1500, selon le témoignage du capitaine Colmenero (III, 551) à l'Ile Fuego, du groupe des Iles du Cap Vert; mais selon le témoignage de Pedro Ramirez (III, 550) aux Iles de S. Antonio, petit archipel situé au N. N. O. de l'Ile Fuego et comprenant les ilots de San Antonio, S. Nicolas, Santa Lucia et San Vicente.

3) — Traversée de 500 lieues (Val. de 800 lieues) en dix-neuf jours (R. en 24, V. en 44 jours) pour aborder le 27 juin, par les 5° de lat. *australe* (R. par 6° $\frac{1}{5}$, V. par 8° de lat. aust.), à une nouvelle terre que « nous regardions comme terre ferme et qui se trouvait placée en face de celle dont il a été question dans le premier voyage[1]. » (Le texte de Valori dit simplement que la nouvelle terre est contiguë à celle qui a été vue antérieurement, *continua à la di sopra si fa menzione.*) On trouve des terrains bas, inondés, couverts d'une épaisse végétation. On navigue 40 lieues plus loin en suivant la côte vers le sud-est, et on trouve une mer d'eau douce. Les tonneaux sont remplis d'eau potable à 15 lieues de la côte. (Vue du cap que Ptolémée appelle *Cap Cattigara,* de sorte que « d'après les degrés de latitude et de longitude, nous devions nous trouver peu éloignés du *Sinus Magnus.* » Band.

3) — Traversée de 540 lieues du N. E. au S. O. pour aborder, le 20 janvier 1500, à une nouvelle terre par les 8° de latitude *australe*, après avoir coupé l'équateur pour la première fois sous pavillon espagnol (Herrera, Dec. I, lib. IV, cap. 6) du côté de l'Amérique. L'atterrage de Pinzon se fait au *Cap St.-Augustin*, appelé alors Cabo de Santa Maria de la Consolacion (aussi Rostro Hermoso). Le commandant seul débarque avec les *escribanos* (III, 548) pour faire une de ces risibles cérémonies de prises de possession auxquelles on n'a pas encore renoncé au dix-neuvième siècle. (L'*Itinerarium Portugallensium*, dans la courte description de l'expédition de Vicente Yañez Pinzon, ne fait aucune mention sous un nom quelconque du Cap St.-Augustin, pas plus que la lettre de Vespuce à Soderini.) Plus loin, vers le sud, on rencontre des tribus d'indigènes nomades et d'une taille extraordinaire.

[1] « Terram quamdam novam tandem tenuimus, quam quidem firmam existere censuimus, contra illam de qua facta in superioribus mentio est. » (Nav. III, 243.) Dans la lettre à Médicis il n'est pas du tout question de la terre ferme vue dans un voyage antérieur.

p. 66.) La lettre à Soderini (III, 244) ne fait pas mention de la vue du Cap Cattigara d'Asie, mais celle que Vespuce adressa à Médicis, lors de sa relâche au Cap Vert, le 4 juin 1501, au commencement de son troisième voyage, énonce clairement que « la terre à laquelle Pedro Alvarez Cabral toucha accidentellement (le 22 février 1500), lorsqu'il voulut doubler le Cap de Bonne-Espérance, est identique avec la terre que Vespuce découvrit dans le voyage pour le roi de Castille[1]. » Or Cabral avait atterré sur les côtes du Brésil par les 10° de latitude australe. (III, 45.)

4) — Courant extrême-

4)—L'expédition n'avan-

[1] « Questi tredeci navigli (della flotta del Re di Portogallo) posono in una terra, dove trovarono gente *bianca* et ignuda *della medesima terra che io discopersi per lo Re di Castella*, salvo che è più a levante. » BALDELLI, *Il Milione*, t. I, p. LIV. La lettre de Vespuce du 4 juin 1501 est tirée du manuscrit de Pier Voglienti, qui est le n° 1910 de la bibliothèque Riccardienne. Comme des deux voyages que Vespuce à faits pour l'Espagne, le second seul a été au sud de l'équateur, il ne reste aucun doute que les mots *io discopersi* font allusion à la seconde expédition du navigateur florentin. Si Cabral a atterré par les 10° et Vespuce par les 5°—8° de latitude australe, l'expression *più a levante* n'est pas très précise. Mais comment chercher de la précision dans l'indication des longitudes, lorsque entre les 5° 1/4 et 10° de latitude australe, la côte varie à peine d'un seul degré en différence de méridiens. Vespuce se trompe aussi lorsqu'il place le départ de Cabral de Lisbonne au mois d'avril 1499: il avait lieu le 9 mars 1500.

ment fort, semblable à ceux du phare de Messine et du détroit de Gibraltar (Band. p. 68), du S. E. au N. O. Ce courant entrave la navigation (III, 245) et force de tourner *la proue au N. O.* On n'avait donc été qu'au nord du parallèle de Bahia, car plus loin vers le sud, le courant porte au S. O. Selon la lettre à Médicis (Band. p. 83), le terme le plus austral de cette navigation de Vespuce n'aurait été que 6° ½ sud, mais[1] un témoignage de Sébastien Cabot (Nav. III, 319) prouve qu'on était parvenu pour le moins jusqu'au Cap S.-Augustin. En cotoyant toujours vers le N. O. on arrive à une baie au milieu de laquelle est placée une île. Combat avec les Cannibales pas plus loin vers le S. E.; elle *met la proue au N. O.* et coupe de nouveau l'équateur. Combat avec les naturels. Dix Espagnols blessés. On reconnaît l'embouchure de la rivière des Amazones, et on trouve une mer d'eau douce à une grande distance des côtes. On passe entre l'Ile Joanes de Marayo et le continent, en entrant dans l'Amazone. En remontant dans la rivière on enlève trente-six esclaves de la province de Marinatambal (III, 20). L'*Itinerarium Portugallensium* dit: Regioni nomen est *Chiama* marina tambala (cap. CXIII). Ce mot *chiama* (*s'appelle*) ajouté par méprise, prouve que la traduction a été faite de l'italien en latin. Les navires de

[1] Les deux voyages de Vespuce dont parle Sébastien Cabot comme ayant servi à faire connaître la latitude précise du Cap Saint-Augustin évaluée alors à 8° S., ne peuvent avoir été que le second et le troisième; puisque dans le procès du fisc contre les héritiers de Colomb, Nuno Garcia et Andrès de Morales affirment que la dernière des déterminations de la latitude du Cap Saint-Augustin fut faite (Nav. III, 320) lorsque Vespuce navigua « pour le roi de Portugal. » Or, des quatre expéditions de Vespuce, il n'y a eu de faites aux frais du Portugal que les deux dernières. Dans la quatrième, Vespuce n'a abordé aux côtes d'Amérique qu'au sud de la Bahia de Todos los Santos (12° 58′ S.). Dans la première il n'a pas été au sud de l'équateur : il ne reste donc, pour avoir déterminé la position du Cap Saint-Augustin (situé, d'après l'amiral Roussin, par les 8° 20′ S.), que le second voyage pour l'Espagne et le premier pour le Portugal, qui est le troisième des *Quatuor Navigationes*.

nibales (III, 247). Quatre-vingts lieues plus loin au N. O., l'expédition relâche dans un port où elle reste dix-sept jours, commerçant avec une peuplade de mœurs douces et riche en perles qui lui viennent d'un pays situé vers l'ouest. Plus loin encore on entre dans un autre port pour réparer et calfater un des navires qui faisait de l'eau. (Texte de Baccio Valori.) Enfin on reconnaît une grande île très basse à 20 lieues marines de distance du continent (probablement l'Ile de Joanes de Marayo, située dans l'embouchure de l'Amazone) : cependant de la pointe continentale de Tigioca au Cap Magoari de la grande île, il n'y a pas 20, mais seulement 12 lieues. (NAV. III, 18 et 252.) Il pleut très peu dans cette contrée. (III, 255.)

Pinzon se trouvent en grand danger par les effets des mouvemens terribles de la marée qu'on appelle *Pororoca* (LA CONDAMINE, *Voy.* p. 201) à l'embouchure de l'Amazone et la *barre* ou le *Mascaret* sur la Gironde.

5) — Vespuce raconte « que dans le cours de sa navigation il a coupé deux fois l'équateur (III, 259) et montré à la *gente grossolana* que les ombres tombaient au sud et au nord. » (BAND. p. 69.) Il se vante d'avoir fait beaucoup d'observations astronomiques sur les étoi-

5) — Pinzon, pendant sa navigation au sud de l'équateur, est très occupé des constellations du ciel austral. (ANGHIERA, *Ocean.* Dec. I, lib. IX, p. 96.) Après avoir échappé aux dangers du mascaret, il commence à revoir l'étoile polaire.

les du ciel austral. Vaine recherche d'une étoile polaire antarctique. Description de quatre étoiles (de la Croix du sud) comparées par Vespuce (BAND. p. 70) à la forme rhomboïdale d'une amande (*mandorla*), et auxquelles il applique le célèbre passage du Dante : *Io mi volsi a man destra e posi mente All' altro polo.* (Voyez tom. III, p. 132.) La lettre à Médicis rapporte une observation de la conjonction de Mars et de la lune, du 23 août 1499. Calculée d'après les Ephémérides de Régiomontanus, cette observation donne, selon Vespuce, au point de la côte où se trovait l'expédition, « une longitude de 82° $\frac{1}{2}$ ou de 1366 $\frac{2}{3}$ lieues de 16° $\frac{2}{3}$ au degré, non comme porte le texte Riccardien dans un autre endroit (BAND. p. 83), de 84° à l'occident de Cadix. » Il est digne de remarque que la conjonction du 23 août 1499 n'est pas du tout mentionnée dans la lettre adressée simultanément à Soderini et au roi René, selon l'édition de Saint-Dié. Comme cette édition place le retour du premier voyage au 15 octobre 1499, l'observation paraîtrait appartenir

non au second, mais au premier voyage. Si le résultat du calcul méritait quelque attention, on ferait observer qu'une longitude si occidentale (82° ½) se rapporte bien plus mal encore aux côtes du Brésil et de la Guyane qu'à celles de Venezuela. La différence en longitude entre le Cap Saint-Augustin et le port de la Guayra (Terre ferme), par exemple, est de 32° ½, et ce dernier port n'est encore que de 60° 50′ à l'occident du méridien de Cadix.

6) — Après avoir quitté l'île très basse qui est située à 15 lieues de distance de la terre ferme (selon Navarrete, l'Ile de Marayo), on continue à naviguer vers le nord (BAND. p. 73) et on reconnaît une autre île habitée par les Indiens anthropophages et d'une énorme stature, appelés Camballi ou Cambazi, « plus grands encore que M. Francisco de Albicio. » La lettre à Médicis (BAND. p. 74 et 76) assigne à cette île une latitude boréale de 10° (la côte méridionale de l'Ile de la Trinité est par les 10° 6′ N.) sans lui donner un nom

6) — L'expédition suit la côte vers le N. O. sur une longueur de 300 lieues, pour arriver au *Golfe de Paria* (III, 20), que l'*Itinerarium Portugallensium* (cap. CXIII) appelle *Payra*. L'eau de *la mer y est douce* à cause de la proximité de l'embouchure d'un grand fleuve (l'Orénoque). Expérience faite avec un vase à soupapes, par laquelle on constate qu'une couche d'eau douce de six brasses d'épaisseur couvre l'eau salée dont la profondeur n'est que de deux brasses. (Voyez tom. I, p. 314.)

particulier. Dans la lettre à Soderini (III, 259), elle est nommée *Ile des Géans*. Les Camballi (Caribes) de cette île sont de *gentil disposizione*, « ne mangeant que leurs ennemis, et parmi ceux-ci seulement les hommes. » Ils font des incursions en d'autres îles pour enlever des esclaves. Il n'y eut pas de combat avec les Caribes de l'Ile des Géans, mais plus loin avec d'autres tribus du littoral. Après avoir longé la côte (méridionale) de l'île, on entre dans un golfe qui s'appelle le *Golfe de Parias* (Band. p. 75) : ce nom manque dans la lettre à Soderini. L'ancre est jetée vis-à-vis d'un très grand fleuve *qui rend douce* l'eau du golfe. L'équipage est traité avec la plus grande hospitalité dans un village de la côte où l'on reçoit de belles perles pêchées dans ces parages mêmes. (Band. p. 76.) La lettre à Soderini passe sous silence le Golfe de Paria et les perles. Elle offre un récit beaucoup moins circonstancié que la lettre de Vespuce adressée à Médicis. Pour ne pas altérer la série des faits, il faut séparer les deux versions.

7) — Selon la lettre a Soderini et au roi René (texte de Saint-Dié) : Après les petits combats qui eurent lieu au-delà (à l'ouest) de l'Ile des Géans (l'Ile de la Trinité), on suit la côte. Comme une année de navigation était déja révolue et que l'on manquait de vivres, l'équipage exprimait le désir de retourner en Espagne. Pour réparer les navires, on relâche dans un golfe où l'on reste pendant quarante-sept jours et acquiert par voie d'échange 119 marcs de perles. De là l'expédition se dirige vers l'Ile *Antiglia* « que Christophe Colomb a découverte il y a peu d'années. » Après y avoir séjourné deux mois et deux jours, « souffrant parfois de l'iniquité des chrétiens qui y sont établis (III, 261), » on met à la voile le 22 juillet et on arrive le 8 septembre (sans indication d'année) dans le port de Cadix. — Selon la lettre a Médicis (texte Riccardien) : Après avoir quitté le *Golfe de Parias*, l'expédition longe la côte (vers l'ouest) pendant 400 lieues. « On conclut (de cette longueur) et de la présence de certains (grands) quadrupèdes qui ne se trouvent

7) — Sorti du golfe de Paria, Pinzon navigue 600 lieues vers l'ouest (III, 21) sans faire une mention particulière de l'Ile de Curaçao, habitée par des Caribes à taille gigantesque, ni d'un village construit dans l'eau comme Venise, objets placés cependant tous deux sur la route. Anghiera affirme (Dec. I, lib. IX, p. 101) que Pinzon aussi regardait toute cette côte comme une terre ferme et comme *faisant partie de l'Asie*, entre le Cathay et les bouches du Gange. Les témoignages du capitaine Diego Fernandez Colmenero et de Pedro Ramirez, compagnons de Pinzon dans le voyage dont je donne ici le précis, nous apprennent (III, 21, 548 et 550) « que des côtes de Venezuela on fit voile vers la *Española*, appelée Isabella, en relâchant dans cette traversée à la Guadeloupe et à San Juan (Portorico). »

pas dans des îles (BAND. p. 76), que cette terre appartient à l'*Asie orientale* (« che questa era terra firma e confini dell' Asia per la parte d'oriente e il principio [1] per la parte d'occidente »). Vers le terme occidental de la navigation le long de la côte on trouve des tribus d'hommes grands et féroces. Il y a de fréquens combats, parfois de seize Espagnols contre deux mille indigènes! On relâche dans un port pour y guérir les blessés dont un *seul* succombe (BAND. p. 78). On touche à une île éloignée de 15 lieues de la terre ferme, île couverte de bois de brésil et habitée par un peuple de stature gigantesque. Les hommes à genoux étaient plus grands que Vespuce lorsqu'il se tenait debout. « Ciascuna delle donne pareva una Pentesilea e gli uomini Antei. » *Il n'y eut pas de combat*. Plus loin, à 10 lieues de distance, on trouve une autre île voisine (« commarcana [2] »). Les

[1] Ces expressions rappellent celles de la première lettre de Toscanelli, et la dénomination de *Alpha et Omega* donnée par Colomb au cap oriental de l'île de Cuba. (Voyez tome I, p. 21; tome III, p. 9, 192.)

[2] Je signale l'emploi en italien d'un mot espagnol qui a donné

maisons d'un grand village y sont construites dans l'eau *comme à Venise* (Band. p. 80). On continue la navigation de la côte 300 lieues plus loin (en tout 700 lieues). Comme les navires faisaient beaucoup d'eau et que, selon le *point d'estime* des pilotes, on ne se trouvait qu'à 120 lieues de distance de l'*Ile Spagnuola* « dont l'amiral Colomb avait fait la découverte il y a six ans; » on résolut d'y atterrer.

8) — Après une relâche de deux mois dans cette île des Chrétiens, l'expédition met de nouveau à la voile le 22 juillet et fait 200 lieues *vers le nord* dans l'espace de quarante-cinq jours, en découvrant « au-delà de mille îles » habitées par une race d'hommes doux et timides. La navigation entre ces îles (Bahames?) était extrêmement dangereuse à cause des bas-fonds et des écueils. Le manque de vivres fait accélérer le retour en Espagne. On enlève deux cent

8) — « De la Isabella Pinzon se dirige *par le nord* vers d'autres îles, vers Samana et Jumeto (Saometo, Someto), Maguana et les bas-fonds de Babura (probablement Babueco). Voyez tome III, p. 192). Deux caravelles se perdent pendant une tempête sur ces bas-fonds en juillet 1500. » Cette route vers le nord est même convertie en une route vers l'ouest par l'*Itinerarium Portugallensium*. Il y est dit (cap. 113), dans le fragment du voyage de Pin-

lieu à la dénomination bizarre d'Ile *Camericanes* chez Maurile de Saint-Michel, désignant les Antilles. Voyez sur le passage de Philiponus, tome III, p. 92.

trente-deux *esclaves* dont trente-deux périrent pendant la traversée (Band. p. 82). On arrive en soixante-sept jours aux Iles Açores (les *Isole de' Lazzori*), et à cause des vents contraires on ne peut atteindre le port de Cadix qu'après avoir reconnu les Iles Canaries et Madère. Cette lettre à Médicis porte la date du 18 juillet 1500, et, comme dans un autre endroit (Band. p. 64), il y est dit que le retour en Espagne était un mois plus tôt, il faut admetttre pour ce retour le 18 juin 1500 : mais selon la lettre à Soderini et à René, Vespuce n'était parti que le 22 juillet de l'île d'Haïti, et arrivé le 8 *septembre* 1500 à Cadix. (La lettre à Soderini ne fait pas plus mention de l'enlèvement des deux cent trente-deux esclaves que du village bâti dans l'eau et ressemblant à Venise.)

zon, que les vaisseaux de ce navigateur arrivèrent à la Española le 23 juin 1500 : « Inde ajunt rursus mare sulcasse *occidentem versus* supra CCC leucas, et cum devenissent ad quandam provinciam atrox tempestas adorta est eos..... » (Grynæus, ed. Bas. 1532, p. 121) Madrignano place par conséquent le lieu du naufrage vers l'O. N. O. d'Haïti, entre les Iles Bahames mêmes ; Anghiera (Dec. I, lib. IX, p. 101) et, d'après lui, Herréra (Dec. I, lib. IV, cap. 6) le placent par erreur au sud ou au sud-est d'Haïti, dans la traversée vers cette île. Pinzon arriva à Palos avec les deux caravelles qui lui restaient, et, d'après Gomara (fol. 48), avec vingt *esclaves* qu'il avait enlevés pendant le cours de sa navigation, le 30 *septembre* 1500.

9) — Vespuce se vante d'avoir rapporté de son expédition un peu d'or en grains, deux pierres, l'une de couleur d'*émeraude*, l'autre semblable à de l'*améthyste* très dure (les deux pierres longues de deux

9) — Parmi les choses rares que rapporta de son voyage Vicente Yañez Pinzon, se trouvait une sarigue vivante, la première qu'on vît en Europe, et beaucoup de pierres fines « dont une très belle fut reconnue pour

empans, et grosse de trois doigts, furent gardées parmi les joyaux de la couronne), un grand cristal de *béril* et des perles parmi lesquelles quatorze perles rouges « très agréables à la reine Isabelle. » (Band. p. 83 et 84.) Vespuce se plaint que la reine « lui ôta (*mi tolsa*) une coquille à laquelle se trouvaient attachées cent trente perles. Il se garda de lui montrer d'autres objets également rares. » (Lettre à Soderini d'après le texte de Baccio Valori [Band. p. 44], non d'après l'édition de Saint-Dié.) Durée de tout le voyage treize mois, « après avoir exploré une immense étendue *des côtes d'Asie.* » (Band. p. 83.)

une *topaze* par le naturaliste et médecin italien Baptista Elysius. » (Angh. Dec. I, lib. IX, p. 101.) Durée de tout le voyage, dix mois, « après avoir parcouru les côtes d'Asie voisines du Cathay. »

J'ai réuni les deux premières expéditions d'Améric Vespuce, non parce qu'elles furent entreprises dans les intérêts d'un même monarque, celui d'Espagne, mais parce que les adversaires de Vespuce ont avancé que les deux expéditions ne sont en réalité qu'une seule différemment relatée, et attribuée par une fiction intentionnelle à des époques distinctes.

Le rapprochement des faits sous la forme de tableaux m'a paru le moyen le plus sûr pour mettre en évidence l'analogie ou la dissemblance des deux voyages. Ce rapprochement n'a point encore été tenté. Dans une question de cette importance, la critique historique ne doit pas s'arrêter aux détails d'événemens partiels qui peuvent être par la négligence du narrateur plus ou moins altérés; il s'agit du fond de vérité que présente l'ensemble de la relation de chaque voyage. L'examen critique des faits auquel je me livre n'est pas un plaidoyer tout en faveur de Vespuce; mais vouloir trouver dans la fraude et dans l'intention maligne de nuire à la gloire de Colomb, la clef de tout ce qui est inexplicable d'après les données incomplètes que nous possédons jusqu'ici, me paraît aussi contraire à l'équité qu'à la prudente réserve de l'histoire. J'ai placé en regard de chaque relation des voyages de Vespuce un autre voyage espagnol dont l'authenticité quant aux époques et à la série des événemens n'a jamais été révoquée en doute. Fidèle au système de scepticisme que j'embrasse dans une matière si épineuse, j'ai dû faciliter une comparaison approfondie du premier et du second

voyage de Vespuce avec les deux expéditions de Hojeda et de Pinzon. Il existe des convictions instinctives qu'on ne peut imposer, mais que fait naître la réunion de beaucoup de preuves purement conjecturales.

Nous commencerons par rappeler les élémens numériques de la discussion. Aux quatre voyages contestés de Vespuce dont les époques sont relatées dans les textes de Baccio Valori, d'Hylacomylus et de la collection Riccardienne, je ferai suivre le tableau des principales expéditions espagnoles et portugaises. Dans celles-ci les dates sont fondées sur des documens certains, et leur série doit être présente à la mémoire de ceux qui s'intéressent au problème qui nous occupe.

VOYAGES DE VESPUCE.

1er voyage. (4 navires.)	Hyl. 20 mai 1497 — 15 octobre 1499. Val. 10 mai 1497 — 18 octobre 1498.
2e voyage. (2 navires.)	Hyl.... mai 1489 — 8 septembre..... Val. 16 mai 1499 — 8 septembre 1500. Ricc. 18 mai 1499 — 18 juin 1500.
3e voyage. (3 navires.)	Hyl. 10 mai 1501 — .... 1502. Val. 10 mai 1501 — 7 septembre 1502. Ricc. 13 mai 1501 — ....
4e voyage. (6 navires.)	Hyl. 10 mai 1503 — 28 juin 1504. Val. 10 mai 1503 — 18 juin 1504.

Dix-huit expéditions, dirigées toutes, à l'exception de deux, vers les côtes orientales du Nouveau Monde, ont eu lieu pendant l'intervalle des quatre voyages d'Améric Vespuce. Dans le tableau chronologique qui suit, il a fallu remonter jusqu'à Sébastien Cabot et descendre jusqu'au quatrième voyage d'Alonzo de Hojeda, puisqu'il s'agit ici d'une priorité de découverte de la *terre ferme* et que les différens voyages de Hojeda ont été confondus avec ceux d'Améric Vespuce. Pour rendre plus accessibles les sources auxquelles j'ai puisé, j'ai indiqué avec soin les documens anglais ou portugais là où la question des dates pouvait paraître sujette à quelques contestations.

CHRONOLOGIE DES EXPÉDITIONS

VERS LES COTES ORIENTALES DU NOUVEAU MONDE, DEPUIS LE SECOND VOYAGE DE CHRISTOPHE COLOMB JUSQU'AU QUATRIÈME VOYAGE D'ALONZO DE HOJEDA, DE 1493 A 1510.

Second voyage de *Christophe Colomb* (avec Juan de la Cosa et Alonso de Hojeda), 25 septembre 1493 — 11 juin 1496.

Dix-sept navires sortis de Cadix. Départ d'Haïti pour entreprendre la découverte de la Jamaïque (Santa Gloria, Ile de Santiago) et de la côte méridionale de Cuba, le 24 avril 1494. Retour à Isabela, port d'Haïti, le 29 septembre de la même année.

Premier voyage de *Jean* et *Sébastien Cabot*, printemps 1497 — commencement d'août 1497.

Quatre navires (d'après la chronique de Robert Fabian, ou plutôt d'après celle de John Stow), sortis de Bristol, et armés aux frais des négocians de cette ville. (Tytler, *Progr. of northern discov.* 1832, p. 21, 437, 440-444.) M. Biddle (*Mem. of Seb. Cabot*, p. 50) nie que dans ce voyage

Sébastien Cabot, né à Bristol en 1477, fut accompagné par son père Giovanni Cabotto (Cabota ou Gaboto), qui de Venise, sa patrie, était venu s'établir en Angleterre. Ce dernier n'est mort qu'au printemps de 1498. (BIDDLE, p. 69 et 81.) La patente royale pour le voyage fut délivrée dès le 5 mars 1496. *La partie continentale du Nouveau Monde fut découverte le 24 juin* 1497. C'était la *Prima Vista* (*terra primum visa*) de la côte du Labrador, par les 56° ou 58° de latitude, vis-à-vis d'une île que Sébastien Cabot a appelée Ile de St.-Jean (l. c. p. 52-61) et qu'il ne faut pas confondre avec l'Ile du Prince Edouard, jadis nommée aussi Ile de St.-Jean, dans le *Golfo Cuadrado* de Gomara qui est à l'embouchure du fleuve St.-Laurent.

[Voyage de *Vasco de Gama*, 8 juillet 1497 — 10 juillet 1499.]

Quatre navires. Gama, plus tard conde de Vidigueyra (FARIA Y SOUSA, *Asia Portuguesa*, 1703, t. I, p. 43;

Id., Hist. del Reyno de Portugal, p. 177), double le Cap de Bonne-Espérance le 20 novembre 1497, et arrive à Calecut le 20 mai 1498. (BARROS, Dec. I, lib. IV, c. 3, 8 et 11; t. I, p. 286, 328 et 370.) Il a fallu consigner dans ce tableau les dates d'un voyage aux Indes orientales à cause des allusions que Vespuce fait à ce voyage dans sa lettre à Lorenzo de Médicis, du 18 juillet 1500.

Second voyage de *Sébastien Cabot*, pendant l'été de 1498.

Deux navires. Voyage fait aux frais du gouvernement anglais. Il s'étend depuis une mer couverte de glaces flottantes (selon M. BIDDLE, p. 34, depuis la baie de Hudson, par 67° $\frac{1}{2}$ de latitude?) et la terre des Bacalaos jusqu'à l'extrémité de la Foride, sous le parallèle de l'île de Cuba. (ANGHIERA, *Océan.* Dec. III, lib. VI, p. 267.) Si Cabot, au terme septentrional de sa course, a longé une côte dirigée du S. O. au N. E., comme prétend Galvano, il doit avoir été

	jusqu'aux hautes latitudes de la grande île ou péninsule de Cumberland.
Troisième voyage de *Christophe Colomb*, 30 mai 1498 — 25 novembre 1500.	Trois navires. Découverte de la Terre Ferme le 1er août 1498. J'ai discuté plus haut (t. I, p. 309) le point de la côte qui a été vu le premier.
Premier voyage d'*Alonso de Hojeda* (avec Juan de la Cosa et Améric Vespuce), 20 mai 1499 — mi-juin 1500.	Quatre navires. Latitude la plus méridionale 3° N. L'expédition de découvertes n'a duré que trois mois et demi, car le 5 septembre 1499, Hojeda était déja arrivé au port de Yaquimo à Haïti.
Voyage de *Per Alonso Niño* et de *Christoval Guerra*, juin 1499 — avril 1500.	Un navire, sorti de la Barra Saltes. Niño, le Nignus d'Anghiera (*Ocean.* Dec I, lib. VIII, p. 87-94), l'Alonzus Niger de l'*Itinerarium Portu-*

gallensium (cap. 109-111), avait accompagné Colomb dans les second et troisième voyages. (Témoignages recueillis par Diego Peñalosa le 12 juin 1494). Fausses dates de Madrignano qui dans l'arrivée à Cauchieto (le 1er novembre), confond l'année 1499 avec 1500. GOMARA, fol. 42, *b*; NAV. II, 147; III, 11-17 et 542.

Premier Voyage de *Vicente Yañez Pinzon*, commencement de décembre 1499 — fin de septembre 1500.

Quatre navires, dont deux seulement sont rentrés à Palos. Découverte et prise de possession du Cap St.-Augustin par les 8° 20′ de latitude australe. (ANGHIERA, lib. IX, p. 95-102; GOMARA, fol. 49, *a*; *Itin. Portug.* cap. 112, 113; NAV. III, 18-21 et 547-552.)

Voyage de *Diego de Lepe*, janvier—juin 1500.

Deux navires. Lepe fait une observation importante sur la direction que suivent les côtes au sud du Cap St.-

Augustin. (Voyez t. I, p. 314, 315.) Les quatre expéditions de Hojeda, Niño, Pinzon et Lepe ont presque été simultanées.

Premier voyage de *Gaspar Cortereal*, printemps 1500 — 8 octobre 1501.

Deux navires, sortis de Lisbonne. Recherche d'un passage au N. O. Le voyage embrasse les côtes entre les 50° et 60° de latitude, du Golfo Cuadrado (détroit de Belle-Isle?) à la *Terra Verde*, qui n'est pas le Grönland. (Lettre de Pietro Pasqualigo, ambassadeur de Venise en Portugal, dans les *Paesi novamente retrovati*, 1507, cap. 126. DAMIAO DE GOES, *Chron. do Rei D. Manoel*, 1749, P. I, cap. 66, p. 87. GOMARA, fol. 7, *b*. BIDDLE, *Mem. of Sebast. Cabot*, p. 137-261. TYTLER, p. 34.) La région septentrionale (Labrador?) que Gomara (fol. 25, *a*) appelle *Tierra de Cortes reales*, se trouve indiquée sur une carte du Ptolémée de 1511, sous le nom de *Regalis Domus*.

Voyage de *Pedro Alvarez Cabral*, 9 mars 1500 — juillet 1501.

Treize navires, d'après Barros, Jobst Ruchamer, cap. 125, et Vespuce, dans la lettre récemment découverte par le comte Baldelli (*Il Milione di Marco Polo*, t. I, p. LIV) : Madrigano et Grynæus disent par erreur quatorze navires. Première vue des terres du Brésil, d'après Barros, le 24, d'après le journal plus précis de Pedro Vaz de Caminha, le 22 février 1500. Pedralvarez (Pedralurez dit Damiao de Goes ; Petrus Aliares selon Madrigano) arrive à Calecut le 13 septembre 1500. (GOES, cap. 54-60, p. 87-82. Lettre du roi D. Manuel de Portugal du 29 juillet 1501. NAV. III, p. 94-101. BARROS, Dec. I, lib. V, cap. 1-10 ; t. I, p. 378-463. *Sousa*, *Asia Port.* t. I, P. I, cap. 5, p. 45-49. Voyez aussi t. I, p. 314, 315.) Pedro Vaz de Caminha, dans la *Corografia brazilica* du père MANOEL AYRES DE CAZAL, t. I (1817), p. 12-34.

Voyage de *Rodrigo de Bastidas* avec le pilote *Juan de la Cosa*, octobre 1500 — septembre 1502.

Deux navires, sortis de Cadix. (Nav. III, p. 25-28 et 592.) Bastidas parvint, en longeant la côte de la terre ferme, à l'ouest jusqu'au Rio Sinu (voyez ma *Relation hist.* t. III, p. 534-540), au golfe d'Uraba et au Puerto del Retrete ou de los Escribanos, dans l'isthme de Panama, port que Colomb ne reconnut que le 26 novembre 1502, et qui se trouve 17 milles à l'est du port de Bastimentos où Diego de Nicuesa fonda en 1510 la ville jadis célèbre et aujourd'hui détruite de Nombre de Dios. (Oviedo, lib. III, cap. 9, fol. 28, *b*. Gomara, fol. 29, *b*. Nav. III. 25-28 et 592.

Second voyage de *Gaspar Cortereal*, 15 mai 1501 —.....

Deux navires, dont un se perd avec le chef de l'expédition. L'enlèvement d'esclaves paraît avoir été le but principal de ce voyage, dirigé vers le détroit de Frobisher (Goes, P. I, cap. 66, p. 87.)

[Voyage de *Jean de Nova* (Gallego, c'est-à-dire natif de Galice), 5 mars 1501 — 11 septembre 1502]

Quatre navires, sortis du Tage. Voyage aux Indes orientales. Joam de Nova (GOES, P. I, cap. 63, p. 83-85; SOUSA, *Asia Port.* t. I, P. I, cap. 5, p. 50; BARROS, Dec. I, lib. V, cap. 10, p. 463-478) découvre, en allant à Cochim, une île de l'Atlantique qu'il appelle la Conception. Au retour il reconnaît l'Ile Sainte-Hélène, devenue si importante pour la navigation aux Indes. Des négocians florentins établis à Lisbonne (Ferdinando Vinet et Bartolemeo Marchione) étaient pécunièrement intéressés dans l'expédition. L'Ile de la Conception que Nova, cité quelquefois sous le nom de *Jehan* ou *João Gallego*, découvrit par les 8° de latitude australe (BARROS, t. I, p. 466), est l'île de l'Ascension (d'après le capitaine Sabine, lat. 7° 55′ 29″). Ce dernier nom lui fut donné par Alphonse et François d'Albuquerque en 1503. (TUCKEY, *Marit. Geogr.* t. I, p. 447.)

Second voyage d'*Alonso de Hojeda*, avec Juan de Vergara, janvier 1502 — janvier 1503.

Quatre navires, sortis de Cadix. Après avoir touché successivement à la Gran Canaria, à la Gomera et à l'île de Santiago du Cap Vert, Hojeda atterre à la côte de Paria. Il reconnaît l'île de la Marguerite, le Cap Codora, Curiana, Curaçao (Isla de Gigantes), Coquibacoa,..., sans parvenir cependant jusqu'au Cabo de la Vela et à la *Tierra nevada de Citarma* (les montagnes de Sainte-Marthe). Vers la fin de mai 1502, dans une émeute à bord du vaisseau, Alonso de Hojeda fut mis aux arrêts par Vergara et Ocampo. Ils l'amenèrent prisonnier à l'île d'Haïti. (NAV. III, p. 28-39, 169 et 591.)

Voyage de *Miguel Cortereal*, 10 mai 1502—...

Trois navires, dont deux retournent à Lisbonne. Expédition faite à la baie de Hudson à la recherche de Gaspar de Cortereal : mais Miguel, le second des frères, disparaît également. (GOES, p. 87.) Le troisième,

l'aîné de tous, Vasqueanes Cortereal, gouverneur de l'île Tercère, fait armer une caravelle à ses frais en 1503, et n'est empêché que par les ordres du roi Don Manuel d'aller à la recherche de Gaspar et de Miguel Cortereal.

Quatrième voyage de *Christophe Colomb*, 11 mai 1502 — 7 novembre 1504.

Quatre navires, sortis de Cadix. Découverte de la côte depuis Honduras jusqu'au Puerto de Mosquitos, à l'extrémité occidentale de l'isthme de Panama.

Voyage de *Gonzalo Coelho*, 10 juin 1503—....

Six navires, sortis du port de Lisbonne pour se rendre à la terre de Santa Cruz (au Brésil.) Quatre navires se perdent dans une tempête. (Damian de Goes, cap. 65, p. 86. Sim. de Vasconcellos, *Chron. da Comp. de Jesu do Estado do Brazil*, lib. I, § 19. Southey, *Hist. of Brazil*, t. I, p. 20.)

Premier voyage de *Juan de la Cosa*, de 1504—1505.

Quatre navires. Le but de l'expédition était le golfe d'Uraba. C'est le premier voyage dans lequel Juan de la Cosa, appelé aussi *Juan Viscaino*, eut le commandement suprême. Il venait de sortir à cette époque des prisons de Lisbonne (août 1503), ayant été envoyé en Portugal pour porter plainte des incursions faites par quelques Portugais sur les côtes découvertes par Rodrigo de Bastidas. (Nav. II, 293; III, 109 et 161.)

Troisième voyage d'*Alonso de Hojeda*, du commencement de 1505—....

Trois navires, dirigés vers la Tierra de Coquibacoa. Voyage certain, mais très obscur. (Nav. III, p. 169.)

Second voyage de *Vicente Yañez Pinzon* et de *Juan Diaz de Solis*, de 1506—....

Expédition (Nav. III, p. 46) dirigée aux îles Guanajos dans le golfe de Honduras et aux côtes du Yucatan.

Second voyage de *Juan de la Cosa*, de 1507 — 1508.

Deux navires, sortis de Cadix. Pilotes, Martin de los Reyes et Juan Correa. Voyage à la Terre Ferme et d'un riche produit en or. (NAV. III, p. 162.) Cosa fut nommé le 17 juin 1508 alguacil major d'Uraba.

Troisième voyage de *Vicente Yañez Pinzon* et de *Juan Diaz de Solis*, 29 juin 1508 — octobre 1509.

Deux navires. On parvint jusqu'à 40° de latitude australe. (NAV. III, p. 47.)

Quatrième voyage d'*Alonso de Hojeda* avec *Juan de la Cosa*, 11 novembre 1509 —.... 1510.

Quatre navires, sortis d'Haïti. L'expédition se dirige au golfe d'Uraba où Hojeda a été nommé *governador de la Nueva Andalusia*. Combat dans le voisinage de Carthagène des Indes, à Taruaco ou Turbaco (voy. ma *Relation hist.* t. III, p. 558-

568), où périt Juan de la Cosa. Hojeda, après avoir fondé dans le Darien la ville de S.-Sébastian, retourne par Xagua dans l'île de Cuba et par la Jamaïque à Haïti, où il meurt pauvre et oublié (probablement à la fin de 1515), mais non comme moine de Saint-François. (NAV. III, p. 170-176.)

Avant de discuter, d'après les données numériques que je viens de réunir, les voyages d'Améric Vespuce, il faut établir le rapport de priorité entre le premier voyage de Vespuce et la découverte de la terre ferme par Cabot et par Christophe Colomb. En faisant abstraction des expéditions bien avérées d'ailleurs des Scandinaves [1] vers la fin du dixième et le commencement du onzième siècle, la *première découverte de l'Amérique continentale* (depuis l'interruption des communications avec les colonies du Grœnland) *a été faite par Jean et*

[1] Sur les expéditions de l'Islandais Biarn Herjolfson, voyez tom. II, p. 100.

Sébastien Cabot, le 24 juin 1497, au Labrador, entre les 56° et 58° de latitude. Cette découverte a précédé par conséquent d'une année et six jours celle du continent de l'Amérique méridionale faite par Colomb; mais il n'est guère probable, comme on l'a avancé récemment, que le voyage des Cabot, terminé au commencement d'août 1497, ait accéléré la troisième expédition du navigateur génois. Celui-ci pouvait, sans doute à cause du commerce très actif de Séville avec les ports de Bristol et de la Belgique, avoir connaissance de certaines côtes étendues qui avaient été vues vers le nord-ouest [1], mais le

[1] Les documens les plus importans pour l'histoire des deux premières navigations de Sébastien Cabot, de 1497 et 1498 (il en fit une troisième et une quatrième en 1517 et de 1526 à 1531), sont: 1° le *Discorso del Ramusio sopra li viaggi delle Spetiere*, dont la *Biographie universelle* conteste naïvement l'existence; discours plein de charme et dans lequel Ramusio (t. I, p. 374, éd. de 1613) raconte les résultats d'une conversation qui eut lieu dans la célèbre villa de Fracastor, à Incaffi, au pied du Montebaldo. Ramusio expose dans ce même discours, écrit avant la mort de Sébastien Cabot, la « grande probabilité du passage N. O. fondée sur le

bruit d'une découverte de terre ferme ne pouvait guère l'effrayer. D'après ses idées de

conte des Indiens tombés entre les mains de Metellus Celer. (Voyez tom. II, p. 259-278.) Hakluyt (t. III, p. 6) y mêle à tort le témoignage du légat romain Galeacius Butrigarius, ami d'Anghiera (Dec. II, lib. I, p. 12. *Mem. of Seb. Cabot*, p. 12 et 18). 2° La carte du voyage de Cabot gravée en 1549 par Clément Adams, carte qui a disparu de la galerie de Whitehall, soit dans la vente faite après la mort de Charles I, soit par un incendie sous Guillaume III. (Voyez Tytler, *Vindication of Hakluyt,* dans *Hist. view of the Northern coasts of America*, 1832, p. 429.) 3° La patente royale du 3 février 1498 retrouvée heureusement dans le *Rolls Chapel* par les soins assidus de M. Biddle. (Cooper, *Account of Publ. Records*, vol. II, p. 480.) 4° L'inscription d'un portrait de Sébastien Cabot par Holbein : *Effigies Seb. Caboti Angli, filii Johannis Caboti Veneti, militis aurati, primi inventoris Terræ Novæ sub Henrico VII, Angliæ Rege.* La tournure grammaticale de cette inscription (l'emploi du génitif *primi inventoris*), est devenue l'objet d'une grave discussion entre M. Biddle (p. 181-183, 323-325) et le savant auteur de l'*Histoire d'Ecosse* (Tytler, p. 436-440). Il importe de savoir si c'est le père Jean ou le fils Sébastien qui est désigné comme celui auquel la découverte est due. Si c'était le fils, Holbein aurait probablement placé le mot *filii* après *Veneti*, Il aurait écrit : *Effigies Seb. Caboti Angli, Joannis Caboti Veneti filii....*

géographie systématique, toute terre ferme trouvée vers l'ouest n'était que l'Asie orientale, et lui-même, dès son premier, et surtout dès son second voyage, donc en automne 1492 et en été 1494, s'était persuadé avoir reconnu le littoral de ce continent. La grande question d'atteindre les Indes en naviguant vers l'ouest lui paraisait donc résolue long-temps avant le 24 juin 1497, et les Cabot, pour avoir touché quelque autre point de l'Asie orientale, n'ôtaient rien à sa gloire. Voici les preuves pour le premier voyage de Colomb, recueillies dans son journal même. En s'approchant de l'île de Cuba, Colomb s'apprête « à aller à la terre ferme et à la grande cité de *Guisay* (*Quinsaï* de Marco Polo), pour remettre les lettres (des monarques catholiques) au *Grand Can* (*Khan*), lui demander une réponse et retourner en Espagne. » Plus tard, il envoie vers ce Prince un certain « Luis de Torres, juif baptisé de Murcie, qui savait l'hébreu, le chaldéen et un peu d'arabe, » langues dans lesquelles on devait pouvoir se faire entendre dans les villes commerçantes de l'Asie continentale. « Je suis sûr, dit l'amiral, que Cuba est la terre ferme et que je me trouve à présent devant *Zayto*

(*Zaitun*, Marco Polo, livre II, chap. 77) et *Guinsay* (*Quinsaï*), à peu près à cent lieues de distance de ces deux endroits [1]. » La *bulle*

[1] Voyez le journal de la première expédition de Colomb, dans Nav. t. I, p. 37, 44, 46 et 47. Las Casas rapporte dans l'extrait de ce journal : *Y es cierto, dice el almirante, questa es la tierra firme y que estoy, dice el, ante Zayto y Guinsey*. J'ai cité plus haut les paroles remarquables : *La tierra firme hago mas adelante*, que Colomb a déja consignées dans son journal le 16 septembre 1492, au milieu de l'Atlantique. Le mot *bohio* qui a tant excité la curiosité de l'amiral, indiquait, selon lui, une *terre ferme* située au sud d'Haïti. (Nav. t. I, p. 37, 53, 63, 78 et 85.) Il dit assez improprement : « L'*île de* Bohio est plus grande que Cuba, et les Indiens me font entendre *qu'elle n'est pas environnée d'eau*, que c'est une *terre ferme* et *cosa infinita*. » Bohio me paraît d'ailleurs la corruption du mot haïtien *boha*, qui signifie *maison, demeure*. L'ignorance de la langue des indigènes peut avoir fait prendre pour une dénomination géographique ou un nom propre, ce qui ne désignait qu'un *terrain habité*. Telle était la confusion des idées, que Colomb regarde quelquefois comme synonyme *Baveche* (Babeque) et *Bochio* (Bohio). Voyez t. III, p. 215, 216, et *Vida del Alm.* cap. 27. D'autres fois il nomme *Bohio* toute l'île d'Haïti (Nav. t. I, p. 109 et 121), ou une seule province de cette île (l. c. p. 209), province voisine de celle de Xamana (Samanà), et qui ne se retrouve

de partition du Pape Alexandre VI, émanée le 4 mai 1493 et pour laquelle Colomb avait indubitablement fourni les élémens géographiques, parle des terres fermes même au pluriel : *Invenerunt certas insulas remotissimas, et etiam terras firmas quæ per alios hactenus repertæ non fuerant.....* Déja trois mois avant le départ pour le premier voyage de découvertes, l'amiral s'était fait nommer *gouverneur des îles et de la terre ferme* auxquelles il aborderait dans la *mar Oceana.*

Les armes qui lui furent accordées le 20 mai 1493, après le premier retour d'Haïti, « pour honorer et *sublimer* (*sublimar*) sa personne, » présente, pour ainsi dire, la première carte des Antilles, car ce nom [1], comme le prouve le premier livre de la première décade des *Océaniques* d'Anghiera, rédigé en

pas dans la nomenclature des provinces d'Haïti que présente l'ouvrage d'Anghiera (*Ocean.* Dec. III, lib. VII, p. 286).

[1] Voyez tom. II, p. 180, 181, et 196-214. Las Casas prétend cependant (Ms. lib. I, cap. 164) que ce sont les Portugais qui les premiers ont appliqué le nom d'*Antilla* à l'île Haïti.

novembre 1493, fut dès-lors appliqué aux îles découvertes par Colomb. Il est vrai que la *Provision real* en décrivant ces armes, ne parle que « d'îles dorées au milieu des ondes, » mais ces îles sont placées vis-à-vis d'un continent. Si ce dernier n'est pas expressément nommé, il n'en est pas moins facile à reconnaître dans le dessin et dans la description très prolixe qu'Oviedo nous a laissés des nouvelles *armes parlantes* de la famille de Colomb. « On y voit, dit Oviedo, des îles dans un golfe formé par la *tierra firme de las Indias*[1]. »

[1] Oviedo, lib. II, cap. 7, fol. 10, *a*. Le contour de la terre ferme diffère un peu dans le dessin que donne Spotorno des armes de l'amiral. Oviedo fait mention « de palmiers, d'autres arbres qui ne perdent jamais leurs feuilles, et de pépites d'or figurées dans la *partie continentale*. » Cette petite carte géographique, composée cinq ans avant la véritable découverte de la terre ferme de Paria, forme le quatrième et dernier quartier de l'écusson. Les trois autres quartiers sont remplis par les armes de Castille et de Léon et par les anciennes armes de Colomb. Telle est la forme prescrite primitivement (Nav. t. II, p. 37), mais dans le dessin d'Oviedo le quatrième quartier renferme cinq ancres qui désignent la charge d'*Almirante de las Islas è tierra*

L'idée que Cuba, la plus grande des terres trouvées vers l'ouest, était nécessairement le continent de l'Asie, était gravée à tel point dans l'esprit de Colomb, qu'au second voyage, après avoir longé la côte méridionale de cette île, depuis le Cap Maysi jusqu'au-delà de l'Ile des Pinos, il engagea tout l'équipage de sa flottille, composé de plus de quatre-vingts personnes, à déclarer par serment [1], le 12 juin 1494, que la côte de Cuba est « la *terre ferme*, *au commencement et à la fin des Indes*, qu'elle faisait partie de la province de *Mango* (proprement *Mangi*, ou Khataï méridional), et que l'on pourrait y aller par terre depuis

firme. Les anciennes armes de Colomb se trouvent alors reléguées dans le bas, vers la pointe de l'écusson. Depuis que les héritiers de l'amiral ont pris le titre de duc de Veragua, les armes ont subi d'autres changemens (Cancellieri, p. 408): la sphère du monde supportant une croix a été placée au milieu du golfe, du *mare cœruleum fluctibus argenteis commotum, cum 5 insulis aureis*.

[1] Nous possédons le document curieux de ce serment et de toute la *Informacion del escribano publico, Fernando Perez de Luna,* document trouvé dans les archives de Séville. (Nav. t. II, p. 143-149.)

l'Espagne[1]. » Ceux des pilotes ou des matelots qui auraient quelque doute sur l'évidence de ce résultat, devaient l'avouer avec franchise, car *l'écrivain public*, Perez de Luna, s'engage « à leur ôter le doute (*les quiteria la dubda*) et à leur prouver que Cuba est la terre ferme. » Si un jour quelqu'un osait avancer le contraire de ce qu'on lui a fait signer, il aura pour punition, s'il n'est pas assez riche pour payer l'amende, « cent coups de fouet et de plus la langue coupée. » Dans l'introduction de cette pièce paraphée, l'amiral fait dire à l'*escrivano*

[1] Sans doute en allant de l'ouest à l'est. On devait affirmer par serment « que esta tierra fuese la tierra firme al comienzo de las Indias y fin, a quien en estas partes quisiere venir de España por tierra. » Colomb pouvait connaître le nom de Mango par la lettre de Toscanelli, sans avoir vu un manuscrit de Marco Polo ou l'édition de Venise imprimée en 1490. La dénomination de la Chine méridionale Mangi (Manji, Manzi), dérive de Mantsu, nom par lequel on désignait, sous la domination Mongole, les habitans du Khataï, au sud du fleuve Houang-ho. Cette dénomination pouvait aussi être devenue familière à Colomb par la lecture de Mandeville, qui au service du Grand Khan, avait fait la guerre dans le Mangi même.

que déja en 1493, dans sa première expédition, il avait découvert une partie de la terre ferme (c'était la côte septentrionale de Cuba, depuis le Cap Maysi, jusqu'au méridien de Nuevitas del Principe), « mais qu'alors il n'avait pu se prononcer encore avec toute assurance sur cet objet (*non declarò affirmativo que fuese la tierra firme de las Indias, salvo que lo pronunció dubitativo*). » Il est assez curieux de trouver aussi parmi le grand nombre de témoins complaisans, le célèbre pilote Juan ou, comme il signe ici, *Johan* de la Cosa, chargé de tracer les cartes (*maestro de hacer cartas*). Celui-ci déclare « n'avoir jamais entendu parler d'une île de 335 lieues de long [1], d'une île dont on ne peut atteindre la fin; » il est convaincu qu'en naviguant un peu plus loin, on découvrirait des peuples civilisés et en contact avec le reste du monde, *gente politica de saber y que sabe el mundo*. Cette déclaration, malgré la menace de tant de peines sévères, n'a pas empêché le même Juan de la Cosa, en

[1] Anghiera dit également dans sa troisième décade des *Océaniques* (lib. IX, p. 306), écrite après 1516 : « Cuba putata diu continens ob sui longitudinem. »

1500, par conséquent après que Cabot et Colomb eurent découvert les terres fermes du Labrador et de Paria, de figurer dans sa mappemonde Cuba (la *Juana* de Colomb) comme une île. On s'en convaincra en jetant les yeux sur le fragment que j'ai fait graver Pl. 34.

Le même document géographique peut aussi jeter du jour sur la reconnaissance « de la terre ferme de l'Asie » en 1494, si l'on a soin de profiter des renseignemens que M. Washington Irving a tirés le premier de deux copies des mémoires manuscrits de Bernaldez, curé de la Villa de los Palacios. Cet ecclésiastique, comme on sait, était l'ami intime de Colomb, qu'il avait reçu dans sa maison en 1496, et dont il conservait des journaux de route et autres papiers relatifs aux premières découvertes. Il existe vis-à-vis de la côte méridionale de Cuba, depuis le Cabo de Cruz, où Colomb commença la reconnaissance de l'île, le 18 mai 1494, jusqu'au-delà de l'Ile de Pinos, une longue série de cayes et de bas-fonds. Cette série est interrompue, entre les 82° et 83° ½ de longitude, et divisée par l'intervalle d'une mer dépourvue d'écueils en deux groupes séparés. Le premier et le plus oriental de ces groupes

de cayes a été nommé de préférence par Colomb les *Jardins de la Reine*[1]. Ce sont les *Cayos de las doze leguas* de nos cartes modernes, car le nom de *Banco de los Jardines y Jardinillos*[2], est restreint aujourd'hui au groupe occidental plus rapproché de l'Isla de

[1] C'est par erreur que quelques cartes portent « Jardins *du Roi* et de la Reine. » Les *Jardines del Rey* ont reçu leur nom par le gouverneur Diego Velasquez; ils sont opposés à la côte septentrionale de l'île de Cuba, dans le *Vieux Canal de Bahama*, entre les méridiens de la Villa de los Remedios et de Puerto Principe.

[2] Ce groupe porte le nom de Jardin de Saint-Christophe sur de très anciennes cartes, par exemple sur celle de l'Amérique méridionale par Polo Forlani de Vérone, qui a le titre extraordinaire de *Descrittione de tutto il Peru*. Cette même carte figure deux îles de l'Evangelista, l'une sous le véritable nom moderne *Ysola Pini*, l'autre sous le nom de S. Giacomo. Tel a été le mauvais sort de cette partie méridionale de Cuba entre Xagua et le cap Saint-Antoine, que jusqu'en 1821, où le *Diposito hydrografico* de Madrid a publié les relèvemens des capitaines Barcaiztegui et del Rio, la latitude de toute la côte boréale de l'île de Pinos était fausse de 14 minutes, et qu'en 1799, les belles cartes du *Diposito* faisaient encore la largeur de l'île entre la Havane et le Bathabano, de 16 lieues marines au lieu de 8 $\frac{1}{2}$ (*Relation hist.* t. III, p. 581 et 583.)

Pinos. Au Cap *Serafin*, pointe extrêmement basse, Colomb arrive à l'entrée d'une grande baie « qui s'enfonce profondément dans les terres vers le nord et même vers l'est [1]. » C'est le Golfe du Batabano. La carte de Juan de la Cosa a le nom de Serafin. Je crois que ce cap est ou la Punta Gorda, ou, un peu plus au sud-est, la *Pta Matahambre* dont j'ai fixé la longitude [2] lorsque j'ai parcouru ce petit archipel dans une traversée du Batabano à Trinidad de Cuba et de là à Carthagène des Indes. Le cura de los Palacios fait mention de mangliers (*palétuviers*, *Rizophora*) et d'un terrain fangeux qui bordent la côte entre la baie de Xagua et le Cap Serafin. Ma carte de l'Ile de Cuba indique dans ces mêmes parages des *manglares altos* et la *Cienega* (marais) *de Zapata*. C'est près de là que dans un endroit boisé un matelot eut cette apparition mystérieuse qui dans l'ardente et poétique imagination de Colomb se liait à l'espérance

[1] *Cura de los Palacios*, cap. 128, d'après IRVING, t. II, p. 176.

[2] HUMB. *Observ. astr.* t. II, p. 66, et la carte de Cuba dans l'*Atlas géogr.* Pl. 23.

qu'il nourrissait depuis long-temps de parvenir bientôt au pays du *Prétre-Jean* (l'Oung-khan nestorien de Plan Carpin), prêtre-roi qu'un demi-siècle plus tard, Vasquez de Cornado [1] découvrit à Quivira et à Cibola, au nord du Mexique. Il me sera permis, comme naturaliste, de m'arrêter un instant à cette apparition. Le matelot chasseur crut voir des hommes vêtus en blanc, semblables à des religieux de l'ordre de la Merci. Ces longues figures, au nombre de trente, étaient armées de lances. Les historiens modernes de l'Amérique, en dissertant sur ce qui peut avoir donné lieu à ce conte étrange, n'ont vu dans ces moines qu'une bande de grues et de hérons des tropiques [2], hauts sur jambes comme le flamant (*Phœnicopterus*). En effet, ces oiseaux sont appelés *soldados* par les colons espagnols, parce que vus contre le ciel, ils ressemblent à des hommes postés en sentinelle. J'ai raconté

[1] *Relation hist.* t. III, p. 157. GOMARA, fol. 115, ANTONIO DE LEON, dans la *Biblioteca oriental y occidental*, 1629, p. 76, le nomment *Coronado*. J'ai suivi l'orthographe d'HERRERA, Dec. VI, lib. IX, cap. 12.

[2] IRVING, t. II, p. 180.

dans un autre endroit [1] comment un jour une ville entière a été alarmée, sur les bords de l'Orénoque, par une bande d'oiseaux *soldados*, et cette méprise justifie, selon moi, l'explication ingénieuse que M. Washington Irving a donnée des spectres-moines de la Merci sur les côtes de Cuba.

Colomb, persuadé qu'on avait trouvé des hommes blancs et vêtus, crut entendre parler aux indigènes d'un puissant cacique *Magon* (Mangon), dont les sujets avaient de longues

[1] *Relat. hist.* t. II, p. 314. Les habitans de l'Angostura, peu après la fondation de leur ville, furent un jour cruellement alarmés par la subite apparition de hérons, de *soldados* et de *garzas*, sur la crête d'une montagne placée vers le sud; ils se crurent menacés d'une attaque d'*Indios monteros* (Indiens sauvages), et malgré l'avis de quelques hommes accoutumés à ce genre d'illusion, le peuple ne fut entièrement rassuré que lorsque les oiseaux s'élevèrent dans les airs pour continuer leurs migrations périodiques. J'ai décrit sur les bords du Rio Magdalena, à Chilloa, un héron à tête noire, voisin de l'Ardea Johannæ, qui, en tenant le bec tout droit en l'air et en alongant le cou, était haut de 4 pieds 3 pouces. L'envergure des aîles était de 5 pieds 2 pouces.

queues [1] et portaient, pour les cacher, des tuniques qui traînaient jusqu'à terre. Ce nom de *Magon* ou *Mangon* rappelait celui de la province chinoise de Mango [2] (Mangi). Fernand Colomb, dans la Vie de son père, dit que le cacique portait des habits sacerdotaux, *se vestia como sacerdote*. Bernaldez en fait

[1] Muñoz, lib. V, § 15. Le conte des hommes à queue, vêtus, se retrouve dans Mandeville, et une note de Bernaldez recueillie par M. Washington Irving (t. II, p. 171), prouve que Mandeville, que j'ai eu tort de ne pas citer (t. II, pag. 247), était connu de Colomb, sans doute dans la traduction italienne imprimée à Venise en 1480. Nous n'avons pas la même preuve pour Marco Polo dont le nom n'a pas encore été découvert dans les écrits de l'amiral. Mandeville explique le conte des hommes à queue en l'attribuant à la malice d'un peuple voisin et tout nu qui se moquait de l'usage des vêtemens d'un peuple plus civilisé. Il est curieux de voir avec quelle naïve crédulité Colomb retrouve dans le Nouvau Monde tout ce que sa mémoire lui rappelle de l'Asie orientale, semblable à quelques voyageurs modernes dont les prétendues observations ne sont dues qu'à la réminiscence des lectures par lesquelles ils se sont préparés en quittant le sol natal.

[2] Un manuscrit de la lettre de Colomb écrite en 1503 a aussi, au lieu de Mango, *Mago* (*provincia que parte con aquella del Catayo*). Nav. t. I, p. 304.

même un saint qui ne parlait que par signes. Tous ces indices révélaient à Colomb le voisinage du *Prêtre-Jean.* Fasciné par ces illusions, Colomb pénétra dans le Golfe du Batabano, à l'ouest de la grande Ile de Pinos, si riche en bois d'acajou, jusqu'à une côte « qui tournait du nord au sud et au sud-sud-ouest. » Cette direction du littoral ne se trouve dans ces parages que sur deux points, d'abord entre l'Estero de Guasimal et l'embouchure du Rio de Diego, de 22° 28′ à 22° 19′ de latitude, puis, quinze lieues plus loin vers l'ouest, dans la baie ou Laguna de Cortès, de 22° 6′ à 21° 52′. Il est presque hors de doute que cette dernière courbure de la côte, vis-à-vis du groupe des Cayes de Saint-Philippe (lieu célèbre par la réunion de la petite flotte mexicaine de Fernand Cortez en 1519), fut le terme occidental du second voyage de Colomb. Les montagnes vers lesquelles il dit s'être dirigé, étaient probablement celles de la Cabra et de Cayaguatege (au N. E. et au S. O. de la Vega de Filipinas). On les trouvera marquées sur la carte de l'Ile de Cuba, publiée dans mon Atlas géographique. On ne doit pas être surpris de l'importance que

j'attache à une détermination minutieuse de la sinuosité et du gisement de la côte. Ce gisement partiel a singulièrement influé sur les opinions et les projets de Colomb. Le navigateur n'était sûr d'avoir atteint le littoral d'Asie qu'après avoir vu la terre se prolonger du nord au sud « comme dans la Chersonèse d'Or [1]. » Son fils, don Fernando et son ami intime le curé de los Palacios, s'expriment à ce sujet avec la plus grande clarté [2]. « Si l'amiral n'avait pas manqué de vivres, il serait retourné en Espagne *par l'Orient.* » Il aurait par conséquent fait le tour du globe vingt-six ans avant Magellan, il aurait « doublé la *Cherchonesus aurea*, traversé le Golfe du Gange et cherché une nouvelle route, soit autour de l'Afrique, soit en entrant dans la Mer Rouge et en allant par terre à Joppé

[1] Anghiera qui se vante d'avoir reçu des lettres de l'amiral, immédiatement après son retour de Cuba, écrit au mois d'août 1495 au cardinal Bernardino : « Indiæ Gangetidis continentem eam (Cubæ) plagam esse contendit Colonus. » (Lib. VIII, p. 164, ep. 93.)

[2] *Vida del Alm.* cap. 54. Muñoz, lib. V, § 16. Manuscrit de Bernaldez, cap. 123, d'après Irving, t. II, p. 186.

(Jaffa) et à Jérusalem. » Dans le serment que Colomb fit prêter le 12 juin 1494 pour constater la découverte de la terre ferme d'Asie, ce prolongement de la côte de Cuba vers le sud et le sud-sud-ouest, est mentionné quatorze fois. Il se trouve singulièrement exagéré dans la mappemonde de Juan de la Cosa de 1500, et lorsqu'on supposait ou qu'on savait déja que Cuba était une île, le prolongement de son extrémité occidentale, en forme de grande corne, reparaît encore. Nous retrouvons ce type extraordinaire dans les cartes [1] ajoutées aux éditions de la Géographie de Ptolémée de 1508 et 1513 comme dans celles de l'*Isolario di Benedetto Bordone*, dont la première édition de Venise date de 1528, et qui présente l'isthme de Panama percé par un détroit océanique. L'élargissement occidental défigure même le nord de l'île, et dans Bordone toute l'extrémité vers le cap Saint-Antoine paraît sous la forme d'un marteau [2]. La sup-

[1] Voyez mon Atlas, Pl. 37 et 39. La dernière carte place même un Cap S. Marc là où est situé notre Cap Corientes.

[2] Isolario di dutte l'Isole del Mondo. Venezia, 1533, p. 14.

position d'un prolongement indéfini de la côte *vers le sud*, a exercé une grande influence sur la véritable découverte du continent d'Amérique en 1498. Selon le récit d'Anghiera, Colomb écrivit aux monarques par les vaisseaux d'Antonio de Torres (printemps 1495) : « *Curvari plurimum ad meridiem ejus terræ* (*Cubæ*) *littora*, *ita ut se proximum aliquando reperiret æquinoctio*[1]. » Les indigènes avaient de plus répété sans cesse à Colomb qu'au sud d'Haïti il existait une terre de grandeur immense, habitée par ce même peuple caribe dont d'autres tribus plus dangereuses encore, s'étaient fixées dans les Petites Antilles. Ces considérations motivèrent la route si méridionale que l'amiral suivit avec tant de persévérance dans la traversée de l'Atlantique en 1498. Il agissait d'après sa conviction intime de retrouver le prolongement de Cuba, c'est-à-dire le continent d'Asie, dans le voisinage de l'équateur. Colomb, pendant la traversée, diminua de latitude jusqu'aux 5° nord, et c'est encore Pierre Martyr qui nous a conservé le précieux renseignement sur la contiguité des

[1] Epist. ex Tertosia V Idus Aug. MCCCCXCV.

terres découvertes jusque-là : « *Putat* (*Colonus*) *has Pariæ regiones esse Cubæ contiguas et adhærentes, ita quod utræque sint Indiæ Gangetidis continens ipsa*[1]. » Telle a été dans ses suites l'importance attachée à la direction des côtes dans une petite baie (*Ensenada de Cortez*) du littoral de Cuba. Une liaison de faits si peu remarquables en apparence, n'avait pas été jusqu'ici suffisamment appréciée. Les géographes se rappelleront d'ailleurs comment, dans des circonstances analogues, la direction d'une petite partie du littoral dans l'Afrique occidentale, entre la rivière de Nun et le Cap Bojador dans l'Afrique orientale, dans le golfe d'Aden, entre le détroit de Bab-el-Mandeb et le Cap Guardafui, en Amérique, au sud du Cap Saint-Augustin [2], ont influé sur les idées que les peuples anciens et modernes se sont formées de la configuration des deux continens.

La carte manuscrite de Juan de la Cosa nomme *Bienbaso* (peut-être *Bienpasso*), le lieu où est placé aujourd'hui le petit bourg du Batabano avec ses *Esteros* remplis de deux

[1] Epist. 168 (avec la fausse date d'octobre 1496).

[2] Voyez tom. I, p. 328, 329, et tom. II, p. 371.

espèces de crocodiles [1]. Plus à l'ouest vers la Laguna de Cortez, on lit *Cabo de Bien Espera*, Cap de la Bonne Espérance, nom qui exprime l'importance que Colomb attachait à ce lieu aussi voisin, selon ses idées systématiques, des États du *Grand Khan*, que le promontoire africain découvert par Diaz l'était de Sofala et des états de Zomarin. L'Ile de Pinos, qui produit dans une même plaine des palmiers, des pins [2], et l'acajou (Swietenia), n'a été

[1] *Relation hist.* t. III, p. 461-466.

[2] Cette réunion de formes boréales et tropicales, ces *palmeta* et *pineta* de Cuba, végétant à une même hauteur et sous un même climat, avaient déja frappé Anghiera (*Ocean.* Dec. I, lib. III, p. 40). On peut être surpris de voir que Juan de la Cosa, qui était de l'expédition de Colomb en 1494, ait placé dans sa carte le mot *Abangelista* (Evangelista) au cap le plus occidental de Cuba, dans l'intérieur des terres, et non près de ces grandes îles qu'il figure confusément au sud. Est-ce un nom mal placé, soit par négligence, soit par un faux système de symétrie d'après lequel tous les noms des lieux, depuis le Cabo de Cruz, sont inscrits uniformément dans l'intérieur de l'Ile de Cuba? Si Colomb s'était arrêté en venant de la Bahia de Xagua aux côtes *orientales* de l'Evangelista (Isla de Pinos), on pourrait croire que la Cosa a regardé les montagnes assez élevées de cette île comme faisant partie du prétendu continent (de l'extré-

découverte que le 13 juin 1494, lorsque l'expédition de Colomb était sur son retour vers le sud-sud-est; et cette circonstance fait présumer qu'en allant à la Laguna de Cortez, l'amiral avait passé près de la côte septentrionale, par le canal de la Hacha, au-delà du *Placer de Petatillos*. Ne pouvant pénétrer plus avant dans la baie étroite de *Siguanca* que nos cartes ont figurée long-temps comme un canal qui sépare l'Ile de Pinos (Evangelista) en deux îles distinctes, il fut forcé de retourner par le même chemin. Au milieu de la sonde, il fut singulièrement frappé des différences de couleur de l'eau sur des hauts-fonds dont j'ai trouvé la température très variable selon la profondeur. Il décrit la mer « blanche comme du lait, épaisse comme si l'eau était mêlée de farine. » Une petite portion de cette

mité occidentale de Cuba), mais nous savons positivement que la côte *occidentale* de l'Evangelista a été découverte la première, et que l'amiral n'a jamais révoqué en doute que l'Evangelista était une île. Ce n'est donc pas une illusion d'optique, une supposition erronée de la contiguité des terres qui a pu motiver cet élargissement extraordinaire que pendant long-temps on a attribué à l'extrémité occidentale de Cuba.

eau laiteuse fut même recueillie pour la transmettre aux souverains [1]. On peut être

[1] *Vida del Alm.* p. 56. Anghiera, p. 40. Irving, t. II, pag. 180. J'ai déja exposé (t. III, pag. 64-112) combien Colomb se distinguait des navigateurs de son temps par l'importance qu'il attachait à tous les phénomènes physiques qui frappaient son imagination. Don Fernando a même recueilli dans les journaux de son père une observation remarquable sur le sens dans lequel tourne le vent sur les côtes méridionales de Cuba. Cette observation acquiert surtout de l'intérêt par les ingénieuses recherches de M. Dove, qui le premier a fixé l'attention sur la généralité et les effets de la *direction du tournoiement anémométrique.* « Tous les soirs, dit don Fernando, l'amiral voyait se former vers l'est de formidables orages. D'après la fréquence des éclairs, on aurait cru que de la grêle et des torrens de pluie sortiraient de ces grosses nuées, mais au lever de la lune, tout se dissipait. Régulièrement (et j'ai fait la même observation en 1503, en allant à la découverte de Veragua), le vent souffle du nord, par conséquent du côté de la terre, pendant la nuit. Après le lever du soleil, le vent tourne à l'est, et marchant avec le soleil (*iendo con el sol*), il tourne progressivement (par le sud) vers l'ouest. » (*Vida del Alm.* chap. 55, p. 54.) Il faut rappeler cependant que Colomb, dans ce passage, ne généralise pas le phénomène, comme Bacon de Verulam, dans le chapitre *De successione ventorum* où il est dit: *Si ventus se mutet conformiter ad motum solis, non*

surpris de l'intérêt qu'excitait chez un navigateur si expérimenté un phénomène très commun dans les eaux de sonde.

J'ai taché d'éclaircir par la connaissance des localités la question de la prétendue découverte de la terre ferme par Colomb en 1494. C'est la persuasion de la réalité de cette découverte qui donna tant de célébrité au second voyage de l'amiral. L'opinion qui

revertitur plerumque. Colomb parle d'un phénomène qui a lieu sur les côtes, du mode de transition du *terral* (vent de terre) en un vent du large. C'est la marche des petites *brises* ou *vents solaires,* qui soufflent au mois de mai sur les côtes de Provence. Bérard, *Description naut. des côtes de l'Algérie,* 1837, p. 50. Quant à l'examen général de la *loi du tournoiement du vent* (*Drehungsgesez*) dans les deux hémisphères, effet de la rotation du globe et de la vitesse des molécules d'air correspondant à chaque parallèle, voyez Churruca, *Viage al Magallanes*, 1793, p. 15, et Dove, *Meteor. Untersuchungen*, 1837, p. 124-138. Aristote, Théophraste et Pline ont observé les changemens réguliers de la direction des vents, mais ils n'ont attribué cette régularité qu'au mouvement diurne de l'astre calorifiant. Les passages curieux des anciens relatifs au mode de *succession* des vents, se trouvent réunis dans Ukert, *Geogr. der Griechen*, II, 1, p. 128, et dans Ideler, *Meteorologia Veterum*, p. 58.

rattache le nom de *Cuba* à la partie *continentale* de l'Amérique s'est maintenue si longtemps parmi les géographes, que dans la mappemonde ajoutée à l'édition de Grynæus publiée à Bâle en 1532 (carte très analogue sous le rapport de l'ouverture de l'isthme de Panama à celle d'Appien de 1520, dans le Solin de Camers), le Canada et le Mexique s'appellent *Terra de Cuba*, tandis que l'île de Cuba y porte le seul nom d'Isabela. Plusieurs mois après avoir reconnu (le 1er août 1498) le véritable continent de l'Amérique au sud du promontoire de Paria, tout en faisant le récit du troisième voyage, Colomb écrit encore aux monarques [1] : « Dans la première expédition, j'ai accompli tout ce qui par la bouche d'Isaïe et en (d'autres) textes des Saintes-Ecritures a été prédit de ces terres où le nom du Très-Haut serait proclamé par l'Espagne. A peine de retour, Vos Altesses m'ont envoyé par-là où j'ai découvert par inspiration divine (*por virtud divinal*) 333 *leguas* de la *terre*

[1] Probablement du mois d'octobre 1498. (Nav. t. I, p. 243.) Voyez sur la date de cette lettre qui existe copiée de la main de Bartolomé de Las Casas, tome II, p. 292 et 338.

ferme, qui est la *fin del Oriente*[1], et en outre septs cents îles[2]. « Plus loin, en parlant de la cause de son ophtalmie et en comparant le nombre de ses veillées pendant le second et le troisième voyage, Colomb désigne expressément le second comme celui dans lequel « il fut[3] pour découvrir la terre ferme. » L'expédition de 1498 pouvait seulement ajouter à ce qu'il savait déja. Il ne s'agissait que de trouver près de l'équateur, dans ces climats ardens, dont un lapidaire de Burgos, Jaime Ferrer, venait de lui dépeindre l'heureuse influence sur la production de l'or et des pierres gemmes, le *riche pays du guanin*[4]. La côte *continentale* de Cuba, qu'on avait vu

[1] Colomb (Nav. t. I, p. 255) définit cette expression dans la même lettre : « Llamo *yo fin del Oriente* adonde acaba toda la tierra *é las* islas. » C'est la limite orientale de l'*οἰκουμένη* des anciens, qui forme une seule masse continentale. Voyez aussi le journal du premier voyage, au 21 février 1493.

[2] Dans un seul jour Colomb compta 170 cayes parmi les *Jardins de la Reine*. *Vida del Alm.* cap. 55.

[3] Nav. t. I, p. 252. « En quel viage que yo fui a discubrir la tierra firme. »

[4] Voyez t. II, pag. 45, 46 et 80. Le *guanin* était le métal que possédait la *race noire* redoutée à Haïti.

tourner vers le sud, pouvait se prolonger jusqu'au-delà de l'équateur. Il faut bien distinguer entre la relation de la découverte de Paria, que l'amiral envoya lui-même en Espagne, et les commentaires que le fils don Fernando s'est permis d'ajouter pour le moins quarante ans plus tard, lorsque la configuration de l'Amérique comme continent distinct et séparé de l'Asie était déja suffisamment connue. Le fils paraît peiné des illusions du père, il passe sous silence le serment prêté en 1494, pour prouver que Cuba faisait partie de l'Asie, et ne parle pas des rêveries théologiques sur la situation du Paradis au promontoire de Paria. L'importance du troisième voyage s'est accrue dans les récits de don Fernando, de Las Casas, d'Oviedo et surtout des historiens modernes. Chez eux ce n'est plus un autre point de l'Asie orientale que l'on a reconnu à Paria, appelée d'abord *Tierra de Gracia*, c'est un nouveau continent qu'on a atteint. Le simple récit de Christophe Colomb est bien différent. Comme il veut atteindre la côte asiatique de Mangi, dans le voisinage de l'équateur, il se dirige jusqu'au parallèle de Sierra Leone, qu'il croit par les 5° de latitude

(de 3° ½ trop méridional). C'est la région redoutée des calmes et des pluies, le *Sea of rains* des navigateurs anglais [1]. Le temps est constamment brumeux. L'amiral souffre à la fois de la fièvre et d'un cruel accès de goutte; mais « sa tête était libre » (*cabeza firme*). Non abattu par les souffrances physiques, il notait « les distances et les changemens météorologiques » dans un journal qui n'a pas été retrouvé. Pour échapper à cette zone ardente, il chercha à gagner en latitude à mesure qu'il avançait à l'ouest [2]. Lorsque le 1er août 1498, il découvrit la terre qui était le continent de

[1] Tuckey, *Maritim. Geogr.* t. I, p. 71.

[2] Il croit parvenir de 5° à 7° de latitude. *Vida del Alm.* cap. 66, p. 76 . Oviedo remarque à cette occasion (lib. XIX, cap. 1, fol. 154, *a*) que le pilote Hernan Perez « qui vit encore, » raconte les accidens de cette traversée d'une manière très différente, et qu'au lieu « des calmes dont parle don Fernando, il y eut une horrible tempête pendant laquelle il fallut couper les mâts. » On conçoit que plus près de l'île de la Trinité, « lorsque déja on gouverna *al os norueste*, » on a pu essuyer une bourrasque *après les calmes;* toutefois il est extraordinaire qu'en 1535 il y eut déja des doutes sur un événement dont les témoins oculaires existaient encore.

l'Amérique méridionale, il la crut d'abord composée de deux îles dont la plus basse fut appelée *Isla Santa*, la plus montagneuse, *Isla de Gracia*. C'est en avançant vers la Marguerite qu'il reconnut la contiguité de ces deux terres. Il adoptait alors le nom indien de *Paria* pour tout le pays depuis le delta de l'Orénoque jusqu'aux côtes de Cumana. « Si l'immense rivière, dit-il, qui remplit le golfe de son eau et forme un lac, ne descend pas du Paradis terrestre, elle sort d'une terre d'une immense étendue (*procede de tierra infinita*). » Un autre passage de la même lettre est encore plus expressif[1] : « Je ne crois pas que l'on

[1] *Creo que haya otras muchas tierras en el Austro de que jamas se hobo noticia*. NAV. t. I, p. 259 et 262. Il est assez remarquable que cette idée de l'existence de *terres australes* s'était aussi présentée au roi Jean II de Portugal, décédé trois ans *avant* la troisième expédition de Colomb. Herrera (Dec. I, lib. III, cap. 9) dit : Colomb navigua vers le sud (en 1498), depuis les îles du Cap Vert, parce qu'il voulut savoir si le roi don Juan s'était trompé, lorsqu'il affirmait *que al sur avia tierra firme*. C'était prédire le continent avant les véritables découvertes de la terre ferme de Cabot et de Colomb. Je ne trouve ni dans Barros, ni dans les chroniques de Garcia de Rezende et de Manuel de Faria y

connaisse dans le monde entier une rivière si large et si profonde : je pense que cette terre que Vos Altesses m'ont ordonné de découvrir, est très vaste (*grandisima*) et qu'il y en a vers le sud plusieurs autres dont on n'a pas encore connaissance. » Voilà un vague indice de *terres australes*, une simple conjecture à la manière des anciens : car nous savons par une lettre d'Anghiera (lib. IX, cap. 168) adressée au cardinal Bernardino Caravajal [1] et

Sousa, rien qui explique cette citation d'Herrera. Nous savons que le roi Jean II de Portugal, lors de l'entrée de Colomb, en mars 1493, dans la bouche du Tage, était très effrayé de voir que « les indigènes des nouvelles terres n'étaient pas noirs » (Muñoz, VI, 13). L'aspect de ces Indiens avait peut-être fait naître dans l'esprit d'un monarque si occupé de découvertes géographiques et si heureux dans celles que les Portugais tentaient dans l'hémisphère austral, une hypothèse que Francisco d'Almeida, fils du comte d'Abrantès, devait vérifier. (Barros, Dec. I, lib. III, cap. 11, p. 252.)

[1] Dans cette même lettre, il y a aussi quelques considérations curieuses de géographie zoologique : « Fuit magno nostris argumento terram eam (Pariam) esse continentem, quod animalibus passim nostratibus eorum plena sint nemora, cervis utpote, apris et id genus reliquis, et ex avibus, anseribus, anatibus,

citée plus haut, ce que Colomb même pensait de sa découverte du promontoire de Paria. « Notre amiral revient de certaines côtes méridionales placées sous les 6° de latitude et riches en perles de l'Orient. Il croit ces terres liées et contiguës (*adhærentes et contiguas*) à celle de Cuba, et il les *regarde toutes comme étant le continent même des Indes du Gange.* » Rien n'est plus clair que ce passage, et en 1498, pas plus qu'en 1494, Christophe Colomb n'a pensé avoir découvert un *nouveau continent.* Un pilote de Séville, Pedro de Ledesma, qui avait accompagné l'amiral pendant le troisième voyage, s'exprime avec la même précision lorsqu'il est appelé à rendre témoignage dans le procès du fisc sept ans après la mort du grand homme. Il parle de la terre ferme « que l'on dit être l'Asie, » *de la tierra que dicen que es Asia* [1]. La contiguité de Paria et de Cuba est tellement restée fixée

pavonibus, sed non versicoloribus. A fœminis parum discrepare mares ajunt. » Le manque absolu de grands quadrupèdes dans les Antilles avait sans doute conduit à cette réflexion.

[1] Nav. t. III, p. 539.

dans l'esprit des géographes, que dans la mappemonde d'Appien de 1520 ajoutée au Mela de Vadianus (dans un temps où l'Amérique était déja reconnue comme continent distinct), le Canada et le Mexique sont nommés *Parias*. Ces mêmes pays portent le nom de *Tierra de Cuba* sur la carte du *Novus Orbis* de Grynæus de 1532. Dans le quatrième voyage Colomb cherchait à découvrir ce qui formait la liaison de Cuba avec la côte de Paria. La brièveté du trajet de Cuba aux îles Guanajas et à Honduras, devait favoriser la conjecture de cette liaison. « Colonus (dit Anghiera dans les *Océaniques* [1]) percurrit anno MDII terram quæ occidentem Cubæ ultimum spectat angulum ad leguas centum tringinta; vertitque se inde ad orientem per ejus littoris oras, versis vestigiis, putans se littus *Pariæ* reperturum. » Je prouverai dans la *Troisième Section*, en publiant une lettre inédite et tirée récemment par M. Ranke des archives de Venise, que même avant le voyage de Colomb à Honduras et à Veragua, au mois d'octobre 1501, on savait déja en Portugal

[1] Dec. I, lib. X, p. 119.

« que les terres du nord couvertes de neiges et de glace sont contiguës aux Antilles et à la Terre des Perroquets nouvellement trouvée (*credeno conjungersi con le Andilie et con la Terra di Papaga noviter trovata*). » Cette divination qui proclame, malgré l'absence de tant de chaînons intermédiaires, une liaison continentale entre le Brésil découvert par Vicente Yañez Pinzon, Diego de Lepe et Cabral (1499-1500), et les terres glacées de Labrador, est très surprenante. Ce n'est pas ici le lieu de discuter les élémens sur lesquels elle a pu se fonder.

Trois grands événemens qui ont exercé une influence durable et puissante sur les destinées du monde, la découverte de l'Amérique continentale du nord par Jean et Sébastien Cabot, celle de l'Amérique continentale du sud par Christophe Colomb, et le voyage de Gama [1], se sont trouvés sinon simultanés,

[1] Les avantages de cette simultanéité des grandes découvertes en Amérique, en Afrique et dans l'Inde, sont noblement dépeints par Anghiera dans la lettre adressée à Pomponius Lætus, datée de Medina del Campo en septembre 1498. La lettre se termine par ces mots : Inhient alii divitiis nos autem nostris ingeniis

du moins très rapprochés les uns des autres, à la fin d'un siècle fécond en choses extraordinaires. Tandis que les deux Cabot, embarqués sur le petit navire le *Matthew*, découvrirent le Labrador, Colomb était occupé (d'avril 1497 à mai 1498) de l'armement des vaisseaux pour sa troisième expédition. Il se trouvait déja en Espagne depuis le 11 juin 1496. Une connaissance approfondie des dates suffit pour prouver que l'expédition de la côte de Paria ne fut pas basée sur les succès que les Cabot avaient obtenus vers le nord. Dans le même été où Sébastien Cabot longea, pendant sa seconde expédition, la côte des États-Unis, entre Terre-Neuve ou les Baccalaos et l'extrémité australe de la Floride, Christophe Colomb reconnut la Terre ferme depuis le promontoire de Paria jusqu'au cap de la Vela selon Oviedo [1]; jusqu'aux côtes de

has escas præbeamus. » (Ep. CLXXXI.) Anghiera parle avec chaleur de la jouissance qu'offre l'aspect d'un rapide agrandissement des connaissances humaines.

[1] Je cite cet historiographe (lib. III, cap. 3, fol. 23, *b*; Ramusio, t. III, p. 78) parce que la question de savoir jusqu'où Colomb est parvenu à l'ouest n'est pas suffi-

Cumana selon le pilote Andrès de Morales. Quant au premier voyage de Vespuce, si l'on

samment éclaircie. Oviedo dit clairement « que l'amiral reconnut Cochen, la *ricca* (et aujourd'hui si misérable), *Isla de Cubagua*, vis-à-vis de la saline d'Araya, la Marguerite, Poregari (?), les Testigos, la Isla de los Paxaros, Curazao et le cap de la Vela; que de la Boca del Drago au cap il y a 180 *leguas* et que du cap de la Vela qui gît sud-nord de l'île Beata, Colomb se dirigea sur Haïti. » Les évaluations numériques sont assez précises. Le cap de la Vela n'est en effet que de 50′ à l'ouest du méridien de la Beata, et la distance du cap de la Vela à la Boca del Drago est de 184 *leguas* de 17 $\frac{1}{2}$ au degré. Muñoz ne fait parvenir Colomb que jusqu'à la Marguerite, et lorsque je lis dans la relation du fils (*Vida del Alm.* cap. 81) que l'expédition se trouvait encore le 15 août près du Cabo de la Conchas, un peu à l'occident de la Marguerite, tandis que le 19 du même mois il atterra à la Beata, sur la côte méridionale d'Haïti, j'ai quelque peine à concevoir, d'après la connaissance locale que j'ai de ces parages, comment un si court espace de temps a pu suffire pour longer la terre ferme jusqu'au-delà du golfe de Maracaybo (Venezuela). Les courans portant habituellement vers l'ouest et le nord-ouest (Colomb les évalue une fois, le 15 août, à 60 lieues en 24 heures), leur force aurait aussi retardé le trajet du cap de la Vela à la Beata. Don Fernando ne fait aucune mention de ce cap; il dit simplement « qu'après l'ilot des Testigos on découvrit encore

regardait comme exactes les données d'Hylacomylus, et qu'on supposât sept à huit jours pour le trajet aux îles Canaries, on trouverait que la découverte du continent coïncide presque avec le jour de l'atterrage de Cabot au Labrador. En choisissant parmi les *variantes lectiones* des différentes éditions, celles qui sont le plus favorables à l'antériorité de Vespuce, celui-ci aurait vu la partie continentale

mucha tierra al poniente de Paria, mais que son père n'en a pu rendre compte avec quelque certitude (*una puntual cuenta*), son ophtalmie le forçant de noter les choses principales d'après les rapports des pilotes et des matelots. » Il est bien extraordinaire cependant que Gomara (fol. LIV, *a*) désigne le même cap, comme ayant reçu son nom dans le troisième voyage de l'amiral. Aurait-il confondu ce voyage avec l'expédition de Hojeda et de Vespuce en 1499? Les témoignages recueillis dans le procès du fisc contre les héritiers de l'amiral confirment cette explication. Pedro de Ledesma, Alonzo de Hojeda lui-même, et le pilote Andrès de Morales affirment que Colomb faisait route pour Haïti lorsqu'il se trouvait en vue de la Marguerite « et qu'il ne passa pas plus loin sur les côtes de la terre ferme. » Morales ajoute « que le nom du Cabo de la Vela fut imposé à un cap de la province Quinquibacoa par Hojeda et Juan de la Cosa. » (NAV. t. III, p. 539-542 et 544.)

du Nouveau Monde neuf à dix jours avant Cabot. Telles sont les apparences d'après les dates des textes que nous avons sous les yeux.

L'examen des faits dont nous devons la majeure partie aux recherches de M. Navarrete prouve que ces élémens numériques ne méritent aucune confiance. Les dates des relations de voyages attribuées à Vespuce sont en contradiction entre elles, comme je l'ai exposé dans les tableaux qui précèdent. Les documens authentiques trouvés par mon ancien et illustre ami, don Juan Baptista Muñoz, parmi les *Libros de gastos de armadas* [1], établissent que Vespuce, placé en décembre 1495 à la tête de la maison de commerce de Berardi, était chargé de l'armement des navires pour la troisième expédition de Colomb. La fausseté de la date d'un départ de Vespuce au 10 ou 20 mai 1497, est par conséquent démontrée par un *alibi*. Le trésorier Pinelo lui a fait « un paiement de dix mille maravedis le 12 janvier 1496, » et l'armement

[1] Bordereaux des comptes sur les frais d'armemens des flottes de l'Inde. Ces bordereaux sont conservés dans les archives de la Casa de Contratacion de Séville.

de l'expédition de Colomb pour Haïti et la côte de Paria (expédition pour laquelle on embarqua des missionnaires, des herboristes et « des musiciens qui devaient divertir les indigènes »), a occupé Vespuce à Séville et à San Lucar [1], depuis la mi-avril 1497 jusqu'au départ de Colomb le 30 mai 1498. Le cosmographe florentin pourrait donc avoir fait une absence depuis l'hiver 1496 jusqu'au printemps 1497, mais une découverte du continent à la fin de juin 1497, ou un premier voyage d'Améric Vespuce du 10 mai 1497 au 18 octobre 1498, est impossible. D'après ces argumens empruntés aux chiffres, il n'est pas nécessaire de renouveler la question de la possibilité des *voyages clandestins*. Je ne prétends pas que cette possibilité puisse être niée entièrement entre les années 1495 et 1501. A la première de ces époques, une permission générale [2] « d'aller découvrir de nouvelles terres en sortant du port de Cadix, » augmenta singulièrement le nombre des expéditions.

[1] Muñoz, lib. VI, § 20. Nav. t. II, Doc. CIII, p. 181.

[2] Real Provision de 10 abril 1495. Nav. Doc. LXXXVI, t. II, p. 165; t. III, p. 3.

Pour réprimer les abus qui naissaient de cette *licencia general para descubrir* et pour calmer les plaintes de l'amiral qui au retour de son second voyage se vit lésé dans ses privilèges, la permission générale fut retirée [1] par la *cédule* du 2 juin 1497. Quatre années plus tard, de nouveaux désordres forcèrent le gouvernement à promulguer une défense plus sévère encore [2]. Il est donc très probable qu'il y eut entre la seconde et la quatrième expédition de Colomb « quelques voyages obscurs faits furtivement pour ne pas payer des droits au fisc [3]; » toutes les entreprises n'auront pas été inscrites dans ce livre que l'on trouve encore aux anciennes archives de la *Casa de Contratacion* de Séville et qui

[1] Herrera, Dec. I, lib. III, cap. 9. Nav. t. II, Doc. CXIII, t. II, p. 201.

[2] Provision de 3 set. 1501. Nav. t. II, Doc. CXXXIX, t. II, p. 257.

[3] Nav. t. III, p. 24, et dans la Première Section de l'*Examen Critique*, t. I, p. 353-362. Gomara (fol. 20, *a*), tout en confondant les dates, dit « qu'il n'est pas resté de souvenir de tant de navigateurs qui sont allés faire des découvertes vers le nord aux Bacallaos et au Labrador, ni de ceux qui *de 1495 à 1500 se sont dirigés vers la côte de Paria*.

porte le titre de *Libro de licencias* [1]. J'ai cité plus haut (pag. 59-67), en parlant des navigations que Vespuce exécuta sur des navires portugais, un exemple remarquable de l'insuffisance des preuves négatives [2] : cependant le premier voyage dont la date de 1497 a tant tourmenté les historiens du Nouveau-Monde, ne porte pas le caractère d'un voyage clandestin. La relation en a été adressée au roi Ferdinand même, et s'il avait été antérieur à

[1] Nav. t. III, p. 18. Voyez aussi Anghiera, *Ocean.* Dec. II, lib. VII, p. 179, où il est question en même temps de la difficulté que trouvaient les étrangers à prendre part aux voyages de découvertes. Anghiera cite l'exemple de son compatriote François Cotta, peut-être membre de la famille de ce Jean Cotta qui travailla à l'édition vénitienne de Ptolémée de 1511. Le jeune homme ne put suivre l'expédition de Pedrarias Davila (appelé *el Galan*) au Darien qu'après avoir obtenu des lettres de naturalisation. D'un autre côté, nous voyons Vespuce embarqué en 1499 avec Hojeda et Juan de la Cosa, quoiqu'il ne fût naturalisé Espagnol que le 24 avril 1505, à son retour du Portugal. (Nav. t. III, Doc. IV, p. 292.)

[2] Oserait-on nier l'existence de Cadamosto et la réalité de son voyage, parce que Barros, l'historiographe des découvertes d'Afrique, n'a pas jugé à propos de les nommer. (Zurla, *Viaggi*, t. II, p. 105.)

la découverte de Paria par Colomb, comment celui-ci qui, par ses liaisons intimes avec la maison de Juanuto Berardi, connaissait Vespuce bien avant 1495, qui séjournait en Espagne depuis l'été de 1496 jusqu'au printemps de 1498 et jouissait alors du plus grand crédit à la cour et dans les villes de commerce, n'aurait-il jamais eu [1] connaissance d'une expédition dirigée vers cette même terre continentale et vers ce Golfe des Perles qu'il se vantait d'avoir vus le premier? Comment aucune trace n'en serait-elle restée dans le procès du fisc pendant lequel on accueillait avec malice tous les bruits défavorables à l'antériorité des découvertes de Colomb? Comment Alonzo de Hojeda avec qui Vespuce a indubitablement visité en juin et juillet 1499, la côte de Paria [2], n'aurait-il

[1] TIRABOSCHI, t. VI, P. I, p. 189. ROBERTSON, *Hist. of America*, Book II, note 23.

[2] C'est cette certitude que Vespuce a accompagé Alonzo de Hojeda qui est contraire aussi à toute explication qu'on voudrait fonder sur l'emploi du *style florentin*. D'après ce style qui n'a été abrogé en Angleterre par un acte du parlement qu'en 1752, l'année commençait le 25 mars, jour de l'Annonciation. Si donc on supposait (et j'avoue que cette idée m'a occupé autrefois) que la date du problématique premier voyage

jamais entendu dire à celui-ci qu'il voyait cette côte pour la seconde fois, et qu'avant Christophe Colomb il avait parcouru ces mêmes parages? Hojeda déclare[1] au contraire dans

de Vespuce n'est fausse que pour le mois et non pour l'année, si on lisait 20 mars 1497 pour 20 mai 1497, l'expédition aurait commencé effectivement en 1498, et sa durée (jusqu'au retour, le 15 octobre 1499, selon Hylacomylus), serait de dix-neuf mois, ce qui coïnciderait assez avec les dix-huit mois indiqués dans les *Quatuor Navigationes*. (Nav. t. III, p. 196.) Beaucoup de lettres, par exemple celles de Machiavel et de Pietro Medici, fils de Laurent, prouvent que le *style florentin* était en usage dans des correspondances familières; mais cette explication perd toute sa valeur quand on se rappelle que Vespuce a été en Espagne jusqu'au départ de Colomb pour le troisième voyage (30 mai 1498), et qu'il ne pourrait être parti avec Hojeda le 20 mai 1499, s'il n'était revenu d'un voyage antérieur, que le 15 octobre 1499.

[1] Voici les expressions de cette importante déclaration : « Alonzo de Hojeda es *el primero hombre que vino* a descubrir *despues que el Almirante*. » Nav. t. III, p. 544. Alonzo Niño et Christoval Guerra arrivèrent à Paria quinze jours après Hojeda, selon le témoignage de Las Casas, lib. I, cap. 171, et de Nicolas Perez. Nav. t. III, p. 541. D'autres témoignages paraissent indiquer que Hojeda précédait Niño dans l'atterrage de la terre ferme. (L. c. p. 331).

le procès « qu'il est venu le premier *après l'amiral.* »

Il ne faudrait pas d'autres motifs pour rejeter la date du premier voyage : cependant nous en avons donné un plus puissant encore, c'est que Vespuce a été occupé en Andalousie de l'armement de la troisième expédition de Colomb, depuis la mi-avril jusqu'à la fin de mai 1498. Telle est la confusion qui règne dans tous les chiffres qu'offrent les manuscrits et les éditions des voyages de Vespuce parvenus jusqu'à nos jours, qu'elle seule semble déja prouver qu'il n'y a rien eu d'intentionnel dans leur falsification. Si le navigateur même, ou si des éditeurs jaloux de la gloire de Colomb avaient voulu changer les dates pour tromper la postérité, on les aurait mises facilement d'accord entre elles, on n'aurait pas placé le départ pour le second voyage avant le retour du premier, on aurait indiqué la durée de chaque voyage conformément aux dates falsifiées[1]. Partout les chiffres sont alté-

[1] Selon les *Quatuor Navigationes* composées tout d'un jet probablement avant la fin de 1505 et publiées à l'insu de Vespuce en 1507, le second voyage commence

rés comme au hasard et sans qu'il soit possible de deviner dans quel but la fraude aurait agi. Il semble plus naturel de n'y voir que des fautes de transcription et d'impression naissant de la multiplicité des copies répandues en tant

le 16 mai 1489, quand le premier se termine le 1 octobre 1499. La contradiction est la même, si au lieu de 1489 on lit 1498, et cette substitution s'oppose au fait certain que Vespuce soignait à San Lucar l'armement de la flotte de Colomb jusqu'au départ, le 30 mai 1498. Le texte de Valori fait revenir Vespuce du premier voyage le 18 octobre 1498, Hylacomylus le 15 octobre 1499. Les textes de Saint-Dié et de Valori évaluent la durée du premier voyage à dix-huit mois, quand les dates partielles donnent trente-un et seize mois. La lettre à Médicis relative au second voyage fait retourner Vespuce à Cadix le 18 juin 1500, tandis que d'après Hylacomylus il ne part d'Haïti pour l'Espagne que le 22 juillet, et n'entre dans le port de Cadix que le 8 septembre 1500. Je passe sous silence une infinité d'autres variantes relatives à la durée des traversées, les latitudes, les distances, le nombre des prisonniers. On trouve pour la même traversée, par exemple, dix-neuf, vingt-quatre et quarante-quatre jours; 16° de latitude pour 6°, 5° pour 6° ½ et 8°; 25 prisonniers pour 280. Un léger coup d'œil jeté sur les tableaux des deux voyages que j'ai donnés plus haut, justifiera ces assertions.

de langues diverses. Un manque d'habitude de transformer les chiffres romains en chiffres arabes, ou plutôt indous, peut y avoir contribué quelquefois[1]. De petits traits qui, dans

[1] On a souvent agité la question de savoir si dans la première lettre de Vespuce dont les dates sont si contestées, on aurait pu confondre en chiffres indous (arabes) 1497 avec 1498 et 1499. Il n'est pas douteux que dans l'Inde même il existe des signes numériques et des méthodes de les grouper qui diffèrent entièrement des chiffres et de la belle méthode de *position* du devanagari. (Voyez mon mémoire sur l'origine de la *valeur de position* dans le Journal des mathématiques de M. Crelle, t. IV, 1829, p. 219.) Lorsque dans le 13e siècle, soit par l'influence d'Albiruni, de Léonard Fibonacci de Planude et de Vincent de Beauvais, soit par les rapports entre les négocians italiens et les douaniers maures du nord de l'Afrique, la *valeur de position* s'est introduite en Europe, les signes devanagari, arabes et persans, n'étaient pas identiques. Le 4 devanagari, par exemple, est notre 8; ce que nous appelons faussement un 8 arabe est chez les Arabes un *v* renversé. Notre 7 ressemble en devanagari à un 9; mais dans de très anciens manuscrits de Boèce dont le système de numération est très rapproché de celui de l'Inde (voyez le savant mémoire de M. Chasles sur un passage de la géométrie de Boèce, 1836, p. 8), nos 8 et 9 paraissent déja ayant leur véritable valeur. Malgré cette diversité primitive des signes numériques que

l'impression du texte de la Bibliothèque Riccardi, précèdent les chiffres, ont fait dire à Bandini dans le double du second[1] voyage, au lieu de 5° $\frac{1}{2}$ de distance de la lune à Mars, 15° $\frac{1}{2}$; au lieu de 5466 milles à l'ouest de Cadix, 15466. Si les erreurs de chiffres dont fourmillent les ouvrages imprimés relatifs aux premières découvertes prouvaient l'artifice et la mauvaise foi des voyageurs, on pourrait accuser Cadamosto et Christophe Colomb comme on a accusé Vespuce. Madrignano,

nous désignons trop vaguement par le nom de chiffres indoux, rien ne peut nous faire supposer qu'à la fin du 15e siècle, dans des livres imprimés, les 7, 8 et 9 aient pu être confondus. Il faut ajouter à cela que les chiffres du texte de Saint-Dié sont des chiffres romains, et des exemples tirés des voyages de Cadamosto et de Colomb même, nous prouveront bientôt à quel autre genre d'erreurs expose le système de *juxtaposition* des Romains. Même des titres d'ouvrages importans en offrent les traces, par exemple la Géographie de Ptolémée publiée par Dominicus de Lapis à Bologne, porte 1462 (sans doute pour 1472), et les poésies évangéliques *Etlich Cristlich Lider und Lobgesang*, Wittemberg, MDXIIII (pour 1524).

[1] BAND. p. 72, corrigé par CANOVAI (éd. de 1817), p. 57 et 381.

dans l'*Itinerarium Portugallensium* publié en 1508, fait dire[1] au célèbre voyageur vénitien qu'il a *commencé* ses expéditions d'Afrique en MDIIII, à l'âge de vingt-un ans, et qu'il les a *terminées* en MCCCCXCIII. Le texte italien portait pour le départ MCCCCLIIII, vraie date qu'ont aussi Ruchamer et Ramusio; mais l'erreur a été conservée dans toutes les éditions de Grynæus. Un L a été pris pour un C, et de cette manière 1454 est devenu 1504. Le retour de Cadamosto à Venise était en février 1463. Cette même troisième expédition de Christophe Colomb, dont l'antériorité au premier voyage de Vespuce est une question si ardue, se trouve antidatée de deux ans dans le grand ouvrage d'Oviedo, et ce qui est le plus remarquable, cette erreur est répétée trois fois dans la première édition de Séville de l'année 1535, l'époque étant indiquée tantôt en chiffres romains, tantôt en toutes lettres. Une seule fois Oviedo ajoute que quel-

[1] Comparez *Itin. Port.* p. 2 *b*, in Aloisii Cadamosti Nav. cap. 2; Jobst Ruchamer, *Unb. Landte*, 1508, cap. 2; Grynæus, *Nov. Orbis*, Bas. 1532, cap. 2 et 50, p. 3 et 88; Ramusio, 1613, t. I, p. 97. (Voyez aussi tom. III, p. 140 et suiv., et Zurla, t. II, p. 116.)

ques-uns prétendent « que le troisième voyage de l'amiral, si important par la découverte de la terre ferme, a été exécuté non en 1496, mais en 1497! » Ces incertitudes ont de quoi nous surprendre dans un historien appelé classique, et qui, selon deux excellens juges, MM. Muñoz et Navarrete, mettait le plus grand soin dans la rédaction des matériaux qu'il employait. Oviedo ne fait nulle part mention d'Améric Vespuce; on ne peut donc admettre qu'il ait lu un ouvrage imprimé en Lorraine, et que, frappé de la date du premier voyage du navigateur florentin, il soit devenu incertain sur l'époque de la découverte de Paria par Colomb[1]. Il existe dans les archives de

[1] Voici les trois passages qui m'ont d'abord causé de l'étonnement dans Ramusio et que j'ai vérifiés sur l'*editio princeps* de la *Historia general de las Indias por el capitan Gonzalo Hernandez de Oviedo y Valdes* (*Sevilla, en la emprenta de Juam Cromberger*, 1535) appartenant à la Bibliothèque royale de Gottingue, lib. III, cap. 3, fol. 23, *a* (Ramusio, t. III, p. 77, *b*): « En el tercer viage salio el Almirante con seys caravellas de la Bahia de Calix en el mes de março del año de mill y CCCCXCVI, aunque algunos dicen que era en el año de XCVII. » — Lib. XIX, Prohemio fol. 154, *a* Ram. p. 164, *b*) : « La isla de Cubagua que es

Simancas la copie d'une lettre de l'amiral au trésorier don Luis de Santangel, écrite pendant le retour de la première expédition. L'amiral signe en toutes lettres : « Ceci est écrit à bord de la caravelle *près des îles Canaries*, le 15 février de quatre-vingt-trois. » Or l'on sait par le journal du grand homme que ce jour-là il se trouvait à 220 lieues de distance des Canaries, près des îles Açores[1]. Le premier

esterilissima, dicen muchos que lo pueden bien saber, que desde el año de MCCCCXCVI, años que fue por el primero Almirante don Christoval Colom descubierta. » — Lib. XIX, cap. 1, fol. 153, *b* : « Al tercer viage y descubriminto que hizo el primer Almirante, fue en el año de mil y quatrocientos y noventa y seys años.... » On lit dans la traduction italienne de Ramusio (t. III, p. 165) 1946 pour 1496, et l'érudit compilateur n'ajoute aucune note, quoique dans le même volume, à la page 10, il dise d'après Anghiera, que Colomb a commencé son troisième voyage en mai 1498.

[1] Comparez Nav. t. I, p. 153 et 174. L'erreur est d'autant plus singulière qu'elle paraît être à la fois erreur de temps et de lieu. La lettre, de 8 pages, ne porte aucun caractère d'agitation, et cependant le 15 février était le lendemain de ce fameux jour où Colomb, au milieu de la tempête (Nav. t. I, p. 152) jeta à la mer le parchemin qui renfermait une courte description de ses découvertes. La mer, il est vrai, commençait déja à

écrit imprimé par lequel le monde a eu connaissance de la découverte du Nouveau Monde, est la lettre de Colomb à Raphael Sanchez, traduite en latin à Rome par Leandro Cosco. D'après le traducteur, Colomb signe la lettre : Lisbonne, 14 mars : cependant selon le journal écrit à bord même, le navigateur passa alors près du cap Saint-Vincent, et M. Navarrete[1] croit que Cosco a lu 14 pour 4. Dans la *lettera rarissima* et dans d'autres documens, Colomb se trompe singulièrement sur l'âge qu'il avait en entrant au service d'Es-

se calmer, mais on ne put atterrer à l'île Sainte-Marie du groupe des Açores, que le 17 février. La lettre n'aurait-elle pas été écrite pendant le séjour dans cette île entre le 17 et le 24 février? Dans la traversée à Lisbonne, Colomb suivit les parallèles de 37° — 39°, il restait dix degrés au nord des Canaries. Le 15 février, des pilotes ignorans avaient cru qu'on « était près de la Roca de Cintra, sur les côtes du Portugal, ou près de Madère; » mais l'amiral, plus sûr de sa route, n'avait jamais douté que la terre que l'on vit ne fût une des îles Açores. Un papier inclus dans la lettre à Santangel (on donnait alors à ces papiers inclus le nom d'ame, *anima*), prouve qu'elle ne fut terminée et fermée qu'à Lisbonne, toujours en laissant subsister l'erreur de la signature.

[1] Nav. t. I, p. 165, 175 et 195.

pagne et sur le temps qu'il séjourna dans ce pays[1]. Fernando Colomb raconte (cap. 64) que son père se trouvait en 1499 à la cour à Medina del Campo, quoiqu'il dise qu'à cette époque l'amiral était à Haïti, de retour de la côte de Paria, depuis sept mois. Il termine même son ouvrage (cap. 108) en avançant d'une année le terme de la vie du père. Cette fausse date de la mort en 1505 a passé dans plusieurs ouvrages modernes, très estimables d'ailleurs. L'histoire des Indes de Gomara place[2] le départ pour la troisième expédition en mai 1497, ce qui est précisément l'époque du premier voyage de Vespuce dans l'édition de Saint-Dié. Nous avons déja fait remarquer plus haut que le même écrivain ose affirmer que les Espagnols ont beaucoup fréquenté la côte de Paria de 1495 à 1500. Ces exemples, trop détaillés peut-être, suffisent pour rap-

[1] Voyez tom. III, p. 353 et suiv.

[2] Il y a en toutes lettres : « Se partio el Almirante en el terzero viage de San Lucar de Barremeda en fin de mayo del *año de noventa y siete sobre mil y quatro cientos*. (GOMARA. fol. 14, *a*, et 20, *a*.) Sur d'autres erreurs de dates de Colomb, voyez NAV. t. I, p. 167 et 224.

peler combien il est injuste de voir de la fraude partout où il y a confusion de dates. Cette confusion règne par malheur au plus haut degré dans l'intervalle qui sépare le premier et le second voyage d'Améric Vespuce. Les cinq expéditions si rapprochées de Colomb, d'Alonzo de Hojeda, de Niño, de Vicente Yañez Pinzon et de Lepe, expéditions si semblables dans leur but et dirigées vers les mêmes côtes de la terre ferme, ont contribué à embrouiller la chronologie des événemens. Il faut considérer ces points de discussion sous un point de vue plus général. Les différentes expéditions de Sébastien Cabot[1], de Hojeda[2],

[1] Biddle, *Mem. of Seb. Cabot*, p. 10, 13, 71 et 85.

[2] Muñoz par exemple place le second voyage de Hojeda en 1501. Voyez Nav. t. III, p. 318 et 593. Las Casas (lib. II, cap. 2) et Herrera (Dec. I, lib. IV, cap. 2 et 4, t. I, p. 84 et 99) disent par erreur que Hojeda fut accompagné par Vespuce dans le *second* voyage, celui de janvier 1502 à janvier 1503. Oviedo (lib. III, cap. 8, fol. 28, *b*) mêle en un seul voyage les événemens de l'expédition de Hojeda et de Vespuce en 1499 avec ceux de l'expédition de 1502, faite par Hojeda et Vergara. Le même auteur place en 1502 le voyage de Rodrigo de Bastidas avec Juan de la Cosa, voyage qui ne commença qu'en 1500. J'entre dans ce minutieux

de Pinzon, au nombre de deux (1497 et 1498) pour le premier, de quatre (1499, 1501, 1505 et 1509) pour le second, et de trois (1499, 1506 et 1509) pour le dernier de ces célèbres navigateurs, ont été confondues ensemble comme cela a eu lieu pour les voyages de Vespuce. Cependant on n'a jamais argumenté de cette confusion des dates à la non-existence des voyages de Cabot, de Hojeda et de Pinzon, ou à l'altération des faits qu'ils rapportent. Tout me semble indiquer que de maladroits rédacteurs ont publié, à l'insu du cosmographe florentin, ce que nous possédons de lui. Est-il probable que Vespuce lui-même eût appelé, dans la lettre d'envoi qui précède les *Quatuor Navigationes*, le roi d'Aragon Ferdinand le Catholique, roi de *Castille*[1], et que dans le troisième voyage qu'il raconte avoir entrepris aux frais et par ordre du roi Emanuel de Portugal, il eût pris possession

détail pour prouver le désordre qui règne dans la chronologie des expéditions qui ont été entreprises à la fin du quinzième et au commencement du seizième siècle.

[1] Texte de Baccio Valori, chez BANDINI, p. 3.

du continent *pro Serenissimo Castiliæ rege*[1]? Les discussions qu'ont fait naître récemment les nombreux voyages de Sébastien Cabot, devraient surtout rendre plus circonspects ceux qui traitent Vespuce avec une si grande sévérité. Ramusio[2] fait dire à Cabot même que son premier voyage était de 1496 (au lieu de 1497). D'autres admettent un voyage de 1494, et malgré les variantes de ces dates, on n'a jamais accusé de fraude le grand navigateur vénitien.

En réunissant dans les deux tableaux qui précèdent (p. 195-213) l'analyse des faits qu'offrent les différens textes des premier et second voyages d'Améric Vespuce et en comparant ces faits aux voyages d'Alonzo de Hojeda et de Vicente Yañez Pinzon, j'ai placé sous les yeux du lecteur les élémens mêmes de la question. On jugera si les conséquences auxquelles je me suis arrêté sont exactes et si elles sortent du domaine des simples conjectures. Pour procéder par induction, il a fallu chercher un point fixe de départ : ce point,

[1] Texte de Saint-Dié, chez Nav. t. III, p. 267.

[2] T. I, p. 374, *b*.

c'est l'évidence de l'association de Vespuce et de Juan de la Cosa dans l'expédition dirigée par Hojeda vers la terre ferme, depuis le 20 mai jusqu'au 30 août 1499. Le témoignage formel de Hojeda dans le procès du fisc et les manuscrits de Las Casas ne laissent aucun doute sur l'association et sur l'époque du départ. On demande alors lequel des deux voyages de Vespuce ressemble le plus à celui de Hojeda, ou si, comme on l'a avancé souvent, et comme Las Casas[1], Charlevoix et Herrera l'ont déja soupçonné, le rédacteur

[1] Las Casas, *Ms.* lib. I, cap. 164 et 168. Selon Nav. t. III, p. 7 et 332. Charlevoix, *Hist. de Saint-Domingue*, t. I, p. 241. Voici les paroles de Herrera (Dec. I, lib. IV, cap. 4) : « La ida a la Española la aplica Americo Vespucio al segundo viage de Ojeda y assi con mucha cautela va Vespucio trastornando las cosas que a acontecieron en un viage con el otro por oscurecer que el Almirante don Christoval Colon descubrio la tierra firme. » Pour comprendre ce dernier passage, il faut se rappeler que Vespuce parle, non dans le premier, mais dans le second voyage, « de son arrivée à la Isla *Antiglia* ou Spagnuola » (textes de Saint-Dié et édition Riccardi), et que Herrera admet que les premier et second voyages de Hojeda sont aussi les premier et second de Vespuce.

des *Quatuor Navigationes* a forgé le premier voyage en se servant des mêmes matériaux pour les deux relations qui portent les dates de 1497 et 1499. Or ce qui caractérise essentiellement les deux relations, prouve que les voyages qu'elles retracent ne sont pas identiques. Dans le premier, le navigateur reste dans l'hémisphère boréal : il ne voit pas la côte de l'Amérique au sud des parallèles de 5° ou 8° nord. Le second voyage est dirigé vers l'hémisphère austral, jusqu'aux 8° de latitude sud[1]. La découverte du cap Saint-Augustin, celle de l'embouchure de la rivière des Amazones, les courans qui portent avec violence au nord-ouest et la vue des constellations du ciel austral y jouent un rôle principal. Vespuce dit clairement que pendant cette seconde

[1] Si l'auteur de la *Corografia brazilica* (Rio de Janeiro, 1817, t. I, p. 34) avait connu les témoignages de Vicente Yañez Pinzon et de Hernandez Colmenero dans le procès du fisc (Nav. t. III, p. 547-549), il n'aurait pas ôsé prétendre que le Cabo Santa Maria de la Consolacion, loin d'être le cap Saint-Augustin, est le Cap Nord, situé par les 1° 52′ de latitude nord. Pinzon arriva au cap de la Consolation après avoir coupé l'équateur du nord au sud. (Herrera, t. I, p. 90.)

expédition il a coupé deux fois l'équateur : il tâche en vain de découvrir une étoile qui marque le pôle antarctique. Il regarde comme une chose très importante d'avoir été si loin[1] vers le sud, dans l'autre hémisphère.

Le caractère d'une navigation australe entièrement étrangère au premier voyage d'Améric Vespuce, est aussi spécialement indiqué dans la lettre très importante publiée pour la première fois en 1827 dans l'édition de Marco Polo du comte Baldelli, et à laquelle on a fait

[1] Dans le double de la relation du second voyage (lettre à Médicis, texte Riccardi), Vespuce, après avoir parlé du célèbre passage du Dante appliqué à la Croix du sud, ajoute : « Si Dieu me conserve la vie, je compte retourner bientôt dans cet hémisphère (austral) et ne pas le quitter sans découvrir le pôle (l'étoile polaire antarctique). Cette fois-ci nous avons navigué dans la direction du méridien 60° ½ ; car à Cadix le pôle s'élève de 35° ½, et nous avons été au-delà de l'équateur 6° (la lettre à Soderini, texte de Baccio Valori, dit 8°) vers le sud. » Band. p. 33 et 71. Canovai, p. 56. Il est clair que Vespuce ou son éditeur confondent la latitude de Cadix avec la distance zénithale du pôle ou la hauteur de l'équateur : ils ont pris 54° ½ pour 55° ½. La distance parcourue exprimée par la différence de latitude, a été 41° ½, non 60° ½.

peu d'attention jusqu'ici. Cette lettre est écrite au Cap Vert le 4 janvier 1501, lorsque Vespuce, au commencement de son troisième voyage, rencontre la flotte de Cabral qui, après avoir atterré accidentellement au Brésil à la Terre de la *Sainte-Croix*, le 22 avril 1500, en allant aux Grandes Indes, se trouva sur son retour à Lisbonne. Vespuce, au milieu des souvenirs de l'autre hémisphère que firent naître cette rencontre et des conversations avec les pilotes de l'expédition, rappelle que dans le voyage qu'il fit pour le roi de Castille, il toucha à la même côte (du Brésil) que Cabral avait vue après lui.

Des deux relations du navigateur florentin, il n'y a donc que la première dans laquelle on puisse reconnaître le voyage qu'il fit conjointement avec Hojeda et Juan de la Cosa. Le détail des événemens partiels et leur comparaison sont consignés dans les tableaux qui précèdent. Il serait inutile d'insister de nouveau sur ces analogies. Le nombre des navires est le même chez Hojeda et chez Vespuce : il diffère dans le second voyage de Vespuce. D'après ce que j'ai rapporté sur l'incertitude des dates et des chiffres en général,

il ne faut pas être surpris qu'ils n'offrent pas d'accord. On n'en trouve dans le départ au premier voyage que pour le jour du mois (20 mai). Le retour au 15 octobre 1499 peut être exact, car Hojeda dit avoir terminé son voyage de découverte à la Terre ferme le 30 août de la même année. Il arrive à Haïti[1], au port de Yaquino, dès le 5 septembre 1499 :

[1] Je n'insisterai pas sur l'unique et petite barque dans laquelle Hojeda et Juan de la Cosa doivent être venus à Haïti, selon le témoignage que rendit dans le procès du fisc en 1515, Cristobal Garcia, domicilié à Palos. « Vinieron, dit-il, de Tierra firme en un *barquete* que habian perdido los navios y con obra de 15 o 20 hombre que los ostros se les habian muerto o quedado. » Nav. t. III, p. 545. Vespuce est moins positif. Le texte de Saint-Dié porte, en parlant de ce beau port où l'on resta trente-sept jours pour réparer les vaisseaux : « In terra autem illa *naviculam unam* cum reliquis naviculis nostris ac doliis novam fabricavimus. » Nav. t. III, p. 234. Le texte de Baccio Valori passe cette construction sous silence et fait établir un bastion ! « In terra facemmo un *bastione* con li nostri battelli e con tonelli e botte e nostre artiglierie che giocavano per tutto. » Bandini, p. 28. Canovai, 1817, p. 46. La lettre que Francisco Roldan écrivit à Colomb en lui annonçant l'arrivée de Hojeda et de Juan de la Cosa à Yaquimo, nomme plusieurs caravelles de l'expédition : « Yo ove

des affaires particulières l'y retiennent si longtemps qu'il n'atteint Cadix qu'en juin de l'année suivante. Je soupçonne que Vespuce s'est séparé de Hojeda pour retourner seul en Espagne où, arrivé en octobre 1499, comme porte le texte de Saint-Dié, il est venu à temps pour s'embarquer en décembre dans l'expédition de Vincente Yañez Pinzon. D'après ce que je viens d'exposer, tout le premier voyage de Vespuce (20 mai—15 octobre 1499) aurait duré cinq mois, et cette opinion est aussi celle d'Herrera, fondée sans doute sur des motifs très différens [1]. Nous avons déja rappelé plus haut que les copistes et les éditeurs des relations de Vespuce ne se sont pas donné la peine de mettre d'accord les époques du dé-

de ir *a las carabelas* y fallé en *ellas* á Juan Viscaino y Juan Velazquez.... » (LAS CASAS, lib. I, cap. 164).

[1] Voici ce passage : « Y aunque Vespucio dize que avia 13 meses que endava por alli, fue en el segundo viage que hizo con Ojeda, porque *en el primero no estuvo sino cinco* como el fiscal real lo provó y lo confesso con juramento Alonso de Ojeda y otros. » (HERRERA, Dec. I, lib. IV, cap. 2.) Les parties du procès que renferme l'ouvrage de Navarrete ne justifient pas la conclusion d'Herrera que je fonde sur d'autres combinaisons.

part et de l'arrivée avec la durée des voyages. Peut-être a-t-on reculé le premier départ jusqu'en 1497 pour essayer de justifier le chiffre de la durée de l'expédition, en prenant la date du retour pour terme fixe et certain? Quant aux degrés de latitude, je dois rappeler que les nombres en sont quelquefois, et même dans les journaux de Christophe Colomb, le double trop grands, non à cause des erreurs que causaient les chiffres indiens ou des traits en forme d'unités ajoutés, comme dans le texte de Riccardi, mais parce que l'on confondait la latitude avec la double hauteur lue sur la division des *cuadrantes* ou instrumens d'astronomie nautique. On trouve dans le journal de Colomb[1] pour la côte de Cuba 42° de hauteur du pôle au lieu de 21°. En quittant la terre ferme Vespuce eut à soutenir un combat dans une île que l'édition d'Hylacomylus appelle Iti, nom que l'évêque Geraldini donne à l'île Saint-Domingue, et qui paraît identique avec Haïti. Ce que Vespuce dit de l'esprit guerrier et du courage des insulaires qui ont blessé vingt-deux Espagnols, ne ressemble

[1] Journal des 30 octobre et 2 novembre 1492.

guère aux mœurs paisibles des Haïtiens. Six ans après que les Espagnols eurent fondé leur colonie à Saint-Domingue, les indigènes ne pensaient pas à s'opposer à un débarquement ni à se montrer si belliqueux. Je persiste à croire[1] qu'il n'y a pas plusieurs îles *Iti,* et que le synonyme d'Haïti et d'Antiglia, n'a été ajouté qu'en faveur de la fin de la relation du second voyage. Pour résumer l'ensemble de ces considérations, nous rappellerons les principaux points dans lesquels les expéditions de Vespuce et de Hojeda offrent de l'analogie. Ce sont : la date du jour du mois pour le départ; le nombre des navires; l'atterrage au sud-est du golfe des Perles, mais toujours au nord de l'équateur; les noms de Paria et de Venise; le combat de vingt à vingt-deux blessés et d'un seul mort; les incursions dans l'intérieur des terres pendant lesquelles les naturels reçoivent les Espagnols avec des honneurs extraordinaires; le séjour dans le beau

[1] Voyez tome III, pag. 222. Le doute qui y semble exprimé sur le « prétendu » premier voyage n'a rapport qu'à l'époque de 1497. J'aurais dû appeler problématique ce voyage d'une date contestée.

port (de Mochima) pendant trente-sept jours; le manque de perles pendant une expédition assez infructueuse, et l'enlèvement des esclaves dont le nombre (222) est sans doute énormément exagéré et peut-être calqué sur le nombre des deux cent vingt-trois captifs de la seconde expédition. Les événemens, je pourrais dire les matériaux, sont les mêmes dans les deux voyages de Vespuce et d'Hojeda; mais dans la relation confuse du premier leur succession est altérée. C'est plutôt une description des mœurs qu'un itinéraire.

S'il y a nécessité, pour ainsi dire, que le premier voyage soit celui qu'Alonzo de Hojeda fit avec Juan de la Cosa et Vespuce, il me paraît pour le moins probable que le second qui embrasse l'hémisphère austral est le voyage dans lequel Vicente Yañez Pinzon découvrit le cap Saint-Augustin et l'embouchure de la rivière des Amazones. On pourrait d'abord hésiter dans le choix entre les expéditions de Pinzon et de Lepe si rapprochées pour le temps, et embrassant toute la côte orientale de l'Amérique méridionale, depuis les 8° — 9° sud jusqu'à Paria et la côte ferme de Venezuela. Il ne peut être question de Per Alonso Niño

et de Cristoval Guerra, qui ne dépassèrent pas l'équateur et n'avaient qu'un seul navire, tandis que pour le second voyage de Vespuce la lettre à Médicis en indique deux, la lettre à Soderini trois. Aussi le départ de Niño n'était que de quelques semaines postérieur à celui d'Hojeda et de Vespuce. Rodrigo de Bastidas avait deux caravelles; il ne partit qu'en octobre 1500; mais, loin de reconnaître l'Amazone et le cap Saint-Augustin, il atterra sur la côte de Cumana (« d'abord à *Isla Verde*, entre la Guadeloupe et la Terre ferme »), et se dirigea vers le Rio Sinu, la *Culeta* d'Urabà, et l'itshme de Panama. C'est pendant le cours de cette navigation de Bastidas que les Espagnols furent frappés pour la première fois, dans la province de Citarma, de l'imposant spectacle de montagnes couvertes de neiges perpétuelles situées sous la zone torride. La *Sierra Nevada*[1] de Santa Marta n'aurait pas

[1] Ce groupe de montagnes neigeuses dont les points culminans portent aujourd'hui les noms de la Horqueta et du Picacho, a probablement près de 3000 toises d'élévation. Il est isolé, également séparé des Andes d'Antioquia et de la chaîne de Pamplona et Merida (voyez ma carte des Cordillères, n° 5 de l'*Atlas géogra-*

été passée sous silence par Vespuce s'il avait été de cette expédition. En argumentant par exclusion on arrive aux voyages de Lepe et de Pinzon si semblables sous tant de rapports; mais l'expédition de Lepe, dans laquelle il n'y avait que deux navires, se termine déja après six mois, en juin 1500; tandis que Vespuce fixe le retour de son second voyage au mois

phique et *Relation hist.* t. III, p. 214), par conséquent beaucoup moins étendu que, sans doute sur les renseignemens de Rodrigo de Colmenares et d'Alonzo de Hojeda (second voyage en 1502), ne l'a décrit Enciso dans la *Suma de Geografia* imprimée à Séville en 1519. La *tierra nevada* de Citarma (*Saturmæ regio* d'Anghiera) me paraît aussi le premier point où les Espagnols ont reconnu que la *limite des neiges* est fonction de la latitude et s'élève rapidement vers l'équateur. Je trouve dans les *Oceanica* (Dec. II, lib. II, p. 140) : « Defluebat inter portum Carthaginis et regionem Cuchibacoa flumen Gaira ex alto nivali monte quo altiorem nemo ex ducis Roderici (Colmenaris) comitibus aïebat se vidisse unquam. Neque aliter putandum est, si nivibus albescebat in ea regione, quæ intra decimum gradum distat ab æquinoctiali linea. » Ceci a été écrit entre 1510 et 1514. Anghiera tirait ses notions sur les montagnes neigeuses de Sainte-Marthe, en partie des conversations qu'il avait avec Jean Vespuce, le neveu d'Améric. Voyez Dec. III, lib. V, p. 258.

de septembre de la même année[1], ce qui est exactement l'époque du retour de Pinzon. D'autres points de ressemblance des deux expéditions de Vespuce et de Pinzon sont : le lieu du premier atterrage dans l'hémisphère austral; la découverte importante du cap Saint-Augustin et d'une partie du Brésil rappelée lors de la rencontre avec la flotte de Cabral; la reconnaissance de l'embouchure de la rivière des Amazones et des basses terres de

[1] Selon les textes de Saint-Dié et de Baccio Valori. L'édition Riccardi donne 18 juin 1500, ce qui, combiné avec le départ de Vespuce, indiqué en mai 1499, offre les mêmes dates que le départ et le retour pour le premier voyage, d'ailleurs entièrement dissemblable de Hojeda. Cette coïncidence est-elle accidentelle, ou a-t-on modifié dans le texte Riccardi l'époque du retour de Vespuce, parce que, sans réfléchir à la différence des latitudes parcourues, on a supposé que le second voyage de Vespuce, dont la lettre à Médicis évalue la durée à treize mois, pouvait être le premier d'Alonzo de Hojeda. Mais ces treize mois prouvent de nouveau le peu de confiance que méritent les chiffres cités dans les différens textes. De mai 1499 à septembre 1500 (textes de Saint-Dié et de Valori), il y a seize mois. La date du retour fixé au 18 juin est-elle établie sur la simple supposition des treize mois?

l'île Marayo, la mer d'eau douce, les courans qui longent la côte du S. E. au N. O.; l'expression d'un vif intérêt marqué pour les constellations du ciel austral dont plusieurs paraissaient à de si grandes hauteurs au-dessus de l'horizon; l'époque de l'arrivée à Haïti (Pinzon y arrive le 23 juin 1500, et Vespuce dit que lui quitte cette île le 22 juillet de la même année, après un séjour de deux mois et deux jours); la navigation vers le nord et le nord-ouest d'Haïti, à des îles entourées de bas-fonds (îles Bahames, Saometo, Maguana et écueils de Babueco); des esclaves enlevés pendant la navigation; enfin de belles perles et des pierres gemmes rapportées comme fruit de l'expédition.

Ces traits de ressemblance que je viens de citer sont certainement aussi nombreux que frappans. Le voyage de Pinzon acquit sa grande importance par la découverte du cap Saint-Augustin[1] et par la vaste étendue de mer et

[1] Anghiera revient jusqu'à quatre fois sur cette importance d'un cap, qui se trouve à l'est de la *ligne de démarcation* du pape Alexandre VI, et que malgré la différence de latitude, il considère comme une forme symétriquement analogue au cap de Bonne-Espérance :

de côtes qui avait été parcourue. C'était la première fois que les Espagnols sur le littoral de l'Amérique avaient pénétré dans cet hémisphère austral qui, du côté de l'Afrique, était depuis long-temps devenu le domaine des navigateurs portugais. Aussi Vespuce, dans la longue et intéressante lettre qu'il adresse à

« Cuspis ea quam Vicentius Annez attigit, Atlantem videtur velle impetere. Illam quippe Africæ partem spectat quæ a Portugallensibus caput Bonæ Sperantiæ dicitur Atlantici montis squallentia in Oceanum protenta promontoria. Sed Bonæ Sperantiæ caput gradus antartctici colligit quatuor et triginta (en effet 33° 56′ 3″) : cuspis autem illa (Sancti Augustini caput) septem tantum. Puto terram hanc esse, quam apud Cosmographiæ scriptores Atlanticam dici magnam insulam reperio, sine ulteriore de illius situ exploratu. » *Ocean.* Dec. II, lib. VII, p. 185, lib. VIII, p. 186; Dec. III, lib. X, p. 324. La majeure partie de l'Amérique méridionale était regardée comme un prolongement du cap Saint-Augustin. « Solisius (Juan Diaz de Solis) sex centum lequas processit. Reperit Sancti Augustini frontem adeo in latum distindi ad meridiem trans æquinoctium, ut trigesimum amplius gradum antarctici præhenderit. » Dec. III, lib. X, p. 317. Telles étaient les vues de géographie comparée jusqu'en 1516, époque à laquelle (p. 323) Pierre Martyr d'Anghiera termine cette troisième décade.

Médicis, relève sans cesse ce mérite particulier de l'expédition à laquelle il s'était associé. Il se persuade avoir navigué 5000 lieues, *discoprendo infinitissima terra dell' Asia*, car comme Pinzon, il répète toujours[1] que la

[1] Dans la même lettre, cette opinion qui exclut toute prétention à la découverte d'un *Nouveau Continent*, est énoncée trois fois. « Mia intenzione era di vedere se potevo volgere uno cavo di terra que Ptolomeo nomina il *cavo di Cattegara* (che è giunto con il *Sino magno*) che per mia opinione, non stava molto discosto da esso secondo i gradi della longitudine e latitudine, como qui a basso si darà conto. » (Band. p. 66. Canovai, p. 51 et 367.) — « Di poi d' aver navicato al pie di 400 leghe di continuo per in costa concludemmo che questa era terra firma che la dico, e' confini dell' Asia per la parte d'oriente e il principio per la parte d'occidente. » (Band. p. 76.) J'ai cité plus haut dans le texte le passage dans lequel Vespuce désigne l'ensemble des découvertes faites dans le second voyage : « Stemmo in questo viaggio 13 mesi, correndo grandissimi pericoli e discoprendo infinitissima terra del Asia e gran copia d'isole. » Band. p. 83. Il termine la lettre en annonçant à Pier Francesco de' Medici que « l'on arme pour lui (*qui m'armano*) trois navires qui seront prêts vers la mi-septembre ; il espère continuer les découvertes *e trar nuove grandissime e discoprir l'Isola Trapobana che è infra il mar Indico, et il mar Gangetico,* et puis rentrer dans sa patrie pour soigner sa vieillesse. » Ces vaisseaux

terre qu'il a découverte fait partie de l'ancien continent de l'Asie orientale. Il compare l'expédition qu'il vient de terminer à celle de Gama, et la trouve bien plus courageuse. « Votre Magnificence, écrit-il à Médicis, aura entendu parler de la flotte que le roi de Portugal a envoyée il y a deux ans (il fallait dire trois ans) vers la Guinée. Un tel voyage, je ne puis l'appeler un voyage de découverte, c'est se traîner le long des côtes qui étaient déja découvertes. Ces navigateurs n'ont pas perdu de vue la terre, et ils ont fait le tour de l'Afrique par le sud, comme tous les auteurs de Cosmographie l'avaient indiqué. Cette navigation à Calicut est cependant d'une grande richesse, et *récemment* le roi de Portugal a envoyé une *nouvelle flotte* de douze[1] navires dans ces mers. » Comme la lettre est datée du 18 juillet

que l'on armait n'étaient-ils pas de l'expédition de Bastidas et Juan de la Cosa qui sortirent en effet de Cadix, mais avec deux caravelles seulement, et déja en octobre 1500?

[1] Gomara, après avoir exposé d'une manière très satisfaisante les vicissitudes du commerce des épiceries et proposé en 1551 la réunion des deux mers par des canaux à Chagre dans l'isthme de Panama, à Nicaragua

1500, je ne doute pas que Vespuce n'ait voulu désigner, en parlant de la nouvelle flotte, l'expédition de Pedro Alvarez Cabral, qui en effet partit de Lisbonne le 9 mars 1500, mais avec treize navires.

Jusqu'ici tout paraît favorable à la proposition que je hasarde relativement à l'identité du second voyage de Vespuce avec le premier voyage de Vicente Yañez Pinzon; mais il me reste à parler d'une date astronomique qui paraît détruire tout l'édifice de mes combinaisons. La lettre à Médicis si souvent citée parle de la conjonction de Mars et de la Lune observée (on ne dit pas sur quel point du littoral) le 23 août 1499, par Vespuce, pendant le cours du second voyage. J'ai vérifié le phénomène sur les Éphémérides de Régiomontanus que cite le navigateur florentin. Il n'y a pas le moindre doute que le phénomène n'ait eu lieu à l'époque indiquée. Or, le voyage de Pinzon n'ayant commencé qu'en décembre 1499, la conjonction ne peut pas avoir été

et à Huasacualco (fol. 58, *b*), ne donne aussi que douze navires à Cabral (fol. 59, *b*). La flotte de Gama était de quatre navires.

observée pendant la durée de ce voyage; elle appartient au contraire à la première navigation de Hojeda, commencée le 20 mai 1499 : un voyage pendant lequel on prétend avoir vu la conjonction est ou cette première expédition de Hojeda, ou un voyage entrepris à la même époque. Ce raisonnement [1], basé sur un phénomène astronomique, nous forcerait donc à regarder comme exacte la date du départ de Vespuce pour le second voyage (mai 1499), selon les textes de Valori et de Riccardi; il nous condamnerait à considérer comme identique le second voyage avec le premier d'Alonzo de Hojeda, sauf à admettre l'existence d'une première expédition de Ves-

[1] Pour faciliter l'intelligence de la discussion qui suit, il sera utile de replacer sous les yeux du lecteur le tableau des voyages qui ont été comparés ensemble.

Vespuce. Premier voyage, du 20 mai 1497 au 15 octobre 1499.	Vespuce. Deuxième voyage, du 16 mai 1499 au 8 septembre 1500.
Colomb. Troisième voyage, du 30 mai 1498 au 25 novembre 1500.	Hojeda. Premier voyage, du 20 mai 1499 à la mi-juin 1500.

Pinzon. Premier voyage, du 30 décembre 1499 à septembre 1500.

(Vespuce, d'après le texte de Saint-Dié.)

puce (mai 1497-octobre 1498), dans un temps où on le voyait occupé à Cadix et à Séville de l'armement de la flotte de Colomb, qui mit à la voile le 30 mai 1498.

On éprouve d'abord un grand découragement à la vue de ces contradictions qui n'avaient pas encore été pesées; mais les chiffres ne sont inexorables qu'autant qu'ils sont exacts et dûment employés. C'est un fait positif, et dont personne jusqu'ici ne s'est avisé de douter, que Vespuce et Juan de la Cosa ont accompagné Hojeda dans le voyage qui a commencé le 20 mai 1499. Les trois navigateurs ont quitté la terre ferme à la côte de Venezuela, située entre les 10° et 11° de latitude boréale, le 30 août 1499. Ils se sont donc trouvés sur cette côte sept jours avant, au moment de la conjonction de Mars et de la Lune. Il est certain, de plus, que l'expédition de Hojeda n'a jamais été au sud des parallèles des 3° nord; il est par conséquent également impossible d'admettre que le second voyage de Vespuce dans lequel on atterre par les 8° de latitude australe, on coupe deux fois l'équateur, et l'on reconnaît l'embouchure de l'Amazone, soit le premier voyage de Hojeda, et de sup-

poser un phénomène du 23 août 1499 observé sur les côtes d'Amérique par des personnes qui ne partirent d'Europe avec Pinzon qu'au mois de décembre de la même année. Comment appliquer à une expédition vers l'hémisphère austral et dont l'itinéraire ressemble à la navigation de Pinzon, les dates[1] de départ

[1] Si l'on fait attention aux *variantes lectiones*, on trouve pour le second voyage de Vespuce, selon le texte Riccardien (mai 1499-juin 1500), les véritables dates de l'expédition de Hojeda, selon les textes de Valori et d'Hylacomylus (mai 1499-septembre 1500), le départ de Hojeda combiné avec le retour de Pinzon. Les rédacteurs des écrits de Vespuce auraient-ils altéré les dates en croyant les rectifier? Nous voyons des traces de ce genre de rectifications dans l'époque du retour du premier voyage. (Voyez plus haut, p. 215.) Il serait possible que Vespuce eût conservé dans ces dates en écrivant à des Florentins, l'ère restée en usage dans son pays natal. D'après cette ère que l'on peut prouver avoir été employée dans les lettres familières (Fabroni, *Vita Laurentii Medici*, t. II, p. 47), les jours de l'année 1498 jusqu'au 25 mars, appartenaient à 1497, le commencement de l'année, d'après le style florentin, étant (Ideler, *Chronologie*, t. II, p. 330) le jour de l'Annonciation de la Vierge. Comme tous les départs de Vespuce sont entre les 10 et 18 mai, le style florentin ne change pas l'année.

et de retour qui appartiennent au voyage de Hojeda avec Vespuce et Juan de la Cosa? Pour sortir de ce dangereux dilemme on ne peut recourir à aucune combinaison qui permette de supposer un séjour de Hojeda dans l'autre hémisphère. Selon les documens les plus authentiques, ce fameux navigateur n'a dépassé l'équateur dans aucune de ses quatre expéditions[1] de 1499 à 1510. Il ne reste donc plus qu'à admettre que, soit accidentellement, soit par des motifs dont la cause nous est inconnue, l'observation de la conjonction de Mars et de la Lune a été transportée du premier voyage de Vespuce dans le second. Je dois à cette occasion appeler l'attention des savans sur les différences très remarquables qui se trouvent entre les deux relations que nous possédons du second voyage; d'abord dans la lettre à Médicis, et puis dans la lettre au roi René,

[1] Voyez la vie de Hojeda dans Nav. t. III, p. 163-176. J'ai déja rappelé dans un autre endroit que si pour le nombre des navires (4) le premier voyage de Vespuce correspond à celui de Hojeda, le nombre des navires du second voyage (2 ou 3) est moins conforme au nombre des navires de Pinzon qui sur quatre en perdit deux. Voyez plus haut, p. 195, 200 et 221.

insérée dans les *Quatuor Navigationes*. Cette dernière, rédigée[1] après l'an 1504, ne parle ni de la conjonction, ni du hameau construit sur pilotis, et offrant l'aspect de Venise[2], ni

[1] Il faut distinguer entre la date des lettres et l'époque où elles ont été publiées. Les lettres doivent être rangées selon l'antériorité de leur rédaction dans l'ordre suivant : *a*) Double du second voyage, lettre à Médicis du 18 juillet 1500. *b*) Lettre à Médicis du 4 juin 1501, écrite au Cap Vert, au commencement de la troisième expédition. *c*) Double du troisième voyage, lettre à Médicis écrite à la fin de 1502. *d*) Les *Quatuor Navigationes*, parmi lesquelles se trouve le premier voyage, rédigées à la fin de 1504. Le double du troisième voyage a été imprimé le premier de tous les écrits de Vespuce, en 1504; le premier et le quatrième n'ont paru qu'en 1507.

[2] L'ouvrage rare et très remarquable de Fernandez de Enciso, alguazil major dans la *Castille d'Or*, dit : « Par les 10° de latitude, près du Cap Coquibacoa (aujourd'hui Chichibacoa), il y a un golfe très large dans lequel on trouve un hameau (*lugar de casas de Indios*) construit sur une roche (*peña*) très grande et à sommet plat. Ce hameau s'appelle *Veneciuela.* » Cette description diffère un peu de celles données par Hojeda et par Vespuce. L'un et l'autre parlent de troncs d'arbres (*estacas*, pilotis) sur lesquels les maisons étaient construites. Un hameau placé sur une roche à fleur d'eau aurait pu paraître de loin « fondé dans l'eau, »

de l'enlèvement de 222 captifs. Venise et l'enlèvement des captifs sont nommés au contraire dans la relation du premier voyage adressée au roi René. Il ne serait pas extraordinaire que dans différentes navigations faites le long du même littoral on ait été frappé de la vue des mêmes sites et qu'on ait combattu les mêmes tribus; mais les analogies que l'on remarque pourraient aussi indiquer que les

mais les navigateurs virent lever de près les ponts par lesquels les habitans communiquèrent les uns avec les autres (Nav. III, 219) et ils entrèrent dans les maisons qui étaient remplies de coton et de bois de Brésil. (Band. p. 80.) Venezuela, Curiana et la *ville de Coquibacoa* étaient, selon Enciso (*Suma de Geographia*, 1519, fol. *g* IV), autant de petits centres de civilisation et de commerce. « Dans la ville de Coquibacoa les Indiens ont *peso e toque* de l'or : on y porte l'or de tous les cantons voisins pour le *peser et l'essayer à la touche.* » Les Indiens distinguaient à la couleur de la trace métallique sur la pierre de touche le *guanin* (*Relat. hist.* t. III, p. 400) de l'or pur. Je ferai observer en même temps ici que dans le premier voyage de Vespuce le hameau sur pilotis est nommé avant le promontoire de Paria, et que dans le second, ce qui paraît plus naturel d'après la direction des courans le long de ces côtes, le hameau « bâti comme Venise » est nommé après Paria. (Voyez plus haut, p. 195 et 211.)

passages d'un itinéraire ont été transportés dans l'autre. Dans la lettre à Médicis tout paraît naturellement lié, comme le prouve la manière dont l'observation astronomique est amenée dans le récit[1]. Je fais remarquer de plus que cette lettre à Médicis n'offre aucune allusion à un voyage antérieur ; il n'y est pas dit, comme dans les *Quatuor Navigationes*, que la terre à laquelle s'est fait le premier atterrage dans l'hémisphère austral, « est liée[2] à celle qui a été découverte dans la première expédition. » Y aurait-il eu intention du rédacteur de réunir dans une même lettre à Médicis datée du 18 juillet 1500, les résultats du premier et du second voyage? Aussi le commencement de cette lettre, écrite un mois

[1] Band. p. 66, 68, 71 et 72.

[2] J'ai déja cité plus haut l'expression (*terram quandam novam tenuimus contra illam de qua facta in superioribus mentio est*) qu'offre la lettre au roi René (Nav. t. III, p. 243). Ce rapport de position entre deux points d'atterrage du premier et du second voyage, est désigné presque de la même manière par Anghiera (Dec. III, lib. X, p. 317). Il dit que le cap S. Augustin est « *a tergo Capitis Draconis et Pariæ jacentium ad boream et arcticum inspectantium.* »

après le retour de Vespuce à Cadix, est assez bizarre. « Je ne vous ai pas écrit depuis si long-temps, parce qu'il ne s'est rien présenté à moi qui soit *degno di memoria*; mais le 18 mai 1499 je partis pour faire des découvertes vers le nord-est[1]. On ne conçoit pas le but de cette réticence sur le premier voyage, car si Vespuce avait voulu, comme on l'a prétendu souvent, n'user de fraude qu'après la mort de Christophe Colomb, mort qui eut lieu en 1506, il n'aurait pas parlé, à la fin de 1502, dans la seconde lettre à Médicis, c'est-à-dire dans celle qui renferme le double de la troisième expédition, « des deux voyages antérieurs faits par ordre[2] du roi de Castille, » il n'aurait pas rédigé en 1504, deux mois avant la mort de son ami Christophe Colomb, le livre des *Quatre navigations*. J'expose ces difficultés avec la réserve qu'exige une matière singulièrement embrouillée. Si pour conserver à l'observation de la conjonction de la Lune et de Mars sa place dans la seconde expédition,

[1] Une de ces innombrables erreurs des textes; nord-est pour sud-ouest. (Band. p. 65.)

[2] Voyez plus haut, p. 91 et 98.

on voulait supposer que ce second voyage était véritablement celui d'Alonzo de Hojeda, mais que le vaisseau sur lequel était embarqué Vespuce a fait seul un atterrage beaucoup plus méridional vers le cap Saint-Augustin, et qu'ainsi Vespuce a pu voir à lui seul, dans un même voyage, tout ce que Hojeda et Pinzon ont découvert séparément, on se trouverait en opposition directe avec les témoignages nombreux que nous présente le procès du fisc. La découverte de cette partie de la côte de l'Amérique du sud, qui est comprise entre le promontoire de Paria et le cap S. Augustin, était, à l'époque de ce procès, un point de contestation des plus importans. Vicente Yañez Pinzon, Colmenero, le célèbre Sébastien Cabot et Juan Vespucio, le neveu d'Améric, n'ont pas varié dans leurs dépositions à ce sujet[1]. Améric Vespuce est nommé de la manière la plus uniforme, comme celui qui a fixé avec certitude la latitude du cap S. Augustin, et cependant, à cette occasion, aucune des personnes qui avaient eu d'intimes

[1] Nav. t. III, p. 319 et 547-552. Voyez aussi plus haut. p. 135.

liaisons avec Vespuce, ne parle de ses prétentions à une découverte du cap, antérieure au voyage de Pinzon, à une découverte faite pendant l'été de 1499. Le *fiscal* regarde comme prouvé, par les témoignages réunis des pilotes appelés à déposer, que la découverte de tout le littoral (*parte de levante*) qui s'étend de Paria au cap S. Augustin « n'appartient à aucune autre personne qu'à Vicente Añez, qui a tout fait seul *por su industria.* » Le second voyage de Vespuce ne peut donc pas être celui de Hojeda, même si l'on voulait admettre qu'un des navires ait atterré au sud de l'équateur.

Le calcul grossier de la conjonction de la Lune et de Mars (le 23 août 1499) a déja été discuté par l'abbé Canovai dans son édition posthume des voyages de Vespuce[1]. Voici le

[1] Édition de 1817, p. 56, 189 et 371-374. « Quanto alla longitudine (dit Vespuce selon le texte de Riccardi) dico che in saperla trovai tanta difficoltà, che ebbi grandissimo travaglio in conoscer certo il camino che aveva fatto per la via della longitudine; e tanto travagliai che al fine non trovai miglior cosa che era a guardare et veder di notte le opposizioni dell' un pianeta coll' altro e massime della *Luna con gli altri pianeti perche il*

raisonnement du navigateur florentin : au lever de la lune, une heure et demie après le

pianeta della Luna è piu leggier di corso che nessum altro; e riscontravalo con l'Almanacco di Giovanni da Monteregio che fu composto al meridiano della città di Ferrara, accordandolo con le calcolazioni delle Tavole del Re don Alfonso. La conjunzione aveva a esser a *mezza notte o mezza ora prima.* » Les Éphémérides de Régiomontanus pour les années 1484-1505 que j'ai consultées, indiquent la conjonction du 23 août 1499 à minuit juste. Les Éphémérides sont calculées pour le méridien de Nuremberg, comme dans le grand ouvrage de Jean Schoner (*Tabulæ astronomicæ quas vulgo resolutas vocant*, Nor. 1536) publiée par Melanchthon; mais quoique Nuremberg soit de 2′ 8″ en temps à l'est de Ferrare, ces deux villes, Milan, Erfurt, et Brunswick étaient alors regardés comme situés sous le même méridien. Tel était l'état déplorable de la connaissance des positions à la fin du 15ᵉ siècle, que dans les tables de Régiomontanus l'erreur de longitude s'élevait, pour la différence des méridiens de Milan et de Ferrare, à 2° 25′ en arc. (REGIOMONT. *Ephem.* 1575-1530, Norimb. 1473. *Id.* 1475-1525, Venet. 1476 *et* 1483. *Id. Kalend.* August. Vindel. 1485, 1489, 1492 *et* 1496 *apud Erh. Ratdolt.*) On peut être d'autant plus surpris de voir accolées dans la lettre de Vespuce les Éphémérides de Régiomontanus et les tables Alphonsines, que l'astronome allemand se plaint constamment des faux calculs du roi de Castille. « Ne nimium confidas inani calculo,

coucher du soleil, donc à peu près à sept heures et demie, la lune se trouvait placée 1° (proprement *un grado e alcun minuto*) à l'est de Mars. A minuit la lune était éloignée de Mars 5° ½ (*proco più o meno*) à l'est. Le mouvement de Mars avait donc été de 4° ½ en quatre heures et demie. Cette planète avait employé cinq heures et demie pour arriver du point de la conjonction 5° ½ vers l'est, ce qui donne (*fatta la proporzione : se* 24 *ore mi vagliano* 360°, *che mi varanno* 5 *ore et mezzo*) 82° ½ de longitude. M. Encke observe avec raison « que pour plus de clarté Vespuce aurait dû dire que la lune, selon ses observations, avait eu un mouvement de 1° par heure, et qu'en attribuant, plus tard dans la même lettre, après avoir calculé d'après le méridien de Ferrare, la longitude de 82° ½ au méridien de Cadix (*città di Calis*), Vespuce s'est cru justifié par la supposition un peu arbitraire que la conjonction était à Ferrare à

quasi somnio Alfonsino et facilius intelligas quam frivola sit illa Regis compago. » (*Scripta clar. Mathematici Joannis Regiomontani de Torqueto et Astrolabio armillari*. Norimb. 1544, p. 43.)

minuit ou minuit et demi. » Il y a en effet $1^h\ 11'\ 36''$ de différence de longitude entre Cadix et Ferrare. Ce désir de substituer l'observation de la conjonction des planètes et de la lune aux éclipses lunaires et d'augmenter ainsi les moyens de déterminer la longitude du navire, était dû à l'influence que l'astronomie arabe exerçait en Espagne et en Italie. Depuis le siècle d'Albategni jusqu'aux travaux d'Ebn Jounis, une longue suite d'occultations d'étoiles et d'oppositions de planètes avaient été observées dans une vaste étendue de pays, depuis le Caire jusqu'à Bagdad et Racca. Les changemens qu'avait subis la direction des navigations vers la fin du quinzième siècle, faisaient sentir la nécessité de multiplier les méthodes astronomiques. On concevait la possibilité de leur emploi, mais l'imperfection des instrumens nautiques s'opposait au succès plus encore que l'imperfection des tables. Nous avons déja vu que, selon le journal du premier voyage de Colomb dont Las Casas nous a conservé la majeure partie, l'amiral « cherchait, le 13 janvier 1493, à Haïti un port sûr pour observer tranquillement (*para ver en que paraba*) la conjonction du soleil et de la

lune et l'opposition de la lune et de Jupiter[1], qui (généralement) cause beaucoup de vent. » Après les tentatives d'Améric Vespuce signalées dans sa seconde navigation, un grand nombre de conjonctions furent observées dans le voyage de Magellan. Le pilote Andrès de San Martin s'adonna surtout à ce genre d'observations en février et en avril 1520, sans doute d'après les conseils de l'astronome Faleiro dont Barros possédait par fragmens le manuscrit du *Traité des longitudes*[2]. Lorsque les résultats de ces observations lunaires paraissaient dénués de toute vraisemblance, « on était incertain si l'on devait accuser la régularité du mouvement des planètes ou supposer de fréquentes erreurs typographiques dans les Éphémérides de Régiomontan. » Comme il ne s'agissait de rien moins que de la véritable position de la *ligne de démarcation* et de

[1] Le manuscrit de Colomb fait aussi mention « de la conjonction de Mercure et de la lune, » mais Las Casas ajoute prudemment : « Quoiqu'il paraisse que l'amiral savait un peu (*algo*) d'astrologie, les noms des planètes sont mal placés, sans doute par la faute du copiste. »

[2] Voyez les renseignemens que j'ai donnés tom. I, p. 302.

la question de savoir si les Iles Philippines appartenaient à l'Espagne ou au Portugal, ces prétendues fautes d'impression dans la *Connaissance des temps* de Nuremberg paraissaient d'une gravité imposante aux yeux d'un grand historien portugais de ce temps[1].

Le témoignage de Pierre Martyr d'Anghiera m'a déja servi[2] pour rappeler combien Vespuce et Pinzon insistaient simultanément, dans le récit de leur voyage, sur les merveilles de la voûte étoilée du ciel austral. Les marins qui avaient accompagné Vicente Yañez Pinzon, affirmaient n'avoir trouvé aucune étoile qui marquât le pôle antarctique, mais « l'apparition d'une obscurité nébuleuse et dense près

[1] João de Barros. Il dit « que levava Andres de San Martin errados os numeros das Taboas do Almanach per que se regia. » Barros suppose de plus qu'il y a eu quelque supercherie dans les calculs astronomiques des Espagnols, et il se fonde sur le témoignage d'un mourant (Bustamante), compagnon de Magellan. San Martin ne pouvait se persuader que « os Almanaches de Joannes de Monte Regio da impressão de João Liertestim (Lichtenstein?) abondan de tantos vizios da impresão. » *Asia*, Dec. III, P. I (éd. 1777), p. 650 et 658-662.

[2] Voyez plus haut, p. 205.

de l'horizon, vers le sud, » les avait singulièrement frappés. *Interrogati a me nautæ (qui Vicentium Agnem Pinzonum fuerant comitati) an antarcticum viderent polum: stellam se nullam huic arcticæ similem quæ discerni circa punctum (polum?) possit, cognovisse inquiunt. Stellarum tamen aliam, ajunt, se prospexisse faciem densamque quandam ab horizonte vaporosam caliginem, quæ oculos fere obtenebraret*[1]. Ces mots me paraissent offrir la plus

[1] *Ocean.* Dec. I, lib. IX. La rédaction de ce passage est probablement de 1510, l'observation des marins est de 1499. C'est donc bien à tort que le père jésuite Richaud (*Mém. de l'Acad.* t. VII, p. 823) se vante d'avoir vu le premier les *sacs de charbon.* Le père Acosta (*Hist. natural de las Indias*, lib. I, cap. 2) disserte aussi sur la cause des *taches noires* du ciel austral qu'il a observées au Pérou et qui « ressemblent à la figure et portion de la lune éclipsée par leur noirceur et obscurité. » Ces taches, ajoute Acosta, se meuvent « dans le même rapport que les étoiles dont elles sont voisines et ne se séparent jamais d'elles. De même que la voie lactée est plus resplendissante, parce que, composée de parties du ciel (des espaces célestes) plus denses, elle reçoit plus de lumière, les *taches noires qu'on ne voit pas en Europe*, sont privées de lumière pour être des régions composées de parties plus rares et plus transparentes. » On a de la peine à concevoir

ancienne description des *taches noires* (sacs de charbon, *coalbags*), région du ciel austral dont la noirceur variable ne m'a aucunement paru l'effet du contraste et sur laquelle sir John Herschel va bientôt répandre de grandes vues de philosophie naturelle. Vespuce ne fait

comment un astronome célèbre (M. de Zach, dans Bode, *Iahrbuch*, 1788, S. 167) a pu conclure de ce passage très remarquable d'Acosta que cet auteur dont l'ouvrage parut à Séville en 1590, parle « de *taches du soleil* que l'on voit au Pérou et *non en Europe*. » Il n'est pas douteux qu'à Lima, lorsque dans la saison de la *garua* (brumes), pendant des mois entiers, le disque du soleil paraît voilé, tantôt rouge, tantôt blanc, on pourrait apercevoir à l'œil nu et sans l'interposition d'un verre de couleur, de grandes taches du soleil, comme par exemple du 19 au 20 mars 1612, Galilée en a vues à l'œil nu : cependant je n'ai jamais ouï dire pendant mon séjour au Pérou que les indigènes eussent parlé de taches solaires aux premiers *conquistadores*. M. Rigaud, dans son intéressant Mémoire sur le peu de droits que Harriot peut s'arroger à la découverte des taches du soleil qui est due à Galilée et à Fabricius Phrysius, rend probable que M. de Zach a confondu le père Joseph Acosta, auteur de l'histoire naturelle des Indes, avec Alvarus Telles Dacosta, qui en 1734 a publié une dissertation *de maculis solis*. (*Account of Harriot's astron. papers*, Oxf. 1833, p. 37.)

mention des *taches noires* que d'une manière très vague dans le troisième voyage (dans la lettre à Médicis de l'année 1502), où il parle d'un *Canopo fosco*. Le voyage qui nous occupe ici n'offre aucune trace de ce genre d'observation. Il s'y extasie sur la beauté des quatre étoiles qu'il croit être celles qu'on trouve désignées dans un célèbre passage de la *Divina Comedia*. « Tandis que j'étais occupé, dit Vespuce, à chercher vainement une étoile polaire du sud, je me rappelai des paroles (*de un detto*) de notre poète le Dante, qui dans le premier *chapitre* du *Purgatoire*, en feignant de sortir d'un hémisphère pour entrer dans l'autre, veut décrire ce pôle antarctique et chante : *Io mi volsi a man destra e posi mente*.... Il me paraît à moi que dans ses vers le poète a eu l'intention de décrire par les quatre étoiles le pôle de l'autre firmament et jusqu'ici je n'ai aucun doute que cela ne soit ainsi, parce qu'en effet je vis quatre étoiles qui figuraient (ensemble) *una mandorla*, et avaient peu (!) de mouvement. » Vespuce, comme le prouvent ses deux lettres à Pier Francesco de' Medici, ne connaît point encore le nom de la constellation : au lieu d'une croix

qui inclinée au lever et au coucher, est droite ou perpendiculaire[1] sur l'horizon au moment du passage par le méridien, il y voit très prosaïquement la forme d'un rhombe ou d'une amande[2]. Ces circonstances méritent quelque

[1] Cette position perpendiculaire au moment de la culmination, tient à la très petite différence d'ascension droite (4′ 25″) qu'ont les étoiles α et γ placées aux deux extrémités de l'arbre de la Croix du Sud, dont β et δ forment les bras. Dès la fin du seizième siècle (Acosta, *Hist. nat. y moral de las Indias*, Sevilla, 1590, lib. I, cap. 5), les colons européens, habitans des tropiques, se servent de cette constellation australe comme d'une espèce d'horloge. Ils oublient seulement quelquefois que c'est une horloge qui avance de 3′ 56″ par jour. J'ai rappelé ailleurs (*Relat. hist.* t. I, p. 209) l'allusion heureuse que Bernardin de S. Pierre, auquel rien n'échappe de ce qui peut caractériser la localité ou la nature d'un site, a faite de la mesure du temps par la position de la Croix du Sud dans l'admirable ouvrage de *Paul et Virginie*.

[2] Ce mot de *mandorla* a en effet en italien deux significations. Aussi obtient-on deux figures distinctes, le rhombe et un ovale alongé à une de ses extrémités, selon que l'on tire les lignes droites de γ à β, de β à α, de α à δ, et de δ à γ, ou que l'on projette une courbe qui part de α, traverse β, γ, δ et revient vers la pointe inférieure α. Il me paraît plus probable que Vespuce a pris *mandorla* pour losange ou *figura di rombo*.

explication. Le grand nom du Dante, les doutes que ses commentateurs les plus célèbres ont fait naître et l'intérêt qui se rattache au développement de l'*astrognosie* du ciel austral répandue progressivement parmi les peuples de l'occident, justifieront les éclaircissemens dans lesquels je dois entrer. Malgré le jour que M. Ideler, dans son ouvrage classique : *Recherches sur l'origine des noms des étoiles*, et plus récemment MM. Reinaud, Artaud et l'astronome Cesaris, ont répandu sur cette matière, il reste encore à discuter le degré de probabilité dont sont susceptibles les résultats auxquels on s'arrête.

Les quatre étoiles qui forment la Croix du Sud étaient, au siècle de Ptolémée, visibles dans la partie la plus méridionale de la Méditerranée. Du temps de cet astronome, α (le pied de la Croix) atteignait à Alexandrie, lors de son passage par le méridien, une hauteur de 6° 54′; aujourd'hui cet astre, à cause de l'effet de la précession des équinoxes, y reste plus de 3° sous l'horizon[1]. Dans le cata-

[1] Ideler, *Untersuchungen über der Ursprung und die Bedeutung der Sternnamen*, 1809, p. 277.

logue de Ptolémée, les belles étoiles α et β de la Croix du Sud appartiennent à la constellation du Centaure. Elles sont placées, selon l'expression de Ptolémée, dans le *sabot du pied gauche* et dans la *cheville du pied droit*[1]. Alors, 150 ans avant notre ère et plus encore, du temps d'Eudoxe, on découvrait en allant vers le sud, d'abord α du Centaure, et plus tard Canopus : aujourd'hui on voit progressivement Canopus, α du Centaure, la Croix du Sud et les Nuages de Magellan. Dans un même lieu l'aspect du ciel change partiellement par la suite des siècles : entre les parallèles de

[1] D'après Delambre (*Hist. de l'astronomie ancienne*, t. II, p. 282) ce sont les n°s 34 et 32 de la traduction de l'abbé de Montignot (*État des étoiles fixes, par Claude Ptolémée*, Strasb. 1787, p. 149), en suivant l'analogie du texte grec, mais non l'application qu'en fait le traducteur à la constellation de la Croix. Comparez aussi l'*Almageste*, édit. de Halma, t. II, p. 80. M. Ideler suppose que la constellation désignée sous le nom de *trône de César*, dans le curieux passage de Pline (lib. II, c. 70) : « Nec Canopum Italia (cernit) et quem vocant Berenices crinem (!), item quem sub Divo Augusto cognominavere *Cæsaris thronon*, insignes ibi stellas, » est aussi notre Croix du Sud. A la cour des Ptolémées (Ideler, p. 260 et 295), la flatterie des astronomes avait déja changé le nom de Canopus en *Ptolemæon*.

Rhodes et d'Alexandrie ces changemens physionomiques du ciel sont devenus d'autant plus frappans, qu'ils affectaient la déclinaison, et par conséquent l'apparition des plus resplendissantes étoiles australes au-dessus de l'horizon. Du temps de S. Athanase et de S. Basile, au quatrième siècle, les chrétiens de la Thébaïde voyaient encore la Croix du Sud à 10° de hauteur. Nous ignorons à quelle époque la figure d'une croix a été signalée pour la première fois dans la partie inférieure du Centaure de la sphère grecque ; il est probable que la dénomination est due à des navigateurs chrétiens soit dans la partie septentrionale de la Mer Rouge, soit sur les côtes occidentales de l'Afrique, où les Catalans, sous Jayme Ferrer, étaient déja arrivés en 1346 jusqu'au Rio del Oro par les 23° 40′ de latitude nord. Kazwini et d'autres astronomes arabes connaissaient aussi des croix dans la constellation du Dragon et du Dauphin [1]. On ne peut douter que le Dante, dont l'érudition égalait le génie poétique, a pu avoir notion des quatre étoiles de la Croix du Sud, soit par

[1] Et Salib. (Ideler, p. 35, 110 et 419.)

les voyageurs pisans ou vénitiens qui visitaient l'Égypte, l'Arabie et la Perse, soit par des globes de construction arabe semblables à ceux de Dresde et de la collection du cardinal Borgia à Veletri [1]. Si donc les *quatro stelle* du Dante sont celles de la Croix, ce que la plupart des commentateurs [2] admettent, on

[1] Ce globe céleste, qui a passé de Veletri à Rome, a été dressé dans la Haute-Egypte par les 28° de latitude (*Purgat.* trad. par Artaud, 1830, p. 167), l'an 622 de l'hégire, pour l'usage du sultan d'Egypte, Malek-Kamel, fils du célèbre Malek-Adel. (*Globus cufico arabicus Velitetni Musei Borg. a Simone Assemano illustr.* 1790.) Le Dante a pu avoir ce globe en main, comme il a pu avoir vu, selon l'observation de M. Reinaud, la tente que le même sultan d'Egypte envoya, en 1232, à l'empereur Frédéric II, et dont la partie supérieure mise en mouvement par un clepsydre, comme nos toits tournans d'observatoire, offrait la configuration des constellations. Cette recherche de luxe indique une civilisation singulièrement avancée. Le globe céleste arabe de Dresde a été décrit par Beigel. (Bode, *Jahrb.* 1808, p. 97.)

[2] Lettre écrite à Cochin dans l'Inde, le 6 janvier 1515 (Ramusio, t. I, p. 177). Corsali raconte ce qu'il a vu par les 37° sud, en naviguant de Lisbonne au Cap de Bonne-Espérance : « Au-dessus de deux *nuages* (*nugolette*) qui circulent autour du pôle antarctique,

n'a pas besoin d'attribuer au poète un *esprit prophétique* comme le faisait au commencement du seizième siècle le voyageur florentin Andrea Corsali.

Pour bien juger de l'astrognosie du Dante, il faut considérer à la fois plusieurs passages des chants I, VIII, XXIX et XXXI du *Purgatoire*, qui ont d'intimes rapports entre eux. Aux *quatre* étoiles *non viste mai fuor ch' alla prima gente*, se trouvent diamétralement opposés, et ce fait est très important, *trois* flambeaux, *facelle*, « dont la lumière semble embrasser toute la région du pôle austral [1]. »

paraît, à 30° de distance du pôle, une croix merveilleuse (*croce maravigliosa*) au milieu de cinq étoiles qui l'entourent (peut-être α, ρ, ε, γ et δ du Centaure), comme le chariot entoure notre étoile polaire. Cette croix est si belle qu'on n'ose la comparer à aucun autre signe céleste. Si je ne me trompe pas, c'est de ce *crusero* qu'a parlé le Dante, *con spirito profetico*, dans le commencement du Purgatorio, quand il dit : « *Io mi volsi......* »

[1] Dans Purg. VIII, 85-93 :

Gli ochi miei ghiotti andavan pure al cielo,
Pur là dove le stelle son piu tarde
Si come ruota più presso allo stelo.
El duca mio : figliuol, che lassù guarde?

Ces dernières brillent au firmament lorsque les premières sont couchées. Parmi les constellations que l'antiquité nous a transmises, et parmi celles que les astronomes modernes y ont ajoutées, il y en a qui, par leur isolement, par un certain agroupement symétrique, ou par un rapprochement d'étoiles de première, seconde et troisième grandeur, *s'individualisent* pour ainsi dire, et forment un tout, même aux yeux des hommes qui sont les plus inattentifs à ce que l'on pourrait appeler la composition du *paysage* du firmament. Telles sont la Grande Ourse, Cassiopée, la Couronne ou le Scorpion. En faisant, dans les forêts de l'Orénoque, à la vue même de la voûte étoilée, interroger par mes interprètes quelques Indiens à demi-sauvages, j'ai constamment trouvé qu'ils isolaient ces mêmes groupes d'étoiles et les désignaient dans leur langue par un nom particulier. D'autres constellations de notre sphère, et c'est le plus grand nombre, sont des

Ed io a lui : a quelle tre facelle
Di che' l polo di quà tutto quanto arde.
Ed egli a me : le quattro chiare stelle
Che vedevi staman, son di là basse
E queste son salite ov' eran quelle.

groupes formés artificiellement, et que l'observateur exercé a quelquefois de la peine à se représenter en entier en contemplant le firmament. Or, dans la partie du ciel austral que voit le Dante au sommet de la montagne du Purgatoire, aux antipodes de Jérusalem, il n'y a pas quatre étoiles qui forment un groupe plus naturel que celles de la Croix du sud. C'est ce motif qui a guidé Vespuce, Corsali et les commentateurs, en comparant la Croix aux quatre étoiles du Dante; mais un raisonnement analogue ne peut s'appliquer « aux trois flambeaux » qui brillent quand les quatre autres sont couchés. D'après la supposition de l'astronome de Milan, l'abbé de Cesaris, insérée dans le Commentaire de Portirelli, les trois *facelle* sont les trois belles étoiles du Navire, de l'Éridan et du Poisson austral : ce sont Canopus, Achernar et Fomahaut. De ces trois étoiles, celle du milieu est séparée des deux extrêmes de $72°\frac{1}{4}$ et de $40°\frac{3}{4}$. Cependant si l'on se rappelle qu'Achernar passe au méridien supérieur quand la Croix n'est éloignée que de 18° du méridien inférieur (le Dante dit : « Les quatre étoiles que tu as vues ce matin sont à présent là-bas d'où sont sorties ces

trois »), lorsqu'on considère que sur les globes arabes que peut avoir vus le Dante, tout l'espace entre le pôle austral et les trois belles étoiles de Canopus, Achernar et Fomahaut, reste vide, l'explication de l'astronome de Milan acquiert beaucoup de vraisemblance. Il ne faut pas être trop difficile sur le « cours ralenti des astres, comparés à ces parties de la roue qui sont le plus près de l'essieu. » Fomahaut et Canopus n'ont, il est vrai, que 30° 29′ et 52° 36′ de déclinaison australe; mais on ne cherchera pas une précision de détail dans un morceau de poésie où domine, quant à la description de localité, l'idée de la proximité du pôle antarctique et de l'axe du monde.

Le mysticisme philosophique et religieux qui pénètre et vivifie l'immense composition du Dante, assigne à tous les objets, à côté de leur existence réelle ou matérielle, une existence idéale. C'est comme deux mondes, dont l'un est le reflet de l'autre. Le groupe des quatre étoiles représente, dans l'ordre moral, les *vertus cardinales*, la prudence, la justice, la force et la tempérance; elles méritent pour cela le nom de « saintes lumières, »

luci santi[1]. Les trois étoiles « qui éclairent le pôle » représentent les *vertus théologales*, la foi, l'espérance et la charité. Les premiers de ces êtres nous révèlent eux-mêmes leur double nature[2]; ils chantent : « Ici nous sommes

[1] *Purg.* I, 38. Un vieillard vénérable (Caton d'Utique) s'approche. Il porte une longue barbe à moitié blanchie, ses cheveux tombent par flocons sur sa poitrine :

Li raggi delle quattro luci sante
Fregiavan sì la sua faccia di lume
Ch' io 'l vedea, come' l sol fosse davante.

[2] *Purg.* XXXI, 106. Tel est le chant des *quattro belle* :

Noi sem qui Ninfe, e nel ciel semo stelle
Pria que Beatrice discendesse al mondo.
Fummo ordinate a lei per sue ancelle.

Près des roues du char traîné par le griffon, on voit danser les groupes des trois et des quatre. « Tre donne in giro dalla destra ruota, venien danzando. » (*Purg.* XXIX, 121.) « Dalla sinistra quattro facean festa in porpora vestite. » (*Purg.* XXIX, 130.) Il y a plus encore : Dans la *Terre de la vérité*, le Paradis terrestre, sept nymphes sont réunies. « In cerchio le facevan di se claustro le sette Ninfe. » (*Purg.* XXXII, 97.) C'est la réunion des vertus cardinales et théologales. Sous ces formes mystiques, les objets réels du firmament, éloignés les uns des autres, d'après les lois éternelles de la

des nymphes; dans le ciel nous sommes des étoiles. »

Un traducteur récent du Dante, dont les opinions sont d'un grand poids, se trouve tenté de reléguer ce que je crois appartenir au monde réel, les *quatre stelle*, dans le seul domaine de l'imagination. M. Streckfuss [1] ne nie pas que le Dante ait pu avoir connaissance de la Croix du Sud ou d'autres [2] étoiles voisines du pôle austral, mais il met en doute que le poète ait voulu désigner des étoiles réelles vues par des voyageurs ou des peuples méridionaux. Dans la précision de son langage, le Dante, selon M. Streckfuss, n'aurait pas nommé les quatre étoiles « non viste mai fuor de la prima gente. » J'ose opposer à ce raisonnement, que, d'après les idées de cosmographie systématique que la *Divina Comedia* a empruntées [3] aux Pères de l'Église, l'hémis-

Mécanique céleste, se reconnaissent à peine. Le monde idéal est une libre création de l'ame, de l'inspiration poétique.

[1] *Die göttliche Komödie des Dante Alighieri*, 1834, p. 179 et 228.

[2] *Infierno*, XXVI, 127.

[3] L'île du Purgatoire n'est par conséquent pas l'île

phère inférieur du globe est tout aquatique. Comme par la chute du premier homme, l'îlot montagneux du Paradis qui s'élève au milieu de l'immensité de l'Océan, a perdu ses premiers et seuls habitans, « la prima gente, » Adam et Eve, cet hémisphère est resté entièrement dépeuplé[1]. C'est « un mondo senza gente. » Cette circonstance ne justifie-t-elle pas les paroles du Dante, qui sans doute ne veut pas parler de navigateurs venus accidentellement de la partie du globe dont Jérusalem est le centre, mais de la partie qui est déserte depuis qu'Adam et Eve ont été chassés du Paradis ?

On pourrait croire aussi que Vespuce, en se flattant d'avoir vu près du pôle austral les quatre célèbres étoiles du Dante, ait pris pour telles quatre autres grandes étoiles éparses, très éloignées les unes des autres, et non la Croix du Sud; sans doute il ne connaissait pas

Antilia, comme l'a pensé M. Ginguené. La connaissance de l'Antilia ne date que de la première moitié du quinzième siècle, et le poème du Dante est composé entre 1298 et 1315.

[1] *Infierno*, XXVI, 117.

plus que le poète cette dénomination [1]; mais la comparaison qu'il fait de la figure des quatre étoiles, à une *mandorla*, prouve qu'il a vu un *groupe*, et un *groupe isolé*, la Croix même. Nous avons déja dit plus haut que la même analogie avec les vers du Dante s'est présentée, seize ans plus tard, au compatriote de Vespuce, à Corsali. A mesure qu'au commencement du seizième siècle, les navigations des Portugais, des Espagnols et des Italiens, devinrent plus fréquentes autour du Cap de Bonne-Espérance et dans la Mer du Sud, la célébrité de la beauté du ciel austral devait grandir de jour en jour. On trouve souvent la Croix du sud mentionnée dans les journaux de route; par exemple, dans Pigafetta [2], le

[1] Si le Dante avait entendu prononcer le nom de *Croix*, le sens allégorique des *quattro stelle* aurait été nécessairement changé, et ce changement aurait été suivi de graves altérations dans quelques parties du poème.

[2] RAMUSIO, t. I, p. 355. Pigafetta (1520) vit *una croce di 5 stelle* chiarissime diritto per ponente. Les cinq étoiles étaient, selon lui, également espacées. Il compte sans doute ε Cruc. (entre α et δ) pour la cinquième étoile.

compagnon de Magellan, et dans les notices qu'un pilote portugais [1] donnait à Fracastoro, sur son voyage à l'île Saint-Thomas, placée 24 minutes au nord de l'équateur. Telle était la prédilection [2] que les voyageurs marquèrent pour cette constellation, qu'Oviedo, qui passa trente-quatre années de sa vie (1513-1547)

[1] *Lettera di un pilotto portoghese al conte Raimondo della Torre* (RAM. t. I, p. 116.) Le pilote anonyme dit: « Nous commençâmes à voir quatre étoiles d'une surprenante grandeur en forme d'une croix, vis-à-vis du Rio del Oro, et nous les appelâmes le *Crusero*, comme la plus belle d'elles, *il piede del Crusero*. L'année n'est pas indiquée, mais le contenu de la lettre indique qu'elle est postérieure à la découverte de l'Amérique; je doute que l'expression nous appelâmes (*chiamiamo*) doive être prise très rigoureusement comme *première* dénomination de la constellation. Le pied de la croix (α) est une étoile double, comme l'ont déja observé les pères jésuites Fortunay, Noël et Richaud (*Mém. de l'Acad.* t. VII, p. 822 et 841); en 1681 et 1687, Fortunay croyait même l'étoile triple.

[2] L'ancien poème de Stella, publié en 1590, à Rome, sous le titre de *Columbeidos*, offre (p. 136) des vers descriptifs très remarquables sur la *Crux aurata*. Bembo (*Hist. Venetæ*, lib. XII, fol. 83) est, comme de coutume, plus élégant qu'exact dans la description du ciel austral.

en Amérique, obtint de l'empereur Charles V de pouvoir ajouter aux armes de sa famille, pour les *améliorer* (les embellir), à ce qu'il dit, les quatre grandes étoiles de la Croix du sud, qu'il considère comme les *gardes* du pôle antarctique [1]. *Changeant* en parcourant le monde, d'après l'expression heureuse d'un poète [2], *de pays et d'étoiles*, le vieillard voulut laisser à sa race le souvenir d'une constellation à laquelle il attachait un culte religieux. Nous avons vu plus haut que Christophe Colomb plaça dans ses armes d'*Amiral de la Mer Océanique* le tracé des terres qu'il avait découvertes, comme Diego de Ordaz la figure du volcan d'Orizaba qu'il avait gravi avec une hasardeuse intrépidité. Le blason accordé au

[1] Gonzalo Oviedo y Valdes, *Hist. gen. de las Indias*, Sevilla, 1535, lib. II, c. 11, fol. 16, *b*. Il parle d'une chose très notable « que ne peuvent avoir vue que ceux qui sont allés vers le sud jusqu'aux 22° de latitude, de ces estrellas en cruz que andan al derredor del circulo de las guardas del polo antartico : las quales la Cesarea Majestad me dio, *por mejoriamento de mis armas*, para que io y mis successores las pusiessimos juntamente con las nuestras antiguas armas de Valdes. » Ces armes se trouvent gravées à la fin de l'ouvrage.

[2] Garcilasso de la Vega.

pilote Sébastien del Cano [1] lorsqu'il ramena un des vaisseaux de Magellan, montrait le globe terrestre avec la magnifique inscription: *Primus circumdedisti me.* Quel siècle que

[1] Gomara, p. 56. (Voyez aussi tome I, p. 299.) Cano, ou comme il est plus souvent nommé dans les documens conservés dans les archives d'Espagne, Juan Sebastian de *Elcano* (Nav. t. IV, p. LXVII, 17 et 360), en ramenant le *Nao Victoria* de Tidore à San Lucar de Barrameda (21 décembre 1521-4 septembre 1522), eut la gloire de la première circumnavigation du globe, dont Strabon (lib. I, p. 11, Alm.) avait entrevu la possibilité. Au départ de Magellan, le 10 août 1519, *la Victoria* avait été commandée par le capitaine Louis de Mendoza, et non par Magellan, qui arborait le pavillon d'amiral sur le vaisseau *la Trinidad.* A cette époque, Cano n'était que simple contre-maître du navire *la Conception.* Il ne paraît malheureusement que trop certain que ce marin, devenu si célèbre, avait trempé dans la conjuration de Gaspar de Quesada, qui éclata contre Magellan, dans la baie de St-Julien, en avril 1520. Les documens qui viennent d'être publiés (été 1837) à Madrid, par les soins infatigables de M. Navarrete (t. IV, p. LXXXVII et 192), jettent beaucoup de jour sur cette participation. Cano, comblé des faveurs de Charles V, qui lui donna audience à Valladolid, eut part aux succès de l'importante expédition du commandeur Garcia Jofre de Loaysa, auquel est indubitablement due la première découverte du Cap de Horn.

celui où l'histoire contemporaine pouvait offrir de telles images à l'orgueil des races, perpétuer par d'ingénieux emblèmes le souvenir de cet esprit chevaleresque qui, en frayant de nouvelles routes et en agrandissant la sphère des idées, a accéléré puissamment les progrès de l'intelligence et de la civilisation humaine!

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

EXAMEN CRITIQUE

DE

L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE

DU NOUVEAU CONTINENT

ET DES PROGRÈS DE L'ASTRONOMIE NAUTIQUE

DANS LES XVe ET XVIe SIÈCLES.

CONTINUATION

DE LA SECTION DEUXIEME.

DE QUELQUES FAITS RELATIFS A CHRISTOPHE COLOMB ET A AMÉRIC VESPUCE.

III. TROISIÈME VOYAGE DE VESPUCE

Pour réuuir tout ce qui a rapport au troisième voyage, je commence par donner sans commentaire les extraits de trois lettres de Vespuce, l'une au roi René et à Soderini, d'après les textes de Hylacomylus et de Baccio Valori; les deux autres à

Médicis, datées de Lisbonne et du Cap Vert. C'est, comme je l'ai fait remarquer plus haut, la première de ces deux lettres adressées à Lorenzo di Pierfrancesco de' Medici, qui a été imprimée le plus souvent, et la première de toutes les lettres de Vespuce. J'ai consulté avec soin les traductions de Madrigano, de Ruchamer, de Grynæus et de Ramusio. Une traduction allemande de sept feuillets diffère des *Unbekanthe landte*, de Ruchamer, 1508 (cap. CXV) : je l'ai trouvée récemment dans la bibliothèque royale de Dresde [1]. Elle a été ré-

[1] Le titre de cet opuscule (sans indication du lieu d'impression) présente la figure d'un roi armé tenant un sceptre dans sa main droite. On lit au-dessus de la gravure : *Von der neu gefunden Region die wol ein welt genent mag werden, durch den Christenlichen Künig von Portigalwunderbarlich erfunden*, in-8°. (« De la région nouvellement découverte, qui mérite bien le nom d'un monde, trouvée miraculeusement par le roi chrétien de Portugal. ») L'expression de *newe weldte* (nouveau monde, *neue welt*) est omise, et je ne puis décider si c'est la traduction du *Mundus novus* de l'édition d'Otmar d'Augsbourg, 1504, ou le livret *De ora antarctica per regem Portugalliæ pridem inventa*, imprimé à Strasbourg, chez Hupfuff, et orné d'une gravure en bois représentant des sauvages nus, de même que l'arrivée d'une flotte en Amérique. (Voyez Ternaux, *Biblioth. amér.*, 1837, p. 2, et plus haut, t. IV, p. 74, 163.) L'opuscule de la bibliothèque de Dresde ne doit

digée « sur un exemplaire latin qui est venu de Paris au mois de mai, en 1505. » J'ai tiré de cette

pas être confondu avec deux autres traductions allemandes de la lettre à Médicis, dont l'une, imprimée à Strasbourg en 1505, et examinée par M. Roulin, commence par les mots : *Alberic Vesputius sagt vil heils und gruts Laurentio Petri de Medicis* (le texte de Dresde a : *Albericus Vespuctius Laurentio Petri Francisci de Medicis vil gruss !*) ; l'autre traduction a pour titre : *Von den Newen Insulen und landen so ittz kurzilichen erfunden sind durch den Kunig von Portugal* (Leipzig, 1506). Le texte de Dresde termine par ces mots : *Auss ytalischer sprach in latein und auss latein ist dass missive in Teusch gezogen auss dem Exemplar das won Paryss kam in meyen monet Nach Christi geburt XV undert und funff jar.* Il n'est par conséquent pas question dans cet opuscule d'un original espagnol ou portugais, comme dans Ruchamer et dans l'*Itinerarium Portugallensium*. Je viens aussi de voir très récemment, dans la bibliothèque de Göttingue, une autre impression de la même lettre à Médicis (Relation du troisième voyage de Vespuce) en quatre feuillets in-8°, portant le titre de *Mundus Novus de natura et moribus et ceteris id generis gentium in novo mundo opera et impensis sereniss. Portugalliæ Regis superioribus annis invento.* Ce petit livre n'a ni date ni indication du lieu d'impression. La dernière page est ornée d'une aigle à deux têtes, ayant un écusson avec trois tours sur la poitrine, ce qui me paraît annoncer le règne de Philippe II, fils de l'empereur Maximilien (1505), ou de Charles V

traduction celles des *variantes* qui sont d'un grand intérêt géographique. La lettre que Vespuce a écrite en relâchant au Cap Vert, 25 jours après son départ de Lisbonne, est d'une haute importance, parce qu'en la comparant aux notions que le roi Emanuel de Portugal donne aux monarques espagnols, sur les résultats de l'expédition de Cabral dans une lettre datée du 29 juillet 1501, on reconnaît la candeur et la véracité du navigateur florentin. Cette comparaison avait été négligée jusqu'ici. C'est le savant commentateur de Marco Polo, le comte Baldelli Boni, qui a le premier fait connaître, en 1827, la lettre écrite au Cap Vert. Il l'a trouvée dans un manuscrit de Pier Voglienti, conservé dans

(depuis 1516). En jetant les yeux sur ces premières éditions du troisième voyage de Vespuce, dont la bibliographie n'est point encore suffisamment éclaircie, ou sur la lettre de Chistophe Colomb au trésorier Sanchez, imprimée trois fois dans la même année 1493, on est frappé du contraste qu'on observe entre la prolixité de tant de relations des voyages modernes les plus insignifians, et le laconisme désespérant des navigateurs illustres du 15[e] siècle. Leurs journaux de route seuls étaient quelquefois très étendus. Celui du premier voyage de Colomb, par exemple, doit avoir rempli, à en juger par l'extrait que nous en a donné Las Casas, plus de 300 pages ; mais les imprimés qui circulaient en Espagne et dans les grandes villes de commerce de l'Italie, n'avaient le plus souvent que de 4 à 6 feuillets.

la bibliothèque Riccardienne. La lettre du roi Emanuel a été extraite, par M. Traggia, des archives de la *Députation d'Aragon* à Saragosse, archives qui, comme tant d'autres documents précieux, ont été détruites pendant la guerre contre la France, en 1812.

A. Extrait des lettres datées de Lisbonne. 1) — « Séjournant à Séville pour me reposer des fatigues endurées daus les (deux) navigations antérieures que je viens de décrire, et formant de nouveau le projet de retourner au *Pays des Perles*, le roi Emanuel de Portugal, j'ignore pour quel motif, eut l'idée de m'envoyer un messager et de m'inviter à venir en toute hâte à Lisbonne, où je serais accueilli avec la plus grande faveur. Je ne pus me résoudre, et je préférai de répondre par le même messager que, me trouvant indisposé pour le moment (de quelques accès de fièvre quarte), je ne serais aux ordres du roi qu'après avoir recouvré la santé. Le roi insista de nouveau en m'envoyant à Séville Julien Bartolomé Jocondo, qui, à cette époque, était établi à Lisbonne, et devait m'amener à toute force *(à todo tronce)*. Je cédai à la fin à ses instances, et, quoique ma résolution fût généralement désapprouvée par mes amis, je me mis en route pour le Portugal. Je quittai donc la Castille, où j'avais joui de tant de distinction, et où le roi même m'honorait de son estime. Le pire

est que je partis sans prendre congé de personne. » (Ce qui précède est tiré des *Quatuor Navigationes*, et entièrement conforme à la lettre écrite au Cap Vert, tandis que la lettre à Médicis, datée de Lisbonne, ne parle ni du message du roi Emanuel, ni des motifs qu'avait Vespuce de se rendre à Lisbonne : elle commence par un fastueux éloge de l'étendue des terres découvertes dans ce troisième voyage, terres « fertiles et bien peuplées, qui méritent le nom de *Monde Nouveau*, parce que les anciens ont faussement admis qu'au-delà de l'équateur, il n'y avait que de l'eau ou quelques îles éparses, stériles et inhabitables.) » Il ne faut pas oublier qu'une lettre antérieure, également adressée de Lisbonne à Médicis, n'a pas été retrouvée. Son existence est prouvée par ces mots : « Ai giorni passati pienamense diedi avviso alla V. S. del mio ritorno e, si ben mi ricordo, le racontai di tutte queste parti del mondo nuovo, alle quali io era andato con le caravelle del Ser. Re di Portogallo [1]. »

2) — « Le roi Emanuel montra beaucoup de satisfaction de mon arrivée, et voulut que je fusse dans un convoi de trois navires qu'on armait pour la découverte de nouvelles terres. Comme les vœux des rois sont des ordres, je consentis à tout. Nous

[1] Band., p. 101. Ramusio, t. I, p. 130. Canovai (1817), p. 82.

sortîmes par conséquent de Lisbonne, le 10 mai 1501 (le 13, Ricc., l'*Itin. Port.* et, ce qui est très remarquable aussi, la lettre du Cap Vert; le 14, Ruchamer et le livret de la bibliothèque de Dresde), avec trois navires (Ruchamer seul, cap. CXV, dit: *Mit 4 nauen oder grossen schyffen)* pour chercher « le Nouveau Monde, » selon le texte Riccardi et *l'Itinerarium Portugallensium;* « de nouvelles terres au sud, » selon Ruchamer et le texte de Dresde.

3) — « Nous fîmes route vers les Iles de la Gran Canaria sans y toucher, et vers la côte occidentale d'Afrique, sur laquelle nous nous arrêtâmes trois jours pour y pêcher une immense quantité de *Pargos* [1]. De là nous abordâmes, par les 14° nord, à cette position de la côte d'Éthiopie, qui porte le nom de *Basilica.* » (Les textes diffèrent singulièrement: *Beseneghe* et *Biseneghe*, Riccardi et Ramusio; *Besechicca,* Band.; *Bisechere, Itin. Port.;* Basilica, Hylacom.; *Byseghier*, Ruchamer.) La lettre à Médicis désigne le lieu de l'attérage avec plus de clarté que celle qui est adressée au roi Réné. « Nous longeâmes la côte d'Afrique et le pays des Nègres jusqu'au promontoire que Ptolémée appelle l'Éthiopique: les nôtres le nomment le Cap

[1] Transposition si commune des consonnes! Des Pagres de la famille des Sparoides.

Vert, les Nègres Biseneghe [1], les indigènes Madangan (Mandinglia, selon le texte de Dresde), région

[1] Le texte de Dresde ajoute : « Le Cap Vert, qui a été *conquis* (*überwunden*) par les Noirs, » et la cause qui a donné lieu à cette étrange scolie, serait facilement devinée par ceux qui connaissent ma langue, si la traduction allemande de Ruchamer n'était pas de trois années plus récente que la publication de l'opuscule de Dresde. Je lis dans celui-ci : « Dyse schyffung ist gewesen durch das gross mer Oceanum bis zu den hohen Bergen der Moren also von Ptolomeo genannt wirt, das zu diesen zeitten von den unsern das grüne haubt genent wirt und *von den Moren überwunden* und dieselbe landschaft Mandinglia vierzehn grad von den lynie equinoccial gen Mitternacht die von schwartzen leuten und volckern bewont wirt.... » Dans cette phrase, le nom propre (Beseneghe) que les Noirs donnent au Cap Vert est omis et transformé en *pays conquis*. Or, Ruchamer a converti Beneseghe en *Byseghier*, mot qu'un autre traducteur pouvait prendre pour une corruption du mot *Besieger*, *conquérant*, *Ueberwinder*. L'opuscule de Dresde ne serait-il pas uniquement calqué sur une édition latine ? La traduction que Ruchamer a faite de la lettre de Vespuce « au *médecin* Laurentuis Petrus de Florence » a-t-elle peut-être paru séparément avant d'avoir fait partie du volume intitulé *Unbekanthe landte ?* De tout temps des méprises bizarres ont donné lieu à des dénominations géographiques. On a découvert récemment que Ptolémée a transformé deux mots latins : *sua tutanda* en une ville de Frisie qu'il appelle

située dans la zone torride, par 14° vers le nord, et habitée par des Noirs. »

Σιατουτάνδα. Le géographe de Peluze a lu dans Tacite (*Ann.* IV, 73) : « Exercitum Frisiis intulit (Lucius Apronius), soluto jam castelli obsidio, et ad *sua tutanda* digressis rebellibus. » (Jacob Grimm, dans Gött. Anz. Febr. 1837, p. 175.) On ne peut révoquer en doute, d'ailleurs, d'après la lettre trouvée par le comte Baldelli, que le lieu d'où Vespuce fit voile pour le Brésil, et où il rencontra les vaisseaux de Cabral à leur retour de l'Inde, le Cap *Beseneghe*, ne fût le Cap Vert, quoique la véritable latitude de ce cap soit 14° 43′ 5″. La latitude de 14° marquée dans les deux lettres datées de Lisbonne à Soderini et à Medici, se retrouve dans le texte de Baldelli, c'est-à-dire dans la relation du voyage de Cabral, que Vespuce date du Cap Vert. Un pilote portugais, qui avait accompagné Cabral, dit aussi selon une traduction italienne : « Venissemo a la prima terra giunta al Capo Verde detta Beseneghe. » (Ramusio, t. I, p. 127 E.) Antonio Galvam, qui écrit dans la seconde moitié du 16e siècle, fait de Beseneghe une ville au Cap Vert, et l'appelle *Bezequiche*. Selon la *Collection of voyages and travels compiled from the library of the late Earl of Oxford*, 1748, vol. VIII, p. 375, *Bezequiche* est identique avec *Besechicce* de Bandini, en donnant aux lettres la valeur de la prononciation italienne. Il est bien remarquable que Cadamosto ne connaît pas la dénomination de *Beseneghe* pour le Cap Vert (Ram., t. I, p. 105 E.), mais dans son récit de la navigation de Pietro de Sintra, il fait mention d'une

4) — « Ayant renouvelé notre eau et nos vivres pendant onze jours au Cap Vert, nous fîmes voile vers le sud, en inclinant à l'ouest. La traversée était de 67 jours. (Le même nombre de jours [1] est indiqué dans la lettre à Médicis et dans les *Quatuor Navigationes.*) Comme on restait long-temps dans le voisinage de l'équateur (pendant 44 jours), on eut beaucoup à souffrir d'orages *(baleni, tuoni, saette)*, d'une pluie qui tombait par torrens, et d'une brume qui voilait le soleil, la lune et les étoiles. Enfin, après avoir fait, vers le sud-ouest,

rivière *Besegne* (*Itin. Portug.*, cap. XLVIII) ou *Besegue* (RAM., t. I, p. 110 D.), appelée d'après un roi de ce nom. Cette rivière est située près des Iles *Bissagos* (Bissao), entre le *Rio Grande* (Sinus Magnus) et le Capo di Verga. C'est, d'après Zurla (t. II, p. 176), le Rio Nuñez (lat. 10° 40'). Il ne faut, par conséquent, pas confondre les Iles Bissagos et le Rio Bisegne de Cadamosto avec le nom de *Beseneghe* appliqué, 46 années plus tard, au Cap Vert. Tous ces noms sont probablement *significatifs* et renferment une même racine de langues africaines.

[1] Canovai (p. 101) a changé ce nombre en 97, puisque le texte Riccardi porte « trois mois et trois jours. » (BAND., p. 102; MADRIGANO, p. LXX *b*); mais l'opuscule plus ancien de la bibliothèque de Dresde (1505) et Ruchamer ont deux mois et trois jours, ce qui répond assez aux 67 jours.

700 lieues, peut-être 800 (texte de Riccardi, mais Madrigano. Ruchamer et le livret de Dresde ont 1800), à cause des vents contraires et de l'ignorance du capitaine [1], nous découvrîmes, le 17 août, par les 5° de latitude australe, une côte qui, par son étendue, nous parut appartenir à un continent. (Cette remarque ne se trouve que dans la lettre à Médicis: Hylacomylus a même *insula quædam.*) Nous prîmes possession (de cette terre) « au nom du roi de Castille. » (Cette erreur de copiste se trouve dans les éditions de Hylacomylus et de Ramusio. Le texte de Baccio Valori a: *pigliamo possessione per questo Serenissimo Re,* donc pour le roi de Portugal. BAND., p. 48.)

5) — « Rencontre avec les indigènes, et difficulté extrême d'établir un petit commerce d'échange. Un jeune matelot tué par une femme, rôti et dévoré. (HYLAC. dans NAV. I, 267-271. L'équipage désire venger la mort de ce malheureux et de quelques autres de leurs compagnons, mais le chef de l'expédition *(Navium prætor,* Hyl. *Capitan maggiore,* Ram.) nous le refusa honteusement. Nous naviguâmes, en suivant la direction de la côte, entre l'est et le sud-est *(jaloque),* jusqu'à un cap auquel nous donnâmes le nom de *Cap S. Vincent,* éloigné de 150 lieues (lettre au roi René, 300 dans

[1] Voyez t. IV, p. 182.

la lettre à Médicis[1]) du point de notre premier débarquement. Ce cap est situé par les 7° de latitude sud. » C'est la leçon de l'édition latine de Hylacomylus; les éditions italiennes de la lettre au roi René nomment le *Cap S. Augustin*[2] et non le

[1] Ce nombre de 300 n'est une variante des 150 lieues qu'autant que, dans la lettre plus longue à Médicis, Vespuce ait voulu désigner le même cap que nomme la lettre des *Quatuor Navigationes*.

[2] Si la latitude du premier attérage était exacte, la première terre du Brésil, par le 5° sud, aurait été Ponta do Mel, 8 lieues à l'ouest des bas-fonds de St Rocque. Les 7° à 8° de latitude correspondent à peu près à l'intervalle entre le cap Blanc (Cabo Branco) et le Cap S. Augustin, qui sont l'un par 7° 9′, et l'autre par 8° 20′ de latitude australe. La carte de Juan de la Cosa, tracée en 1500, n'a aucun des trois noms *Cabo Rostro hermoso*, *Santa Maria de la Consolacion* et *St Augustin*, que les pilotes regardaient alors comme synonymes. (Voyez t. IV, p. 135, 145 et 204.) Mais la note de Cosa : *Ce cap a été découvert* dans l'année 1499, *pour la Castille*, *par Vincentanes* (Pinzon), se trouve près d'un *Puerto Fermoso*, dont le nom rappelle celui de Rostro *Hermoso*. Depuis le Cap de Pinzon, qui, d'après la latitude, correspond à peu près à notre Cap St Augustin, d'après la configuration des côtes sur la carte de Cosa (Pl. 34), au Cap St Roque, la côte se dirige S. E.-N. O. Il n'y a plus de noms, mais la terre avance vers l'E. jusqu'à une pointe qui se trouve dans

Cap S. Vincent. Elles indiquent aussi 8° au lieu de 7° de latitude. RAMUSIO, II, 128 E. BAND. p. 52, CANOVAI, p. 105. La lettre adressée à Médicis dit simplement « nous doublâmes *un certain* cap situé vers le midi. »)

6) — « Après avoir pris à notre bord, pour servir d'interprêtes, trois indigènes qui s'offraient de nous accompagner en Portugal, nous continuâmes à naviguer à vue de terre, et en faisant plusieurs relâches, jusqu'au-delà du tropique du Cancer, par les 32° de latitude sud. (Hyl. et le texte Valori dans la lettre à René; Gomara dit, fol. 49 *a*, que Vespuce parvint sur la côte américaine, dans l'expédition de 1501, jusqu'à 40° de latitude sud.) Déjà nous avions perdu la Petite Ourse: la Grande-

le méridien même de l'île Tercera des Açores, ou de l'île St Antoine des îles du Cap Vert. La dénomination inusitée *Cap St Vincent* (pour cap St Augustin) a été vraisemblablement introduite par Hylacomylus en mémoire de Pinzon, qui l'a découvert. Une note pareille à celle qu'offre la carte de Cosa peut y avoir donné lieu. La mappemonde ajoutée à l'édition romaine de Ptolémée de 1508 (Pl. 39 de mon Atlas), a, un peu au sud de l'équateur, dans la Terra Sanctæ Crucis, un *Mons S. Vincenti*, et le Cap St Augustin y porte le nom de *Caput S. Crucis*, qu'on retrouve aussi dans la *Tabula terræ novæ* du Ptolémée de Strasbourg, édition de 1513, V. (Pl. 37).

Ourse ne se présenta que très bas à l'horizon [1]. Dès-lors nous nous dirigeâmes par les étoiles de l'autre pôle (hémisphère), qui sont beaucoup plus nombreuses, plus grandes et plus brillantes que les étoiles de notre hémisphère. Aussi je dessinai un grand nombre de leurs configurations, surtout de celles qui sont de première grandeur, *unâ cum declinatione diametrorum quas circa polum austri efficiunt et unâ cum denotatione eorumdem diametrorum et semidiametrorum earum.* (Texte de Hylacomylus). » Ce passage, si souvent blâmé parce qu'on a cru y voir une prétendue mesure du diamètre des disques, n'est devenu confus que par les mots absurdes *declinatio diametrorum*, introduits fortuitement dans la traduction latine de Hylacomylus. Ramusio et le texte de Baccio Valori ont très bien : « Trasse le lor figure con la dechiaration de' lor circoli que facevan intorno al polo del aus-

[1] En ne considérant que les grandes étoiles des deux *Chariots* mêmes, d'après l'usage des pilotes d'alors, η de la Grande Ourse disparaîtrait déja par 38° 10′, γ de la Petite Ourse par 16° 24′ de latitude australe (sans effet de réfraction). Ce sont, des sept étoiles qui composent chacune des constellations que le peuple désigne sous le nom de *Chariots*, celles dont la distance polaire est la plus grande. Tout le Grand Chariot raserait encore l'horizon par les 25° 35′ de latitude sud. Les déclinaisons de Piazzi ont été réduites à l'année 1500.

tro, con la dechiaration di lor diametri e semi diametri. » Hylacomylus avait sans doute deviné qu'il était question d'une mesure de la déclinaison australe des étoiles, ou plutôt de leurs *distances polaires,* qui sont les *semi diametri di lor circuli intorno al polo.* Dans cette juste présomption, voulant éviter le double emploi du mot *denotatio,* il a cru devoir lire le mot *declinazione* pour *dechiaration,* ou s'il se servait, comme il le dit expressément, d'une édition française, pour un mot français équivalent.

7) — « Pendant la durée de notre navigation, nous comptâmes 700 (Hyl. mais 750 Ram. et Val.) lieues ; c'est-à-dire du Cap St Augustin, situé sous le parallèle de 8° sud (RAM. I, 130 F), 100 (Hyl., et 150 Ram.) vers l'ouest et 600 vers le sud-ouest. (C'est ici que pour la première fois Hylacomylus nomme le Cap St Augustin.) Nous avions déja voyagé dix mois, et n'ayant pas trouvé de métaux (précieux), nous résolûmes, d'un commun accord, d'aller à la découverte ailleurs, *ut abinde surgentes alio per mare vagaremur.* Il fut annoncé à toute l'expédition qu'on devait exécuter ponctuellement tout ce que je pourrais ordonner. Les pilotes assuraient que, d'après l'état de nos embarcations, nous pourrions naviguer au plus pendant six mois ; je fis par conséquent faire des provisions de bois et d'eau potable pour cet espace de temps. (Les textes de Hylacomylus et de Ramusio

diffèrent un peu de ce passage.) Nous partîmes *vers le sud-est*[1] le 13 février (les éditions italiennes ont le 15 février). Nous avançâmes tellement vers le pôle sud, que notre latitude australe était de 52°. (Lettre à René, selon tous les textes, mais la lettre à Médicis porte deux fois 50°, de même que la mappemonde de l'édition de Ptolémée, de 1508. Comme il est dit, dans le texte Riccardi, qu'on arrivait 17° ½ au-delà du tropique hiemal ou du Capricorne, le terme du voyage n'aurait été que vers les 41° sud[2]. Ram. I, 130 F. *It. Port.* et Ruchamer, cap. CXVI.) Le 3 avril, nous nous trouvâmes à 500 lieues de distance du port d'où

[1] La phrase : « Comminciamo nostra navigazione per il vento silocco, » (Valori) ou « per seroccum ventum » (Hylacomylus) n'est pas très exacte. On a confondu le *vent* avec le *rombo di vento*.

[2] Il y a probablement erreur de chiffres, peut-être 27° ½ pour 17° ½. Aussi la phrase qu'ont tous les textes, à l'exception de Ruchamer, *avemmo l'orizzonte levato* 50 *gradi*, est vicieuse. Les 50° S. correspondent sur la côte patagonique orientale à la Pta Sta Cruz, 20 lieues au sud de la baie de St Julien ; les 52° S. correspondent à un point situé six lieues au nord de l'entrée du détroit de Magellan, car, d'après le capitaine King, le Cap des Vierges est 52° 18′ 35″. Il semble d'abord peu probable que l'expédition portugaise dans laquelle se trouvait Vespuce, en 1502, ait atteint une côte si méridionale : cependant, et ce fait est bien remarquable,

nous étions sortis le 13 février vers le *sud-est*, et ce même jour nous essuyâmes une affreuse tempête par un vent furieux du sud-ouest. (BAND. p. 54.) Il fallait serrer toutes les voiles. La lame était d'une hauteur extrême et l'air obscurci par un brouillard épais. » C'était peut-être le premier *pampero* éprouvé par des marins d'Europe.

8) — « Le 7 avril nous courûmes si loin vers le sud, que la nuit était de quinze heures[1]: c'était l'hiver de ces contrées. Nous aperçûmes pendant la tempête (quelques textes ajoutent le 2 avril) une nouvelle terre dont les côtes étaient rendues inaccessibles par des brisans. Il n'y avait pas d'habitans, sans doute à cause du froid auquel personne ne pouvait résister. En nous approchant de la côte, nous la longeâmes pendant 20 (?) lieues. (Les éditions italiennes ont: *avemmo vista di nuovo terra della quale coremmo circa di venti leghe e la trovammo tutta costa brava o bizarra*. Hylacomylus traduit dans un latin barbare: « Nobis

en 1508 on croyait déja l'Amérique méridionale prolongée vers le sud jusqu'au-delà des 50°. Une carte ajoutée à l'édition romaine de Ptolémée de 1508, indique clairement ce prolongement austral. (Voyez t. II, p. 5 et 6.)

[1] La brume épaisse a sans doute trompé les navigateurs. Neuf heures de jour correspondent, le 7 avril, à 72° 13′ lat. sud.

sub hac navigantibus turbulentia, terram unam Aprilis secunda vidimus, penes quam 20 circiter leucas appropiavimus: verum illam omnimodo brutalem et extraneam esse comperimur. ») Aussi long-temps que dura la tempête, l'atmosphère était tellement brumeuse et obscure, que (*per la gran serrazion del tempo*) d'un des navires on ne pouvait apercevoir l'autre. Nous engageâmes donc le commandant de notre expédition de faire des signaux pour ordonner aux vaisseaux de s'éloigner de cette *nouvelle terre* [1] et de retourner en Portugal. »

9) — « Cet ordre fut exécuté; nous eûmes le vent en poupe, mais la tempête dura cinq jours, pendant lesquels nous croyant déja perdus, nous fîmes des vœux et des promesses de pélerinage. Nous courûmes toujours en serrant toutes les voiles jusqu'à ce que, après 250 lieues de traversée vers le N. et le N. E. (Nav., III, 279), nous trouvâmes dans le voisinage de la ligne l'air plus tempéré et la mer plus calme. (Band. p. 55.) Notre

[1] Tout ce qui a rapport à cette nouvelle terre, appelée plus haut une île environnée de brisans, ne se trouve pas dans la lettre à Médicis. Bougainville a pensé que Vespuce avait été jusqu'aux îles Malouines, ce qui n'est aucunement probable : M. Navarrete demande si cette île est le petit groupe de Tristan d'Acuña, de l'Inaccessible et du Rossignol, ou l'ilot Diego Alvarez? Quoiqu'on ait des exemples que des glaces flot-

désir était d'atteindre la côte d'Ethiopie, dont nous étions éloignés de 1300 lieues. Nous y arrivâmes effectivement le 10 mai, en relâchant pendant 15 jours dans une terre *(verso l'austro?)* qu'on appelle Serraliona. De là nous fîmes voile vers les Açores *(Liazori*, Hyl.), éloignées de Serraliona de 750 lieues. Nous n'y arrivâmes qu'à la fin de juillet, et repartîmes, après un séjour de deux semaines, pour Lisbonne. Le retour dans ce dernier port était au 7 septembre 1502. (Texte de Baccio Valori et de Ramusio; Hylacomylus indique l'année, mais non le jour.) Tout notre voyage avait duré 15 mois (Ramusio et Giuntini; 16 mois, Hylacomylus; 18 mois, texte de Valori), dont 11 sans pouvoir nous diriger par les étoiles de notre pôle [1]. Nous ne ramenâmes que deux navires, car le troisième

tantes se soient avancées, dans l'hémisphère austral, jusqu'aux 41°, même jusqu'aux 37° sud, il serait singulier que des îles, placées par 37° 5′ et 40° 19′ de latitude australe, aient été regardées comme inhabitables, à cause de la rigueur du climat. Les « 20 lieues de côtes » sont aussi difficiles à expliquer et excluent l'île *Columbus*, vue par le capitaine Long, et l'*Isla Grande*, toujours douteuse. Dans l'histoire de la géographie, comme ailleurs, il est prudent de ne pas vouloir tout expliquer.

[1] C'est le sens très clair de la traduction latine de Hylacomylus. Les textes italiens de Ramusio, Bandini

fut brûlé à Serraliona, parcequ'il ne pouvait plus tenir la mer. »

10) — Dans la relation du troisième voyage de Vespuce que je viens d'exposer sommairement, j'ai fait usage à la fois des *Quatuor Navigationes* et de la lettre à Lorenzo di Pierfrancesco de' Medici. Cette dernière est très incomplète quant au récit historique de la direction qu'ont suivie les vaisseaux et des aventures du voyageur. Elle abonde cependant en observations générales sur les mœurs des indigènes, la beauté du paysage, les phénomènes atmosphériques et l'aspect du ciel austral. Elle se termine de plus par des indications très curieuses sur le but d'un quatrième voyage. Je fixerai d'abord l'attention du lecteur sur quelques morceaux descriptifs qui caractérisent à la fois le talent d'observation et la facile crédulité du navigateur.

a) Physique et mœurs des indigènes. Vespuce avait déja décrit les indigènes du Nouveau Continent dans sa première lettre (CANOVAI [1], p. 32)

et Canovai ont : « Stessimo in questo viaggio circa 15 (18) mesi *e giorni undeci.* Navigammo senza veder lastella tramontana. » Certes Vespuce n'aurait pas dit que, dans toute sa navigation, notre polaire était sous l'horizon. Il faut effacer les deux mots : *navigammo* et *giorni*, et leur substituer *dei quali* en supprimant le point après *undeci*.

[1] Toujours l'édition posthume de Florence, 1817.

comme des hommes à face large et à physionomie *tartare* [1], dont la couleur rougeâtre (*il colore rosso como pelo di lione*) n'était due qu'à l'habitude de ne pas être vêtus. Il revient sur cette même opinion en examinant les Brésiliens. (CAN. p. 87 et 90.) « Leur teint, dit-il, est rougeâtre, ce qui vient de leur nudité absolue et de l'ardeur du soleil auquel ils sont constamment exposés [2]. Leurs cheveux sont noirs, longs et lisses. Ils vivent très long-temps, peut-être à cause du vent est [3] qui souffle sans discontinuer et qui a sur eux l'influence (salutaire) que nous attribuons au vent du nord. Si j'ai bien compris, il y a des vieillards qui atteignent 150 ans [4]. Ils ne connaissent presque aucune infirmité, à l'exception de celle qu'un malheureux raffinement de sensualité des *donne lussuriosis-*

[1] Hylacomylus traduit : *Latas facies Tartariis adsimulatas habent.*

[2] Cette erreur a été partagée par un des voyageurs modernes les plus spirituels, mais des plus systématiques, par Volney (*Essai politique sur le Mexique,* t. I, p. 360).

[3] Ruchamer (cap. CXVII) et le texte de Dresde en font un vent du sud.

[4] Ces illusions sur la longévité qu'atteignent les personnes dont les mœurs sont très simples, étaient très répandues parmi les voyageurs du moyen-âge. Ludovico Barthema croyait avoir parlé à des habitans de

sime [1] fait naître aux hommes. (*Itin. Port.* et RUCHAMER, cap. CXVII ; BANDINI, p. 108.) Extrêment féroces à la guerre, les indigènes mangent leurs prisonniers. J'ai habité pendant 27 jours une *ville* dans laquelle on voyait suspendue, comme dans des boucheries, de la chair humaine salée et séchée au soleil ou à la fumée [2]. Ils s'étonnent de ce

l'Arabie heureuse qui avaient au-delà de 125 ans. Le compagnon d'Antonio Barbarigo vit à Aden un vieillard de 300 ans! (RAMUSIO, t. I, p. 155 B, et 277 A.)

[1] Je fais allusion à un passage célèbre de la lettre de Vespuce à Médicis, que le père Canovai, plus scrupuleux que l'abbé Bandini, a cru devoir supprimer, et dans lequel, à l'exemple d'Oviedo et de Diaz de Isla, Astruc et Girtanner, prétendent reconnaître la véritable cause des maladies syphilitiques introduites dans l'ancien monde. De nouvelles recherches historiques et des vues plus philosophiques sur l'apparition de nouvelles formes de maladies ont rendu cette hypothèse plus que douteuse.

[2] Ces traits d'anthropophagie sont sans doute fort exagérés. Vespuce veut avoir vu un homme qui se vantait d'avoir mangé sa part de 300 de ses semblables! Cependant les anciens voyageurs arabes dont Renaudot a traduit les journaux, assuraient aussi avoir vu vendre de la chair humaine dans les places publiques en Chine, et Marco Polo (livre II, cap. 73, Marsden, p. 551) rapporte que les habitans de la vice-royauté de Kon-cha ne se lassaient pas de lui vanter les délices de l'anthropophagie.

que nous tuons nos ennemis sans les manger. (CANOVAI, p. 89.) Le pays est fertile et tempéré. Les habitans ne souffrent dans aucune saison de l'excès du froid ou de la chaleur. L'épaisseur des forêts, remplies d'arbres à bois odoriférens, leur permet à peine d'y pénétrer. Pline, dont l'histoire naturelle èmbrasse tant de choses, n'a pas connu la millième partie des productions que nous voyons ici. Si elles avaient pu venir à sa connaissance, il aurait fait un ouvrage plus imposant et plus parfait. Le Paradis terrestre, en supposant qu'il en existe (*se nel mondo è alcum Paradiso terrestre*), ne doit pas être loin de ce site. (CANOVAI, p. 92.) L'or, au dire des indigènes, y est en grande abondance, quoique dans ce premier voyage nous n'en ayons pas obtenu. Les trous énormes que les hommes se font en différentes parties de la face jusqu'au nombre de sept, ne sont remplis que de pierres d'albâtre et d'ossemens d'animaux. »

b) Atmosphère, météores. « L'air dans ce pays, continue Vespuce, est presque toujours pur. Rarement on voit de légers nuages. La rosée tombe quelquefois et forme une espèce de brouillard. Dans cet air si transparent, la nouvelle lune a été vue plusieurs fois le même jour qu'elle a été en conjonction avec le soleil [1]. Toutes les nuits on voit des

[1] Vespuce a voulu rappeler que la nouvelle lune se voit sous les tropiques plus tôt qu'en Europe; mais,

vapeurs et *météores enflammés*[1]. Bien d'autres choses contraires à l'opinion des anciens philosophes sont décrites dans le livre que j'ai laissé entre

soit par une erreur involontaire, soit parce qu'il était enclin à l'exagération, comme la plupart des voyageurs de son temps, il dit la lune visible le jour même de la conjonction. Pour tempérer cependant la hardiesse de cette assertion, il ajoute : « Nous avons vu *plusieurs fois*. » Ces mots, rapportés par Ruchamer, cap. CXX, et le texte allemand de Dresde (*zu merer malen*), manquent, ce qui est assez extraordinaire, chez Madrignano, Ramusio, Bandini et Canovai. En Europe, Hevelius n'a jamais observé la lune plus tôt que 40 heures après sa conjonction, ou plus tard que 27 heures avant. Il regarde cependant comme possible « que la lune périgée puisse être vue, dans de certains cas, 24 heures après la conjonction, mais la réunion des conditions requises ne peut être que très rare. » Je trouve dans Kepler, *Astronomiæ pars optica*, 1604, p. 447 et 458, que Tycho a vu, le 14 mars 1583, la lune 18 heures 40′ après la conjonction. Kepler même ne l'a aperçue pas plus tard que 24 heures avant. (Comparez, pour le cas d'un fort grossissement, Beer und Madler, *Der Mond*, p. 151.

[1] Il est sans doute question d'étoiles filantes. (*Vil dempffe und brynnende fackeln*, Ruch.; *vapori e fiamme ardenti que trascorrono per il cielo*, texte Ricc.) Vespuce était donc aussi du nombre des voyageurs auxquels ces phénomènes ignés paraissaient plus fréquens près de l'équateur que dans les climats tempérés.

les mains du sérénissime roi (de Portugal). Je ne cite ici que l'iris, c'est-à-dire l'arc céleste blanc que j'ai vu deux fois au milieu de la nuit. D'après l'opinion de quelques auteurs, cet iris prend les couleurs des quatre élémens (?), mais Aristote, dans son livre appelé *livres des météores*, croit que l'arc céleste est l'effet de rayons réfléchis dans un nuage qui leur est opposé [1]. Son existence prouve, selon moi, l'humidité de l'air. *Aussi, quarante*

[1] « Aristotele dice que l'arco celeste è un ripercotimento di razzo nel vapore della nuvola postagli all' incontro, siccome lo splendore splendente nell' acqua riluce nel parete, ritornando in se stesso. » Vespuce ne manque pas, pour faire preuve d'érudition, d'ajouter des citations de Pline, de Virgile et du commentateur Landino. Le passage d'Aristote auquel il fait allusion est sans doute celui de Met. lib. III, cap. 4. Dans le même livre, le Stagirite assure n'avoir vu (cap. 2, 9) un arc-en-ciel lunaire que deux fois en 50 ans. (Comparez Ideler, *Met. vet.* p. 187-194.) Les raisons qui prouvent contre Bandini (p. 116) que le navigateur a vu un *arc-en-ciel lunaire*, et non un *halo* (voyez t. IV, p. 82, et Canovai, p. 95), peuvent encore être fortifiées par la tournure que les plus anciens traducteurs allemands ont donnée au passage contesté : « Es ist *zu zweien malen* ein weysser *Regenbogon* umb Mitternacht gesehen worden, nicht allein von mir sondern auch *von allen schyffsleuthen.* » (Ruch. cap. XX, et le texte de Dresde de 1505.)

ans avant la fin du monde, l'arc céleste par lequel Dieu a annoncé la paix ne paraîtra plus, à cause de la sécheresse qu'auront alors tous les élémens.»

c) *Ciel austral*. Vespuce s'étend dans cette lettre plus qu'ailleurs sur la beauté du ciel austral. Il ajoute quelques dessins grossiers de la configuration des groupes d'étoiles, dessins [1] qui sans doute n'ont pas peu contribué à donner de la célébrité à un voyage dont le récit partiel (RUCH. cap. CXXI) portait le titre fastueux : *Comment Albéric (Améric) a découvert la quatrième partie du monde* [2]. Ce titre est motivé par la simple considération de la longueur du chemin parcouru dans le sens d'un méridien. Vespuce dit à la fin de la lettre à Médi-

[1] Ces configurations manquent entièrement chez Ruchamer; elles diffèrent dans Madrignano et le texte de Dresde. Le dernier offre, à côté des signes ordinaires d'étoiles (rayonnantes) groupées comme dans les autres éditions, de singulières accumulations de petits traits ondulés qu'on pourrait croire représenter de grandes nébuleuses ou amas de lumière du ciel austral. M. Roulin observe que ces petites virgules ondulées, toujours au nombre de 16, se retrouvent aussi dans le *Mundus Novus* de l'édition d'Augsbourg de Jean Otmar, 1504.

[2] Ramusio, toujours plus judicieux que ses prédécesseurs, a inscrit le même chapitre : *comment Amerigo a parcouru la quatrième partie du cercle* (de la circonférence polaire) *du monde*.

cis : « Je viens de montrer comment de Lisbonne, qui est éloigné presque 40° (texte Riccardi ; 39° ½ Ruchamer) de l'équateur, vers le pôle nord, nous naviguâmes au-delà de l'équateur 50°. Nous avons par conséquent parcouru un quart du grand cercle, ou *mesuré* la quatrième partie du monde. » Une figure représentant le globe terrestre sur lequel deux personnes sont placées selon la direction de la pesanteur, avec indication des étoiles zénithales correspondant à chacune d'elles, explique, dans Ramusio (III, 132) et dans le texte de la bibliothèque Riccardienne, « como la linea perpendicolare que parte del nostro zenit mentre que noi (in Lisbona) stiamo dritti in piedi viene *a batter per fianco* quei que sono di là dall equinoziale a cinquanta gradi. » Les traductions latines et allemandes [1] ne donnent que le triangle rectangle sans les étoiles zénithales, en ajoutant aux cathètes les mots *où nous sommes* et *où sont eux*. Tout cela est bien élémentaire. Si le but était de laisser une vive impression dans l'esprit du *magnifique* Lorenzo, il faut croire que celui-ci ne connaissait encore rien

[1] Dans le texte de Dresde, le passage que je viens de citer est assez corrompu, parce qu'on a imprimé 500 pour 50 : *im fünf hundersten grad wenn Olisippo* (Lisbonne) *ist neun und dreyssig semis*. Le zénith y est appelé assez naïvement : *ihres haupts harschoff*, la chevelure du haut de la tête.

au-delà des premières thèses de l'école pythagoricienne sur la sphéricité de notre planète.

La lettre à Médicis se termine par ces mots, dont nous allons bientôt exposer l'importance: « J'espère pouvoir ajouter peut-être à la relation de mes différens voyages celle d'une quatrième expédition. J'ai le vif désir de me rendre [1] de nouveau dans cette partie du monde qui s'étend vers le midi. Pour exécuter ce projet, on a déja armé et abondamment chargé de vivres deux caravelles. Je passerai donc au Levant par le sud, et arrivé là, je ferai des choses dignes d'éloges, utiles à ma patrie et honorables pour la mémoire de mon nom. Cette entreprise sera la consolation de ma vieillesse, qui arrive à grands pas. (Vespuce avait alors 51 ans.) Tout est prêt, il ne manque que l'ordre du roi, et nous naviguerons à pleines voiles, s'il plaît à Dieu que nous réussissions. »

B. Extrait de la lettre datée du Cap Vert. Les deux lettres à Médicis et à Soderini dont nous venons de donner des extraits, sont postérieures au retour du troisième voyage, qui eut lieu le 7 septembre 1502: mais la lettre publiée pour la première fois en 1827 par le comte Baldelli Boni [2], est écrite au Cap Vert le 4 juin 1501

[1] *Andar a cercar.*

[2] Des sept lettres de Vespuce que nous possédons, il n'y en a que trois qui ont des dates : celle de Baldelli,

(manuscrit de Pier Voglienti), au commencement de ce même troisième voyage, lors de la première relâche au Cap Vert. Le départ de Lisbonne était, d'après le texte Riccardi que nous avons analysé plus haut, au 13 mai 1501. La même date est indiquée dans la lettre du Cap Vert. Trois semaines suffisaient pour la traversée au cap et pour le séjour qu'on y fit[1]. La lettre que Vespuce a adressée à Médicis, de Lisbonne, le 8 mai 1501, n'a pas encore été retrouvée. Elle remplirait la lacune de la correspondance entre la lettre du 18 juillet 1500, renfermant la relation du second voyage et la lettre de Baldelli du 4 juin 1501. Entre celle-ci et la relation du troisième voyage si souvent réimprimée, commençant par les mots : *a i giorni passati diedi aviso...*, manque une cinquième lettre adressée à Lorenzo di Pierfrancesco de' Medici. Ce document est indiqué par les mots italiens que je viens de citer. Ces données suffisent pour coordonner des matériaux si long-temps confondus, et pour prouver que la fin du second voyage et les trois lettres que nous possédons relativement au troisième s'accordent parfaitement.

relation du second voyage adressée à Médicis, et les *Quatuor Navigationes*. Encore cette dernière date (4 septembre 1504, texte Valori) manque dans Hylacomylus.

[1] Voyez plus haut, p. 14.

1) — « La dernière lettre que je vous ai écrite était du 8 mai, de Lisbonne, au moment de partir pour l'expédition dans laquelle je me trouve engagé à présent. Je croyais bien n'avoir aucune occasion de vous donner de mes nouvelles avant mon retour, mais le sort me permet de vous écrire non-seulement d'un pays lointain, mais aussi de la haute mer. Vous avez appris, tant par ma propre lettre que par celles de nos (compatriotes) Florentins établis à Lisbonne, comment pendant mon séjour à Séville je fus appelé par le roi de Portugal. Il m'engagea à me disposer à le servir dans ce voyage *(che mi disponessi a servillo per questo viaggio)*. Je m'embarquai donc le 13 du mois passé, à Lisbonne, pour faire route vers le sud. Nous passâmes à la vue des Iles Fortunées, qui aujourd'hui s'appellent Canaries, le long des côtes d'Afrique, assez loin pour attérer à un certain cap que l'on nomme Cap Vert, commencement de la province d'Ethiopie, dans le méridien des Iles Fortunées [1], par les 14° de latitude. »

2) — « Nous y trouvâmes mouillés deux navires du roi de Portugal, qui étaient sur le retour des Indes Orientales. Ils appartenaient à la flotte de

[1] La longitude indiquée est exacte : le méridien du cap (19° 53′) coupe le groupe des Canaries 25′ à l'ouest du port de la Gomère ; mais la latitude du cap est de 43′ trop faible.

13 navires expédiés pour Calicut depuis 14 mois. Nous eûmes de longues conversations sur leur voyage, sur les côtes qu'ils ont parcourues et les richesses qu'ils ont trouvées. Je vais essayer de résumer brièvement les notions que j'ai recueillies; je regrette qu'elles nous instruisent peu sous le rapport de la Cosmographie, car il n'y avait aucun cosmographe ou mathématicien à bord, ce qui était une grande faute. Je rapporterai donc le tout à Votre Magnificence d'une manière aussi incohérente *(cosi discontortamente)* qu'ils me l'ont contée; seulement j'y introduirai quelques corrections d'après la Cosmographie de Ptolémée. »

3) — « Cette flotte du roi de Portugal partit de Lisbonne au mois d'avril, l'an 1499. (Le narrateur se trompe de date; le départ était du 9 mars 1500: aussi les 14 mois écoulés dont il est fait mention plus haut donnent le 4 avril 1500, ce qui ne laisse qu'une erreur de 26 jours.) L'expédition se dirigea vers le sud jusqu'aux Iles du Cap Vert, qui sont situées à peu près par les 14° de latitude, mais hors de tout méridien vers l'ouest, puisqu'elles sont 6° plus à l'ouest [1] des Iles Canaries, qui, vous le savez bien, par Ptolémée et la plupart des *écoles* de cosmographes ont été placées à l'extrémité de

[1] La différence des méridiens de la Gomera et l'Ile St-Iago n'est en effet que de 6° 24′.

l'occident habité, le tout en latitude par l'astrolabe et le quart de cercle, selon mes propres mesures. Quant à la longitude, c'est une chose bien autrement ardue et qu'entendent peu de personnes, excepté celles qui savent s'abstenir du sommeil et observer la conjonction de la lune et des planètes. C'est pour ces déterminations de longitude que j'ai sacrifié souvent le sommeil et raccourci ma vie de dix ans[1], sacrifice que je ne regrette pas dans l'espoir d'obtenir un renom pour des siècles si je reviens sain et sauf de ce voyage. Dieu n'imputera pas ces aveux à une présomptueuse arrogance, puisque tous mes travaux ne doivent aboutir qu'à le servir dignement. »

4) — « Les 13 navires dont j'ai parlé naviguèrent des Iles du Cap Vert vers le sud, c'est-à-dire dans la direction[2] entre le sud et le sud-ouest. Après 20 jours de navigation, ayant fait à peu près

[1] J'ai déjà fait allusion (t. IV, p. 183) à cet excès de jactance astronomique.

[2] Sur l'*aire de vent*. Comme il est question de la traversée au Brésil ou d'une navigation au S. S. O. et non au N. N. E., on voit ici clairement que l'expression *per il vento* se rapporte non au vent, mais au rumb sur lequel on gouverne. De même Vespuce avait dit que, pour atteindre le Cap de Bonne Espérance, il part du Brésil en gouvernant *pel vento scilocco pigliando la quarta di levante*.

700 lieues à quatre milles et demi chacune, ils touchèrent à une terre habitée par des hommes *blancs* (?) et entièrement nus[1]. C'était une partie de la même terre que j'avais découverte, comme je vous l'ai mandé dans une lettre antérieure, pour le roi de Castille[2], *mais plus à l'est*. Ils y restèrent pour prendre des provisions, et repartirent pour continuer leur navigation vers le levant en se dirigeant S. E. $\frac{1}{4}$ E. Lorsqu'ils étaient loin des côtes en pleine mer, ils essuyèrent une tempête du sud-ouest (vent de *libeccio*, le Lips des anciens) si hor-

[1] *Gente bianca e ignuda*. Damian de Goes et Sousa disent (en portugais) *genta baça*, ce qui est moins caractéristique que *pardo*, employé par Pedro Vaz de Caminha, le secrétaire de Cabral. *Baço* indique une couleur sale, obscure, indéterminée. Nous avons en d'autres langues *romanes* : la *peau bise*, *el pan bazo*. Comme on ne peut admettre que la lettre de Vespuce à Médicis soit traduite du portugais en italien, on ne conçoit pas l'origine de l'erreur. Le pilote de Cabral dit : Color berettino tra il bianco e'l nero. RAM. t. I, p. 121. Verazzano comparait la couleur des indigènes de l'Amérique à celle des *Maures*; l'ambassadeur vénitien Pasqualigo à celle des *Cigains* (*Zigeuner*, *Bohémiens* ou *Tchingans* de l'Inde).

[2] Il est question du Brésil vu dans le voyage de Pinzon et de Vespuce, de 1499 à 1500. La lettre *antérieure* est celle qui a été publiée pour la première fois par Bandini, en 1745.

rible, que cinq navires se perdirent avec tout l'équipage; les huit autres, après 40 nuits de tourmente, se trouvèrent au vent du Cap de Bonne Espérance, qui est figuré sur la côte d'Éthiopie et situé 10° au sud du tropique du Capricorne, donc par 35° de latitude [1] australe (erreur de plus d'un degré). Ils trouvèrent *(truovano)* que ce cap est éloigné de 62° en longitude de l'*occident habité* (sans doute du méridien des Iles Fortunées), de sorte que l'on peut dire que le cap est à peu près dans le méridien [2] d'Alexandrie. »

[1] D'après le capitaine Owen, l'observatoire dans la ville du Cap est 33° 56′ 3″, la pointe du Cap même 34° 22′ 0″.

[2] Il y a deux erreurs dans ces vagues évaluations des rumbs et des distances parcourues (car le mot *truovano* ne peut avoir rapport qu'à l'*estime*). Le Cap de Bonne Espérance est 11° 24′ à l'ouest du méridien d'Alexandrie, et non dans ce méridien. Les 62° de long. or. en les comptant de l'île de Fer, sont en erreur pour Alexandrie de + 13° 58′, pour le Cap de + 25° 22′. C'est de ces quantités que les pilotes de Cabral plaçaient le Cap trop à l'est, trop éloigné du Brésil. Ces erreurs diminuent un peu, si l'on considère que les pilotes ont désigné, sous le nom de Cap d Bonne Espérance, l'extrémité du continent d'Afrique, qui, de False Bay à la baie d'Algoa, a près de 7° de longitude dans l'étendue d'une côte qui se dirige presque de l'ouest à l'est. Comme à cette époque on ne jetait

5) — « Dés parages du Cap (de Bonne Espérance), l'expédition se dirigea vers le N. N. E. toujours le long de la côte qui, selon moi, est le commencement de l'Asie, de l'Arabie heureuse et du *Prêtre-Jean*. C'est là aussi que les marins entendirent parler du Nil qu'ils laissèrent à l'occident, et qui, vous le savez sans doute, sépare l'Afrique de l'Asie [1]. Sur cette même côte qui s'étend vers la Mer Rouge, ils visitèrent successivement des villes

pas le *loch*, et on n'évaluait la vitesse du vaisseau qu'à vue d'œil, on a cru, par la tempête, avoir été jeté beaucoup plus à l'est qu'on ne l'était effectivement. Le vent était du S. O., et l'on ne mesurait pas la *dérive* qui transporte le navire sous le vent de la route qu'il tient. D'ailleurs les premiers navigateurs portugais, en pénétrant dans le Golfe de Guinée, avant de couper l'équateur, avaient déjà évalué beaucoup trop étendue la partie de la côte d'Afrique, qui, du Cap de Palmas à la Baie de Biafra, se dirige de l'ouest à l'est. C'est cette exagération de l'angle rentrant qui a porté le Cap de Bonne Espérance trop à l'est. Encore Ramusio, dans sa carte de 1550, place-t-il, comme Vespuce, le Cap dans le méridien d'Alexandrie, et la Baie de Biafra ou l'Ile Fernando Po, au lieu du méridien de la côte occidentale de la Sardaigne, dans celui du cap occidental de l'Ile de Candie.

[1] C'est un de ces traits d'érudition (HEROD. II, 16; STRABO, II, p. 126 Cas.) que Vespuce s'est vanté plus haut d'ajouter au récit des voyageurs portugais.

riches et commerçantes, Zafale (Sofala), grand comme le Caire, et avec une mine d'or; Mezibinco (Mozambique), Quiloa, Mabaza, (Monbasa, *Geogr. Nub.* de la trad. de M. Jaubert, p. 47, 56 et 58), Dimodaza, Melinde, Mogodasco (Mogadaxo de Barros, le Makdaschu d'Abulfeda, peut-être le Menuthias de Ptolémée), Adabul et Albarcone[1]

[1] Entre Mogadaxo (lat. 2° ½ N.) et Adabul, Vespuce nomme trois stations intermédiaires (Campervia, Zendac et Amaab) que je cherche en vain dans l'Itinéraire d'Odoardo Barbosa. Adabul semble être par sa position le Raz (cap) Bela des Arabes, *da Bela* des pilotes portugais. Aujourd'hui ce cap porte le nom d'Orfui ou de Hafun : le nom de Bela est resté à la baie au nord du cap. Je ne trouve nulle part Dimodaza entre Mogadaxo ou Magadasha et Quiloa. Le nom d'Albarcone, station indiquée à l'entrée du golfe d'Aden, serait-il une corruption du nom Bedalcuria de la carte de l'ouvrage de Barros et d'Abd-al-Curia des Arabes (Salt, *Voy. to Abyssinia*, p. 501), appliqué depuis à un îlot désert près de Socotora, îlot que Gossellin croit l'île Mena des anciens. J'ai supprimé dans la lettre de Vespuce, datée du Cap Vert, beaucoup de détails géographiques sur les côtes de la Mer Rouge, du Golfe Persique et de l'Inde. Cette nomenclature des principaux *comptoirs* jette cependant quelque jour sur le commerce de ces contrées à une époque où les Arabes et la compagnie des Banians de l'Inde l'avaient entièrement entre leurs mains.

(près du cap Guardafui). D'Albarcone, les navires vont au détroit de la Mer Rouge et à Moca. C'est là aussi que se rendit un des navires de l'expédition, le même qui justement vient d'arriver [1] ici au Cap Vert *(a questo Cavo)*. »

6) — « Les renseignemens que je vous donne ici sur les villes commerçantes, je les tiens de ceux qui faisaient partie de la flotte, et surtout d'un certain Guaspare (Gaspard). Sachant beaucoup de langues, il a fait deux fois le voyage de Lisbonne dans l'Inde jusqu'à Molecca (Malaca), à Ziban [2] (Ceylan, mais Cylan d'après la prononciation des indigènes), île riche en pierres fines, qui a beaucoup

[1] Ce passage est très important. Il est question du navire de Pedro Diaz, que l'on avait cru perdu et dont il sera question plus bas.

[2] « Ziban (il y a un *b* au lieu d'un *l*) dice Guasparre, che volge 300 leghe e che'l *mare areva consumato d'essa, el rio* (faut-il lire *di rio in buono*, expression vieillie pour *in circa, à peu près*, ou bien *e'l rivo?*) *altre* 400 *leghe.* » Cette idée que la mer avait détruit une grande partie de l'île, fondée sur les erreurs des anciennes cartes et les évaluations exagérées de Ptolémée, était très répandue parmi les pilotes arabes et persans. Déja Marco Polo (lib. III, cap. 19) dit : « L'isola de Zeilan anticamente era maggiore : ma il vento di tramontana vi soffia con tanto impeto, che ha corrozo parte di quei monti quali sono cascati e sommersi in mare e cosi è perso molto del suo territorio. »

diminué de circonférence par le choc des vagues, et jusqu'à Stamatara ou Scamatarra (Sumatra, Java minor de Marco Polo, Suma d'Édrisi). Je suis incertain de savoir laquelle de ces deux îles qui font un commerce immense avec la Perse et l'Arabie, est la véritable Taprobana [1]. J'ai d'ailleurs l'espérance de voir à mon tour et de parcourir dans le voyage dans lequel je me trouve présentement engagé *(in questa mia navigazione)*, une grande partie des lieux que je viens de nommer. J'en découvrirai même bien davantage et j'en ferai, après mon retour, à l'aide du S. Esprit, une bonne et véridique relation. Guasparre rapporte que, dans l'intérieur de l'Inde, il a visité un grand royaume riche en or, en perles et pierres précieuses, qui porte le nom de *Perlicats*. Il a aussi été à *Mailepur*, à *Pego*, à *Bencola*,

[1] Cette incertitude, fondée sur de fausses évaluations des distances, s'est propagée jusqu'au milieu du 18e siècle. (*Tzschucke ad Pomp. Melam*, vol. III, P. III, p. 275.) Juan de la Cosa, dont la mappemonde est antérieure d'une année seulement à la lettre de Vespuce que nous analysons, place la Taprobane presque dans le méridien de l'embouchure du Gange. (Voyez mon Atlas, pl. 36, et la carte marine ajoutée au Ptolémée de 1513.) Mercator, malgré les argumens contraires d'André Corsali, a le plus insisté sur l'identité de Sumatra e de *Simundu* (Silan-div, faussement chez Arrien *Palæ Simundi*).

à Olizen et à Markin. Ce Markin, dit-il, est situé près de la grande rivière appelée *Enparlicat*, où est la ville qui renferme le corps de S. Marc (?) l'apôtre, et où vivent beaucoup de chrétiens [1]. »

7) — « Des deux îles de Ziban et de Stamatara (le nom de Taprobana ne fut pas prononcé par les indigènes, dit Guasparre) arrivent des navires d'une énorme grandeur, appelé joncques (giunchi) parce qu'ils ont des voiles de joncs, et que des cordages seuls et non le fer entrent dans leur construction. *Il est arrivé que cette flotte de Portugal, à la demande du roi de Caligut et pour lui faire plaisir, a pris un de ces vaisseaux qui sont chargés d'éléphans et de provisions de riz*. C'était une caravelle du port de 70 tonneaux, qui avait 300 hommes à son bord. Une autre fois la flotte de Portugal fit couler bas douze navires et reconnut une des îles Arenbuques et Maluques, et d'autres îles de la mer de l'Inde, qui sont de celles que Ptolémée place autour de Taprobane. »

8) — « La flotte, retournant en Portugal au nombre de huit vaisseaux, en perdit un avec une charge qui valait cent mille ducats. Cinq navires se sont perdus dans des tempêtes : un navire *de la capi-*

[1] Il y a sans doute ici des fautes de copiste. On trouve d'abord *regno de' Perlicat,* puis *il rio grande detto Emparlicat*, enfin : *e questo Emparlicat è citta dove è il corpo....*

tana (?) est arrivé aujourd'hui même ici; c'est celui dont j'ai parlé plus haut (qui a été d'Albarcone au détroit de la Mer Rouge vers Moca). J'espère que les autres arriveront avec le secours de Dieu. Voici ce que portent les navires en canelle, piment et autres épices, en drogues, en porcelaine, en diamants et rubis dont un de sept carats et demi. (Suit la liste.) Je ne puis m'étendre davantage parce que le navire..... m'empêche d'écrire. (La phrase est incomplète.) Voilà donc un grand commerce et de grandes richesses que tient le roi de Portugal entre ses mains. Que Dieu lui soit propice. Je prévois que les épices, selon leur prix et leur qualité, iront du Portugal à Alexandrie et en Italie. C'est ainsi que va le monde ! Croyez-moi, tout ce que je vous mande est la simple vérité, et si les pays, les villes et les îles n'ont pas été désignés par les noms qu'ils ont portés dans l'antiquité, c'est parce que ces noms ont changé comme en Europe, où à peine vous entendez prononcer un nom des géographes anciens. D'ailleurs, pour ce récit, je prends à témoin un compagnon de voyage, Gherardo Verdi, frère de Simon Verdi, de Cadix, qui a tout entendu et qui se recommande à votre souvenir. »

« *Au Cap Vert et dans la Mer Océane, le 4 juin* 1501. »

En présentant les extraits de la troisième relation d'Améric Vespuce, j'ai tâché de disposer les faits dans l'ordre qui m'a paru le plus propre pour saisir leur enchaînement mutuel et faciliter la comparaison avec des événemens contemporains. Nous nous trouvons ici arrivé au point où la coïncidence précise des dates permet de renoncer aux explications purement conjecturales. La lettre de Vespuce écrite pendant une courte relâche au Cap Vert, entièrement négligée jusqu'ici, apporte des élémens nouveaux dans une question long-temps agitée. Elle est antérieure de deux mois à la lettre confidentielle que le roi Emanuel adresse à son beau-père le roi Ferdinand le Catholique; l'une et l'autre de ces lettres offre le récit de l'expédition de Cabral au Brésil et dans l'Inde. Elles sont restées enfouies dans des archives pendant trois siècles, et ont été imprimées pour la première fois presque dans la même année[1]. La comparaison de ces documens servira donc à éprouver et à constater la véracité du voyageur florentin.

[1] La lettre à Médicis en 1827, celle du roi Emanuel en 1829, la première à Florence, la seconde à Madrid.

Pour envisager sous son véritable point de vue le motif de la première expédition portugaise dans laquelle Vespuce fut engagé, il faut remonter à la fin de son second voyage, de celui qu'aujourd'hui je crois avoir été fait sous le commandement de Vincente Yanez Pinzon. Vespuce était de retour à Cadix au commencement de septembre 1500. Il souffrait d'une petite fièvre quarte qui, selon ses propres expressions, ne le tourmentait jamais pour longtemps. On arme « pour lui » trois navires qui seront prêts à partir à la mi-septembre. Il se plaît à l'idée de voir dans cette nouvelle expédition pour le roi de Portugal « l'île de Taprobane et la Mer du Gange. » Cet espoir est d'autant plus naturel chez lui que, dans la relation du second voyage, il croit déjà avoir découvert *infinitissima terra dell Asia*[1]. Une navigation au S. O. ne se présente à son esprit que comme une route directe qui conduit aux îles des épices et à Calicut. A une époque où en Espagne et en Portugal les gouvernemens déployaient une activité maritime si extraordinaire, où les expéditions se succédaient

[1] Voyez t. IV, p. 202, 209, 299.

avec une étonnante rapidité, il est difficile de déterminer quels étaient les trois navires dont on hâtait l'armement jusqu'à la mi-septembre. J'ai déjà exprimé ailleurs quelque doute à l'égard de l'expédition de Rodrigo de Bastidas, qui partit en octobre 1500 avec deux navires, et se dirigea non au sud du Cap S. Augustin, découvert par Pinzon, mais le long des côtes de Caracas, vers le Rio Sinu et le Golfe d'Uraba. La vie agitée de Hojeda et de Juan de la Cosa nous offre plusieurs exemples d'armemens entrepris avec ardeur et sitôt abandonnés. Le mépris avec lequel Vespuce, à la fin de cette même lettre, parle de la navigation de Gama[1], qui s'est traîné le long des

[1] Quoique Gama ne soit pas nommé (Canovai, p. 68), son expédition est assez signalée par les mots « volgono tutta la terra d'Affrica, han passato del Mar Rosso et sono allegati al Sino Persico e a Calicut che ista infra il Sino Persico e il fiume Indo. » L'erreur de l'époque (« l'armata del Re di Portogallo mandata a discoprir *due anni fa* ») s'explique facilement. Vespuce confond le départ avec l'événement principal de l'expédition, l'arrivée à Calicut qui eut lieu le 18 mai 1498. Le départ de l'embouchure du Tage fut, d'après des documens certains (Barros, t. I, p. 277; Damian de Goes, *Chron.* p. 36), au 8 juillet 1497, quand Antonio

côtes d'Afrique, prouve assez que le succès obtenu par les Portugais n'affaiblissait pas en Espagne le zèle avec lequel on cherchait un passage à travers ces côtes orientales de l'Amérique, dont la continuité était encore restée douteuse.

C'est pendant le deuxième voyage de Vespuce qu'avait eu lieu la découverte de la terre de Santa Cruz (d'une partie du Brésil) par Pedro Alvarez Cabral. La nouvelle de cette découverte, due pour ainsi dire au hasard (à l'impulsion des courans pélagiques et à celle des vents, à la circonstance d'avoir coupé l'équateur dans une longitude trop occidentale), était arrivée en Portugal cinq ou six semaines avant le retour de Vespuce. Le capitaine Gaspard de Lemos, que Cabral avait expédié peu de jours avant qu'il continuât

Galvan, d'ailleurs si précis, le fixe au 20 juin, et Girolamo Sernigi (voyez plus haut, p. 419, et Bandini, p. 87) au 19 juillet. L'arrivée de Gama dans l'Inde est à peu près de deux mois et demi antérieure à la mémorable découverte de la terre ferme par Colomb. A l'époque du retour de Gama, Colomb était à Saint-Domingue et Vespuce dans l'expédition de Hojeda sur les côtes de Venezuela.

lui-même sa navigation autour du Cap de Bonne-Espérance et dans l'Inde, était parti du Brésil [1] les premiers jours du mois de mai 1500. Pedro Vaz de Caminha, embarqué avec Cabral pour devenir le secrétaire (*escrivao*) de la factorerie portugaise à Calicut, date sa lettre de Porto Seguro dans l'*île* de Vera Cruz, le 1er mai. Il expose au roi Emanuel, dans une lettre confiée à Gaspard de Lemos, que « si cette terre n'avait pas même de l'utilité par ses productions, elle serait encore précieuse pour servir de relâche aux navires qui sont destinés pour Calicut. » Il ajoute qu'on expédie Lemos « afin que S. A. puisse le plus tôt possible continuer cette découverte en envoyant d'autres vaisseaux à la terre de la Vera Cruz [2]. » L'empressement que montrait le roi Emanuel pour attirer Vespuce à son service

1 Barros, I, 5, cap. 2 (t. I, p. 390); Goes, I, 54 (p. 69).

2 Voyez plus haut, A, 1, et B, 1 et 8. Pour faciliter l'examen des textes qui servent de preuve, et pour abréger la forme des citations, je désigne, conformément aux divisions indiquées dans les pages 32 et 9, par A et B, en y ajoutant les numéros des paragraphes, les deux lettres écrites l'une à Lisbonne, l'autre au Cap Vert.

était donc très naturel. Il devait se hâter de poursuivre la première découverte que ses sujets venaient de faire dans la partie occidentale de l'Atlantique, par conséquent dans des parages qui semblaient jusque-là le domaine exclusif des Castillans. Les négocians florentins établis à Lisbonne[1] étaient en rapports intimes avec ceux de Séville et vivement intéressés aux progrès des découvertes maritimes, pour lesquelles ils faisaient souvent des avances pécuniaires. Dans l'expédition de Jean de Nova, qui coïncide presque avec l'époque du départ de Vespuce pour son troisième voyage, le second navire était commandé par un Florentin, Ferdinand Vinet, dépendant de la grande maison de commerce[2] de Bartolomé

[1] *Cor. bras.* d'Ayres de Cazal, t. I, p. 22 et 34.

[2] « Marchioni, tambien Florentim, o qual era morador em Lisboa, e o mais principal em substancia de fazenda. » BARROS, I, 5, cap. 10 (t. I, p. 464); GOES, cap. 63, p. 84. Il paraît que la maison florentine des Marchioni était à Lisbonne ce qu'était à Séville la maison florentine de Juanuto Berardi, que Vespuce a gérée quelque temps, et qui avait été chargée des armemens pour le second voyage de Christophe Colomb. Le voyageur bolognais Lodovico Bartema, revint aussi (RAM. t. I, p. 173) de l'Inde, comme l'a déjà fait re-

Marchioni. Ce dernier était également natif de Florence et intéressé dans l'entreprise de Jean Gallego. Le roi Emanuel devait savoir par les Florentins que Vespuce, le cosmographe ou astronome [1] des expéditions de Hojeda et de Pinzon, venait de terminer un voyage dans lequel on avait, pour la première fois dans l'ouest de l'Atlantique, coupé l'équateur, découvert un promontoire (le Cap S. Augustin) qui, par son extension vers l'est, approchait de la ligne de démarcation papale, et poussé la reconnaissance de la côte jusqu'au-delà de 8° de latitude australe. L'acquisition de l'homme qui avait été sur des lieux limitrophes du théâtre des récentes découvertes de Cabral, devait être utile aux vues du gouvernement portugais. De là les instances réitérées et l'envoi de Bartolomé del Gio-

marquer M. le vicomte de Santarem, sur le navire *San Vicenzo*, appartenant à Bartholomeo Marchioni. On reconnaît également l'influence qu'exerçaient les Florentins dans les affaires d'expéditions maritimes des Portugais, par la correspondance du chanoine Martinez avec Toscanelli et les bons offices de Lorenzo Giraldi. (Voyez t. I, p. 224, t. IV, 190.)

[1] Voyez, pour le motif de cette dénomination, t. IV, p. 190.

condo, qui réussit enfin à amener secrètement Vespuce dès que sa santé fut rétablie. La nouvelle expédition à laquelle Vespuce devait prendre part avait deux motifs : d'abord l'examen de la *terre de Cabral,* qui pouvait être ou contiguë au Cap S. Augustin, ou former une île dans l'Océan austral ; puis la recherche d'une route de l'ouest aux Iles Moluques. Ce dernier but, *para buscar estrecho en aquella costa* (*de el Cabo de San Agostin*) *por do ir a las Malucas*, est clairement énoncé dans un passage remarquable de Gomara (*Hist. de las Indias*, fol. XLIX). Dès le voyage de Gama, on avait entrevu que la véritable patrie des épices était loin au-delà de Calicut, dans le méridien de la Chine, peut-être même dans celui du Japon, de *Zipangou*. Comme c'était vers ces régions que tendaient toutes les tentatives des Castillans en suivant les traces de Colomb, et comme d'après la géographie systématique du temps, la route qui conduit à *Zipangou* et aux îles des épices paraissait toujours plus courte par l'ouest que par la voie ouverte par Gama, le roi Emanuel devait se hâter de prévenir les Castillans dans leurs progrès vers le levant.

L'envoi de Gaspard de Lemos à Lisbonne explique comment ce roi était informé de la découverte du Brésil méridional faite par la flotte de Cabral, presqu'une année avant le retour de ce navigateur, et comment Vespuce, déjà engagé, à cause de cette découverte même, dans les intérêts du Portugal, a pu, au Cap Vert, rencontrer celui-ci lorsqu'il revenait des Grandes Indes. Dans le genre de discussion qui nous occupe, presque tout dépend de la certitude historique qu'offrent les rapports du temps et des lieux. Il importe par conséquent de préciser d'abord l'époque et la latitude qu'on doit assigner au premier attérage de Pedro Alvarez Cabral au Brésil.

La découverte fut faite, d'après le récit [1] d'un pilote de Cabral que nous a conservé Ramusio, le 24 avril 1500. C'est aussi ce jour qu'indiquent Barros et Damian de Goes, mais un document extrêmement important parce qu'il a été rédigé pour le moins quatorze mois

[1] *Navigatione del cap. Pedro Alvares scritta per un Pilotto Portoghese* (Ram. t. I, p. 121-127). C'est un témoin oculaire, un des pilotes de l'escadre de Cabral qui parle en première personne : *Perdemmo di vista*, *noi restammo*, etc.

avant le récit du pilote et qu'il a été envoyé en Europe des côtes mêmes du Brésil, une lettre de Pedro Vaz de Caminha, adressée au roi Emanuel, offre la date du 22 avril. Cette différence de deux jours ne vaudrait sans doute pas la peine d'être signalée ici, si elle n'était pas intimement liée à des questions plus graves, aux questions de savoir quelle est la partie du Brésil qui a été vue la première par l'expédition portugaise, et quelle est la distance de ce point de premier attérage au point visité antérieurement par Pinzon ou Diego de Lepe? Il ne s'agit de rien moins que d'une incertitude de 7° en latitude, et ce fait n'aurait pas échappé à la sagacité de M. Southey, s'il avait pu avoir connaissance de la lettre de Vaz de Caminha [1].

Barros [2] et l'*Asia Portuguesa* de Manuel de

[1] Cette lettre, dont l'original avait été étudié et extrait par Muñoz avant l'année 1790, dans les riches archives de la *Torre do Tombo*, à Lisbonne (Nav. t. III, p. 45), a été publiée pour la première fois, l'an 1817, en portugais, dans la *Corogr. bras.* t. I, p. 12, d'après une copie conservée dans les archives de la marine à Rio de Janeiro, et en allemand par M. d'Olfers, dans *Feldner's Reisen durch Brasilien*, 1828, t. II, p. 159.

[2] « Pedralvarez foi dar em outra costa, a qual se-

Faria y Sousa rapportent que Cabral vit la première terre le 24 avril 1500 par les 10° de latitude sud, que les pilotes jugeaient que c'était une île, qu'ils longèrent la côte une journée entière, essayèrent inutilement de se faire entendre en *arabe* par les indigènes, et se virent forcés par un gros temps de courir

gundo a estimação dos pilotos, lhe pareceo que podia distar pera Aloeste da costa de Guine quatrocentas sincoenta leguas, e em altura do polo antartico da parte do sul *dez graos*. — Pedralvares tendo determinado (ao outro dia) de mandar lançar mais bateis e gente fora, salton aquella noite tanto tempo com elles que lhe conveio levar as ancoras e corrêram *contra o sul*, sempre ao longo da costa, por lhes ser per aquella rumo o vento largo te que chagàram a hum porto de mui bom surgidouro, ao qual por esta razão Pedralvares pôz o nome, que ora tem, que he *Porto Seguro*. » BARROS, I, 5, cap. 2 (t. I, p. 387 et 389).» Comme à cette époque, ajoute ce grand historien, on ne croyait pas qu'il pût y avoir une terre ferme à l'ouest de l'Afrique, les pilotes prirent la nouvelle terre pour une île *semblable aux Açores*, ou à une de ces îles que Colomb avait découvertes, et que les Castillans appellent vulgairement les *Antilles*. » On voit par ce passage, écrit avant 1551, que, d'après l'opinion de Barros, les pilotes de Cabral ignoraient tout à fait qu'en 1498 Colomb avait découvert une terre ferme que celui-ci, Pinzon et Vespuce prirent jusqu'à leur mort pour un littoral d'Asie.

vers le sud pour entrer dans un beau port qu'ils appelèrent *Porto Seguro*. C'est cette opinion de Barros que j'ai consignée plus haut [1], en rappelant que le parallèle de 10° sud correspond, d'après les cartes de l'amiral Roussin, à peu près à l'embouchure du Rio Jiquia, dans la province de Fernambuco, dix lieues au nord du Rio de San Francisco. De ce point aux côtes qu'avaient atteint Pinzon et Lepe, deux à trois mois plus tôt, il n'y a que 30 à 40 lieues, car le Cap S. Augustin est par 8° 21′ de latitude, et Diego de Lepe avait longé la côte du Brésil au-delà du parallèle où elle est dirigée du N. E. au S. O. Comme Barros indique très rarement des latitudes, et que le pilote de Cabral que je viens de citer n'en parle pas plus que Vaz de Caminha, dont l'historien pourrait avoir vu les récits, on peut être surpris de cette donnée de 10°. Il résulte au contraire clairement de l'assertion de deux témoins oculaires que, dans la tempête, l'ex-

1 Aux pages 315 et 316 du t. I et 177 du t. IV. Cette même opinion a été suivie par M. Navarrete, qui ajoute « que le lieu où Cabral vit la première terre devait être très rapproché de celui auquel est parvenu antérieurement Diego de Lepe. »

pédition de Cabral se dirigea *vers le nord*, et que, par conséquent, le lieu où l'on prit la première fois connaissance de terre était au *sud* de la ville actuelle de Puerto Seguro, dont la latitude est 16° 27′ sud. D'après la lettre de Caminha, on vit la première fois une montagne à sommet arrondi auquel on donna le nom de *Monte Pascoal*. C'est une des cimes de la *Serra dos Aymores*, qui, sous le nom d'Itarâca ou Goytaracas, commence dans la province de Bahia et s'étend jusque dans la province de Puerto Seguro [1]. Le 23, Cabral avança vers l'embouchure d'une rivière (selon le père Cazal, le *Rio do Frade* [2]), qu'il fit sonder par le capitaine Nicolas Coelho, le compagnon de Gama dans sa grande expédition. Pendant la nuit du 23 au 24 avril il ventait avec force du *sud-est* [3]; les ancres furent levées, et l'on fit voile vers le *nord* pour chercher un abri, qu'on trouva à dix lieues de dis-

[1] *Cor. bras.* t. II, p. 74 et 98.

[2] Lat. 16° 38′ S. (carte de l'amiral Roussin.)

[3] Les témoins oculaires ne laissent aucun doute sur la direction du vent : « Si levo la detta armata con un gran temporale scorrendo la costa *per la tramontana*, il vento era da sirocco. » (Le pilote de Cabral, selon la

tance du *Rio do Frade*, dans une baie [1] qui aurait pu contenir plus de deux cents navires.

traduction de Ramusio.) — « A noute seguimte ($\frac{23}{24}$) ventou tamto *sueste* con chuvaceiros que fez cazar has naos..... Per conselho dos pilotos mandou ho capitam levantar amcoras e fomos de lomgo da costa comtra ho *Norte*. » (Lettre de Pedro Vaz da Caminha, dans la *Corogr. bras.* t. I, p. 15).

[1] Les traditions conservées dans le pays et les sinuosités de la côte marquent la *Bahia Cabralia*, le lieu où l'expédition de Cabral, après avoir attéré au *Monte Pascoal* et sondé l'embouchure du *Rio do Frade*, jeta l'ancre le 25 avril, quatre lieues au nord de la ville actuelle de Porto Seguro, fondée par le capitaine Christophe Jacques en 1504, et une lieue au sud de l'embouchure du Rio de Santa Cruz, près de laquelle les cartes de d'Anville et de La Cruz Olmedilla placent les mots *Porto Seguro velho*. (*Cor. bras.* t. II, p. 80.) Or, en appuyant cette position de *Bahia Cabralia*, que Caminha nomme *Porto Seguro*, et d'où il date sa lettre au roi Emanuel, sur le Rio Santa Cruz (16° 31') et la ville fondée en 1504 (16° 27') sur les bords du Rio *Buranhen* ou *Rio da Cachoeira*, je trouve, d'après le relevé des côtes de l'amiral Roussin, la latitude de 16° 16'. Il est très remarquable que le *Monte Pascoal*, premier point d'attérage de Cabral, ne manque pas dans les cartes ajoutées aux éditions de Ptolémée de Rome et de Strasbourg de 1508 et 1513 (Pl. 37 et 39 de mon Atlas), mais dans la dernière carte il est placé presque sous le tropique du Capricorne. Comme cette montagne

C'est cette baie que Cabral, comme le prouvent la signature et la date de la lettre de Caminha, nomme *Porto Seguro;* plus tard, elle prit le nom de *Bahia Cabralia.* Je la crois située par 16° 16′ de latitude. Une île de cette baie, où le père Henrique, religieux franciscain et dans la suite évêque de Ceuta, a dit la première messe sur le continent américain, s'appelle aujourd'hui l'île de *Coroa Vermelha.* Cabral laissa sur ces côtes, en partant de la baie de *Coroa Vermelha*, deux malfaiteurs (*degradados*) condamnés à des peines sévères[1].

est le point le plus austral reconnu par l'expédition de Cabral, il n'est pas sans importance d'en fixer la latitude. Les tables de M. Espinosa (*Obs. de los Nav. Esp.* t. I, p. 137), le placent par 17° 6′, mais en l'appuyant d'après la carte de La Cruz corrigée par les observations de l'amiral Roussin, à la fois sur l'embouchure du Rio Caravelas (17° 42′) et sur le Rio do Frade (16° 38′); je le trouve sous le parallèle de 17° 1′. Ces réductions à des positions récemment rectifiées sont très nécessaires, car les anciennes cartes placent tous les lieux trop au sud; l'erreur de la latitude de la ville actuelle de *Porto Seguro* est, sur la *carte de l'Océan Atlantique méridional, publiée par le Dépôt de la Marine en* 1818 et copiée peut-être de cartes espagnoles, de $\frac{1}{3}$ de degré, ou de 10′ plus grande que chez d'Anville.

[1] Ces déportations de malfaiteurs n'étaient sans

C'était un usage assez blâmable, mais pratiqué depuis long-temps sur les côtes d'Afrique : on voulait faire trouver aux navires qui viendraient visiter ces mêmes lieux, des hommes qui auraient appris à connaître la langue des indigènes, leurs mœurs et leurs dispositions hostiles ou pacifiques. Il est digne d'attention que Pedro Vaz de Caminha ne se sert pas de la dénomination de *Terra Sancta Cruz*, qu'emploient tous les historiens portugais et espagnols, et que l'on trouve sur toutes les cartes anciennes à côté du nom de *Terre des Perroquets*. Caminha dit clairement : « Notre capitaine (Cabral) donna, le 21 mai, à la montagne

doute pas propres à donner aux indigènes une idée favorable des mœurs européennes : quelquefois cependant les exilés réussissaient à inspirer de la confiance. Nous savons par la Chronique de Damian de Goes qu'un des *degradados* que Cabral avait abandonnés sur les côtes du Brésil, a survécu aux chances d'un long isolement, et qu'il a ramené en qualité d'interprète, l'an 1513, des Indiens *Tupininquis* pacifiés. Un marchand de bois de Brésil les présenta au roi de Portugal armés de flèches et ornés de plumes de perroquets. Ce genre de spectacle était souvent répété par les missionnaires dans le but de faire valoir *leurs conquêtes spirituelles*.

le nom de Monte Pascoal, et à la terre celui de *Terra da Vera Cruz.* » Il signe aussi la lettre au roi, comme je l'ai déjà fait remarquer plus haut, par ces mots : « *De ce Porto Seguro et de votre Ile de la Vera Cruz.* » Il paraît que plus tard, lorsque la grande exportation du bois de teinture avait déjà rendu usitée la dénomination de *Terre de Brésil*, on avait pendant quelque temps l'usage de réunir les deux noms. Je trouve dans la chronique de Goes [1] : *Terra de Sancta Cruz do Bresil.* Caminha, en nommant le pays récemment découvert une *île*, et en ne donnant aux côtes reconnues que 20 à 25 lieues d'étendue [2], ajoute par là aux argumens qui s'opposent à l'opinion d'un premier attérage par les 10° de latitude australe.

Il résulte de l'ensemble de ces considérations qu'une côte de 170 lieues de long sépare les découvertes de Pinzon et de Diego de Lepe de celles de Cabral, que les premières ont été faites à la fin de janvier [3] et au commence-

[1] Page 492.

[2] *Cor. braz.* t. I, p. 33.

[3] Les dates du premier attérage de Pinzon sont le 20 ou 26 janvier, d'après Madrignano et Anghiera (Dec. I,

ment de mars, les secondes postérieurement au 22 avril de la même année 1500. Les doutes que l'estimable auteur de la *Corographia brazilica* a élevés sur l'identité des dénominations de Cabo de Santa Maria de la Consolacion, et du Cap S. Augustin me paraissent s'évanouir à l'examen des pièces du procès contre Diego Colomb et de la carte de Juan de la Cosa, dont le père Cazal ne pouvait avoir connaissance. Je n'insisterai pas sur les interprétations qu'on pourrait hasarder du récit incohérent de Vespuce, ce navigateur ne parlant, dans la lettre à Soderini, ni d'un cap, ni de la mer d'eau douce, tandis que dans la lettre à Médicis, qui est antérieure à l'autre, il fait mention de l'eau potable trouvée à une grande distance de la côte, et du Cap Cattigara, si difficile à remonter[1]. Dans cette dis-

lib. IX, p. 96), le 20 février (hornung), d'après le texte de Ruchamer. S'il est vrai, comme le prétend Anghiera, que l'expédition de Pinzon n'a quitté l'île de S. Iago (du Cap Vert) que le 13 janvier, l'époque de l'attérage au Brésil au 20 février est plus probable.

[1] Comparez Canovai, p. 51 et 71. Comme je me suis imposé le devoir de signaler toujours ce que le détail des itinéraires de Vespuce offre si souvent de contradictoire, je rappelle ici que le phénomène de la *mer douce*

cussion que le père Cazal élève « contre les prétentions des *historiens castillans*, » il ne

appartient dans ces parages équatoriaux seulement à l'embouchure de l'Amazone, et que Vespuce prétend l'avoir observé *après* avoir vu la première terre, pour le moins par les 5° de latitude australe (voy. p. 202 pour les variantes des chiffres, n. 3), et après avoir gouverné vers le S. E. en luttant contre la violence du courant. Le Rio Parnahyba (Paranahyba) de la province de Piauhy, forme sans doute un grand delta à son embouchure, étant divisé en six bras qui entourent des îles très basses, mais cette rivière, pas plus que le Rio Meary (Mearim) de la province de Maranhão, célèbre par son *mascaret* (le mouvement terrible de la marée), ne rend, à ce que je sais, la mer douce loin de son embouchure. Plus à l'est, dans la province de Ciara, le sol est singulièrement aride, et la plante à feuilles aiguës (*semejantes a orejas de asno*), dans le creux desquelles les indigènes recueillent tous les matins l'eau due au rayonnement et à la rosée (Vespuce, dans Nav. t. III, p. 254), est sans doute un Arum, car le *Saracenia* n'appartient qu'à la flore méridionale des États-Unis. Quant aux eaux douces puisées à de grandes distances de l'embouchure d'une rivière comme l'Amazone, l'historien Oviedo rapporte, dans l'ouvrage très rare du *Summario de la hist. general de las Indias*, publié à Tolède, dès l'année 1526 (cap. 9), ce qu'il a entendu raconter à Vicente Yañez Pinzon. Le même auteur dit aussi (Barcia, *Hist. prim.* t. I, p. 11) que, quand la marée est basse, le Golfe d'Uraba (Golfe du

s'agit pas de Vespuce, mais de Vicente Yañez Pinzon, qui, selon des documens officiels, a pris possession du Cap S. Augustin avec toutes les cérémonies requises, « en plantant la petite croix, en coupant des branches d'arbres, en buvant de l'eau et en élevant de petits monceaux de terre. » Le père Cazal [1] veut que le Cap de la *Consolacion* de Pinzon soit « le Cap Nord, par les 2° de latitude boréale [2], par conséquent au nord de l'embouchure de l'Amazone, puisque, près du cap dont Pinzon a pris possession au nom du roi d'Espagne,

Darien) se remplit des eaux douces du Rio San Juan (Atrato). Il ne faut pas confondre avec ce phénomène de propulsion horizontale des eaux d'une rivière le phénomène de propulsion verticale (effet d'une pression hydraulique) des sources d'eau douce qu'on rencontre dans la mer à de grandes distances des côtes. Certes les sources de la baie de Xagua, dont j'ai parlé dans mon *Essai politique sur l'île de Cuba*, et celles qui se trouvent près de l'île Navaza, et qui sont chaudes (Oviedo, *Hist. gen. y nat. de las Ind.* lib. VI, c. 12, éd. 1535, fol. 70, *b*.), ne sont dues ni à des rivières ni à l'eau de pluie, mais aux causes que M. Arago a si bien indiquées dans son mémoire sur les puits artésiens. (*Bibl. de Genève*, déc. 1836, p. 380.)

[1] *Cor. braz.* t. I, p. 34, 38 et 38-40.

[2] Il fallait dire par 1° 42′ de latitude N.

l'eau de la mer a été trouvée douce et potable. » Ces incertitudes disparaissent en lisant avec attention, dans le *procès du fisc*, la *septième question* relative à la découverte de la *Punta de Santa Cruz*[1] ou du *Cap S. Augustin.* Pinzon et les autres témoins disent de la manière la plus explicite que le cap auquel on a d'abord donné les noms de *Consolacion* et de *Rostro Hermoso*, est situé dans la partie du Nouveau Monde qui (selon la ligne de démarcation) appartient au Portugal, que c'est le cap qu'on appelle aujourd'hui de *S. Augustin :* ils affirment aussi[2] que la mer douce n'a

[1] C'est ce *Caput Sanctæ Crucis* que je trouve sur la mappemonde du Ptolémée de 1508 et la *Tabula Terræ novæ* du Ptolémée de 1513. (Pl. 37 et 39 de mon Atlas). La première de ces cartes est très informe et donne au cap la latitude australe de $4^\circ \frac{1}{2}$; mais dans le Ptolémée de 1513, édition de Strasbourg, le Cap de Santa Cruz est déjà placé par les 8° de latitude.

[2] Je ne citerai que trois témoignages : « Pinzon declaró que sabe que es verdad que descubrió (el mismo) desde el *Cabo de la Consolacion* que es en la parte *de Portugale' agora se llama Cabò de San Augustin* e que luego corriendo al occidente la cuarta del nurueste que asi se corre la tierra; e' que descubrió e halló la mar dulce. — Anton Hernandez Colmenero, vecino de Huelva, declaró que Vicente Yañez despues de tomada

été trouvée par Pinzon que lorsque l'expédition, en quittant le cap, a gouverné au *nord*–

la possession del Cabo (haziendo mojones de tierra; cortando muchos ramos de arboles, bebiendo aguas y ponendo cruces) fu descubriendo por la costa, de la dicha terra adelante por la via del *nordeste* (N. O !), hallaron un rio que entraba en la mar 30 leguas et *agua dulce* — Manuel de Valdovinos, vecino de Lepe, dijo que sabe e' vido que Vicente Yañez Pinzon descubrió partiendo de Cabo Verde al sur sudueste e' que fallaron tierra á 500 leguas a la cual tierra no avia llegado ningun navio e' alli puso el dicho Vicente Yañez por nombre *Rostro Hermoso que agora diz que se llama Santa Cruz e' San Augustin e' de alli* corrieron al *norueste*, fallando en el camino un rio grande anegado al cual pusieron por nombre *Paricura*, donde fallaron en la mar que salia del rio el *agua dulce* mas de 30 leguas. » Nav. t. III, p. 547, 548 et 552. Ces témoignages sont tous des années 1513 et 1515, lorsque les événemens étaient très récens : le nom de Rio Maragnon pour Paricura ne se trouve que dans les témoignages de la même époque en faveur de Diego de Lepe. Même sans ces témoignages si explicites qui sont confirmés par ceux de Pierre Martyr d'Anghiera et de Gomara, on concevrait plus facilement, à cause de la configuration convexe de côtes, que le Cap S. Augustin ait pu être confondu avec le Cap S. Roque, qui est de 2° 54′ plus au nord qu'avec le cap Nord (*Cabo do Norte*) de la Guyane portugaise. Des quatre noms donnés successivement au Cap S. Augustin, ceux de *Santa Maria de la Consola*–

ouest et atteint la bouche de la grande rivière *Paricura* (la rivière des Amazones). Il y a

cion et de *Rostro Hermoso* sont les plus anciens et d'origine espagnole. M. Navarrete (t. III, p. 23) attribue ce dernier nom à Lepe. C'est peut-être par oubli que le témoin Valdovinos, que je viens de citer, l'attribue à Pinzon, qui lui-même ne parle que du Cabo de la Consolacion. Gomara dit (fol. XLIX), et sans doute aussi par erreur, que c'est Vespuce « *que nombró este Cabo de San Augustin.* » Le nom se trouve en effet dans le récit du troisième voyage de Vespuce, selon la lettre au roi René (Nav. t. III, p. 275), comme synonyme de Cabo S. Vicente (t. III, p. 272), mais Vespuce ne dit pas qu'il l'ait nommé ainsi. Ce sont là des observations bien minutieuses en apparence : mais la nomenclature et la synonymie géographiques ne sont pas sans importance pour l'histoire des découvertes. Par une erreur assez commune aux cartes du 16e siècle, le nom de Cap S. Augustin était inscrit au point où la côte de l'Amérique méridionale, après avoir été dirigée depuis les bouches de l'Orénoque jusque dans l'hémisphère austral du N. O. au S. E. change subitement de direction et incline au sud. C'est ainsi que dans la carte du Brésil (*Amerika* oder Brasilien) qu'on trouve ajoutée à l'édition originale allemande du Voyage de Hans Staden de Homberg (voyage que M. Ternaux a récemment traduit en français), on voit le Cap S. Augustin occuper la place du Cap S. Roque. Voyez *Warhaftig Historia und Beschreibung eyner Landtschaft der Wil-*

plus encore. La carte de Juan de la Cosa (Pl. 33 de mon Atlas) a été dessinée dans le port de Sainte Marie en 1500 ; elle ne présente rien que l'on puisse attribuer à la découverte de Cabral par les 16° et 17° de latitude australe et au cap qui, par sa latitude, désigne la place du Cap S. Augustin, on lit en toutes lettres : *Este Cabo se descubrio en año de mil y IIIIXCIX por Castilla*, *sqendo descubridor Vicentiañs*, c'est-à-dire : Ce cap a été déouvert en 1499 pour la Castille, étant l'*inventeur* Vicente Añez. La projection de la carte rend la latitude incertaine : en se fondant sur la distance de l'équateur au tropique du Cancer, elle serait de plus de 9° vers le sud. Dans les témoignages que je viens de rapporter tout est conforme à l'état des côtes. Ce que le père Cazal ôte à la gloire de Pinzon il l'ajoute à celle de Gaspar de Lemos, que Cabral envoya porter à Lisbonne la nouvelle de sa découverte du *Porto Seguro*. « Je ne connais, dit-il[1], aucun document qui atteste la découverte de Lemos, mais elle est plus que

den, *Nacketen*, *Grimmigen Menschenfressre in der Newen-Welt*, Marpurg, 1557, *in fine*.

[1] *Cor. braz.* t. I, p. 38, et t. II, p. 168.

probable par la route que le navigateur doit avoir prise, favorisé qu'il était par les courans jusqu'au Cap S. Roque. » Cette observation est judicieuse; la découverte du Cap S. Augustin est sans doute plus aisée à faire en venant par le sud : cependant la probabilité que Lemos aït vu le même cap n'ôte rien à la certitude des documens historiques et de la carte de Juan de la Cosa, qui déposent en faveur de Vicente Yañez Pinzon. Les prétentions de ce célèbre navigateur me paraissent fondées; elles l'ont paru également à M. Navarrete, à qui nous devons la connaissance de tant de faits nouveaux relatifs au procès du fisc.

Après avoir éclairci les rapports de temps et de lieu entre les découvertes de Pinzon et de Cabral, je dois aborder la question de l'existence du troisième voyage d'Améric Vespuce. Les opinions les plus contradictoires ont été énoncées à ce sujet par des écrivains modernes. Le père Manoel Ayres de Cazal[1] regarde comme extrêmement probable que le voyageur florentin n'a jamais touché les côtes du Brésil. Le spirituel auteur de l'histoire de

[1] L. c. t. I, p. 41.

ce pays, M. Southey [1], ne doute au contraire aucunement que Vespuce n'ait été appelé en Portugal pour prendre le commandement de trois navires. « S'il a usurpé, dit-il, sur la gloire de Colomb, parce que son nom a été attaché au Nouveau Monde, il a été bien près de devancer les travaux de Magellan. On dirait que l'intempérie des saisons l'ait seule empêché d'atteindre la Mer du Sud avant que Balboa l'ait vue. » M. Navarrete, qui traite Vespuce presque avec autant de sévérité que le père Cazal, puisqu'il attribue à une fraude intentionnelle du navigateur, ce que je pense être l'effet du désordre de la rédaction et des gloses ajoutées par d'ignorans ou zélés commentateurs, M. Navarrete n'hésite pas à dire : « Les documens conservés dans les archives de Simancas et de Séville nous font suivre Améric Vespuce sans interruption depuis 1505 jusqu'en 1512, qui est l'année de son décès. Ce n'est donc que de 1500 à la fin de 1504 qu'il peut avoir résidé en Portugal et navigué pour les Portugais. « Après avoir fait connaître à ce sujet les témoignages importans de

[1] *Hist. of Brazil.* t. I, p. 14 et 18.

Sébastien Cabot, du Nuño Garcia et de Juan Vespuce, neveu d'Améric, témoignages que Muñoz a découverts dans les pièces relatives à la consultation de 1515 sur la position de la *ligne de démarcation*, le prudent et impartial auteur de la *Coleccion de Viages Españoles*, ajoute ce qui suit : « On peut conclure de ces documens trouvés dans les archives de la *Casa de Contratacion* de Séville qu'Améric Vespuce *a navigué sur les côtes du Brésil*, qu'il[1] *a vu le cap S. Augustin*, *et fixé sa latitude à* 8° *sud*, voyageant probablement comme individu subalterne de l'équipage d'une de ces expéditions portugaises qui furent expédiées de Lisbonne dans le dessein de reconnaître ou de peupler les pays récemment découverts. Le Brésil avait été vu pour la première fois en janvier et en avril de l'année 1500, par Vicente Yañez Pinzon, Diego de Lepe, Alonzo Velez de Mendoza et Pedro Alvarez Cabral : Gama naviguant dans l'Inde autour de l'extrémité de l'Afrique, était de retour à Lisbonne depuis le 10 juillet 1499 : par conséquent Ves-

[1] *Intra jactam lineam* (*Alexandri sexti*), *licet negent nonnulli, cadit ejus terræ cuspis, Sancti Augustini caput appellata.* (Angh. *Ocean.* Dec. II, lib. VIII, p. 186.)

puce ne peut être cité pour avoir découvert ces terres (australes du Nouveau Monde) et pénétré le premier dans les mers (au-delà du tropique du Capricorne)[1]. »

Je souscris entièrement à cette opinion de M. Navarrete, mais je crois pouvoir la fortifier par des argumens tirés 1° des témoignages de Francisco Lopez de Gomara et d'Antonio Galvam, deux historiens nés au commencement du 16e siècle; 2° du journal d'un pilote de Cabral, conservé par Ramusio; 3° de la concordance entière que l'on trouve entre la lettre que Vespuce écrivit pendant sa relâche au Cap Vert, et la lettre qu'adressa le roi Emanuel, le 29 juillet 1501, au roi Ferdinand le Catholique, en lui exposant les principaux événemens de l'expédition de Cabral.

Gomara et Galvam sont nés quelques années avant la mort de Vespuce. Par leurs rapports avec des contemporains plus avancés en âge, ils pouvaient avoir des souvenirs très frais des événemens que nous discutons. Gomara dit « qu'Amerigo Vespucio, Florentin, était envoyé par le roi Emanuel de Portugal,

[1] Nav. t. III, p. 318 et 320.

sur les côtes du Cap S. Augustin[1], l'année 1501, avec trois caravelles, pour chercher sur ces côtes un détroit par lequel on pourrait aller aux Iles Moluques (a las Malucas). » On peut objecter que Gomara n'écrit qu'en copiant le récit du Florentin, mais deux Portugais, le pilote de Cabral et Antonio Galvam, qui ne connaissaient pas le nom de Vespuce, puisqu'il n'a jamais commandé ni prétendu l'avoir fait, disent la même chose. Nous lisons dans le tableau chronologique des découvertes (*Descubrimentos Antiguos e Modernos*) d'Antonio Galvam[2]. « Dans la même année 1501, et dans

[1] J'ai déja rappelé plus haut que, pendant longtemps, tout le Brésil fut regardé comme une prolongation et une dépendance du Cap S. Augustin. Anghiera dit, dans les *Ocean.* Dec. III, lib. X, p. 317 (et ce passage est écrit, selon mes recherches, en 1516) : « Sancti Augustini frontem adeo in latum distendi ad meridiem trans æquinoctium ut trigesimum amplius gradum antarctici præhenderit. »

[2] Antonio Galvão (Galvam) naquit à l'époque mémorable du quatrième voyage de Colomb. Après avoir joué pendant 13 ans un rôle important dans les guerres de Tidore, de Ternate et de Java, et travaillé avec ardeur à la conversion des indigènes (DIEGO DE COUTO, Dec. V, lib. II, cap. 2), il mourut à l'hôpital de Lisbonne, victime de l'ingratitude de son souverain, per-

le mois de mai, sont partis trois navires de Lisbonne, par ordre du roi Emanuel, pour faire des découvertes sur les côtes du Brésil :

suadé, comme dit noblement Faria de Sousa (*Asia Port.* t. I, P. IV, cap. 10, p. 359), de voir réhabiliter sa mémoire dans un avenir sur lequel n'exerceront aucun pouvoir ni *los Reyes floxos*, ni *los Ministros malos*, ni *la fortuna ciega*, ni *las edades caducas*. L'ouvrage que je cite dans le texte a paru, selon Machado et Antonio de Leon, pour la première fois à Lisbonne en 1563, sous le titre de *Tratado de varios e diversos caminhos, por onde nos tempos passados a pimienta et a speceria veio da India às nossas partes e assine de todos os descubrimentos antigos e modernos que são feitos até à era de* 1550 *com os nomes particulares das pessoas que os fizeraõ em que tempos e suas alturas*. La traduction anglaise (*The discoveries of the world from thein first origin into the year* 1555 *by Antony Galvano, Governor of Ternate, published by Richard Hakluyt*) se trouve dans *Collection of voyages and Travels compiled from the Library of the late Earl of Oxford*, vol. VIII (1748), p. 375. Hakluyt dit, dans sa dédicace à Sir Robert Cecil, qu'il n'a pas fait la traduction lui-même, mais qu'il l'a reçue d'un *honest and wel affected merchant*. Galvam, sur son lit de mort, avait confié le manuscrit du Tableau des Découvertes à François de Sousa Tavares, qui l'a publié et dédié au duc d'Aveiro. Galvam place le voyage des trois caravelles, qui est identique avec le troisième voyage de Vespuce, immédiatement après l'expédition de Jean de Nova, le Gallego.

ils passèrent à la vue des Iles Canaries pour toucher au Cap Vert, à la ville de *Bezequiche*, où ils prirent des vivres. De là, ils passèrent la ligne équinoxiale vers le sud, et reconnurent la terre du Brésil par les 5° de latitude (australe) : ils longèrent la côte à peu près jusqu'à 32° de latitude, selon leur calcul. Au mois d'avril ils résolurent de mettre la proue au nord, parce qu'alors il faisait très froid et un temps orageux dans ces parages. Ils ont été 15 mois dans ce voyage, et ils sont revenus au commencement de septembre 1502. »

Tout est conforme au récit de Vespuce, les dates de l'arrivée et du départ, le nombre des vaisseaux, la vue des Canaries, la relâche à Beseneghe ou Bisechicca, que Galvam nomme Bezequiche (voyez plus haut (A, 3), et l'attérage par 5° sud (A, 4). Si Galvam copiait les lettres de Vespuce à Soderini ou à Médicis, pourquoi aurait-il, comme le pilote de Cabral, omis le nom du navigateur florentin; pourquoi aurait-il placé la limite australe des découvertes de l'expédition par les 32° de latitude sud, quand les lettres donnent 50° ou 52° (A, 7)? Le froid auquel personne ne pouvait résister, selon Vespuce (A, 8), s'ac-

corde d'ailleurs bien mal avec un parallèle qui est de deux degrés plus méridional que les parallèles de Buenos-Ayres et du Cap de Bonne-Espérance.

Le témoignage du pilote portugais de l'expédition de Cabral est tout aussi précis et plus remarquable encore, parce qu'il est tiré d'un simple journal de route. Il se termine par ces mots[1] : « Nous arrivâmes (en partant de Mozambique) au Cap de Bonne-Espérance le jour des Pâques fleuries, et lorsque nous relâchâmes à *Beseneghe, au Cap Vert, nous y rencontrâmes trois navires, que notre roi de Portugal envoyait pour découvrir* (*examiner*) *la nouvelle terre que nous avions trouvée en allant à Calicut.* Nous eûmes aussi des nouvelles d'un vaisseau que nous perdîmes de vue dans ce voyage. Ce vaisseau alla à l'entrée du détroit de Mecca, et dans une ville où l'on enleva tout l'équipage, de sorte que six hommes seuls revinrent, ne buvant que de l'eau de pluie quand il en tomba sur le pont. Nous continuâmes (ensemble) notre route et jetâmes l'ancre dans le port de Lisbonne, à la

[1] Ramusio, t. I, p. 127, E.

fin de juillet[1]. » Ce témoignage s'accorde parfaitement avec la rencontre des vaisseaux de

[1] On n'a pas fait attention à la confusion des dates qui ont rapport au retour de l'expédition de Cabral. Il faut commencer à éclaircir ce point avant d'aller plus loin. Le Cap de Bonne-Espérance fut doublé par l'expédition, d'après le pilote que je viens de citer dans le texte, le jour de *Pasqua fiorita*, dimanche des Rameaux, qui correspond, en 1501, au 4 avril. Barros et l'auteur de l'*Asia Portuguesa* ne donnent aucune date. La chronique de Damian de Goez (Parte I, cap. LX, t. I, p. 81) porte : « *Pedralvarez dobrou o cabo a os* 22 *do mes de Maio , dia do Spiritu Sancto.* » Il y a double erreur : le 22 mai n'était pas un dimanche, et le *dia do Spiritu Sancto*, la Pentecôte, correspond au 30 mai. La date indiquée dans le journal du pilote, celle du 4 avril, est plus probable, car l'expédition de Cabral fut vue par Vespuce dans les premiers jours du mois de juin à Beseneghe, selon sa lettre à Médicis datée du Cap Vert, le 4 juin 1501. En effet, Vespuce, après 67 jours de navigation (A, 4) du Cap Vert aux côtes du Brésil, attère à celles-ci le 17 août par les 5° de latitude australe. Son départ du Cap Vert avait donc eu lieu le 11 juin : il dit y avoir séjourné 11 jours, ce qui s'accorde très bien avec la lettre à Médicis du 4 juin, écrite au Cap, et avec le départ de Lisbonne le 10 ou 13 de mai. L'époque de ce dernier départ est encore confirmée par la lettre écrite au Cap Vert (B, 1), où il est dit : « La dernière lettre que je vous ai adressée de Lisbonne était du 8 mai, écrite au moment de partir pour l'expédition

Cabral dont parle Vespuce (B, 2); il s'accorde et pour l'époque (commencement de juin 1501)

dans laquelle je me trouve engagé à présent depuis le 13 mai. » J'ai quelque doute sur une date moins importante pour le genre de discussion qui nous occupe, sur celle du retour de l'expédition de Cabral à Lisbonne, indiquée par le pilote et par Goes à la fin de juillet. Cette date est en contradiction directe avec la lettre du roi Emanuel à Ferdinand le Catholique, du 29 juillet 1501, et avec la lettre de Lorenzo Cretico, ambassadeur de Venise en Portugal, du 27 juin 1501. Le roi demande excuse à ses *Señores Padre y Madre* (il était gendre d'Isabelle) d'avoir tardé si long-temps à leur donner des nouvelles de l'arrivée de Cabral; il a voulu attendre l'arrivée de deux autres navires de Zofala..... Lorenzo Cretico mande à la *Signoria* de Venise l'arrivée de l'expédition dans le Tage le *jour de la St-Jean;* il retrace les événemens principaux, la découverte du Brésil (*telluris quam appellarunt Psittacorum propter alites incredibilis proceritatis ut pote qui brachium et dimidium longitudine excedant*), les aventures dans l'Inde et la perte de sept vaisseaux. La *relatione* de Cretico a paru d'abord dans le *Mondo Novo* de Vicence, puis dans l'*Itin. Port.* fol. LXXV, *b*, dans Ruchamer, cap. CXXV, et dans Grynæus, ed. Basil. 1532, p. 130. (Comparez aussi Foscarini, *Della Letteratura Veneziana*, p. 424, n° 286, et p. 426, n°s 295 et 296, et la *Collection des notices relatives à l'histoire et la géographie des nations commerçantes*, publiée par l'Académie royale de Lisbonne, 1812, en portugais,

et pour la circonstance particulière de l'arrivée de Pero Diaz, dont on croyait le vaisseau perdu. Le pilote ne nomme pas plus Vespuce que celui-ci ne nomme Cabral. Aussi Vespuce ne commandait-il pas les trois vaisseaux, et le pilote n'indique la rencontre qu'en peu de mots. Vespuce, de son côté, fait tout l'historique de l'expédition de Cabral; il le fait d'une manière très précise. Il a paru étrange qu'il ne mentionne pas le nom du chef; mais cet oubli se retrouve dans la longue relation des

p. 132.) Les dates de la lettre du roi Emanuel et de la dépêche de Lorenzo Cretico s'expliquent assez bien en fixant avec Barros (Dec. I, lib. V, cap. 9, t. I, p. 462) et avec l'ambassadeur même, le retour de Cabral au 23 ou 24 juin 1501. Si l'expédition a quitté le Cap Vert vers le 5 juin, comme la lettre de Vespuce peut le faire supposer, elle a eu, malgré les courans qui, dans cette navigation, portent au sud et au sud-sud-est, suffisamment de temps pour arriver à Lisbonne 47 jours avant l'époque indiquée par Damian de Goes. Il est difficile de deviner quel est le genre de mécontentement patriotique éprouvé par Barros à la lecture du *Novus Orbis* de Grynæus. Il dit, parlant des relations de l'Inde, rédigées en Italie par deux chrétiens arméniens de Cranganor, que dans *hum volume latino intitulado Novus Orbis andam algunas das nossas navegaçóes, escritas não como ellas merecem e o caso passou.* (T. I, p. 446.)

mêmes faits que renferme la *relatione* de l'ambassadeur Lorenzo Cretico, en date du 27 juin 1501. Cette dépêche présente un seul nom propre, et ce nom est le moins important sous le rapport historique, celui du Florentin Bartholomé (Marchioni), dont j'ai parlé plus haut[1]. Des réticences de ce genre sont accidentelles; s'il y avait eu un dessein de fraude, on aurait sans doute ajouté le nom de Vespuce dans le journal du pilote.

Le vaisseau qu'on avait perdu de vue et qui a rejoint l'expédition de Cabral au Cap Vert, après avoir été à l'entrée *dello Stretto della Mecca*[2], comme dit le *pilote*, est le vaisseau de Pero Diaz, frère du célèbre navigateur Bartholomé Diaz[3], qui périt dans l'horrible

[1] Page 50, note 2.

[2] Nous voyons par le voyage d'Odoardo Barbosa (Ram. t. I, p. 292, *a*) que ce nom désignait alors l'entrée de la Mer Rouge.

[3] Voyez t. I, p. 296. La grande comète que l'on assure n'avoir eu « aucun mouvement apparent pendant 8 jours, et qui cessa tout d'un coup d'être visible le 22 mai (?), » fut regardée par l'équipage de Cabral comme le présage de la tempête dans laquelle périrent quatre vaisseaux. La queue de la comète, que le peuple en Italie appelait le *Seigneur Astone* (la grande *asta*,

tempête du 23 mai 1500, dans la proximité du Cap de Bonne-Espérance. Cette rencontre est signalée dans tous les historiens du temps[1]. Pero Diaz, éloigné de Cabral pendant la tempête, ne put le retrouver et fit voile vers le Cap Guardafu, ou, comme dit Damian de Goes, vers Magadaxo et « le détroit d'Arabie. » Après bien des désastres, il rejoignit l'expédition au Cap Vert. C'est cette conjoncture remarquable dont Vespuce fait clairement mention dans sa lettre à Médicis, du 4 juin 1501. Il ne nomme Pero Diaz pas plus que ne le fait le pilote de Cabral, mais il décrit l'aventure du vaisseau de l'expédition qui s'est égaré à l'entrée de la Mer Rouge[2], qui arrive au Cap

lance?) était dirigée au N. N. E. (Barros, Dec. I, lib. V, cap. 2. Sousa, *Asia Port.* t. I, P. I, cap. 5, p. 45. Le pilote portugais, dans Ram. t. I, p. 122.) Dans le nord de l'Europe, en Lithuanie et en Russie, le *Seigneur Astone* a été vu dans les mois d'avril, mai et juin. (Stanislai Lubieniecii, *Hist. cometarum,* 1667, p. 313-315. Pingré, *Cométographie*, t. I, p. 479.)

[1] Barros, Dec. I, lib. V, cap. 9, t. I, p. 461. Damian de Goes, P. I, cap. 57, p. 74. *Asia Port.* t. I, p. 49.

[2] « Da Albarcone, écrit Vespuce, traverso lo Stretto del Mare Rosso e' vanno alla Moca, *la dove fu una nave*

Vert *oggi* (le jour même où il écrit sa lettre), et dont le retour fait espérer que les autres navires quimanquent encore arriveront aussi à bon port, *a salvamento* (B, 5 et 8).

Si Vespuce, dans la lettre du Cap Vert, ne cite ni le nom d'Alvarez Cabral, ni celui de Pero Diaz, en revanche, il en cite un autre, qui, peu important en apparence, offre une preuve éclatante de la vérité de son récit. Vespuce raconte (B, 6) qu'il tient d'un certain Gaspard (Guasparre), trouvé par lui à bord de la flotte portugaise qui vient de l'Inde, les renseignemens qu'il donne à Médicis sur l'expédition de Cabral. Cet homme « sait *beaucoup de langues;* il a l'esprit très attentif, et a été *deux fois du Portugal à la Mer de l'Inde; il est venu du Caire à Malacca*, il a parcouru les royaumes de l'intérieur de l'Inde et l'Ile de Sumatra; il connaît l'état des chrétiens ré-

della detta frotta, che in questo punto è arrivata qui a questo cavo. — La detto armata se ne tornò in Portogallo et alla volta ch' erano restate otto navi se ne perdò una carica di molto riccheze, et le cinque per temporali se perdenno. Della capitana (?) *de lquale oggi* (4 di giugno) *n' è capitata una qui, como di sopra dico.* Credo che l'altre verranno a salvamento. Cosi a Dio piaccia. » (Baldelli, *Il Milione*, t. I, p. LV et LVIII.)

pandus dans ces pays, et a vu Emperlicat, où l'on conserve le corps de saint Marc[1] l'apôtre. »

[1] Il fallait dire le corps de saint Thomas. Vespuce a confondu ces noms (B, 6). Le corps du saint apôtre a son tombeau à Maïlapour (Maliapur), que les Arabes appellent pour cela Beit-tuma (MARCO POLO de Marsden, p. 651, n° 1317), un peu au sud de Madras. L'apôtre, lors de son enterrement, ne voulut absolument pas souffrir qu'on couvrît de terre son bras droit, « Se gli coprivono tutto il corpo, il giorno seguente ritrovano il braccio fuori e cosi lo lasciarono stare » (ODOARDO BARBOSA, chez RAM. t. I, p. 315.) L'apôtre ne retira prudemment le bras que lorsque des chrétiens, *venant de la Chine*, voulurent le briser pour l'emporter comme relique. Du temps de Vasco de Gama, et même déjà à la fin du 13e siècle, les chrétiens de S. Thomas s'étendaient depuis la côte de *Malabar* (Melibar) jusqu'au *Mabar* (Maabar) qui, comme l'observe très bien M. Silvestre de Sacy, désigne la côte sud-est de la Péninsule, celle de Tanjore, partie de Carnatic. Mais qu'est-ce que ce *royaume de Perlicat*, et cette ville d'*Enparlicat* où Gaspard place la tombe de l'apôtre, quoiqu'il ait été lui-même à Maïlapour? Nous trouvons, à 6 lieues au nord de Madras, *Pulicat*, le *Paleacate* de l'ancien royaume de Narsinga que Barbosa décrit comme une ville jadis très commerçante. C'est de *Paleacate* que Vespuce aura fait *Perlicat*. (Voyez plus haut B, 6.) Cette supposition gagne de la probabilité lorsqu'on lit dans l'*Asia Portuguesa* (t. I,

Je puis dire qui est ce Gaspard et prouver, par les témoignages de deux grands historiens portugais, combien la plupart des indications que donne Vespuce sont exactes. Lorsque Vasco de Gama, à son retour en Europe, s'arrêta, en décembre 1498, à la petite île *Anjediva* (Ankediva, au sud du Cap Rama, près de l'extrémité septentrionale de la côte de

P. III, c. 7) que c'est de *Paleacate* qu'un Arménien conduisit, en 1518, les Portugais, pour la première fois, à la tombe du saint apôtre, près de Meliapour, et que Duarte de Meneses fonda la « *ciudad de San Thome colonia Portuguesa en el puerto de Paleacate que dista 7 leguas de las ruinas de la antiquissima Meliapor.* » La distance est assez exacte, mais l'endroit qui porte aujourd'hui le nom de S. Thomas, loin d'être placé au nord, est à 3 ou 4 milles de distance *au sud* de Madras, comme Sousa en convient lui-même (t. I, p. 81). Quelle est la grande rivière de *Perlicat* ou plutôt d'*Enparlicat* sur laquelle Gaspard place la ville de *Markin?* Il n'existe de grande rivière qu'à 1° au sud de *Pulicat* (*Paleacate*). C'est le fleuve Palaur près duquel se trouve le fameux monument des *sept Pagodes*, *Mahamalaipour* ou *Mahamaliapour* dont le nom a pu facilement se confondre avec la colline de *Maliapour* (Maïlapour), sur laquelle est construite la chapelle de S. Thomas. Cette tombe est, selon l'évêque Héber, encore aujourd'hui un objet de pélerinage.

Canara), le *sabayo* ou raja, usurpateur moresque de Goa, traita avec Gama, par l'entremise d'un juif qui savait un peu l'italien et qu'on prit pour un espion. Le juif fut mis à la question[1], ce qui, à ce que l'on assure, lui donna soudainement envie de se ranger du parti des Portugais et d'embrasser le christianisme. Baptisé, il reçut le nom de *Gaspar da Gama*, en réminiscence de celui qui l'avait fait appliquer à la torture. Selon son récit, il descendait d'une famille de juifs polonais de Posen, qui s'était enfuie de Pologne en Palestine et de là en Egypte, lorsqu'en 1456 (donc sous le roi Casimir III) les juifs avaient essuyé une cruelle persécution. Gaspard était né à Alexandrie[2] d'où il avait passé, par la Mer Rouge, dans l'Inde. Gama se servit de cet homme expérimenté et intelligent, sur la côte orientale d'Afrique, surtout à Mélinde en février 1499, et le conduisit à Lisbonne. Gaspard avait été deux fois du Portugal

[1] « Vasquo de Gama suspeitando que era espia, o mandou prender e metter a tormento : o tormento lhe fez confessar que era judeu do Regno de Polonia da cidade de Posna. » Goes, P. I, cap. 44.

[2] Barros, D. I, lib. IV, cap. 11, t. I, p. 366-368.

dans l'Inde, comme le dit Vespuce, car en 1500 il accompagna de nouveau l'expédition de Cabral en qualité d'interprète. Nous voyons qu'on se servit de Gaspard et d'un interprète arabe, Gonzalo Madeira, natif de Tanger, d'abord à l'arrivée à Calicut et plus tard à Cochim. Il paraît souvent sous le simple nom de l'interprète (*lingua*) *Gaspard da India;* mais les mêmes faits rapportés par Barros et Damian de Goes établissent, sans le moindre doute[1], que *Gaspard de l'Inde* est ce même juif polonais ou égyptien que Vasco de Gama s'était attaché dans sa relâche à l'île Anjediva. Le roi Emanuel en faisait beaucoup de cas et aimait à se servir de lui, le nommant *cavalleiro de sua casa*[2]. D'après les renseignemens que je donne sur ce personnage, il n'est pas surprenant que Vespuce le regardât comme très capable de lui communiquer des notions sur l'Inde. Aussi Lorenzo Cretico, dans une

[1] Comparez, par exemple, la négociation d'Aires Correa et Afonso Furtado, dans Barros (D. I, lib. V, cap. 4, t. I, p. 410) et dans Goes (P. I, cap. 58, p. 76). Gaspar da India et Gaspar da Gama désignent le même interprète.

[2] Goes, p. 55.

lettre à la Signoria de Venise citée plus haut, dit[1] que Cabral s'introduisit chez le roi de Cochim *ducé judœo qui fidem Christi induerat.*

Il me reste à examiner plus à fond quelques autres parties du récit de Vespuce, pour éloigner jusqu'au moindre doute qui pourrait en faire suspecter la vérité. Les chiffres[2] mêlés à

[1] Grynæus, p. 134.

[2] Vespuce, par exemple, indique comme époque du départ de Cabral de l'embouchure du Tage « un jour d'avril 1499 » : c'était le 9 mars 1500. La traversée du Cap Vert au Brésil qu'il fixe à 20 jours, doit avoir été de 8 à 10 jours plus longue, car Cabral se trouvait, d'après le récit de Vaz de Caminha, le 22 mars au Cap Vert. Damian de Goes prétend qu'il ne s'y arrêta que deux jours, et cependant la première vue de terre du Brésil ne se présenta que le 22 et non le 13 avril. Quant au nombre des navires que l'expédition de Cabral a perdus progressivement, les historiens portugais ne sont pas plus d'accord entre eux qu'avec le récit de Vespuce. Celui-ci, comme le roi Emanuel dans sa lettre à Ferdinand le Catholique, comme Barros, Goes et Ruchamer, donne à la grande flotte de Cabral, lors de son départ de Lisbonne, treize vaisseaux; *l'Itinerarium Portugallensium* et Grynæus parlent de quatorze; le pilote dont Ramusio nous a conservé le texte, s'arrête à douze. Or la flotte perdit successivement, en avançant vers l'Inde, sept navires, savoir : celui de Luis Pires près du Cap Vert, retournant au Tage; celui de

ce récit sont quelquefois inexacts, ce qui ne doit pas surprendre, même dans la supposi-

Gaspar de Lemos, envoyé du Brésil en Europe; les quatre sombrés pendant la tempête, et enfin celui de Pero Diaz, voguant vers l'entrée de la Mer Rouge. Si le nombre primitif avait été treize, il ne devait rester à Cabral, en arrivant à Sofala le 16 juillet, que six vaisseaux, et c'est ce nombre qui se trouve en effet indiqué dans Barros (t. I, p. 395) et Sousa (t. I, p. 45). Damian de Goes (*Chron.* p. 74) et le pilote de Cabral (Ram. t. I, p. 122) en comptent sept faisant route vers Sofala, parce qu'ils comprennent Pero Diaz dans ce nombre. Vespuce dit (*Milione*, t. I, p. LVIII) « *ch' erano restate otto navi* », en oubliant Luis Pires et Lemos et en évaluant à cinq la perte dans la tempête, de sorte qu'il devait en rester à Cabral 13 moins 5. Vaz de Caminha nomme le capitaine qui s'éloignait de la flotte au Cap Vert, Vasco d'Atayde, au lieu de Luis Pires; mais ce Vasco d'Atayde (ou de Taide) périt le 22 mai près du Cap de Bonne-Espérance. Au retour de l'Inde le 12 février 1501, Sancho de Tovar (Toar), compagnon de Cabral, perdit son navire sur un banc près des côtes de Melinde (*Chron.* p. 81). Il ne restait, dit le pilote de Cabral, que quatre navires, ce qui est impossible, s'il en était arrivé six à Sofala. Au nord du Cap Corrientes, dans le canal de Mozambique, Pero de Tayde s'était éloigné de la flotte (Barros, t. I, p. 462; Ramusio, t. I, p. 127). « *Restammo dunche en tre navi al Capo du Buona Speranza*, ajoute le pilote: Vespuce

tion que le texte dont le comte Baldelli a publié la copie soit entièrement correct, puisque le narrateur a dû recueillir ses notions de la bouche de marins qui naviguaient depuis plus de quinze mois. Le fond des événemens est conforme à ce que nous apprennent et les historiens portugais et la lettre du roi Emanuel. Vespuce reconnaît d'abord par la position des lieux, c'est-à-dire par la contiguité

ne trouva en effet au Cap Vert que deux navires, et le troisième, celui de Pero Diaz, arriva le jour où il écrivit la lettre à Médicis. Lorsque le pilote dit que de toute la flotte qui était allée à Calicut, il ne revint que six navires, et *che tutte l'altre navi si perdettero,* il paraît confondre dans cette complication de chiffres les navires sombrés et égarés. Selon mes recherches, les naufrages n'ont enlevé que 5 bâtimens : Luis Pires et Gaspar de Lemos étaient arrivés à Lisbonne dès l'été de 1500, avant que Cabral eût reconnu les côtes de Melinde. Le retour de Cabral et de Pero Diaz s'opéra avec 3 navires. Pero de Tayde qui s'était égaré au retour, et Sancho de Tovar, envoyé à Sofala dans un très petit bâtiment, après le naufrage dont il se sauva, arrivèrent après Cabral. (Carta del Rey Don Manuel, chez Nav., t. III, p. 95.) Il en manque donc, si la flotte a été primitivement composée de treize bâtimens, un seul dans l'indication de ceux qui ont sombré ou qui sont revenus après le retour de Cabral.

des terres et par les mœurs des habitans, que la flotte de Cabral a été sur cette même côte qui avait été vue par lui dans le second voyage fait « pour le *Re di castella ;* » il ajoute que c'est la côte dont il a déjà parlé (à Médicis) dans une lettre antérieure[1], *per altra mia vi scrissi della medesima terra*. Vespuce ne rappelle pas que Cabral donne au pays qu'il a découvert le nom de *Vera* ou *Santa-Cruz ;* mais dans le journal très détaillé du pilote qui a vu planter la *grande croix* (dans la *Bahia Cabralia*), ces mots manquent aussi. Nous savons combien peu les marins se soucient des nouvelles dénominations géographiques imposées par les chefs de l'expédition; de plus la relâche de Cabral au Brésil n'avait été que de dix à douze jours. Vespuce décrit la tempête qu'essuya la flotte entre le Brésil et le Cap de Bonne-Espérance. Il compte *cinq* navires submergés ; il n'y en eut que quatre : ceux de Bartholomé Diaz, Vasco de Taide, Simão de Pina et Aires Gomez da Silva. Le *cinquième*, qu'on crut aussi perdu pendant longtemps,

[1] Celle qui porte la date du 18 juillet 1500, et qui commence *è gran tempo che non ho scritto...*

était celui de Pero Diaz dont j'ai parlé plus haut : il s'égara vers la Mer Rouge, et reparut au Cap Vert le 4 juin 1500. « Les quarante-huit jours et les quarante-huit nuits » pendant lesquels l'expédition de Cabral doit avoir navigué *con grandissimo tormento*, et toujours *sans voiles*, sont du nombre de ces expressions hyperboliques que les voyageurs se permettent aisément dans le récit des souffrances qu'ils ont endurées. Barros[1] dit qu'on courut à *arvore secca* pendant vingt jours et vingt nuits. La durée entière de la traversée, depuis le Brésil jusqu'à Sofala, fut pour le moins de soixante-douze jours, du commencement de mai au 16 juillet[2]. Après la tempête que le roi Emanuel dit avoir eu lieu *au milieu du golfe*, Vespuce suit la flotte autour du Cap de Bonne-Espérance dont il discute la longitude. Il désigne du sud au nord, sur la côte orientale d'Afrique, les endroits remarquables où Cabral relâcha. Il nomma Sofala (Zafale), « si riche

[1] D. I, lib. V, cap. 2, t. I, p. 394.

[2] Tous les historiens donnent cette date pour l'arrivée à Sofala ; il n'y a que le récit du pilote de Cabral qui porte, d'après le texte de Ramusio, *alli* 16 *di zugno*.

en or que le roi peut lever annuellement un tribut de 200,000 *miccicalli*[1] ou castillans

[1] Vasco de Gama avait eu connaissance par les Maures de la richesse des mines de Sofala : le roi de ce pays s'appelait *Benomotapa*, nom dont les géographes ont tant abusé sous la forme de *Monomotapa* (BARROS, D. I, lib. X, cap. 1, t. II, p. 372). Les courans du canal de Mosambique avaient seuls empêché Gama de toucher à Sofala (BARROS, D. I, lib. IV, cap. 3, t. II, p. 289). Le mot *miccicall* qu'emploie Vespuce est une corruption du mot arabe *mithkal*, signifiant un dinar dont $\frac{7}{10}$ font un *dirhem*. (MAKRIZI, *Poids et mesures des Musulmans*, trad. par Silvestre de Sacy, p. 33 et 35.) La nouvelle version d'Edrisi due au zèle éclairé de mon savant ami M. Amédée Jaubert, renferme parmi un grand nombre de passages qui n'avaient point encore été traduits, une notice très remarquable sur les alluvions aurifères de Sofala. « L'or qu'on trouve dans le territoire de Sofala, écrit Edrisi l'an 1154, surpasse en quantité comme en grosseur celui des autres pays, puisqu'on en rencontre des morceaux d'un ou deux *mithkal*, quelquefois même d'un *rotl* (d'après Makrisi ou plutôt d'après Abou-Obeid, du poids de 128 *dirhems*). On le fait fondre dans le désert au moyen d'un feu alimenté par de la fiente de vache, *sans qu'il soit nécessaire de recourir, pour cette opération, au mercure*, ainsi que la chose a lieu dans l'Afrique occidentale; car les habitans de ce dernier pays réunissent leurs fragmens d'or, *les mêlent avec du mercure*, mettent le mé-

d'or ; » Mozambique[1] (Mesibinco), « grand comme le Caire, » où Cabral arriva le 20 juillet

lange en fusion au moyen du feu de charbon, *en sorte que le mercure s'évapore* et qu'il ne reste que le corps de l'or fondu et pur. » Les métallurgistes qui connaissent l'histoire de la chimie (voyez plus haut, p. 221) sentiront l'importance de ce passage. Voilà l'amalgamation des minérais d'or pratiquée comme un art vulgaire au douzième siècle par les nègres africains de l'ouest! (Edrisi, trad. d'Amédée Jaubert, t. I, p. 67.) Aussi dans le nord de l'Abyssinie (du Habesch) le *géographe nubien* nous montre l'amalgamation en pleine activité. « Dans la vallée d'Alaki du pays de Bodja (Boga de l'Edrisi de Hartmann, p. 48 et 78-81), on transporte les sables aurifères aux puits de Nedjibé où on les lave dans des baquets de bois pour en retirer le métal : puis *on mêle ce métal avec du mercure* et on le fait fondre. Les mines d'or de ce pays (El-Alaki) sont situées dans une plaine qui n'est point entourée de montagnes et qui est couverte de sables mouvans. » (Edrisi de Jaubert, t. I, p. 41.) D'où est venue aux Africains cette connaissance de l'emploi du mercure dans le traitement de minérais en grand? Strabon offre en 54 endroits de sa Géographie des détails sur les mines d'or du monde connu de son temps, et jamais il ne parle du traitement des sables aurifères par le mercure. Ce dernier métal retiré en grand de minérais d'Espagne dans un édifice public « inter ædes Floræ et Quirini » (Vitr. VII, 9),

[1] Cette note est page 94.

1500; Quiloa, où régnait le Maure Abraham (Habrahemo); Mombaza ou Mabaza, dont le

n'était employé, du temps de Vitruve et de Pline, que pour la médecine, les couleurs, la dorure, et pour un procédé d'amalgamation employé en petit pour retirer l'or des fils d'un vieux tissu. (PLIN. XXX, 6 et 7. VITR. VII, 8. ISID. ORIG. XVI, p. 134. REITEMEIER, *Gesch. des Bergbaus der Alten*, 1785, p. 134.) Ces mêmes manuscrits plus complets d'Edrisi sur lesquels M. Jaubert a travaillé, nous font connaître l'usage des moulins à vent dans une île de la Mer de l'Inde (EDRISI, t. I, p. 93), de même que la véritable rhubarbe de la Chine, qui, par conséquent, a été connue long-temps avant le moine Minorite Rubruquis, avant Marco Polo et le négociant florentin Balducci Pegoletti. (EDRISI, t. I, p. 494, et t. III de l'*Examen critique*, p. 20.)

! La position de Mezibinco entre Sofala et Quiloa rend à peu près certain que cette ville que Vespuce compare au Caire et « où il y a un grand commerce d'aloès (de Socotora), de laque et de soieries de l'Inde, » est Mosambique, que les anciens navigateurs Thomas Lopez et Ludovico Barthema (RAM. t. I, p. 133 et 173) nomment Monzabic et Monzambic. Vespuce aura voulu écrire *Mezimbic*, ce qui se rapproche le plus de Mozambic. Il me paraît bien remarquable qu'Edrisi même, d'après l'édition complète que nous possédons depuis peu, ne connût pas les noms de Quiloa ni de Mosambique. Il est très diffus sur les mines d'or de Sofala et l'abondance du fer, dont la fabrication, soit à

roi était mal intentionné contre Vasco de Gama[1]; Melinde et Magadaxo (Mogodasco). C'est dans ce dernier endroit que Gama vit la première terre, lorsque, retenu par des calmes et des vents contraires, il mit quatre mois pour passer de l'île Anjediva (proprement Adyadvipa, l'île *principale*) située au sud de Goa, aux côtes d'Afrique [2]: c'est là aussi que Pero

cause de la fonte, soit comme *résultat de l'atmosphère locale*, rivalise, pour la beauté du poli, avec le fer le plus tranchant de l'Inde (trad. de M. Jaubert, t. I, p. 66) : mais de Mombasa et de la montagne d'aimant d'Adjoud (l'Agerad du Sionita ou le Cap Zanguebar) à la grande rivière de Zambeze, la description de la côte est confuse. Le géographe paraît comprendre le littoral au nord de Zambeze sur lequel est situé Siouna (Sena des Portugais) sous la dénomination générale de *Sofala deheb* (auri). El Banès, « la dernière dépendance du Zendj, » et Tohnet (Edr. t. I, p. 57) me paraissent le plus rapprochés de Mosambique ou Monzabic.

[1] Barros, D. I, lib. IV, cap. 5, t. I, p. 307-312. Cabral nomme Mombaza dans la négociation dont il chargea Aires Correa avec le roi de Melinde (t. I, p. 405), mais il n'y toucha pas.

[2] Damian de Goes, *Chron.*, cap. 44, p. 55. L'île Anjediva à laquelle sa position donnait alors une grande importance dans le commerce des Maures, entre l'Afrique orientale et l'Inde, fut fortifiée en 1506 par ce même

Diaz[1], compagnon de Cabral, eut une fâcheuse aventure avec deux navires maures qui venaient de l'Inde (de Cambaya).

Vespuce avait sans doute aussi entendu dire à l'interprète Gaspard que, d'après les ordres du roi Emanuel, deux forçats (*degradados*) avaient été débarqués à Melinde pour aller découvrir dans l'intérieur des terres le pays du Prêtre-Jean, de ce roi d'Abyssinie (*rex pres-*

Francisco d'Almeida, fils du comte d'Abrantes qui fut destiné, en 1493, à examiner les nouvelles terres que Colomb venait de découvrir, et que, « par leur proximité des îles Azores, le roi Jean II, dans sa frayeur, crut appartenir au Portugal. » (Barros, D. I, lib. III, cap. 11.) Sur l'expédition d'Almeida à « *Aniadiva, zu welcher alle schiff die do farenn in die Indischen meer zufugen sollen als zu einer pforten*, » voyez un opuscule de six feuillets (in-8°) extrêmement rare, publié en 1508, portant le titre de : *Geschichte kurtzlich durch die von Portugalien in India, Morenland und andern erdtrich des auffgangs*, etc. Cet opuscule fait partie d'une lettre adressée au cardinal-archevêque de Porto, et publiée par Pierre Alfonse Malherio. (Bibl. royale de Dresde.)

[1] Barros, t. I, p. 461. Edrisi n'a pas Magadaxo, mais sur ce même littoral, au nord du Rio Jubo, *Berbera* et *Brava* (Beroua) dont les noms, indubitablement indigènes, se sont conservés jusqu'à nos jours.

byter Joannes Africanus), auquel la crédulité de l'Occident commençait à attribuer tout ce qui ornait le mythe asiatique de l'Oung-Khan nestorien. Il ne manque pas de rappeler, en parlant du littoral *dove ferono scala le navi del Re di Portogallo*, que le Nil leur reste à l'ouest de même que les *terre del presto Giovanni*. Le roi Emanuel [1] nomme ce prêtre roi des *Coavixi* (Co-Abixi), et traduit ce mot d'une manière étrange, par *ferré* (ferrado), parce que ceux qui avaient reçu le baptême étaient *marqués*. Ne serait-ce pas roi des *Abixi* [2] ou *Abeji*, c'est-à-dire des Habeshis ou Abyssins?

Le fait rapporté par Vespuce (B, 7) de la prise d'un navire chargé d'*éléphans* et de *riz*, *per far piacere a petizione del Re de Caligut*, est entièrement en concordance avec les témoignages contenus dans le journal du pilote de Cabral, et avec la lettre que le roi Ema-

[1] Nav., t. III, p. 96. Voyez plus haut, B, 5, p. 39.

[2] Cette forme Abexi (Abeji) était très usitée. Voyez Barros, t. I, p. 307; t. III, p. 38. Damian de Goes dit: *Preste Joaò, Emperador da Ethiopia, Rei do Abexi*. (*Chron.* cap. 57, p. 76.)

nuel écrit peu de semaines après le retour de l'expédition. Un navire de Cochim chargé de sept éléphans, parmi lesquels il y avait *un éléphant de guerre bien dressé*, venait de Ceylan et devait, selon les avis que les négocians maures (arabes) avaient fait parvenir au *Zamorin* (en sanscrit *Samudriya Raja*, roi du littoral [1]), passer devant le port de Calicut. Le Zamorin faisait semblant d'avoir un vif désir de posséder cet éléphant de guerre; il espérait surtout que Cabral, en attaquant le navire, rendrait odieux le nom des Portugais sur toute la côte très commerçante de Malabar. Il « *pria instamment* (*rogaba mucho*) l'amiral, écrit le roi Emanuel, de tenter une aventure à laquelle il mettait beaucoup d'intérêt, à cause de la haine que lui inspirait le roi voisin, et du mal que les habitans de Calicut (en sanscrit *Kalikodou*) recevaient journellement de ceux de Cochim. » C'était, selon l'expression de Barros, de ces *appetites de principes* auxquels il est dangereux de résister. Le navire fut pris par Pero de Ataide, quoique défendu par un équipage de trois cents matelots,

[1] *Samudra*, la mer; *samudriya*, maritime.

comme l'affirment unanimement Vespuce et le pilote de Cabral[1]. Un des éléphans fut tué dans le combat, et offrit aux Portugais un aliment qu'ils n'avaient point encore essayé. Si Vespuce ne parle que d'éléphans et de provisions de riz trouvés dans le navire, et non d'épices, comme le roi Emanuel, dans la lettre à son beau-père, la vérité paraît être de son côté, car Barros explique longuement comment Cabral fut mécontent de ne pas trouver ces épices qu'on lui avait annoncées, et sur lesquelles il comptait beaucoup[2]. L'amiral portugais découvrit de plus que toute cette expédition de Pero de Ataide n'était qu'un artifice du Zamorin, qui avait fait avertir de l'attaque le capitaine du navire de Cochim, dans l'espoir que la résistance pourrait être funeste aux chrétiens.

Après avoir fait mention de la prise du navire aux éléphans, Vespuce ajoute : *E un altra*

[1] RAM. t. I, p. 125.

[2] « Pedralvares vendo, como era falso a nao leva especeria e tudo se converteo naquelles sete Elefantes, ficou muito descontente.... » BARROS, D. I, lib. V, c. 6, t. I, p. 431. NAV. t. III, p. 96. GOES, *Chron.* c. 58, p. 77. SOUSA, *Asia Port.*, I P. I, c. 5, p. 47.

volta misono in fondo dodeci navi[1]. Ces douze navires indiens coulés à fond par Cabral, nous les retrouvons encore et dans la lettre du roi Emanuel et dans l'itinéraire du *pilote*. Pedralvarez Cabral, mystifié, comme nous venons de le rappeler, par le Zamorin, s'efforça vainement d'accélérer le chargement d'épices qu'on lui avait promis de compléter dans l'espace de vingt jours. « Les marchands maures, raconte le roi Emanuel, jaloux de la protection accordée aux Portugais, excitèrent une émeute (le 16 décembre 1500) à Calicut. Aire Correa et beaucoup de chrétiens furent assassinés, et Cabral, quoique malade, prit le parti de faire brûler, avant de mettre à la voile, *dix* navires maures dans le port, et, quelques jours plus tard, deux autres navires dans la traversée de Calicut à Panderame (ou Fandarene) et à Cochin[2]. »

[1] Toujours d'après le texte de Pier Voglienti, dans la bibliothèque Riccardienne. Baldelli, t. I, p. LVIII.

[2] Ram. t. I, p. 126, *b*. Barros, D. I, lib. V, c. 7, t. I, p. 434-442. Goes, *Chron.* c. 59, p. 79. Le roi Emanuel dit : *Tomo le* (Cabral) *diez naos gruesas que en el puerto estaban y mandó quemar las dichas naos en las quales estaban tres elefantes que allí murieron Des-*

Il me reste à parler de la fin de la lettre de Vespuce écrite au Cap Vert[1]. « Au retour en Portugal, la flotte perdit (B, 8) un navire qui avait un riche chargement. » C'est le navire de Sancho de Tovar qui échoua sur des hauts-fonds près de Melinde, événement dont parlent tous les historiens du temps[2]. Le pilote de Cabral dit dans son journal que le vaisseau était de deux cents tonneaux, et que le chargement était en épices de l'Inde. On brûla le vaisseau échoué après avoir sauvé avec peine

pues fizó vela de Calicut y en el camino a Fandarene (sans doute Fandaraina des *Trav. of Ibn Batuta*, p. 175) *è de Çochim halló otras dos naos de Calicut que tambien tomó è mandó quemar.* Nav. t. III, p. 98. Voilà les 12 navires détruits, dont Gaspar de Gama a parlé à Vespuce.

[1] Vespuce distingue si bien dans sa lettre (voyez plus haut, p. 36) la longitude du Cap Vert, d'où il écrit, de celle des îles du Cap Vert par rapport aux îles Canaries et au premier méridien de Ptolémée, que l'inscription de la lettre : « Dall' *Isola* del Capo Verde, » ne peut être attribuée qu'à une fausse érudition de copiste.

[2] Lettre du roi Emanuel, dans Nav. t. III, p. 100. Ram. t. III, p. 127, *b*. Barros, D. I, lib. V, c. 9, t. I, p. 460. Goes, *Chron.* c. 60, p. 81. Sousa, *Asia Port.*, t. I, P. I, c. 5, p. 49.

l'équipage; mais le roi de Mombaza (et ceci prouve encore l'industrieuse habileté des plongeurs maures) parvint à retirer les canons dont il se servit plus tard contre les Portugais. La *porcelaine* que Vespuce indique comme faisant partie des marchandises de l'Inde rapportées par Cabral, se trouve également mentionnée dans la lettre du roi Emanuel, et d'une manière très remarquable. Après avoir dit que la flotte lui a rapporté de Mailapur, où est le corps de S. Thomas, *un peu de terre de la sépulture de l'apôtre*, il ajoute : « Les miens ont aussi entendu parler à Mailapur de grands peuples chrétiens qui vivent bien au-delà du royaume de Cochin, et viennent en pélerinage à la *casa de santo Thomas*. Ce sont des hommes blancs (?), assez robustes et à cheveux blonds (*loros*, du latin *luridos*). Leur terre s'appelle *Malchima :* c'est de là que vient la *porcelaine*, le musc, l'ambre et le bois d'aloès, par la voie du Gange. Quant à la porcelaine, ils en ont des vases si précieux (*finos*), qu'un seul vaut là-bas plus de cent cruzades[1]. » Je crois reconnaître dans la dénomination géo-

[1] Nav. t. III, p. 99.

graphique de *Malchima* dont se sert le roi Emanuel en 1501, le mot *Maha-Tschína*, la *Grande Chine*, qui a été corrompu par Rachid-Eddin en *Mâtschin* (empire des Soung), et par Marco Polo en *Mangi*, appliqué exclusivement à la Chine méridionale. Les *Tchinas* dont le nom, selon une observation curieuse d'Abel Rémusat, ne se trouve dans l'est de l'Asie que depuis le quatrième siècle avant notre ère, sont plusieurs fois nommés dans le Mahâ Bhârata. Le voyageur arabe du milieu du neuvième siècle que Renaudot nous a fait connaître, trouve[1] aussi les Chinois « beaux,

[1] Abuzeid el Hacen de Siraf, dans RENAUDOT, p. 37. Ces jugemens sur la couleur et la beauté des peuples sont singulièrement dépendans du teint et de la physionomie individuelle de celui qui décrit ses impressions. Ibn Batuta, dans la première moitié du 14e siècle, dit « que les *Russes* sont des chrétiens extrêmement laids, à cheveux roux et à yeux bleus » (*Travels*, chap. 12, p. 80), tandis que 60 ans plus tôt Marco Polo (liv. III, chap. 46) les trouve « *bellissimi uomini*, très blancs, d'une taille élancée et à cheveux doux et longs. » Lorsqu'il s'agit de la Chine ou de la Russie, c'est-à-dire de pays d'une vaste étendue, les voyageurs ont le plus souvent décrit des hommes qui n'étaient pas de la même race. Je crois, par exemple, qu'Ibn Batuta a eu en vue des races finnoises de l'Oural, en traitant les

blancs et de belle taille. » Avec le thé il décrit aussi la *porcelaine* de la Chine, « transparente comme du verre, et faite d'une terre extrêmement blanche[1]. » Le géographe de Nubie l'indique sous le nom de *ghazar chinois*, et la signale comme une marchandise transportée dans un port d'Abyssinie[2]. Ce péleri-

Russes, comme traduit M. Lee, de *ugly and perfidions people*. Le voyageur arabe parle des *Russes des montagnes* qu'il ne peut avoir connus que dans la célèbre ville de Boulghar dont j'ai moi-même visité les ruines, et où au 10e siècle régnait, selon Ibn Foszlan, la coutume « de condamner à la pendaison (sans doute comme mesure de sûreté) les gens qui étaient le plus distingués par leurs facultés intellectuelles. » (FRAEHN, dans les *Mém. de Petersb.* 1832, p. 538.)

[1] RENAUDOT, p. 26 et 31.

[2] Le passage suivant est encore dû à la traduction d'Edrisi, d'après les manuscrits Asselin et ceux de la bibliothèque du roi : « Sousa, ville très célèbre de la Chine orientale, fabrique le ghazar chinois, sorte de porcelaine dont rien n'égale la bonté, et des étoffes de soie précieuses, tant à cause de la beauté de la matière que de la solidité et de l'élégance du travail. » (T. I, p. 193.) Ces mêmes manuscrits d'Edrisi n'offrent (t. I, p. 49) pour Zebid (Zabid), port du Habesh (près de Zaleg, le Zaila d'aujourd'hui? HARTM. *Afr.*, p. 87, 91, 458 et 480), que l'indication suivante : « Il y a un grand concours de marchands de l'Hedjaz et de l'Abys-

nage de chrétiens chinois venant à Mailapur au tombeau de l'apôtre saint Thomas, des

sinie dans la ville de Zebid. On en exporte diverses espèces d'aromates de l'Inde, diverses *marchandises chinoises* et autres. » Le manuscrit sur lequel le Sionita a fait sa traduction abrégée, portait au contraire (p. 24) : « Educunt Æthiopes *Vasa Sinica.* » Il est certain d'ailleurs que c'est par la Mer Rouge, ou plutôt par les anciens rapports de commerce entre Aden et l'Inde, que la porcelaine de la Chine est venue en Espagne, en Italie et aux Echelles du Levant, long-temps avant l'ambassade de Ruy Gonzalez de Clavijo envoyé vers Timour (1403), avant celle de Josafat Barbaro en Perse (1474), avant les magnifiques cadeaux que Laurent le Magnifique reçut du sultan d'Egypte, et dont le pinceau d'André del Sarto a perpétué la mémoire. Marsden et le comte Baldelli ont rappelé, dans leurs savans commentaires du *Milione* de Marco Polo, que c'est le nom de la coquille du genre Cypræa à dos bombé (*porcellana*, de *porcello*, en latin *porcellus*, *pourcelaine* du père Trigault) qui a donné lieu à la dénomination de *porcelaine*, par laquelle les peuples occidentaux ont désigné les *Vasa Sinica*. (MARSDEN, p. 428, n. 833, et p. 563, n. 1116. BALDELLI, t. I, p. CXXXVIII.) Marco Polo se sert du mot *porcellane*, et pour les coquilles *karis* ou *cowries* employées comme monnaie dans l'Inde, et pour la poterie fine de la Chine ; mais on n'a pas, il me semble, fait assez attention à une *variante* des manuscrits de Marco Polo, qui

régions lointaines de *Malchima* (Maha Tschîna), pays à porcelaine, n'a d'ailleurs rien

est d'une grande importance pour l'histoire de l'art céramique. Le texte Ramusien que suit le savant Marsden porte simplement, lib. II, c. 39 : *Spendono per moneta porcellane bianche le quali si truovano nel mare e ne pongono anco al collo per ornamento.* (RAMUSIO, t. II p. 35, C. BALDELLI, t. II, p. 263.) Le texte de la bibliothèque Magliabechiana que publie le comte Baldelli dans son premier volume du *Milione*, porte au contraire : *porcellane bianche se truovano nel mare et che se ne fanno le scodelle*, « des coquilles marines dont on fait des terrines ou soupières. » (BALD. t. I, p. 111, n. 100.) Cette *leçon* exprime clairement la fausse opinion que la porcelaine-coquille entre dans la composition de la poterie fine de la Chine, tandis que, dans le chapitre qui traite du port de Zaitoum et de la ville de Tingui, Marco Polo expose comment les *scodelle e piadone di porcellane* sont faits « d'une terre que pendant 30 ou 40 ans on expose à l'air, à la pluie et au soleil, pour qu'elle s'affine et devienne propre à en faire des plats. » (Lib. II, cap. 77. RAM. t. II, p. 49. C. MARSDEN, p. 560. BALDELLI, t. II, p. 354.) La *variante* de la Magliabechiana me paraît une scolie interpolée, exprimant une hypothèse que le voyageur vénitien n'adoptait pas. La blancheur lustrée de plusieurs espèces de la famille des Buccinoides, appelées *pourcelaines* au moyen-âge, a sans doute suffi pour faire donner aux beaux vases céramiques de la Chine une dénomination analogue.

d'étonnant. Les chrétiens nestoriens de l'Inde avaient propagé la foi très anciennement dans l'est de l'Asie. Marco Polo trouva dans la ville chinoise de Tchin-Kiang-Fu deux églises nestoriennes qu'il dit (lib. II, cap. 65) avoir été fondées en 1274. De même Ibn Batuta, cent cinquante ans avant Cabral, rencontre beaucoup de chrétiens et de juifs dans la province commerçante du Chen-si.

La comparaison que je viens de faire des lettres d'Améric Vespuce relatives à son troisième voyage, suffit pour apprécier le caractère de vérité dont ces documens portent l'ineffaçable empreinte. Dans ce voyage, comme dans ceux qui précèdent, le navigateur florentin n'a été qu'un personnage secondaire; nous ignorons le nom du chef de l'expédition, qui n'était ni *Joam da Nova*, ni *Gonzalo Coelho*, ni *Christovam Jaquez*.

Nova, appelé familièrement *Joam Gallego*, parce qu'il était étranger au Portugal, et natif de Gallice, voyagea dans le même temps que Vespuce, du 5 mars 1501 au 11 septembre

Ces coquilles ne sont pas entrées dans la composition de la porcelaine.

1502. Il n'y a de différence que dans le départ qui fut antérieur de deux mois. Des négocians florentins, sans doute amis de Vespuce, avaient pris part aux frais de l'expédition; mais tous les témoignages historiques déjà cités tom. IV, p. 225, prouvent que Jean de Nova, en allant aux Grandes Indes, n'a touché à aucun point de la côte d'Amérique; il n'a pas été dans l'Océan Atlantique à l'ouest du méridien de l'Ile de l'Ascension[1], à laquelle, lors de la découverte, il donna le nom de l'Ile de la Conception. Son retour en 1502 ne l'approcha pas davantage des côtes du Brésil. Nova[2] découvrit alors l'Ile de Sainte-Hélène, que Damian de Goes loue pour ses « *deliciosas amenidades* et la salubrité de son climat, terre que la Providence a placée (comme le roi Emanuel disait du Brésil) pour servir de lieu de repos

[1] Comme Barros indique la latitude de l'île par 8° sud, il ne reste aucun doute que c'est l'*Ascençaõ major* des anciennes cartes portugaises : l'*Ascençaõ menor* près de l'île de Martin Vaz est l'île Trinidad.

[2] Juan de Nova est aussi quelquefois nommé *Novoa*, comme l'observe don Manuel de Faria (*Asia Port.* t. III, p. 533). Dans l'expédition de Nova se trouvait Diego Barbosa dont plus tard (1518) Magellan épousa la fille.

à ceux qui reviennent de l'Inde[1]. » Le voyage de Nova, alors alcade de Lisbonne, ne fut donc qu'un voyage aux Indes orientales sur les traces de Gama, sans aucune destination pour la nouvelle terre de Santa ou Vera-Cruz, dont Gaspar de Lemos avait annoncé la découverte par Cabral au roi Emanuel huit mois avant le départ des vaisseaux de Nova.

L'expédition de Gonzalo Coelho, que Francisco da Cunha et l'auteur de la *Corografia Brasilica*[2] confondent avec le troisième voyage de Vespuce, était sans doute préparée pour

[1] Goes, *Chron.* p. 85. *Asia Port.* t. I, p. 50. Barros, t. I, p. 477. Le capitaine Tuckey (*Marit. Geogr.* t. IV, p. 448) place la découverte de l'île Sainte-Hélène en 1501 ; elle eut lieu à la fin de mai 1502. Il n'y a aussi aucune probabilité que Vespuce ait vu dans son troisième voyage l'île Fernando Noronha si rapprochée de l'équateur. (Tuckey, t. IV, p. 446.) J'ai cherché vainement à quelle époque cette dernière île a été découverte. Je ne connais qu'un Fernando de Noronha qui périt dans l'expédition de Juan Pereyra en 1533 (*Asia Port.* t. III, p. 538), près du Cap de Bonne-Espérance. Mon respectable ami, M. Duperrey, pense que la terre vue par Vespuce dans une latitude très australe était la terre de la Roche ou de Duclos Guyot, qui est la Géorgie du sud de Cook. (*Hydrographie*, 1828, p. 101.)

[2] T. 1, p. 37, 43 et 45; t. II, p. 113, où il est dit

continuer la découverte des côtes du Brésil; mais elle n'a été entreprise que *deux ans* après le départ de Vespuce pour son troisième voyage, non le 10 mai 1501, mais le 10 juin 1503, comme le dit clairement Damian de Goes. Je démontrerai bientôt que l'expédition de Gonzalo Coelho a les rapports d'analogie les plus frappans avec le quatrième voyage d'Améric Vespuce[1]. Le père Cazal se trompait par conséquent, en admettant une rencontre de Cabral avec Coelho au Cap Vert. Il y a une différence d'époques de vingt-deux à vingt-trois mois entre le retour de Cabral et l'arrivée de Coelho sur les côtes d'Afrique.

Christophe Jaquez, dont le nom est célèbre dans l'histoire de la première colonisation du Brésil, est désigné dans le manuscrit[2] de 1587 attribué à Francisco da Cunha, comme chef de la seconde expédition que le roi Emanuel envoya à la terre de Santa-Cruz, après les nou-

clairement que *em quinhentos e dois chegou Gonzalo Coelho a Lisboa.*

[1] Vespuce, dans le troisième voyage, se trouvait sur une flotte portugaise de trois navires ; les flottes de Juan de Nova et de Gonzalo Coelho en avaient quatre et six.

[2] *Descripção geografica d'America Portugueza.*

velles rapportées par Lemos. Mais quelque incertitude qu'on puisse avoir sur ce témoignage, il est toujours certain que l'expédition de Christophe Jaquez est postérieure à l'année 1502, et n'a aucun rapport avec celle à laquelle Vespuce a été associé dans ce qu'il appelle son troisième voyage. C'est plutôt avec l'époque de l'expédition de Gonzalo Coelho que coïncide l'entreprise de Jaquez. Dans les dix-huit premières années qui ont suivi la circumnavigation du Cap de Bonne-Espérance, le roi Emanuel a envoyé 294 vaisseaux dans l'Inde et à la terre de Santa Cruz[1]. Les expéditions se sont par conséquent succédé à de si petits intervalles, qu'il en est né de la confusion dans l'ordre chronologique. C'est ainsi, par exemple, qu'on a supposé deux voyages de Gonzalo Coelho en 1501 et 1503, quand Damian de Goes dit clairement qu'il n'y en a eu qu'un seul. Dans les premières années du seizième siècle, l'intérêt des historiens portugais se portait naturellement plus sur le riche commerce de l'Inde que sur les pauvres *factoreries* du Brésil, et pour surcroît de malheur,

[1] *Asia Port.* t. III, p. 559.

nombre d'ouvrages et de mémoires relatifs à ce dernier pays, tels que ceux de Gonzalo Coelho[1] même, la *Géographie universelle*, la *Provincia de Santa-Cruz* et le *Summario de Juan de Barros*, et l'*America Portugueza de Manuel de Faria*, n'ont jamais été publiés. Nous avons déja fait sentir plus haut comment la complication de tant d'expéditions si rapprochées les unes des autres a pu tromper un des plus grands historiens espagnols. Herrera a tellement embrouillé la série des voyages d'Alonzo de Hojeda[2], que d'après lui on a cru

[1] Voyez les savantes recherches du vicomte de Santarem, publiées par NAVARRETE, t. III, p. 313.

[2] Voyez la Chronologie des expéditions, t. IV, p. 218-229, et surtout la note 2 à la page 282. Parmi les doutes qu'on a cru pouvoir élever sur la réalité des voyages de Vespuce faits aux frais du Portugal se trouve aussi l'omission du nom de Vespuce dans le bel ouvrage de Barros (*Da Asia*); mais cette omission s'étend de même sur les noms de Gonzalo Coelho et de Christovam Jaquez, qui ne sont cités ni par Barros, ni dans le grand tableau de Faria y Sousa (*Memoria de las Armadas*). Les ouvrages que je viens de nommer ne traitent que de l'Asie et de l'Afrique portugaises. Damian de Goes, qui embrasse tous les événemens de ce grand règne du roi *Emanuel l'Heureux*, enveloppe dans

pouvoir opposer un *alibi* au voyage de Vespuce sur une flotte portugaise, en supposant par erreur que Vespuce naviguait en 1501 avec le compagnon de Christophe Colomb. Si l'on ne rencontre sur tout le littoral du Brésil aucun signe monumental (*padrao* ou *marco*) de cette expédition du navigateur florentin et de cette année 1501, on peut en attribuer la cause soit à une omission dont nous ignorons le motif, soit à l'influence destructive du climat. Ces signes étaient anciennement des croix de bois; les marcos de pierre (vrais *padraos*) ne datent que de l'expédition de Diego Cam sur les côtes d'Afrique[1] et de la découverte du

un même oubli Vespuce et ce Christophe Jaquez dont des *padraos* (pierres monumentales placées comme signes de prise de possession) attestent les découvertes. Le silence de Pero de Magalhaes de Gandavo (*Historia da Provincia de Sancta Cruza que vulgarmente chamamos Brasil*) est moins frappant encore; car cet ouvrage curieux est extrêmement rare, réimprimé récemment (1837) dans l'utile *Collection de Relations et Mémoires originaux de M. Henri Ternaux*, ne mentionne, avant l'établissement des capitaineries sous le roi Jean III, que la seule expédition de Cabral.

[1] Voyez dans Barros (Dec. I, lib. III, cap. 3, t. I, p. 171) le passage remarquable sur les *Cruces de pao*

grand fleuve Congo ou Zaire, qui long-temps fut nommé *Rio do dadrao*. Le littoral du Brésil a conservé encore sur plusieurs points (par exemple à la Barra de Cannanea, près de Punta do Padrao) quelques pierres monumentales; mais combien d'autres n'ont-ils pas disparu en Afrique et dans l'Amérique du Sud! Aussi l'expédition de Pedro Alvarez Cabral, qui le premier crut découvrir le Brésil, ne planta pas à Porto Seguro (le 1er mai 1500) un *padrao*, mais une simple croix de bois, comme le dit expressément Vaz de Caminha dans sa lettre au roi Emanuel[1]. Peut-être,

et les *paòdres* qui « devaient être des pierres ayant deux fois la hauteur de l'homme, avec les armes de Portugal et des inscriptions en latin et en portugais indiquant le nom du roi qui faisait faire la découverte et celui du capitaine qui plaçait le *marco*. » Il y a loin de ces pierres monumentales dignes du grand siècle des découvertes, aux fragiles bouteilles renfermant les noms des équipages et que l'on enterre de nos jours lorsqu'on veut prendre possession d'une terre nouvellement découverte. Même les *marcos* de pierre n'ont pu résister aux inondations du grand fleuve Congo ou Zaire, et déjà Barros observe « que dans le temps des pluies l'abondance des eaux du *Rio do Padrão* (Rio Zaire) est telle qu'à 20 lieues de distance des côtes la mer est douce. »

[1] *Cor. Bras.* t. I, p. 27.

suivait-on ce même usage dans les expéditions auxquelles était associé Améric Vespuce dans son troisième voyage, lorsque le 17 aout 1501, par les 5° de latitude australe, on prit possession de la côte *por el serenissimo rey*.

VI. LE QUATRIÈME VOYAGE DE VESPUCE COMPARÉ AU VOYAGE DE GONZALO COELHO.

La lettre à Médicis, qui renferme la description du troisième voyage et des constellations du ciel austral, se termine par un passage dont déja M. Southey a reconnu toute l'importance. Vespuce annonce un vaste projet qui doit être le but de son quatrième voyage, et qui servira « à perpétuer le souvenir (glorieux) de son nom. » Déjà il croyait, d'après ses observations et d'après le calcul des distances parcourues, avoir atteint les 52° sud. Il a longé une terre que l'intensité du froid, particulièrement propre aux hautes latitudes de l'hémisphère du sud, rend inhabitable. Je ne hasarderai pas de dire quelle est cette terre. Si effectivement elle a été « longée[1] sur une étendue de vingt lieues, » si ce n'était pas

[1] Voyez plus haut, p. 22.

des bancs de glace accumulés qu'on a pris pour une île, on devrait supposer que l'expédition, après avoir quitté le littoral du Brésil, serait revenue, sans le savoir, poussée par les courans ou les vents, vers le Nouveau Continent, c'est-à-dire vers la côte orientale patagonique[1]. Il est certain du moins que le 13 février 1502, Vespuce avait ordonné de faire route au sud-est ou au *jaloque*. N'ayant pu avancer davantage dans ce troisième voyage[2],

[1] C'est probablement dans une supposition semblable que Hulsius regarde comme avéré, que, long-temps avant Solis, Vespuce, en 1501, a découvert l'embouchure du Rio de la Plata, le Fluss Argyrei. (Voyez la préface de Levinus Hulsius au *Wunderbare Schiffart welche Ulrich Schmidel von Straubing von* 1534 *bis* 1554, *in Americam oder Neuwe welt bei Brasilie gethan*. Noriberga, 1602.) La première édition de cette relation a paru à Francfort sur le Mein en 1567. Schmidel accompagnait l'expédition de Pedro de Mendoza. Voyez les éclaircissemens donnés dans la *Collection de M. Ternaux Compans*, publiée en 1837.

[2] Amerigo Vespucci has usurped the fame of Columbus, but how nearly had he anticipated the work of Magelhaens! The seasen of the year seems to have been the only thing which prevented him from reaching the South Sea before Vasco Nuñez de Balboa had seen it! He had conceived the intention. (Ici Southey cite

l'intrépide et ambitieux navigateur espérait être plus heureux dans une nouvelle tentative. « Ho in animo di nuovo andare, dit-il[1] d'après le texte Riccardien, a cercare quella parte del mondo che riguarda mezzogiorno e per mandare ad effetto un cotal pensiero gia sono armate due caravelle e fornite abondantissimamente de vettovaglie. Mentre adunque *io anderò in levante*, facendo il viaggio per mezzogiorno, navigherò per ostro et giunto que sarò là io farò molte cose a gloria di Dio, a utilità della patria, e a perpetua memoria del mio nome. » Les textes latins portent : *Proficiscar in orientem, iter agens per meridiem : notho vehar vento*[2]. C'est une manière pléo-

en latin, d'après Grynæus, la passage : *Hæsit mihi cordi rursum peragrare eam orbis partem quæ spectat meridiem...*) Vespucci was like Columbus of opinion that such a roote (of reaching India by the west) was to be found and had the fine weather continued a few days longer when he was (1501-1502) on his first voyage for Emanuel, it is more than likely that the strait of Magelhaens would now have borne his name. » (Southey, t. I, p. 18 et 27.)

[1] Band. p. 121. Canovai, p. 99.

[2] *Itin. Port.* cap. 123, p. LXXV, et Gryn. ed. 1532, p. 130.

nastique d'indiquer l'*aire du vent* ou la direction vers le sud, comme le prouvent de nombreux passages des lettres de Vespuce[1]. Les traductions allemandes, surtout Ruchamer et l'opuscule de la bibliothèque de Dresde imprimé en 1505, offrent une leçon plus expressive: « Je me prépare à aller vers le levant en prenant par le sud-ouest, *Afri-*

[1] S'il était question de la direction du mouvement de l'air, du vent *arrière* qui, selon l'expression des marins, mène droit en route, rien ne serait plus absurde que de dire qu'on gouverna au sud, *iter agens per meridiem*, étant poussé par un vent sud (*notho*) : mais dans les lettres de Vespuce, le *vent*, comme j'ai déjà eu occasion de le rappeler, signifie *los rumbos de viento* (*les aires de vent*), comptés d'après les points de la boussole, *rosa de vientos*. Pour aller des Iles du Cap Vert au Brésil, la flotte de Cabral gouverna d'abord *per il vento che si dice fra mezzodi e libeccio*, entre le sud et le sud-ouest. (Badelli, t. I, p. LIV.) Dans le troisième voyage, Vespuce arrive des côtes d'Afrique à celles de l'Amérique méridionale *per libeccium ventum* (texte d'Hylacomylus chez Nav. t. III, p. 265); *navicammo per il libeccio*, au sud-ouest (texte de Baccio Valori chez Band., p. 48). Pour parvenir dans la même expédition de la région des tropiques aux 52° de latitude méridionale, Vespuce navigue *per il vento scilocco*, c'est-à-dire dans la direction du sud-est. (Band. p. 54.)

cus[1]. » Les pensées de Vespuce, comme celles de Colomb, étaient constamment dirigées par l'espoir de trouver, sur les côtes des nouvelles terres opposées à l'Afrique, un passage qui conduirait aux riches îles du levant. Si, dans les phrases que nous venons de citer, le navigateur florentin n'avait voulu désigner que la route autour du Cap de Bonne-Espérance, il n'aurait pas parlé de son projet comme d'une chose dont la réussite « doit illustrer son nom et perpétuer sa mémoire. » Il revient du Brésil et il dit clairement qu'il veut retourner (*andare di nuovo*) dans ces mêmes parages. Gomara, en parlant du Rio de la Plata (fol. XLIX, *a*), observe que déja « en 1501 Vespuce était, par ordre du roi Emanuel de Portugal, sur les côtes du sud, dans l'intention d'y chercher (avant Juan Diaz de Solis) un détroit par lequel on pourrait naviguer aux Moluques

[1] « Ich gedenck bey mir selbs das ich noch mag den vierdten *tag* auff der seiten gegen den Sunnen Auffgang durch den wyndt genant *Africus.* » (Texte de Dresde.) Ce mot Africus (le *lips*, *garbino, libeccio*, ou sud-ouest) n'est certainement pas de l'invention du traducteur allemand ; il devait se trouver dans cette édition latine qu'on dit « arrivée au mois de mai 1505 de Paris, » donc dans un texte autre que celui de Madrignano.

(*buscar estrecho para las Malucas y especeria*). Le quatrième voyage, celui dont l'analyse doit nous occuper ici, est annoncé comme dirigé au levant, à Malacca. Vespuce rapporte que, selon les instructions données par le roi, on devait absolument (*qualicunque non obstanti periculo*) reprendre la route qui avait été suivie dans la navigation précédente. Deux fois (Nav. t. III, p. 283 et 287) il est dit que « l'on doit revenir à la direction prescrite, qui était celle au sud-ouest ou entre le midi et le sud-ouest, selon la latinité barbare d'Hylacomylus », *per suduestium qui ventus est inter meridiem et libeccium*. Ces rumbs de vent et cet ordre du souverain n'indiquent certainement pas un voyage au levant par la voie du Cap de Bonne-Espérance.

Quatrième Voyage d'Améric Vespuce.	Voyage de Gonzalo Coelho.
1)—Départ de Lisbonne avec six navires, le 10 mai 1503, pour visiter une île située vers l'occident (texte de Baccio Valori; *verso l'oriente*, Ramusio; *versus horizontem*, Hylacom.) appelée *Melcha* (Hylac. et Grynæus; *Melacca*, Va-	1)—« Dans l'année 1503, le roi Emanuel envoya Gonzalo Coelho, avec six navires, vers la terre de Santa-Cruz, *ad regionem a Caprale exploratam quam Brasiliam vocant* (*Osorio de rebus Emanuelis.*) Départ de Lisbonne pour la

lori; *Malaccha*, Ramusio). « L'île de Melcha est l'asile de tous les vaisseaux qui arrivent de l'Indus et du Gange : commerçante comme Cadix, elle est située à l'ouest de Calicut et plus au midi, car nous savons qu'elle est placée par 3° de latitude dans notre hémisphère (Ramusio; les textes d'Hylacomylus, Valori et Grynæus portent confusément : *Melcha plus ad occidentem, Calicutia vero ipsa plus ad meridiem respicit, quod idcirco cognovimus, quia ipsa in aspectu* 33 *graduum poli antarctici sita est.*). » L'expédition touche aux îles du Cap Vert, où elle reste 12 jours (Hyl. et Gryn.; 13 jours, Valori et Ram.) pour prendre des vivres. De là elle se dirige au sud-est, « le commandant suprême (capitan maggior, Navidominus), homme présomptueux et rempli d'obstination, voulant, contre la volonté unanime de l'équipage, relâcher à Sierra Leona, terre australe d'Ethiopie. » Lorsqu'on se trouvait déjà en vue de Sierra Leona, il s'éleva une tempête extraordinaire. On ne put attérer pendant quatre jours, et il fallut revenir à notre pre-

terre de Santa-Cruz, le 10 juin 1503. (Damian de Goes, *Chron.* cap. LXV, p. 87.)

mière ou véritable navigation au sud-ouest (*ad priorem navigationem*, Hylac.; *alla nostra navigatione vera*, Ram.) à la direction primitivement prescrite.

2) — « Ayant fait 300 lieues par ce rumb, nous rencontrâmes, à notre grande surprise, à peu près à trois degrés au-delà de la ligne équinoxiale, une île merveilleusement haute, déserte, de deux lieues de long et d'une de large. Cette île nous porta malheur, car le chef de notre expédition, par ses dispositions stupides, toucha, le jour de Saint Laurent, 10 d'août, sur un écueil et perdit son navire, qui était de 300 tonneaux. L'équipage seul fut sauvé. Pendant que nous nous approchâmes tous pour porter secours, le capitaine (*navium præfectus*) me donna l'ordre de me diriger avec mon bateau vers l'île, qui était à la distance de 4 lieues, pour y chercher un port où toute l'escadre pourrait jeter l'ancre. Ma propre embarcation, armée de neuf (?) hommes d'équipages, était occupée à alléger le vaisseau qui avait touché (*alleggerir la nave*); on me fit aller sans elle et

2) — « *Classem* (rex) *Gundissalvo Coëlio commisit : sed navigandi in regionem parum cognitam imperitiâ factum est, ut Coëlius ex sex navibus quatuor vadis allisas amiserit.* (Osorio.) Damian de Goes dit : « *Das quaes* (*seis naos*) *por ainda terem pouca noticia da terra, perdeo quatro Gonzalo Coelho.* »

avec la moitié des hommes. Je trouvai un port, dans lequel j'attendis vainement huit jours le commandant avec les autres navires. Le huitième jour, lorsque mes gens étaient déjà dans la plus grande désolation, nous vîmes arriver une embarcation. Allant à sa rencontre, nous apprîmes que le vaisseau du commandant (*la capitana*) était définitivement perdu avec tout son chargement, excepté l'équipage. Votre Majesté peut se figurer mon affliction quand j'appris de plus que mon embarcation, qui avait dû me suivre dans l'île, selon la promesse du commandant, était restée avec l'escadre et continuait d'aller en avant à la mer. *Che il mio batello e gente restava con l'armata, la qual s'era ita per quel mare avanti* (Ce passsage important se trouve dans Ramusio, t. I, p. 129, B; il manque dans tous les autres textes que j'ai pu examiner.) J'étais à mille lieues de distance de Lisbonne où déjà j'aurais voulu retourner : cependant nous résolûmes d'aller plus en avant après avoir été de nouveau dans cette île inhabitée, mais couverte de végétation, peu-

plée d'une infinité d'oiseaux de terre et de mer, arrosée par des courans d'eau. Les oiseaux se laissaient prendre à la main, et nous en tuâmes pour l'approvisionnement des navires. Il n'y avait d'autres quadrupèdes que d'énormes rats (*mures quam maximi*), en outre quelques serpens et des lézards à deux queues. L'eau et le bois m'ayant été fournis par la *conserve* (*fornemmoci d'acqua e di legne con il battello della mia conserva*, Valori; *in conservantiæ meæ navi*, Hylac.) je quittai l'île et gouvernai au sud-ouest; car nous avions reçu l'ordre exprès du roi que, dans tous les cas (*a todo trance*, Nav. t. I, p. 287), nous devions poursuivre la route de la navigation antérieure. (Tel est le sens des textes latins d'Hylacomylus et de Grynæus. Il n'est question que de la direction, *navigationis via*. Baccio Valori, trompé sans doute par les mots *qualicumque non obstante periculo*, traduit très arbitrairement : *Tenevamo un reggimento del Re che ci mandava, che qualunche delle navi, che si perdesse della flotta o del suo capi-*

tano, fussi a tenere nella terra, che il viaggo passato. Band. p. 61.) En suivant ce rumb du sud-ouest pendant dix-sept jours, nous découvrîmes, à 300 lieues de distance de l'île inhabitée, par un temps très favorable, un port auquel nous donnâmes le nom de *Badia di tutti i Santi* (*Baia*, Ram.; *Omnium Sanctorum Abbatia*, Hyl. et Gryn.) Nous n'y rencontrâmes ni notre commandant, ni aucun autre navire de l'expédition. Après avoir attendu inutilement dans ce port pendant deux mois et quatre jours, nous résolûmes, la *conserve* et moi, de longer la côte plus en avant sur 260 lieues de longueur, jusqu'à ce qu'à la fin nous arrivâmes à un port où nous construisîmes un fortin et y laissâmes, avec des vivres pour six mois et douze canons, les vingt-quatre chrétiens que ma *conserve* avait recueillis de la *capitana* naufragée. »

3) — Nous séjournâmes, pour achever le fortin et charger nos embarcations de bois de brésil (*verzino*), près de cinq mois. Le manque d'équipage et de beaucoup d'objets nécessaires pour l'*agrès* nous empê-

3) — « Gonzalo Coelho ne ramena des six embarcations de son expédition que deux à Lisbonne, après en avoir perdu quatre. Il ne rapporta que quelques productions de la terre (de Santa-Cruz), com-

chait d'aller en avant. Les navigateurs de cette terre (Ram. et Valori; Hylacomylus et Grynæus ont « de cette île ») furent pacifiés. Nous les visitâmes jusqu'à 40 lieues de distance du littoral. Cette terre est, selon nos instrumens, par 18° au-delà de l'équateur, vers le midi, et par 57° (Ram. et Canovai, p. 114; les textes de Grynæus et de Valori portent 35°) à l'ouest du méridien de Lisbonne. De là nous retournâmes à l'embouchure du Tage (en gouvernant au nord-nord-est) après une traversée de 77 jours, le 28 juin (Hylac. et Gryn.; le 18 juin, Valori et Ram.) 1504. On nous avait cru perdus à Lisbonne comme tous les autre vaisseaux de l'expédition l'avaient été, par l'orgueil et la folie du commandant général. C'est ainsi que Dieu punit l'arrogance. »

me le bois rouge qu'on appelle brésil, des singes et des perroquets. » (Damian de Goes.) Le pays porta long-temps la dénomination de *Terre des Perroquets* (*Tellus Psitacorum*, selon l'ambassadeur vénitien Lorenzo Cretico; *Terra di Papagalli* de la seconde mappemonde de Ptolémée de 1522.) Oserio semble se moquer du peu de valeur des chargemens. Il ne fait mention que des singes et non du bois de brésil. *Coëlius duas tantum naves simiis onustas in patriam reduxit.*

Telle est l'analyse du second et dernier voyage fait par Vespuce d'après les ordres du roi Emanuel de Portugal, voyage dont le but était la découverte d'un passage à l'ouest pour parvenir aux parties extrêmes du levant. Malgré l'expédition de Gama, ces parties les

plus orientales de l'Asie continentale et insulaire, restaient cachées sous de vagues dénominations. On confondait les Iles Moluques (*los Malucos*) avec la Péninsule *Malacca*, dont le plus ancien nom persan était un nom entièrement nautique ou plutôt météorologique, *Zyrbad* (*Sottovento*). Les différens textes des lettres de Vespuce présentent ces erreurs de noms en identifiant, comme destination du voyage, *Melcha*, *Melacca* et *Malacca*[1]. Dans une lettre toute géographique du roi Emanuel de Portugal[2] au pape Léon X, dans Andréa Corsali[3] et dans les cartes du seizième siècle[4], c'est

[1] Le nom du peuple foncièrement insulaire des Malais (*Malayu*) se retrouve dans toutes ces dénominations du sud-est de l'Asie. Ce peuple n'a passé que très tard de Sumatra sur le continent, à la péninsule de *Malakha*. (WILHELM VON HUMBOLDT, *Uber die Kawi-Sprache*, t. I, p. I de l'Introduction, et p. 12 de l'ouvrage linguistique.)

[2] « Auream Chersonesum quam *Malacham* accolæ appellant » GRYN. *Nov. Orb.*, p. 184.

[3] RAMUSIO, t. I, p. 180.

[4] Par exemple dans la mappemonde ajoutée à *Solini Polyhist.* (ed. Bas. 1538, *apud Mich. Isingrinium*), où le *Sinus Magnus* est bordé vers l'est par une terre (*Malachæ Regnum*) qui s'étend jusqu'aux 28° de latitude australe.

tantôt la Chersonnèse d'Or, tantôt le bord *oriental* du *Sinus Magnus* qui sont appelés *Malacca* et *Regnum Malachæ.* L'Ile de *Malaï* que le schérif Edrisi, sous l'influence des idées systématiques de Marin de Tyr et de Ptolémée[1], étend « de la Mer Résineuse à l'extrémité de la Chine, vers le pays de Zend, et à la côte orientale de l'Afrique, » appartient à ces mêmes fantômes de la géographie du moyen-âge. Ces fantômes n'ont commencé à disparaître que lorsqu'après la conquête de Malacca par Alfonse d'Albuquerque, en 1511, la véritable configuration des côtes continentales et leurs rapports avec les Iles de la Sonde ont été reconnus. Dès-lors, et cette dénomination paraît la plus bizarre de toutes, les Espagnols nommèrent les Philippines et les Moluques comme les côtes de la Chine et du Japon, *Indias del Ponente*[2].

La même incertitude qui règne sur l'île que Vespuce a vue par une haute latitude australe dans son troisième voyage, le 2 avril 1502, couvre aussi cette île, située par les 3° de lati-

[1] Voyez t. I, p. 144, 161, 331, et. t II, p. 373. (EDRISI, trad. de Jaubert, p. 86 et 92.)

[2] HERRERA, *Decr. de las Indias*, cap. 26, p. 52.

tude sud, près de laquelle se perdit, dans le quatrième voyage, le vaisseau du chef de l'escadre. Les commentateurs ont nommé successivement l'Ile de San-Fernando Noronha (lat. 3° 50′, long. 34° 43′), le Peñedo de San-Pedro (Lof S.-Paul, lat. bor. 0° 57′, long. 31° 36′), rocher très insignifiant[1], et l'Ile Saint-Mathieu, qui n'a que le défaut de ne pas exister[2]. S'il fal-

[1] Le *Peñedo de S. Pedro* fut découvert par le capitaine Jorge de Brito, commandant du navire *San Pedro* de l'expédition da Garcia de Noronha, qui partit pour l'Inde avec Pero Mascarenhas en 1511. Luttant contre les courans du Cap S. Augustin, les pilotes de Noronha voulurent retourner vers la côte de Guinée, et au milieu du golfe le navire *San Pedro* manqua de se perdre sur un rocher qui prit ce même nom. C'est ainsi que Barros raconte cet événement (Dec. II, lib. VII, cap. 2, t. IV, p. 162). Nous voyons combien étaient extraordinaires les routes que tentaient les navigateurs de ce temps pour doubler le Cap de Bonne-Espérance, voulant éviter à la fois les calmes de l'équateur et les courans des deux continens opposés.

[2] Je suis l'opinion de tous les géographes modernes, quoiqu'un passage curieux de l'*Asia* de Barros et les journaux authentiques de Garcia Jofre de Loaysa, Hernando de la Torre et Andrès de Urdaneta qui, grâce à la munificence du gouvernement espagnol, ont été publiés en 1837, donnent les détails les plus circons-

lait absolument se décider dans le choix, je me prononcerais, avec M. Navarrette, pour l'Ile

tanciés sur la découverte de l'Ile S. Mathieu (San Mattheus des Portugais), que M. Southey croit être l'île de Vespuce. Loaysa coupa la ligne 3° 50′ à l'ouest de Cadix, d'après les recherches de M. Navarrete, et en gouvernant au sud-est, il découvrit, le 15 octobre 1525, à dix lieues de distance, l'île problématique. Elle était haute et couverte de végétation, ayant un bon mouillage, et vers la pointe de l'est deux autres petites îles très voisines l'une de l'autre. On la crut par les 2° 30′ de latitude australe; selon la Torre elle est par les 3°. L'Ile S. Mathieu était « très connue d'un Portugais embarqué dans l'escadre : il racontait que cette île avait été jadis habitée par ses compatriotes, mais que les colons blancs avaient tous été assassinés par leurs esclaves nègres. Des orangers à fruit doux et des poules comme on en a en Espagne et en Portugal restaient comme témoins d'une ancienne population européenne. On trouva aussi une croix portant l'inscription : *Pedro Fernandez a passé par ici en* 1515. Loaysa séjourna 18 jours dans l'île. » (Nav. t. V, p. 8, 247 et 401.) Barros rapporte « que l'on rencontra dans l'intérieur de l'Ile S. Mathieu deux arbres, dont les incisions de l'écorce indiquaient que déjà, en 1435 (donc 28 ans avant la mort du fameux infant Dom Henrique) des Portugais avaient passé par là. » (Barros, Dec. I, lib. II, cap. 2, t. I, p. 146-148.) Selon Faria y Sousa (*Asia Port.* t. I, cap. 2, p. 18) ces arbres offraient la

de Noronha, qui a la grandeur indiquée par Vespuce, un excellent port vers le nord, du bois, de l'eau fraîche, et encore aujourd'hui,

devise de l'infant, « *talent de bien faire*, » que les navigateurs de ce temps, enthousiastes de la gloire du prince, avaient coutume d'inscrire sur de vieux troncs de dragonniers, à la fois comme souvenirs et comme marques de prise de possession. Lorsqu'on pèse l'ordre et l'extrême candeur qui règnent dans l'itinéraire de Loaysa, et que l'on y ajoute d'autres documens rédigés par des témoins oculaires, on se demande, avec une curiosité toujours croissante, quelle est cette île si minutieusement décrite dans laquelle l'escadre espagnole, composée de sept navires, a séjourné depuis le 15 octobre jusqu'au 3 novembre 1525. Le nom de l'Ile S. Mathieu, placé jadis dans le méridien du Cap Palmas, a disparu de toutes nos cartes modernes. Ne parviendra-t-on jamais à résoudre ce problème d'une manière satisfaisante? Les recherches faites en 1799 et 1802 par le capitaine Archibald Dalzel, gouverneur du Cape-Coast Castle, ont été sans succès. (PURDY, *Oriental Navig.* 1826, p. 15, où par erreur la découverte de l'île, due aux Portugais, est placée en 1516.) Il est assez extraordinaire que Barros, qui lui-même avait été dans le Golfe de Guinée trois ans avant le voyage de Loaysa (*Vida de Joaõ de Barros*, par MANOEL SEVERIM DE FARIA, p. X), nomme dans la première Décade, publiée en 1552, l'Ile S. Mattheus « *huma Ilha que ainda hoje per nos não he sabida.* » Il ne me paraît pas qu'il puisse être question

malgré les chats devenus sauvages, cette infinité de rats[1] et d'oiseaux terrestres dont parle le voyageur florentin. Si la *Sanctorum Abbatia* est, comme il est très probable, la baie de Tous les Saints (lat. 12° 58′, long. 40° 51′), la distance de l'île découverte vers le commen-

d'Anno-bom (lat. 1° 24′ 18″ S.) de S. Thomas ou de l'Ile des Princes, si rapprochées des côtes et de latitudes si différentes. Dans ces parages où le courant de Guinée borde le courant équatorial, entre les méridiens des Caps Mesurado et S. Paul, par 1° et 7° de latitude australe, il reste une partie de l'Océan peu visitée, comme il est facile de s'en convaincre en jetant les yeux sur la première carte des courans et des routes dans la partie est de l'Atlantique du major Rennell. Je termine cette note en rappelant que M. de Fleurieu, dont le nom est de quelque autorité, croyait à l'existence de l'Ile S. Mathieu. Voilà un problème qui, comme celui des Iles Aurore, n'est pas résolu entièrement.

[1] Tem boas aguas : os ratos sam numerozissimos como tambien as rolas (*Corog. braz.* t. II, p. 218). Vespuce dit avoir aperçu l'île à 22 lieues de distance, ce qui, en supposant des lieues de 20 au degré, donnerait aux montagnes de l'île à peu près 600 toises d'élévation. San Fernando de Noronha a effectivement dans l'est une haute montagne appelée *la Pyramide*. Il se prolonge aussi, jusqu'à 14 lieues de distance, un bas-fond vers l'ouest.

cement d'août 1503 au port brésilien, ne peut être la même que celle de Sierra Leone à l'île. La première distance est la moitié de l'autre; mais l'erreur de ces évaluations n'a pas de quoi nous étonner, lorsqu'on considère que le *point d'estime* des pilotes ne se fondait pas même alors sur la mesure du sillage par le *loch*. Si, comme l'affirme M. Southey, l'honneur d'avoir établi la première colonie au Brésil appartient à l'expédition dans laquelle se trouvait Vespuce, il est important de fixer la position de ce petit établissement. Le navigateur indique la latitude de 18° S., et une longitude qui correspond, d'après différens textes, à $46^{\circ}\frac{1}{2}$ ou à $68^{\circ}\frac{1}{2}$ de longitude à l'occident de Paris[1]. La latitude placerait le fortin que l'on construisit alors dans la province de Porto Seguro, près de la Villa Viciosa. La proximité des bas-fonds dangereux des Paredes et des Abrolhos rend cependant peu probable que l'on eût trouvé là un port propre à recevoir le nouvel établissement. Sans compter sur une grande précision dans l'indication de la

[1] La véritable longitude du point où le parallèle de 18° coupe le littoral brésilien, a, selon Roussin et Givry, 41° 42′ de longitude.

latitude, on pourrait admettre que Vespuce a voulu se rapprocher des côtes que Cabral avait vues les premières. Le Monte Pascoal est en effet à peu près par les 17°. Le père Cazal[1] oppose à la relation de Vespuce l'existence d'une pierre monumentale (*pedrão*) découverte par le colonel Alphonse Botelho de Sousa[2] en 1767, dans l'Ile Cardoso, vis-à-vis de la Barre de Cananea (lat. 25° 5′ S.), un peu au nord de la baie de Paranagua, et sur laquelle doit se trouver le chiffre 1503. Comment, dit-il, « le fabuleux Vespuce » peut-il donner le parallèle de 18° comme *l'extrême* limite de son quatrième voyage, si l'expédition que le roi Emanuel a fait entreprendre en 1503 est parvenue jusqu'au delà des 25° de latitude australe? Je répondrais que l'historien bénédictin Gaspar da M. de Deos n'a vu dans cette même pierre qu'un *pedrão* placé trente ans plus tard, en 1531, par Martim Alonso de Sousa, qui le premier imposa le nom de Rio de Janeiro à la baie que Magellan, en 1519, avait nommée *Bahia de Santa-Lucia*. L'inscription de 1503,

[1] *Cor. braz.* t. I, p. 207.

[2] Southey, t. I, p. 34.

si toutefois elle est bien lisible et certaine, ne pourrait-elle pas aussi avoir été placée par le grand Alfonso de Albuquerque, par Christoval Jaques, ou bien par un vaisseau de l'expédition de Coelho. Ce vaisseau serait-il un de ceux que faussement Vespuce avait cru perdus?

C'est ici le lieu où nous devons examiner avec précision les dates de ces différens voyages et leurs rapports avec le sujet principal de cette discussion. Un document important que Ramusio seul nous a conservé en entier, est une lettre de Giovanni da Empoli, agent de la riche maison de commerce des Marchioni[1], sur un des navires d'Alfonso de Albuquerque. Cette lettre nous apprend qu'en juin 1505, donc cinq à six semaines après le départ de Vespuce pour son quatrième voyage, les quatre vaisseaux d'Albuquerque destinés pour Cochin, dans les Grandes Indes, relâchèrent sur les côtes du Brésil. Empoli raconte « que, partant de Lisbonne le 6 avril 1503, les pilotes résolurent, à la hauteur du Cap Vert, de ne pas suivre la route ordinaire le long

[1] Les mêmes négocians qui avaient avancé des fonds pour l'expédition de Jean de Nova, le Gallego. Voyez t. IV, p. 225, et plus haut, p. 50.

des côtes d'Afrique, mais de chercher la haute mer 750 à 800 lieues (vers le S. O.). » Après vingt-huit jours de traversée, l'escadre reconnut une île « déja découverte antérieurement, et, à ce qu'il paraît, d'aucune valeur (*detta isola era di nullo valore*). On la nomme l'Ile de l'Ascension[1]. Après avoir passé une nuit entière

[1] Voici les époques précises des découvertes faites au commencement du 16e siècle dans l'Océan Atlantique :

1501. Au mois de juin, l'Ile de la *Conception*, découverte par Jean de Nova, le Gallego, en allant aux Grandes Indes. La latitude indiquée par le navigateur prouve qu'on a eu tort de soupçonner que Nova ait vu l'Ile de Trinidad que les Portugais nommaient anciennement *Ascensão minor*. (Voyez les discussions lumineuses de M. Duperrey dans l'*Hydrographie de son voyage autour du Monde*, p. 60-66.) En mai 1503, Alphonse d'Albuquerque, dans sa traversée du Cap Vert aux côtes du Brésil, revit l'Ile de la Conception et la désigna, dans son journal, sous le nom de l'*Ile de l'Ascension*, sans qu'on puisse décider si c'est bien lui qui, le premier, lui a imposé un nom qu'elle a conservé jusqu'à ce jour. Empoli dit : *Una terra la quale gia per altri era trovata : chiamasi* (l'expression est très vague) *Isola d'Asensione*.

en danger autour d'elle, nous continuâmes notre route si bien avant (*tanto avanti*), que

1502. Au mois d'août l'*Ile Sainte-Hélène*, découverte encore par Jean de Nova, le Gallego, à son retour des Grandes Indes.

1506. Au mois de mai, l'*Ile Tristan da Cunha*, découverte par le navigateur de ce nom, qui partit le 6 mars 1506 de Lisbonne, doubla le Cap S. Augustin du Brésil à la vue de terre, eut connaissance, dans la province de Pernambuco, d'un Rio San Sebastiam (CASTANHEDA, lib. II, cap. 32), et découvrit une île visible de très loin et située par les 37° 5′ de latitude australe, dans la traversée au Cap de Bonne-Espérance (BARROS, Dec. II, lib. I, cap. 1, t. III, p. 4 et 6).

1511. Le *Peñedo de San Pedro*, découvert par Garcia de Noronha, ou plutôt par Jorge de Brito, qui naviguait sous les ordres de Noronha. Voyez plus haut, p. 129, n. 1.

Je ne puis indiquer avec certitude les époques des découvertes des Iles de *Fernando de Noronha* et de *Martin Vaz*. Je crois avoir rendu assez probable que la première, dont Alcedo place la découverte en 1517 (*Dicc. geogr.* t. III, p. 343), a déja été vue par Vespuce le 10 août 1503. Le père de Garcia de Noronha, que nous venons de nommer, s'appelait sans doute Fernando (BARROS, Dec. II, lib. VII, cap. 2, t. IV, p. 161), mais rien n'annonce qu'il ait été près des côtes

nous attérâmes au milieu (*per mezzo*) de cette *terre* de Vera Cruz appelée aussi terre du Brésil, et déja découverte par Améric Vespuce. » L'expédition d'Albuquerque fit quelque séjour dans ce pays. Empoli décrit les moeurs des habitans qui avaient les lèvres traversées d'ossemens de poissons, et « vivaient à la manière d'Epicure en mangeant de la chair humaine séchée à la fumée. » Ce témoignage de l'expédition de Vespuce[1] au Brésil, dans une lettre écrite

du Brésil, et qu'il soit identique avec celui que j'ai cité plus haut comme ayant péri dans l'expédition de Juan Parayra. Les rochers de Martin Vaz (lat. australe 20° 27′ 42″, long. 31° 12′ 58″) près de l'Ile Trinidad, ne doivent pas leur nom à Martin Vaz Pacheco, qui alla avec Pero Mascarenhas dans l'Inde. Ils sont bien décrits dans le Recueil d'Espinosa (*Memorias sobre las obs. astr. de los Nav. Españoles*, t. I, n. 2, p. 20).

[1] « Dà essa (Isola di Assensione) partiti, navigando pure in detta volta ci trovamo tanto avanti per mezzo la terra della Vera Croce over del Bresil cosi nominata, *altre volte discoperta per Amerigo Vespucci* nella quale si fa buona somma di Cassià et di Verzino. » (Empoli, dans Ram. t. I, p. 145.) L'auteur de la lettre revint des Grandes Indes à Lisbonne avec l'expédition d'Albuquerque, le 16 septembre 1504, un peu plus de deux mois après le retour de Vespuce du quatrième voyage. La phrase de la lettre d'Empoli : *Come fummo* a drit-

probablement à la fin de 1504 ou au commencement de l'année suivante, mérite bien plus d'attention qu'on ne paraît y en avoir attaché jusqu'ici. Empoli, naviguant pour les Portugais, nomme Vespuce et non Cabral; il le nomme dans un document qui n'était pas destiné à voir le jour, et le soin qu'il a de dire que l'Ile de l'Ascension avait déjà été découverte dans une expédition antérieure, prouve qu'il tâchait d'être exact dans des questions relatives à l'histoire des découvertes. L'agent d'un Florentin, bailleur de fonds et établi à Lisbonne, devait sans doute être en relation avec Vespuce; il *pouvait* être son ami; mais comment voir un acte de *complaisance* dans une phrase ajoutée incidemment dans une lettre familière non destinée à la publication? Une telle complaisance aurait été sans but. L'expression : *au milieu de la terre du Brésil*[1], la position du point de départ (l'Ile de l'As-

tura dell' *Isola di San Thomè perdemo la vista di nostra polo artico*, paraît transposée et se rapporter à la partie de la route antérieure à la reconnaissance de l'Ile d'Ascension.

[1] « Affonso de Albuquerque não se nos diz em que latitude fosse. » *Cor. braz.* t. I, p. 43.

census), et la direction combinée du courant équinoxial et du courant du Brésil qui porte depuis Bahia au sud-sud-ouest, rendent à la fois probable que l'attérage de l'escadre d'Albuquerque a été dans une partie assez méridionale du Brésil.

Trois expéditions ont eu lieu d'après les ordres du roi Emanuel dans cette même année 1503, qui fut aussi l'année du quatrième voyage de Vespuce. Ce sont les expéditions d'Albuquerque, de Gonzalo Coelho et de Christovão Jaquez[1]. Il n'y a aucun soupçon que le navigateur florentin ait été dans la première qui fut de *quatre* et non de *six* vaisseaux, et dont les incidens diffèrent totalement. M. Southey, dans son histoire du Brésil[2], regarde Coelho, le père Cazal, après de longues hésitations, regarde Jaquez comme le chef de l'expédition dans laquelle le commandement d'un des navires avait été confié à Vespuce. Un savant profondément instruit de l'histoire de son pays, le marquis de Santarem, regrette[3]

[1] Le vicomte de SANTAREM, dans le *Bulletin de la Soc. de Géographie*, t. VIII, février 1837, p. 74.

[2] T. I, p. 20.

[3] Lettre du 15 juillet 1826, dans NAV. t. III, p. 313.

avec raison que « l'ouvrage que Coelho avait composé, par ordre du roi Emanuel, sur l'Amérique portugaise, après avoir tout vérifié de ses propres yeux, ouvrage presenté au roi Jean III, ne soit pas parvenu jusqu'à nous. » Il ajoute[1] : « Mais supposons que Vespuce fît partie de cette expédition; est-ce que le seul fait de voir Gonzalo Coelho chargé du commandement et de la relation du voyage, ne détruit pas les prétentions exclusives du Florentin aux découvertes qu'il s'attribue et à la gloire de donner son nom à ces régions? » Certes il ne peut y avoir rien d'exclusif pour Vespuce, puisqu'il n'a commandé aucune des quatre expéditions dans lesquelles il s'est trouvé engagé. Nous avons vu que, dans le quatrième voyage surtout, Vespuce nomme plusieurs fois, mais en le traitant avec irrévérence, le commandant de l'escadre. C'est, d'après tous les textes italiens et latins, un *capitan maggior*, *Navidominus noster*, *præsumptuosus capitosusque præter necessita-*

[1] Notes manuscrites ajoutées à la traduction française de la lettre précédente. Voyez aussi *Bulletin de la Soc. de Géographie*, t. III, octob. 1835, p. 228.

tem, qui ne prend de folles résolutions que pour faire sentir son autorité suprême, *solum ut sese nostri et sex navium præpositum ostentaret*.

Les notions qu'on a pu recueillir sur la personne de Gonzalo Coelho sont assez incomplètes. On le trouve, dès 1489, engagé dans une mission bizarre, mais toute diplomatique. Il fut chargé de porter à la rive méridionale du Sénégal des chevaux portugais et d'autres riches présens destinés à Bemoi, prince nègre de la nation des Iolofs (les Ialofs de Barros), dans le but de gagner de l'influence sur lui et de le convertir au christianisme. Ce pieux stratagème ne réussit qu'au moment où le prince se vit chassé de son trône[1]. Le navigateur Coelho qui avait accompagné Vasco de Gama dans son glorieux voyage aux Grandes Indes, et Alvarez Cabral en 1500, ne fut pas Gonzalo, mais Nicolão Coelho, naufragé en 1504 à l'est du Cap de Bonne-Espérance, au retour de l'expédition de Francisco de Albuquerque, dont il faisait partie. Damian de

[1] Barros, Dec. I, lib. III, cap. 6, t. I, p. 205-211. *Asia Port.* t. III, p. 530.

Goes[1], historien d'une grande autorité, fixe la véritable époque du départ de Gonzalo Coelho pour le Brésil, à l'année 1503. L'accord précis de trois circonstances, de l'époque du voyage, du nombre des navires et de la perte essuyée pendant le cours de l'expédition, me paraissent des indices suffisans pour regarder, avec M. Southey, Gonzalo Coelho comme le commandant de l'escadre de Vespuce. Ni Jaquez, ni Coelho n'ont visité le Brésil en 1501. Si le troisième voyage de Vespuce n'avait pas eu lieu (sous un chef qui nous est resté inconnu jusqu'ici), trois années se seraient écoulées depuis que la nouvelle de la grande découverte de Cabral était arrivée à Lisbonne par Gaspar de Lemos, sans que le roi Emanuel eût songé à profiter de cet événement. Une sup-

[1] Ni Barros, ni Sousa (*Hist. del Reyno de Port.* p. 272; et *Asia Port.* t. III, p. 351) ne font mention du voyage de Coelho au Brésil. Le premier en avait sans doute parlé dans son Histoire de la *Terre de Santa Cruz*, qui a été malheureusement perdue pour nous, tandis que son Traité sur une nouvelle espèce de jeu d'échecs, dont les pièces représentaient « les *vertus morales* d'après les Ethiques d'Aristote, » s'est conservé. (*Vida de João de Barros*, 1778, p. XLIV et LXX.)

position pareille n'est pas admissible lorsque l'on considère l'esprit inquiet de ce prince et la rivalité jalouse du Portugal et de l'Espagne.

Le récit que Vespuce fait de la fin de l'expédition de 1503 peut laisser quelque doute. En ne ramenant que deux navires en Europe, il en indique sans doute quatre perdus, comme font également Goes et Osorio[1]; mais la même

[1] D'après le manuscrit de Francisco da Cunha, Gonzalo Coelho n'avait que *trois* vaisseaux dont il perdit *deux*; mais ce manuscrit, comme l'a déjà remarqué le père Cazal, est si embrouillé qu'il fait revenir Coelho en 1521 (*Cor. braz.* p. 43 et 45), et qu'il confond les deux règnes d'Emanuel et de Jean III. Comparez aussi la *Noticia do Brazil* dédiée au conseiller d'état Christovão de Moura en 1589, et publiée dans la *Collec. de Noticias para Hist. e Geogr. das Nacões ultramar.* t. III, P. I, p. 6. (Cette notice très importante, divisée en 196 chapitres, semble contenir le *routier des côtes du Brésil* que le père Cazal croit de 1587, et qu'il attribue également à Francisco da Cunha. *Cor. braz.* t. I, p. 42.) D'après les dialogues de Pedro de Mariz cités par M. de Santarem, Coelho ramena quatre vaisseaux. (Nav. t. III, p. 313.) Telle est l'incertitude des témoignages sur une expédition qui paraît avoir inspiré peu d'intérêt. Le personnage que Hans Staden de Homberg trouva en 1548 comme commandant « a Marino, » près de Pernambuco (Grannenbucke) et qu'il nomme *Arto-*

lettre établit que Vespuce regardait le chef de l'escadre, sauvé d'abord dans le naufrage sur un écueil près de l'île inhabitée, comme ayant été noyé plus tard à son retour en Europe. « Nous fûmes d'autant mieux reçus à Lisbonne, dit-il, que toute la ville nous croyait perdus. *L'altre navi della flotta tutte s'eran perdute per la superbia e pazzia del nostro capitano, che cosi paga Dio la superbia.* » Cette joie un peu sauvage de la vengeance divine ne peut se rapporter qu'à la personne même du chef que Vespuce, au moment où il écrivait ces lignes, croyait dûment puni et submergé dans les flots. Cependant Damian de Goes raconte que Coelho ramena les débris de son expédition, c'est-à-dire deux vaisseaux. « *Perdeo quatro naos e as outras duas trouxe ao regno com mercadorias da terra que eraõ pão vermelho,*

koslie, selon l'édition française de M. Henri Ternaux (1837, p. 4), est sans doute aussi un Coelho, car je lis dans l'*editio princeps* imprimée en allemand à Marbourg en 1557 (chap. 3) *Artokoelio*, ce qui est peut-être *Duarte Coelho.* (Southey, t. I, p. 46.) Ce prénom *Duarte* et surtout l'époque du voyage de Staden rendent peu probable qu'il soit question de Gonzalo Coelho.

bogios e papagaios. » La contradiction de ces témoignages n'est peut-être qu'apparente. Gonzalo a sans doute survécu aux accidens funestes d'une navigation dont il offrit personnellement, à ce que rapporte Francisco da Cunha, la relation à son souverain; mais Vespuce écrit sous l'impression du moment [1]. Le chef qu'il croyait définitivement perdu peut être arrivé plus tard à Lisbonne. Dans les expéditions de ce temps, les retours partiels étaient très-communs [2], surtout lorsque, comme c'était le cas après le désastre du 10 août 1503, les bâtimens d'une même flotte avaient été séparés sans pouvoir se retrouver. M. Navarrete a déjà remarqué, en parlant de la fin de la lettre de Vespuce, qu'on ne concevait pas d'après quelle donnée il regardait

[1] Le texte Valori seul donne une date à la relation du quatrième voyage de Vespuce, celle du 4 septembre 1584 (Band. p. 63) que Canovai transforme avec raison en 1504. La lettre n'était par conséquent écrite que de huit à neuf semaines après le retour de son auteur.

[2] Voyez par exemple le commencement et la fin de la lettre du roi Emanuel en date du 29 juillet 1501. (Nav. t. III, p. 95 et 100.)

comme perdus le chef de l'escadre et le reste de « *la flotta la quale s'era ita per quel mare avanti.* »

Le capitaine Christopho Jaquez est un personnage intimement lié à la première colonisation du Brésil. On lui attribue la découverte de la Baie de Tous les Saints; mais ce fait ne semble pas suffire pour le déclarer, avec le père Cazal, commandant de l'escadre dans laquelle se trouvait Vespuce. Le départ des six vaisseaux de Gonzalo Coelho étant bien constaté comme ayant eu lieu au 10 juin 1503, il est peu probable que six autres vaisseaux eussent été envoyés également au Brésil et dans la même année. Jaquez peut avoir placé des pierres monumentales (*pedraõs*) dans des lieux que d'autres avaient visités avant lui, sans y avoir laissé des marques de prise de possession. Le père Cazal croit même que la véritable découverte de la Baie de Tous les Saints appartient à Gaspard de Lemos, lorsque Cabral le dépêcha de Porto Seguro à Lisbonne, et qu'il longea la côte jusque vers le Cap Saint-Augustin. On ne sait rien sur l'époque des premiers voyages de Christophe Jaquez, dont le nom ne se trouve ni dans la chronique de

Damian de Goes, ni dans le catalogue général des expéditions portugaises de Faria y Sousa, quoique l'on prétende qu'il se soit avancé jusqu'au Cap des Vierges, à l'entrée du détroit de Magellan [1]. En écartant tout ce qui est vague, il paraît que, d'après les règles d'une critique sévère, Gonzalo Coelho mérite la place que nous lui avons assignée dans le quatrième et dernier voyage d'Améric Vespuce.

Le séjour du navigateur florentin en Portugal ne fut plus que de quelques mois. Vespuce exprime, comme font généralement les voyageurs à la fin d'une expédition lointaine, le désir du repos. A ce désir si vif et si passager succède le tourment d'un manque d'émo-

[1] *Cor. braz.* t. I, p. 39, 41, 44 et 45; t. II, p. 113 et 193. Jaquez établit plus tard un comptoir (*feitoria*) à Itamaraca, dans la province de Parahyba : il combattit les Français qui, en 1516, visitaient les côtes de Bahia pour couper du bois de teinture (Southey, t. I, p. 29), et son nom, comme chef d'une escadre, se retrouve encore en 1528 dans une pétition de quelques marins de la flotte de Loaysa détenus à Pernambuco. (Nav. t. V, p. 314.)

tions, le sentiment d'un besoin de se jeter dans une nouvelle entreprise. « Me voilà de retour à Lisbonne : j'ignore ce que le roi veut faire de moi; je voudrais jouir enfin de quelque tranquillité. » C'est par ces mots que se termine[1] la lettre écrite au commencement du mois de septembre, en 1504; et déja cinq mois plus tard, nous voyons Vespuce, porteur d'une lettre très affectueuse de Christophe Colomb, se rendre de Séville à la cour d'Espagne, qui résidait à la Ciudad de Toro, pour se mettre, conjointement avec Vicente Yañez Pinzon, à la tête d'une grande expédition de découverte destinée au pays des épices. Trois ans auparavant le roi Emanuel lui avait envoyé des émissaires à Séville et l'avait séduit

[1] Le nom de Benvenuti, la recommandation de Ser Antonio Vespucci, frère d'Améric, et ses vœux pour la prospérité de l'*eccelsa Republica* (de Florence) ne se trouvent à la fin de la lettre que selon le texte de Baccio Valori : ils manquent dans le texte d'Hylacomylus. Cette remarque n'a de l'importance que parce qu'elle prouve les changemens que subissaient les copies des lettres de Vespuce, selon que ces copies étaient envoyées au Gonfalonier Soderini ou au roi René, duc de Lorraine.

par de belles promesses : maintenant c'est Ferdinand-le-Catholique qui, à son tour, enlève Vespuce au Portugal et lui ouvre une brillante carrière. Les connaissances qu'il avait acquises pendant le cours de ses navigations le rendaient alternativement précieux à deux monarques puissans et rivaux. Le roi Emanuel était alors dans la dixième année de ce règne qui a jeté tant d'éclat, parce qu'il était riche à la fois en hommes extraordinaires et en grandes conceptions. Déjà étaient tracés les plans ponr la conquête de l'Inde, du Golfe Persique et de l'Afrique orientale, plans qu'ont exécutés plus tard Francisco de Almeida et le valeureux Alfonso de Albuquerque. La résistance qu'offraient dans cette lutte, et l'antique civilisation de l'Asie et une population concentrée sur le littoral, fixait l'attention du gouvernement portugais [1] bien plus que ces

[1] Les rapports fréquens qui s'établissaient alors avec les princes de l'Inde et de l'Afrique, semblent avoir engagé le roi Emanuel à imiter jusqu'à la bizarrerie de la magnificence orientale. Il ne se donnait pas seulement à Lisbonne, en 1517, le spectacle d'un combat entre un rhinocéros et un éléphant (Damian de Goes, *Chron.* Parte IV, cap. 18, p. 477), mais il se faisait précéder

hordes barbares du Brésil pauvres en métaux précieux et faciles à subjuguer. Le pays découvert par Pinzon et par Cabral n'inspirait de l'intérêt, qu'autant qu'on espérait trouver quelque passage vers l'ouest, et qu'on devancerait ainsi une nation rivale dans la réalisation du grand projet de Toscanelli et de Colomb. Le dernier voyage de Vespuce sous les ordres de Coelho avait eu une malheureuse issue. Soares de Albergaria avec treize, Almeida avec vingt-deux vaisseaux, partirent

aussi, dans les entrées solennelles, de quatre ou cinq éléphans et de toute une ménagerie de bêtes exotiques. (Faria y Sousa, *Hist. de Port.* p. 276.) Tel était aussi l'usage des cours chez les rois nègres du Soudan. « Lorsqu'ils sortent à cheval, dit Edrisi, pour rendre la justice à leurs sujets (et on regarde ces princes comme les plus justes des hommes), ils se font précéder par des éléphans, des girafes et d'autres bêtes sauvages de cette partie de l'Afrique. » (Trad. de M. Amédée Jaubert, t. I, p. 17.) L'auteur portugais, d'ailleurs si judicieux, qui nous a conservé l'histoire d'un combat entre le rhinocéros et l'éléphant, montre tant de foi dans l'intelligence du dernier de ces animaux, qu'il parle « des promesses rassurantes que le roi Emanuel fit donner à l'éléphant qu'il envoya en cadeau au pape Léon X, et d'un éléphant du roi de Narsinga qui écrivait assez lisiblement et faisait un petit commerce dans la ville. »

pour l'Inde orientale en 1504 et 1505. A côté d'efforts si extraordinaires rendus nécessaires par la politique du moment, l'Occident attirait peu l'intérêt public. Améric Vespuce, le navigateur des Indes de l'Occident, se sentait oublié. La lettre de Colomb dont nous avons déjà parlé, dépeint Vespuce revenant du Portugal à Séville « comme un homme de bien, mais pauvre, n'ayant pas joui, à cause des revers de la fortune, du prix [1] de ses travaux. » Cet état d'indigence devait l'avoir rendu facile à accepter les propositions de l'Espagne. Il allait toujours là où l'on voulait mettre à profit son talent. A une époque signalée par la multiplicité des entreprises, les esprits inquiets brisaient sans scrupule les liens qu'ils avaient contractés. Vespuce agissait comme deux hommes qui lui étaient supérieurs en talent, Sébastien Cabot et Magellan. Tous passèrent presque alternativement du service d'un prince à celui d'un autre. Leur loyauté consistait à embrasser avec ardeur les intérêts du pays dans lequel ils résidaient. Le souvenir des

[1] *Sus trabajos no le han aprovechado tanto como la razon requiere.* (Carta del Almirante del 5 febr. 1505.)

bienfaits reçus troublait d'autant moins leur conscience, qu'au moment critique une longue liste de griefs était formée pour constater l'ingratitude du gouvernement qu'on avait envie d'abandonner.

C'était vers les années 1505 à 1507 que la cour d'Espagne commençait à s'occuper avec le plus de persévérance du dessein de trouver la route « al nacimiento de la especeria » par quelque détroit sur la côte méridionale du Brésil. Les tentatives de Colomb dans les régions équinoxiales, surtout celles du quatrième voyage terminé à la fin de 1504, avaient aussi peu réussi que les navigations entreprises vers le nord-ouest. L'Océan Pacifique n'avait point encore été vu, mais on savait déjà de la bouche de Colomb que, selon les récits des indigènes, « il existait de l'autre côté de Veragua une côte (celle de la province de Ciguare) qui était éloignée seulement de dix journées du Gange[1]:

[1] Nav., t. I, p. 299. Comme c'est surtout dans le quatrième voyage, terminé seulement deux ans avant sa mort, que Colomb dit le plus clairement « qu'il se croit en Asie et qu'il va du Catayo à Haïti » (p. 304), on doit être surpris que Herrera ait pu affirmer ce qui suit (Dec. I, lib. VI, c. 15, t. I, p. 141) : « L'amiral n'a

on savait que cette côte « était située, par rapport à Veragua, comme Tortosa l'est par rapport à Fuentarabia, ou comme Pise à Venise. » D'après les idées systématiques du temps, un tel bassin de mer ne pouvait être que le *Ma-*

cru être arrivé à la fin de l'Orient et au commencement de l'Asie que dans ses premiers voyages; mais, ayant découvert la terre ferme (Paria, dans le troisième voyage), il est revenu de son erreur. » Cette remarque touche un point historique très important et absolument erroné. Aussi M. Navarrete, si prudent dans ses jugemens, dit dans une note ajoutée à la *lettera rarissima:* « Colomb se croyait en Asie. » (Nav. t. IV, p. V.) S'il était nécessaire d'offrir une preuve plus évidente encore, je rappellerais la lettre que Colomb écrit au pape Alexandre VI en février 1502, donc quatre ans après l'attérage à la côte de Paria dans le troisième voyage. « J'ai découvert, dit l'amiral, 333 lieues *de la terre ferme d'Asie.* » Le chiffre des lieues se rapporte à l'étendue des côtes méridionales de Cuba que, lors du second voyage, il fit déclarer dans un document officiel appartenir au continent du Cathaï ou plutôt de la province chinoise de Mango. (Voyez t. IV, p. 355.) Aussi Anghiera, qui entretenait une correspondance avec Colomb (Epist. CLII), dit clairement que celui-ci regardait la terre ferme, depuis les bouches du Dragon et Paria jusqu'à la péninsule de Chichibacoa, « comme le continent des Indes du Gange. » (*Ocean.* Dec. I, lib. IX, p. 99.)

gnus Sinus de la carte de Ptolémée, tandis que Veragua représentait la côte orientale de la péninsule sur laquelle sont inscrits les noms de Thinæ et de Cattigara. Ce que Vespuce avait annoncé à la fin de sa lettre à Médicis relative au troisième voyage, ce qu'il tentait vainement dans le quatrième voyage dirigé à *Melcha* (Malacca), le roi Ferdinand-le-Catholique voulut le mettre à même de l'exécuter en l'associant à un grand capitaine, Vicente Yañez Pinzon. L'expression dont se sert Colomb dans la lettre à don Diego son fils : « Vespuce va à la cour parce qu'on l'a appelé, » ne laisse aucun doute sur l'ensemble des circonstances qui ont amené le départ du Florentin de Lisbonne. J'ai exposé dans un autre endroit [1] comment des motifs politiques empêchèrent l'exécution d'une expédition qui avait été préparée avec tant de soins pendant deux ans, et qui devait mettre à la voile au mois de février 1507. C'était cependant l'époque de la grande faveur d'Améric Vespuce. Il fut nommé *Piloto mayor* avec un salaire de 50,000 maravédis par la *cédule* royale du

[1] Voyez t. I, p. 318.

22 mars 1508, et cet emploi l'empêcha de prendre part à l'important voyage que firent dans la même année, Vicente Yañez Pinzon et Juan Diaz de Solis, voyage dans lequel ils reconnurent les côtes de l'Amérique méridionale depuis le Cap Saint-Augustin jusqu'au Rio Colorado, par les 40° de latitude australe, ayant dépassé, sans la découvrir, l'embouchure de la Rivière de la Plata.

Plus il est prouvé par le grand nombre de documens officiels déposés dans les archives d'Espagne et publiés récemment, que Vespuce, depuis son retour de Lisbonne jusqu'à sa mort, c'est-à-dire depuis le commencement de l'année 1505 jusqu'en 1512, n'a plus quitté l'Europe, plus un document inédit que je possède, et qui est adressé à la Signoria de Venise, paraît problématique. Ce document date du 23 décembre 1506 : il a été trouvé par le savant historien M. Ranke, dans un manuscrit de la précieuse Chronique de Marino Sanuto, conservé actuellement à Vienne, et faisant partie des anciennes archives de Venise. C'est une pièce curieuse qui mérite bien d'être publiée ici, d'après une copie scrupuleusement exacte. Je suivrai l'ancienne orthographe de l'original.

Copia de uno capitolo di lr̄e di Hironymo Vianello scrite ala Sgria data a Burgos a di 23 *Dezembre* 1506.

El venne qui do navili de la India de la portione del re mio sr̄ li qual furono a discoprir patron Zuan Biscaino et Almerigo Fiorentino, li qual sonno passati per ponente e garbino lige 800 di la dela insula Spagnola che he de le forze de Herculus lege 2000 et hanno discoperto terra ferma, che chussi judichano siche lige 200 de la de la Sp. trovorno terra e per costa scorsono lige 600, ne la qual costa trovorno un fiume largo in bocca lige 40 e furono supra el fiume lige 150 nel qual sono molte isolette habitate da Indiani. Viveno generalm de pessi mirabilissimi, erano nudi. Dopoi tornorono per la costa di detta terra lige 600, onde se scontrorno in una canoa de Indiani che a nr̄o modo e come uno zopello de uno pezo de legno....... Lo Archepiscopo torna a spazar dicto do capetanii con 8 navilii con 400 homeni molto ben forniti d'arme, artigliarie......

L'expédition dont il est question dans cette *Relazione* est caractérisée à la fois par le nom des personnes, par l'époque et par la région qui a été visitée. M. Ranke avait très bien de-

viné que *Zuan Biscaino* est Juan de la Cosa, le compagnon de Colomb dans son second voyage, de Hojeda et de Vespuce en 1499 et 1500, et de Rodrigo de Bastidas de 1500 à 1502. Dans deux pièces officielles (dans des lettres de la reine Isabelle et de Francisco Roldan) Cosa est nommé Jean Biscaino [1]. De plus, une rivière qui a 40 lieues de largeur à son embouchure, et qu'en remontant on trouve remplie d'îles, paraît au premier abord la rivière de l'Amazone; mais en consultant l'histoire des découvertes qui précèdent l'année 1506, tout devient obscur et contradictoire au plus haut degré. On peut suivre Vespuce, l'*Almerigo Fiorentino* [2] de la lettre de Vianello, partout où il est allé, souvent de mois en mois, depuis son retour en Espagne en 1505 jusqu'à l'époque où la lettre a été écrite. Vespuce se trouve auprès de l'amiral à Séville en février 1505; de Séville il se rend à la Ciudad del Toro où le roi Ferdinand réunissait

[1] Nav. t. III, p. 7, 109 et 110.

[2] Les registres de la trésorerie des années 1503 à 1512 désignent aussi Vespuce souvent par le simple nom d'*Amerigo Florentin*. Voyez par exemple Nav. t. III, p. 302.

alors les *Cortès*. Le 15 avril il reçoit 12,000 maravedis avec ordre de préparer, conjointement avec Vicente Yañez Pinzon, l'armement de trois vaisseaux destinés à découvrir la route de l'ouest aux pays des épices. Depuis le mois de mai 1505 jusqu'à la fin d'août 1506, Vespuce est à Palos et à Moguer occupé des préparatifs de cette expédition. En septembre 1506 les directeurs de la *Casa de Contratacion* de Séville le chargent de se rendre à la cour, probablement à Villafranca, pour déclarer que l'escadre ne pourra être prête à mettre à la voile qu'au mois de février 1507. Il reçoit de plus la mission délicate de disposer favorablement pour l'expédition deux souverains qui ne s'aimaient guère, le roi-archiduc et son beau-père Ferdinand-le-Catholique. Il doit négocier en invoquant, conformément aux circonstances qui se présenteraient, la médiation de deux hommes puissans, *Mosier de Vila*, et le secrétaire-d'État *Gaspar de Gricio*. Déjà avant la fin de l'année 1507, les intrigues et les réclamations du Portugal firent abandonner tout le projet de cette grande expédition que Vespuce et Pinzon devaient diriger vers le pays des épices. L'on vendit les provi-

sions. Les vaisseaux qui avaient fait partie de l'armement furent envoyés à Haïti et aux îles Canaries. On peut donc prouver l'*alibi* pour Vespuce depuis le retour de son second voyage fait aux frais du roi de Portugal, en juin 1504. Vespuce ne peut être revenu d'aucune expédition au mois de décembre 1506. Il se trouvait à cette époque, depuis deux ans, alternativement à Palos, à Séville ou à la cour dans l'intérieur de l'Espagne[1].

Quant à Juan de la Cosa, la difficulté serait la même si, dans une expédition terminée en 1506, on voulait accoler son nom à celui d'Améric Vespuce. Nous ne les trouvons réunis depuis le voyage de Hojeda, en 1499, qu'en novembre 1507 et en mars 1508, non dans une expédition maritime, mais pour aller ensemble à Burgos porter à la cour de l'or provenant des Indes[2]. Même si la grande expédition pour laquelle le navigateur florentin semble avoir été appelé de Lisbonne en 1505 était partie, ce ne serait encore pas Juan de la Cosa, ce seraient Vicente Yañez Pinzon,

[1] L. c., t. II, p. 317; t. III, p. 321.
[2] L. c., t. III, p. 114, 115 et 303.

Rodriguez de Grageda et Esteban de Santa Celay, qui auraient été les compagnons de fortune de Vespuce [1]. Le voyage dont parle le document que je dois à l'amitié de M. Ranke, désigne clairement la direction dans laquelle les découvertes ont été faites par rapport à la position de la *Spagnola* (Haïti). C'est à l'ouest et au sud-ouest de cette île qu'on s'est dirigé. La détermination est double : il n'est donc pas probable qu'il y ait faute de copiste, qu'on ait écrit *garbino*, qui est identique avec *libeccio*, pour *sirocco* (sud-est). Cette direction au sud-ouest conduit dans l'intérieur du bassin de la Mer des Antilles ; elle ne conduit certainement pas à l'embouchure de la rivière des Amazones. La *direction* est plus importante que l'évaluation des distances, car nous avons vu plus haut combien, dans les itinéraires de ce temps, on exagérait les dernières [2].

[1] L. c. p. 322.

[2] Rodrigo de Bastidas, revenu d'une expédition (1500-1502) qui fournit une énorme quantité de perles et qui ne toucha que la terre ferme comprise entre le golfe de Venezuela et l'isthme de Panama, se vante d'avoir « *longé* (*costeado*) *trois mille lieues de côtes.* » (GOMARA, fol. XLIII, *a*.)

Cependant dans ces distances aussi il y a un *minimum*, et une évaluation *relative* qui méritent quelque attention. Le document dit clairement qu'on a découvert au sud-ouest, et à une distance de 200 *lige*, une côte que l'on jugeait être une *terra ferma*. En comparant ce chiffre aux 2,000 *lige* que Vianello compte du détroit de Gibraltar (*Forze de Hercules*) à Haïti, on obtient, pour les 200 *lige*, cent vingt lieues marines, ce qui est à peu près, dans le bassin de la Mer des Antilles, la distance du Cap Beata d'Haïti au Cap Chichibacoa et à l'entrée du Golfe de Maracaybo [1]. Juan Biscaino, à l'exception du voyage qu'il a fait avec Hojeda et Vespuce en 1499, n'est jamais sorti de ce bassin des Antilles. Même dans ce voyage de 1499, il n'a pas été au sud [2] de 3° de latitude boréale; il a vu alors les embouchures de l'Essequibo et de l'Orénoque; il n'a jamais vu l'Amazone. Les quatre expédi-

[1] La distance supposée de 2000 lieues du détroit à Haïti réduit les lieues de Vianello à 33 par degré équatorial. De ces lieues il y a 828 d'Haïti au fond du golfe du Mexique, 990 d'Haïti à l'embouchure de l'Amazone.

[2] Voyez t. IV, p. 195.

tions qu'il a faites [1] depuis le retour de l'expédition de Hojeda (en juin 1500) jusqu'à sa mort auprès du Turbaco en 1509, ont constamment été restreintes à la partie occidentale de la côte de Venezuela, à celle qui s'étend du Cap Chichibacoa vers l'isthme de Panama. D'après la réunion des faits historiques dont je viens de donner le développement, il paraît le plus probable d'admettre que Vianello a voulu parler du retour de l'expédition que *Juan Viscaino* avait commencée en 1504, et qu'il paraît avoir terminée en 1506, année dans laquelle le trésorier Matienzo reçut comme *quinto*, ou droit du cinquième de tout le produit de l'entreprise, la grande somme de

[1] Voici la série des six expéditions de Juan de la Cosa. Il était :

1. Du second voyage de Colomb, septembre 1493 — juin 1496.
2. Avec Hojeda et Vespuce, mai 1499 — juin 1500.
3. Avec Bastidas, octobre 1500 — septembre 1502.
4. Seul, 1504 — 1506.
5. Avec Martin de los Reyes, 1507 — 1508.
6. Avec Hojeda, novembre 1509.

491,000 maravédis[1]. Cette expédition, favorisée par le puissant patronage de la famille des Fonseca, avait dû se faire primitivement de concert avec Christoval Guerra[2], qui avait été, en 1499, compagnon de Per Alonzo Niño. Elle acquit une grande célébrité, à cause de la quantité d'or[3] et du nombre considérable de malheureux esclaves caribes qu'elle avait fournie. Sa destination principale était le Golfe du Darien, appelé alors Golfe d'Uraba; mais Juan Biscaino longea toute la côte depuis les montagnes de Citarma (Santa-Marta) jusqu'à Caramairi (Carthagène des Indes), et jusqu'au

[1] Nav. t. III, p. 161.

[2] L. c. t. II, p. 293; t. III, p. 109.

[3] Tel était le retentissement des richesses en or trouvées chez les habitans de ces contrées, que Balboa écrivit à son souverain (20 janvier 1513) que dans le Darien et le Golfe d'Uraba *tenia mas oro que salud y comida*, c'est-à-dire qu'il avait plus d'or que de santé et de nourriture. Une grande partie de cet or venait sans doute du Zitara et du Choco. « L'insalubrité de l'air du Darien, nous dit Anghiera, est comme inscrite sur la figure de ceux qui en reviennent et que je loge chez moi, » *flavescunt similes ictericis et turgescunt*. (*Ocean.* Dec. II, lib. VII, p. 176.)

Rio Zenu (Sinu). Gomara [1], qui parle en deux endroits de son histoire de cette expédition de 1504, dit expressément que Juan Biscaino « retourna en Espagne après avoir touché à Haïti. » Quiconque a quelque notion des courans et des vents dans cette région, concevra, d'après cette seule remarque de Gomara, que pour revenir d'un voyage fait dans l'intérieur du bassin de la Mer des Antilles par la voie d'Haïti, il ne peut être question d'aucune autre rivière que du grand Rio Dabeyba (Rio Atrato). Ce fleuve se jette dans le Golfe d'Uraba, et on aurait pu le remonter pour enlever des esclaves. Cependant les dimensions qu'on assigne à la rivière seraient très-exagérées, même en confondant le golfe avec l'embouchure de la rivière [2]. Ne serait-il pas possible que Vianello eût confondu, en recueillant ses nouvelles de la bouche même de Juan de la Cosa, les différens voyages que ce grand navigateur avait exécutés sur les côtes

[1] *Hist. de las Indias*, fol. XXXIX.

[2] Voyez ma carte de la province de Choco (Atlas, pl. 25), fondée sur des matériaux qui m'ont été fournis par le gouvernement de la république de Colombia. (Anghiera, p. 142, 192 et 253.)

de la terre ferme, par exemple celui qui fut terminé en 1506, avec le voyage que Cosa fit avec Hojeda et Vespuce de 1499 à 1500, dans lequel il vit « la mer d'eau douce de l'Orénoque, » et parcourut plus de 500 lieues de côtes? Vianello peut avoir mêlé ce qui appartient à différentes époques, et le nom de Vespuce, par une erreur de mémoire, a pu se trouver accolé au nom du *Biscaino* dans l'expédition qui se termina en 1506. Cette interprétation est tout ce que l'on peut opposer aux argumens inexorables des dates et des faits. On dirait d'ailleurs qu'il y a comme un sort jeté pour embrouiller, dans les documens les plus authentiques, tout ce qui tient au navigateur florentin. La nouvelle expédition que l'Archevêque préparait pour « les mêmes deux capitaines (*Zuan Biscaino* et *Almerigo Fiorentino*) » et dont parle Vianello à la fin du document inédit, pourrait bien être le voyage que fit Juan de la Cosa conjointement avec les pilotes Martin de los Reyes et Juan Correa, de 1507 à 1508, lorsqu'il fut nommé Alguazil mayor d'Uraba. L'*Archepiscopo* est sans doute celui de Tolède, le célèbre Ximenes de Cisneros, qui en effet ne fut nommé cardinal

que quatre mois plus tard, le 17 mai 1507. Cosa, surnommé le *Biscaino*, partit sans Vespuce avec deux vaisseaux seulement et non avec huit : ce fait n'a pas de quoi nous étonner, puisque l'histoire de ces armemens présente de nombreux exemples de changemens survenus dans le nombre des bâtimens employés.

La nomination de Vespuce comme pilote mayor est du 22 mars 1508 : elle fut l'effet d'une bienveillance si particulière que l'on augmenta de moitié le traitement ordinaire. L'instruction [1] datée du 6 août de la même année, renferme des plaintes amères sur l'ignorance des pilotes et sur les dangers qui résultent du fréquent usage de cartes hydrographiques dont les positions sont erronées et non concordantes entre elles. Vespuce est chargé d'examiner les pilotes sur l'emploi de « l'astrolabe et du quart de cercle, d'approfondir s'ils réunissent la théorie à la pratique [2], de

[1] Nav. t. III, n°s 7-9, p. 297-302 et 323.

[2] « Mandamos que Amerigo Despuchi nuestro piloto mayor de a los pilotos una *carta de examinacion e' aprobacion* y que vea se los pilotos saben lo que es neces-

former sous sa direction, et en consultant des navigateurs expérimentés, un tableau de position qui prendra le nom de *Padron Real*, et qui servira seul pour diriger la route; enfin de veiller à ce que les pilotes, en revenant d'un voyage de long cours, indiquent aux officiers de la *Casa de Contratacion* et au *Piloto mayor*, la position exacte des terres nouvellement découvertes, comme aussi les corrections dans le relèvement des côtes pour que des changemens nécessaires puissent être introduits dans le *Padron Real.* » Les sages dispositions que présente ce document prouvent combien était grande l'opinion que l'on avait des connaissances nautiques d'Améric Vespuce : aussi la célébrité des navigateurs appelés successivement à le remplacer après son décès, les noms illustres de Juan Diaz de Solis et de Sébastien Cabot[1] rappellent l'importance de l'emploi créé en 1508.

sario de saber en el *astrolabio* e en el *cuadrante* para que *junta la platica con la teorica* se puedan aprovechar dello en los viages a dichas islas e' tierra firme. »

[1] Améric Vespuce était *Piloto mayor* de 1508 à 1512, Juan Diaz de Solis, de 1512 à 1516 (Nav. t. III, p. 307 et 324). Vespuce ne laissant qu'une veuve, doña Maria

Je dois insister avant tout sur la date de la nomination de Vespuce. Comparée à l'époque

Cerezo, et un neveu, Juan Vespucci, « digne héritier, dit Anghiera, des talens de l'oncle, *iuvenis ingenio pollens, qui quadrantibus regere polos callet.* » Telle était la faveur d'Améric, qu'à sa mort la veuve obtint une pension réversible à sa sœur, et que le neveu fut nommé *Piloto del Rey*, comme l'était déjà, dès 1507, Vicente Yañez Pinzon. (Herrera, Dec. I, lib. VII, c. 1, t. I, p. 148; Nav. t. III, p. 306.) Juan Vespuce eut aussi le *privilége exclusif* de construire les cartes hydrographiques; il assista avec éclat à la conférence de la Puente de Caya (1524), conjointement avec Fernand Colomb, Cabot et Sébastien del Cano, déclarant avec un grand apparat d'érudition, que Gilolo et les Malucos (Iles Moluques) représentaient Cattigara, Zamatara (Sumatra) et la Chersonnèse d'Or de la Géographie de Ptolémée (Nav. t. IV, p. 328, 332, 341 et 353); mais déjà une année après, sans que l'on en sache le motif, il perdit son emploi de *pilote du roi*, et ne conserva même aucune pension de retraite. Après la mort de Juan Diaz de Solis, en 1516, le célèbre pilote Andres de San Martin, qui se vantait d'une grande habitude dans les déterminations de longitude par l'observation des conjonctions planétaires, se mit sur les rangs, comme il l'avait fait aussi après la mort d'Améric Vespuce : mais Sébastien Cabot, « dont à cette époque on ne fit pas grand cas en Angleterre » (Biddle, p. 100), et qui avait séjourné en Espagne de 1512 à 1516, obtint l'emploi de

où le professeur de Lorraine Martin Waldseemüller (Hylacomylus) a proposé le premier et avec succès le nom d'*Amérique* comme dénomination d'un nouveau continent, cette date est devenue la réfutation la plus simple et la plus directe d'une grave inculpation. On a prétendu que le nom d'*Amérique* avait été forgé par Vespuce même; que tout en faisant construire des cartes sous sa direction, le nouveau *Piloto mayor* avait fait inscrire sur les côtes occidentales les mots *terre d'Améric*. Les premiers soupçons de cette fraude se trouvent manifestés en 1533 par l'astronome Schoner, et en 1627 par Fray Pedro Simon, l'auteur des *Noticias historicas de las Conquistas*. Schoner ne blâme cependant Vespuce d'avoir inventé la dénomination d'*Amérique* que parce que, selon des rêveries sur les découvertes de Magellan, il regarde[1] comme

Piloto mayor de Indias, en 1518, après avoir fait en 1517 une nouvelle expédition vers le nord-ouest sous le commandement de sir Thomas Pert, aux frais de l'Angleterre. Une vaste carrière s'ouvrit à son ambition au service des Castillans. Il ne retourna dans sa patrie qu'en 1548.

[1] « Americus Vesputius maritima loca *Indiæ superio-*

prouvé que « tout le Nouveau Monde fait partie de l'Asie (de l'Inde supérieure), et que la

ris ex Hispaniis navigio ad occidentem perlustrans, eam partem quæ *superioris Indiæ* est, *credidit esse Insulam quam a suo nomine vocari instituit.* Alii vero nunc recentiores hydrographi eam terram ulterius ex alia parte *invenerunt esse continentem Asiæ*, nam sic etiam ad Moluccas Insulas superioris Indiæ pervenerunt. Darieni terra et Sinus de Uraba gradus quasi tenent quinque in altitudine polari, unde longissimo tractu occidentem versus ab Hispali terra est quæ Mexico et Temistitan vocatur quam in superiori India (a Marco Veneto lustrata) vocavere Quinsay, id est civitatem cœli in eorum lingua. — Regiones quæ extra Ptolemæi descriptionem sunt, non adhuc certis authoribus traditæ. Post Sinas Serasque, ultra 180 graduum versus orientem longitudinem, multæ regiones repertæ per *quendam* Marcum Polum Venetum ac alios, sed nunc a Columbo Genuensi et Amerigo Vesputio solum *loca littoralia* ex Hispaniis per Oceanum occidentalem illuc applicantes, lustratæ sunt, *eam partem terræ insulam existimantes vocarunt Americam*, quartam orbis partem. Modo *vero* per novissimas navigationes, factas anno 1519, per Magellanum ducem navium Invictissimi Cæsaris divi Caroli, versus Moluccas insulas quas alii Maluquas vocant, in supremo oriente positas, *eam terram invenerunt continentem superioris Indiæ quæ pars est Asiæ*. Sunt autem hujus portionis (Asiæ) regiones *Bachalaos* dictæ, *Florida*, *desertum Lop*, *Tangut*, *Ca-*

ville de Mexico (*Temistitan*) est identique avec la ville de Quinsay en Chine, vantée avec exagération par Marco Polo. » C'est là de la géographie systématique d'un géomètre qui accusait les anciens (sans doute Hicétas et Aristarque de Samos) d'admettre la rotation du globe et de faire tourner la terre « *comme sur une broche*[1], pour être *rôtie* par le so-

thay, Mexico regio, in qua urbs permaxima in magno lacu sita *Temistitan*, *sed apud vetustiores Quinsay erat vocata, Parias, uraba et Canibalium* regiones. Brasiliæ regio sese extendit ad usque Melacham et quid ultra. Incolæ antropophagi liberis eorum Thomæ nomen imponunt. Adjacet huic regioni insula permaxima Zanzibar. » (*Joannis Schoneri Carolostadii Opusculum geographicum*, Norimb. 1533, pars II, cap. 1 et 20.) J'ai fait mention, en citant ce passage, « des enfans portant le nom de S. Thomas, » parce que ce même conte se retrouve dans un voyage très-problématique dirigé peut-être aux terres Patagoniques et fait aux frais de don Cristobal de Haro, établi à Anvers, dont je parlerai dans la suite (note B), en citant un opuscule très-rare de la bibliothèque de Dresde.

1 Ce genre d'argumentation a été reproduit de nos jours par un académicien, l'auteur du *Tableau de Paris*. « Quidam antiqui opinati sunt quod cœlum quiesceret et terra moveretur super polis suis circulariter. Ita imaginabantur *quod terra haberet se sicut assatura in*

leil. » Herrera dont les quatre premières décades parurent en 1601, énonce clairement que c'est en répandant de nouvelles cartes que Vespuce introduisit la dénomination d'Amérique [1]. Fray Pedro Simon [2] et Solorzano [3] présentent la même hypothèse : c'est l'injonction faite au *Piloto mayor* de changer les cartes et de *hacer las marcas* qui doit être la source du mal. Fray Pedro Simon propose, pour extirper radicalement un nom si ignominieux pour la nationalité espagnole, « de prohiber l'usage de tout livre de géographie et de toute carte dans lequel on trouverait le mot *Amé-*

veru et Sol sicut ignus assans. Sicut ignis non indiget assatura, sed converso ita Sol non indigerit terra, sed potius terra Sole. Aves non potuerint bene volare contra orientem propter aërem insequentem qui pennas earum elevaret. » (L. c. Pars I, cap. 2.) Il est affligeant d'apprendre par ce même ouvrage de Schoner, publié dix ans avant celui *De Revolutionibus* de Copernic, que Regiomontanus (DELAMBRE, *Hist. de l'astr. du moyen-âge*, p. 455) employait les mêmes argumens.

[1] Dec. I, lib. VII, c. 1, t. I, p. 148.

[2] *Primera parte de las Noticias hist. de las conquistas de Tierra firme.* (Cuença, 1627) cap. 6 et 8, p. 18-26.

[3] JUAN DE SOLORZANO PEREIRA, *Politica Indiana*, lib. I, cap. 2, p. 4.

rique. Je suis persuadé que ce mot n'a point été tracé[1] de la main de Vespuce, qui sans doute *aurait pu* l'inscrire sur quelques parties de l'Amérique orientale, comme Diego Ribero a placé, en 1529, sur les côtes de l'Amérique septentrionale les dénominations de *Tierra de Gomez*, *Tierra de Ayllon* et *Tierra de Garay*. Il est plutôt probable que Vespuce n'a point eu connaissance de l'honneur que venait de lui faire, plus d'une année avant sa nomination comme *Piloto mayor*, un savant obscur de Lorraine, en proposant que le Nouveau Monde fût appelé *America* ou *Americi Terra*. Vespuce était mort depuis huit ans lorsqu'une mappemonde ajoutée à une édition

[1] Telle est aussi l'opinion du chevalier Napione (*Dello Scopritore del Continente del Nuovo Mondo; Esame critico del primo viaggio di Amerigo Vespucci; Lettera del Conte Gianfrancesco Galeani Napione di Coconato al Sign. Washington Irving*, 1829, p. 7), en réfutant l'hypothèse de Fray Pedro Simon, répétée par Tiraboschi, t. VI, P. I, p. 190. (Voyez aussi Washington Irving, t. IV, p. 186.) Camus a déjà fait voir dans son savant ouvrage bibliographique que les mots *tota America* introduits dans une édition des lettres de Vespuce, sont une scolie de De Bry (*Mém. sur la collection des grands voyages*, p. 139).

de Solin offrit pour la première fois cette dénomination géographique inscrite sur une carte. Le détail des faits réservé pour la Section suivante mettra dans le plus grand jour les circonstances qui ont rendu peu à peu populaire un nom accidentellement inventé dans les Vosges. Selon moi, le navigateur florentin n'a pas plus nommé Amérique le Nouveau Monde que Magellan n'a pensé nommer le *Détroit Patagonique* [1] Détroit de Magellan.

Vespuce a survécu à Colomb de six ans. La carrière de découvertes du second s'étend de

[1] C'est ce nom et celui d'*Estrecho de todos los Santos* que Magellan avait donnés primitivement, en novembre 1520 (Pigafetta, éd. d'Amoretti, 1800, p. 104; Nav. t. LV, p. 49). Depuis la seconde moitié du 16[e] siècle la dénomination de *Détroit de Magellan* a été généralement adoptée, quoique l'amiral Pedro Sarmiento de Gamboa, dans le document de la prise de possession du Rio San Juan, en février 1580, ait solennellement déclaré que le nom d'*Estrecho de Magellanes* doit être remplacé par celui d'*Estrecho de la Madre de Dios*. Il prie le souverain de faire disparaître le premier de ces deux noms dans les pièces officielles. Heureusement qu'à cette occasion la dévotion de Philippe II s'est montrée moins ardente que la dévotion de l'amiral. (Sarmiento, *Viage al Estr. de Magellanes*, 1768, p. 239 et 312.)

1492 à 1504; la carrière nautique du premier, de 1499 à 1504. Conservant une position que l'on doit appeler très-subalterne[1] en la comparant à la position élevée d'un Amiral des Indes qui jouissait de tous les titres et des droits des anciens Grands Amiraux de Castille, Vespuce est décédé paisiblement à Séville le 22 février 1512. On s'est trompé longtemps de quatre ans sur l'époque de cet événement : la mort du navigateur à qui la postérité a déféré le dangereux honneur de donner son nom au Nouveau Monde a été de nos jours[2] l'objet d'une découverte historique. Jusqu'à M. Muñoz on ignorait même s'il était mort en Espagne ou aux îles Açores. Vespuce est resté pauvre : Colomb le dépeint ainsi lorsqu'il le vit rentrer en Espagne. La veuve du *Piloto mayor* eut à mendier une petite pension de 10,000 maravedis qui restait à la charge des successeurs de Vespuce. L'homme qui avait fixé l'attention de deux rois, qui avait été tour à tour à la tête d'une grande maison de com-

[1] Voyez le mémoire du vicomte de Santarem dans le *Bulletin de la Soc. de Géographie,* sept. 1836, p. 154.

[2] Voyez t. IV, p. 31.

merce, associé à des entreprises maritimes lucratives pour leurs chefs, et fournisseur de la flotte dans les armemens de 1507, s'honora par son indigence, comme la plupart des premiers *conquistadores* et comme beaucoup d'hommes dans les tourmentes révolutionnaires de nos jours. L'agitation devient souvent un intérêt de la vie intellectuelle assez puissant pour faire oublier des intérêts purement matériels. Vespuce a eu le bonheur d'appartenir à cette époque mémorable qui, par des découvertes dans les deux hémisphères comme dans le monde de l'intelligence, par l'éclat qu'ont jeté les arts renaissans comme les monumens retrouvés de l'art antique, a ouvert une si vaste carrière aux besoins et au développement de la pensée; mais Vespuce, à vrai dire, n'a brillé que du reflet d'un siècle de gloire. Près de Colomb, de Sébastien Cabot, Bartolomé Diaz et Gama, près de Pinzon même, sa place est une place inférieure. La majesté des grands souvenirs semble concentrée sur le nom de Christophe Colomb. C'est l'originalité de sa vaste conception, l'étendue et la fécondité de son génie, le courage opposé à de longues infortunes qui ont

élevé l'amiral au-dessus de tous ses contemporains.

J'ai terminé l'investigation des faits qui se rattachent à une question longtemps débattue. Le respect pour la vérité m'a rendu prolixe : il a vaincu la fatigue d'arides et minutieuses recherches. Je crois avoir lu avec attention tout ce qui a été écrit contre Vespuce jusqu'au commencement de l'année 1838. J'ai pesé les difficultés, signalé les contradictions dans les récits, énoncé avec candeur tout ce que l'impartialité historique m'imposait le devoir de produire au grand jour. En réunissant tous les élémens d'une discussion critique, j'ai appuyé mon opinion de toutes les preuves dont je pouvais les entourer d'après le nombre des matériaux que nous possédons depuis sept ou huit ans. Je n'ai attaché d'importance qu'aux documens officiels et aux témoignages des écrivains de la première moitié du 16e siècle. La confiance diminue à mesure qu'on s'éloigne de cette époque. Les opinions de Charlevoix, de Thevet, des auteurs des Mémoires de Trévoux, de l'*Histoire générale des Voyages*, de Ro-

bertson même, ne m'ont point occupé, parce que répétant les accusations banales d'usurpation, d'artifice et de fraude, ils n'ont rien ajouté aux faits dont les plus importans leur restaient inconnus. Si j'ai passé sous silence des autorités beaucoup plus récentes et très-respectables, c'est que dans ces essais historiques comme dans mes travaux de philosophie naturelle, j'évite jusqu'à l'apparence d'une controverse personnelle. Je recueille plutôt les faits que les opinions, et loin d'attendre que la mienne puisse dès aujourd'hui entraîner celles des savans estimables qui sont en dissentiment avec moi, je me borne à l'espoir d'avoir préparé les esprits à mettre de la circonspection dans leurs jugemens. Selon moi, Vespuce n'offre qu'un exemple de plus de cette dangereuse célébrité qu'une réunion fortuite de circonstances attache quelquefois aux hommes et aux choses. D'ailleurs bien des contradictions qui nous paraissent insolubles aujourd'hui pourront disparaître par la découverte d'anciens documens cachés jusqu'ici. Que de fausses idées n'a pas rectifiées la publication récente du procès du fisc contre les héritiers de l'amiral! que d'éclaircissemens n'ont pas

offerts soit la lettre de Vespuce écrite au Cap Vert et retrouvée par le comte Baldelli, soit les rapports reconnus entre l'homme qui le premier a proposé le nom d'Amérique et les éditions de la Géographie de Ptolémée! Mes propres convictions ne se sont formées que pendant le long espace de temps qu'a duré l'impression de l'*Examen critique de l'histoire de la géographie*. Mon ouvrage même porte les traces du doute dans lequel j'ai été jadis relativement à l'identité des premier et second voyages du navigateur florentin. Il me reste à terminer cette *Deuxième Section* en résumant le plus succinctement possible les résultats principaux auxquels j'ai cru devoir m'arrêter. En revenant sur la route que j'ai parcourue, il a fallu répéter une partie de ces mêmes données dont la liaison mutuelle conduit, sinon à des argumens démonstratifs et convaincans dans chaque question partielle, du moins à une induction fondée sur un haut degré de probabilité.

1. Améric Vespuce n'a fait aucun voyage au continent de l'Amérique méridionale avant la troisième expédition de Christophe Colomb en 1498. Les dates de son séjour en Espagne et l'emploi de

son temps depuis le mois de décembre 1495, surtout depuis la mi-avril 1497 jusqu'au 30 mai 1498, démontrent par un *alibi* l'impossibilité d'une première expédition de Vespuce commencée le 10 ou 20 mai 1497. Cette expédition, si elle avait eu lieu, n'aurait pu rester inconnue à Alonso de Hojeda, qui a visité indubitablement la côte de la terre ferme depuis le mois de juin jusqu'au mois de septembre 1499, avec Vespuce et Juan de la Cosa : cependant Hojeda déclare formellement, dans le procès contre les héritiers de Colomb, que la découverte de Paria est due à l'amiral seul. (Voyez t. IV, p. 267 et 273.) L'*alibi* prouve aussi qu'il est inutile de recourir à la supposition d'un *voyage clandestin*, dont il existe d'ailleurs plusieurs traces[1] indubitables (t. I, p. 358, t. II, p. 5, et t. IV, p. 268).

2. La découverte de l'Amérique continentale, en faisant abstraction des expéditions des Scandinaves (de Gunbiorn et Erik Raude), vers la fin du dixième siècle, appartient à Jean et Sébastien Cabot. Elle a été faite dans une partie très-boréale, entre les 56° et 58° de latitude, le 24 juin 1497, par conséquent plus d'une année avant l'attérage de Christophe Colomb sur les côtes continentales de l'Amérique du sud. La date du premier voyage de Vespuce n'a pu être forgée dans le dessein de nuire

[1] Voyez la note B à la fin de la *Deuxième Section*.

à la gloire de Colomb, puisque l'idée de la découverte d'un nouveau continent ne s'est jamais présentée [1] ni à Colomb, ni à Vespuce. L'un et l'autre

[1] Si Vespuce, après avoir nommé, dans son second voyage, trois fois le continent qu'il vient de visiter, *terra del Asia* (BAND. p. 66, 76 et 83), se sert, au retour du troisième voyage, dans la lettre à Lorenzo di Pier Francesco de' Medici, des expressions « de terres qui forment comme *un' altro mondo*, » ou bien « de terres qu'avec raison on peut nommer un *Mondo nuovo*, » cette manière vague de désigner tout ce qu'offrait de merveilleux une côte étendue et nouvellement découverte, nous rappelle le voyageur Cadamosto qui désigne aussi, mais 48 ans avant Vespuce, la côte occidentale d'Afrique, « à cause de tant de choses nouvelles qu'elle lui a présentées, » par la dénomination d'*un altro Mondo*. (RAMUSIO, t. I, p. 96, D. *Itin. Port.* fol. 1, b.) C'est un souvenir classique de l'ἀλλη οἰκουμένη de Strabon, de l'*alter orbis* de Pomponius Mela et de Tertullien, de la *quarta orbis pars* d'Isidore de Séville (*Orig.* XIV, 5, ed. Ven. 1483, p. 71, *b.*) Le moyen-âge ne vivait pour ainsi dire que de ces réminiscences de l'antiquité. (Voyez t. I, p. 113-121.) Colomb et son ami Pierre Martyr d'Anghiera, chez lesquels on ne trouve pas la moindre trace d'une conjecture sur l'existence d'un continent isolé, nulle part lié aux terres continentales de l'Asie, se servent tous deux des mêmes dénominations que Vespuce dans sa lettre à Médicis (BAND. p. 101). Nous lisons déjà dans les lettres d'An-

ont été également persuadés jusqu'à leur mort d'avoir touché à différens points de l'Asie continen-

ghiera, écrites en 1493 et 1494, les expressions suivantes : *Colonus novi orbis repertor ; orbis novus ut ita dixerim* (la glose modifiante est très-significative) ; *novum terrarum hemisphœrium ; antipodum latens orbis ; occidui Antipodes*. (*Anglerii Opus Epistolarum*, ed. Par. 1670 ; Ep. 133, 134, 138 et 152, p. 73, 74, 76 et 84. Angh. *Ocean.* ed. Col. 1574, Dec. I, lib. III, p. 28). Plus tard Anghiera commence toutes les lettres dans lesquelles il donne des nouvelles de Colomb, de Balboa et de Cortez par ces mots : *Ab orbe novo nuncios habemus*, ou *de orbe novo multa*, etc. Cette expression de *nouveau monde* indique si peu une autre partie du monde, que la même phrase nous montre le *novus orbis* faisant partie de l'Asie. « Ex *orbo novo* attulit Admirantus noster Colonus ab oris quibusdam quas percurrit (côtes de Paria) unionum *orientalium* serta pleraque ; putat regiones has esse *Cubæ contiguas et adhærentes*, ita quod utræque sint *Indiæ Gangetidis continens ipsum*. » (Ep. 168, p. 96). Christophe Colomb emploie les dénominations figurées de l'*autre monde* et *monde nouveau* dans le récit même du troisième voyage, lorsqu'il croit avoir trouvé ce site du Paradis que les pères de l'Eglise placent à l'orient des terres habitables, à l'extrémité de l'Asie. (Voyez t. III, p. 119-129.) Dans sa lettre du commencement d'octobre 1498, Colomb dit à la Reine : *Vuestras Altezas tiene nacá otro mundo ;* dans une lettre remplie de plaintes amères

tale (t. IV, p. 125 et 299), comme le prouvent leurs propres témoignages de la manière la plus précise.

adressées à la nourrice de l'infant don Juan, en novembre 1500, il dit très poétiquement : *Cometi viaje nuevo al nuevo cielo é mundo que fasta entonces estaba en oculto,* « j'entrepris un nouveau voyage à ce ciel et à ce monde nouveaux qui jusque-là étaient restés cachés aux hommes. » (Nav. t. I, p. 263 et 266.) En réfléchissant sur le véritable sens de ces locutions et sur la manière dont elles se sont introduites dans le midi de l'Europe, il ne faut pas être surpris de retrouver le *Mundo nuevo* dans cette inscription si simple et si belle (*a Castilla y a Leon Nuevo Mundo dió Colon*) que Ferdinand le Catholique fit graver sur la tombe de l'amiral. Nous ignorons dans quelle année l'inscription fut placée, mais comme elle appartenait au monument funéraire de Séville et non à celui de Valladolid (le corps étant transporté dans la première de ces villes en 1513), il est très probable que l'inscription a été composée avant que la nouvelle de la découverte de la Mer du Sud par Balboa fût arrivée en Espagne, c'est-à-dire avant le mois de juillet 1514. A mesure que les découvertes de Colomb se trouvaient agrandies vers le sud par l'entreprise de Pinzon et de Solis (1508), l'étendue des pays visités et le nombre de productions inconnues qui en refluaient vers l'Europe, semblaient justifier de plus en plus une dénomination qui originairement n'avait pas été prise dans un sens géographique très précis. La phrase de Vespuce : *Queste parti del mondo che non senza cagione*

La date de 1497 appliquée au premier voyage de Vespuce dans ses lettres imprimées, n'avait, sous ce rapport, d'après les idées du commencement du seizième siècle, aucune importance; cette date devait en avoir d'autant moins (t. IV, p. 234 et 257) que Colomb croyait fermement avoir visité une terre continentale dès le premier et surtout dès son second voyage, trois ou cinq ans plus tôt, en 1492 et 1494.

3. Cette même date de 1497 à laquelle on a eu l'habitude de rattacher le départ de Vespuce

abbiamo chiamato Mondo nuovo, n'indique aucune époque, aucune dénomination nouvellement donnée, car neuf ans auparavant cette dénomination était en usage, et Vespuce explique les mots *abbiamo chiamato* par la considération que « les terres qu'il vient de trouver » *sont toutes au sud de l'équateur* et par conséquent celles dont il prétend que les anciens avaient nié l'existence. Le titre du chapitre 121 de la Collection de voyages de Madrignano : *De forma quartæ partis terræ nuperrimæ inventæ* (dans Ruchamer : « *Wie Albericus den virdte tayl der welt erfunden hat* »), ne sont que des scolies intercalées par des traducteurs maladroits. Dans la lettre de Vespuce, autant qu'elle correspond à ce chap. 121, il n'est pas question d'une quatrième partie du monde, mais bien, ce qui est très-différent, « de la quatrième partie de la circonférence du globe parcourue dans une même expédition. » (Band. p. 118.)

pour sa première expédition, n'a pas influé sur l'idée qui s'est présentée à un savant en Lorraine, de vouloir appliquer, en 1507, au Nouveau Monde le nom d'Améric Vespuce (t. IV, p. 99 et 119). C'est la célébrité acquise au navigateur florentin par la publicité de son troisième voyage et par la grande étendue des côtes découvertes au sud de l'équateur; c'est l'entreprise d'une version des *Quatuor Navigationes;* c'est l'ignorance entière du quatrième voyage de Colomb, dirigé aux côtes continentales de Veragua et de Honduras, qui ont guidé Hylacomylus et excité son enthousiasme. Savant géographe, il n'ignorait pas les découvertes de Christophe Colomb, mais ce *monde nouveau de Vespuce*, cette grande terre de l'hémisphère du sud ont frappé son imagination plus que Cuba, Haïti et Paria. Il a confondu peut-être Vespuce et Colomb, comme de nos jours, lorsqu'il est question des entreprises au pôle nord, on confond souvent les noms de Parry et de Ross.

4. De nombreux documens constatent l'état de l'opinion publique relativement à Vespuce dans la première moitié du seizième siècle. Colomb, un an avant sa mort, parle du navigateur florentin avec beaucoup de bienveillance : c'était à une époque où, depuis longtemps, le troisième voyage de Vespuce était imprimé, voyage dans lequel il est question de *deux* voyages antérieurs (t. IV, p. 29 et 99.)

Améric Vespuce n'a eu aucun intérêt à cacher, jusqu'à la mort de l'amiral, l'existence du premier voyage, qui est celui qu'il fit avec Hojeda. Ferdinand Colomb, dont l'ouvrage biographique très-important n'a été terminé[1] qu'après 1533, traite rudement tous ceux qui ont nui à la mémoire de son père. Or, si le fils, jaloux de la gloire de son nom et d'un esprit défiant et ombrageux, eût jamais ouï dire en Espagne ou dans l'étranger que Vespuce s'était vanté d'avoir été à la côte de Paria avant l'amiral, il aurait indubitablement flétri du nom d'imposteur celui que la mort avait enlevé depuis vingt-un ans, et que par conséquent il n'avait aucun motif de ménager. Il l'aurait traité avec la même amertume avec laquelle il a châtié l'évêque de Nebbio (Agostino Giustiniani) et l'historien Oviedo. Le silence de Ferdinand Colomb est d'autant plus significatif qu'appelé, en 1524, lors des discussions sur la possession des Iles Moluques, à la *Junte* de Badajoz, il avait eu pour collègues Jean Vespuce, le neveu d'Améric, et le célèbre navigateur Sébastien Cabot[2]. Comme celui-ci, l'an 1515, avait rendu témoignage en faveur d'Améric relativement à la latitude contestée du Cap S. Augustin[3],

[1] Les événemens cités dans le chap. 108 offrent la preuve de cette assertion.

[2] Nav. t. IV, p. 339.

[3] L. c. t. III, p. 319.

il devait avoir, tout aussi bien que Hojeda, Juan de la Cosa et Vicente Yañez Pinzon, une connaissance intime des différentes expéditions qu'Améric prétendait avoir exécutées. Ni dans la *Junte* de Badajoz, au milieu de tant de pilotes espagnols et portugais, ni postérieurement dans des voyages faits à la suite de l'empereur Charles-Quint en Italie, en Belgique et en Allemagne, là où tant d'éditions du *Mondo Novo* et de la Cosmographie de Hylacomylus avaient paru, Fernand Colomb n'a rien appris qui ait excité une haine personnelle contre Vespuce. Les premières cartes sur lesquelles ce nouveau continent porte le nom d'*Amérique*, celles d'Appien de 1520 et de l'édition de Ptolémée de 1522, ont aussi probablement échappé à ses investigations. Il ne les aurait pas regardées avec indifférence, puisqu'elles lui auraient paru directement attentatoires à la gloire de sa famille.

Pierre Martyr d'Anghiera, mêlé par sa position à tous les intérêts des grands navigateurs de son temps, ami de Christophe Colomb, des deux Vespuce, de Sébastien Cabot et de Vicente Yañez Pinzon, ne parle qu'avec la plus haute estime de Vespuce. Lui aussi, s'il eût eu le moindre soupçon des prétentions du Florentin à l'antériorité de la découverte du continent, en aurait parlé dans ses *Océaniques* ou dans ses lettres familières si pleines de malice et d'abandon (t. IV, p. 125 et 134). Le silence

d'Oviedo est peut-être plus significatif encore, parce que, ennemi de l'amiral, l'auteur de l'*Histoire des Indes* se serait plu à faire valoir les droits de Vespuce. Ramusio, qui avait déjà vingt-sept ans à la mort de celui-ci, abonde en éloges du «*singolar intelletto e bellissimo ingegno del eccellente signor Amerigo.*» Cependant sa lettre à Fracastoro est destinée à venger la mémoire de Christophe Colomb des indignes soupçons qu'on avait fait naître contre lui. Il a eu connaissance des *quatre* voyages de Vespuce, mais l'idée ne s'est pas présentée à lui de placer Vespuce parmi les détracteurs ou les ennemis de l'amiral (t. IV, p. 145-151). Enfin, le grand historien Guicciardini, qui, par son âge, appartient à l'époque des premières découvertes, assigne à Améric la première place après Colomb [1].

5. Cette bienveillance des contemporains, cette absence de toute accusation d'avoir voulu empiéter sur les droits de l'amiral, éloignent le soupçon que Vespuce ait avancé [2] frauduleusement l'époque de

[1] *Historia d'Italia*, Trevigi, 1604, lib. VI, p. 173. « È penetrato pui oltre Christofano Colombo (inventore di questa maravigliosa e pericolosa navigatione) e dopò lui Amerigo Vespuccio Fiorentino che successivamente hanno scoperte altre isole e grandissimi paesi di terra ferma. » Ceci a été probablement écrit en 1533.

[2] « *Adelantò* la epoca de su viage al año 1497. » (Nav. t. III, p. 331.)

son départ pour le premier voyage. Les plaintes ne commencent à s'élever qu'en 1535 et 1541, dans les éditions de Ptolémée publiées par Servet à Lyon; mais ces plaintes aussi ne sont dirigées que contre les auteurs qui ont donné au continent le nom de Vespuce. En observant avec soin les variations de l'opinion publique, on reconnaît que ce sont, d'un côté, les efforts de Hylacomylus et de Vadianus tendant à faire prévaloir la nouvelle dénomination d'Amérique; de l'autre, les éloges exagérés donnés au Florentin dans le Ptolémée de 1522, publié à Strasbourg, qui ont suscité un blâme auquel Gomara a répondu en 1552, dans son *Historia general de las Indias* (t. IV, p. 134 et suiv.). Bartholomè de Las Casas, quoique déjà à Haïti avant la fin de la troisième expédition de Colomb, n'a cependant terminé son grand et confus ouvrage qu'après Gomara, en 1559, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Il est le seul des contemporains de Colomb et de Vespuce qui ait attaqué [1] ce dernier. Regardant les dates des *Quatuor Navigationes* qui avaient paru en Lorraine, comme celles que Vespuce aurait eu lui-même l'intention de répandre, il prouve, par la date de l'arrivée d'Alonso de Hojeda au port de Yaquimo à Haïti (5 septembre 1499), et par l'ex-

[1] Voyez les manuscrits de Las Casas examinés par Nav. t. III, p. 7, 318 et 332.

trême brièveté du voyage, que la première expédition de Vespuce ne peut avoir commencé en 1497. L'évêque de Chiapa est d'ailleurs lui-même dans l'erreur lorsqu'il affirme que le Florentin a accompagné Hojeda non-seulement en 1499, mais aussi dans l'expédition faite conjointement avec Vergara de 1502 à 1503. Cette erreur de voyages et de dates se retrouve dans Herrera, historien d'un grand mérite, mais dont les premières Décades, remplies de graves inculpations contre Vespuce, n'ont paru qu'au commencement du dix-septième siècle, et se trouvent par conséquent bien au-delà de la limite où les opinions des savans ont de l'importance [1] pour la critique historique (p. 434, 445 et 464). D'ailleurs dans ce siècle d'agitations et de grandes entreprises maritimes, les hommes les plus célèbres qui étaient à la tête de ces entreprises, se trouvaient exposés à une sévérité de traitement peu équitable. Quarante-six ans après sa mort, Colomb, le grand Colomb est insulté par un des historiens les plus illustres du seizième siècle, qui le dépeint

[1] « In fact (dit M. Washington Irving) Herrera did but copy what he found written by Las Casas, who had the proceedings of the fiscal court lying before him and was moved to indignation against Vespucci by what *he considered* proofs of great imposture. » (*Hist. of Chr. Columbus*, t. IV, p. 187.)

comme *bavard, fantastique*, *épris de ses prétendus talens et de son rêve de Cipango* (t. IV, p. 27).

Il résulte de l'ensemble de ces considérations que, pendant sa vie et plus de vingt ans après son décès, Améric Vespuce a été regardé comme un homme très-recommandable, appelé, à cause de ses connaissances nautiques, à la place importante de « grand-pilote pour les route de l'Inde, » ami des navigateurs les plus illustres de son époque. L'opinion [1] ne s'est déclarée contre lui que lorsqu'on a commencé à lui attribuer des découvertes dont la priorité ne lui appartenait pas, et lorsqu'on a placé son nom sur les mappemondes. On lui a donné par là un genre de célébrité auquel rien ne me prouve

[1] « Parmi les hommes, dit Thevet, qu'ont nourris l'Italie et le pays florentin, je nomme Améric Vespuce, ç'a été le nonpareil pour avoir découvert une partie du pays des Cannibales *jusqu'aux îles du Pérou*, mais ceux qui lui attribuent toute cette grande terre et la nomment de son nom, s'abusent grandement, car il n'en a pas découvert la troisième partie, et n'y a homme sous le ciel qui en peut être meilleur juge que moi. » *Cosmographie universelle*, 1575, t. II, p. 720. C'est le livre que Jean de Lery, Bourguignon, amené au Brésil en 1556, par ferveur pour le calvinisme, nomme poliment, dans l'édition du *Voyage de Staden de Homberg*, « la fabuleuse Cosmographie du superlativement effronté menteur André Thevet. »

qu'il ait voulu aspirer. Pour bien apprécier la valeur des témoignages, il suffit de les classer chronologiquement.

6. Les écrits que nous possédons sous les noms de *voyages* ou de *lettres* de Vespuce, remplis de contradictions et de chiffres altérés comme au hasard, n'ont pas été publiés par le voyageur même. Nous ignorons, pour la plupart de ces écrits, en quelles langues ils ont été primitivement rédigés et par combien de traductions et d'éditions ils ont passé. Le livre publié sous le titre de *Quatuor Navigationes*, n'est que l'extrait ou le fragment d'une composition beaucoup plus volumineuse [1] et plus complète qui devait porter le même nom. Il existait en outre le manuscrit d'une *Cosmographie* que l'auteur voulait publier dans sa jeunesse. Jean Ves-

[1] C'est ainsi que dans l'ouvrage important de Pigafetta, le compagnon de Magellan, nous ne possédons aussi que des extraits d'un livre perdu, mais présenté à l'empereur Charles V à Valladolid, en septembre 1522. De même que Vespuce envoyait les récits de ses voyages à Soderini, à Lorenzo Pier Francesco de' Medici et au roi René, Pigafetta adressa ses extraits au pape Clément VII, au grand-maître de Rhodes, Philippe de Villers Lisle Adam et à la reine régente de France, mère de François Ier. Ces diverses transcriptions occasionnèrent, comme chez Vespuce, des erreurs de chiffres dans les positions géographiques. (Amoretti,

puce possédait [1] des *journaux de navigation*, écrits de la main de son oncle pendant le cours de deux expéditions (t. IV, p. 35-81, p. 156-165, p. 169-178). Je dois rappeler à cette occasion que Magellan aurait pu être exposé à une partie des reproches dont on accable le mémoire de Vespuce, si l'on avait imprimé un ouvrage composé en son nom au seizième siècle et dont il existe un manuscrit dans la bibliothèque de San Isidro à Madrid, sous le titre bizarre de *Descripcion de los reinos, costas y islas que hay desde el Cabo de buena Esperanza hasta la China, compuesta por Fernando Magellanes, piloto Portugues.* A ce nom de l'homme célèbre se trouvent ajoutés les mots : « lequel a tout vu et parcouru lui-même. » M. Navarrete (t. IV, p. LXXXIX), a examiné cet ouvrage, et prouvé, par la comparaison des dates et des faits, que Magellan ne peut en être l'auteur; qu'il est postérieur à ce grand navigateur, et que tout au plus le premier fond doit lui être attribué.

Primo viaggi iontorno al Globo, 1800, p. XXXVI, XLIX et 183.)

[1] « *Amerigo Vespucci*, porte le témoignage officiel rendu par le neveu dans la *Junte* des pilotes en 1515, *fu al dicho cabo* (de San Agostin) *dos viages e desto tengo escritura de su mano propia cada dia por que derota iba e quantas leguas hacia.* »

7. Si Vespuce avait eu l'intention de falsifier [1] les dates de ses entreprises maritimes, il les aurait mises facilement d'accord. Il n'aurait pas terminé le premier voyage cinq mois après son départ pour le second. Il aurait fait disparaître les fréquentes contradictions entre la durée des voyages et les époques du départ et du retour. La fraude agit avec plus de circonspection. Il aurait supprimé des particularités qui ne pouvaient être mentionnées que dans des lettres familières (t. IV, p. 173). L'introduction même du chiffre 1497 ne pouvait offrir, à l'époque où les lettres des *Quatuor Navigationes* ont été écrites, aucun avantage apparent, Vespuce et Colomb ayant toujours affirmé avoir été dans l'est de l'Asie, et Colomb ayant de plus fait prêter serment aux équipages de son escadre et mandé au pape Alexandre VI qu'il avait déjà longé, pendant l'été de 1494, la côte *continentale* pendant l'espace de 335 lieues (t. IV, p. 230-240). Quoique Vespuce se

[1] « Perhaps some other means might be found of accounting for the spurions date of the first voyage *without implicating the veracity of Vespucci.* It may have bun the blunder of some editor or the interpolation of some book maker eager, as in the case of Trevigiano (voyez t. IV, p. 129), to gather together disjointed materials and fabricate a work to gratify the prevalent passion of the day. » (Washington Irving, t. IV, p. 188.)

vante d'avoir pris part aux grandes découvertes faites pendant le cours de ses différens voyages, il n'en avoue pas moins clairement pour cela de n'avoir pas eu le commandemant suprême (t. IV, p. 178-192). Rien ne prouve que le Florentin ait contribué à la publication [1] du *Mondo Novo* d'Alessandro Zorzi de Vicence (1507). Nous savons au contraire que c'est un *ami de Colomb*, Angelo Trevigiano, qui a fourni des matériaux pour cette collection de voyages, calquée sur le *Libretto* d'Albertino Vercellese di Lisona (t. IV, p. 77-99.)

8. Les *variantes* qu'offrent les différens textes et les traductions des lettres de Vespuce indiquent que plusieurs dates ont été altérées; mais en réfléchissant sur les motifs qui auraient pu avoir amené ces altérations de chiffres, on croit n'y reconnaître que l'insouciance des éditeurs ou quelques tentatives de diminuer les différences entre les époques du départ et du retour, et les évaluations de la durée des voyages (t. IV, p. 200, 215, 273, 290 et 296). En falsifiant les dates d'après un plan concerté,

[1] Telle a été la légèreté de certaines inculpations, que le savant bibliographe Antonio de Leon (*Epitome de la Biblioteca oriental y occidental*, 1629, p. 62) confond Zorzi et Vespuce. « Amerigo, dit-il, traduxo una breve relacion de los viages de Cristoval Colon en italiano y la imprimiò *en su Nuevo Mundo*. »

c'est-à-dire dans le dessein coupable d'agrandir artificieusement le mérite de Vespuce, des éditeurs enthousiastes ou complaisans auraient, nous le répétons, fait concorder les dates altérées, et ne se seraient pas contentés imprudemment de changemens partiels. Dans les scolies intercalées, quelques chiffres paraissent empruntés au voyage de Hojeda et de Vicente Yañez Pinzon, et appliqués au départ et au retour de la seconde expédition de Vespuce (t. IV, p. 303, 304, 305). Le départ pour le premier voyage a peut-être été reculé jusqu'à l'année 1497, pour justifier le faux chiffre de la durée (18 mois) et en prenant la date du retour, selon le texte de Baccio Valori, pour un terme fixe bien constaté (t. IV, p. 200, 215 et 290). Le plus souvent il est impossible de deviner dans quel but les altérations, si elles étaient intentionnelles, auraient pu être tentées. Les discordances ne paraissent alors que des fautes de transcription augmentées par une multitude de copies et de versions en différentes langues (t. IV, p. 273 et suiv.). L'omission des noms et de la désignation particulière des lieux qui ont été visités, doit frapper, mais elle caractérise presqu'au même degré plusieurs fragmens de relations publiés au commencement du seizième siècle (t. IV, p. 194).

La confusion des dates s'est probablement accrue par le grand nombre d'expéditions si rapprochées et si semblables dans la route qu'elles ont parcourue.

Hojeda avec Juan de la Cosa, Vicente Yañez Pinzon et Niño avec Guerra, sont tous partis dans la même année 1499, et avec une différence de peu de mois. Les trois expéditions que je viens de nommer et celle de Diego de Lepe au sud du Cap S. Augustin, ont été terminées dans la même année 1500. Il reste à signaler une autre circonstance qui devrait avoir frappé depuis longtemps ceux qui ont fait une lecture attentive des premières et plus anciennes éditions d'ouvrages consacrés aux découvertes des quinzième et seizième siècles. On trouve dans ces ouvrages, malheureusement par rapport à des faits que nous regardons aujourd'hui comme les plus importans de l'histoire des expéditions maritimes, des erreurs de dates qu'on peut prouver ne pas être des fautes typographiques. Elles sont dues à l'incurie des rédacteurs et à cette habitude qu'ont les hommes de regarder souvent comme moins grave le commencement d'événemens très-rapprochés d'eux et d'en confondre la succession et les époques. Gonzalo Fernandez de Oviedo, présent comme page à l'audience que les rois catholiques ont donnée, en 1493, à Christophe Colomb lors de son retour du premier voyage à Guanahani, avance de deux ans la découverte de la terre ferme. Il dit *trois fois*, dans la *Historia general de las Indias*, que cet événement mémorable a eu lieu en 1496; une seule fois il ajoute:

« Quelques-uns prétendent que l'atterage de Colomb sur la côte de Paria est de l'année 1497. » La véritable date de 1498 n'est jamais prononcée. Dans la dédicace d'un ouvrage[1] antérieur qui a paru dès 1526, vingt ans seulement après la mort de l'amiral, Oviedo se trompe même sur l'époque de la première découverte de l'Amérique. « *Il est notoire*, dit-il, que l'amiral a trouvé les Indes en 1491 et qu'il vint à Barcelone en 1492, pour présenter les Indiens à Ferdinand et à Isabelle, pour offrir aux monarques des échantillons de la richesse de ces pays, et leur exposer la grandeur du nouvel empire de l'Occident. » L'historien Gomara exprime la date des années en toutes lettres, comme Oviedo : il dit d'abord (fol. XIV, *a*) que la terre ferme a été découverte en 1497, époque que les *Quatuor Navigationes* attribuent au départ de Vespuce pour son premier voyage; puis il désigne (p. XX, *a*) l'intervalle des années 1490 à 1495,

[1] Oviedo, *Relacion sommaria de la historia natural de las Indias dirigida al Emperador Carlos V* (Toledo, 1526), et Barcia, *Historiadores primitivos*, 1749, t. I, n. 5; fol. II. La rédaction de la *Relacion sommaria* est bien certainement de l'année 1525, car il y est dit (cap. 87) que le capitaine Fray Garcia de Loaysa « vient de mettre à la voile pour le détroit de Magellan. » Ce départ eut lieu, de la Corogne, le 24 juillet 1525.

comme une époque « où la côte de la terre ferme était fréquentée par les Espagnols ; » enfin, après avoir indiqué, en contradiction avec tout ce qui précède, pour le troisième voyage de Colomb (fol. XLI, *b*) la vraie année 1498, il observe que, « selon d'autres témoignages, *segun algunos* (fol. XLII, *a*), la date de 1497 est plus précise. » La malheureuse catastrophe de la captivité de Colomb est placée deux fois (fol. XIV, *b*, et XVIII, *a*) par Gomara en 1498, quoiqu'elle n'ait eu lieu qu'à la fin de 1500. Cette même époque de 1497 dont l'indication erronée a porté malheur à la mémoire de Vespuce, se retrouve sur la carte d'Appien de 1520, ajoutée à des éditions de Solin et de Mela, avec la note expresse « que c'est l'époque à laquelle la terre ferme a été découverte par Christophe Colomb ! » Las Casas possédait un exemplaire de l'*Imago Mundi* de Petrus Alliacus, auteur singulièrement affectionné de l'amiral [1], dans lequel Bartolomè Colomb avait écrit [2] ces mots : « En décembre 1488, Diaz est revenu à Lisbonne avec trois caravelles, après avoir découvert le Cap de Bonne-Espérance : *j'étais présent.* » Malgré *sa présence*, Bartolomè Colomb ne s'en est pas moins trompé d'une année. A son retour, Diaz est entré dans le Tage [3] en dé-

[1] Voyez t. I, p. 60 et t. III, p. 252.

[2] Casas, Mss. lib. VII, cap. 7.

[3] Barros, Dec. I, lib. III, cap. 4 (t. I, p. 192).

cembre 1487. Christophe Colomb lui-même se trompe, dans sa lettre au trésorier Santangel, trois fois dans l'indication de la durée de ses traversées de 1492 et 1493. Il donne 21 et 93 jours pour le voyage de S. Lucar à Guanahani, et 78 jours pour le retour. Les vrais chiffres seraient 71 et 48 jours (NAV. t. I, p. 167 et 174) : cependant tous ces nombres étaient exprimés, non en chiffres romains ou arabes, mais en toutes lettres, et l'écrit de Colomb est du 4 mars 1493. Un illustre auteur Francesco Guicciardini [1], contemporain et compatriote de Vespuce, affirme « que le commencement des découvertes de Christophe Colomb, dans l'ouest de l'Atlantique, est de l'année 1490. » Ces exemples nombreux [2], puisés dans des ouvrages célèbres,

[1] *Hist. d'Italia*, lib. VI, p. 173. Une note ajoutée par l'éditeur Tomaso Porcacchi et renfermant d'autres erreurs sur les premières navigations espagnoles aux Iles Canaries, prouve que la date 1490 n'est aucunement une faute typographique.

[2] Une erreur de date semblable à celle qui est relative au voyage de Cadamosto (voyez t. IV, p. 276), et que toutes les anciennes *collections* font partir en 1503, se retrouve dans Madrignano (*Itin. Port.* cap. XCI). Cet auteur, en parlant de l'arrivée des douze vaisseaux de l'escadre d'Antonio de Torres, a changé l'année MCCCCXCIIII en MDIIII. (GRYN. *Nov. Orbis*, Bas. 1532, p. 94.)

publiés presque tous en Espagne, et appartenant à la première moitié du seizième siècle, prouvent que les dates les plus importantes ont été altérées sans qu'il y ait soupçon de falsification frauduleuse (t. IV, p. 151, 273-287.)

9. Un des faits les plus contraires à ce soupçon de falsification, est la position de Vespuce pendant le procès du fisc avec les héritiers de Christophe Colomb. Le premier a été nommé *Piloto mayor* dans la même année où ont commencé les informations. Il a encore vécu quatre ans à Séville pendant l'instruction d'un procès dans lequel, avec un raffinement de ruse et de sévérité extraordinaires, on a excité tous les navigateurs contemporains de l'amiral à déposer contre lui. Le débat principal concernait *l'époque de la première découverte de la terre ferme*, c'est-à-dire de la côte continentale de Paria. Pour arriver à priver les héritiers de Colomb des droits et des priviléges accordés par la couronne dès l'an 1492, on avait si peu dédaigné les bruits les plus vagues et les inculpations les plus futiles, que plus de vingt témoins ont été examinés sur la question de savoir si « l'existence de terres occidentales n'avait pas été révélée à Christophe Colomb par Martin Alonzo Pinzon sur la foi d'un livre qui existait à Rome dans la bibliothèque du pape Innocent VIII », et d'un «prétendu cantique du roi Salomon » indiquant une nouvelle route de

l'Inde[1]. Ces machinations continuèrent de 1508 à 1527 : on recueillit avec ardeur des témoignages à S. Domingue et dans les ports d'Espagne, surtout à Moguer, à Palos et à Séville ; on le fit pour ainsi dire sous les yeux même d'Améric Vespuce et de son neveu. Le *Mundus Novus* d'Otmar (1504), la Collection des voyages de Vicence (1507) avec ses nombreuses traductions, les *Quatuor Navigationes* de Hylacomylus (1507 et 1509) avaient paru ; il existait dès l'année 1520 des mappemondes por-

[1] Voyez sur les *escrituras e cosas que viò Pinzon en el Mapamundo*, sur l'île que lui montra, dans une carte hydrographique, le bibliothécaire du pape, et que je crois être l'île *Brazir* de Picigano ou l'*Antillia* d'Andrea Bianco, et sur la *formule* attribuée au roi Salomon, ce que j'ai exposé t. II, p. 87. M. Navarrete observe avec esprit (t. III, p. 596) que l'amiral profita de ces contes et des prétendues prophéties bibliques fournies par ses amis (les moines Perez, Deza et Gorricio), pour augmenter, lors de son premier départ, la confiance de son équipage. Plus tard il est tombé dans le piége que sa ruse avait voulu tendre à la naïve crédulité des marins. C'est ainsi que l'amiral lui-même a contribué à donner du crédit à la fable de terres vues ou prédites vers l'occident, fables qui, après sa mort, ont été employées par ses ennemis dans le but de nuire à sa gloire et aux intérêts matériels de sa famille.

tant le nom d'*Amérique*; l'homme auquel des ouvrages imprimés et répandus en Allemagne, en France et en Italie, attribuent un voyage à la terre ferme entrepris en 1497, est en contact avec tous ceux dont la haineuse ferveur cherche quelque apparence de preuve d'un attérage à Paria avant le 1er août 1498; le procureur-général (*el fiscal*) se permet, selon l'expression de Las Casas[1], les enquêtes les plus extravagantes (*preguntas impertinentes*), et au milieu des circonstances que je viens d'énumérer, Vespuce et son neveu ne sont pas appelés en justice. Le nom d'Améric ne paraît qu'une seule fois dans les *informes* et dans le procès, lorsqu'Alonzo de Hojeda déclare « que Juan de la Cosa, Vespuce et d'autres pilotes l'ont accompagné dans le voyage de 1499. » Est-il probable que les ennemis de l'amiral et le fisc, qui avait intérêt de ménager des épargnes au trésor, eussent négligé soit le secours de livres publiés dans l'étranger, soit les dépositions du navigateur florentin[2] ou de son neveu, tous deux aux gages et

[1] Mss. lib. I, cap. 34.

[2] Les pièces du procès n'ayant été imprimées qu'en 1829, il ne faut pas s'étonner qu'un passage mal interprété d'Herrera (Dec. I, lib. IV, cap. 2) ait fait naître l'erreur « que Diego Colomb, en gagnant le procès suscité par le fisc, fit *condamner Vespuce*. » (Charlevoix, *Hist. de S. Domingo*, t. I, p. 311, et Llorente,

dans la dépendance du gouvernement, et intimement connus de Pinzon, de Cosa, de Hojeda et de tant de pilotes impliqués dans le procès, si à cette époque on eût vu plus qu'une erreur de transcription et de dates dans les *Quatuor Navigationes*, et si Améric s'était jamais vanté, soit en Espagne, soit à l'étranger, d'avoir précédé l'amiral dans la découverte de la terre ferme (t. IV, p. 273 et suiv.)? Cette dénomination de terre ferme d'ailleurs n'avait, du temps de Vespuce et même pendant la durée du procès, aucunement l'importance que nous y ajoutons aujourd'hui par rapport aux grandes divisions des masses continentales. Toscanelli et Colomb croyaient savoir qu'avant d'arriver par l'ouest aux côtes de l'Asie orientale, on trouverait « des îles petites ou grandes et riches en or comme Cipango. » Colomb, en touchant à la côte de Paria dans le troisième voyage, ne pensait aucunement avoir fait une première découverte de la terre ferme. Il avait, selon son opinion, attéré à une autre partie continentale d'Asie que celle dont déjà il avait reconnu la côte à Cuba. La *Tierra firme de Paria*,

OEuvres de Las Casas, t. I, p. 121.) Le procès a simplement prouvé que Colomb a été le premier, en 1498, à la côte de Paria. On n'a pu condamner celui dont les prétentions, s'il en avait eu, n'ont jamais été mentionnées dans le procès.

comme le prouve le procès, n'avait de l'importance qu'à cause du commerce d'échange (*rescate*) des perles. On examine quelles sont les parties de la terre ferme dont les productions appartiennent par droit de premier attérage à Colomb, à Hojeda ou à Pinzon. Le procureur du roi veut priver les héritiers de l'amiral de tout ce qui est à l'ouest et au sud-est de Paria. C'est donc l'époque de la première reconnaissance de chaque côte qui intéresse le fisc.

10. L'opinion anciennement émise et encore très-répandue que Vespuce, dans l'exercice de son emploi de *Piloto mayor*, et chargé de corriger les cartes hydrographiques, de 1508 à 1512, ait profité de sa position pour appeler de son nom le Nouveau Monde, n'a aucun fondement. La dénomination d'*Amérique* a été proposée loin de Séville, en Lorraine, en 1507, une année avant la création de l'office d'un *Piloto mayor de Indias*. Les mappemondes qui portent le nom d'*Amérique* n'ont paru que 8 ou 10 ans après la mort de Vespuce, et dans des pays sur lequels ni lui ni ses parens n'exerçaient aucune influence (p. 401, 405, 414 et 419). Il est probable que Vespuce n'a jamais su quelle dangereuse gloire on lui préparait à Saint-Dié, dans un petit endroit situé au pied des Vosges, et dont vraisemblablement le nom même lui était inconnu. Jusqu'à l'époque de sa mort, le mot *Amé-*

rique, employé comme dénomination d'un continent (*America*, *Amerige*, *Americi terra*), ne s'est trouvé imprimé que dans deux seuls ouvrages, dans la *Cosmographiæ Introductio* de Martin Waldseemüller, et dans le *Globus Mundi, declaratio sive descriptio Mundi et totius Orbis* (Argentor. 1509). On n'a jusqu'ici aucune preuve d'un rapport *direct* de Waldseemüller, imprimeur de Saint-Dié, avec le navigateur florentin. Les *Quatuor Navigationes*, que nous possédons dans la Cosmographie du premier, sont traduites « *de vulgari Gallico in latinum.* »

11. La célébrité de Vespuce, toujours croissante depuis 1504 jusqu'en 1535, ne s'est pas fondée sur l'*epoca dolorosa* [1], c'est-à-dire sur le chiffre de 1497 attaché, en 1507, au récit du premier voyage, ni sur aucun argument d'antériorité dans la découverte de la Terre ferme, mais sur une réunion fortuite d'autres circonstances. La question d'un premier attérage sur la côte des Perles avait sans doute une grande importance dans le procès du fisc contre les héritiers de l'amiral; mais le public de l'Europe commerçante s'intéressait bien plus aux résultats généraux des grandes découvertes, à la description animée des sites et des mœurs, à des

[1] Expression de l'abbé Canovai, dans les *Viaggi d'Amerigo*, p. 307.

navigations lointaines faites, comme on disait[1] alors, « sous d'autres étoiles et sous d'autres cieux, » il prenait peu de part à l'érudition des dates comparées, au détail chronologique de l'histoire de la géographie. La renommée de Vespuce a grandi rapidement par le troisième voyage publié le premier, embrassant « la quatrième partie du globe, » et décrivant les merveilles du firmament de l'autre hémisphère; elle a grandi, parce que le nom de Vespuce a été accolé, sur les titres même d'ouvrages très-répandus et traduits en plusieurs langues, accolé à ce mot de *Mondo Novo* que Vespuce avait répété trois fois au commencement de sa lettre à Médicis; elle a grandi par le manque de publications sur les deux expéditions de Colomb à la Terre ferme en 1498 et 1502, par la prodigieuse activité de l'imprimerie qui multipliait, presque simultanément en Lorraine et en Suisse, dans le sud-est de l'Allemagne et en Lombardie, le *Recueil* de Hylacomylus, enfin par le nom du navigateur florentin inscrit sur des mappemondes qu'on ajoutait à des géographies grecques et romaines[2]. Dès-lors, le nom de Colomb et ses droits sont obscurcis et oubliés[3], plus par erreur que par malveillance;

[1] *Sotto altre stelle, e altri cieli*, dit Guicciardini à l'imitation de Colomb (p. 540).

[2] Ptolémée, Pomponius Mela, Solin.

[3] Le nom de Colomb ne paraît ni dans la Cosmogra-

on croit les découvertes de l'amiral restreintes aux Antilles et à cette terre montueuse de Paria qui elle-même est nommée quelquefois une île. (*Habet autem Novus Mundus sive America insulas adjacentes quam plurimas ut Parianam Insulam vel Parias;* APPIEN, dans sa *Cosmographie*, éd. d'Anvers, 1529, fol. XXXIV *a*, et LII *b*). Vespuce est proclamé *Novi Mundi egregius inventor, visitator et primus hospes*[1]. On le suppose fort

phie de Hylacomylus, ni dans le magnifique Éloge de Vespuce par Thomas Aucuparius annexé au Ptolémée de 1522. Francesco Albertini, dont l'ouvrage curieux (*Opusculum de Mirabilibus novæ et veteris urbis Romæ*) a paru deux ans après la mort de Colomb, ne connaît aussi que les découvertes de Vespuce. Pour rectifier ce que j'ai dit t. IV, p. 104, note 1, je vais rappeler ici que depuis mon séjour à Paris en 1836, on y a trouvé deux autres exemplaires de la *Cosmographiæ Introductio* de Hylacomylus, l'un à la Bibliothèque Mazarine, l'autre dans la belle collection de M. Henri Ternaux (*Bulletin de la Soc. de Géogr.* t. VIII, p. 158).

[1] Pour que rien ne manquât à cette illustration croissante de Vespuce, son portrait, selon l'opinion de Vasari (*Della vita de' più excellenti pittori e scultori, Primo Volume della terza Parte*, Bologna, 1646, p. 11), fut peint par Léonardo da Vinci, mort sept ans après le navigateur florentin. L'historien des arts du dessin du 16e siècle a cru en effet posséder lui-même cette tête

gratuitement le chef ou commandant d'expéditions auxquelles il n'a pris part que dans une position

de Vespuce parmi des dessins originaux de Leonardo faits au crayon noir (au charbon). Il raconte comment ce grand artiste, avide de saisir les traits d'une physionomie bien marquante, suivait longtemps dans les rues certaines personnes pour en esquisser plus tard les têtes de mémoire. Vasari possédait de ces esquisses dans son fameux *livre de dessins*, qui, des mains de Vasari, a passé à celles du graveur Mariette. Voici le passage très-curieux du livre de Vasari : « Piacevagli tanto (a Leonardo), quando egli vedeva certe teste bizarre ò con barbe ò con capelli de gli huomini naturali, che harebbe seguitato uno, che gli fosse piaciuto, un giorno intiero e se lo metteva talmente nelle idea, che poi arrivato à casa, lo disegnava come se l'havesse havuto presente. Di questa sorte se ne vede molte teste, e di femine, e di maschi, e n' hò io disegnato parecchie di sua mano con la penna nel nostro *libro de' disegni, tante volte citato, come fù quella d'Amerigho Vespucci, ch' è una testa di vecchio bellissima, disegnata di carbone* e parimente quella di Scaramuccia, capitano de Zingani. » Je doute que le navigateur florentin ait été si bien reconnu par Vasari que le capitaine d'une bande de Bohémiens. Léonardo da Vinci n'a jamais été en Espagne ou en Portugal, et il ne paraît pas probable que Vespuce, dans un âge assez avancé pour fournir une belle tête de vieillard, ait été en Italie. Le savant et ingénieux auteur des *Lettres sur l'art en Angleterre*,

inférieure : on lui attribue la découverte de tout le continent, depuis l'embouchure de la rivière des Amazones et le Cap Saint-Augustin, jusqu'à 50° de latitude australe (t. IV, p. 77, 83, 88, 96, 114, 121, 155, 225). C'est par des motifs presque analogues que d'abord, après la mort de James Cook, l'opinion publique attribuait à celui-ci la découverte des Nouvelles Hollande, Guinée et Zélande, d'Otahiti et des Iles Sandwich, sans que lui-même, homme intrépide et modeste, ait prétendu à l'honneur de toutes ces *premières* découvertes[1].

12. Dans l'état fragmentaire et de désordre extrême dans lequel les lettres de Vespuce nous sont parvenues, il est difficile de déterminer avec une entière assurance chacune des expéditions espagnoles et portugaises auxquelles il a été successivement attaché. En me fondant plus sur le nombre des vaisseaux, la série des événemens et les rapports géographiques, que sur les dates et leurs variantes

M. Waagen, remarque que les esquisses du *livre de dessins* de Vasari sont malheureusement dispersées aujourd'hui, mais qu'une vieille tête à longue barbe de Léonardo a été successivement dans la collection précieuse de West, de sir Thomas Lawrence et de M. Woodborn. Cette tête pourrait bien être celle que Vasari a prise pour le portrait de Vespuce.

[1] Voyez mon *Essai polit. sur le Mexique* (2e édit.), t. IV, p. 111.

leçons, il m'a paru très-probable que le premier voyage a été fait conjointement avec Alonzo de Hojeda (t. IV, p. 195-200 et 284-293), le second avec Vicente Yañez Pinzon (t. IV, 200-215, 293-316), et le quatrième avec Gonzalo Coelho (t. IV, 157, et plus haut p. 148). Nous ignorons jusqu'ici sous quel chef Vespuce a exécuté son troisième voyage; mais les époques du départ et du retour attribuées à ce voyage, selon les *Quatuor Navigationes*, sont confirmées par la Chronologie des expéditions qu'a rédigée Antonio Galvam, comme par une coïncidence remarquable avec le retour de la flotte de Cabral (plus haut p. 5-114). Le second voyage de Vespuce, caractérisé par la circonstance d'avoir coupé deux fois l'équateur, comme par la découverte du Cap Saint-Augustin et de l'embouchure de la rivière des Amazones, diffère entièrement du premier qui était restreint au seul hémisphère boréal. Une date astronomique, la conjonction de la lune avec Mars (le 23 août 1499), mêlée au récit du voyage avec Pinzon, tandis qu'elle appartient indubitablement au voyage avec Hojeda, offre une difficulté sinon insurmontable, du moins très grave. Cette observation aurait-elle passé accidentellement d'un voyage dans l'autre? Il n'est pas question d'ailleurs de cette conjonction planétaire dans le livre des *Quatuor Navigationes;* c'est la seule lettre adressée à Lorenzo Pier Francesco de'

Medici qui en parle, lettre qui aussi, sous d'autres rapports, offre des particularités très-remarquables (t. IV, p. 302-311). Le texte de Baccio Valori assigne au retour de Vespuce dans son second voyage exactement la date du retour de Vicente Yañez Pinzon; les nombreuses analogies qu'offrent les récits de ces deux navigateurs rendent leur association très-vraisemblable (t. IV, 215, 221, 297). Quoique le commandant de l'escadre dans le troisième voyage nous soit resté inconnu, ce troisième voyage auquel appartient la lettre du 4 janvier 1501, découverte par le comte Baldelli [1] et écrite au Cap Vert, à l'occa-

[1] Si cette lettre, qui n'est publiée que depuis dix ans, offre l'exemple de la vive lumière que la découverte d'un nouveau document peut répandre sur des événemens douteux, on doit rappeler à cette occasion un effet analogue produit par la découverte d'un témoignage auquel on ne s'attendait guère. Christophe Colomb raconte avoir été, en février 1477, à l'île de Tile (Thyle, Thulé) sans avoir trouvé la mer gelée. (Voyez t. II, p. 104-117). Cette circonstance a paru si peu vraisemblable qu'elle a été regardée comme un motif de douter de l'existence de ce voyage ou de l'identité de l'Ile Thulé de Colomb avec l'Islande. Les recherches de M. Finn Magnusen à Copenhague viennent de lever tous ces doutes. (*Nordisk Tidsskrift for Oldkyndighed*, t. II.) Ce savant estimable a constaté, par l'examen de documens irrécusables, qu'en 1477

sion de la rencontre avec la flotte de Cabral, présente les preuves les plus frappantes de la véracité de Vespuce, en comparant la série des faits soit avec une lettre du pilote de Cabral conservée dans Ramusio, soit avec une dépêche du roi Emanuel de Portugal en date du 29 juillet 1501, trouvée dans les archives de Saragosse. On peut justifier jusqu'au plus petit détail des assertions, par exemple ce qui a rapport au « *Signor Guaspare* qui a parcouru tous les pays du levant depuis le Caire jusqu'à Malacca, » et qui n'est autre que l'interprète de Gama, fils d'un juif polonais (t. IV, p. 288 et t. V, p. 100). Cette même lettre datée du Cap Vert prouve aussi que, même dans le troisième voyage, Vespuce se nourrissait de l'espoir d'atteindre les parties de

l'hiver en Islande était d'une température si douce que le nord de l'île n'avait pas de neige au mois de mars, de sorte que les ports du midi étaient libres de glaces, en février. (Lappenberg, dans les *Gött. Gel. Anz.* 1835, n. 169, p. 1687.) Déjà M. Thienmann, qui a séjourné longtemps en Islande, en 1820, observe que le froid de la fin de décembre y est parfois si peu intense, que la température moyenne du 16 au 31 décembre n'était que de —1° Reaum., et que pendant cet intervalle l'air était, à neuf heures du matin, par les 65° de latitude, toujours entre + 7° et — 4°. (Gilbert, *Ann.* t. LXXV, p. 67.)

l'Asie orientale[1] dont *Guaspare* lui vantait les richesses commerciales (p. 117). De même, le double attérage de Vespuce au Cap Saint-Augustin, dans ses seconde et troisième expéditions, se trouve confirmé par les témoignages de la *Junte* des pilotes en 1515 (t. IV, p. 64, 205), par Pierre Martyr d'Anghiera (t. IV, 131), et par Gomara (t. IV, 138). Le dernier signale expressément le voyage que fit Vespuce en 1501 « pour le roi de Portugal, » tandis que les recherches faites avec beaucoup de soin dans les archives portugaises de la Torre do Tombo n'ont offert jusqu'ici aucun document qui porte le nom du Florentin (t. IV, 59). Giovanni da Empoli, de retour de l'expédition du valeureux Alphonse d'Albuquerque, en 1503, ne mentionne pas la terre de la Vera Cruz (le Brésil) sans ajouter « que ce pays avait déjà été vu antérieurement par Améric Vespuce. » Des témoignages aussi explicites et formels, comme ceux que nous venons de citer, sont

[1] Encore en 1599 Levinus Hulsius, dans l'introduction du *Voyage d'Ulrich Schmidel de Stauberg*, fait allusion au véritable but de ce troisième voyage de Vespuce. Il rapporte que le Florentin a remonté le Rio de la Plata « pour trouver un passage aux Moluques. » L'erreur du lieu est d'autant plus bizarre, que Hulsius ne confond pas Solis avec Vespuce, car il cite le voyage du premier avec la fausse date de 1512.

en général plus rares qu'on ne pourrait s'y attendre, mais ce silence doit d'autant moins nous étonner que Vespuce n'a jamais été le chef d'une grande expédition. Si les *preuves négatives* étaient probantes (t. IV, p. 59-67), on serait en droit aussi de douter de bien d'autres faits très-avérés [1]. Au commencement du seizième siècle, où de vastes entreprises maritimes se succédaient avec une prodigieuse rapidité, c'étaient les résultats des découvertes, et non les personnages auxquels on les attribuait, qui fixaient l'attention publique. Ces derniers n'ont acquis une célébrité individuelle que dans la suite

[1] En discutant plus haut la valeur des preuves *négatives,* j'ai cité le manque de tout document dans les archives de Barcelone sur l'arrivée de Christophe Colomb, en 1493, et sur l'audience publique que lui ont donnée les souverains dans cette ville. Muñoz n'a pu trouver (*Viage al Estrecho de Magellanes,* 1788, p. 187) ni dans la Torre do Tombo, ni dans aucune bibliothèque de Lisbonne, l'important journal du voyage de Magellan par Andrès de San Martin, pilote de la nao San Antonio, journal que Barros s'était procuré (D. III, lib. V, c. 10) par Duarte de Rezende, facteur aux Iles Moluques, Le nom du chevalier Pigafetta manque dans toutes les listes des personnes embarquées avec Magellan ou revenues avec Sébastien del Cano. Barros et Herrera l'ignorent également. (*Viage al Estr.* p. 184. Nav., t. IV, p. 12-25 et 94.)

des temps, n'étant regardés d'abord que comme des instrumens de la volonté des gouvernemens ou des associations mercantiles qui fournissaient la dépense des armemens. Les individus ne grandissent dans l'opinion que lorsque l'histoire présente une suite d'événemens accomplis, étroitement liés entre eux, lorsque ces événemens ont exercé une influence durable sur les voies du commerce et sur le bien-être des nations, lorsqu'on a pu peser ce qu'il a fallu d'intrépidité et de talent pour exécuter un plan tracé dans le calme du cabinet.

Quand la dénomination d'un grand continent, généralement adoptée et consacrée par l'usage de plusieurs siècles, se présente comme un monument de l'injustice des hommes, il est naturel d'attribuer d'abord la cause de cette injustice à celui qui semblait le plus intéressé à la commettre. L'étude des documens a prouvé qu'aucun fait certain n'appuie cette supposition, et que le nom d'*Amérique* a pris naissance dans un pays éloigné, par un concours d'incidens qui paraissent écarter jusqu'au soupçon d'influence de la part de Vespuce. C'est là que s'arrête la critique historique.

Le champ sans bornes des causes *inconnues*, ou des combinaisons morales *possibles*, n'est pas du domaine de l'histoire positive.

Les seuls écrits d'Améric Vespuce que nous possédons sont des lettres familières. Adressées à des hommes marquans, elles n'en offrent pas moins le caractère de l'abandon et de la liberté. La diction de Colomb porte au plus haut degré la marque des habitudes d'un vieux marin; elle est inculte, grave et ferme, mais quelquefois animée par ces inspirations soudaines qu'éveille la présence de grandes scènes d'une nature exotique. Avec moins d'originalité et de profondeur de sentiment, Vespuce a le style plus correct et en même temps plus diffus. N'ayant commencé à parcourir les mers qu'à l'âge de 48 ans, il semble encore tout glorieux des études littéraires de sa première jeunesse. Il vise à l'effet : il se plaît dans de fréquentes citations d'Aristote et de Virgile, de Dante et de Pétrarque. Chez Christophe Colomb, les traits d'érudition portent l'empreinte d'une théologie ascétique. Ils ont généralement rapport aux prophéties tirées des livres saints, à des opinions des pères de l'Église, à des rêveries de Rabbi Samuel ou

d'autres Maures convertis. Libre des fantômes d'une ardente imagination, moins théologien que le vieil amiral, Vespuce a aussi une physionomie moins sombre et moins sévère. Si parfois sa mémoire le sert mal, s'il fait Pline contemporain de Mécène [1], s'il porte envie au *pinceau* de Polyclète [2], il fait oublier ces torts

[1] Dans l'introduction des *Quatuor Navigationes*, Vespuce dit : « Quod si tibi hæ narrationes omnino non placuerint, dicam sicut *Plinius ad Mecœnatem* scribit : olim facetiis meis delectari solebas : » L'anachronisme est un peu fort. Le texte italien de Baccio Valori, peut-être traduit de l'espagnol, porte : *Voi solevate in un tiempo pigliare piacere delle mie ciancie*. Bandini croit que Vespuce a voulu citer des vers de Catulle dans la dédicace du premier livre des *Carmina* :

. . . . . . namque tu solebas
Meas esse aliquid putare nugas.

Ces vers sont adressés à Cornelius Nepos (ed Patav. 1738, p. 6). Vespuce aurait donc confondu deux noms à la fois.

[2] Il est assez remarquable que « ces perroquets dont les vives couleurs ne pourraient être imitées par le fameux peintre Polyclète, » se trouvent dans les textes de Dresde (*mit so mangerley undescheydt der antlitzen und farwen, das der volkummesten leut Malerkunst berümb meyster Pollicletus die abzemalen erlygen musste*), de Ruchamer, de Madrignano et de Grynæus, mais que

en offrant, dans plusieurs de ses lettres à Soderini et à Médicis, le tableau agréable [1] des mœurs des sauvages, de l'aspect des pays qu'ils habitent, de ce ciel nouveau dont il énumère les étoiles diversement groupées. La multiplicité des idiomes attire son attention comme la physionomie « tartare » des indigènes et la cause de la couleur de leur peau.

les textes de Ramusio et de Baccio Valori ne nomment pas Polyclète. Il me paraît tout simple que Vespuce ait écrit par mégarde Polyclète (de Sicyone), le sculpteur, pour Polygnote, le peintre, comme cela est arrivé, selon Franciscus Junius, au scoliaste de Lucien dans le dialogue du φιλοψευδής.

[1] Le sévère Robertson vante aussi les lettres de Vespuce comme *an amusing history of voyages, ful off judicious observations upon the natural productions and the costoms of the inhabitants*, comme « la première description du Nouveau Monde qu'on ait tentée jusque-là. » Il nomme Vespuce, à son début avec Hojeda, « éminemment instruit dans l'art nautique et (ce qui me paraît trop flatteur pour un négociant qui probablement, jusqu'en 1499, n'était venu par mer que de Livourne à Cadix), il le nomme un marin expérimenté. » A ces éloges succède, comme de coutume, l'épithète obligée : *Vespuce, imposteur heureux*. (Rob. éd. de Londres, 1777, t. I, p. 149.) Comparez plus haut, p. 381, note 1.

Voyageur du seizième siècle, Vespuce a la naïve crédulité et le goût de l'exagération de ses devanciers et de ses contemporains. Colomb aussi parle très-sérieusement de peuples qui naissent avec des queues, d'hommes qui n'ont qu'un œil au milieu du front. Le roi Emanuel en connaît même qui ont quatre yeux, deux par devant et deux par derrière[1]. A une époque où l'on écrivait des voyages pour amuser le lecteur et non pour le fatiguer et l'instruire, le merveilleux était un ornement indispensable de toute description d'un pays lointain. Les cartes, plus remplies d'images d'animaux et de monstres que de noms géographiques, portaient l'empreinte de cette disposition générale des esprits. Les exagérations étaient presque des réminiscences de l'antiquité, le reflet des premières traditions des Grecs. Il est probable qu'alors, comme du temps d'Hérodote et de Ctésias, les voyageurs ne se croyaient pas tenus d'avoir une foi entière en leurs propres récits.

Lorsque l'on compare les deux correspon-

[1] Voyez un document publié pour la première fois par M. Navarrete, t. III, p. 63, 100, 171 et 189.

dance de Vespuce avec Lorenzo di Pierfrancesco de' Medici et le gonfalonier Soderini, on trouve, dans la première, plus d'abandon, un langage plus simple et plus rapide. Aussi les lettres à Soderini seules furent communiquées à René II, duc de Lorraine [1]. Réunies, elles sont précédées d'une sorte d'introduction qui les signale comme un ouvrage particulier auquel l'auteur n'a pas mis la dernière main. La famille de Vespuce appartenait au parti républicain de Florence : elle avait été intimement mêlée aux mouvemens de ce parti dans lequel jouait aussi un rôle ce Francesco Lotti, qui est mentionné dans la relation du second voyage. On a trouvé extraordinaire que Vespuce ait pu être lié à la fois avec Soderini et

1 Les doutes qu'on a cru pouvoir élever sur la personne du duc de Lorraine auquel Vespuce envoyait des copies de ses lettres, disparaissent à la vue de la dédicace d'un livre peu connu que j'ai t. IV, p. 113, note 1. Hylacomylus, dans l'*Instructio manuductionem præstans in cartam itinerariam*, 1511, dit clairement : *Renatus II, Siciliæ rex.* Le titre de roi, donné par courtoisie, s'était donc conservé dans la descendance, et l'on n'a pas besoin d'admettre que Vespuce ait adressé des lettres à un prince (René I) mort 19 ans avant le premier voyage avec Hojeda.

un membre de la famille des Médicis, mais l'opposition qui régnait entre la branche aînée et la branche cadette de cette puissante famille, explique la double liaison du navigateur florentin [1]. On n'a pas besoin de supposer avec Bandini que Vespuce ignorait la mort [2] de Lorenzo di Pierfrancesco, lorsqu'il termina le récit de son troisième voyage. En examinant avec plus de soin le passage qui renferme les mots: « *Per avventura vi aggiungnerò la quarta Giornata*, » on voit par la liaison avec ce qui suit immédiatement après (ho in animo di nuovo andare..... anderò in levante..... farò molte cose.....) qu'il n'est question de ce quatrième voyage que comme d'une chose future.

Un homme qui pendant une longue carrière a joui de l'estime des plus illustres de ses contemporains, s'est élevé, par ses connaissances

[1] Voyez dans la *note* C, à la fin de la *Deuxième Section*, les éclaircissemens que renferme une lettre de M. Ranke, que de longues études historiques dans les archives d'Italie et de Vienne ont profondément initié à la connaissance de la situation des partis politiques de Florence.

[2] Voyez t. IV, p. 167, 168.

en astronomie nautique, distinguées pour le temps où il vivait, à un emploi honorable. Le concours de circonstances fortuites lui a donné une célébrité dont le poids, pendant trois siècles, a pesé sur sa mémoire, en fournissant des motifs pour avilir son caractère. Une telle position est bien rare dans l'histoire des infortunes humaines : c'est l'exemple d'une flétrissure morale croissant avec l'illustration du nom. Il valait la peine de scruter ce qui, dans ce mélange de succès et d'adversités, appartient au navigateur même, aux hasards de la rédaction précipitée de ses écrits, ou à de maladroits et dangereux amis. De nouveaux matériaux semblaient imposer le devoir d'un nouvel examen. Vespuce n'a été le chef d'aucune grande entreprise, il n'a pas commandé dans les quatre expéditions auxquelles il s'est associé; il n'a pas le droit d'être classé parmi les navigateurs qui les premiers ont découvert le Nouveau Continent, mais des efforts tendant à éclaircir les variations de l'opinion publique et la connexité étrange des causes qui peu à peu ont fait regarder un des plus anciens amis de Colomb comme un rival ennemi de sa gloire, méritent sans doute quelque intérêt

de la part de ceux qui aiment à s'appuyer sur les véritables principes de la critique historique. Dans des investigations d'une nature si épineuse, je croirais remplie la tâche que je me suis imposée, si j'avais réussi à démontrer cet enchaînement naturel des faits qui résulte de la comparaison scrupuleuse des dates, du témoignage des contemporains et de l'étude des documens. Tendre vers un tel but, c'est prouver du moins qu'on est guidé par des sentimens de justice et de vérité.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENS
POUR LA SECTION II.

NOTE A. (Voyez t. IV, p. 321.)

CONSTELLATIONS DU CIEL AUSTRAL.

Pour compléter ce qui a été exposé plus haut (t. IV, 316-335) sur la description donnée par Vespuce de la beauté du ciel austral et de la manière pittoresque dont les étoiles s'y trouvent groupées, je vais consigner ici des remarques que mon illustre ami et confrère à l'Académie de Berlin, M. Ideler, a bien voulu me communiquer à ce sujet. C'est un commentaire qui éclaircit la partie de la lettre adressée à Lorenzo di Pierfrancesco de' Medici commençant (BANDINI, p. 113; CANOVAI, p. 92) par les mots : *Quivi il cielo e l'aere è rare volte adombrato dalle nuvole*, et finissant par *l'arco celeste bianco veduto nella mezza notte.* « Je me suis tourmenté longtemps, dit M. Ideler, et avec peu de succès de ce passage très-remarquable, lorsque je publiai mon ouvrage sur les dénominations des étoiles chez les Grecs, les Persans et les Arabes. En reprenant aujourd'hui mon travail

et en comparant avec nos cartes célestes la description sans doute bien vague du navigateur florentin, je parviens à des conjectures qui me paraissent assez probables. On peut établir d'abord que Vespuce, avant son troisième voyage, avait déjà connaissance d'un Canopus de l'autre hémisphère, mais il paraît prendre ce nom (comme le *Suhel* des Orientaux, *Sternnamen*, p. 263) pour une dénomination générale, pour un *nomen appellativum* qu'on peut appliquer à toutes les étoiles d'un grand éclat ou à *des parties du ciel d'un aspect extraordinaire.* Il décrit trois Canopus dont deux sont très brillans et le troisième obscur et entièrement dissemblable. L'observation que le pôle austral n'est environné d'aucune étoile marquante, est exacte, mais quelles sont ces quatre étoiles peu éclatantes *che circondano il polo antartico e hanno forma di quadrangolo?* Serait-ce le petit carré d'étoiles de cinquième et sixième grandeur, que Bode a placé dans ses cartes, d'après les observations de La Caille, et dans lequel, de notre temps, se trouve effectivement le pôle même? J'en doute, à cause de ce qui suit : *E mentre queste nasceno si vede della parte sinistra un Canopo risplendente.* Ces rapports de lever et de coucher ne cadrent pas avec la supposition que je viens d'énoncer. Le Canopus « qu'on voit à gauche » me paraît être le Grand Nuage de Magellan qui est vraiment *di notabile grandezza*

d'un contour presque triangulaire et marqué par trois étoiles voisines formant un angle droit comme dans le dessin de Vespuce. Le navigateur continue par ces mots : « Suivent ici trois autres étoiles resplendissantes (*lucenti*); celle qui est placée au milieu *ha di misura dodeci gradi e mezzo di circonferenza*, *e nel mezzo di loro si vede un altro Canopo risplendente.* » Je pense que ces trois étoiles sont α, β et γ de la Petite Hydre, première constellation bien notable parmi celles que l'on trouve en s'éloignant du pôle austral. L'étoile β que Vespuce a pu appeler *posta nel mezzo*, n'est effectivement distante (aujourd'hui) du pôle qu'à peu près de douze degrés. La *circonferenza* ne peut désigner que le rayon du cercle que décrivent les étoiles dans leur mouvement diurne. Nous retrouvons dans la description du même voyage adressée à Soderini (Band. p. 53 : *Della maggior parte delle stelle di prima magnitudine trassi le figure con la dichiarazione de' lor circoli che facevano intorno al polo dell' austro*, *con la dichiarazione de' lor diametri e semidiametri*, ce qui explique les *circonferenze* ou distances polaires. Au milieu du triangle formé par les trois étoiles de la Petite Hydre (*nel mezzo di loro*) est placé le Petit Nuage de Magellan; c'est, d'après Vespuce, *un altro Canopo risplendente*. Il me reste à expliquer le passage sur les six étoiles qui sont les plus belles de

toutes. *Dopo questo*, dit Vespuce, *seguono sei altre lucenti stelle, le quali di splendore avanzano tutte l'altre que sono nell' ottava sfera; delle quali quella, che è nel mezzo nella superficie della detta sfera, ha misura di circonferenza gradi trenta due. Dopo queste figure seguita un gran Canopo, ma fosco, le quali tutte si veggono nella via lattea.* Je crois reconnaître dans ces six plus brillantes étoiles, α et β des pieds du Centaure et les quatre étoiles de la Croix du Sud, parce que 1° elles se trouvent toutes dans la Voie lactée; 2° parce que l'étoile du milieu (β de la Croix) est vraiment aujourd'hui éloignée de $31^\circ \frac{1}{4}$ du pôle austral (c'est une *misura di circonferenza*); 3° parce que les six étoiles sont accompagnées d'un Canopus obscur qui est le second *Coalbag* ou sac de charbon. Si mes explications et mes conjectures ne sont pas trop hasardées, il en résulte que Vespuce, dans sa lettre à Médicis, fait déjà mention des deux Nuages de Magellan et des deux *Coalbags;* mais qu'il ne donne encore aucun nom particulier aux constellations de l'autre hémisphère. Il ne connaît pas même le nom de la Croix du Sud. »

J'ajoute à ces remarques de M. Ideler, que du temps d'Améric Vespuce, le pôle sud se trouvait encore dans la constellation de l'Octant, et que l'étoile β de la Petite Hydre avait alors, en faisant la réduction d'après le Catalogue de Brisbane,

80° 3′ de déclinaison australe. L'erreur de la distance zénithale aurait donc été de 2° $\frac{1}{2}$, ce qui, dans l'état des astrolabes d'alors, et à cause de l'incertitude de la place du pôle, n'est pas une erreur qui a de quoi surprendre, même en supposant que Vespuce ait pu prendre les hauteurs des deux passages supérieurs et inférieurs. L'erreur de la déclinaison de β de la Croix du Sud, si toutefois cette étoile est celle que Vespuce nomme *la del mezzo delle sei più lucenti stelle* (BAND. p. 115), serait aussi peu considérable : elle serait de 1° 4′, puisque cette déclinaison était, selon le catalogue de Brisbane, en 1825, de 58° 43′, 8, par conséquent en 1501, lors de l'expédition de Vespuce, de 56° 56. L'expression « Canopus ingens et niger » que le texte de l'opuscule de Dresde rend très énergiquement par « *ein Canopus schwartz und wunderbarlich gross sicht man im milchweg*, ne paraît laisser douter que le navigateur florentin ait voulu parler d'un *sac de charbon*, d'une des *taches noires* du ciel austral. Le texte de Ruchamer est très confus et tout le passage très abrégé dans la traduction latine du chapitre 119 de Madrignano.

Pour éclaircir davantage ce qui a été exposé plus haut (t. IV, page 322, note) sur l'identité des plus belles étoiles du Centaure et de la Croix du Sud dans les catalogues modernes et dans celui de l'Almageste, je vais consigner ici des remarques

judicieuses que je dois à la bienveillance de mon savant ami M. Encke. Occupé, il y a de longues années, d'un mémoire sur la beauté du firmament austral et sur la jouissance que pouvaient en avoir, partiellement au moins, les anciens habitans des côtes de la Méditerranée, j'avais obtenu de M. Delambre des résultats numériques qu'il a depuis insérés dans le second volume de son *Histoire de l'Astronomie ancienne*. Comme Ptolémée illustrait les règnes d'Adrien et d'Antonin le Pieux (GRODDECK, *Initia hist. litt.* t. II, p. 139), toutes les réductions ont été faites pour l'année 120 de notre ère. Cette époque n'a d'ailleurs besoin d'aucune discussion, tant à cause de la lenteur des mouvemens, qu'à cause des doutes sur la question de savoir « si le catalogue appartient au temps même du grand astronome de Ptolémaïs. » DEL. t. II, p. 264.) Il ne s'agit dans ces calculs que de reconnaître les étoiles de l'ancien catalogue en les comparant aux catalogues actuels. « Si l'on réduit, dit M. Encke, α, β, γ et δ de la Croix du Sud à l'année 120, d'après le catalogue de Brisbane pour l'année 1825, on obtient, avec une obliquité de l'écliptique de 23° 42 20″ :

3e grand.	δ Crucis.	Long. 190° 5′	Lat. austr.	50° 7′
2e	— α	196° 22′		52° 31′
2e	— γ	191° 6′		47° 30′
2e	— β	196° 4′		48° 16′

Le catalogue de Ptolémée offre des variantes considérables. Nous distinguerons entre le texte qu'a suivi l'abbé Montignot (*Etat des étoiles fixes au second siècle*, par Claude Ptolémée, 1787, p. 148), texte entièrement conforme, pour la constellation du Centaure, au texte de Halma (*Composition mathématique*, 1816, t. II, p. 80) et les résultats auxquels s'arrête M. Delambre (*Hist. de l'Astr. ancienne*, 1817, t. II, p. 282). Ce dernier a pris de différentes éditions, comme il l'avoue lui-même (p. 263), ce qui lui a paru s'éloigner le moins des catalogues modernes. De là les variantes leçons pour les étoiles n°s 32, 33 et 34 du catalogue de Ptolémée.

	D'APRÈS MONTIGNOT ET HALMA.				D'APRÈS DELAMBRE.		
N^{os}	CENTAURE.	GRAND.	LONGIT.	LATIT.	GRAND.	LONGIT.	LATIT.
31	Coude du pied droit.	2	190° 0′	51° 10′	2	190° 0′	51° 10′
32	Cheville du même p.	2	195 20	51 40	2	195 20	48 40
33	Coude du p. gauche.	2	186 20	54 10	3	188 40	50 30
34	Sabot du p. gauche.	4	191 10	55 20	2	194 0	53 0

Si l'on suit strictement les chiffres de l'abbé Montignot et de Halma, on reconnaît, d'après la différence des longitudes et des latitudes, γ Crucis dans n° 31, et β dans n° 32, comme δ et α dans les n°s 33 et 34. L'indication des *grandeurs* relatives est contraire à ces résultats, α étant nommé ainsi de quatrième, et δ de seconde grandeur; mais en

adoptant les leçons de Delambre, ce doute disparaît. Il est évident que l'historien de l'astronomie ancienne, en choisissant parmi les variantes des chiffres de Ptolémée, a été conduit par les déterminations des artronomes modernes. Les étoiles β, δ et α, telles qu'il les donne, s'accordent avec nos catalogues, et si dans le n° 32 il y a erreur de 3°, cette même différence doit se retrouver dans la latitude du n° 31. Quelles que soient d'ailleurs les discordances des chiffres dans les différens textes de Ptolémée, les dénominations mêmes des étoiles, c'est-à-dire leur position dans le corps du Centaure, nous rappellent que le sabot du pied gauche était probablement censé placé plus bas (ayant une déclinaison australe plus grande) que le coude du même pied, la cheville plus basse que le coude du pied droit. En admettant que pour les n°s 33 et 34 il y ait eu erreur dans l'indication de l'intensité de la lumière (qu'on ait attribué à α la grandeur de δ), on retrouve, selon moi, les étoiles de la Croix du Sud de la manière suivante, dans l'ancienne constellation du Centaure :

N°s 31 . . . . γ Crucis.
32 . . . . β
33 . . . . δ
34 . . . .

Si à cause de l'indication de la grandeur on prenait n° 33 pour la belle étoile (α) au pied de la

Croix, il faudrait changer le chiffre des longitudes.» Telles sont les observations de M. Encke.

Tandis qu'Eudoxe de Cnide (Hipp. in *Arati Phaen.* I, 5) croyait voir une étoile placée dans le pôle boréal même, on se plaignait, du temps de Pythéas et d'Hipparque (*Petav. Uran.* p. 179), de l'absence de toute étoile visible correspondant à l'axe de la terre. Quant au pôle sud, Hallay assure « qu'il est absolument dépourvu d'étoiles visibles à l'œil nu, et que l'étoile la plus voisine du pôle lui a paru la queue de l'Oiseau du Paradis, Apus. » Le Grand Nuage de Magellan dont les Grecs et les Romains n'ont jamais parlé, quoiqu'ils aient pu le voir dans leur traversée du détroit de Bab-el-Mandeb à la péninsule de l'Inde (Strabo, XVII, p. 798), est déjà mentionné par les Arabes. C'est à M. Ideler qu'on doit cette observation très-curieuse. « Au pied de Suhel (Canopus) se trouve située, dit Abdelrahman Sufi, une *tache blanche* que l'on n'aperçoit ni dans l'Irak (dans les environs de Bagdad), ni dans le Nedsched (l'Arabie boréale), mais qui est visible dans le Tehama (partie de l'Arabie heureuse), le long de la Mer Rouge [1]. On

[1] En réduisant les étoiles placées dans le *Grand Nuage* (*Nubecula major*) à l'année 1000, on trouve que par l'effet de la réfraction, elle a pu raser l'horizon par les 18 à 19° de latitude nord, et qu'entre les paral-

l'appelle El Baker, le bœuf. » M. Ideler ajoute que ce bœuf est le Grand Nuage des astronomes modernes. (*Untersuch. über die Sternnamen*, 1809, p. 263). Un passage [1] de Pigafetta (*il polo antartico*

lèles de 10°-12°, elle avait déjà été vue à quelques degrés de hauteur. Or, le Bella d'Aden, la partie la plus méridionale du Tehama, est par les 12° ½ de latitude.

[1] Selon le texte de Pigafetta, conservé à la bibliothèque Ambrosienne de Milan, et renfermant le voyage entier, ce passage est un peu différent. Il porte : « Si vedono due gruppi di piccole stelle a foggia di due nebbiette alquanto fosche e poco fra loro distanti. In mezzo di queste nebbiette vi sono due stelle molto grandi e rilucenti, che hanno poco moto. Queste due stelle sono il polo antartico. » L'expression étrange de « nebbiette alquanto fosche, » *un peu obscures vers le centre*, pourrait d'abord faire penser aux sacs de charbon, mais le mot « amas de petites étoiles » lève tous les doutes. Les deux grandes étoiles placées entre les *Nuages de Magellan* sont sans doute γ et β de l'Hydre dont Vespuce a parlé aussi. (*Primo Viaggio intorno al Globo publ. da Carlo Amoretti*, 1800, p. 46.) Il est assez extraordinaire que Pigafetta ne parle de ces *nebbiette* qu'en débouquant du détroit de Magellan pour entrer dans la Mer du Sud, en janvier 1521. C'est alors aussi que son journal mentionne pour la première fois cette « *Croce di 5 stelle lucidissime*, placée vers l'ouest. » La croix était donc inclinée. D'après les figures d'étoiles que renferment les textes de Cadamosto dans Ramusio

non ha stella alcuna della sorte del polo artico, ma si veggon molte stelle congregate insieme, che sono come due nebule, un poco separate l'una dall' altra e un poco oscure nel mezzo; RAMUSIO, t. I, p. 355 C), et la dénomination de *Nuages de Magellan* donnée aux deux amas de nébuleuses de l'hémisphère austral, pourraient faire croire que l'attention des peuples occidentaux n'a été fixée sur cette *région naturelle* du ciel que depuis la cir-

(t. I, p. 107) et dans la *Collecçao de Noticias para hist. e georgr. das Naçoes ultramarinas* (Lisboa, 1812, t. II, p. 57, cap. 39), on pourrait croire aussi que Cadamosto a voulu figurer la Croix du Sud à son coucher; mais dans les éditions de l'*Itinerarium Portugallensium*, fol. 23 *b*, et dans Grynæus (p. 58), on a figuré, au lieu d'une croix, une constellation entièrement semblable aux sept étoiles principales de la Petite-Ourse, dont on aurait retranché l'étoile polaire. Cadamosto, en effet, ne parle aucunement d'une croix, mais il nomme la constellation qu'il a vue, directement au sud, le Char du Sud (*Carro del ostro*). Il se trouvait alors sur les côtes d'Afrique 13° au nord de l'équateur, et « puisqu'il n'a point encore perdu de vue la polaire du nord, il ne peut voir, dit-il, la polaire du sud. » Seraient-ce des étoiles du Navire dont il aurait composé un char? Le nombre indiqué de six étoiles prouve qu'il n'est pas question de la Croix du Sud.

cumnavigation du globe par Magellan, Pigafetta et Sébastien del Cano (du 10 août 1519 au 6 septembre 1522). Lors même qu'on révoquerait en doute que deux des trois Canopus de Vespuce soient le *Grand* et le *Petit Nuage*, ces mêmes groupes de nébuleuses n'en auraient pas moins été décrits sept ans avant le retour de la *Nao Victoria*, en 1515, simultanément par le voyageur florentin Andrea Corsali dans son expédition à Cochin dans l'Inde, et par ce même Anghiera auquel nous devons aussi l'indication (*Ocean.* Dec. I, lib. IX, p. 96) des *sacs de charbon* du ciel austral. « Lorsque, dit Corsali, nous eûmes traversé l'équateur et atteint, près du Cap de Bonne Espérance, les 37° sud, nous vîmes deux nuages de grandeur assez considérable (*due nugolette di ragionevol grandezza*) qui, dans leur mouvement circulaire, montaient et descendaient régulièrement. Il reste une étoile entre ces deux nuages qui, avec eux, tourne à 11° de distance autour du pôle. » (RAMUSIO, t. I, p. 177 E.) D'après le dessin que Corsali ajoute à sa lettre adressée au duc Giuliano de' Medici, cette étoile du milieu me paraît β de l'*Hydre.* Pierre Martyr d'Anghiera (Dec. III, lib. I, p. 217) offre une description plus remarquable encore : « *Assecuti sunt Portugallenses alterius poli gradum quintum quinquagesimum amplius ; ubi punctum (polum?) circumeuntes quasdam nubeculas licet in-*

tueri, veluti in lactea via sparsos fulgores per universum cœli globum intra ejus spatii latitudinem. » Ce passage des *Océaniques*, malgré la haute latitude australe dont il fait mention, n'a pu être écrit qu'entre les années 1514 et 1516, comme je puis le prouver par les dates que l'auteur rapporte Dec. II, lib. X, p. 204, et Dec. III, lib. X, p. 232. Il ne me paraissait pas sans intérêt pour l'histoire de l'astrognosie de l'hémisphère austral, de recueillir des faits qui ont été long-temps condamnés à l'oubli. Les *Nuages de Magellan* (*Nubeculæ major et minor*) portent aussi et avec le même droit, chez les navigateurs hollandais, le nom de *Nuages du Cap*, non à cause de la constellation voisine et très-moderne de la *Montagne de la Table* (Tafelberg), mais à cause d'un phénomène météorologique commun à toutes les hautes cimes de montagnes. Marco Polo, dans ce qui nous reste de ses écrits, ne parle pas des étoiles du ciel austral; mais le cardinal Zurla (*Dissert.* t. I, p. 184) rapporte que Pietro Abano se vante «d'avoir appris de la bouche de Polo même que celui-ci (sans doute dans le voyage à la *Giava minore*, en 1285) vit *Polum antarcticum a terra elevatum quantitate lanceæ militis longæ*. L'expression est très-naïve.

Note B. (Voyez p. 172.)

VOYAGE PORTUGAIS FAIT AUX FRAIS DE NUNO ET CHRISTOVAL DE HARO A TRAVERS LE DÉTROIT DE MAGELLAN.

Pour rappeler à l'attention de ceux qui s'intéressent à l'histoire de la géographie maritime, combien les opuscules du commencement du seizième siècle conservés dans quelques grandes bibliothèques méritent d'être tirés de l'oubli, je vais donner ici l'extrait d'une Relation de voyage au détroit de Magellan, *sans date et sans indication du lieu d'impression*. Cet exemple prouvera en même temps que sans compter les *expéditions clandestines* entreprises au détriment du fisc, il en a existé d'autres dont les grandes collections de voyages et les ouvrages que nous consultons généralement pour la chronologie des découvertes géographiques, ne font aucune mention. Je commencerai par donner la traduction des passages les plus importans de cette *Copia der Newen Zeytung auss Presillig Landt* (Copie de la nouvelle la plus récente du pays du Brésil), opuscule allemand, petit in-4°, de trois feuillets, que possède la bibliothèque royale de Dresde et dont je dois la communication à l'ex-

trême obligeance de M. Falkenstein, savant conservateur de ce riche dépôt.

« Apprenez aussi que le 12e jour du mois d'octobre (l'année n'est nulle part indiquée) il est revenu ici (probablement à Lisbonne) un navire du Brésil, à cause du manque de vivres (*umb geprech der victualia.*) Ce navire avait été armé par *Nono* (Nuno) et *Chistophe de Haro*, en compagnie avec d'autres (négocians). Il y a eu deux de ces vaisseaux destinés à décrire et à reconnaître le Brésil (*zu beschreiben und zu erfaren das Presilig landt)*, avec la permission du roi de Portugal. Ils ont effectivement décrit une étendue de côtes de six à sept cents lieues dont on n'a rien su auparavant. Ils sont arrivés au Cap de Bonne Espérance, qui est une pointe prolongée dans l'Océan, très-semblable au *Nort Assril*, et encore un degré plus loin [1]. Étant venu à 40° de hauteur (de latitude australe), ils ont trouvé le Brésil (terminé) par une pointe qui

[1] Le passage allemand est assez obscur à cause du *Nort Assril*, qui est sans doute un mot défiguré par une faute typographique. Voici ce passage en entier : « Und da sie kommen sein ad Capo de Bona Sperantza, das ist ein spitz oder ort, so in das meer get, gleich der Nort Assril und noch ein grad höher oder weyter, und do sie in solche clima oder gegent kommen seyn nemlich in viertzig grad hoch, haben sie..... »

se prolonge (aussi) dans la mer, et ils ont navigué autour de cette pointe (*calfo* pour *cabo*) et trouvé la position (*syt* pour *sitio*) des lieux comme dans le midi de l'Europe, le tout dirigé de l'est à l'ouest. C'est comme si l'on passait le détroit de Gibraltar (*scritta de Gibilterra*) pour aller au levant le long de la côte de Barbarie. Lorsqu'ils ont fait près de 60 lieues pour tourner le Cap, ils ont retrouvé la terre ferme de l'autre côté et se sont dirigés vers le nord-ouest; mais la tempête est devenue tellement forte qu'ils n'ont pu avancer. Poussés par la tramontane ou le vent du nord, ils ont rebroussé chemin et sont retournés vers le pays du Presill (Brésil). Le pilote qui a conduit ce vaisseau est mon ami intime : c'est le plus célèbre des pilotes qu'a le roi de Portugal. Il a fait plusieurs voyages dans l'Inde et il m'a assuré que, selon son compte, il ne peut y avoir que 600 lieues au plus de distance depuis ce cap près du Brésil qu'on doit appeler le commencement du Brésil jusqu'à Malaqua (les îles Moluques?) : il dit aussi que, sous peu, dans le commerce des épices, le roi de Portugal tirera grand secours de cette (nouvelle) route pour aller de Lisbonne à Malaqua et pour en revenir. Il trouve que la terre du Brésil tourne (se prolonge) vers Malaqua. Revenus vers la côte du Brésil, nos voyageurs ont découvert plusieurs belles rivières et des ports d'un facile accès et un pays d'autant plus

peuplé qu'on se rapproche du Cap. Les habitans sont d'un bon naturel, sans lois, sans rois, n'obéissant qu'aux plus anciens d'entre eux. Ils sont toujours en guerre, mais ils ne se mangent pas les uns les autres, comme au Brésil : ils tuent seulement les prisonniers et ne leur font pas grâce. Leur langue diffère de celle du Brésil inférieur. Il existe sur cette même côte un souvenir de S. Thomas, et les habitans ont voulu montrer aux Portugais, dans l'intérieur des terres, la trace du pied (de l'apôtre), et rapportent qu'on y trouve des croix. Quand ils parlent de S. Thomas, ils disent que c'est le *petit Dieu*, mais qu'il en existe un plus grand. Il ne faut pas s'étonner qu'ils aient connaissance de S. Thomas, car il est avéré que le corps de S. Thomas repose au-delà de Malaqua, sur la côte Siramatl, dans le golfe de Celon (Ceylan). Aussi ont-ils l'habitude (à l'extrémité méridionale du Brésil) de donner à leurs enfans le nom de S. Thomas. Il y a de hautes montagnes dans l'intérieur de ce pays, et ils disent avoir appris que quelques cimes restent toujours couvertes de neiges. » (Ici suit une longue et confuse énumération de la qualité des diverses fourrures que les navigateurs ont acquises dans les ports de la côte nouvellement découverte. Ce sont des peaux de lions, de léopards (jaguars), de lynx, de petits animaux semblables aux genettes, de martes, de castors et de loutres. On ne reconnaît rien dans

cette description qui rappelle des peaux de guanacos.)

« Le vaisseau principal (*der haubtmann,*) qui est resté au-delà et n'est point encore arrivé, doit, à ce qu'ils assurent, porter une bonne cargaison de ces fourrures. — Le pays offre aussi beaucoup de fruits très-différens des nôtres et de la Caña fistola (de grandes Arundinacées?), de la grosseur du bras, une épice qui brûle la langue et se trouve renfermée en petits[1] grains dans une gousse (Capsicum baccatum, Ahi?), du miel, de la cire, des gommes semblables au *gloret*(?). Les habitans manquent de fer et donnent, comme au Brésil, tout ce qu'ils possèdent pour acquérir une hache. Vous apprendrez aussi avec plaisir que les voyageurs annoncent avoir obtenu, à 200 lieues de distance du Cap, du côté de l'Europe (vers l'est), à l'embouchure d'une rivière, des notions de beaucoup d'argent, d'or et de cuivre que renferme l'intérieur du pays. On assure même que le commandant de l'autre navire portera au roi de Portugal une ha-

1 Les grains sont cependant comparés à des pois, *arbays*. « Si haben auch in land ein sort Specerei, prent auff der zungen wie pfeffer, noch resser, wechst in ainem schelflein mit vil körnlein darinnen. Ist das gran (*grano*) oder korn zu gleicher weyss als gross als ein arbayas. »

che en argent. Les haches des naturels ne sont généralement que de pierre. Ils portent aussi un métal de la couleur du laiton qui ne prend pas de rouille : on ignore ce que c'est que ce métal, peut-être de l'or de bas aloi. Ils ont entendu parler d'un peuple montagnard riche en armures d'or faites de planches d'or très-minces. Les combattans en portent sur la poitrine et au front. Le capitaine amène avec lui un habitant de ce pays qui a absolument voulu voir le roi de Portugal, et lui dire qu'il est en état de lui procurer tant d'or et d'argent que les navires auront de la peine à s'en charger. Les habitans de cette côte ont raconté que de temps en temps ils y voient arriver d'autres vaisseaux dont l'équipage porte des habits semblables aux nôtres et qui ont presque tous la barbe rouge (blonde). Les Portugais croient, d'après ces signes, que ce sont des Français : ils prétendent même que ce sont des *Gezyner* (Zigeuner? Bohémiens?)[1] qui naviguent vers Malaqua; car il est connu qu'à Malaqua on fait un meilleur commerce d'argent et de cuivre que dans notre pays. Voilà tout ce que portent les nouvelles les plus récentes. Le navire (qui est déjà arrivé) est chargé, dans les entre-

[1] « Und wollen die Ersamen (?) Portugaleser (*d'honorables Portugais*) sagen es seien Gezyner, so gen Malaqua navigieren. »

ponts (*undter der Coperta*), de bois de brésil; au-dessus (sur le pont) se trouvent les garçons et les filles achetés à peu de frais par les Portugais, car un grand nombre se sont embarqués de bonne volonté. Le peuple là-bas s'imagine follement envoyer ses enfans à la terre promise. On dit aussi que les habitans arrivent jusqu'à l'âge de 140 ans. »

J'observerai d'abord que l'opuscule allemand, orné sur le titre d'une gravure en bois qui représente un port de mer et deux îlots rocheux, est certainement traduit de l'italien et non du portugais, comme on pourrait le supposer. Les mots de *sito*, *grano*, *coperta*, *Gibilterra*, *speranza* le prouvent directement. On aurait dit en portugais *cuberta*, *estreito de Gibraltar*, *Cabo da boa Esperanza*. Nous avons déjà fait voir plus haut que c'est dans les villes de commerce de l'Italie qu'on imprimait surtout, à la fin du 15e et au commencement du 16e siècle, cette multitude de livrets ou de petites notices relatives aux découvertes de Colomb, de Vespuce, de Gama et de Magellan, dont un petit nombre est parvenu jusqu'à nous. Mais quel est ce voyage ordonné par le gouvernement de Portugal pour reconnaître les côtes de l'extrémité la plus méridionale du Nouveau Monde? Le récit n'indique aucune année : on ne trouve d'autres noms propres que ceux de *Nuno* et *Christovão de Haro*. Ces noms fixent cependant une époque,

vraisemblablement celle qui succède de près au voyage de Magellan. Déjà dans l'abrégé de la Relation de Maximilien Transylvanus (secrétaire de l'empereur Charles Quint), qu'a publié Ramusio[1], Christophe de Haro est mentionné « comme oncle de la femme du secrétaire, faisant le commerce de la Chine (des *Sinas*) et arrivant, conjointement avec Magellan, pour offrir ses services à l'Espagne. » Les nombreux documens[2] qui ont été publiés en 1837 à Madrid sur les expéditions de Magellan et de Loaysa, offrent de plus amples notions sur le personnage qui doit fixer notre attention. La maison de commerce de Christobal de Haro et de ses deux frères, était établie à Anvers : elle fournissait, comme jadis celles de Berardi et de Marchioni à Séville et à Lisbonne, des fonds pour de grandes entreprises mercantiles ou des voyages de découvertes. Nous pouvons suivre Christobal de Haro de 1517, où il avait traité avec le Portugal pour envoyer des navires à la côte de Guinée, jusqu'en 1525 ou 1527, où il résida à la Corogne comme un membre de la junte chargée de la *Contratacion de*

[1] T. I, p. 347 *b*, où Haro par erreur est nommé Christoforo *Hara;* de plus Haro n'arrivait à Séville qu'en juillet 1519, tandis que Magellan y avait déjà paru en octobre 1517.

[2] Nav. t. IV, p. XXXIII, XLVIII, LXXV, LXXVIII, 153, 155, 182, 222, 239, 247 et 255.

especeria. Haro se plaignant comme Magellan des prétendues *injustices* de la cour de Lisbonne, prit une part si active au « projet du détroit, » qu'il offrit d'avancer à lui seul tous les frais de l'armement. La cour d'Espagne ne voulut pas accepter des offres si généreuses en apparence, mais Haro finit par s'engager pour la cinquième partie des frais de l'expédition, ou pour 4000 ducats. Aussi au retour de la fameuse *nao Victoria*, toute la cargaison de cloux de girofle lui fut remise. Lorsqu'on se rappelle le vif ressentiment que la cour de Portugal conserva de la déloyauté de Magellan, on a de la peine à concevoir comment Christobal de Haro, si intimement lié avec lui, a pu obtenir plus tard la faveur dont parle l'opuscule que je fais connaître dans cette note. On ne peut admettre que le voyage portugais ait *précédé* l'expédition de Magellan. Dans ce cas ce dernier aurait su par Haro où se trouve le passage à l'Océan Pacifique ; il n'aurait pas divulgué ce secret important dès le commencement de ses négociations en Espagne, mais il en aurait fait son profit plus tard. Cependant nous le voyons incertain pendant tout le cours de l'expédition et chercher avec anxiété le passage à la Mer du Sud depuis le Cap Sainte-Marie (lat. 34° 40′), résolu d'avancer[1] jusqu'aux 75° sud dans le cas où ses

[1] Voyez t. II, p. 20, 21, et Nav. t. IV, p. XXXVII.

vœux ne seraient pas accomplis plus tôt. Si donc notre voyage problématique, comme tout l'annonce, est postérieur[1] à celui de Magellan, comment une vive rancune du gouvernement portugais ne s'est-elle pas manifestée contre Christobal de Haro, tandis que nous voyons l'astronome Ruy Falero arrêté en 1520 dans le village portugais d'Oytero, où il s'était imprudemment rendu pour voir ses parens? Haro et Falero avaient été également dénoncés au roi Emanuel par un de ses agens de Séville, Sebastien Alvarez, chargé de corrompre[2] Magellan

[1] Avant que Magellan eût mis à la voile (le 10 août 1519), trois autres expéditions avaient été projetées. La cour d'Espagne voulut faire suivre l'expédition de Magellan par une escadre de quatre navires, pour laquelle Haro seul devait fournir les fonds. Cette cour promit en outre à l'astronome, Ruy Falero, dont la folie ne paraissait que simulée, et qui s'était querellé rudement avec Magellan, une expédition particulière « aux îles des Epices. » D'un autre côté, le gouvernement portugais avait l'intention d'envoyer des navires à l'embouchure du Rio de la Plata, pour empêcher Magellan d'avancer de là plus loin vers le sud. (Nav. t. IV, p. LV, LXXVIII et 155.) Ces trois projets ne furent point exécutés : ils n'ont rien de commun avec le voyage dont nous cherchons à établir la date.

[2] Nav. t. IV, Doc. XV, p. 153. Les basses intrigues de police diplomatique auxquelles je fais allusion, se

pour le faire se désister d'un projet si dangereux pour les intérêts du commerce des Portugais. Doit-on admettre qu'un fournisseur de fonds ait trouvé plus facilement des moyens de rentrer dans la grâce de la cour de Lisbonne que cet astronome Falero qui vendait la longitude aux marins et des horoscopes aux courtisans? Pour fixer les limites extrêmes entre lesquelles doit tomber le voyage problématique, on peut admettre avec quelque probabilité qu'il a été postérieur à l'expédition de Frai Garcia de Loaysa (1525) et antérieur à l'année 1540.

Le soupçon indiqué dans l'opuscule de Dresde sur l'arrivée des vaisseaux français sur les côtes méridionales du Brésil, ne peut conduire à aucune époque fixe, car ces incursions eurent lieu dès l'année 1516, où le capitaine Christophe Jaquez livra déjà un combat à des étrangers[1]. Ce capitaine,

jouaient, en 1519, dans une hôtellerie (*posada*) qu'habitait Magellan; c'est d'une manière toute semblable qu'un personnage plus important qu'Alvarez, le ministre portugais Juan Mendez de Vasconcelos, avait essayé de corrompre à Logroño, en 1512, Juan Diaz de Solis, lors d'une expédition projetée à la Mer du Sud, qui ne fut exécutée qu'en 1515. (Nav. t. III, p. 127. Voyez aussi t. I, p. 321.)

[1] Voyez plus haut la note 1, p. 148.

chargé très-anciennement [1] par la cour du soin de reconnaître les côtes et d'examiner les sondages, serait-il « ce pilote le plus habile qu'a le roi de Portugal,» dont parle la notice? Un document des archives de Séville qui a rapport à des marins de la flotte de Loaysa détenus à Pernambuco, prouve du moins que Christobal Jaquez commandait encore en 1528 sur les côtes du Brésil, donc neuf ans après l'expédition de Magellan et trois ans après celle de Loaysa. On peut être surpris de ce mot de *Gezyner* qui est entièrement étranger à l'idiome allemand, et jeté dans la phrase suivante : « Les Portugais (et même les plus honorables, *ersame*, parmi eux) reconnaissent des Français dans ces étrangers qui portent des habits comme nous et qui font des incursions sur ces côtes (pour enlever des fourrures ou du bois de brésil).» Ces Portugais, continue le texte allemand, les prennent « pour des *Gezyner*, à cause du trafic qu'ils font avec des métaux. » Ce mot Gezyner paraît une faute typographique pour *Zigeuner* (Zygener?), *cigani* en portugais, *gitani* en espagnol, *zingari* en italien. Mais que faire de Bohémiens qui naviguent et de Bohémiens français? Comment l'idée de l'échange de métaux rappelle-t-elle les Zigeuner?

La *Zeytung auss Presillig Landt* peut encore

[1] *Cor. braz.* t. I, p. 44.

donner lieu à quelques observations géographiques qui ne sont pas dépourvues d'intérêt. Quoique le passage d'une mer à l'autre, au moyen d'un détroit semblable au détroit de Gibraltar, soit clairement indiqué dans cet opuscule, l'auteur se sert en même temps de l'expression d'un cap qui s'avance, et cette considération semble le conduire à comparer les deux extrémités de l'Afrique et du Nouveau Continent. Il donne même un peu confusément le nom de Cap de Bonne Espérance à un cap de l'Amérique méridionale et aucune des anciennes cartes ne nous éclaire jusqu'ici sur ce point. Nous voyons seulement, par la carte de Juan de la Cosa, que le nom *Cabo de Bien Espera* se présentait aussi en Amérique au nord de l'équateur, à l'esprit de Colomb, là où l'extrémité d'une terre lui donnait la certitude d'un prochain succès. L'île de Cuba (t. IV, p. 251), regardée comme partie d'un continent, nous offre l'exemple de cette combinaison d'idées, là où elle semblait se rapprocher le plus « des états (asiatiques) du *Grand Khan.* » Des analogies de configuration entre l'Amérique et l'Afrique avaient, comme je l'ai fait remarquer (t. I, p. 328-355), influé sur la confiance avec laquelle on cherchait un passage à la mer découverte par Balboa, les côtes se prolongeant, depuis le Cap Frio, constamment du N. E. au S. O. Ce passage pouvait avoir lieu ou en doublant un cap, ou en naviguant à travers un

détroit. L'existence d'un détroit fut même admise par les navigateurs arabes (t. I, 340) au nord du Cap de Bonne Espérance (*Cabo di Diab*), comme le prouve la carte de Fra Mauro tracée dans les années 1457 et 1459. Il est de même très-curieux de voir comment, jusqu'à la fin du 16e siècle, les opinions sur la véritable forme de l'extrémité de l'Amérique étaient embrouillées. Le père Acosta, dans son *Historia natural y moral de las Indias* (lib. III, cap. 10), après avoir fait allusion au célèbre poète Ercilla qui admettait que quelque grande révolution de la nature avait refermé [1] le détroit que tra-

[1] Acosta fait allusion au passage si connu de l'*Araucana*. Canto I, oct. 8 et 9 :

Y estos dos anchos mares que pretenden
Pasando de sus terminos juntarse,
Baten las rocas y sus olas tienden ;
Mas es les empedido el allegarse :
Por esta parte al fin la tierra hienden
Y pueden por aqui comunicarse.
Magellanes, Señor, fue el primer hombre
Que abriendo este camino le diò nombre.

Por falta de pilotos, ó en cubierta
Causa quizá importante y no sabida
Esta secreta senda descubierta,
Quedó para nosotros escondida
Ora sea yerro de la altura cierta,
Ora que alguna islotea removida

versa Magellan, ajoute les réflexions suivantes : « Il existe encore parmi nous (ceci est écrit en 1589) des personnes qui prétendent qu'il n'y a pas de détroit du tout, mais que la terre ferme se termine brusquement, et qu'au-delà ce qui suit ne sont que des îles [1] : mais je tiens pour certain que des deux côtés du passage il y a de la terre ferme et que l'on ne sait pas jusqu'où s'étend la terre vers le sud. » Acosta croyait donc que la Terre de Feu était le commencement d'un grand continent aus-

Del tempestuoso mar y viento airado
Encallando en la boca la ha cerrado.

On a observé avec raison que ces doutes sur la permanence du détroit de Magellan étaient d'autant plus extraordinaires dans la bouche de don Alonso de Ercilla (Acosta le nomme Arcila), que cet homme valeureux s'était avancé, en 1558, sous les ordres de son général, Garcia Hurtado de Mendoza, sur la côte patagonique occidentale bien au-delà de Chiloe, jusqu'au sud du Desaguadero de Ancudbox, et que dans la même année, l'expédition de Ladrillero avait traversé le détroit. (Nav. t. IV, p. XIV.) L'histoire de la littérature de tous les temps est remplie de ces contradictions si difficiles à résoudre.

1 Cette opinion qu'Acosta regarde comme erronée, est conforme aux derniers relèvemens du capitaine King ; car ce que jadis on appelait la *Terre de Feu*, n'est qu'un archipel d'îles.

tral, supposition dont l'erreur semblait cependant déjà réfutée par l'escadre de Loaysa dont un des vaisseaux, la *caravela S. Lesmes*, commandé par Francisco de Hoces, avait vu que « la terre finissait[1] par les 55° de latitude australe. »

L'aveu du pilote, que le roi de Portugal pourra tirer beaucoup de profit, par le commerce des épices, de cette route que les vaisseaux de Haro avaient tentée, est bien digne d'attention. L'idée est présentée comme neuve, et les mots : *Sie finden das das landt von Presill hinumb get byss gen Malaqua*, dénotent la persuasion que la Terre de Feu se prolonge comme une grande terre australe vers l'Asie ou vers le grand archipel de l'Inde. Cette persuasion est déjà combattue comme un préjugé vulgaire, par Maximilien Transylvanus, l'historien de l'expédition de Magellan. Il fait entendre qu'on opposait alors à la possibilité d'une

[1] *Viage al Estrecho de Magellanes*, 1788, p. 204. Nav. t. V, p. 28 et 404. *L'acabamiento de tierra* dont parle le journal d'Urdaneta, n'était-il que le cap du Bon Succès, à l'ouest de l'île des Etats, comme l'assure M. de Fleurieu? Je traiterai cette question dans un autre endroit, en examinant la mappemonde des éditions de Grynæus de 1532 et 1555, sur laquelle l'Amérique termine en pointe sans qu'il y ait trace d'un détroit ou d'une île adjacente.

navigation libre à travers l'océan Pacifique, « cette continuité du continent découvert par les Espagnols (*tierra firme qui era tan perpetua y sin fin*), séparant [1] les mers de l'orient et de l'occident. » Quant à l'expression problématique de *Nort Assril* que l'on trouve au commencement de l'opuscule de Dresde, un savant profondément versé dans l'étude des monumens les plus anciens de la langue allemande, M. de Hagen, croit que dans *Nort* on retrouve *ort* (aiguille, cap), et que l'on aurait dû imprimer « *gleich dem ort Affric*, » semblable à la pointe d'Afrique. Tout l'opuscule fourmille de fautes typographiques. La tradition de S. Thomas, qui n'est que le petit Dieu (*der kleyn Got*), semble être venue des Grandes Indes au Nouveau Monde. Les Portugais ont voulu retrouver dans le dernier ce qu'en Asie ils avaient appris des chrétiens de S. Thomas. (Voyez plus haut, p. 83.) Il en est de même des traces ou empreintes du pied de l'apôtre, empreintes qui appartiennent, dans les deux continens, à Buddha, à Quetzalcoatl ou à Bochica. J'ai vu dans plusieurs parties de l'Amérique de ces prétendues empreintes de pieds attribués à de saints personnages et que les naturels montrent avec un mystérieux intérêt. Ces personnages qui primitivement étaient connus sous différens noms,

[1] Nav. t. V, p. 255.

d'après la nature des localités et des idiomes, appartenaient à des mythes indigènes. Le christianisme a seulement changé les dénominations, et dans l'esprit des naturels, les mythes de différens âges se confondent d'une manière étrange. D'ailleurs « l'habitude de donner aux enfans le nom de S. Thomas, » se trouve aussi mentionnée dans l'*Opusculum geographicum* de Schoner (1533), comme nous l'avons vu plus haut (p. 172). « *Anthropophagi brasilienses liberis Thomæ nomen imponunt.* »

« Les montagnes qui ne perdent jamais leurs neiges » ne sont vraisemblablement pas celles qui bordent, sur quelques points, le détroit. Plus au nord, les habitans de la Patagonie orientale font, à travers les canaux et les *esteres* qu'ils remontent, des incursions vers l'ouest : ils peuvent par conséquent avoir notion des neiges perpétuelles de la Cordillère des Andes qui appartient à la Patagonie occidentale. C'est de là aussi qu'étaient venues sans doute ces nouvelles de « minérais d'or et d'argent » que promet « un des indigènes amenés par le capitaine. » Solis avait eu des échantillons de ces métaux à l'embouchure de l'immense rivière qui reçut d'abord son nom, et plus tard celui de Rio de la Plata (t. I, 322). « Les hommes qui atteignent l'âge de 140 ans » sont un ornement oratoire du style de cette époque. C'est ce chiffre aussi auquel s'arrête

Pigafetta [1] en parlant des Brésiliens. Nous avons vu plus haut (p. 25) que Vespuce les fait vivre 150 ans « à cause de la beauté du climat et de la *constance* des vents d'est. »

L'opuscule de Dresde qui a été l'objet de cette note, est joint à un autre opuscule d'un type très-semblable, mais bien antérieur de date, portant le titre d'*Histoire de terres découvertes par les Portugais dans l'Inde, le pays de Maures et le levant* (*Geschichte kurtzlich durch die Portugalien in India, Morenland und anderen erdtrich des auffganges*, etc.) *envoyée par le roi Emanuel au cardinal-archevêque de Porto et rédigée par l'habileté* (*kunstreichikeit*) *du docteur Pierre-Alfonse Malheiro*, six feuilles petit in-4, en allemand, sans lieu d'impression. On voit à la seconde page que la rédaction est de l'année 1508. L'histoire commence par la prise de Quiloa sur la côte de Zanguebar, par ce même Francisco de Almeida, dont l'expédition partit de Lisbonne en 1505, et qui déjà en 1493 avait été destinée à visiter les îles nouvellement découvertes par Christophe Colomb, pour examiner si elles ne se trouvaient pas situées en-deçà de la première *démarcation papale*. (Barros, Dec. I, lib. III, cap. 11; lib. VIII, cap. 5.) Les deux opuscules allemands très-rares que je

[1] *Primo Viaggio intorno al globo*, p. 17.

viens de faire connaître appartiennent à cette classe de publications éphémères par lesquelles les nouvelles des découvertes se répandaient en Italie, en Belgique et en Allemagne, et dont malheureusement un si petit nombre est parvenu jusqu'à nous. (Voyez t. IV, p. 65-77.) Il en existe plusieurs dans nos bibliothèques qui n'ont jamais été sérieusement examinés.

Note C. (Voyez p. 223.)

LETTRE DE M. RANKE A M. DE HUMBOLDT SUR LA CORRESPONDANCE SIMULTANÉE DE VESPUCE AVEC SODERINI ET LORENZO DI PIERFRANCESCO DE' MEDICI.

« Il ne me paraît aucunement douteux que le membre de la famille de Médicis auquel une partie des lettres de Vespuce est adressée, soit Lorenzo di Pierfrancesco de' Medici, né en 1463, mort en 1503. Cette identité de personnes est prouvée non seulement par les argumens indiqués par Bandini (*Vita di Vespucci*, p. LIV), mais surtout par l'opuscule allemand imprimé en 1505 que vous avez trouvé à la bibliothèque de Dresde (voyez plus haut, p. 6) et dans lequel le nom de Lorenzo Pierfrancesco est inscrit à la première page. Ce personnage appartenait à la ligne cadette des Médicis qui ne prenait aucune part au pouvoir exercé par la ligne aînée. Lorsque, après le décès de Laurent le Magnifique en 1492, Pierre de Médicis prit les rênes du gouvernement de Florence, il éloigna de lui ses cousins de la branche cadette, qui d'ail-

leurs étaient aussi riches que la branche aînée. Une rivalité haineuse fut la suite de quelques injures et de l'inconséquence de caractère du nouveau chef. L'opposition de la branche cadette se manifesta surtout lors de l'invasion de Charles VIII, quand Pierre de Médicis s'allia au roi de Naples, tandis que ses cousins entraient en négociations avec la France et accueillaient les ambassadeurs de cette puissance. Pendant que les victoires et les succès de Charles VIII excitaient à Florence un grand mécontentement parmi le peuple, la branche cadette des Médicis et surtout Lorenzo di Pierfrancesco favorisaient ces mouvemens. L'histoire moderne offre de nombreux exemples de ces haines dans une même famille régnante : les partisans de Pierfrancesco adoptaient le nom de *Popolani*.

« La famille des Soderini était comptée depuis long-temps parmi les adhérens du parti Médicis de la branche aînée. Parmi les citoyens florentins, il n'y en a pas un seul qui ait rendu des services plus signalés au père et au grand-père de Pierre Médicis que Tommaso Soderini ; mais Pierre Médicis oublia ces services. Les enfans de Tommaso, Pagol-Antonio, Francesco et Pietro se virent négligés et traités avec dédain. C'est pour ce motif que bientôt ils firent cause commune avec la branche cadette des Médicis, trempèrent dans la révolution du 9 novembre 1494, qui chassa la branche aînée, et

prirent une part active au régime républicain qui fut la suite de ces mouvemens populaires. Il est vrai que plus tard il y eut quelques légers différends entre les Soderini et les *Popolani* (la branche cadette des Médicis) : on assure que Lorenzo di Pierfrancesco ne vit pas avec plaisir, en 1502, la nomination de Pietro Soderini, fils de Tommaso, comme gonfalonier de Florence ; mais dans l'ensemble de leurs intérêts politiques, les Soderini et les Médicis de la branche cadette restaient unis.

« Il y a plus encore : on peut prouver que les Vespucci même appartenaient au parti républicain de Florence. Guido Antonio Vespuccio, dont parle Bandini (p. XVI) était intimement mêlé aux mouvemens de ce parti. Il siégeait d'abord après l'expulsion de Pierre de Médicis, en 1494, parmi les 20 *accopiatori* du premier magistrat, conjointement avec Lorenzo di Pierfrancesco. (NERLI, *Commentari de' fatti civili di Firenze*, p. 59.) Il fut même dans la suite gonfalonier ou chef suprême. La liaison politique des Vespucci avec la branche cadette des Médicis est encore confirmée par une lettre que Pierre Vespucci écrivit en 1494 de Pistoja (BANDINI, p. XV) à Lorenzo de' Medici. Ce Lorenzo est très-probablement Lorenzo di Pierfrancesco, le même auquel Amérie Vespuce adressa une partie de ses lettres pendant une longue absence d'Italie.

Il n'y a rien que de très-naturel dans cette liaison du navigateur avec le parti républicain de Florence. Même *Francesco Lotti*, que mentionne Vespuce dans la relation du second voyage [1] et par lequel il veut envoyer à Lorenzo di Pierfrancesco une mappemonde, était, en 1529, membre d'une administration toute ennemie des Médicis de la branche aînée. Le titre de *Magnifico* donné quelquefois par Vespuce à Lorenzo di Pierfrancesco, n'a rien d'étrange : on pouvait en gratifier la branche cadette à cause de son importance dans les affaires d'État, et parce que toujours, et sans aucune contestation, on l'avait accordé à la branche aînée. Lorenzo di Pierfrancesco est mort en 1503, mais si l'on examine avec soin la fin de la lettre que Vespuce lui adresse, en rendant compte de sa troisième expédition, on ne trouve rien qui fasse supposer que cette

[1] « Ho accordato, Magnifico Lorenzo, mandarvi due figure della descrizione del mondo fatte e ordinate de mi propia mano e savere. E sarà una carta in figura piana e un Apamundo in corpo sperico *il quale intendo di mandarvi per la via di mare per un Francesco Lotti notro Fiorentino* che si trova quì. » (Band. p. 85. Canovai, p. 68. Voyez aussi t. IV, p. 170.) En citant les textes, je me suis toujours imposé la loi de ne pas changer l'orthographe et les anciennes formes de style.

lettre soit postérieure à la quatrième expédition, à celle qui se termina en juin 1504. Je pense que vous avez parfaitement résolu cette difficulté chronologique qui avait arrêté Bandini. »